

Aventuriers et pirates, ou Les drames de l'Océan indien : 1re partie, Aventuriers et pirates / par le baron de Wogan

Wogan, Émile de (1817-1891). Aventuriers et pirates, ou Les drames de l'Océan indien : 1re partie, Aventuriers et pirates / par le baron de Wogan. 1878.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

LES ROMANS D'AVENTURES

AVENTURIERS & PIRATES

OU

LES DRAMES DE L'Océan Indien

1^{re} PARTIE : Aventuriers et Pirates

2^e PARTIE : Sandam-lou l'Ecumeur. — 3^e PARTIE : Six mois dans le Far-West

4^e PARTIE : Dolorita, ou une tombe dans les forêts vierges

5^e PARTIE : Du Far-West à Bornéo. — 6^e PARTIE : Le pirate malais

PAR LE

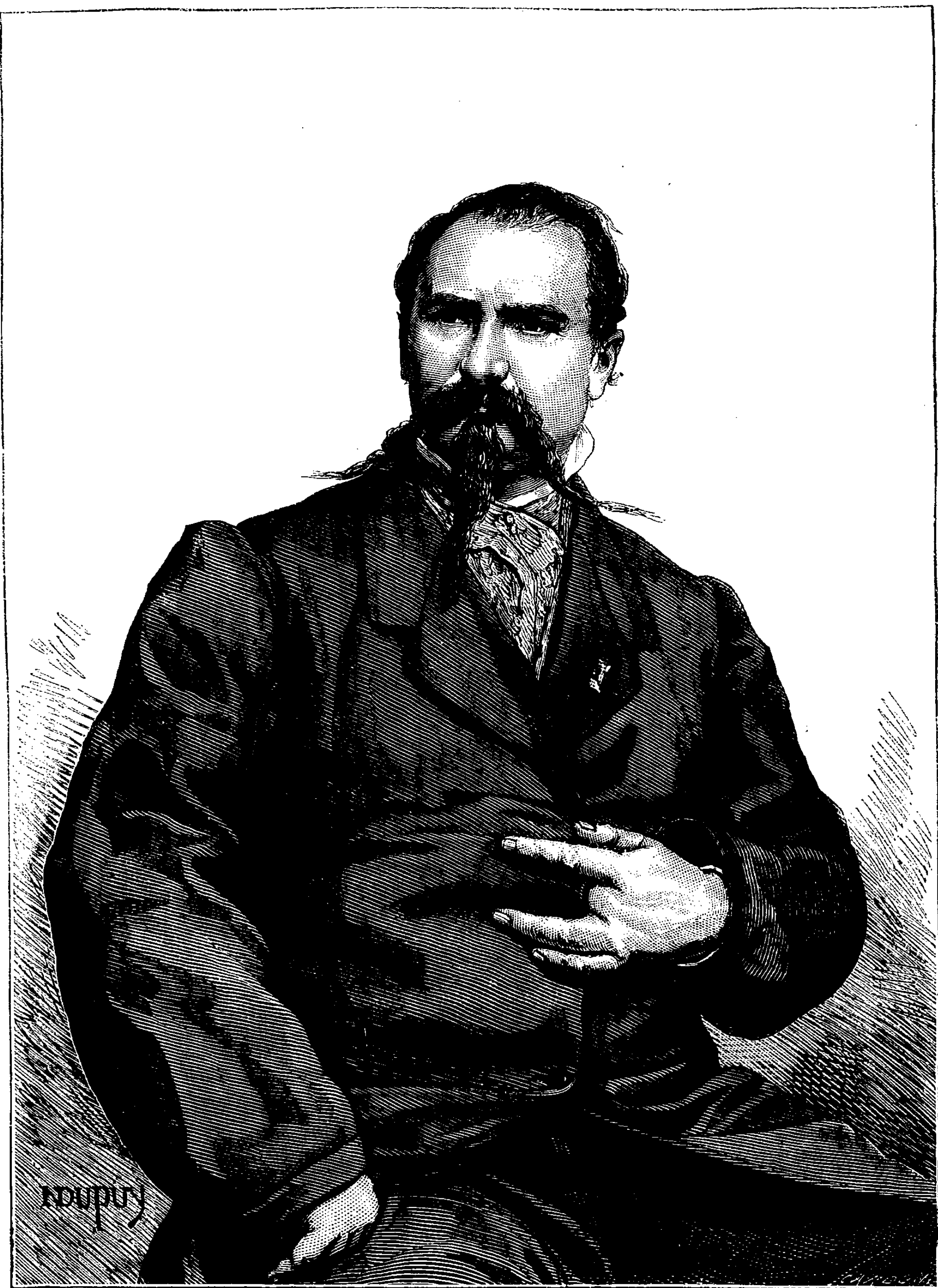
BARON DE WOGAN



S. LAMBERT ET C^{ie}, ÉDITEURS

125, RUE MONTMARTRE, PARIS

1^{re} LIV. A 10 CENT.



LE BARON E. DE WOGAN.

AVENTURIERS & PIRATES



CHAPITRE PREMIER

Jenny et Bill inséparables. — Deux aventures du capitaine Martin. — Esclaves chez les pirates malais. — Fuite de nos aventuriers. — Ils sont recueillis par un bâtiment hollandais. — De nouveau, ils sont emmenés en esclavage. — Quelques mots sur l'île de Basilan.

— Capitaine, je propose une invocation, non pas à Esculape, Dieu merci, mais à Éole, car vraiment ce temps est désespérant de douceur et de lâcheté. Songez-y : voilà le quatrième jour que nous sommes arrêtés, sans que notre bâtiment ait avancé d'un pouce. Vrai Dieu ! cette atonie me gagne moi-même : je m'étirole, je m'en vais.

— Grande est votre erreur, cher passager, vous ne vous en allez pas du tout, quoique nous marchions, et tellement, qu'après avoir fait mon point ce matin, j'ai constaté que, depuis quatre jours, nous avons reculé de cent cinquante milles environ vers le sud-est.

— Je ne comprends pas, car le bâtiment ne semble pas plus bouger que s'il était échoué dans la plaine de Saint-Denis, ce futur port de mer rêvé.

— Vous comptez sans les courants sous-marins qui nous entraînent — soyez rassuré — au large, et non vers la côte.

— Je le regrette, car je crois que je préférerais être poussé vers un pays habité par des anthropophages ou des pirates ; au moins là on pourrait s'amuser à défendre sa liberté et ses côtelettes.

— Vous me donnez une heureuse idée, tout en me rappelant des souvenirs, mais continuez.

— Selon vous, capitaine, pour combien de temps sommes-nous encore arrêtés sur cette mer d'huile, et sous cette avalanche de feu ?

— Si mes appréciations — toutes relatives, bien entendu — sont justes, nous en avons encore jusqu'à la nouvelle lune, qui, vous le savez, doit paraître dans quatre jours. Il faut donc nous résigner avec philosophie. Nous tâcherons de tuer le temps, ainsi que nous l'avons fait jusqu'ici. Le bon génie du bord et de ses passagers, M^{me} William Collins, nous enchantera par sa conversation gracieuse ; M^{me} Levinston, par son harmonie presque divine ; enfin, votre serviteur vous racontera des aventures de piraterie qu'il croit intéressantes — réminiscences que vous venez de lui

suggérer ; — en guise de baignoires, nous prendrons des bains dans nos voiles, à la barbe de Neptune, afin de le narguer ; nous harponnerons des requins, s'ils veulent nous faire des noises ; nous saisissons au vol des poissons volants, enfin, nous jouerons la comédie, nous ferons des armes, etc.

— A tout cela je préfère, non pas le toit de ma chaumière, car, hélas ! capitaine, à deux mille lieues de la mère patrie, ce serait un souhait bien illusoire, mais ces histoires aventureuses de piraterie dont vous venez de parler ! Je suis bien certain que la plus grande partie des passagers opteront comme moi pour ce passe-temps amusant et instructif.

— Allons, soit ! il est du devoir d'un capitaine de bord de chercher à égayer ses passagers. En mer, la gaieté, c'est la santé ; en un mot, chez nous l'hygiène est une bonne chose, et la nostalgie est contraire à l'hygiène. Je vous autorise donc à prévenir les passagers. Ceux qui voudront m'écouter peuvent se réunir sur la dunette. J'y vais faire établir une tente, apporter du *ginger-berr* et des cigares de Manille, comme compensation au dérangement que je leur causerai.

— On y court, trop modeste capitaine.

Quelques minutes après, la plus grande partie des passagers du *New-Jersey* étaient réunis sur la dunette, et l'aimable capitaine préludait en ces termes :

— Ne vous attendez point, chers passagers, à des fleurs de rhétorique ; elles seraient hors de propos dans ma relation. Pour moi, un honnête matelot doit parler en matelot honnête. Pourquoi donc ferais-je des bardes de mes héros ? Selon moi, en toute chose, il faut suivre la loi naturelle. Ceci étant dit, je raconte :

Il y a quelques années, après un voyage en Chine et au Japon, j'embarquais comme capitaine à bord d'un bâtiment du commerce américain, devant me porter en Europe par la voie des Indes orientales.

Notre bâtiment jaugeait douze cents tonneaux ; mais la plus grande partie de son chargement se composait d'une énorme quantité de voyageurs cosmopolites, arrimés sur et entre les deux ponts, enfin dans les recoins les plus inaccessibles et les plus obscurs de cette nouvelle arche.

Malgré cette agglomération, je le répète, cosmopolite, la vie se passait fort gaiement à notre bord, et maintes fois je me suis surpris à désirer que notre voyage se prolongeât longtemps autour du monde, dût-il même se terminer par un naufrage sur les rivages enchantés ou désenchantés d'une île déserte ou habitée par des nymphes quelconques.

On chassait à bord du *Toréador*, on pêchait, on dansait, on chantait, on pêchait bien peut-être un peu, mais au moins on aimait son prochain. Il est dit quelque part que le sage pêche je ne sais plus combien de fois par jour, sept, je crois.

II

Voici venir notre principal sujet :

Le jour même de la célébration de la fête des États-Unis, on avait fait une décou-

verte assez intéressante à bord : une jeune femme y remplissait clandestinement les fonctions de matelot.

Après tout, c'était là un de ces faits qui se produisent encore assez fréquemment dans la marine anglaise ou américaine, pour qu'on n'en soit pas trop étonné.

Le sexe de cette jeune femme avait été découvert par le plus grand des hasards.

L'histoire aventureuse de cette honnête *matelotte* me fut racontée par le docteur du *Toréador* lui-même, qui la tenait d'elle.

L'ayant trouvée intéressante à plus d'un titre, je me suis empressé de prendre des notes détaillées sur mon journal de voyage.

Notre femme-matelot était Irlandaise de race, aussi bien que de caractère ; elle avait alors vingt-huit à trente ans.

C'était une femme au type pur andalous. Son teint était brun ; ses grands yeux noirs, veloutés, doux et énergiques ; sa bouche bien articulée ; sa parole brève, et son front pur. Elle avait de fort belles dents, dont l'émail n'avait jamais été terni par le tabac et les liqueurs fortes. Sa démarche était libre et en même temps gracieuse. A tout cela, notre héroïne joignait encore le rare privilège d'avoir su se maintenir honnête au milieu de tous les périls qui l'environnaient.

Depuis qu'elle avait quitté les rivages de la verte Érin, notre jeune femme avait successivement servi dans la marine marchande de différentes nations.

Voici dans quelles conditions elle avait pris le parti d'entreprendre un métier aussi peu en harmonie avec son sexe.

Dès son plus jeune âge, Jenny Brown, fille d'un maître pêcheur établi sur les côtes d'Irlande, à quelque distance de Cork, avait été employée à bord de la péniche de son père en qualité d'aide.

La jeune pêcheuse était devenue tellement experte dans sa profession, que nul homme du métier n'était capable de la surpasser et, qui plus est, d'amurer une voile ou d'y prendre plus prestement un ris pendant la tempête.

Le père et la fille formaient, à eux deux, tout l'équipage de la péniche de pêche. Mais, malheureusement, Jenny aimait, de tout son cœur d'Irlandaise, un beau pêcheur, nommé Bill, lequel, — soit dit sans périphrase aucune, — avait depuis son enfance jeté ses filets et navigué dans les mêmes eaux qu'elle.

Assis sur un rocher qui couronnait les falaises, nos deux enfants de la mer, la main dans la main, avaient souvent vu, en attendant le flot qui devait soulever leur embarcation, le beau globe de feu, éclairant alors leur bonheur, sortir à l'horizon du sein des ondes ; bien souvent aussi, à la fin du jour, ils l'avaient vu se coucher majestueusement derrière la montagne, quand leur labeur, à eux, n'était pas encore terminé.

Depuis leur plus tendre enfance, ils avaient presque toujours vécu l'un près de l'autre. Ensemble ils allaient à l'école du bon curé du village, et plus tard, devenus utiles à la famille, ils naviguaient de conserve ; et quand la tempête menaçait de tout engloutir dans ses profondeurs si pleines de mystères, leurs cœurs jeunes et purs allaient l'un vers l'autre, mus par le même élan généreux, toujours prêts à porter secours au premier d'entre eux qui se trouvait en danger.

Cette existence, tissée sinon d'or, au moins de bonheur, allait cependant être bien-

tôt troublée par un malheur qui devait bien cruellement influencer sur la destinée commune de nos deux jeunes héros.

Un jour que les deux péniches sœurs naviguaient près l'une de l'autre, celle de Bill, surprise par l'orage au moment où elle se trouvait loin de la côte, avait sombré sous une arisée, et le jeune pêcheur, après avoir fait des efforts surhumains, mais infructueux, pour sauver son père, s'était vu recueilli par Jenny et son père et ainsi sauvé du sinistre.

Par le fait de la tempête, la ruine et la désolation étaient venues s'abattre sur la famille de Bill.

A partir de cet instant, il avait résolu de s'embarquer sur un bâtiment du commerce, pour tâcher de gagner, dans un voyage aux colonies, l'argent nécessaire à l'achat d'une nouvelle embarcation de pêche, et pouvoir, selon ses vœux les plus chers, jeter encore son trois-mail à côté de celui de sa fiancée.

Jenny reçut avec un calme apparent l'annonce de cette détermination, qui cependant lui brisait le cœur. Bill, étonné de tant de froideur, s'était demandé intérieurement si sa fiancée ne s'était point abusée sur les sentiments avoués de son cœur.

III

Quelques jours après, Bill s'embarquait à bord d'un trois-mâts de Cork, en partance pour les Indes orientales.

De son côté, Jenny n'avait pas non plus perdu son temps. Après avoir été allumer un cierge à l'autel de la Madone, le matin du jour fixé pour le départ, déguisée sous les vêtements et les allures d'un jeune novice, elle se présentait à bord du même bâtiment, pour y prendre son poste et remplir les fonctions de l'état que son dévouement venait de lui faire adopter.

L'appareillage, sous l'impulsion d'une brise excellente, se fit sans encombre. Le bâtiment longeait alors le rivage et une baie au fond de laquelle on remarquait, dorées par les rayons du soleil naissant, un groupe de cabanes de pêcheurs, à l'aspect pauvre mais pittoresque.

Quelques colonnes de fumée bleue, abritées par la falaise et ainsi protégées contre le vent, montaient alors doucement vers le ciel.

Devant ce groupe de cabanes on remarquait encore une péniche qui, seule, tanquait tristement sur son ancre, au caprice des flots et de la brise.

On voyait aussi sur le rivage deux filets attachés aux piquets de séchoir ; au repos, ils se balançaient avec tristesse sous les caresses de la brise ; ai-je besoin d'ajouter que ces filets étaient ceux de Bill et de Jenny ?

A tribord, sous le vent, Jenny, appuyée sur le bastingage, pleurait silencieusement. La pauvre enfant donnait alors un dernier regard d'amour au foyer qui l'avait vue naître, à ces rochers à l'aspect sauvage qu'elle aimait tant, quand un autre matelot, mû par les mêmes sentiments, vint se placer à côté d'elle, et dit :

— Pauvre pays, comme il fuit tout de même ! Et dire que dans une heure à peine nous ne le verrons plus que dans notre pensée ! alors il sera bien loin de nos yeux...



Il administra au renégat, à la chute des reins, un rude coup de pied.

— Et toujours dans nos cœurs, mon Bill, fit Jenny, en tournant vers son fiancé son beau visage, où se reflétaient à la fois la douleur du sacrifice et la joie de ne l'avoir point quitté.

A cette apparition aussi joyeuse qu'imprévue, Bill avait jeté un cri qui traduisait tout l'étonnement où l'avait mis une découverte aussi inattendue ; puis, après avoir constaté que son cri, couvert par le bruit des vagues et le sifflement de la brise, n'avait point été remarqué, il s'était mis à converser avec Jenny, lui parlant avec la brusquerie qui est le fait de matelot à matelot quand il se voyait approcher par un des hommes de l'équipage, et en fiancé aimant et dévoué dès qu'ils étaient seuls à eux-mêmes.

Ai-je besoin d'affirmer leur bonheur ? Bill et Jenny, je le répète, s'aimaient dès leur enfance ; depuis leur plus jeune âge, ils avaient grandi l'un près de l'autre, et quand l'orage, si terrible sur les côtes d'Irlande, donnait relâche à la pêche, ils avaient maintes fois, leurs mains entrelacées, parcouru la plage de cette baie, ramassant les coquillages qui devaient former le menu du maigre repas de la famille.

L'un et l'autre, ils avaient vécu dans la douce espérance de s'unir un jour pour ne plus se quitter ; leur vœu le plus cher venait donc de s'accomplir, mais dans quelles conditions, hélas !

Quelques jours avant d'arriver à Calcutta, port de destination de leur bâtiment, le sexe de Jenny avait été découvert.

Le capitaine, eu égard à la conduite honnête qu'elle avait tenue à bord depuis son départ de Cork, lui avait permis de continuer son service comme par le passé ; mais elle ne devait plus, dès leur arrivée dans les Indes, faire partie de son équipage.

Jenny accueillit la détermination du capitaine avec cette philosophie qui distingue si particulièrement les gens de mer, dans tous les pays du monde.

Elle espérait bien que, dans cette partie de l'Inde où la pénurie de matelots européens se fait trop souvent sentir, contre le gré des armateurs et des capitaines de bâtiments, ils sauraient facilement l'un et l'autre, car elle comptait sur l'attachement de son fiancé, trouver de nouveaux engagements de navigation.

Effectivement, deux jours après, nos deux aventuriers arrivaient à Calcutta.

Le capitaine, conseillé par son devoir, tint sa parole et congédia Jenny, après lui avoir loyalement payé ses gages de novice.

Le soir même, Bill, qui ne se sentait pas assez de courage pour vivre éloigné de sa fiancée, annonça au capitaine qu'à dater de ce jour il ne faisait plus partie de son équipage.

Pressé de s'expliquer sur cette détermination, Bill, un peu embarrassé, répondit au capitaine qu'il était le fiancé de Jenny depuis longtemps.

Il ajouta que puisque, pleine de dévouement, elle avait abandonné le pays natal pour le suivre à la mer, il était de son devoir de partager à son tour sa peine et sa mauvaise fortune à terre.

A cette déclaration, le capitaine, tout contrarié qu'il fût, se contenta.

Ému en face de tant de dévouement et d'attachement, il avait dès lors autorisé Bill à quitter le bord, après lui avoir, à son tour, compté ses gages, de Cork à Calcutta.

IV

Voilà donc nos deux aventuriers une fois de plus lancés sur le chemin de l'inconnu, et maîtres de leur nouvelle destinée.

Quand Bill toucha le quai de la ville indienne, il y trouva sa fiancée qui parcourait le port, de cale en cale, examinant toute les embarcations, et surtout la physionomie des matelots qui venaient de la rade. Le but de Jenny, cela se devine, était d'obtenir des nouvelles de celui qu'elle attendait.

Dire la joie de nos deux fiancés en se voyant réunis et libres, serait chose trop difficile ; mais elle se comprend facilement.

Toujours est-il que les habitués des quais semblaient assez intrigués par ces marques de si touchante affection, échangées entre deux matelots, car nul ne connaissait leur secret, excepté, cependant, leurs camarades de bord, qui avaient promis de le respecter, et avaient su tenir leur parole.

Bill et Jenny ne restèrent que très-peu de temps à Calcutta. Ils s'y marièrent par le ministère d'un prêtre irlandais ; puis, sans répit, ils se mirent à chercher chaque jour sur les *warff* un engagement à bord d'un navire en partance.

Leur attente ne fut pas de longue durée; car une semaine ne s'était pas écoulée qu'ils étaient engagés comme matelots à bord d'un bâtiment américain, à destination de la Chine.

Le voyage se fit dans les meilleures conditions possibles. Trois mois après, l'un et l'autre étaient de retour à Calcutta, avec leur ceinture bien garnie de doublons.

La campagne s'était effectuée sans que le sexe de Jenny fût découvert. Que de précautions la pauvre jeune femme avait dû prendre pour arriver à un résultat aussi inespéré!

Le bonheur ne devait cependant pas toujours sourire à notre couple aventureux. L'avenir était gros d'orage.

Au moment où ils se trouvaient de nouveau à Calcutta, un capitaine de commerce, ancien maître d'équipage d'une corvette française, congédié, recrutait des hommes pour compléter l'armement d'un sloop de quatre-vingts tonneaux, avec lequel il se livrait depuis quelque temps au commerce maritime sur les côtes de la Malaisie et de l'Inde.

Le capitaine Martin était un énergique enfant de l'antique cité phocéenne. Il ne cachait point aux matelots qui se présentaient pour partager sa bonne ou sa mauvaise fortune les périls sans nombre qui les attendaient dans le cours de leur expédition; aussi ne s'adressait-il qu'à des marins énergiques et capables de le seconder vigoureusement, au cas échéant.

Comme notre entreprenant Marseillais offrait de bons gages et, de plus, faisait espérer une belle part dans les bénéfices futurs, la proposition avait tenté les nouveaux engagés. L'un et l'autre avaient accepté.

Plusieurs voyages s'étaient faits dans des conditions assez heureuses, tant en bénéfices recueillis qu'en pirates heureusement évités ou corrigés.

Les capacités maritimes et la prudence du capitaine, aussi bien que la marche supérieure de son petit sloop, avaient été pour beaucoup dans la question.

Dans ces différentes courses, il avait plus d'une fois reçu la chasse des pirates malais; mais toujours il s'en était retiré les bragues nettes.

Cependant, deux aventures assez critiques qui lui arrivèrent dans ses voyages, méritent d'être mentionnées ici.

A la fin de la mousson d'été, Martin revenait de Poulo-Pinang à Bornéo, avec un riche chargement de poivre et de cannelle, quand il rencontra un bâtiment portant à sa corne les couleurs françaises.

Fier avant toute chose de sa nationalité, notre Provençal endiablé arbora les mêmes couleurs; de plus, il hissa orgueilleusement à la pomme du grand mât son pavillon d'armateur.

Naturellement, l'autre bâtiment en avait fait autant, et, oh! hasard trois fois heureux et autant de fois providentiel, il se trouva que c'était un navire de commerce de Marseille, et, qui plus est, commandé par un des neveux de notre pourfendeur de pirates.

On festoya tant et tant en l'honneur de cette miraculeuse rencontre, oncle et neveu se grisèrent si complètement, que chacun de nos Marseillais se vit obligé de rentrer se reposer à son bord.

Dans ces dispositions bachiques, les deux bâtiments, désormais libres dans leur easor, firent comme leur capitaine; c'est-à-dire qu'ils se quittèrent pour reprendre leur route sur l'océan Indien, mais dans une direction parfaitement opposée.

Le capitaine Martin, complètement en villégiature dans les vignes du Seigneur, se voyait alors, en rêve, entouré de ses vingt-deux nièces et neveux, jeunes et futurs citoyens de la cité phocéenne, qui tous, à l'envi, le comblaient de caresses plus ou moins intéressées, fouillant avec un entrain charmant dans ses poches et dans sa ceinture, très-empressés qu'ils étaient à la cueillette des doublons de l'oncle d'Amérique.

Une de ces caresses alla tant et tant au cœur du capitaine Martin, qu'il se réveilla tout à coup en sursaut.

Horreur! au lieu et place des vingt-deux nièces et neveux rêvés, fêtant sa bienvenue au pays de la Canebière, tout un équipage de pirates est là, devant ses yeux démesurément ouverts, pas précisément par la peur, il ne l'avait jamais connue, mais par l'originalité du tableau.

Ces honnêtes industriels malais occupaient alors leurs loisirs à garrotter les pieds et les mains de notre Marseillais.

Martin, sachez-le, était doué d'une force herculéenne.

Par un effort suprême de biceps, il brise les liens auxquels restent encore attachés des lambeaux de sa chair; il saisit son revolver caché sous son oreiller, et abat à ses pieds trois des assaillants; puis s'armant d'une chaîne à laquelle pend une énorme poulie en fer, il fait des voltées furibondes au milieu de ces bandits, assommant, écrasant tous ceux qui n'ont pas eu le temps de gagner le panneau qui conduit sur le pont de son navire.

Enfin, comme un tigre blessé, encore excité par la vue de son sang, il bondit hors de l'entrepont, aperçoit, à la lueur des coups de feu qui éclatent de toute part, son second, Bill et Jenny, solidement bâillonnés et attachés au grand mât; enfin, le reste de son équipage, composé de lascars qui, à sa vue, prennent les meilleures et les plus prudentes dispositions pour se réfugier à bord d'une grande *proa*, dont les grappins d'abordage sont fixés à son brick et l'y retiennent étroitement attaché.

D'un coup de couteau, notre terrible marin tranche les liens qui retiennent ses hommes captifs; puis, s'armant d'une hache d'abordage qu'il trouve sous ses pieds, il franchit, d'un seul bond, la distance qui sépare encore les deux bâtiments, arrive sans horions à bord de la *proa* ennemie, flanqué de son second, de Bill et de Jenny; et avant que les pirates aient eu le temps de détacher les grappins d'abordage, nos intrépides marins se trouvent face à face avec les assaillants, composés de Malais et de lascars, ceux-là mêmes qui ont livré leur capitaine aux pirates.

Martin, soutenu de ses trois compagnons d'aventures, sans laisser aux Malais le temps de se reconnaître et de réunir leurs efforts, bondit vers eux et, profitant de la confusion, assomme tout ce qui ne cherche pas son salut ou la mort dans les flots.

En fin de compte soldé et de courage récompensé, Martin et son petit équipage, ruisselant du sang qui s'échappe de leurs blessures, restent seuls maîtres du champ de bataille et des deux navires.

Après avoir fait passer sur le leur tout ce qu'il y avait de précieux à bord de la *proa*,

ils la sabordèrent, puis réunissant tous leurs efforts, toute leur indomptable énergie, ils ramenèrent leur brick à Bornéo, port où ils firent leur entrée triomphante avec un pirate pendu à chaque bout de vergue, singuliers falots qui, il faut le croire, durent éclairer les écumeurs de mer sur les dangers que l'on pouvait courir en s'adressant au capitaine Martin, pourfendeur de pirates, sans être en force convenable, c'est-à-dire dix contre un.

V

Voici le second épisode de la vie accidentée du capitaine Martin.

Cette nouvelle aventure m'a été racontée par M. Bigandet, directeur des missions étrangères en Malaisie, que j'ai eu le plaisir de connaître à Poulo-Pinang, lors d'un voyage en Océanie que j'ai fait il y a quelques années.

Par un beau jour comme ces contrées aimées du soleil en ont seules le privilège, le capitaine Martin retournait à Poulo-Pinang, après avoir fait un voyage assez fructueux à Calcutta.

Étant en observation dans la hune, — car dans ces mers il faut être constamment sur le qui-vive, — tout à coup, il aperçoit une grande proa de course malaise qui, toutes voiles dehors et encore poussée par les pagaies vivement menées par ses quinze hommes d'équipage, semblait vouloir lui donner la chasse.

La brise était faible, mais donnait de l'arrière ; aussi le bâtiment chasseur courait-il sur les flots azurés.

Il devenait donc inutile de songer à lui échapper par la fuite.

Le capitaine Martin réunit les hommes de son équipage, et leur annonça en termes brefs et énergiques qu'il ne se laisserait pas prendre comme un lascar sans défendre vigoureusement sa peau. Il ajouta qu'il espérait que son équipage — composé de Malais et de lascars — ferait comme lui, et qu'à cette héroïque intention il allait leur distribuer des armes.

Ce discours ne fut pas goûté de ses hommes, qui lui répondirent très-carrément que, point du tout héros, ils ne s'étaient nullement engagés à son bord pour se faire tuer pour lui, mais seulement pour haler sur les manœuvres.

A cette réponse juste quoique peu belliqueuse, le capitaine Martin, taciturne de sa nature, ne répondit mot, mais se contenta de faire un signe de tête à son second — son associé — qui le suivit immédiatement dans sa cabine.

Là, ils débattirent les chances qu'ils pouvaient avoir de parer la botte, en se battant à eux deux, et contre les pirates d'une part et contre leur équipage d'une autre, qui ne manquerait pas de faire bande commune avec leurs coreligionnaires, surtout s'il les voyait les plus forts.

Leur petit conseil de guerre ne fut pas de longue durée, et nos deux braves marins convinrent qu'ils ne donneraient pas le temps à leur équipage de faire jonction avec les pirates, et qu'à eux deux, armés de barres de guindeau, ils allaient commencer par l'assommer d'un seul coup, ou sinon, le *revolver* en détail.

Sur ce, notre Marseillais mit trois fusils à deux coups entre les bras de son second, s'arma lui-même de deux revolvers, d'une carabine-revolver et d'une barre de guin-

deau ; puis, arrivés sur le pont, afin qu'il n'en ignorât, ils commencèrent à charger leurs armes devant l'équipage qui, dès lors, se sentit peu à son aise.

Quand ils eurent terminé cette opération importante, notre Marseillais dit à son associé, d'un air quelque peu goguenard :

« *Troun de l'air !* juge de mon talent comme orateur, et écoute le petit discours d'ouverture que je vais adresser à mes rosières comme préambule de la distribution des prix.

« Vous êtes tous des porcs, non épics, car des lâches comme vous n'ont absolument rien de piquant. Vous ne voulez pas vous battre pour sauver mes doublons, soit ; c'est votre droit. Mais le mien, celui de votre capitaine, est de commencer par vous assommer tous, afin de vous empêcher de vous allier aux pirates, vos complices, qui vont bientôt attaquer mon bâtiment.

« Avant leur arrivée, je vais vous faire danser un fameux menuet, et si, fatigués, vous montez dans les enfléchures, je me charge de vous en faire descendre plus vite encore que vous n'y serez montés, avec cette petite carabine-revolver, qui porte assez juste, je crois vous en avoir déjà donné des preuves. »

Puis, déposant les armes au pied du grand mât, sous la garde de son second, notre Marseillais s'armant d'une barre de guindeau, tomba à bras raccourci sur les hommes de son équipage qui, peu satisfaits des façons *touchantes* de leur capitaine, se cachaient partout où ils pouvaient, pour éviter les coups du souverain maître du bord.

L'un d'eux, se sentant sans doute plus coupable que ses complices, se jeta à la mer pour tâcher de rejoindre la proa des pirates ; mais bien inutilement, car il se noya sous les yeux de ses amis et connaissances, sans qu'un d'eux songeât même à lui porter secours.

Si la correction fut touchante, la soumission ne le fut pas moins, car tous se prosternèrent aux pieds du Jupiter goudronné, jurant par Mahomet qu'ils défendraient le bâtiment jusqu'à la mort, fût-il attaqué même par tous les diables de l'enfer...

— C'est bien, mes enfants, mes petits moricauds, fit le capitaine Martin, en étendant sur sa tête sa large main — encore teinte d'un sang point du tout innocent. — Je vais vous donner l'absolution de vos péchés... mais à la condition expresse que vous ne recommencerez plus.

Les pécheurs repentants le promirent, mais ne tinrent pas parole, car les Malais, en pareil cas, font toujours ainsi. Leur religion, s'ils en ont une — ce dont je doute — et leur caractère fourbe leur font au contraire une douce loi de tromper un chrétien maudit, le plus souvent que l'occasion s'en présente.

Chacun d'eux s'arma dès lors, qui de haches d'armes, qui de piques, de gaffes, d'instruments tranchants ou contondants, qu'il trouva sous sa main, mais bien disposé à tourner, au cas échéant, du côté du plus fort, sinon le dos.

Leurs belliqueux préparatifs touchaient à leur fin, quand la *piratesque* proa arriva sur eux comme une flèche.

Deux pirates saisirent le brick avec des grappins d'abordage, et six d'entre eux, ainsi que des démons vomis de l'enfer, sautèrent, leur kriss à la main, sur les bastingages.

— Je défends à quiconque de bouger, cria le capitaine Martin à son équipage ; puis

saisissant à deux mains sa formidable barre de guindeau, et produisant un coup dit fauché, il assomma d'un même coup les deux premiers pirates qui avaient osé sauter sur le pont, et en blessa plusieurs autres.

De son côté, le second ajusta et tua raide les deux Malais qui tenaient les grappins de l'abordage. Dès lors, cessant d'être attachée au brick, la proa resta en arrière, pendant qu'il continuait lui-même sa route.

Alors Martin et son second, bien abrités derrière la lisse de leur navire, canardèrent tout à leur aise les pirates et en tuèrent encore plusieurs.

Surpris du coup hardi exécuté par deux hommes seulement, les pirates disséminés ne demandèrent plus leur reste, ils larguèrent leurs voiles et prirent la fuite avec encore plus de rapidité qu'ils n'en avaient mis dans leurs préparatifs d'attaque.

Trois des assaillants étaient restés prisonniers sur le brick : l'un d'eux avait eu dans l'action les jambes cassées.

Le capitaine Martin voulut agir envers lui comme l'eût fait un vainqueur généreux... Afin de lui éviter de longues souffrances, il le fit jeter à la mer ; quant aux deux autres, il les pendit immédiatement à chaque bout de la grande vergue.

Le capitaine Martin, en arrivant à Pinang, fit son rapport aux autorités anglaises, et l'instruction ayant prouvé que les hommes de son équipage étaient les complices des pirates, ils furent tous condamnés à être pendus haut et court.

Martin, présent à l'exécution sommaire, s'était écrié en s'ingurgitant dans la bouche une chique de tabac de cent vingt-cinq grammes au moins :

— *Troun de l'air !* il fallait que je le visse pour le croire, sans cela je n'aurais jamais supposé des Anglais capables de rendre justice à un marin français.

VI

Tout homme a, dit-on, son étoile protectrice au ciel ; celle de notre capitaine devait cependant bientôt pâlir, sinon filer.

Effectivement, le quatrième voyage avait été moins heureux, car au retour, quand le capitaine pourfendeur venait chercher du fret à Calcutta, ayant été assailli par une de ces tempêtes si fréquentes sur les côtes de l'océan Indien, il s'était vu forcé, ne pouvant gagner le large, de relâcher dans une rivière de l'île de Basilan, habitée par une horde de pirates malais avides et cruels.

L'ouragan, loin de se calmer, semblait d'heure en heure redoubler de violence.

On était alors au moment de la mousson occidentale. D'un autre côté, je le répète, les parages où se trouvait abrité notre capitaine étaient loin de lui laisser la sécurité d'esprit désirable.

Aussi, entre deux dangers, notre vieux loup de mer préféra-t-il encore affronter celui qui lui était le plus familier : la tempête.

Après avoir passé au mouillage une nuit pendant laquelle il avait constamment eu l'œil et l'oreille au bossoir, dans la crainte d'une surprise de la part des Malais, le capitaine avait cherché à appareiller. Mais ayant couru en vain sa première bordée dans l'embouchure de la rivière et reconnu l'imprudence qu'il y aurait à vouloir persis-

ter à en sortir à marée montante, il était revenu forcément mouiller à son premier voyage.

Le soir venu, les six hommes d'équipage du sloop, après avoir prudemment placé leurs filets d'abordage autour du navire et pris les précautions commandées par la position, se partagèrent en deux escouades; l'une dormit, tandis que l'autre veillait à la sûreté commune.

Notre brave capitaine, seul, n'avait pas cru devoir prendre de repos. Ses intérêts les plus chers et sa petite fortune amassée à grand'peine étaient à bord, réclamant toute sa vigilance, toute son énergie, toute sa sollicitude.

Aussi, le revolver d'une main et un falot dans l'autre, il était partout, au bossoir comme à la coupée.

Bill et un autre matelot américain se trouvaient de quart réduit, c'est-à-dire de dix heures à minuit; l'un et l'autre étaient des hommes solides et énergiques.

Quant à Jenny, bien qu'elle ne fût pas de quart, pleine d'anxiété pour les dangers qui entouraient l'existence de son cher Bill, elle s'était couchée sur le pont du navire, une hache d'abordage à portée de sa main, objectant qu'elle serait ainsi plus vite prête à repousser les pirates, en cas d'attaque.

Le capitaine, cela se comprend, n'avait pu qu'acquiescer à un aussi généreux mouvement.

La nuit était noire; la tempête hurlait sinistrement dans les manœuvres du sloop et dans la forêt vierge voisine.

La force du vent gonflait les vagues de l'embouchure de la rivière, au point de faire éprouver un très-fort tangage au bâtiment.

Enfin, vers minuit, lorsque le capitaine était allé réveiller l'escouade des bâbordais, qui à cette heure devait prendre le quart, six proas, montées par des pirates de l'île, s'étaient tout à coup montrées sous la coupée du sloop. Le vacarme de la tempête leur avait permis d'approcher dans l'ombre.

Notre vaillant Marseillais, d'un bond prodigieux de souplesse, s'était alors jeté sur le pont, et les deux premiers Malais qui étaient montés à l'abordage, sur la lisse, retombaient bientôt lourdement dans leur proa, avec la tête fracassée d'un coup de hache d'abordage.

A ce moment de l'action, les hommes de quart se ruèrent sur l'ennemi, armés de leurs revolvers et de leurs haches; ceux qui reposaient dans l'entre-pont firent bientôt de même.

Alors commença une mêlée affreuse entre les assaillants, qui étaient parvenus à envahir le pont du sloop et à entourer son faible mais intrépide équipage.

Le capitaine, contre lequel s'acharnaient de préférence les agresseurs, fut le premier blessé, sans avoir été mis hors de combat.

Le brave Martin vendit chèrement sa liberté; car, avant de tomber, il avait, à coups de hache d'abordage et de revolver, jonché de victimes le pont de son sloop.

Deux autres matelots avaient été mortellement blessés; le reste de l'équipage, bientôt entouré comme dans un cercle de fer, fut garrotté, conduit à terre et gardé à vue par les sauvages vainqueurs.



..... lui enfonça son kriss jusqu'à la garde au défaut de l'épaule.

Ces derniers l'étaient, il est vrai ; mais la victoire leur avait coûté cher : dix-sept d'entre eux, morts ou blessés, jonchaient le pont du sloop.

Le capitaine Martin, Jenny et Bill avaient seuls survécu au massacre des pirates.

Après avoir échoué le sloop sur la grève, les Malais en enlevèrent toutes les marchandises ; puis, comme pour couronner leur œuvre sauvage, ils y mirent le feu afin de consommer leur crime et d'en détruire les traces. Préalablement, ils avaient déposé dans la cabine du bâtiment les matelots assassinés.

Dès que le jour avait paru, le cortège des prisonniers s'était mis en route pour l'intérieur, en remontant la rivière à bord des proas, qui portaient également les cadavres des pirates morts pendant le combat.

Le soir seulement, vers quatre heures, après avoir parcouru une grande partie de la rivière dans toutes ses agrestes sinuosités, nos trois aventuriers étaient arrivés dans le kampong des Malais.

Il était situé au pied d'une montagne fort élevée qui dominait le pays. Du sommet, on apercevait la pleine mer et son immense horizon sans fin.

Le lendemain matin eu lieu, dans le kampong, la vente aux enchères des marins dès lors devenus esclaves.

Jenny fut achetée par un riche tomonggong, chef, qui avait acquis ses richesses dans la piraterie.

Quant à Bill, un cultivateur de riz de la plaine en avait fait l'acquisition, dans le but de l'occuper aux travaux de son exploitation.

Le capitaine Martin, lui, avait été emmené à l'extrémité opposée de l'île, et employé par son acquéreur à la pêche des tripangs-holothuries, en qualité de plongeur.

Jenny et Bill se voyaient donc désormais séparés, et ils ne devaient plus guère espérer de se réunir à partir du moment où ils étaient tombés entre les mains des Malais.

Cependant, un beau jour, le sexe de Jenny avait été découvert par la femme du tomonggong, qui la croyait homme et alors digne de ses avances.

Cette découverte fut un événement dans le kampong et y produisit presque une révolution.

A partir de ce moment, la Putiphar malaise voua une haine implacable à la pauvre Jenny, qui n'en pouvait mais de son sexe réel.

Comme compensation elle avait gagné l'affection du tomonggong qui, dès lors, l'avait traitée plus humainement, et employée à garder son troupeau de buffles, au lieu de l'occuper à la culture du riz et du taro.

Or, dans ces conditions difficiles, un jour, par un hasard providentiel, Jenny et Bill avaient pu se voir.

Il avait été convenu entre eux, dans le peu d'instant passés l'un près de l'autre, qu'aussitôt que Jenny, qui employait ses longs jours à garder son troupeau sur la montagne, apercevrait un bâtiment quelconque mouillé à l'embouchure de la rivière, elle allumerait un grand feu au sommet le plus élevé, de façon à ce que la fumée, servant de signal, pût avertir Bill, dont le kampong était situé à quelques milles dans la plaine.

De son côté, il promit de faire tout ce qui serait humainement possible afin de venir s'entendre avec sa femme pour les meilleurs moyens à employer dans le but de préparer leur fuite.

Chaque jour, Jenny gravissait la montagne, et chaque jour, hélas ! elle y recueillait une nouvelle désillusion.

Elle voyait seulement l'océan Indien sans horizon, barrière infranchissable qui la séparait de son beau pays d'Irlande. Son cœur volait alors vers la patrie, à travers l'espace, et quoique l'espérance ne fût pas morte en elle, la pauvre captive descendait bien triste au kampong.

Cependant, l'heure de l'espérance sonna, pleine d'harmonie, pour nos deux aventuriers.

Plus d'une année s'était écoulée en esclavage quand, un jour que la tempête sévissait de façon à faire croire que tous les éléments célestes étaient déchainés contre la terre, Jenny, du haut de la montagne, avait enfin aperçu un trois-mâts qui, ainsi que le malheureux sloop dont elle avait fait partie, était venu se mettre à l'abri du vent, à l'embouchure de la rivière.

Sans perdre un temps infiniment précieux, Jenny avait allumé le feu du signal convenu, du côté de la montagne opposé au kampong, et le soir même, au moment où tout le village semblait plongé dans le sommeil, le cri de l'oiseau de la nuit, autre

signal également convenu avec Jenny, avait enfin retenti à ses oreilles et à son cœur.

Elle avait pu quitter la case et en descendre les gradins sans donner l'éveil aux Malais, et quelques minutes après, elle était dans les bras de Bill, puis enfin sur la route de la liberté.

Tout le reste de la nuit avait été énergiquement employé à la fuite; mais, vers les huit heures du matin, un bruit de cris poussés dans l'épaisseur de la forêt les prévint qu'ils étaient activement poursuivis.

Une détermination énergique fut bientôt prise par nos fugitifs. Ils se jetèrent à la nage, et parvinrent heureusement à passer de l'autre côté de la rive.

Ils s'étaient à peine enfoncés dans l'épaisseur de la forêt, que le tomonggong, maître de Jenny, suivi de son fils et de trois autres Malais qui avaient découvert leur manœuvre, se jetaient à leur tour à l'eau et à leur poursuite.

Mais Bill et Jenny, calculant d'une pensée rapide tous les dangers qui les entouraient, pensèrent sagement que ce n'était qu'en employant la ruse qu'ils parviendraient à échapper à leurs ennemis. Aussi, au lieu de se diriger du côté du bâtiment, en descendant la rivière, ils en avaient remonté le cours à travers les jungles, et, pendant que les pirates couraient dans la direction du mouillage du bâtiment signalé, nos fugitifs se jetaient à l'eau, traversant de nouveau la rivière à la nage et regagnaient heureusement le bord opposé.

Cette feinte leur avait réussi. Quelques instants après, ils arrivaient en vue du bâtiment sauveur et, se jetant de nouveau à la nage, ils s'attachaient bientôt aux chaînes des ancres, suppliant les hommes de quart, au nom de l'humanité, de recueillir à bord deux chrétiens captifs et de leur rendre ainsi la vie et la liberté.

Le capitaine de ce bâtiment, Hollandais de nation, brave homme qui ne demandait pas mieux que de leur rendre l'une et l'autre, leur avait fait immédiatement lancer une bouée de sauvetage, et quelques minutes après, nos deux aventuriers se voyaient enfin hissés à bord et réunis sains et saufs.

Mais bientôt le tomonggong, suivi des siens, arriva sur les bords de la rive opposée. Ils y tinrent un conciliabule fort animé, puis, cachés dans le fourré de palétuviers, fixant leurs yeux de vautours sur le bâtiment, ils y eurent bien vite reconnu les déserteurs à leurs habillements malais.

Satisfaits de leur découverte, ils s'éloignèrent, mais revinrent quelque temps après.

Sans hésitation aucune, les Malais s'approchèrent et, après s'être amarrés aux chaînes des ancres du bâtiment, ils réclamèrent avec arrogance leurs esclaves fugitifs.

Pour toute réponse, le capitaine ayant fait braquer sur eux ses pierriers, avec menace de les mitrailler s'ils ne décampaient au plus vite, les pirates s'étaient éloignés, mais toutefois en déclarant qu'ils reviendraient en nombre reprendre de force ce qu'on refusait de leur rendre de bon gré.

Effectivement, le tomonggong, qui avait été recruter des combattants dans toutes les criques environnantes, tenant parole, se présentait vers le coucher du soleil, avec quatre proas chargées de pirates armés de mousquets, de sarbacanes, de kampilangs (sabres) et de *kriss*.

Le capitaine hollandais, plein de confiance dans sa force, après les avoir laissés

approcher à portée de canon, leur avait envoyé quelques paquets de mitraille, puis, comme bouquet final de la fête, une vigoureuse décharge de mousqueterie.

Les Malais survivants, voyant dès lors leurs proas submergées ou criblées par les projectiles, en toute hâte avaient gagné à la nage les bords de la rivière, puis s'étaient abrités dans les fourrés voisins.

Aussi mal reçus dans leur réclamation, les Malais avaient alors pris le sage parti d'abandonner leurs esclaves entre les mains de ceux qui les avaient recueillis.

Or, comme notre capitaine hollandais connaissait le caractère vindicatif et tenace des pirates auxquels il venait d'avoir affaire, il crut prudent de tenir tout son équipage sur pied, pendant la nuit, dans la crainte d'une nouvelle surprise ; mais la leçon avait profité, et la nuit s'était passée sans agression.

Le lendemain, le vent ayant changé de partie et diminué d'intensité, l'appareillage avait eu lieu heureusement.

Quelques jours après, le bâtiment sauveur arrivait à Singapore. Nos aventuriers étaient restés quelques semaines dans la ville indienne, attendant un embarquement lucratif pour l'Europe.

Las d'attendre, nos deux aventuriers se décidèrent enfin à s'engager à bord du *Julius*, brick norvégien qui retournait à San-Francisco.

A quatre journées de Singapore, le *Julius* reçut un coup de vent de la mousson occidentale qui mit en péril l'existence de son équipage.

Deux matelots, alors occupés à carguer un hunier, furent précipités à la mer, dont l'état affreux n'avait pas permis de leur porter secours.

Bill fut malheureusement une des deux victimes.

Pauvre Jenny ! son chagrin avait été immense, aussi sa résolution fut-elle bientôt prise.

Elle voulut, avant toute chose, retourner au pays de la verte Érin, retrouver sa vieille mère, sa chaumière et sa péniche de pêche, tendres visions de ses rêves d'exilée.

VII

C'était le lendemain du début de la tempête si funeste aux deux marins du *Julius*.

L'aube venait de paraître dans tout son éclat.

Une grande proa malaise, couverte de voiles à la comparer à un fantôme, sans s'inquiéter de l'état de la mer, volait sur les flots.

Semblable à un loup cervier affamé parcourant le champ de bataille, elle naviguait sur toutes les allures. Elle fuyait vent arrière, marchant ainsi quelques instants, puis venait au vent, pour faire ensuite la même route grand large ou au plus près.

Évidemment, c'était un pirate malais qui faisait consciencieusement son métier d'écumeur des mers, cherchant çà et là les épaves de la tempête, ou mieux encore un bâtiment en péril ou des naufragés à capturer.

Cette embarcation est belle dans sa construction primitive en bois de teck barbare-

ment sculpté; elle est encore belle par la physionomie sauvage de son équipage, composé de quarante-cinq forbans malais à la physionomie énergique et farouche.

Ce sont bien là ces hardis enfants de la mer, enfin *los Moros de Jolo*, qui vont jusque sous les canons de la citadelle de Manille enlever des embarcations, piller et incendier les habitations pour en enlever les habitants qu'ils conduisent ensuite aux marchés esclaves malais.

Cette proa, longue de vingt-cinq mètres, taillée en navette et armée de pierriers, est admirable à voir fendre le flot tumultueux.

Malgré l'intensité de la tempête, dans ce moment, elle navigue grand largue; son pont, à la moitié de sa largeur, est noyé sous l'eau.

Le capitaine pirate, debout au pied du maître mât, les bras croisés sur sa poitrine velue, explore la surface de la mer avec un soin des plus minutieux.

Toute son attention est concentrée sur cette occupation si délicate pour un écumeur des mers.

Quant à ses hommes, nonchalamment couchés sur la partie du pont non submergée, ils se tiennent solidement attachés des mains à des bambous fixés en travers du pont de la proa, afin de résister aux flots qui, la couvrant de bout en bout, pourraient, sans cette précaution, les enlever du bord.

Tous les pirates sont armés de leur *kriss*, sorte de poignard à lame forte, arme terrible pour laquelle tout Malais professe une grande vénération. Quelques-uns ont des pistolets à canon de cuivre passés dans leur ceinture; d'autres, un mousquet en bandoulière.

La proa venait à peine de laisser arriver sur tribord pour se remettre vent arrière, quand le chef des pirates fixa avec une attention soutenue son regard de vautour sur un point qu'il fit remarquer à son second, lequel alors tenait la barre du gouvernail.

Immédiatement, tous les forbans, avec l'agilité propre à des enfants de la nature, grimpèrent dans les manœuvres et le long des mâts, afin de mieux inspecter la bonne aubaine que leur envoyait l'ami Éole.

Tous, d'un commun accord, lorsqu'ils furent descendus sur le pont de la proa, déclarèrent que l'épave supportait bien deux hommes, mais que la distance et l'état de la mer ne permettaient pas de distinguer si c'étaient des infidèles maudits ou des frères malais.

Le pilote gouvernait toujours sur le point désigné. De minute en minute, la distance qui séparait la proa des naufragés diminuait.

L'anxiété du capitaine des pirates était à son comble, et tous se demandaient si les deux naufragés, vendus comme esclaves, étaient appelés à grossir leur part de prise, ou si c'étaient deux hommes de leur nation qu'il faudrait rendre à la liberté, aussitôt débarqués sur la terre ferme.

L'incertitude des écumeurs de mer ne fut pas de longue durée, car ils purent bientôt constater que l'épave soutenait deux matelots chrétiens.

Le lecteur l'a déjà sans doute deviné: c'étaient Bill et son compagnon d'aventures, les deux matelots du *Julius* jetés à la mer la veille.

Pâles et défigurés par la souffrance physique et morale, les deux matelots reconnaissent enfin qu'ils n'ont échappé à la dent cruelle des requins que pour tomber entre

les serres des requins terrestres, lesquels, ils ne le savaient que trop, ne le cédaient en rien à ceux de la mer, en fait de cruauté.

VIII

Aussitôt que la proa fut arrivée par le travers des naufragés, mettant en panne, un des pirates leur lança une corde faite en boyaux de requins.

Formant le nœud coulant, cette cravate d'un nouveau genre saisit le pauvre Bill par le cou. Ce fut de cette façon assez peu respectueuse qu'il fut hissé à bord.

Son compagnon d'aventures, lui, fut lacé de la même façon, mais par un bras, et arriva sans encombre et avec moins de souffrance sur le pont de la proa.

L'un et l'autre furent interrogés par le chef des pirates, à savoir si c'était par le fait de naufrage ou par accident qu'ils étaient tombés à la mer; mais Bill, qui parlait assez bien le malais, ne crut pas devoir répondre à leur indiscrete demande.

Notre polyglotte se proposait, le cas échéant, de tirer parti de son savoir pour reconquérir sa liberté.

En cela, Bill faisait preuve de bon sens et de sagesse, car les Malais n'eussent point manqué de chercher à savoir où il avait si bien appris à parler leur langue, et, certainement, ils eussent fini par découvrir que leur épave était un esclave fugitif, ce qui l'eût mis sous le coup d'une surveillance bien plus active, pouvant au besoin lui retirer les moyens de reconquérir une fois de plus sa liberté.

Comme naturellement Bill et son compagnon — Norvégien de nation — étaient une valeur, on leur laissa presque leur liberté à bord, où tous les pirates avaient le plus grand intérêt à les surveiller de près.

Lorsque nos deux aventuriers étaient tombés à la mer, le capitaine du *Julius*, reconnaissant qu'il était humainement impossible de les sauver, leur avait fait jeter, comme fiche de consolation, une cage à poules, encore habitée par deux représentants de l'espèce des gallinacés, que forcément nos deux naufragés avaient mangés crus pour leur souper.

Nos deux marins captifs savaient que souvent force fait loi, et qu'en pareille circonstance une poule crue vaut encore mieux que rien.

La nuit qui avait suivi ce repas un peu sauvage s'était passée pleine d'anxiété pour nos deux naufragés.

A trois reprises différentes ils avaient été attaqués par des requins, sur leur cage à poules; mais ils les avaient énergiquement repoussés à coups de leurs couteaux, outils qui, toujours tenus fort tranchants, on le sait, ne quittent jamais les matelots que lorsque le filin qui les attache à eux se brise.

D'un autre côté, nos deux naufragés n'avaient pas — cela se comprend — fermé l'œil pendant tout le cours de cette fameuse nuit, seulement éclairée par les traînées phosphorescentes que laissaient après leur passage au travers des flots leurs visiteurs importuns et voraces.

Aussi, dès qu'ils eurent mis les pieds sur le tillac de la proa, nos deux naufragés

avaient-ils fait comprendre par signes qu'ils mouraient de faim et de sommeil.

Les pirates de toutes les nations sont ordinairement d'abominables chenapans, mais au moins ils sont le plus souvent des chenapans intelligents.

Ils avaient donc compris de suite qu'il était de leur intérêt de ne pas laisser leurs prises mourir de faim et de sommeil à leur bord.

On leur donna du riz cuit à l'eau et apprêté au safran, selon l'habitude asiatique, puis un morceau de requin grillé, qui ne pesait pas moins de deux livres, poisson harponné la veille par le chef de la proa, au moment où le monstre s'évertuait à dévorer les restes mortels d'un captif décédé et jeté à la mer.

Leurs estomacs satisfaits, nos deux aventuriers s'étendirent avec bonheur sur le tillac, à l'ombre portée par la grand'voile et avec l'insouciance qui est un peu le fait du caractère des marins de toutes les nations. Malgré les sauts et la danse forcée auxquels se livrait la proa, malmenée par les flots démontés, ils s'endormirent d'un profond sommeil.

IX

Pauvre Bill, il rêva de sa chère Jenny ; il se voyait près d'elle, ils parlaient de la patrie commune, de leur famille ; ils formaient des projets d'avenir où figurait en première ligne l'achat de la plus belle péniche de pêche que l'on pût trouver à vingt lieues sur la côte d'Irlande.

L'infortuné Bill, combien il était loin de la réalité ! Au lieu de retourner vers le pauvre mais aimé pays de la verte Erin, la vague le poussait vers une côte inhospitalière, ignorant le sort de Jenny, dont peut-être les ossements reposaient dans les profondeurs immenses de l'Océan, si pleines de mystères. La tempête mugissait toujours !

Lorsque Bill et son compagnon se réveillèrent, le soleil était déjà arrivé à plus de la moitié de sa course, et comme le vent avait tourné plusieurs fois déjà pendant leur sommeil, ils restèrent dans l'indécision relativement aux projets du chef des pirates, à savoir s'il retournerait à son point de départ, ou s'il continuait sa route vers la pleine mer.

Bill fut bientôt tiré de son incertitude par un pirate qui, tout en causant avec les siens, déclara que si le vent ne tournait pas, ils seraient rentrés au mouillage de l'île de Basilan vers le soir même.

Le sort en était jeté ; nos deux naufragés étaient dirigés vers l'île où s'était passé le temps du premier esclavage de Bill.

Dès lors, le malheureux se trouva fixé sur ce point essentiel et ne put raisonnablement conserver l'espoir de n'être pas reconnu comme esclave fugitif, et désormais gardé avec la rigueur qu'il conviendrait d'employer pour l'empêcher de recommencer une nouvelle tentative d'évasion.

Ainsi que le pirate l'avait fait espérer, le même vent ayant continué à souffler bon frais, ils arrivaient le soir même, à l'entrée de la nuit, à leur mouillage, dans une crique de la rade de Maloso, située au sud-ouest de l'île.

Il est bon, je pense, de dire ici quelques mots sur l'île de Basilan.

Située dans cette partie de la Malaisie qui forme l'archipel de Holo, par le 6^e degré de latitude nord et au nord-est de Mindanao, cette île peut être comparée à un bouquet de fleurs supporté par un piédestal de corail.

Couverte d'une végétation toute tropicale, ses rivages, dignes à tous égards d'une meilleure population, sont abrités par la puissante ramure des manguiers, des cocotiers, des palétuviers et des tecks, l'arbre éternel.

Sous ces délicieux ombrages se jouent des myriades de singes et d'oiseaux aux plumages éblouissants, mais au ramage barbare et peu harmonieux.

Les eaux qui baignent ces rivages enchantés sont pures et limpides, et l'œil de l'observateur voit à travers cette couche azurée les merveilles de ce monde sous-marin, bien faites pour désorienter le naturaliste le plus érudit.

A Basilan, les efforts des hommes n'ont point encore été sérieusement tentés. C'est un sol vierge, capable de rapporter au centuple les moissons préparées par des mains laborieuses et expertes.

Là, la puissance reproductrice de la terre s'exerce sans entraves, les Occidentaux assez privilégiés pour visiter l'île fortunée se sentent émerveillés en face de cette nature primitive, si différente de la nature européenne, usée et tourmentée en tous sens pour obtenir une somme de produits en harmonie avec le besoin de ses exigeants et laborieux habitants.

L'île de Basilan mesure environ trente lieues de superficie. Elle est coupée en deux par une chaîne monstrueuse, courant de l'est à l'ouest, où l'on trouve les traces d'anciens cratères.

Çà et là surgissent des pics élevés dont les têtes rocheuses sont encore émaillées de végétation.

La côte est coupée de criques nombreuses qui reçoivent des cours d'eau, venant des hautes terres se mêler aux eaux de la mer.

Les basses terres longeant les rivages sont par le fait baignées pendant une grande partie de l'année. Le grand astre-dieu chauffe ces marais, d'où il sort en même temps des miasmes délétères, des fièvres paludéennes, et de magnifiques essences végétales qui portent toujours des fleurs et des fruits.

Pendant toute l'année, cette terre privilégiée, cet Élysée donne des ombrages constamment verts, une température toujours égale ; enfin, l'Européen qui peut vivre dans cet Eden y jouit presque de la béatitude des élus.

Si, traversant une baie de l'île aux eaux limpides et transparentes, il se penche sur la lisse de son embarcation, il aperçoit de grandes caryophyllées qui étendent leurs branches pétrifiées, surmontées de fleurs bleues, rouges et blanches, ou encore des astrées, des méandrites, recouvertes d'une mousse verdâtre qui semble animée.

Autour de ces roches pleines de vie jouent avec quiétude des myriades de poissons de formes singulières et bizarres, qui s'étalent parmi les acténies épanouies, parmi les spondyles, les cônes et les cyprès fixés sur un fond de corail, extraordinaire travail de ces constructeurs d'archipels et de continents, êtres infimes par leur dimension microscopique, mais puissants par leur nombre incalculable.

Les animaux sauvages les plus utiles à l'homme que l'on rencontre dans les forêts



Bill lui appuya fortement sa large main sur la bouche.

de l'île de Basilan sont le cerf, le sanglier, la perdrix, les coqs, les pores sauvages et le pigeon ramier.

Le coq sauvage, principalement, y est admirable sous le rapport de l'élégance et de la grâce.

Combien, hélas ! le coq libre de Basilan laisse derrière lui son congénère asservi, celui qui est cependant l'ornement de nos basses-cours et de nos broches à rôtir en Europe !

A l'état sauvage, ce fils indépendant des forêts malaisiennes a conscience de son courage indomptable, de sa force et de sa beauté.

CHAPITRE II

Joussouf, roi des pirates. — La case-prison des esclaves. — Le capitaine danois et sa femme esclaves. — Projet de fuite. — Hauts faits du sultan Joussouf. — Châtiment qui lui est infligé par les frégates la *Sirène* et la *Sabine*. — M^{me} Mertens est vendue à un nabab chinois.

I

Avant 1843 on ne connaissait pas dans l'île de Basilan un port sûr où des bâtiments de gros tonnage pussent venir s'abriter contre le mauvais temps ; mais, vers cette

époque, un vaisseau de guerre français envoyé en mission en découvrit un dans ces parages, d'une grande valeur comme étendue, abri et profondeur.

Ce port est abrité contre la mousson orientale et la mousson occidentale qui soufflent presque constamment dans l'archipel. D'autre part, il se trouve complètement masqué par la petite île de Malamawi, située au nord-ouest de Basilan, et remplissant près de cette île l'office d'un môle qui cache et défend ses abords.

Cet immense port naturel, que par sa dimension et son étendue l'on peut tout aussi bien appeler une baie, abriterait plus de deux cents vaisseaux de guerre. Il possède deux entrées faciles et profondes, la sonde donne cinq brasses à toucher terre.

L'île de Basilan n'est pas complètement envahie par des forêts vierges ; il y existe aussi de belles plaines cultivées, où dominent les plantations de cotonniers, de taro, et des champs de riz. Ça et là, au milieu de ces plaines fertiles, on voit poindre des cases malaises, jolies quoique de construction singulière.

Cette île est traversée par de beaux cours d'eau peuplés de caïmans, animaux amphibies, qui descendent jusqu'à la mer pour y livrer des combats acharnés, dans lesquels ils sont le plus souvent vainqueurs, aux requins, aux phoques et aux grands poissons qui, outre-passant la ligne de démarcation établie, ont l'imprudence de s'approcher un peu trop de leur liquide domaine.

Plusieurs naturalistes ont nié ce fait, qui, cependant, a été plus d'une fois prouvé.

La constitution géologique de l'île de Basilan se compose, dans les sommets supérieurs, d'éléments volcaniques, et, dans ses parties inférieures, de terres madréporiques récentes.

L'île est habitée par trois races d'hommes distinctes : les montagnes, par des nègres ayant les mêmes attributions physiques que ceux qui occupent l'intérieur de l'île de Manille, lesquels, on le sait, ont la même conformation que les nègres papous. L'intérieur paraît habité par une population presque blanche, et le littoral, par les Malais pirates, race cruelle et intelligente.

Les Malais sont des hommes de taille moyenne, mais assez bien conformés. Les tons de leur peau sont brun-jaune ; ils ont les cheveux noirs et lisses, les yeux généralement bruns. La tête est plus forte que celle des Tagals de l'île de Manille ; leur nez est légèrement épaté, et leurs lèvres, assez fortes. Ils ont, quant à leurs yeux légèrement bridés, un rapport de conformation assez prononcé avec les Chinois.

La physionomie des Malais est expressive et révèle presque toujours l'énergie, la méfiance et la ruse.

Ils portent les cheveux tombant à demi sur leur face d'un caractère rude, rendue encore plus repoussante par la teinture en noir de leurs dents et de leurs lèvres, en rouge de sang.

Il est très-difficile de déterminer la place que les Malais doivent occuper dans la classification des races humaines. Selon quelques anthropologistes matérialistes, les Malais sembleraient constituer une des nombreuses espèces qu'ils ont distinguées parmi les races humaines.

Cuvier les a compris dans la variété mongolique, en leur assignant une ressemblance avec les Chinois.

Je ne puis, à regret, partager l'opinion de ce grand maître, par la raison que les

Malais sont petits, sveltes, grêles ; tandis que les Chinois sont obtus et lourds. Les femmes chinoises sont frêles et malingres ; les Malaises, au contraire, sont bien constituées et parfaitement musclées.

De tout temps, l'émigration chinoise a existé en Océanie, malgré l'opposition gouvernementale du Céleste Empire. Ces émigrés venus sans femmes, par leurs alliances avec des Malaises, ont greffé leur type sur celui de leurs épouses ; de là vient sans doute qu'ils ont les yeux bridés et d'autres rapports physiques avec le type chinois.

Ainsi que le croit Blumenbach, je suis porté à penser que les Malais seraient mieux placés entre la race caucasique et la race éthiopienne, que parmi les nations mongoïques.

II

Mais revenons à notre narration, un instant abandonnée pour une digression qui, quoique plus sérieuse, n'en est pas moins utile, du moins à mon point de vue.

Lorsque la proa qui portait nos prisonniers arriva dans la baie de Maloso, son point ordinaire de relâche, le soleil était déjà couché.

Un des pierriers du bord tonna deux fois.

Un intervalle de cinq minutes fut mis entre chaque coup.

Après la dernière explosion, on vit un feu très-clair s'allumer à l'est de la baie, à environ trois milles de distance de la proa.

Le capitaine pirate échangea alors les paroles suivantes avec le pilote du bord, qui, on le sait, était son second. Bill, cela se comprend, n'en perdit pas un mot.

— Le vieux Crocodile nous attendait ; il n'a pas été long à faire allumer son feu. C'était, tu le sais, le signal convenu entre nous, dans le cas où nous aurions fait des prises.

— Deux esclaves, c'est bien peu ; mais j'espère que notre course de demain sera meilleure, car le mauvais temps va sans doute durer encore quelques jours.

— A quelle heure partons-nous ?

— Aussitôt que nous aurons remis nos prises au sultan. Du reste, le vent qui souffle en tempête nous est favorable et la lune nous éclairera cette nuit. Je ne sais quelle chance nous attend, mais j'ai bon espoir que la sortie prochaine nous sera fructueuse, d'autant plus que les vents sont du large et retiennent et poussent forcément les bâtiments sur nos côtes.

— Avec les deux nouveaux prisonniers, ça nous fait vingt-deux, je crois ?

— Oui, vingt-deux esclaves.

— Où les vendrons-nous ? ici ou au marché de Holo ?

— Le vieux Crocodile nous dira cela bientôt.

Si Bill avait douté un seul instant de la position sociale de ses nouvelles connaissances et du sort qui lui était réservé, cette conversation devait assurément lui suffire pour le tirer de son incertitude.

A peine ces paroles étaient-elles échangées, que la proa arrivait dans une crique de la baie et y mouillait son ancre.

C'était un engin grossier, simplement construit avec un madrier de bois de fer, ayant la forme d'un croissant, traversé de deux forts montants en bois flexible, et d'un énorme morceau de porphyre fixé en croix entre les deux montants.

Une amarre en alpha, substance végétale et élastique très-solide, venait s'attacher aux montants de cette ancre un peu primitive dans sa structure.

Quelques instants après, une proa légère, pagayée par un novice et un matelot, tous deux esclaves des Malais, s'arrêtait sous la coupée de la proa.

Un indigène d'un certain âge et plus convenablement habillé que les autres, assis à l'arrière, monta à bord et s'adressa en ces termes au premier maître, après avoir jeté un coup d'œil rapide sur Bill et son compagnon.

— Eh bien! la pêche, je le vois, a donné!

— Le mot pêche, *tuan* (monseigneur), est parfaitement applicable dans la circonstance, car nous avons effectivement pêché ces deux chrétiens maudits, et sans nous il est fort probable qu'ils seraient, à l'heure qu'il est, dans le ventre des requins.

— Ils sont mieux ici, en attendant qu'ils soient dans notre ceinture, répondit le vieux forban, qui portait le surnom du plus cruel des amphibies, sans doute par similitude de caractère, ce qui était assez peu rassurant pour l'avenir de nos deux matelots esclaves.

La crique où les pirates venaient de jeter l'ancre, avait sept ou huit cents mètres de circonférence. Un rideau de verdure, impénétrable à l'œil le plus clairvoyant, la bordait sur toute son étendue.

Parmi les principales essences qui le formaient, on remarquait des tecks séculaires, dont les branches d'une immense étendue, servant de promenade et de champ de bataille à la gent simiane, planaient sur les eaux tranquilles de la crique. Ensuite venaient le palmier *Nibong*, arbre qui semble tant se plaire sur les rivages; le palmier commun, ayant les mêmes goûts, et le pandanus aux branches flexibles, dont les fruits sont surmontés de pointes acérées et menaçantes.

Le vieux forban ne fit pas une longue station à bord de la grande proa, car à peine avait-il échangé quelques mots avec le premier maître, que ce dernier, se dirigeant vers ses prisonniers, leur ordonna de suivre leur nouveau maître.

L'un et l'autre, résignés à leur triste sort, descendirent dans la petite proa, légère embarcation creusée dans le tronc d'un immense teck. Ils saluèrent à leur arrivée les deux matelots, esclaves comme eux, qui s'y trouvaient.

Ces derniers leur adressèrent la parole en espagnol, langue que Bill connaissait un peu, fort heureusement.

Ils apprirent à leurs nouveaux compagnons de misères qu'ils avaient été faits prisonniers avec quatre autres de leurs camarades, non compris leur capitaine et sa femme, et cela par la proa de course qui les avait pris eux-mêmes.

Ils ajoutèrent que deux de leurs camarades avaient été achetés la veille par un riche cultivateur de l'île, qui les avait emmenés immédiatement pour cultiver ses champs de riz, et qu'ils attendaient chaque jour impatiemment la même chance, parce que, très-malheureux au chantier où ils travaillaient, ils espéraient l'être moins avec leurs nouveaux maîtres.

Le vieux forban, qui comprenait l'espagnol, tout en jetant un coup d'œil sur sa

ceinture garnie de pistolets, souriait en entendant ainsi chanter ses louanges.

Mais, sans s'occuper des risettes du forban, les deux matelots ajoutèrent qu'après les avoir enlevés de leur bâtiment pris à l'abordage, après avoir pillé les marchandises qu'il contenait, les pirates l'avaient sabordé, et que, quelques instants après, il coulait au fond de l'Océan.

III

En quelques mots, Bill leur raconta à son tour l'histoire de son immersion et celle de son camarade Pétrus, sans omettre celle de leur sauvetage par les pirates, avouant franchement que lui et son compagnon préféraient encore ceci à cela.

A cet aveu, le vieil écumeur des mers essaya un nouveau sourire qui n'était, après tout, qu'une affreuse grimace de crocodile ; puis il affirma facétieusement qu'il avait des raisons pour penser comme eux.

Enfin, on arriva au rivage, où les attendaient, nonchalamment couchés sur les racines des palétuviers, plusieurs Malais. Tous étaient armés de leur kriss, qu'ils tenaient nu dans la ceinture, et d'un pistolet à pierre avec canon en cuivre.

Le lieu de débarquement ne semblait pas des plus commodes ; mais, pour des marins, ce sol entièrement couvert et enchevêtré de racines dénudées de terre, courant dans mille sens, c'était le rivage couvert de son moelleux tapis de sable.

Bill et son compagnon, sur l'ordre du vieux Crocodile, donnèrent un coup de main à leurs nouvelles connaissances pour transporter la proa qui avait servi à leur débarquement dans l'intérieur de la forêt, où, pour plus de précaution, en cas de velléités de fuite des esclaves, on la confiait chaque soir à la garde des pirates.

Ils s'enfoncèrent dès lors avec leur charge à travers un tunnel taillé au plus épais du fourré, sentier boueux qui leur donna accès, à cent mètres du rivage, dans une clairière dont le bois abattu avait servi à construire une grande et solide case qui en occupait le centre.

Çà et là, on apercevait des groupes de Malais qui, par escouades de deux et trois hommes, faisaient rôtir sur leurs feux de nuit des tranches de sanglier et de requin, poisson dont l'immense squelette, dépouillé de ses chairs, gisait le long des parois de la case.

Ce requin était celui dont Bill et son camarade avaient déjà mangé de la viande à bord de la proa des pirates et qui, on s'en souvient, avait été amorcé avec le cadavre d'un captif mort à la peine.

On entendait vociférer et chanter dans la case des prisonniers ; le vacarme qui s'y faisait annonçait que Bill et son compagnon y rencontreraient nombreuse, sinon bonne compagnie.

Effectivement, cinq minutes après, ils y étaient enfermés eux-mêmes, et se trouvaient plantés au milieu d'une agglomération cosmopolite de captifs, qui attendaient là qu'il se présentât des acquéreurs. Le confort de la case était mince, c'est-à-dire qu'il brillait complètement par son absence.

Pas le plus petit brin de paille de riz pour mettre sous ses reins ; la terre humide :

voilà tout ce qui échut en partage à nos deux aventuriers. Du reste, ils n'étaient en cela pas plus à plaindre que leurs camarades. Après tout, en esclavage comme en esclavage : on pouvait être plus mal dans le ventre des requins. Bill et Pétrus le savaient bien, et c'est cette pensée qui les consolait.

Là étaient réunis vingt-deux prisonniers.

A leur arrivée, Bill et son camarade furent interrogés par leurs compagnons d'infortune.

Bill leur raconta en détail les péripéties par lesquelles ils étaient passés l'un et l'autre avant de tomber entre les mains des pirates.

Tous les captifs racontèrent à leur tour leur histoire et, en somme, à quelques variantes près, elles ne différaient guère entre elles.

Peu à peu, chacun des prisonniers, fatigué des labeurs de la journée ou des émotions par lesquelles il avait passé, s'étendit sur la terre fraîche, et bientôt on n'entendit plus que la respiration cadencée ou oppressée de tous les malheureux captifs, qui dormaient en rêvant de leur patrie et de leur famille.

Pendant la nuit, retentirent les chants monotones des sentinelles malaises, qui, avec la paresse et l'insouciance des peuples asiatiques, se tenaient assises à la porte de la case-prison, sans penser qu'elles avaient affaire à des marins avides de liberté, enfin aux hommes les plus agiles qu'il y ait au monde, après Auriol.

Bill, encore peu habitué aux douceurs relatives de sa prison, ne dormait pas. Il pensait qu'avec de l'énergie et de l'adresse, il ne lui serait pas impossible de recouvrer sa liberté.

Pétrus, son compagnon de bord et de captivité, qui, ainsi que lui, avait été réveillé par ces chants nouveaux, lui demanda ce qu'il ruminait ainsi à voix basse.

Bill lui fit part de ses pensées que Pétrus n'approuva pas, objectant l'impossibilité matérielle de prendre la mer sur un esquif — en admettant encore qu'ils réussissent à en prendre un aux Malais — que la première lame chavirerait, sans compter le manque de vivres et la famine qui s'ensuivrait.

Bill répondit qu'il n'envisageait pas la chose au même point de vue, et que d'ailleurs il préférerait encore tenter la chose que de s'exposer à être découvert par les Malais, comme leur déserteur, ce qui lui amènerait, le cas échéant, des mauvais traitements bien pires que la mort.

Pétrus, lui, déclara que si jamais il essayait de recouvrer sa liberté, ce serait avec la presque certitude de réussite ; que sinon il aimerait mieux rester esclave des Malais, parmi lesquels il se trouvait sans doute des gens humains.

Notre marin philosophe ajouta qu'on était mal partout, quand il fallait gagner sa vie à la sueur de son front ; qu'esclave des Malais ou esclave de la mer, il préférerait peut-être le premier au second.

Le capitaine danois, qui se trouvait couché à côté d'eux, ayant entendu une partie de leur conversation, se retournant du côté de Bill, lui dit :

— Vous êtes un homme de cœur, et je vous approuve. Certainement mieux vaut mourir comme un marin que de souffrir l'esclavage comme une brute. Aucun de mes hommes d'équipage à qui j'en ai déjà fait l'ouverture n'a cru devoir, ainsi que votre compagnon, abonder dans mon sens. Ce sont des hommes sans énergie, dignes de

leur sort. Moi, le capitaine Mertens, je suis votre homme et je déclare que vous aurez dans votre nouvel ami un rude compagnon, capable de vous seconder en toutes choses. Je n'aurais jamais tenté, sans le secours d'un autre homme énergique, de recouvrer ma liberté, car j'ai avec moi ma jeune femme qui, aussi malade qu'elle l'est, n'aurait pas pu faire face aux difficultés et aux dangers de toutes sortes que nous devons affronter ensemble pour mener notre projet à bonne fin.

— Hélas ! capitaine, répondit Bill, vous êtes encore bien plus heureux que moi, dans votre malheur ; j'avais aussi ma femme à bord du *Julius*, bâtiment dont j'ai été si malheureusement séparé par la tempête. Où est-elle, à l'heure qu'il est, ma pauvre Jenny ? Dieu le sait ! Notre bâtiment, lorsque j'en ai été arraché par le vent, faisait tellement d'eau, qu'avec le secours de nos bras réunis et rivés aux pompes, il nous était bien difficile de pouvoir l'étancher. La tempête qui dure toujours, vous le comprendrez sans peine, n'est pas faite pour me rassurer sur son sort.

— Il ne faut jamais douter de la Providence, mon jeune compagnon, fit le capitaine Mertens ; j'en ai fait maintes fois l'expérience dans ma carrière de marin. J'ai toujours eu foi en elle, et jamais elle ne m'a abandonné ; cependant, j'ai passé par des étamines bien dures, et j'espère bien encore que le Dieu des marins nous protégera dans notre difficile entreprise, si nous la tentons.

— Que ne dites-vous vrai, capitaine ! Ainsi que vous, j'ai foi dans la miséricorde de Dieu ; il connaît tout l'amour et l'attachement que j'ai pour ma Jenny, il sait aussi combien elle en est digne ; eh bien, j'espère qu'elle n'est pas séparée de moi pour toujours ; une voix intérieure me le dit, chaque fois que je m'agenouille pour demander notre rapprochement au souverain maître de nos destinées à tous.

— Vos sentiments, votre résignation me plaisent, mon jeune camarade ; on peut être philosophe et bon chrétien ; cela aide à souffrir dans l'adversité, et, si je ne me trompe, nous avons le droit de nous y croire en plein. Mais comme j'ai été désigné pour faire partie des hommes de corvée qui iront au travail demain, dès l'aube, je vous demande la permission de dormir pour gagner des forces. Un mot cependant avant de terminer notre conversation : j'ai foi en votre honnêteté ; à ce titre, je vous demande la plus grande discrétion sur nos projets futurs.

— Cette recommandation était, vous n'en doutez pas, parfaitement inutile, répondit notre loyal Irlandais. Puis ils se serrèrent la main.

Pour des hommes à la conscience honnête, ce cordial rapprochement vaut mieux que tous les serments, tous les actes imaginables et à imaginer.

IV

Le lendemain matin, dès l'aurore, le vieux Crocodile, qui n'était autre que le fameux Joussof, roi de l'une des nombreuses peuplades qui forment la population de l'île de Basilan, suivi de son intendant, d'un interprète et de quelques hommes bien armés, se présenta à la case des captifs, et leur enjoignit de s'apprêter pour se rendre sur le terrain de travail.

Quelques instants après, tout le monde y était réuni au grand complet. On dis-

tribua des scies, et on ordonna aux captifs d'abattre des arbres qui, coupés en tronçons de deux mètres de longueur, étaient destinés à paver le tunnel servant de chemin de débarcadère à la clairière.

Chacun d'eux se mit dès lors courageusement au travail, sans maugréer. Ils savaient bien que cela ne leur eût servi qu'à se faire maltraiter encore plus par leurs gardiens qui, tous armés de kriss empoisonnés, qu'ils tenaient nus à la main, afin d'être mieux prêts à frapper, ne semblaient pas très-bien disposés en leur faveur.

Laissons nos infortunés captifs à leur labeur, pour dire quelques mots sur leur geôlier le sultan Joussouf, qui est loin, malheureusement, d'être un pirate fictif. En voici la preuve.

En 1843, M. de Lagrené reçut du roi Louis-Philippe la mission de chercher dans l'archipel malais une île qui pût au besoin servir à l'établissement d'une petite colonie française, dans ces parages aimés du soleil.

L'amiral Charner commandait les deux frégates d'expédition, la *Sirène* et la *Sabine*.

A son arrivée à l'île de Basilan, l'amiral donna l'ordre au commandant Guérin d'aller faire une exploration hydrographique sur la côte.

Un jeune enseigne de vaisseau obtint la faveur de remonter à quelque distance la rivière de Maloso, où l'équipage faisait ordinairement de l'eau.

Il partit avec quatre hommes, le patron du canot, deux mousses et un interprète.

A peine étaient-ils entrés en rivière, qu'une proa, montée par plusieurs indigènes, accosta leur canot avec des démonstrations très-vives d'amitié. Notre jeune officier, qui ne connaissait pas le caractère astucieux et cupide des Malais, eut le tort d'acquiescer à la prière qui lui fut faite par l'un d'entre eux de les laisser embarquer dans son canot pour remonter la rivière, disant qu'ils habitaient à trois milles de ce point sur ses bords.

Dès qu'ils furent entrés, le plus âgé des deux, par l'intermédiaire de l'interprète, fit des compliments très-chaleureux au jeune enseigne sur la beauté de ses armes, puis il lui demanda à lui acheter son fusil. Le jeune officier lui répondit qu'un officier français ne vend jamais ses armes.

— Alors il les donne, répliqua d'un air narquois l'astucieux Malais.

— Pas plus qu'il ne les rend, répondit l'enseigne. En campagne, un officier a besoin de son fusil, surtout dans un pays comme celui-ci, où l'on ne trouve guère d'armuriers, mais où l'on rencontre beaucoup de pirates.

— Je t'en supplie, donne-moi cet admirable fusil; en retour, je te donnerai tout ce que tu voudras.

L'enseigne refusa de nouveau.

Avec la rapidité de l'éclair, le pirate, se saisissant du kriss passé dans sa ceinture, l'enfonça jusqu'à la garde dans la poitrine de l'enseigne, pendant que son compagnon fendait la tête du patron d'un coup de son kampilang (sabre).

Les deux jeunes mousses et l'interprète, pris de terreur à cet affreux spectacle, se jetèrent à l'eau afin de gagner la rive; mais les pirates s'étant mis à leur poursuite, les firent prisonniers et les emmenèrent en esclavage dans leur kampong (village).

L'assassin de l'enseigne n'était autre que le sultan Joussouf.



Bill lui administra une fouaillée complète.

Cette action toute sauvage ne devait pas naturellement rester impunie, quand la France avait sous la main de si bons moyens de châtiment.

V

Le lendemain, les embarcations des deux frégates furent armées en guerre, et remonterent résolument la rivière de Maloso, où l'assassinat de l'enseigne de vaisseau et du patron du canot avait eu lieu.

Notre petite flottille rencontra bientôt les pirates malais. Ils étaient réunis au nombre d'une centaine de combattants, à trois milles en amont de la rivière.

Un combat s'engagea, dans lequel on leur tua une vingtaine d'hommes. Joussof, qui les commandait lui-même, fut blessé par un coup de pierrier à mitraille.

Quoique complètement battus et repoussés, ces écumeurs de mer, pleins d'énergie, n'amenèrent pas pavillon; ils ne firent pas non plus de propositions de paix.

M. de Lagrené jugea dès lors qu'il était nécessaire qu'ils fussent encore plus vertement châtiés, et, dans le but d'y parvenir, de concert avec l'amiral Charner, il prit de nouvelles dispositions pour pénétrer dans l'intérieur de l'île.

L'amiral Cécille se trouvait dans ces parages à bord de la *Cléopâtre*. Prévenu, il vint à Basilan pour prêter son concours au châtimement des pirates.

Dans ce but, il se rendit à Manille, afin d'y prendre des vivres et des munitions de guerre dont son bord se trouvait à court.

L'île de Basilan est suzeraine de celle de Holo ou Soulou. C'est dans cette dernière île de l'archipel malais que réside le sultan.

M. de Lagrené se rendit près de lui pour demander le châtimement de son vasal, lui déclarant qu'en cas de refus, il se chargerait de le châtier lui-même.

Mais le sultan de Holo répondit qu'il était impuissant à lui donner cette réparation, et que du reste il serait fort satisfait qu'une leçon sévère fût infligée à son vassal turbulent et incorrigible, qui depuis plusieurs années s'était affranchi et ne lui payait même plus ses redevances.

A cet exposé peu concluant, M. de Lagrené prit les meilleures dispositions pour faire une descente sur l'île de Basilan, par la rivière de Maloso, celle-là même où, l'on s'en souvient, avaient eu lieu les actes barbares que l'on allait essayer de venger.

Notre petit corps d'expédition fut partagé en deux. Le premier reçut l'ordre de remonter la rivière de Maloso ; le second, de tâcher de débarquer par la pointe est de l'île, afin de pouvoir prendre les pirates entre deux feux.

M. de Lagrené et plusieurs membres de la légation descendirent dans les chaloupes de débarquement, bien résolus à prendre part de leur personne à l'engagement.

Les compagnies de débarquement se composaient de deux cent vingt hommes environ.

Les chaloupes eurent la plus grande difficulté à se frayer un passage vers le haut de la rivière, que les Malais avaient barrée.

Après avoir heureusement surmonté les obstacles, nos marins se trouvèrent placés en face d'une espèce d'estacade, solidement construite avec des troncs d'arbres et du gazon.

Il fut impossible de la renverser à coups de pierriers ou de caronades.

Mais étant descendus à terre et parvenus à tourner la position, nos braves marins se jetèrent sur l'obstacle à la baïonnette. Ils enlevèrent d'autant plus facilement la position, qu'en voyant nos matelots arriver avec leur *furia fruncese*, les pirates reconnurent enfin qu'ils n'avaient plus affaire à des marins de commerce d'épices et de bois de campêche.

Ils prirent dès lors la fuite à travers les plaines, les jungles impénétrables de rotang et les forêts vierges.

Cette estacade était armée de deux canons, d'une centaine d'espingoles et de mousquets à silex que ces pirates fanfarons avaient prestement abandonnés dans le poste et sur le parapet du pont.

Nos marins eurent seulement trois hommes tués et un blessé mortellement dans cette escarmouche.

L'ennemi fut poursuivi bien avant dans l'île, et tous les villages que l'on rencontra, tous les champs de riz, toutes les plantations de bananiers et de cocotiers furent incendiés ou détruits.

L'habitation de Joussouf, le sultan pirate et assassin, eut naturellement le même

sort. Tout ce qui lui appartenait fut détruit par le feu : maison, plantations, récoltes, et deux délicieuses proas fort bien sculptées, qui étaient alors en construction sur le rivage.

Avant d'infliger ce châtement au vieux pirate, nos matelots, quoique peu conservateurs par nature, avaient mis de côté tout ce que contenaient de précieux ses immenses magasins, fruit du pillage sur mer et sur terre.

Là étaient réunies les productions de l'industrie des cinq parties du monde. Aussi, lorsque nos marins étaient rentrés à bord, ils ployaient sous leurs fardeaux de butin.

L'habitation de Joussof était située au milieu d'un parc formé des plus riches essences, telles que des tecks énormes, de grands sapans, des cocotiers, des arbres à pins chargés de fruits.

Au milieu d'immenses clairières, on apercevait aussi de belles plantations de cafiers, de cacaotiers, qui étalaient leurs splendeurs derrière l'habitation.

Cette propriété presque princière était entourée d'une palissade formée de troncs d'arbres.

VI

Maintenant, revenons à nos captifs.

Il est onze heures du matin ; c'est le moment de la journée qui a été fixé par Joussof pour leur faire prendre le deuxième repas.

La chaleur qui règne alors en Malaisie serait insupportable pour nos infortunés occidentaux, s'ils n'étaient abrités des rayons du soleil par les grands arbres de la forêt, qui étendent généreusement leurs immenses rameaux sur la terre, et lui donnent ainsi une fraîcheur relative.

Deux heures de répit sont accordées aux captifs pour se reposer et apprêter leur dîner.

Il ne faudrait pas trop se presser de porter un jugement équitable sur la bonté du maître de céans, et de croire que Joussof est bon prince : ce serait une erreur manifeste, car, en agissant ainsi, le vieux sacripant sauvegardait tout simplement ses intérêts.

Pour lui, chaque captif représentait une somme de cent cinquante douros au moins. Une insolation pouvait, d'un seul coup et en quelques minutes, lui enlever plusieurs centaines de doublons ; or, notre prince pirate était trop cupide et trop fin matois pour s'exposer à une perte aussi sèche.

Tous nos prisonniers sont là, réunis dans la clairière. Pendant que deux d'entre eux, de corvée de cuisine, sous la surveillance d'un garde, vaquent aux soins culinaires, les autres font la sieste, étendus sur l'herbe fraîche, et sont également entourés de gardes.

Les prisonniers sont du reste, pour plus de sûreté, attachés deux à deux avec une corde de rotang fixée au bas de la jambe, entrave plus gênante pour leur travail qu'utile aux Malais pour sauvegarder leur propriété, car pour un marin un nœud est bientôt

dénoué; mais cet infernal pirate semblait heureux, dans une certaine mesure, de jouer au despote avec ses captifs.

Un seul des prisonniers n'est pas attaché comme ses compagnons : c'est la jeune femme du capitaine danois, que son état de santé et son sexe ont exemptée de cette rigueur inutile.

Pendant que leurs compagnons de captivité dorment et se reposent à l'ombre bien-faisante des géants des forêts malaisiennes, elle et son mari, assis l'un près de l'autre, leurs mains entrelacées, se regardent avec tristesse et découragement.

L'état de santé de la jeune femme semble désespéré. Elle souffre d'une maladie que la science n'a jamais su guérir : la nostalgie.

Depuis un mois environ que M^{me} Mertens est tombée entre les mains des Malais, à aucun marché à esclaves Joussouf n'a trouvé d'acquéreur pour elle, à cause de son état maladif qui a résisté à l'empirique remplissant les fonctions de médecin près de Sa *piratesque* Altesse.

Il est environ une heure au soleil, le grand cadran du monde. Les captifs sont de nouveau conduits au travail par leurs gardiens.

Une proa légère, montée par six Malais à la physionomie énergique et aux membres solidement musclés, arrive au débarcadère du campement.

Leurs armes sont des lances et des mousquets de fabrication chinoise, au canon de cuivre, et à silex. Ils sont coiffés, les uns de mouchoirs tournés en turbans, les autres de chapeaux en feuilles de palmier ou en rotang, aux larges ailes.

Le bas du corps est recouvert d'un langouti — caleçon de coton indien — qui descend à peine à mi-cuisse. Ils ont les dents teintes en noir et les lèvres en rouge de sang, particularité qui, du reste, ne leur est pas propre; c'est, je le répète, un usage général à la Malaisie.

Un beau crocodile de huit pieds de longueur, encore adulte, est amarré à la remorque de l'embarcation.

Aussitôt que la proa a touché terre, un des hommes de l'équipage est expédié au campement par le patron de l'embarcation, pour demander des captifs, afin de porter leur prise à la clairière.

Cet amphibie est destiné à servir de nourriture aux prisonniers. Le mets est assurément peu délicat, mais néanmoins il est appelé à remplacer, avec peu d'avantage, le requin dont le hideux squelette est encore étendu le long des parois de la case des captifs. Les chairs puantes et huileuses de ce squalé ont, malgré cela, servi à leur nourriture depuis trois longs jours.

Le chef des gardiens, prévenu par les Malais pêcheurs, visiblement satisfait de la bonne aubaine qui lui arrive, souffle de toute la force de ses poumons dans une conque marine.

A ce signal trop connu des captifs, tous, comme un seul homme, cessent leurs travaux. Le chef des gardiens désigne alors six hommes parmi les plus solides pour aller faire la corvée réclamée.

Quelques instants après, ils rentraient au campement, portant, couché en travers sur de solides perches, le cadavre du crocodile qui, je le répète, avait, quoique adulte, une longueur très-respectable.

Trois trous ronds et sanguinolents, que le monstrueux roi des rivières porte à la tête et au défaut de l'épaule, disent assez qu'il a été tué à coups de mousquets.

Effectivement, les chasseurs, qui sont les pourvoyeurs attitrés du roi des pirates, racontent qu'ils l'ont tué à l'affût, en se servant d'une chèvre, laquelle, attachée à un pieu sur le bord de la rivière de Maloso, l'a attiré dans le piège qu'ils lui avaient tendu. Ils ajoutent que c'est sans peine qu'ils l'ont tué, en le tirant à quarante pas de distance environ.

VII

Le crocodile est un amphibie trop connu, pour que j'aie besoin d'en faire une description très-approfondie. Cet animal, originaire de l'Asie, existe dans presque toutes les rivières de l'Amérique du Sud et des îles de l'Océanie. Les Espagnols l'ont appelé caïman.

Cet amphibie est fort à craindre dans la saison chaude ; mais il m'est parfois arrivé d'en rencontrer dans les hautes terres de la Nouvelle-Orléans, pendant l'hiver, passés à l'état d'inertie complète, à moitié ensevelis dans la vase d'un bayou ; je pouvais alors, sans crainte et sans danger, frapper leur dos noueux de la crosse de mon fusil ; mais, dans la saison chaude, où le sang circule plus complètement, on comprend que cette agression eût été plus dangereuse.

Bill et le capitaine Mertens s'étant offerts pour dépecer le caïman, on leur confia des haches d'abordage, pillées çà et là à bord des bâtiments capturés.

Notre saurien fut dès lors divisé en morceaux qui furent exposés au soleil, puis pendus à des branches d'arbres de la clairière.

Le soir venu, ces morceaux de crocodile étaient peut-être plus grillés qu'ils ne l'eussent été sur des charbons de provenance infernale.

On avait retiré intacts du ventre de ce caïman femelle une certaine quantité d'œufs, d'un jaune sale et de la grosseur de ceux d'une autruche.

Ils servirent aussi au repas des captifs, et quoiqu'ils fussent imprégnés d'une odeur de musc très-prononcée, on les trouva plus comestibles que la chair, qui a la même odeur désagréable, tout en y joignant encore un goût fort repoussant d'huile de poisson.

Pauvres captifs ! leur ventre affamé n'avait pas de conscience. On se fait bien vite, en pareil cas, aux mets les plus repoussants ; je le sais, car, il y a quelques années, égaré dans les solitudes de l'Amérique, j'ai moi-même plus d'une fois passé par cette étamine difficile.

Le soir même, Joussof vint visiter ses captifs.

Il arriva au moment où tous achevaient leur repas du soir. Il les fit passer un à un devant lui, examinant minutieusement, en maquignon madré, leur physionomie et leur démarche.

Quand se présenta la femme du capitaine danois, sa figure se rembrunit et prit un caractère féroce qui fut remarqué de tous.

Le pirate voyait cette valeur lui échapper ; il n'en fallait pas davantage pour irriter

sa cupidité naturelle, car il put dès lors constater que la malheureuse captive, loin de se guérir, faisait chaque jour un pas de plus vers son tombeau.

Joussouf, ainsi que ses honorables sujets, avait une singulière idée de la propriété. Il considérait comme bien acquis ce qui avait été conquis au prix de dangers courus.

Somme toute de cupidité, d'humanité ou de prudence, Joussouf avait apporté avec lui, de son habitation, une immense manne de rotang remplie de fruits de jacquier, de bananes et d'ananas.

Le bon prince en fit la distribution à ses prisonniers, à la santé desquels il savait que les rafraîchissements étaient nécessaires.

Le lendemain, se présenta cependant un acquéreur pour la femme du capitaine danois.

Le portrait physique de sa petite et extraordinaire personne mérite certainement d'être esquissé ici.

C'est un Chinois de cinquante à soixante ans, au teint de terre de Sienne brûlée. Son sinciput est couronné d'une fort belle queue de cheveux artificiels, qui descend jusqu'aux mollets, beauté virile qui brille chez lui par sa complète absence.

Il n'est pas facile de se rendre compte comment et par quelle opération cette luxuriante tresse se tient ainsi collée à la peau de sa tête : mon coiffeur eût dit au cuir chevelu ; c'est ronflant, ça sonne mieux dans la bouche d'un frater. Ces coquins de perruquiers sont de si beaux parleurs ! Après tout, pour en finir avec ce fallacieux appendice, peut-être était-il collé au sinciput du petit vainqueur avec des pains à cacheter.

Notre Chinois, acquéreur de femmes, a les pommettes saillantes, le nez très-dilaté. Ses petits yeux très-lubriques sont de forme complètement oblique, son faciès est efféminé, pas un brin de barbe n'a pu pousser sur ce terrain inculte, mais une fine moustache, artificielle comme sa queue, lui tombe jusque sur les genoux !

L'accoutrement de notre petit homme — car c'est à grand'peine s'il a jamais pu atteindre quatre pieds de hauteur — est en parfaite harmonie avec ses grâces physiques.

Il porte la tête nue et tient à la main un éventail en plumes de perroquet, qui, au besoin, lui sert de chapeau.

Le séducteur s'est fait beau. Son petit torse chocolat est couvert d'une veste de soie bleue, couleur déclarée fashionable et adoptée par la bonne compagnie malaise. Cette veste descend un peu plus bas que les reins, et est attachée au-dessus de la clavicule par un bouton fixé sur l'épaule droite.

Le pantalon est en piqué blanc, et retenu au-dessous des genoux par des rubans bleus. Ses tibias sont habillés de bas de coton moucheté, et ses pieds, de souliers de satin rose dont les semelles en feutre, fort épaisses, le grandissent toujours de quatre pouces. C'est encore autant de beauté artificielle conquise !

Il est accompagné de l'interprète et de l'intendant de Joussouf.

Le roi des pirates se croit trop grand seigneur pour se commettre avec un Chinois, race aussi méprisée en Malaisie que les Juifs l'étaient en Europe au moyen âge.

Le Chinois et ses suivants entrent dans la case des captifs. Un gardien est envoyé

au chantier des travaux ; il ordonne à la pauvre mourante de se lever et de le suivre. Mais, se cramponnant au tronc de l'arbre au pied duquel elle repose, M^{me} Mertens fait des efforts impuissants pour se mettre sur son séant.

Alors, le garde appelle deux des siens, qui la saisissent par le bras, cherchant ainsi à l'entraîner du côté de la case-prison.

Réunissant toutes les forces qui lui restent encore, la captive les repousse, disant qu'avant d'obéir elle veut savoir où on la conduit.

Sans répondre à une question qu'ils ne comprennent pas, ils continuent à l'entraîner ; mais, faisant des efforts désespérés pour se dégager, M^{me} Mertens jette des cris perçants, qui arrivent enfin jusqu'aux oreilles de son mari, occupé à travailler à quelque distance de là.

En un tour de main, il tranche d'un coup de scie la corde qui l'attache à son compagnon de labeur, et s'armant d'un énorme pilotis qu'il était alors en train d'enfoncer dans la vase, il bondit comme un mari offensé vers les gardiens qui, à son aspect triste, lâchent sa femme, et, leur kriss à la main, se mettent sur la défensive.

A ce moment, M^{me} Mertens, libre de ses mouvements, va se jeter dans les bras de son mari ; elle s'y cramponne avec désespoir, le suppliant de la tuer, plutôt que de la laisser arracher à sa tendresse.

Au début de la scène, malgré les efforts des gardiens pour les contenir, tous les captifs étaient venus entourer le capitaine et sa femme ; leur attitude était calme, mais résolue.

Ce bruit extraordinaire ayant appelé l'attention de l'intendant, il était arrivé en toute hâte, flanqué de son petit acquéreur de femmes et de l'interprète.

D'un rapide coup d'œil, il vit un semblant de sédition parmi les captifs.

Résolu d'être aussi prudent que fourbe, il leur fit expliquer que le seigneur chinois qui l'accompagnait était un médecin envoyé comme lui, par Joussouf, en consultation, dans le but d'apporter à la femme du capitaine Mertens les secours de sa science.

A cette déclaration, les captifs, pleins de confiance, étaient retournés à leurs travaux, excepté toutefois le capitaine Mertens qui, résolument, leur dit vouloir assister à la consultation.

On les emmena dès lors tous les deux dans la case-prison. Là, le faux médecin, jouant son rôle avec un talent méritoire, fit adresser des questions à M. Mertens sur le malaise éprouvé par sa femme, enfin sur les symptômes qu'elle ressentait.

Après quelque opposition à répondre de la part de M^{me} Mertens, opposition qui fut malheureusement vaincue par son mari, notre Chinois finit par lui faire accepter une potion qui, affirmait le petit monstre enrubanné, la guérirait radicalement, si elle consentait à la prendre chaque matin et à jeun pendant quelques jours.

Le capitaine Mertens, avec cette confiance qui est une des vertus inhérentes au caractère du peuple danois, promet, s'engagea même à faire prendre chaque jour, à l'heure dite, le remède prescrit.

Dix minutes après l'absorption de la potion, la pauvre patiente s'endormait d'un profond sommeil.

Le capitaine Mertens, à juste titre inquiet, fit alors demander par l'interprète ce que signifiait ce sommeil, qui lui semblait bien de commande.

Pour toute réponse, l'intendant fit un signe aux gardiens qui les avaient accompagnés à la case-prison.

Immédiatement ces derniers, se saisissant du capitaine Mertens, après l'avoir bâillonné, lui attachèrent solidement bras et jambes, au moyen de cordes.

— Voici ma réponse, chrétien maudit, fit l'intendant Mendez.

Puis, sur un autre signe aux gardes, ces derniers empoignèrent l'infortuné mari par les bras et les jambes, et s'enfoncèrent avec lui dans l'intérieur de la forêt, du côté opposé au débarcadère.

Mais, abandonnons un instant le malheureux capitaine à sa fureur bien légitime, pour retourner à la case-prison, assister aux débats de la vente de sa femme.

VIII

— Maintenant que nous voilà débarrassés de ce forcené, fit le petit Chinois, visiblement satisfait de ne plus avoir le capitaine Mertens en face de lui, nous allons examiner l'esclave en détail ; mais, avant de procéder à cet examen, ajouta-t-il bas à l'oreille de l'intendant, il serait bon, du moins d'après moi, d'éloigner l'interprète, dont nous n'avons désormais nul besoin ici, puisque cette femelle, par la vertu de mon spécifique, se livre aux jouissances du sommeil.

— Cela me paraît juste, répondit l'intendant.

Et il donna ordre à l'interprète d'aller rejoindre les gardiens qui avaient conduit le capitaine Mertens au trou des punitions, lieu peu enchanteur, dont nous aurons occasion de parler plus tard.

Avant que l'interprète se fût éloigné, il lui recommanda de se souvenir des paroles que le capitaine Mertens laisserait échapper dans sa fureur, afin de lui en rendre un compte exact à son retour. Il le promit et partit.

Disons bien vite que cet interprète était aussi, comme l'intendant, un misérable renégat qui, fait esclave quelques années auparavant, n'avait pas hésité à embrasser la religion musulmane, pour obtenir sinon sa liberté du moins son droit de cité chez les Malais.

— Quel âge a la femelle ? fit notre acquéreur.

— Vingt à vingt-deux ans environ ; elle est fortement constituée et, malgré la maladie qui la tourmente, elle a encore un beau corps et une face agréable.

— Si nous entrons en arrangement, je me charge de la guérir vite, fit d'un air de médecin capable le petit homme enrubanné. En attendant, continua-t-il, je désirerais m'assurer par moi-même si la femelle est digne de mes faveurs.

— Avec vos connaissances médicales, fit en riant l'intendant, il est facile de vous en assurer.

Le petit Chinois examina dès lors le corps inerte de la pauvre esclave.

— Combien voulez-vous de cette femelle ? (Malséante expression malaise pour désigner la plus belle moitié de l'espèce humaine.)

— Il me semble qu'en vous demandant trois cents douros, je ne me montre pas trop exigeant.

— Dans l'état de santé où elle se trouve, j'en demande humblement pardon à Votre



Il saisit son revolver cache sous son oreiller.

Seigneurie, elle en vaut à peine le tiers, car je dois mettre en ligne de compte les frais que son traitement va m'occasionner.

— Allons donc, seigneur Chinois ! Entre nous, du reste vous l'avez dit, vos frais de traitement ne vous coûteront pas autant que cela !

Le petit Chinois pris au piège se contenta alors de sourire agréablement.

L'intendant savait bien qu'il ne trouverait jamais plus de son esclave, quoique les femmes blanches fussent très-recherchées dans ces contrées océaniques. Aussi se décida-t-il à conclure le marché, dans la crainte que le petit Chinois ne se dédit de son offre.

— Comptez-moi deux cent cinquante douros, et cette belle femelle est à vous, fit l'intendant.

— Et son mari ! qui m'assure qu'il ne viendra jamais me réclamer son bien ? C'est un homme taillé en buffle sauvage, et quoique ancien tigre de l'armée du grand sultan de l'empire du Milieu, je ne voudrais pas m'exposer à le voir venir me faire cette réclamation.

— Soyez sans crainte, seigneur tigre, dit sans rire l'intendant : avant huit jours il sera expédié à Holo, et, de là, vendu comme esclave, puis emmené dans le fond des

terres, d'où il lui sera bien difficile de s'échapper pour venir vous réclamer sa femelle.

Quant au présent, soyez sans crainte : il habite les entrailles de la terre, dans un trou de six coudées de profondeur ; on y entre facilement, mais on n'en sort pas de même. C'est là que nous savons mettre et garder nos esclaves récalcitrants. Si vous voulez venir vous en assurer par vous-même, je vais vous y conduire.

— Par Boudha ! non, mille fois non ; ce n'est pas par peur, mais bien par humanité. Enfin, puisque vous répondez du mari, vous pouvez considérer le marché comme conclu, quant à sa femme.

Le petit Chinois compta la somme, mais, se défiant à juste titre du renégat, il mit dans son marché que ladite somme serait payée à son bord, et lorsque la femelle y serait déposée.

L'intendant flairant, je le répète, une bonne affaire, sans se croire offensé, avait naturellement acquiescé à cette condition.

Effectivement, M^{me} Mertens, toujours inanimée, fut transportée dans la proa de notre Chinois, laquelle, montée par quatre hommes de la même nation, attendait le maître à un demi-mille de là, dans une crique de la baie.

Le corps toujours inerte de M^{me} Mertens fut déposé avec beaucoup de précautions sur une couche de branches flexibles de pandanus.

Alors le petit Chinois remit à l'intendant les deux cent cinquante douros, prix convenu de sa captive, puis, sans perdre de temps en compliments et souhaits de bon voyage, sans même que l'intendant eût la pensée mauvaise de fredonner les premiers vers de la romance connue : Bon voyage, monsieur du Mollet, la proa déployait sa voile triangulaire et se mettait en route pour regagner l'habitation de notre riche Chinois, située à l'extrémité nord-est de la baie.

IX

Vers le milieu de la cinquième nuit qui suivit son arrivée au chantier, Bill ne dormait pas. Notre brave Irlandais songeait à Jenny, à ses amis le capitaine Mertens et sa femme. Il avait beau se creuser l'esprit, il ne pouvait se rendre un compte bien exact de leur disparition si subite. Qu'étaient-ils devenus ? Le petit Chinois les avait-il achetés et emmenés à son habitation, ou avaient-ils été l'un et l'autre dirigés sur un autre chantier de l'île ?

Telles étaient les questions que notre Irlandais cherchait vainement à résoudre. Cependant, la solution de l'énigme n'était pas loin.

Tout à coup un des gardiens vint s'asseoir contre la porte de la case-prison. Quelques minutes après, il dormait comme un bienheureux depuis longtemps privé de sommeil.

Le chef des gardiens, sans doute attiré par ces ronflements à faire concurrence au soufflet de forge du bon saint Éloi, le saisissant rudement par un bras, lui adressa de vifs reproches pour sa manière de veiller sur les prisonniers. Le dormeur, entre deux bâillements accentués, répondit qu'il lui était impossible de faire autrement, tant il était fatigué.

— Alors, nous allons veiller ensemble, dit le chef des gardiens en s'asseyant à côté de son dormeur endurci.

Après s'être offert une chique de bétel, la conversation suivante s'échangea entre les deux pirates :

— Je viens de finir ma ronde de nuit au trou des punitions ; tout y était calme, fit le chef.

— Et comment se trouve le capitaine de proa dans son palais souterrain ?

— Il ne semble pas très-satisfait ; par le fait, il y a de quoi. Nous avons dû lui laisser son bâillon, car les hurlements de bête féroce qu'il faisait entendre, tout en se défendant contre nous, pouvaient arriver jusqu'aux autres esclaves ; nous le lui retirons seulement pour manger, puis on le muselle de nouveau, une fois repu.

— Et sa femme ?

— Le petit Chinois l'a achetée ; il a déclaré à Mendez qu'il avait un remède infailible pour rendre la santé à cette femelle chrétienne.

— Ou la mettre dans la terre.

— C'est plus croyable ; après tout, si elle meurt, il lui restera au moins celle que le sultan lui a vendue hier.

— Ah ! oui, cette autre femelle déguisée sous les habits de matelot, et que nous avons prise en mer, le lendemain du sauvetage des deux autres chrétiens qui naviguaient si drôlement sur leur cage à poules. Au moins, celle-là n'est pas chétive !

— Non, c'est une belle femelle, malgré la petite cicatrice qu'elle porte à la joue gauche.

— Par Mahomet ! quelle chrétienne énergique ! Si nous sommes parvenus à la prendre vivante, elle a cherché à se faire tuer.

On eût dit que cette diablesse incarnée demandait quand même la mort ; rien que l'action de s'être jetée dans les flots plutôt que de se laisser prendre par nous, le dit assez clairement.

— Enfin, nous l'avons sauvée, là est le principal ; et au lieu d'être, à l'heure qu'il est, dans le ventre des requins, elle est dans notre ceinture, car elle nous a toujours rapporté deux piastres fortes à chacun.

— Sans compter, bien entendu, la part un peu forte du *tuan* — seigneur.

— Je ne sais pas quel ménage elle doit faire avec le petit Chinois amoureux et tout de rubans habillé ; c'est une femelle à en faire son esclave à elle-même.

— Quelle idée a pris à ce vieux singe de l'acheter aussi cher ? Trois cents piastres fortes, c'est tout de même une belle poignée d'or, exposée pour une esclave qui, après tout, l'aimera seulement par obéissance, et encore... car Mu-al-Mu, tu le sais comme moi, ressemble bien plus à un lubrique crapaud qu'à un homme.

La conversation des gardes n'alla pas plus loin, mais Bill en savait désormais assez long sur le sort de sa pauvre Jenny, qu'il reconnut bien vite au portrait que venaient d'en faire les pirates.

Il résolut dès lors de tout mettre en œuvre pour l'arracher des mains du petit Chinois, dût-il lui-même mourir à la tâche.

Bill commença dès lors à échafauder ses projets dans son cerveau. Le jour et la nuit il y songeait.

L'enjeu de la partie était sa Jenny ou la mort ; sans Jenny, que lui importait la vie ? Il fallait donc à tout prix qu'il réussît. Bill était digne du succès.

Mais tenter seul un coup de main aussi hardi, était-ce possible ? Bill savait bien qu'il y avait trop à faire pour un seul homme, quelque grandes que fussent son énergie et son adresse.

Il songea dès lors à son nouvel ami Mertens, peut-être le compagnon le plus digne d'une entreprise qui devait être fertile en périls. Mais Mertens était au trou des punitions, et l'entrepreneur Irlandais savait qu'il n'en sortirait que pour être jeté à fond de cale de la proa qui le conduirait au marché à esclaves de Holo.

X

Effectivement, deux jours après, Tuan Mendez, l'intendant de Joussouf, se présentait à la case-prison.

Il était environ deux heures du matin, au grand cadran des nuits. Le son de la conque marine retentit bruyamment.

En un instant, tous les captifs furent debout, se demandant avec anxiété pour quelle raison on les faisait ainsi se lever à une heure indue.

L'intendant fit alors donner aux esclaves l'ordre de s'apprêter à embarquer, pour changer de résidence. L'anxiété des captifs, celle de Bill surtout, redoubla encore.

Où les conduisait-on ? C'était la question anxieuse que notre infortuné mari adressait douloureusement à ses compagnons. Au marché à esclaves de Holo, ou sur une autre partie de l'île de Basilan, pour y exécuter des travaux semblables à ceux qu'ils venaient de terminer au chantier qu'ils quittaient ?

Telles étaient les suppositions que faisaient alors les captifs, tout en apprêtant leurs minces bagages.

L'intendant, ayant une lanterne chinoise à la main, se plaça extérieurement à côté de la porte de la case.

Il en fit sortir ses prisonniers un à un, puis, après les avoir placés sur un rang dans la clairière, il les compta avec attention ; après quoi Tuan Mendez ordonna qu'ils fussent solidement attachés deux à deux, au moyen de cordes de requin, puis, enserrés au milieu d'une haie de pirates armés de leurs kriss empoisonnés, on les dirigea vers l'embarcadour qu'ils avaient construit.

Là, ils furent arrimés à bord de la pirogue. Immédiatement elle fut dirigée vers un point qui, dans la pénombre de la nuit, faisait tache sur le ciel clair, à trois cents mètres environ dans la baie.

Plus de doute : on les conduisait à bord de la grande proa de course, que tous ne connaissaient déjà que trop.

Quelques instants après, ils étaient effectivement embarqués et installés dans la cale.

Presque aussitôt, on levait l'ancre, on déployait les voiles, et le coursier de l'océan malais, gracieusement penché sur son flanc de tribord, fendait les flots de la baie de sa proue effilée, en produisant par son sillage un remous aux couleurs phosphorescentes.

En se prêtant quelque peu à l'illusion, on eût pu comparer cette longue traînée lumineuse à un immense serpent aux écailles d'émeraudes, de rubis, de topazes et de diamants, se jouant dans l'onde et reflétant les rayons argentés de la lune.

L'étonnement de Bill avait été grand, lorsque, en mettant le pied à bord de la grande proa, il avait aperçu le capitaine Mertens debout et étroitement attaché au pied du maître mât.

Le regard de l'infortuné mari cherchait des yeux, dans le groupe des captifs, celle, hélas ! qui n'y était plus. Dès lors, son front s'était couvert de nuages précurseurs de tempête. Mais notre brave Danois avait su prudemment comprimer le ressentiment et la rage qui s'amoncelaient dans son cœur.

Quoique cette apparition fût extrêmement agréable aux yeux et au cœur de Bill, il avait mis, en l'apercevant, le doigt sur sa bouche et adressé un signe d'intelligence au capitaine Mertens ; ce dernier avait compris.

Dès lors, Bill dut modérer lui-même la satisfaction qu'il éprouvait à se voir encore une fois réuni à l'homme énergique qui lui avait fait espérer la fin de sa captivité.

Réussir dans leurs projets d'évasion, telle était désormais la pensée dominante de nos deux conjurés ; mais pour arriver sûrement à leur but, il fallait qu'ils fussent bien prudents et ne laissassent pas trop percer leur intimité.

Aussitôt que les captifs se virent réunis dans le fond de la cale, le capitaine Mertens, avec une anxiété qui faisait peine à voir, interrogea ses compagnons d'infortune, relativement à la disparition de sa femme ; mais personne ne connaissait le secret que Bill avait si heureusement découvert la nuit, lors de l'entretien des deux gardiens. Aussi, profitant d'un moment où ils n'étaient pas observés, Bill lui lança ces quelques mots :

— Votre femme a été achetée, ainsi que la mienne, par le petit Chinois, charlatan connu.

Par le plus grand des hasards, j'ai appris la position de son habitation, sur les bords de la baie que nous quitions ce matin ; si nous parvenons à réaliser nos projets de fuite, j'ai bon espoir que nous pourrons, un jour ou l'autre, y faire une descente, et peut-être parvenir à les délivrer. Jusque-là, soyons sobres de paroles, mais, à l'occasion, ne le soyons pas d'énergie. En tout cas, comptez toujours sur moi.

Inutile de dire la rage et le désespoir du capitaine Mertens, en apprenant cette fatale nouvelle.

Le pauvre mari, songeant à l'acquéreur dont les traits lui étaient restés profondément gravés dans la mémoire, avait conscience du malheur qui lui tombait sur la tête.

Toutefois, il sut maîtriser son chagrin, afin de n'en point laisser suspecter la source à ses cerbères.

Depuis un mois qu'il tenait ses esclaves dans ses serres, Joussof n'avait pas été très-heureux dans la vente ; aussi, fatigué d'attendre les acquéreurs, avait-il résolu de les faire transporter au marché de Holo, beaucoup plus fréquenté que celui de Basilan, pour cette sorte de denrée.

C'est à Holo que sont concentrées les forces de la piraterie malaise. Là est le dernier rempart de cette nation perfide, intelligente et aventureuse.

Le lendemain, grâce à une brise excellente qui dura constamment pendant toute la traversée, vers les deux heures de l'après-midi, la grande proa de course mouillait l'ancre en face de la ville de Holo ou Soulou.

CHAPITRE III

L'île de Holo ou Soulou. — Nos aventuriers y sont conduits au marché à esclaves. — Le sultan de Holo. — Son portrait et celui de ses *datous*. — Châtiment infligé à l'intendant de Joussouf. — La ville capitale de l'île. — Combat entre les pirates. — Mendez, l'intendant, dévoré par les requins.

I

L'aspect de l'île est pittoresque et sévère. Au centre, on aperçoit une chaîne de montagnes dont les pitons sont couverts de nuages éternels.

Ces montagnes, surtout au sommet, sont peut-être un peu moins boisées que celles de Basilan ; elles sont creusées longitudinalement par les eaux des pluies torrentielles qui tombent dans cette partie du monde, pendant la mousson occidentale.

La ville de Holo se compose d'une agglomération de cases d'une construction identique.

Ces habitations sont faites en bois, établies sur des pieux, et ainsi complètement isolées de l'eau ou du sol.

Au rez-de-chaussée de celles élevées sur terre ferme, se trouvent parqués les bestiaux du maître. Ce sont de rares chevaux, des bœufs à bosses, des buffles, des chiens et des porcs. Autour de l'habitation, gloussent des poules charmantes, plus petites que les nôtres. Leurs œufs sont de couleur jaunâtre.

Quant aux cases établies sur les terrains envahis par les eaux, ou plus fréquemment sur les bords d'une rivière, le rez-de-chaussée sert à abriter la proa du maître de céans.

On ne connaît pas au juste la raison d'être de cette habitude malaise, de percher ainsi les habitations sur des pieux. Je crois que les indigènes seraient eux-mêmes assez embarrassés d'en donner la cause réelle.

Beaucoup d'auteurs ont cherché à expliquer cette énigme. Les uns prétendent que c'est dans le but de s'isoler du voisinage des reptiles venimeux qui pullulent sur cette terre humide, constamment chauffée par les rayons ardents du soleil tropical ; les autres déclarent que c'est afin de ménager aux bestiaux un local à proximité des besoins du maître.

Quant à moi, je ne puis me prononcer sur ces deux hypothèses, par la raison que presque tous les habitants des côtes malaises sont marins ou pirates de profession et n'élèvent guère d'espèces animales.

Pour ce qui est des reptiles les plus dangereux, les serpents, ils savent très-bien s'introduire dans les cases en montant le long des pilotis. Ajoutons qu'ils n'y sont pas reçus en ennemis.

Holo ou Soulou est la résidence officielle et habituelle du sultan.

A l'époque où se passaient ces faits, le souverain était un jeune homme de vingt ans, déjà usé par l'abus de l'opium ou du bétel, et dont la puissance souveraine se trouvait alors bien déchue.

Le sultan et ses *datous* constituaient tout le gouvernement. Ces derniers, les patriciens de l'île de Holo, gouvernaient leur souverain fictif complètement à leur guise.

C'est dire qu'il n'était plus que l'ombre des sultans d'autrefois, lesquels soumettaient alors la plus grande partie des côtes de Bornéo, et espéraient même arracher à l'Espagne l'île de Manille et Mindanao.

A cette époque, le sultan de Holo disposait d'une flotte et d'une armée pouvant marcher de pair avec celles des différents petits royaumes de l'Europe.

Actuellement, cette puissance est bien déchue, car l'artillerie malaise d'autrefois se trouve réduite à sa plus simple expression par l'action de la rouille et la main du temps.

Aujourd'hui, la flotte du sultan de Holo ne compte plus que quelques grandes proas, d'une légèreté indiscutable, il est vrai, mais bien infimes, mises en parallèle avec la puissance motrice de nos bâtiments à vapeur.

Si, parfois, ces cupides pirates obtiennent encore quelques succès sur les navires de la marine marchande, ils le doivent à l'indomptable énergie qu'ils déploient, énergie que rien n'effraye, rien n'arrête, quand il s'agit de pillage.

Il se trouve à l'est de la ville de Holo, sur le bord du rivage, une fontaine naturelle, dans le genre artésien. Elle est gracieusement abritée par un immense arbre de banyans qui, ainsi que le châtaignier du mont Etna, peut abriter une centaine d'hommes sous sa luxuriante ramure.

L'eau est fournie par deux sources qui, par la puissance de leur pression, ont creusé un vaste bassin au milieu du sable du rivage.

II

A quelque distance de là, passe un chemin qui conduit à une ville de l'intérieur de l'île.

A ce point, placé à mi-route entre Holo et cette ville, est établi un marché où se donnent rendez-vous tout ce qui veut commercer, non-seulement à Holo, mais dans toutes les îles voisines.

C'est là qu'ont lieu les échanges entre les équipages des bâtiments qui viennent y faire de l'eau, et les laboureurs de l'intérieur — gens meilleurs généralement que les habitants.

Les habitants de l'intérieur de la côte échangent ou vendent à ce marché des volailles, des fruits de toute sorte, de l'opium, du bétel, du riz, etc. Les habitants des villes ou villages du littoral, eux, y apportent des holothuries — appelés tripangs par les Malais — des kriss, des lances, des campilangs, des sarbacanes, enfin tout ce qui constitue l'industrie indigène.

Ces holothuries sont une espèce de gros ver de mer qui s'attache sur les rochers, et que l'on pêche le plus ordinairement à marée basse. Ce sont généralement les Chinois

qui font ce commerce ; ils en approvisionnent aussi les marchés de leur pays, dont les habitants en consomment une très-grande partie.

Les Malais disent que cet horrible ver possède la vertu de rendre les Chinois encore plus prolifiques qu'ils ne le sont déjà. D'autre part, ils déclarent que le produit des holothuries pêchés à Holo constitue, par suite des droits prélevés, la plus grande partie de la liste civile du sultan de Holo.

Les holothuries se nourrissent de coquilles fort petites, renfermant d'infimes animaux qu'ils absorbent. Ils font ensuite la déjection du détritrus calcaire qui les contenait.

A ce marché, on vendait encore des objets curieux : c'étaient entre autres des nids d'hirondelles, mets en tous points dignes des Chinois et des incroyables.

Personne n'ignore que les nids d'hirondelles sont construits par un joli martinet, appelé salangane, oiseau très-répandu dans l'archipel malais.

Plus la substance qui compose ces nids est transparente, plus ils sont estimés. Le nid d'hirondelles deviendra bientôt un mythe, par la raison que tout se civilise dans notre siècle, voire même les salanganes, qui commencent à comprendre qu'elles seraient bien sottes de s'évertuer à construire des nids pour délecter des imbéciles.

Ces jolis oiseaux le comprennent si bien, qu'ils ont fini par aller chercher l'abri de leur couvée dans les excavations et sur les pics les plus inaccessibles à la gloutonnerie des susdits gourmands par genre ; car il n'est pas admissible qu'un homme sensé puisse savourer et absorber un tel mets sans rire ou grimacer, à moins cependant que cela ne soit, comme je l'ai fait moi-même une seule fois dans ma vie, par pure curiosité.

Outre les productions sus-décrites, on vend encore, à ce marché, une marchandise bien plus singulière, celle humaine, c'est-à-dire de pauvres esclaves arrachés à leur famille, à leur patrie, par ces avides pirates qui n'ont ni foi ni loi.

C'est à cet endroit que les captifs devaient être conduits deux jours après, époque fixée pour un marché à esclaves.

Effectivement, quelques instants après leur arrivée en rade de Holo, l'intendant ordonna aux captifs de monter sur le pont de la proa.

Tous éprouvèrent une vive satisfaction intérieure à la vue de cette nouvelle terre que reconnurent très-bien le capitaine Mertens et Bill, pour être celle de l'île de Holo.

Désormais plus de doute dans leur esprit. C'était là qu'ils devaient être vendus. Ils espéraient du moins que leur nouvelle condition serait plus douce que celle qui jusqu'alors leur avait été faite par le roi des pirates, Joussouf.

Il y avait quelques instants que les captifs étaient réunis sur le pont de la proa, attendant des ordres de débarquement, lorsqu'il se présenta, par leur travers, une légère embarcation montée par cinq Malais.

Dès qu'elle fut arrivée sous la coupée, un personnage, qui jusqu'alors s'était tenu assis à l'arrière, prévint le premier maître que lui, *datous* du gouvernement de Holo, était envoyé par le sultan, dans le but de s'enquérir du motif de son voyage et de la nature de son chargement.

Le premier maître répondit enfin qu'il amenait vingt-deux esclaves chrétiens, ap-



Jenny combat vaillamment aux côtés de ses libérateurs.

partenant à un riche négociant de Basilan présent à son bord, et qui venait les vendre au marché de Holo.

A ce moment, l'intendant de Joussof se présenta et se déclara propriétaire de la cargaison humaine.

Son nom lui ayant été demandé par le *datous*, il en exhiba immédiatement un d'emprunt.

Le renégat n'ignorait pas qu'il était de l'intérêt de son digne maître et du sien propre de cacher au souverain de Holo que le chargement appartenait à Joussof, lequel, au cas échéant, eût bien pu voir sa cargaison confisquée, par le seul fait que depuis plus de dix ans il s'était affranchi du tribut qu'il devait payer annuellement à son souverain.

Quant au premier maître de la proa, il déclara effrontément qu'il n'avait aucune prétention à la valeur de son chargement et qu'il ne réclamait absolument que son transport.

— Vous savez sans doute quelle somme vous aurez à payer au sultan, comme droit, pour chaque captif vendu à Holo? fit le *datous*, en s'adressant à l'intendant.

— Je l'ignore complètement, *tuan* — seigneur, répondit le renégat, car je suis

encore peu initié dans ce genre de commerce, que je commence seulement à pratiquer.

— Alors, je vous préviens que la somme sera de deux piastres fortes par homme, et de quatre par femelle, si vous en avez.

— Soit, fit l'intendant, en s'inclinant profondément ; si ce sont vos règlements, je m'y conformerai de point en point.

Puis, le *datous* ayant manifesté l'intention de visiter les captifs et le bâtiment, on lui jeta une échelle de corde et de bambou, par le secours de laquelle il monta lestement à bord de la proa de course.

Il compta les captifs et en inscrivit le nombre sur ses tablettes ; puis, enfin, après avoir visité en détail la proa, il autorisa l'équipage à descendre à terre et à y débarquer les captifs.

Mais le rusé renégat, ne se fiant que fort peu à la générosité de son souverain dans le cas où il serait reconnu à Holo comme l'intendant et l'associé de Joussouf, le vassal émancipé, consulta le premier maître ainsi que le pilote, et tous, d'un commun accord, décidèrent que la prudence conseillait de reprendre immédiatement la mer.

Sans perdre de temps, la proa mit à la voile pour aller débarquer sa marchandise dans une crique située à deux milles de la Source où devait se tenir, on le sait, le marché à esclaves du surlendemain.

Vers les six heures du soir, ils y arrivaient ; mais l'intendant et le premier maître ayant reconnu qu'il leur serait beaucoup plus facile de garder les prisonniers à bord qu'à terre, il fut arrêté, malgré l'avis contraire du pilote, que l'on y passerait la nuit.

L'intendant profita de cette relâche pour faire prendre des bains aux captifs, et cela dans un but d'hygiène bien compris.

Enfin, arriva le jour si ardemment désiré par les malheureux esclaves.

On fit à bord les apprêts du départ, bien avant que l'aube parût.

Le marché de la Source était, on le sait, peu éloigné du point de relâche des pirates ; aussi y furent-ils assez vite arrivés ; car leur embarcation était une des plus fines marcheuses de l'archipel malais.

Aussitôt le débarquement effectué, la proa de course regagna prudemment son mouillage de la crique.

Quand l'intendant se présenta avec sa marchandise humaine au lieu de réunion, une certaine quantité d'acheteurs et de vendeurs s'y trouvaient déjà assemblés.

Le coup d'œil était vraiment pittoresque pour des occidentaux peu initiés aux mœurs malaises.

D'un côté, on remarquait d'abord les paisibles cultivateurs de l'intérieur, poussant devant eux les bestiaux qu'ils désiraient vendre.

C'étaient des buffles, des chèvres, des bœufs à bosses servant de montures et guidés par une corde passée en guise de bride dans le cartilage du nez, ou encore des buffles chargés de sangliers morts, de tapis indigènes, de peaux de tigres, de singes vivants ou morts, de coquilles ou conques marines, de délicieuses volutes, de bétel, de tabac, d'opium, de vanille, d'extrait de gambier, de fruits savoureux tels que ceux du longhang, du diospiros, du jacquier, du papayer, du garunias

mangoustan, du ramboutan, du durian, de l'eugenias, du manguier, du muscadier et du cacaoyer.

Nos malheureux captifs, réduits à l'état de bêtes de somme, furent presque aussitôt marchandés par des amateurs. On les faisait alors courir ou porter des fardeaux, afin d'essayer leur force.

Bill et le capitaine Mertens furent naturellement mis à l'essai, ainsi que leurs compagnons d'infortunes; mais comme, et pour cause, ils ne voulaient, à aucun prix, être vendus pour l'île de Holo, les fins matois jouèrent merveilleusement leur rôle d'invalides.

Ils couraient lourdement et ployaient sous un fardeau qu'un homme, bien moins fortement constitué, eût porté avec une aisance parfaite.

L'intendant et les associés, peu satisfaits de ce défaut de force physique dans des hommes aussi bien bâtis, allèrent jusqu'à les frapper à coup de cordes, cherchant par ce traitement, à peine digne d'un âne, à relever leur courage; mais ce fut en vain : nos deux marins philosophes se laissèrent rosser d'importance, et leurs propriétaires en furent pour leurs frais de colère et de coups.

Seize de leurs camarades furent achetés, les uns pour être employés à la culture du riz, de lubis, — pomme de terre douce, — du taro ou de la canne à sucre; les autres par des Chinois qui s'adonnaient à la pêche des holothuries, et par un riche Malais faisant celle des huîtres perlières.

Ce dernier genre de pêche est rendu fort dangereux par le voisinage des raies électriques et des requins dans les bas-fonds où le plongeur est obligé d'aller chercher l'huître.

Il existe de très-forts plongeurs parmi les Malais. Il y en a, dit-on, qui restent jusqu'à trois et cinq minutes sous l'eau, rapportant à la surface plusieurs douzaines d'huîtres à chaque voyage qu'ils font dans l'empire de Neptune.

III

Le souverain de Holo, quoique grand seigneur se disant roi absolu, vint faire sa tournée au marché. Son but évident était de voir les esclaves chrétiens. Ce jour-là, ils y avaient été amenés au nombre de plusieurs centaines.

Sa majesté était accompagnée de ses *datous*.

Elle montait à cette occasion un beau cheval de race andalouse, carapaçonné à la turque.

Quant à ses ministres, ils étaient juchés sur des bœufs à bosses. Ils avaient ainsi toute la majesté et la grâce de l'orang outang, l'hôte de leurs forêts vierges.

Un cinquième bœuf, chargé de tapis, et des esclaves portant la pipe à opium et à bétel ainsi que toutes les friandises à l'usage du souverain, suivaient le cortège royal.

Sa Majesté et ses *datous* étaient coiffés de turbans blancs; ils portaient des pantalons flottants en coton, également blancs, une veste forme turque, et des robes imprimées de diverses couleurs. Le sultan avait des bottes molles en maroquin rouge, et ses *datous*, des souliers, espèce de babouches sans éperons. Quand le sultan fut descendu

de cheval, un esclave l'abrita sous un immense parasol, tandis qu'un autre l'éventait avec des queues d'yak.

Aussitôt que les tapis royaux furent déployés et étendus à terre sous le grand arbre des Banians qui ombrageait les sources, le magnanime sultan s'y assit, puis ordonna qu'on fit amener devant lui l'intendant, l'interprète, les captifs et les chefs de proas visités deux jours auparavant par son *datous* de douane.

Mais ces derniers — défiants par nature et par métier — du plus loin qu'ils avaient aperçu le souverain, cachant dans leur ceinture les piastres qui provenaient de la vente des captifs, s'étaient éclipsés et cachés au plus épais de la forêt, toute voisine de la source.

Enfin l'intendant, suivi du reste de sa marchandise humaine non vendue, arriva devant le sultan.

Il tenait ostensiblement un sac de piastres à la main. C'était le droit exigé pour chaque esclave vendu.

— Eh ! bien, renégat, lui dit le magnanime sultan, m'apportes-tu assez d'argent pour faire construire une nouvelle proa de course ?

— Seigneur, répondit Mendez un peu interloqué en se voyant reconnu, je vous apporte autant de fois deux piastres que j'ai vendu de chrétiens. Le nombre exact s'élève à seize ; donc, voilà trente-deux piastres.

— Bien, compte-les devant moi.

Alors l'intendant, se payant d'audace, sans y avoir été autorisé, s'assit par terre à la mode turque, en face de son souverain, et se mit à compter les trente-deux piastres de droits exigés.

Pendant ce temps, Sa magnanime Majesté fit une grimace qui disait très-clairement :

— Voilà un rustre qui semble peu se gêner devant son sultan.

L'opération terminée, l'intendant remit son sac de piastres à Sa Majesté, qui le passa lui-même au *datous* assis à sa droite — sans doute son ministre des finances — l'engageant à vérifier si le compte était exact.

— Et les deux chefs de proas qui t'accompagnaient encore il y a peu de temps, où sont-ils donc, renégat ?

— Seigneur, ce sont des hommes sans économie et adonnés aux mœurs impures ; ils sont allés à la ville de l'intérieur dépenser en jouissances de toutes sortes la somme que je leur ai payée pour le transport de mes esclaves à Holo.

A ce moment, le sultan se contenta de regarder ses *datous* en souriant.

— D'où amènes-tu ces esclaves ?

— Ils ont été pris dans les eaux de Poulo-Pinang ; je les tiens de troisième main ; c'est vous dire, mon vénéré souverain, qu'à ce métier, il est vrai peu dangereux, je gagne bien mal ma vie !

— Ne crains pas que je te fasse rendre gorge ; je suis, avant tout, un souverain juste, et je tiens à ce que mes sujets en soient bien persuadés. Mais n'as-tu pas, parmi tes esclaves, un chef de proa de commerce, avec sa femelle ?

— Seigneur sultan, j'ai le chef de proa, mais je n'ai jamais possédé sa femelle, qui

a été vendue, il y a quelques jours, par son propriétaire, un riche habitant de Basilan, à un cultivateur de la même île.

— Tu ne connais pas son nom ?

— Seigneur sultan, je l'ignore entièrement.

— Va-t'en ! tu es un infâme menteur, un vil et misérable renégat ; tu mériterais que, séance tenante, je te fisse trancher la tête ; mais, en te rendant ainsi justice, j'aurais peur que ton sang impur me touchât mes habits neufs.

Et comme l'intendant restait prosterné devant son souverain un peu trop rageur, quoique s'étant dit juste, celui-ci fit un signe à un de ses *datous* malais bâti en hercule — qui, paraît-il, remplissait près de Sa Majesté *holouane* les fonctions de *chaouchs* — bourreau — ou de ministre de la justice.

Immédiatement, l'homme de sang saisit mons intendant par les deux oreilles, lui fit faire un demi-tour sur lui-même, et administra au renégat, à la chute des reins, un si rude coup de pied, que le pauvre hère s'en fut tomber à dix pas de là, la tête la première, dans un immense panier rempli de goyaves trop mûres.

Inutile de chercher à décrire la joie intérieure que ressentirent les captifs, à la vue de la tête de l'intendant, sortant du panier, complètement constellée des débris de son contenu onctueux.

IV

Le souverain de Holo, qui, ainsi que nos petits gouvernements européens, avait sa petite police occulte, savait déjà toute la vérité : mais, par prudence, et afin de ne point augmenter encore l'inimitié qui existait entre lui et Joussof, l'indocile vassal, il n'avait pas cru devoir sévir plus rigoureusement contre son associé et ami.

Malgré cette clémence relative, l'intendant se montra fort humilié du traitement injurieux, et jura de s'en venger à l'occasion.

Les captifs non encore vendus qui avaient assisté à la scène avaient très-bien compris que la fureur concentrée du souverain absolu de Holo avait eu pour moteurs, d'abord les mensonges de M. l'intendant, et ensuite le regret de n'avoir pu confisquer à son profit la femme du capitaine danois, lequel aurait pu, le cas échéant, redresser les assertions de l'intendant, donner des détails circonstanciés sur le propriétaire de sa femme et indiquer même le lieu de sa résidence.

Mais le capitaine Mertens était un mari prudent, qui aimait mieux se charger de retrouver sa femme que de voir le jeune souverain de Holo s'en donner la peine.

Quelques instants après le dénouement de cette scène bouffonne, Sa Majesté le sultan de Holo remontait à cheval ; ses *datous*, à bœufs à bosses, et, suivi de ses esclaves portant les pipes à opium, les chiques de bétel, etc., il regagnait la capitale, sans que son peuple ingrat et sauvage voulût bien crier : Vive notre magnanime sultan ! quel bon cœur il a !

Mais en attendant le départ pour Basilan des captifs non vendus, suivons le monarque dans sa capitale ; faisons plus : tâchons de la décrire rapidement.

La ville de Holo ou Soulou est une cité tout asiastique, moins les beaux monu-

ments que l'on rencontre dans les grands centres de l'Inde, monuments qui disent la magnificence passée de ces peuples aujourd'hui en décadence.

Holo se compose d'une certaine agglomération de cases juchées sur pilotis, singularité indigène dont j'ai déjà parlé plus haut.

Le palais du sultan ne diffère en rien — du moins extérieurement — des demeures de ses sujets. Les cases qui forment son habitation sont placées au centre de la ville.

Aucun meuble de prix ne se fait remarquer dans les appartements, à l'exception pourtant de quelques divans recouverts avec du tissu de crin, et de deux tableaux indiens, représentant la théogonie brahminique et les transformations de Brahma.

La chambre à coucher se trouve presque nue. Le lit est formé de nattes et de peaux de tigres. Une commode en bois d'ébène et un grand coffre recouvert en cuir de rhinocéros, voilà tout ce qu'on y remarque.

Ces meubles, excepté le coffre, sont de fabrication européenne. Ils ont sans doute été enlevés de quelque bâtiment pillé par les écumeurs des mers, ses dignes sujets.

On ne peut pas dire que les rues de la capitale sont tirées au cordeau; car la ville forme une agglomération de cases placées par chaque propriétaire, selon son bon vouloir, ou plutôt où il a trouvé une place libre.

Cependant, on y voit de courts bouts de rues, où les cases semblent plutôt avoir été alignées par le hasard que par les règlements municipaux — si règlements municipaux il y a.

Les rues, ou du moins les terrains laissés libres entre chaque case, sont loin d'être tenus avec une propreté excessive. Le sultan de Holo aurait grand besoin dans sa capitale d'une fabrique de poterie peu étrusque, flanquée d'un M. Richer quelconque.

Partout les yeux et l'olfactif sont offensés dans leur dignité respective.

Ici, le long des cases, ce sont d'abord d'innombrables quantités de déjections de tous âges; là, de petites fosses *ad hoc*, à ciel ouvert; à côté, gisent les squelettes d'immenses poissons, ou des ossements de viande de buffle, de bœufs à bosses, de chèvres, etc.

Ces restes immondes sont constellés d'un essaim de mouches qui viennent effrontément bourdonner près de votre visage si vous osez passer assez près d'elles pour les déranger dans leur festin.

Parmi les cases, on aperçoit aussi, comme compensation, de délicieux bouquets de verdure formés d'arbres fruitiers où croissent ensemble le fruit et la fleur.

Cette nomenclature, ajoutée à celle déjà donnée quelques pages plus haut, ne formera encore que la partie essentielle des arbres et plantes qu'on y trouve.

Cette terre toujours vierge, quoique bien vieille, produit des miracles de végétation.

C'est seulement en rampant que l'on peut s'introduire dans cet Éden terrestre, où s'entre-mêlent et se disputent le jour et les caresses du soleil des myriades d'arbres et de plantes, parmi lesquels on distingue d'admirables cocotiers; leurs troncs droits sont surmontés de choux d'un vert émeraude, d'où ressortent de beaux fruits, ou encore de bananiers aux grappes de fruits qui pendent gracieusement; le manguier, au feuillage touffu; l'arbre à pain, originaire de Taïti; le vacodd, dont les femmes

malaises se servent pour la fabrication des mannes de ménage et des nattes pour coucher ; le papayer, au tronc sans branches, portant au sommet une couronne de melons verts ; l'avocatier, dont la poire rappelle le beurre ; le mangoustan, produisant un fruit si parfumé ; le goyavier, qui a tant d'analogie avec notre cognassier ; le palmier, le figuier des Banians ; le cotonnier, arbre originaire de l'Inde ; le filao, ce pin des tropiques, l'arbre du voyageur, avec ses feuilles conformées de façon à retenir l'eau du ciel pour ses parrains altérés ; la vanille odorante, une belle liane grimpante ; l'hibiscus, le grenadier, le muscadier, le girofflier, le jasmin de l'Inde, l'ananas au goût de fraise, surmonté d'une jolie aigrette verdâtre, le palmiste dont la cime représente un chou formé de feuilles enroulées et fortement comprimées les unes sur les autres ; ses feuilles fort tendres sont comestibles et d'un goût très-agréable.

Il serait impossible d'énumérer toutes les autres productions naturelles de ce coin de terre, que l'on pourrait appeler un paradis terrestre, si l'odeur de toutes ces plantes dominait.

Sous la ramure luxuriante de ces géants des forêts, se cachent discrètement de charmantes cases malaises, entourées d'une haie vive de palmiers, où la paix et le bonheur semblent régner.

Tout autour de ces cases, on aperçoit des enfants presque nus, qui jouent et s'ébattent parmi des myriades de poules, d'outardes, de canards d'Inde, de dindons, dont le nom rappelle l'origine indienne.

V

A l'est de la ville se trouve le quartier chinois. C'est, sans contredit, le seul de Holo qui soit un peu commerçant.

En mettant le pied sur cette terre, on voit de prime abord que là le rusé et patient Chinois a su faire son nid, en dépit de toutes les exactions dont il a été accablé.

Il est arrivé à Holo pauvre et misérable, mais il s'est mis à travailler courageusement, en courbant la tête et l'échine sous les coups de bâton des maîtres de céans. Qu'importe ! grâce à son travail persévérant, il est parvenu à ramasser quelques piastres, puis à vendre sa marchandise pendue sur ses épaules, aux deux extrémités d'un bambou, et enfin à élever une boutique par le secours de laquelle il videra, comme représaille, la ceinture desdits bâtonneurs, à son profit.

A Holo, ce sont les Chinois qui remplissent les fonctions d'armuriers et de forgerons ; ce sont encore ces adroits coquins qui forgent le kriss, — et qui les empoisonnent, — les kampilangs, les fers de lances, et enfin les grappins d'abordage, outils si utiles et si appréciés par un peuple de pirates.

Leurs maisons, contrairement à l'habitude des Malais, sont généralement construites en pierre ou en pisé. Le soir, la devanture de leur boutique est éclairée par des lanternes chinoises, en papier ou en étoffe de soie, sur lesquelles sont écrits les noms des propriétaires, et peints des oiseaux ou des dragons fantastiques.

C'est ordinairement la nuit que les Chinois travaillent comme forgerons ou armuriers, afin de diminuer d'autant la somme de chaleur du jour.

Les kriss qu'ils fabriquent sont de plusieurs formes ; les uns droits, les autres courbes ou à lame torse, empoisonnés ou non.

Quant aux *kampilangs* — sabres droits — il y en a de deux dimensions : les uns sont grands comme les lattes de nos cuirassiers, avec une longue poignée en bois dur, de façon à pouvoir s'en servir à deux mains, comme le faisaient nos preux chevaliers du moyen âge. Leur lame large et mince ne plie pas facilement ; l'acier en est de première qualité.

L'autre espèce, plus petite, est une arme de luxe. Ordinairement elle a une poignée d'ivoire sur laquelle est sculptée une tête fantastique de dragon, la marotte des fabricants chinois.

Le long de ces lames, on remarque souvent une tache de cuivre ou d'or, selon la valeur de l'arme ; cette marque indique que la lame n'est pas vierge, et autant de lames d'or ou de cuivre, autant de têtes décollées par son cruel office.

On sait que les Arabes ont la même habitude. La plupart du temps, ils se contentent de produire à côté de la poignée, à la naissance de la lame et sur le dos, une, deux ou trois entailles à la lime, ce qui constate qu'ils ont tué et décollé un, deux ou trois ennemis.

Ces petits monstres de forgerons chinois fabriquent encore des fers de lances, dont les tranchants sont festonnés avec des pointes recourbées de haut en bas. Il est inutile de chercher à dépeindre l'effet d'une blessure produite par ces armes, en vérité bien dignes d'un tel peuple.

Après tout, selon moi, il serait bon d'en essayer la trempe sur le fabricant lui-même, et la permission de forger cette arme ne devrait lui être accordée qu'autant qu'il n'aurait pas bronché, non-seulement en sentant la lance lui entrer dans les flancs, mais aussi en sortir.

Après l'opération, je doute fort qu'il se trouve un grand nombre d'armuriers ayant gagné le droit d'en forger.

Toutefois, si l'opération se faisait sur de coriaces Malais, je crois que l'on verrait encore bon nombre de ces produits en vente à l'île de Holo.

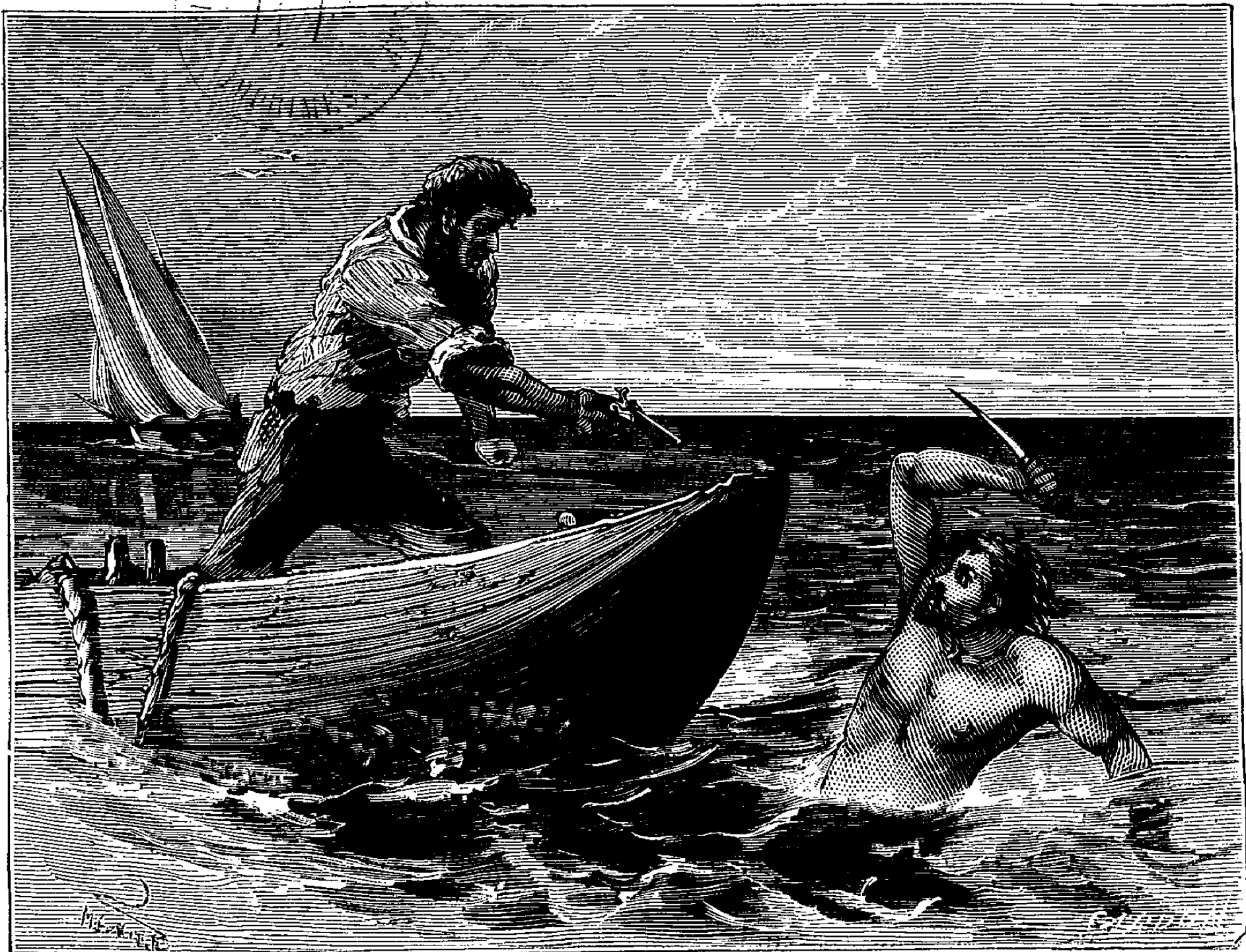
Ces lances sont ornées de petites et peu élégantes collerettes en peau de singe qui ont été teintes en rouge ou en noir par le fabricant.

Les Malais vendeurs affirment que ce sont des chevelures d'ennemis vaincus, mais il n'y a que des collectionneurs très-naïfs qui puissent se laisser prendre à un piège aussi grossier.

Les Malais, quand ils en possèdent, ne vendent pas ces sortes de trophées, auxquels ils attachent un trop grand prix.

Holo est loin d'être une ville commerçante. Les habitants, espèces d'animaux frugivores, se contentent facilement de deux bananes pour leur repas. Ils préfèrent de beaucoup cette mince pitance, qui ne leur coûte que la peine de la cueillir sur l'arbre et de la cuire sur les cendres, à un repas qu'il faudrait acheter au prix de labeurs.

Mais s'il s'agit du pillage d'un bâtiment chrétien, soudain toute leur énergie sauvage se réveille. Ce ne sont plus alors des êtres apathiques, mais des démons que les blessures les plus atroces et les châtiments les plus sévères n'arrêtent pas.



Tiens, voici ma réponse, sois satisfait, dit Bill.

Holo ne ressemble guère en activité aux îles de l'archipel malais, ses sœurs, à Singapore et à Malacca, par exemple, bazars permanents qui vivent cependant sous la domination étrangère.

Là, règne partout une fiévreuse activité; là, la lutte commerciale remplace les luttes sur mer des pirates de Holo. Selon moi, il y a du rapport entre les négociants de Holo et ceux de Singapore; les uns écument la mer à coups de kriss et de mousquets, et les autres la terre, à force de roueries, de falsifications et de mensonges...

VI

La terre et la mer de Holo ne paraissaient pas très-sûres à l'intendant de Sa Majesté le sultan Joussouf. Il avait toujours souvenance du soupçon de châtement reçu du *datous* (bourreau), au nom de son souverain.

Or, comme ce dit soupçon de châtement était un avertissement très-significatif pour lui, approuvé par ses associés il avait pris les meilleures dispositions de départ.

Un peu avant le coucher du soleil, nos pirates arrivaient à la crique où, prudemment, ils avaient cru devoir cacher leur bâtiment aux yeux indiscrets du sultan.

Ayant dû faire le trajet à pied, le long de la baie, à travers les marais et les sables

mouvants, nos écumeurs de mer, peu habitués à la marche, étaient exténués de fatigue lors de leur arrivée au point de relâche.

La proa étant prudemment mouillée au milieu de la crique, on hêla les gardiens laissés à bord, afin qu'ils amenassent les pirogues à terre, mais ce fut en vain.

Les échos des forêts vierges redirent seuls les sons de la conque marine que, dans cette circonstance, on avait été obligé d'employer comme secours. Rien n'y fit, les deux gardiens du bord ne répondirent pas.

Un des pirates, s'enfonçant dans le fourré de palétuviers qui obstruaient le rivage, fit, avec mille difficultés et autant de déchirures à sa peau, le tour de la crique.

Il constata dès lors que les deux pirogues remplissant l'office de youyoux ne se trouvaient pas amarrées à la proa de course.

M. l'intendant et les chefs de la proa malaise, fort bilieux de leur naturel, entrèrent dans une colère jaune en constatant que les deux gardiens avaient abandonné sans autorisation leur poste de confiance.

Tous se perdaient en conjectures pour tâcher de connaître la raison d'être de cette absence, et surtout le lieu où avaient pu se rendre les deux déserteurs.

Nos pirates se virent dès lors très-embarrassés, car il ne leur était guère possible de se mettre en mer sans ces deux hommes, et surtout sans l'embarcation qu'ils avaient emmenée avec eux.

Il était déjà tard lorsque les forbans étaient arrivés à la crique.

Plutôt que de prendre la peine de construire un radeau pour aller passer la nuit à bord, ils durent se décider à camper à terre avec leurs captifs.

Dès lors, tous prirent leurs meilleures dispositions, afin de se garantir, pendant leur sommeil, de la visite inattendue des caïmans et des bêtes féroces qui, dans les forêts vierges, choisissent toujours la nuit pour se mettre en chasse et vaquer à l'entretien de leur estomac exigeant.

Une grande quantité de bois fut apportée au campement.

Un des hommes de corvée avait eu la chance de trouver une des pirogues cachée dans les halliers.

Plusieurs feux s'allumèrent. Les pirates et les captifs y grillèrent leur repas du soir, consistant en bananes et en viande de buffle achetée au marché à esclaves. Puis, après avoir attaché solidement les captifs aux arbres renfermés dans le campement, Tuan Mendez plaça les sentinelles, et quelques instants après on n'entendait plus que la respiration cadencée des dormeurs, accompagnée des ronflements les moins civilisés.

Pirates et captifs, malgré les piqûres et le bourdonnement incessant de ces petits vampires altérés de sang, appelés moustiques, se reposaient à l'envi des labeurs de la journée.

Vu l'urgence, Tuan Mendez et les deux autres chefs de proa avaient cru nécessaire de coopérer de leur personne à la sûreté du campement.

Deux sentinelles, le mousquet chargé, veillaient ensemble et étaient elles-mêmes surveillées pendant le temps de leur faction par l'un des trois chefs forbans qui, à cet effet, avaient cru prudent de se relever mutuellement.

Par ce moyen, il était bien difficile aux sentinelles de s'endormir, et, selon leur insouciant habitude, de se laisser surprendre.

Toutefois, Bill et le capitaine Mertens, qui avaient toujours en vue leur projet d'évasion, espéraient bien que ce nouveau genre de surveillance n'aurait qu'un temps.

La nuit se passa pleine d'alertes.

La première fut donnée par un sanglier qui, poursuivi par un tigre longibande, vint se reléguer dans le campement, tandis que son persécuteur, la prunelle ardente, campé en arrêt à vingt pas à peine derrière le tronc d'un arbre abattu, observait tous ses mouvements avec un très-vif intérêt.

Le sanglier, affolé de terreur, s'était baugé sous un énorme tas de bois apporté au campement pour l'entretien des feux de nuit.

Un instant, Tuan Mendez et les deux maîtres du bord se consultèrent, pour savoir ce qu'on devait faire de cet intrus. Le premier — peu oublieux des bienfaits de son souverain — objecta que, la prudence faisant une loi de ne point donner nuitamment l'alerte par des coups de feu, le sanglier devait être tué à coups de lance.

Le premier maître, qui ne manquait pas d'énergie, s'offrit pour opérer.

Armé d'une lance malaise, il eut le tort de harceler le sanglier de sa pointe, au lieu de le frapper d'un coup mortel. L'animal, se ruant tout à coup sur lui, le renversa sur le dos et, lui passant sur le corps, se dirigea, plein de furie, vers le groupe formé par les captifs.

Mais à peine s'était-il engagé dans cette voie dangereuse, que le capitaine Mertens et Bill le prenant, l'un par une oreille, l'autre par une jambe, l'eurent bien vite arrêté.

A la demande de Bill, le capitaine lâche l'oreille ; au même instant, notre hercule irlandais, saisissant l'autre jambe de derrière du sanglier, le frappe si rudement contre le tronc d'arbre auquel il était attaché, qu'il lui brise la colonne vertébrale. Puis, avec un geste digne d'Hercule lui-même, il le jette mort aux pieds du Tuan Mendez.

Tous les pirates durent admirer cette vigueur exceptionnelle, mais ne complimenterent pas notre héros. Cependant c'était un sanglier magnifique, pesant au moins cent kilos.

Quant au tigre, qui se croyait être sans doute un animal intelligent, voyant cette exécution sommaire, voyant même cette pièce maflue lui passer sous le nez, il avait cru prudent de décamper au plus vite.

VII

Le lendemain matin, comme les jours précédents, le soleil se leva resplendissant.

Un des pirates alla trouver l'intendant et lui dit qu'il s'était rappelé dans la nuit avoir aperçu la veille les deux gardiens fugitifs, au marché de Holo.

Son dire ayant été appuyé par la déclaration identique de plusieurs pirates, l'intendant expédia immédiatement au marché à esclaves le second maître, accompagné de deux hommes de confiance, avec mission de chercher et de ramener à bord les deux gardiens fugitifs, s'ils parvenaient à les découvrir.

Pendant leur absence, les pirates occupèrent les captifs à boucaner le sanglier tué pendant la nuit.

A cet effet, ils construisirent une espèce d'échafaudage en branches, élevé de quatre à cinq pieds, sur lequel ils déposèrent le sanglier coupé en morceaux, puis ils allumèrent au-dessous un feu alimenté avec la peau, les intestins du sanglier et avec des branches vertes mêlées de plantes aromatiques.

La fumée qui s'en dégageait eut bientôt imprégné les chairs du sanglier d'une belle couleur bitume qui devait les conserver pendant un certain laps de temps.

Il y avait près de quatre heures que le second et ses hommes étaient partis pour Holo, lorsque le premier maître de la proa, lequel prudemment était allé en découverte à quelque distance de la crique, arriva tout essoufflé, criant aux pirates de se mettre, sans désespérer, en mesure de se défendre. Il ajouta qu'il venait d'apercevoir la petite pirogue du bord, où se trouvaient réunis les déserteurs, le second et ses hommes, qui recevait la chasse d'une grande proa de guerre de Holo.

Désormais, plus de doute. Le sultan n'ayant pas osé arrêter ostensiblement, en plein marché, les sujets de Joussof, allait essayer de les surprendre dans la crique où, pour l'éviter, ils avaient relâché.

A cette nouvelle, Tuan Mendez, paraissant très-ému, se rendit près des captifs, et, par l'intermédiaire de l'interprète, leur fit poser à brûle-pourpoint cette question passablement embarrassante :

— Voulez-vous accepter des armes, et combattre avec nous loyalement?...

Et comme les captifs, pris à l'improviste, hésitaient à répondre :

— Si vous refusez, aussi vrai que je suis un renégat, — j'ajoute impitoyable, vous le savez déjà, — je vous fais tous poignarder à l'instant même. Et jetant un regard infernal aux pirates qui entouraient les captifs :

— Basilanais, apprêtez-vous à suivre mes ordres.

A ces mots brefs mais bien compris, ces derniers retirèrent leurs kriss, prêts à frapper au premier signe du renégat.

Alors Bill et le capitaine Mertens, qui, on le sait, avaient un intérêt majeur à retourner à l'île de Basilan, en quelques mots accentués, firent comprendre à leurs camarades qu'en face d'une alternative aussi concluante, il était de leur intérêt à tous d'accepter des armes et de se battre avec les pirates contre les émissaires du sultan de Holo.

— Car, remarquez-le bien, ajouta le capitaine Mertens, en admettant que le Tuan Mendez et les siens ne se portent pas à cette lâche extrémité d'assassinat, faits prisonniers, nous serons chez le sultan de Holo esclaves comme devant.

D'autre part, je crois pouvoir avancer que, si nous aidons nos bourreaux à échapper de ce mauvais pas, ils se montreront peut-être reconnaissants de notre loyal dévouement.

Les captifs reconnurent la sagesse du conseil, et demandèrent des armes.

Tuan Mendez, à qui l'interprète venait de traduire les paroles du capitaine Mertens, s'avança alors et lui fit dire qu'au cas échéant, il saurait reconnaître le secours qu'il venait de leur prêter.

— Merci, Tuan Mendez, répondit notre brave Danois avec un clignement d'œil qui

signifiait : infâme renégat, je te sers dans nos intérêts, mais sois bien convaincu que si jamais l'occasion se présente, je saurais te faire payer cher les coups de corde, le rapt de ma femme, et les traitements cruels que tu m'as fait subir dans le trou des punitions.

Les armes et les munitions de guerre qui devaient être distribuées aux captifs manquant à terre, on fut obligé de construire en double un radeau, afin d'en pouvoir aller chercher à bord de la proa.

Pour pénétrer dans la crique où s'étaient cachés les pirates, les émissaires du sultan devaient passer dans un étroit chenal, le long duquel se groupaient, de chaque côté, des massifs de palétuviers et des rochers de porphyre. De derrière ces deux remparts naturels pour attendre l'ennemi, les pirates choisirent le dernier, comme plus résistant.

Immédiatement, le premier maître de la proa et le Tuan Mendez, suivis de leurs hommes et des captifs, se rendirent à la passe, d'où ils aperçurent en effet, à l'œil nu, la grande proa de guerre du sultan de Holo, déjà signalée.

Encore éloignée de deux milles environ, ayant le vent contraire, elle louvoyait sous toutes ses voiles, avec l'intention évidente d'atteindre l'embarcation des pirates qui, contrariés par la houle, semblaient eux-mêmes faire leurs plus grands efforts pour échapper.

Quelques minutes encore, et les pirates poursuivis seront dans la passe, et pourront, dans la limite de leur nombre, aider aussi à la défense commune.

Bientôt la proa chassée double l'entrée de la crique. Quatre hommes seulement, aidant la voile, payaient avec un élan vigoureux ; le cinquième manque ; où peut-il être ?

Ils abordent enfin, et les pirates aperçoivent son corps inerte, étendu au fond de l'embarcation...

Il porte, au côté gauche de la poitrine, une large blessure béante, qui semble avoir été produite par un couteau ou un poignard.

Le torse nu du pirate est marbré de bleu foncé.

Nul doute, il a été frappé avec un kriss empoisonné.

La chose n'était que trop réelle.

Voici, d'après le rapport du second maître, ce qui était arrivé :

Les deux gardiens de la grande proa, désireux d'aller aussi dépenser quelques piastres au marché à esclaves, qui paraît-il, abondait en jouissances et victuailles de toute sorte, avaient, on le sait, abandonné leur poste de confiance, après le départ de ceux qui n'étaient pas de garde.

Mais là, à force de boire du vin de palmier et de l'eau de feu, de mâcher du bétel et de fumer de l'opium, nos deux forbans s'étaient enivrés, puis courant l'omoc, avaient frappé de paisibles cultivateurs de l'intérieur de l'île.

Les agents chargés de la police du marché s'étaient alors mis à leur poursuite, et au moment où ils se jetaient à l'eau pour rejoindre leur proa, ils les avaient entourés, cherchant, mais en vain, à les faire prisonniers.

L'un d'eux, en se défendant, avait malheureusement frappé à coups de kriss un de leurs assaillants. A la vue de leur camarade mortellement blessé, tous les hommes

de la police s'étaient jetés sur eux, et avaient à leur tour poignardé leur agresseur.

C'était dans ce moment critique que le second maître était arrivé avec ses deux hommes.

Partout, dans les cinq parties du monde, il se trouve des gens mécontents qui, à tort ou à raison, sont bien aises, lorsque l'occasion se présente, de faire opposition et noise au gouvernement établi.

Le second de la proa, se doutant bien qu'il serait entendu et compris de plus d'un des nombreux spectateurs qui assistaient à cette rixe, cria en se défendant énergiquement :

— A nous, enfants de la mer ! à nous, enfants de Basilan ! sus aux gens de Holo ! ici il faut vaincre ou mourir.

A cet appel, vingt kriss étaient sortis de leurs fourreaux en peau de caïman pour menacer et repousser les hommes de la police.

Ceux-ci, voyant leur proie leur échapper sur terre, s'étaient jetés dans les embarcations qui bordaient le riyagè, et avaient gagné le bord d'une grande proa de guerre, ancrée à une petite distance dans la baie.

Leur but, on le devine, était d'attaquer la proa de course basilanaise et de poursuivre les fuyards jusque dans la crique de relâche.

Mais comme il fallait le temps de trouver et de rassembler les marins attachés au service de cette proa, lesquels, eux aussi, faisaient bombance au marché à esclaves, les pirates fugitifs avaient pu prendre une belle avance sur leurs ennemis, et arriver bien avant eux au point de relâche.

VIII

Tuan Mendez, le premier et le second maître tinrent alors un court conseil de guerre, afin de combiner un plan qui leur donnât les chances d'échapper au danger, ou, si la chose était impossible, de prendre du moins des mesures qui leur permissent de vendre le plus chèrement possible leur vie.

Le renégat, qui ne brillait certainement pas par le courage, conseilla de tout disposer à bord de la grande proa pour l'appareillage immédiat.

Mais le premier maître, après avoir jeté sur la mer un coup d'œil de marin expérimenté, déclara que le vent qui soufflait leur étant contraire pour sortir de la crique et franchir la passe, la chose lui semblait impossible à exécuter.

Il ajouta que, n'ayant pas de pierriers pour disputer le passage à l'ennemi, la grande proa de Holo entrerait sans encombre dans la crique, où il lui serait d'autant plus facile de s'emparer de leur proa qu'elle n'avait, relativement à l'ennemi, que peu de moyens de défense.

Le second maître ajouta :

— Quand à rétablir les pierriers du bord sur la passe, nous n'en avons ni le temps ni les moyens ; aussi vois-je la position comme très-critique si nous ne pouvons parvenir à arrêter l'ennemi autrement.

— Sans canon de plus fort calibre que nos pierriers, la chose me semble complètement impossible, reprit le premier maître ; nous défendre à notre bord, il ne faut pas y songer, à cause du fourré épais à l'abri duquel l'ennemi nous fusillera jusqu'au dernier.

— J'ai compté, répondit le second maître, plus de quarante hommes bien armés, et huit pierriers de cuivre à bord de la proa du sultan.

— Si c'est ainsi, fit avec découragement le premier maître, notre bâtiment, de même que ce que nous possédons, est perdu ou bien près de l'être.

Quant à ceux d'entre nous qui ne succomberont pas dans l'engagement qui se mitonne, ils auront au moins les solitudes de la forêt pour se cacher, en attendant qu'une proa de notre pays se présente sur la côte et veuille bien les rapatrier.

Ceci étant dit, embusquons-nous derrière les rochers qui bordent la passe et battons-nous comme des marins de Basilan.

A ce moment critique, Bill, qui avait entendu tous les débats du conseil de guerre des pirates, suivi du capitaine Mertens, manifesta le désir de parler à Tuan Mendez.

Ce dernier, ayant fait approcher les deux captifs, leur demanda, par l'intermédiaire de l'interprète, ce qu'ils désiraient de lui.

— Tâcher de vous aider de nos conseils, dans le cas où vous seriez disposé à les suivre, dit le capitaine Mertens.

— Nous ne refusons pas, car il est reconnu, avoua le premier maître, que les marins de l'Occident, tout chrétiens qu'ils sont, ont bien aussi leur valeur.

— Veuillez nous mettre au courant de vos moyens de défense, fit le capitaine Mertens, afin qu'il nous soit possible d'en juger.

Alors l'interprète expliqua ce que Bill et le capitaine Mertens savaient déjà des projets des pirates, mais qu'ils cachaient, pour cause, avec le plus grand soin.

— Ces moyens sont mauvais ; si vous ne les changez pas immédiatement, votre proa est par avance anéantie, ainsi que la plus grande partie d'entre vous. Seulement, nous ne donnerons notre secret qu'en échange de la promesse de la liberté de tous nos camarades, captifs comme nous.

— Mais qui nous assure que les conseils sont bons et auront un effet heureux ? répondit Tuan Mendez.

— Faisons mieux, objecta le capitaine Mertens, donnez-nous votre parole de marins que, si notre conseil vous assure la victoire, vous nous affranchirez tous, une fois arrivés à Basilan.

Un instant, les pirates se consultèrent.

— Promettons toujours, dit en souriant l'infâme renégat à ses associés, qui répondirent par un signe d'assentiment. Et Mendez, se tournant vers ses compétiteurs, leur déclara qu'ils acceptaient la proposition.

Alors, le capitaine Mertens, visiblement ému, dit à l'interprète :

— Que tout le monde, ici, armé de haches, se mette à abattre ces deux immenses tecks qui, ainsi que deux frères jumeaux, ont poussé sur le rivage, à l'entrée de la passe.

L'un et l'autre se penchent déjà sur l'abîme ; ces arbres tomberont indubitablement

en travers. Ils arrêteront ainsi la grande proa de Holo, à l'entrée de la passe, pendant assez de temps pour me permettre de la couler bas, si vous m'autorisez à établir sur le point que je désignerai la grande pièce amarrée au pied du maître mât dans la cale.

— Mais cette pièce est rongée par la rouille et peut éclater dès le premier coup, fit le premier maître.

— Je l'ai examinée attentivement; avec une demi-charge, ce qui lui suffira, je répons du succès.

— Ce marin chrétien est un génie, dit en ricanant Tuan Mendez à ses associés. Mais nous aurions dû penser à ce moyen, continua-t-il, car, avouons-le, il est bien simple en lui-même.

— Pas si simple que vous pourriez le penser, répliqua le second maître, car il s'agit d'abord de bien connaître le meilleur point où devra être établie la pièce, puis d'avoir encore assez d'habileté dans le service du pointage, pour être sûr de couler bas la proa du sultan avant qu'elle se soit rendue maîtresse de l'obstacle.

Le raisonnement du second maître parut concluant à Tuan Mendez, qui ordonna qu'une corvée de dix hommes, armés de scies et de haches, fût conduite à l'entrée de la passe et mise immédiatement à l'œuvre pour abattre les deux géants des forêts vierges.

La petite pirogue étant d'une construction trop légère pour pouvoir transporter à terre une pièce de douze, sur l'avis du capitaine Mertens, on ajouta au radeau sur lequel on avait déjà débarqué les armes destinées aux captifs, une certaine quantité de gros troncs d'arbres secs, et, au moyen de palans frappés aux mâts, on parvint, non sans peine, à déposer la pièce sur le radeau et à l'amener à terre.

Le cas était pressant.

L'instinct de la conservation aidant, pirates et captifs, unis par le même intérêt, prêtaient la main à tous ces travaux avec un entrain merveilleux; aussi la pièce fut-elle bientôt placée en batterie sur le bord de la passe.

Un rempart naturel, avec son embrasure presque parfaite, avait été trouvé par Bill. Devant ces dispositions, il était presque impossible de douter du bon résultat attendu.

Quant aux deux géants des forêts, les pirates bûcherons étaient à peine arrivés à la moitié de leur coupe, que le Tuan Mendez, se frappant le front comme un homme inspiré... par le désir de venger la chute de ses reins offensée, ordonna d'arrêter les travaux pour aller couper dans la forêt de jeunes arbres, les plus touffus possibles.

Ce travail exécuté, il les fit planter en terre, tout autour des tecks destinés à servir d'obstacle.

Le but du renégat était évidemment de cacher à l'ennemi la vue des travailleurs, et de les abriter. Découverts, il n'eût pas manqué de les canarder, de façon à les arrêter dans l'exécution de leur projet.

Le renégat avait une pensée en tout point digne de son infernal caractère et de sa lâcheté, car il n'avait même pas le mérite de la bravoure d'un pirate.

Après avoir observé quelques instants le soleil et la proa ennemie, il ordonna aux pirates bûcherons de cesser leur travail, puis il fit une marque, avec la pointe de son kriss, sur un rocher où l'ombre se projetait.



..... Je me jetai sur celui qui était le plus rapproché.....

C'était une montre improvisée avec laquelle Mendez mesurait la marche du temps. L'opération terminée, il ordonna que les haches se remissent en mouvement.

Au bout de dix minutes, il les arrêta de nouveau, jeta un coup d'œil haineux sur le bâtiment du sultan ; et, comme s'il se fût parlé à lui-même :

— Maintenant, dit-il, je suis sûr de mon fait, ils sont perdus. Désormais, je puis me passer du coup d'œil et de la pièce de douze du capitaine danois.

A ces paroles, les deux maîtres de la proa et les assistants comprirent enfin le sort réservé aux émissaires du sultan, qui approchaient toujours en louvoyant.

IX

On a vu des exemples d'humanité chez des bêtes féroces, pourquoi n'en aurait-on pas trouvé chez des pirates qui, après tout, faisaient un métier passé dans les mœurs malaises ?

Aussi les deux maîtres convinrent entre eux, bien entendu en *aparte*, que le renégat, quoique ayant bien quelque droit de représailles, était un misérable qui, après tout, assumait sur lui seul la responsabilité de sa conduite. Mais ils reconnurent aussi qu'il représentait parmi eux leur maître, le sultan de Basilan, lequel prendrait lui-même

sa bonne part de responsabilité de l'acte atroce que son âme damnée, le renégat, allait commettre.

La proa du sultan de Holo marchait toujours à son but, et les haches du renégat au leur.

Enfin, le bâtiment n'est plus qu'à deux cents mètres de l'entrée de la passe, et comme son capitaine n'y remarque aucun préparatif de défense, il semble vouloir s'y engager avec toute sécurité, car le pilote qui gouverne connaît la profondeur relative d'eau, à ce moment de la marée.

Ainsi que le second maître l'a déclaré, on remarque à bord un nombreux équipage.

Le mousquet au poing, ces hommes se trouvent échelonnés le long de la lisse de tribord, pour faire face au point qui leur paraît le plus menaçant.

Leurs têtes acajou seules paraissent au-dessus des bastingages. On s'aperçoit qu'ils se garantissent, sans doute dans la crainte que les pirates ne soient cachés dans les rochers, ou derrière le fourré de palétuviers qui bordent la passe.

A ce moment, Tuan Mendez, l'œil étincelant, tour à tour fixé sur l'ombre de son rocher et sur le bâtiment ennemi, excite les travailleurs de la voix et du geste.

Enfin, quelques minutes s'écoulent encore, et un double craquement se fait entendre. Un immense cri de détresse lui répond du bord ennemi.

Ce sont les deux géants des forêts qui tombent avec un fracas horrible, le premier dans les flots, le second en travers, sur la grande proa de guerre, qu'il a écrasée et presque coupée par la moitié.

Quel horrible spectacle frappe alors les yeux !

Le bâtiment, presque coulé, se trouve arrêté entre les deux immenses tecks.

Une partie de leurs longues branches sortent des flots, pendant que l'autre s'y enfonce profondément.

On aperçoit plus de vingt cadavres étendus sur la partie du pont qui n'est pas encore submergée.

Quant aux survivants, on les voit chercher à atteindre à la nage les branches des deux arbres, seule planche de salut qui leur reste contre la dent cruelle des requins qui, après à la curée, vont bientôt arriver dans la passe pour se repaître des dépouilles des vaincus.

Ceux des naufragés qui sont assez heureux pour y arriver, se blottissent derrière les grosses branches et dans le fourré, afin de se garantir des balles que font pleuvoir sur eux les pirates embusqués à terre.

Enfin, Tuan Mendez, avec cette cruelle persévérance dont nous lui avons déjà vu donner tant de preuves, fait préparer le *youyou* et le radeau.

Les hommes qui les montent sont armés de mousquets et de haches.

Le renégat veut encore aider à la déroute de l'ennemi, désormais sans défense ; il s'embarque sur le *youyou*.

Les pirates arrivent à vingt pas de l'estacade, et de là, commandés par les maîtres et par Mendez, ils fusillent avec acharnement tous les malheureux qui s'obstinent à rester cachés dans le fourré.

Le Tuan Mendez ordonne de tout massacrer, afin, dit-il, que nul des survivants ne puisse aller donner l'alarme à Holo.

Mais tandis que les hommes de la petite proa et du radeau, qui ne peuvent passer outre, continuent leur massacre, une des pirogues du bâtiment submergé sort tout à coup du fourré de l'arbre abattu et, vigoureusement payée par quatre hommes, parmi lesquels on remarque le capitaine, elle cherche à gagner Holo.

Tuan Mendez, en apercevant cette fuite, se fait porter à terre, puis se précipitant vers Bill et le capitaine Mertens, il leur enjoint de pointer leur pièce et de tirer à outrance sur les fuyards.

L'un et l'autre de nos braves captifs, qui n'ont nul désir d'exécuter cet ordre, déclarent que ladite pièce étant établie à poste fixe et sans affût, la chose est rendue complètement impossible par cet état de stabilité.

L'intendant a compris qu'à tout prix il faut que la retraite soit coupée au capitaine de la proa ennemie.

La vie et la fortune des pirates courent le plus grand danger, s'il parvient à atteindre Holo, car avant qu'un passage ait été ouvert dans la passe, ils auront sur le dos toute la flottille du sultan.

— Deux piastres fortes par homme, si nous parvenons à atteindre les fuyards ! dit-il.

Immédiatement, quatre pirates, les meilleurs payeurs du bord, se présentent : Tuan Mendez, suivi du second maître, les embarque et passant le youyou par-dessus le tronc des tecks, aussitôt la chasse commence acharnée.

X

Vingt minutes s'écoulent. Pendant ce laps de temps, les deux embarcations ennemies semblent lutter de force et de vitesse, sans que l'avantage de l'une ou de l'autre se dessine sensiblement.

Le vent soufflait du sud-ouest ; tout à coup, par un revirement subit, il passa à l'est.

Sans perdre de temps, le second maître fit hisser la voile. Dès lors, l'avantage de vitesse se montra en leur faveur.

Enfin, les pirates de Basilan arrivent à cent mètres environ de leurs antagonistes. Mendez engage le second maître, qui avait la réputation de bon tireur, à ajuster le capitaine de la proa. Le coup part et, au lieu d'atteindre le but visé, la balle va frapper le flanc de l'embarcation à fleur d'eau.

Un désordre complet semble alors régner à bord, car l'eau, par cette voie, envahissait évidemment l'intérieur.

Le capitaine de la proa du sultan, comprenant dès lors que la fuite lui était impossible, vira de bord et vint résolument au-devant de l'ennemi.

Un pistolet d'une main et son kriss de l'autre, il se tient debout, sur l'avant de la proue, les dents serrées et la face livide.

Sans nul doute la suprême résolution de l'intrépide Malais est de mourir en combattant.

Déjà les deux embarcations ne sont plus qu'à quelques mètres l'une de l'autre. Enfin, elles se joignent. Les Malais de Holo se précipitent dans l'embarcation de Tuan Mendez; leurs kriss décrivent dans l'air des cercles fantastiques et lancent mille éclairs.

Dès lors, sans désespérer, un combat acharné, terrible, commence. Bientôt la proa submergée chavire, et les quelques survivants, enlacés les uns aux autres dans une étreinte de mort, en se noyant, se frappent encore de leurs kriss empoisonnés.

L'étreinte de la mer achève ceux à qui il reste encore un souffle de vie.

Le capitaine de la proa de Holo, apercevant enfin Tuan Mendez qui, surchargé par les piastres, prix de la vente des esclaves, qu'il porte toujours dans sa ceinture, cherche à regagner à la nage son embarcation, se jette à sa poursuite. Il atteint le renégat. Ce dernier lance à son assaillant ce regard faux et terne que le tigre jette sur le lion.

En se mettant en défense, le capitaine de Holo, réunissant toutes ses forces dans un suprême effort, saisit le Tuan renégat par les cheveux : un instant, il le soulève au-dessus des flots, et lui enfonce son kriss jusqu'à la garde au défaut de l'épaule.

Cette justice faisant :

— Meurs donc, infâme ! lui dit-il, et que mon dernier moment soit au moins adouci par la satisfaction de t'avoir puni comme tu le méritais :

Alors, Tuan Mendez, comme un lâche mis au pied du mur, reconnaissant que sa dernière heure a sonné, se cramponne fébrilement au cou de son ennemi, et lui répond au milieu d'un spasme, avant-coureur de la mort.

— Soit, stupide sauvage ; mais au moins, moi aussi, m'attachant à ton corps comme la pieuvre à sa proie, j'aurai la satisfaction de t'entraîner à ma suite au fond de l'abîme.

Pendant un moment très-court, on vit une masse compacte se tordre à la surface comme l'eussent fait deux boas animés au combat ; puis un bras se leva, une étincelle jaillit, et le flot, jaloux de son tribut, une fois de plus se teignit du sang immonde du renégat.

Tout à coup la nageoire dorsale d'un requin âpre à la curée fend les flots.

Arrivé à l'endroit où avait eu lieu cette rencontre suprême et l'immersion des deux pirates, on aperçut son énorme queue presque triangulaire sortir des flots et y disparaître complètement.

Un nuage d'écume se répandit dans l'air, puis, un instant après, on aperçut l'affreux squalo remonter à la surface, entraînant avec lui la masse compacte formée des deux cadavres toujours étroitement enlacés.

Plusieurs fois, on vit l'ogre des mers fondre sur sa proie et la déchiqueter par lambeaux sanglants. Bientôt, d'autres convives se présentèrent au lugubre festin et, pendant plus de vingt minutes, cet affreux spectacle dura.

Au bout de ce laps de temps, il ne restait plus rien des deux ennemis, si ce n'est

leurs ossements, qui coulèrent lentement au fond de l'abîme, déjà jonché des restes de tant d'illustres ou vulgaires victimes.

Ah ! combien de marins, combien de capitaines,
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines
Dans ce morne horizon se sont évanouis !
Combien ont disparu, dure et triste fortune !
Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,
Sous l'aveugle océan à jamais enfouis.

Trois hommes seulement avaient survécu à cet affreux combat : le second, un de ses pirates, puis un des marins du sultan.

Ils étaient heureusement parvenus à gagner à la nage l'embarcation de Holo, vers laquelle nageait Tuan Mendez lorsque son adversaire l'avait atteint.

Plus humain que l'intendant, les deux pirates survivants s'étaient contentés de faire leur ennemi prisonnier, et de le ramener dans l'embarcation à la crique de relâche. Là il fut gardé à vue jusqu'au départ des pirates pour Basilan, puis relâché par ordre du premier maître.

Inutile de chercher à dépeindre la satisfaction intérieure que ressentirent Bill et le capitaine Mertens, en apprenant la fin horrible, mais bien méritée, du Malais Mendez. Il ne fut regretté de personne, y compris même les pirates, qui méprisaient en lui, tout en le craignant, l'infâme renégat.

Parfois la Providence, comme pour infliger un salutaire exemple, devance l'heure fatale des châtiments !

CHAPITRE IV

Histoire de Mendez. — Fuite des pirates de Basilan. — Le capitaine Mertens, condamné à être jeté en pâture au crocodile favori de Joussof. — Bill délivre son ami. — Attaque et mort des sentinelles des pirates. — L'une d'elle est jetée au dit favori, comme compensation. — Fuite de nos deux aventuriers.

I

En quelques mots, voici l'histoire du renégat Mendez.

Ayant été pris quelques années auparavant, par les pirates de Basilan, à bord d'un bâtiment espagnol où il remplissait les fonctions de médecin, son caractère rusé et intelligent n'avait pas échappé à l'observation dont il était l'objet de la part de Joussof, qu'il avait réussi à guérir d'une fièvre pernicieuse.

Cette cure avait fait connaître Mendez parmi les riches Malais ; aussi gagna-t-il bientôt leur confiance, et assez d'argent pour racheter sa liberté, de Joussof son maître.

L'empirique, présageant la belle fortune qu'il était appelé à faire par la médecine,

qu'il exerçait en vrai charlatan, avait renié ses croyances et embrassé la religion mahométane.

Enfin, Joussouf se l'était associé pour le commerce d'esclaves, honteux trafic dans lequel il avait vite ramassé une assez belle fortune pour avoir le droit d'être appelé *Tuan Mendez* — monseigneur Mendez.

C'est le succès qui fait les *grands hommes*, c'est le destin qui les défait !

Lorsque les vainqueurs arrivèrent au campement, les travaux du déblai de la passe étaient très-avancés.

Le premier maître n'avait pas perdu son temps.

Au moyen de l'ancre de rechange de la grande proa, mouillée à deux cents mètres au large, et de poulies munies de bons grelins, on était parvenu à déranger assez la cime des arbres qui barraient la passe, pour laisser le passage libre.

Il ne restait plus qu'à inhumer les morts, et à embarquer de nouveau à bord la pièce qui, l'on s'en souvient, avait été retirée de la cale, pour arrêter la proa du sultan.

Les Malais, comme tous les peuples primitifs, portent un grand respect aux morts, et quoique les pirates fussent très-pressés — cela se comprend — de quitter ces parages dangereux pour leur sécurité, ils réunirent tous les cadavres jetés par les flots sur le rivage, et prirent leurs dispositions pour les inhumer tant bien que mal.

La mutilation de tous ces cadavres ayant séjourné quelques instants dans la mer était un spectacle douloureux à voir.

Les uns paraissaient presque complètement écrasés par la chute du géant des forêts en travers du pont de la proa. Ces derniers, ainsi que ceux qui étaient tombés sous les balles des pirates, avaient tous un ou deux membres arrachés ; quelquefois même la moitié du tronc manquait.

Cette affreuse mutilation était, on le devine, l'œuvre des requins et des caïmans, animaux cruels et voraces, très-répandus sur les côtes des îles de l'archipel malais, qui, selon leur habitude, après le combat, s'étaient abattus en grand nombre sur les cadavres des vaincus.

On découvrit sur les bords de la crique une grande excavation naturelle parmi les rochers de porphyre. C'est là que ces tristes restes furent portés et arrimés les uns sur les autres.

Des fascines de branches ayant été coupées et étendues sur ces dépouilles, on déposa par-dessus le tout le plus de pierres que l'on put réunir, afin de les préserver de la profanation des bêtes fauves.

Des lianes en fleurs, où figuraient principalement celles si gracieuses du poivrier à bétel, suspendues à la voûte formée par les hautes futaies, venaient poétiquement s'étendre sur ces tristes dépouilles mortelles. C'était un suaire en tous points digne de ces enfants de la nature, qui ne connaissaient point le divin signe de notre rédemption.

Cette triste et imposante cérémonie n'était pas encore entièrement terminée, que la sentinelle, placée en vedette au sommet d'un teck, prévint qu'elle apercevait une flottille de proas de guerre qui, en toute hâte, sortaient du port de Holo ; elle ajouta

qu'à la faveur d'une brise excellente elles se dirigeaient rapidement vers le point qu'on occupait.

Le premier maître se rendit à l'extrême pointe de la passe, et, du haut d'un rocher élevé, ayant constaté la véracité des paroles de la sentinelle, il ordonna qu'on embarquât en double, et que de même on se mît en route pour Basilan.

Vingt minutes après, la proa de course, rendue victorieuse par le génie malfaisant du renégat Mendez, appareillait, et, sous l'impulsion d'un vent prospère, doublait heureusement l'obstacle de la passe.

De leur côté, les proas de Holo, reconnaissant que l'ennemi cherchait à échapper, larguèrent toutes leurs voiles.

Dès lors, commença une de ces courses grandioses, vertigineuses, comme ces bâtiments d'une extrême finesse de construction en ont seuls le secret.

II

A l'exemple de l'ennemi, la proa de Basilan augmenta encore sa voilure, car n'ayant pas eu le temps de se halier au large avant l'arrivée de la flottille du sultan, il fallait qu'elle se sauvât par une marche encore supérieure à celle des bâtiments de chasse.

Les voiles de fortune de la fugitive, bien imbibées d'eau de mer, afin d'en rendre le tissu plus serré, furent installées, et au bout de quelques minutes elle volait plutôt qu'elle ne naviguait sur les flots azurés océaniques.

Une seule des trois proas du sultan ayant mieux serré le plus près du vent, l'approcha à portée de pierriers et lui lâcha une bordée.

Quelques projectiles traversèrent les voiles, tuèrent un pirate, rien de plus.

La fugitive riposta avec la pièce à longue portée, que le capitaine Mertens avait à tout hasard installée sur un affût de fortune.

Son premier coup n'avait pas été heureux; le second le fut davantage, car le boulet qu'il envoya ayant coupé le maître-mât de la proa de Holo à deux pieds du pont, il s'affaissa dans les flots, avec un craquement sinistre.

Un immense cri de victoire retentit à bord de la proa de Basilan, qui se voyait enfin sauvée par ce coup heureux de notre capitaine.

Inutile de dire la satisfaction que l'on ressentit à bord.

Tous, pirates subalternes comme captifs, félicitèrent le capitaine Mertens et Bill, qui avaient à eux deux chargé, visé et déchargé ladite pièce *sauveuse*.

Seuls, le premier et le second maître, quoique très-satisfaits du dénouement du drame par rapport à leur personne et à leur intérêt, ne joignirent pas leurs compliments à ceux de leurs hommes.

Comme marins, ils se montraient jaloux des capacités qu'ils reconnaissaient supérieures aux leurs.

C'étaient des Malais civilisés.

Enfin, la proa a gagné la haute mer; elle est sauvée, si toutefois la *piratesque* n'est pas abordée par le bâtiment croiseur d'une nation civilisée, qui sans doute n'entendrait pas raillerie sur le chapitre de la piraterie ni sur celui de la vente des esclaves chrétiens.

S'il est un dieu protecteur des pirates et des mécréants, c'est assurément *Sa Majesté le Diable*.

Certainement, il se montra favorable à ses élus, dans cette circonstance, car pendant tout le trajet de Holo à Basilan, qui dura à peine quarante-huit heures, le vent se montra constamment propice ; de plus, aucun bâtiment chasseur n'avait été aperçu.

Le lendemain de leur départ de Holo, vers les cinq heures du soir, les pirates élus du diable doubleront le pointe sud de la baie de Maloso.

Tout à coup, une embarcation légère montée par trois indigènes se détache de la côte, et se dirige vers eux.

Elle naviguait à la voile ; poussée par un vent excellent, elle fut bientôt arrivée dans les eaux de la grande proa de course.

Le premier maître, ayant reconnu dans le timonier le sultan Joussouf, fit mettre en panne.

Quelques minutes après, le roi des pirates montait à bord. Son regard inquiet parcourut rapidement le pont du bâtiment, cherchant un visage qu'il ne trouvait pas.

— Mendez est-il donc malade ? fit-il, s'adressant au premier maître.

— Mort, noyé, sultan.

— Par Mahomet ! il a eu là une bien mauvaise idée. Et les piastres provenant de la vente de mes esclaves chrétiens ?

— Au fond de l'Océan, avec lui, seigneur.

— Par tous les diables ! l'imbécile aurait bien fait de les laisser à bord, dans son coffre, avant d'entreprendre ce voyage désagréable.

— C'est vrai, seigneur ; mais nous avons eu le bon esprit de réclamer avant l'événement notre part de prise ; l'équipage n'a rien perdu.

— Cela ne fait pas complètement mon affaire. Combien aviez-vous vendu de chrétiens ?

— Seize, Seigneur sultan.

— Malédiction sur celui qui me fait subir une telle perte ! Comment la chose est-elle arrivée ?

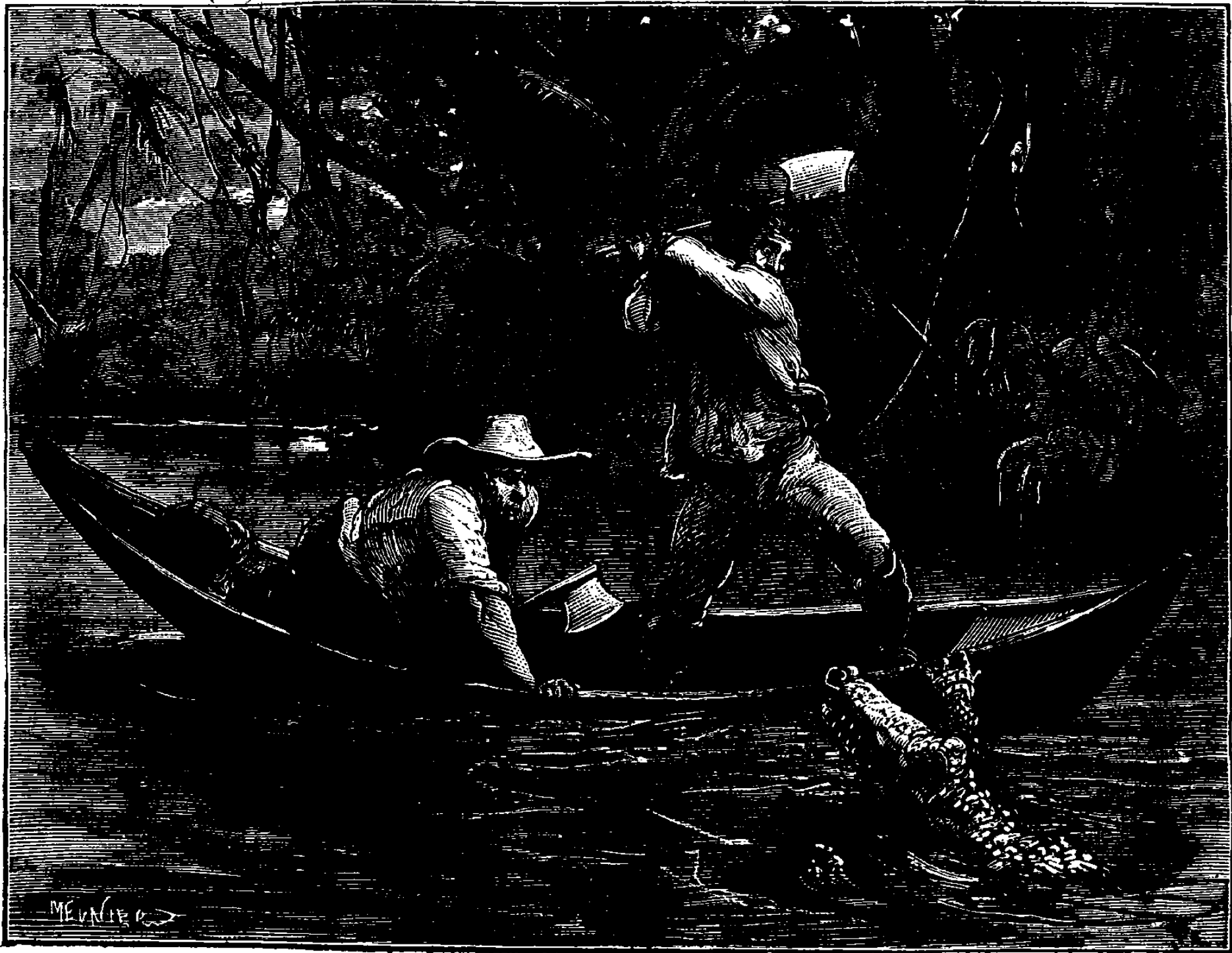
Le second maître lui raconta alors, jusque dans leurs moindres détails, les incidents de la mort de son intendant.

Quand il eut achevé, Joussouf lui demanda s'il croyait possible de repêcher le corps du noyé.

— Seigneur sultan, la chose me semble d'autant plus difficile, que Tuan Mendez doit être à l'heure qu'il est, ainsi que les piastres qu'il avait dans sa ceinture, dans le ventre des requins.

Joussouf reconnut à regret que, dans de telles conditions, la pêche de Tuan Mendez, ou plutôt de ses piastres, était complètement impossible.

Ensuite, le premier maître rendit compte au sultan de la fin malheureuse du matelot, alors en goguette, au marché à esclaves de Holo, puis enfin, de la mort de ceux qui avaient péri dans le combat où avait succombé Mendez ; mais comme le sultan magnanime des pirates estimait infiniment plus un sac de piastres que trois pirates qu'il pouvait si facilement remplacer à son bord, il ne parut nullement affecté de cette perte.



Le capitaine Mertens asséna sur la tête du monstre un formidable coup de hache.

III

Quelques instants après le coucher du soleil, les forbans, ayant toujours à bord leur souverain et sa proa à la remorque, arrivaient dans la petite crique habituelle de leur mouillage.

Une mauvaise nouvelle se répand vite ; aussi, à peine les premiers pirates débarqués étaient-ils de retour dans leur kampong, tout voisin de la crique, qu'un certain nombre de femmes et d'enfants qui l'habitaient arrivaient par groupes au débarcadère et à la clairière de la case des captifs.

Le chagrin des mères, des sœurs et des épouses des victimes qui avaient succombé à Holo, se traduisit dès lors par des cris plaintifs.

La douleur de ces filles de la nature était navrante. Elles se roulaient à terre, s'arrachant la figure et les cheveux.

Elles étaient belles de formes, belles encore dans leur douleur nullement de commande.

Les gémissements des Malaises durèrent pendant la plus grande partie de la nuit, et leurs cris déchirants vinrent plus d'une fois troubler le sommeil des captifs.

En Malaisie, les femmes de la côte sont bien supérieures aux hommes. Douces et soumises, elles savent s'incliner devant leur devoir; elles savent encore — ce que nos belles civilisées de France nient obstinément — qu'elles sont le second être de la création et qu'elles ne doivent pas primer le premier.

Quand la femme malaise parle, on serait porté à croire qu'elle soupire d'amour; d'autant plus que la langue malaise prête beaucoup, par ses modulations pleines de douceur, à rendre agréable leur langage.

Les femmes malaises sont généralement belles, quoique, ainsi que les hommes, elles se teignent les lèvres en rouge avec du bétel et les dents en noir.

Le vêtement ordinaire de la femme des villes est le sarron rouge, vêtement essentiellement national. Une camisole d'indienne couvre ses épaules. Les jeunes filles ne portent pas la camisole dans l'intérieur des cases; elles vont les épaules, les bras et les seins nus.

Les unes, sans s'inquiéter des modes ainsi que nos fashionables françaises, portent leurs cheveux rudes et noirs relevés sur le sommet de la tête, à la mode chinoise; les autres les laissent pendre sur les épaules, comme le faisait la blonde Ève dans le paradis terrestre.

L'intérieur de ce pays primitif, berceau de l'humanité, est aussi un Éden dont les habitants frugivores vivent à l'état de béatitude constante.

Dans ce pays, dit de l'extrême Orient, au climat toujours doux, l'homme semble avoir un vague souvenir du paradis terrestre, où notre premier père communiait par l'amour avec la nature entière.

Le kampong des pirates, tout au plus éloigné d'un demi-mille de la clairière, avait un cachet tout particulier de propreté et de confort. Cette aisance toute relative provenait du voisinage d'une propriété appartenant à Joussouf, roi de céans.

Ce village se composait d'une trentaine de cases construites en bois, et, selon la coutume malaise, juchées sur pilotis.

Chacune de ces cases était abritée par un bouquet d'arbres à la verdure éternelle.

C'étaient des palmiers — l'arbre des grèves — des tamariniers, de grands sapans, et des bananiers aux immenses feuilles soyeuses et vertes. Le long de ces troncs grimpaient le poivrier-bétel et toutes les lianes odorantes de ces contrées heureuses.

Autour du kampong s'étendait une palissade établie en fort madriers, sorte de rempart destiné à protéger les habitants, en cas de surprise, soit de la part de l'équipage d'un bâtiment croiseur, soit enfin de celle des tribus hostiles de Biadjous — habitants de l'intérieur — qui rendent quelquefois aux pirates de la côte ce qui appartient aux pirates, c'est-à-dire coup pour coup.

Intérieurement, à hauteur d'appui de la palissade, il existe un chemin de ronde, où des sentinelles veillent la nuit, dans les moments souvent répétés où les pirates se trouvent en guerre avec une tribu voisine.

Les Malais habitants des côtes ne s'occupent point d'agriculture, la mer seule est leur champ d'exploitation.

Ils ne vivent que des fruits que leur livre généreusement la nature, ou des poissons qu'ils pêchent en attendant — embusqués derrière un rocher de corail — une proie à saisir ou un bâtiment à piller.

Voilà le portrait fidèle du Malais, cet enfant de la mer, bercé sur son sein dès sa plus tendre enfance.

Le lendemain de leur arrivée de Holo, les pirates, après au bulin, reprirent la mer.

Ils revinrent le jour suivant, avec un chargement d'essences de la Mecque et de l'Inde, de musc du Tonquin, de baumes précieux, de parfums d'Arabie, de l'Inde et de la Chine, plus quelques barils de camphre malais. Ils avaient pillé ces marchandises à bord d'un trincadour de Manille.

L'équipage n'était composé que de cinq Tagals et de deux Espagnols. Tous vinrent grossir le nombre des captifs.

Le camphre malais était une bonne prise pour le sultan Joussouf, car cette substance précieuse est fort estimée, même en Malaisie, où on l'appelle *campour-barous*.

On le récolte le plus généralement dans l'île de Sumatra. Il se trouve entre l'écorce et l'aubier d'un arbre appelé par les naturalistes : *dryabalanos camphora*.

Les Chinois sont fort amateurs du camphre malais. Ils lui attribuent des propriétés toutes particulières et même merveilleuses; aussi échangent-ils volontiers une livre de ce produit précieux pour un demi-quintal du leur.

IV

Le pavage en bois du chemin qui conduisait du débarcadère à la clairière étant terminé, dès le lendemain de l'arrivée des captifs de Holo, Joussouf les avait occupés à entourer, avec des troncs d'arbres, une certaine partie du rivage.

Le roi des pirates disait, avec quelque raison, que le travail c'est la santé.

Le but du vieux forban était d'établir des bains, où les captifs pourraient désormais se baigner sans crainte d'être dévorés par les requins qui pullulent dans la baie de Maloso, ou, mieux encore, par le crocodile favori du roi des pirates, qui, paraît-il, jouissait d'une liberté d'actions et d'une impunité d'autant plus grandes que son digne maître avait défendu qu'on lui fit aucun mal, quoique très-nombreux fussent ses méfaits.

De temps à autre, par exemple, le monstre entraînait dans les profondeurs de la baie et dévorait les enfants d'un kampong voisin, qui avaient l'imprudence de jouer sur les bords de la baie.

Il est juste d'ajouter que Joussouf avait élevé le monstrueux amphibie depuis sa plus tendre enfance, c'est-à-dire depuis le moment où il était sorti de l'œuf, jusqu'à celui où, quelques années après — déjà adulte — escaladant les murs du réservoir où il était relégué, il prenait la clef des profondeurs de la baie, emportant avec lui, comme provisions de bouche pour l'avenir, un des esclaves de Tuan Mendez.

Les méchantes langues malaises allaient même jusqu'à affirmer que Joussouf avait couvé lui-même cet œuf de crocodile.

Le père nourricier avait, paraît-il, beaucoup ri de la préférence et de la prévision de son déserteur, en choisissant un esclave de son médecin. Toujours est-il qu'il connaissait tellement bien son protecteur que lorsque le roi des pirates l'appelait, des bords de la proa ou du rivage, avec sa conque marine, on le voyait toujours apparaître,

saisir la proie qu'il lui jetait, puis disparaître pour aller la dévorer au fond de son liquide empire.

Le ventre du monstre était la sépulture ordinaire des captifs qui mouraient de chagrin ou de la fièvre paludéenne à la case de la clairière.

La supériorité du capitaine Mertens lui avait fait des ennemis parmi les pirates. De ce dernier nombre étaient les deux maîtres de la proa, qui n'avaient pas été dupes de la comédie qu'il avait jouée avec Bill, au marché à esclaves de Holo, dans le but d'éloigner les acquéreurs ; aussi avait-il été recommandé au prône, c'est-à-dire aux mauvais traitements du chef de chantier, qui ne laissait jamais échapper l'occasion d'agir en conséquence avec notre Danois.

Les captifs abattaient les arbres qui devaient former la palissade appelée à entourer les bains projetés.

Malgré les sages avis du capitaine Mertens, le chef du chantier avait voulu faire tomber un des géants des forêts dans les eaux de la baie, alléguant que, non-seulement il serait tout transporté sur le terrain de son emploi, mais encore qu'il serait plus facile de l'y débiter.

Le premier point était peut-être juste, mais le second ne l'était pas, par le fait du voisinage constant des requins et du crocodile, le gourmand *Manis*, en langue malaise, doux.

Enfin, l'avis du gardien en chef prévalut près de Joussouf, et le grand sapan tomba avec un fracas maïestueux dans la baie.

Immédiatement tous les captifs, armés de scies et de haches, s'installèrent le plus prudemment possible, qui sur le tronc, qui dans le fourré du sapan abattu, afin de couper les branches nécessaires à l'établissement de la palissade des bains.

Avant qu'elles fussent détachées du tronc, on les amarrait avec une corde au moyen de laquelle ces branches étaient attirées à terre une fois coupées.

Dans une de ces opérations, l'une d'elles ayant accroché un jeune novice alors occupé à la scier, l'entraîna à l'eau.

Il disparut un instant aux yeux de ses camarades, d'autant plus terrifiés que, constamment, pendant leur travail, ils avaient vu se produire, au-dessous d'eux, des oscillations parmi les branches immergées, ce qui indiquait clairement que *Manis* et ses congénères, rois des ondes, veillaient, attendant leur proie.

Cependant, au bout de quelques secondes, le novice reparut.

Les traits affreusement contractés par la frayeur, il tendit les bras, demandant du secours à ses camarades. A cette vue, le capitaine Mertens, d'un bond de marin et d'homme de cœur, se précipite du côté où son dévouement peut être utilisé.

Saisissant le novice par une main, il le soulevait déjà hors de l'eau, quand l'affreux crocodile — digne élève du vieux forban, — avec une vivacité sans exemple, se rua sur le malheureux novice, lui saisit une jambe, cherchant, par des secousses furieuses, à arracher sa victime au capitaine Mertens.

Mais notre robuste Danois, s'arc-boutant contre le tronc du sapan, tint bon le novice, tandis qu'il assénait un vigoureux coup de hache sur la tête du monstre.

Renonçant dès lors à sa proie entière, *Manis* ferma avec un bruit sec ses horribles

mâchoires, et trancha la cuisse du malheureux novice, membre qu'il entraîna, comme fiche de consolation, au fond de son liquide élément.

La victime fut portée par ses camarades attristés à la case-prison ; mais Tuan Mendez ayant emporté avec lui au fond de l'Océan ses connaissances chirurgicales, le pauvre novice n'avait pu être secouru à temps ; aussi, le soir même, — se disant bien heureux d'être enfin débarrassé de la vie, — il expirait après avoir perdu tout son sang.

V

Lorsque Joussouf apprit cette nouvelle perte, il entra dans une colère bleue. Il fit comparaître le capitaine Mertens à sa barre, et d'un ton tempête, il lui fit demander par l'interprète de quel droit il avait osé frapper d'un coup de hache son crocodile familial.

— Mais, sultan, répondit le brave Danois, je voulais vous conserver un esclave, et surtout sauver un homme de la mort.

— Tu ne sais donc pas, chien maudit, que je vous sacrifiais tous pour un coup de griffe de mon crocodile ?

— J'étais loin de croire à une telle énormité, sultan, et vous me permettrez même, par respect pour vous, de vous dire que je ne crois absolument rien de votre assertion.

— Je te trouve un peu trop osé, chien de chrétien, fit Joussouf en frappant le capitaine Mertens avec un tronçon de canne à sucre qu'il portait à la main en guise de bâton de soutien. Eh bien ! pour que tu croies à mes assertions, je t'annonce que, si demain *Manis* porte la plus petite blessure à la tête ou même dans n'importe quelle partie du corps, je te condamne d'avance à lui être jeté tout vivant en pâture. Tu es gros et gras, *Manis* fera avec tes chairs palpitantes un repas de sultan.

— Je ne puis rien répondre à des paroles aussi dénuées de raison ; je subirai la peine, n'ayant aucune facilité de m'y soustraire. Que la volonté de Dieu soit faite !

— Je suis enchanté de ta résignation, mais dans peu de temps j'espère que toi et les tiens vous saurez qu'à mes yeux un esclave chrétien ne vaut pas une griffe de *Manis*.

En attendant que l'examen puisse être fait, j'ordonne que ce chrétien imbécile soit jeté au trou des condamnés, fit le vieux forban en s'adressant au chef des gardiens.

— Un mot ! fit l'infortuné capitaine. Est-ce donc là la récompense promise par Tuan Mendez et que je devais attendre du puissant sultan de Basilan, pour avoir sauvé sa proa de course et son équipage au combat de Holo ?

— J'ignore ce qu'a promis le renégat Mendez ; dans tous les cas, s'il a promis, c'est sans mon agrément ; or, je ne puis reconnaître ce qu'il n'eût pas reconnu lui-même.

— C'est infâme ! voilà mes mains : qu'on les enchaîne.

Immédiatement, notre héroïque Danois fut solidement garrotté des mains, à la grande peine de Bill, et conduit pour la deuxième fois au lieu qu'il ne connaissait déjà que trop.

Ainsi que Joussouf l'avait dit, le lendemain l'épreuve eut lieu.

Dès l'aube, le vieux sacripant fit transporter le cadavre du malheureux novice à bord de la grande proa complètement nu, il fut déposé sur le couronnement à ses pieds.

Joussouf avait voulu que les captifs assistassent à la cruelle cérémonie, afin, disait-il, qu'ils pussent juger par eux-mêmes si son favori avait oui ou non été blessé par le capitaine Mertens, et qu'au cas échéant, ils fussent bien convaincus qu'il n'avait pas été injustement condamné à être dévoré.

Sous la surveillance de leurs gardiens, tenant tous à la main leur kriss nu et empoisonné, les captifs furent échelonnés sur les bords de la baie, en face du mouillage de la proa, et là ils attendaient, dans la plus profonde consternation, que les rayons du soleil levant vinssent éclairer le premier acte de la scène féroce qui allait être jouée entre le roi des pirates et son favori.

Semblable à la statue personnifiant le crime, Joussouf est debout à l'arrière de son bâtiment, il tient sa conque marine dans sa main, qui tombe inerte le long de son torse osseux et bistré.

Le regard du sultan, chargé de nuages, se fixe avec une attention soutenue sur l'horizon bleuâtre de la mer, du côté du levant.

Enfin, les rayons obliques de l'astre-dieu viennent frapper le couronnement de la proa. Alors Joussouf, portant sa conque marine à ses lèvres, en tire à trois reprises séparées un son vibrant et prolongé.

Quelques minutes après cet appel, *Manis*, la tête hideuse hors de l'eau, arrivait en produisant un remous sur la nappe tranquille de la baie.

Joussouf lui adressa quelques paroles que le doux amphibie comprit, paraît-il, car élevant complètement sa tête au-dessus de l'eau, il fit une risette à son viel ami, risette interprétée par un horrible craquement de mâchoires qui, sans doute, voulait dire : Sultan, mon généreux seigneur, tu m'as appelé, me voici ; maintenant, donne-moi donc quelque chose à croquer, ne fût-ce que la coriace personne.

Au moment où *Manis* montrait sa tête hideuse au-dessus de la surface de l'eau, le sultan, se retournant vers les maîtres et les pirates de la proa groupés derrière lui, leur dit :

— Vous l'avez constaté comme moi, mon crocodile porte à la tête une blessure, légère il est vrai, mais qui cependant vaut bien la disparition d'une de ses griffes.

Je le regrette pour votre bourse ; ce damné chrétien mourra dévoré par *Manis*, demain, au lever du soleil.

Les deux maîtres répondirent qu'ils faisaient volontiers l'abandon de leur part pour jouir de ce spectacle intéressant.

— Je n'attendais pas moins de votre générosité, fit le roi des pirates, vous serez donc satisfaits et réjouis en proportion de votre désintéressement.

Puis Joussouf se pencha sur le couronnement, et, s'apercevant que *Manis* s'était ennuyé à la bagatelle de la porte, emboucha de nouveau sa conque marine.

Cinq minutes après, l'horrible bête arrivait en battant gaiement les flots de sa puissante queue.

Alors Joussouf, saisissant le pauvre novice par la jambe qui lui restait, le suspendit

un instant au-dessus de l'abîme. A cette vue, Manis prit du cœur et bondit hors de l'eau pour saisir sa proie.

Deux fois le forban lui fit faire ce manège, afin qu'à leur tour les captifs constataient bien qu'il portait une blessure à la tête. Enfin, saisissant le corps du jeune novice, le vieux forban l'éleva au-dessus de sa tête.

— Tiens, Manis, mon fidèle ami, dit-il en lançant le cadavre dans le gouffre, tu as su te servir le premier plat, voici le second ; profite au moins des malheurs de notre bourse, et sois heureux.

Le monstre se précipita alors sur sa proie avec une furie terrifiante. Sa formidable queue, au moyen de laquelle cet amphibie, comme ses congénères, pourrait au besoin assommer un bœuf, fait jaillir autour de lui un nuage d'écume à travers lequel on le voit déchiqueter le corps de l'infortuné novice.

Il n'en reste bientôt plus rien que le sang, qui, répandu sur la surface, forme autour de la proa de course une ceinture en tous points digne d'elle.

Les captifs, plutôt que de rester témoins d'un spectacle aussi affreux, s'étaient voilé les yeux avec leurs mains.

Cette action atroce, quoique exercée sur un corps inerte, sur un cadavre, les glaçait d'horreur.

Mais les gardiens, en vraies brutes humaines, loin de partager leurs sentiments si respectables, riaient à l'endroit du bon appétit de Manis, et d'avance le félicitaient du splendide déjeuner qui l'attendait pour le lendemain matin.

VI

Bill ne perdit pas un mot de leurs facéties sauvages, et à partir de ce moment, son parti fut irrévocablement pris de sauver son ami ou de mourir à la tâche.

A cette fin généreuse, le temps le pressant, il arrêta l'exécution de ses projets pour la nuit suivante.

Notre énergique Irlandais en fit part à deux de ses camarades de captivité — le capitaine et le second du trincadour — tout récemment capturés, les excitant à tenter aussi, comme de vrais marins peu faits pour l'esclavage, de recouvrer leur liberté. Tous deux refusèrent, alléguant l'impossibilité absolue de réussir.

Bill put se procurer la moitié d'une lame de kriss qu'un de ses camarades avait su dérober aux pirates chargés de leur garde.

Au moyen de cette lame emmanchée dans [un morceau de bois dur, aidé de ses camarades, il parvint à enlever une des planches qui formaient le toit de la case-prison.

Les pirates s'étaient ménagé dans la clairière un grand sapan à l'abri duquel avait été construite la case-prison, dans le but de la protéger contre les rayons du soleil, si ardents dans ces contrées tropicales.

Cet arbre fut d'un immense secours à Bill, car, de dessus le toit, étant parvenu à en saisir une des branches, à la force du poignet, il s'était juché jusqu'au tronc, et de là, au moyen d'une autre branche flexible, il était descendu à terre, à plus de quarante mètres de l'endroit où se tenait la sentinelle chargée de garder les captifs.

Une fois à terre, Bill, sans bruit et effaçant le plus possible son puissant torse, avait gagné la forêt. Puis, à force de recherches, guidé par le chant monotone de la sentinelle, il était parvenu à découvrir le fameux silo des condamnés.

Son cœur débordant de haine contre ses oppresseurs, il s'approche en rampant à terre, à le confondre avec un serpent boa.

Il est à cinq pas de la sentinelle placée en surveillance près du capitaine Mertens, il l'observe au travers du fourré derrière lequel il se cache,

Au moment où un nuage qui fuit dégage les rayons de la lune, il la voit, comme il l'eût vue éclairée par le soleil, assise à terre, son mousquet entre les jambes ; ses épaules bistrées et suantes reflètent les rayons de l'astre des nuits.

Par moments, le menton et le nez camard de la sentinelle malaise, qui ne chante plus, viennent heurter ses genoux. Mais le choc, paraît-il, est sans importance et peu douloureux, car le dormeur continue son somme avec un entrain dont notre brave Irlandais comprend et apprécie toute la valeur.

Bill est humain à sa manière : il lui répugne de frapper un homme endormi ; il le faut, cependant, car du sacrifice du gardien dépendent la vie et la liberté de ceux qu'il aime.

Il n'y a pas de temps à perdre ; il faut qu'il se hâte.

Un instant, se trouvant les jambes embarrassées dans une liane, Bill se lève et trébuche. Le bruit de sa chute réveille la sentinelle qui, saisissant son mousquet, cherche d'un œil hagard la victime à frapper.

Ce mouvement fut sa condamnation suprême, car, avant qu'elle ait eu le temps de l'apercevoir, Bill, d'un bond de panthère, était arrivé sur l'imprudent forban, le saisissait aux cheveux d'une main assurée, et de l'autre lui plongeait son kriss dans la gorge. Puis, couchant sa victime à terre, Bill lui appuya fortement sa large main sur la bouche. Le genou sur la poitrine, il la maintint dans cette position jusqu'au moment où il se fut assuré que son cœur ne battait plus. Effectivement, la sentinelle des pirates venait de rendre son âme au diable, peut-être bien son créateur.

Alors, sans perdre de temps, Bill se pencha vers le silo et appela sourdement le capitaine Mertens.

— Qui est là ? fit ce dernier.

— Moi, Bill, votre ami dévoué qui viens vous rendre et la vie et la liberté ; alerte donc, mon brave Danois ! ne perdons pas inutilement un temps rendu précieux par la position.

— Mille sabords ! mon bon Bill, je me doutais qu'il se passait là-haut quelque chose de drôle ; merci ! mais comment sortir de ce silo ?

Alors Bill, saisissant une des lianes dont la sentinelle prévoyante avait entouré son poste, dans le but de se couvrir d'une attaque nocturne et de pouvoir ainsi dormir tout à son aise, la tendit au capitaine Mertens qui, à la force du poignet, fut vite arrivé à l'orifice du silo et dans les bras de son ami dévoué.

Pleins d'émotions, les deux conjurés se tinrent un instant serrés ; puis, se dégageant de cette douce étreinte, après s'être approprié le caleçon, les armes et les munitions du pirate mort, ils jetèrent le cadavre de la sentinelle malaise dans le fond du silo et s'enfoncèrent ensemble au plus épais de la forêt.

1202



Mon assaillant m'enlaça de ses grands bras.

Là, nos deux aventuriers convinrent qu'une bonne partie de la besogne était faite, mais que la plus difficile restait encore à faire.

A tout hasard, notre prudent Irlandais s'était affublé du léger costume de la sentinelle.

Possédant la langue du défunt, il avait voulu aussi posséder sa culotte. Bill savait que, si la parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée, le costume lui a été donné également pour déguiser sa personne.

— Maintenant, fit notre heureux Danois, il nous faut une embarcation.

— Nous en avons une qui nous tend ses flancs, à côté de la case de la clairière, enfin, celle qui fait le service de la terre à la grande proa de course.

— C'est vrai, si elle est encore à la même place ; mais il faudra toujours la porter à l'eau sans éveiller l'attention de la sentinelle ; là est le plus difficile.

— Elle dort à trente pas de l'embarcation, accrochée dans une fourche de palétuviers, tout aussi prudemment que celle qui veillait si peu consciencieusement, il y a à peine cinq minutes, à l'orifice de votre silo.

— Dans ce cas, il faut que nous réunissions toute notre force et toute notre adresse pour transporter à l'eau cette pirogue et, sans bruit, gagner le large. Les pirates n'ayant pas d'autre embarcation sous la main, ne pourront nous poursuivre de

suite ; Dieu aidant, peut-être pourrons-nous arriver à l'habitation du Chinois Mu-al-Mu, avant l'aube.

— Les haches de travail — je m'en suis encore assuré hier soir — sont toujours déposées dans l'excavation de rochers de porphyre que vous savez ; nous ne pouvons laisser passer une occasion aussi belle de nous en offrir à chacun une pour briser les portes du ravisseur de femmes, et, au besoin, lui fendre la tête en deux parties, égales ou non, peu m'importe.

— Le fait est que ces armes nous seraient d'un grand secours ; mais peut-être la sentinelle chargée de les garder veille-t-elle au lieu de dormir. Dans ce dernier cas, je crois qu'il serait plus prudent d'en faire le sacrifice, car non-seulement nous pourrions nous exposer à être repris, mais encore à recevoir une balle dans le corps.

— Enfin, dirigeons-nous de ce côté, dans le plus grand silence, et avant peu de temps nous serons fixés sur ce point essentiel.

Les deux conjurés, écartant alors avec soin les branches des halliers, arrivèrent à l'endroit où était remise la proa.

Ils constatèrent avec une vive satisfaction qu'elle n'était pas gardée.

La prenant chacun par un bout, nos fugitifs la transportèrent en silence au rivage. De là, ils se dirigèrent vers le rocher où étaient déposées les haches ; mais ils constatèrent que, sur les deux sentinelles chargées de les garder, l'une dormait et l'autre veillait en psalmodiant à mi-voix une chanson malaise, dont l'harmonie n'était pas positivement le côté le plus brillant.

— Que faire ? dit le capitaine Mertens, qui, plus âgé et plus raisonnable que Bill, semblait vouloir reculer devant l'attaque de vive force de la sentinelle vigilante.

— Nous souvenir du rapt de notre liberté, de celui de nos femmes, des coups qui nous ont été si lâchement distribués à Holo et ici, par ces mécréants, et ne point suivre le précepte de l'Évangile qui dit de pardonner les offenses.

Je le ferais peut-être volontiers pour un chrétien comme moi, capitaine, mais je ne me sens nullement disposé à la clémence envers des pirates musulmans qui, non-contents de m'avoir fait esclave avec ma chère Jenny, ont encore voulu me vendre comme un porc au marché.

On dit que la vengeance est le nectar des dieux ; eh bien ! moi j'ajoute : C'est aussi le gin d'un bon et juste Irlandais. Si donc votre humanité vous conseille de les épargner, moi, ma haine pour eux me dit de les exterminer tous, si je le puis, et c'est ce que je me charge de faire en moins de temps que je n'en ai mis à vous le dire.

Seulement, je vous prie de bien examiner la façon dont je vais m'y prendre pour vous prouver que vous aurez toujours en moi un homme au bras et au cœur solides, capables d'agir pour vous, capitaine, quand il vous répugnera trop de le faire par vous-même.

— Mon cher Bill, on ne se refait pas le cœur et le caractère à mon âge. S'il m'avait été donné de pouvoir exercer mon ressentiment contre Joussof ou contre son intendant maudit, je crois que je m'en serais donné à cœur-joie ; mais ces malheureux pirates n'étaient, après tout, que des instruments entre les mains de ces deux monstres, indignes d'être comptés parmi les hommes ; et si, au lieu de faire une descente à l'habitation du Chinois acheteur de nos femmes, nous l'eussions

faite chez ledit Joussouf, qui voulait me donner en pâture à son digne élève Manis, je vous affirme, Bill, que vous ne m'eussiez pas trouvé si disposé à la démence.

— Eh! pourquoi n'irions-nous pas rendre une visite à ce bon sultan? Je vous vous vois en si belle humeur batailleuse, que je serais vraiment disposé à croire qu'à nous deux nous pourrions faire le sac complet de son habitation, et cela d'autant plus facilement que j'ai entendu dire au pirate, à celui-là même qui, sans le vouloir, m'a appris où était située l'habitation du Chinois en question, que Joussouf avait à son service, une certaine quantité d'esclaves chrétiens, qu'il occupait à ses rizières, à la culture du taro et du gambier.

— Selon moi, il n'y faut pas penser pour l'instant. Si nous parvenons à arracher nos femmes des mains du nabab chinois, nous pourrions peut-être les mettre en sûreté dans une des cavernes profondes que l'on rencontre quelquefois sur ces côtes; et au moment où le forban nous croira bien loin, il nous verra lui tomber dessus. Oh! alors, mon jeune ami, il vous sera donné d'avoir une autre opinion de mon caractère et de mon cœur; si ledit Joussouf me tombe entre les mains, — et vous voyez qu'elles sont aussi d'une belle venue, — je vous affirme qu'elles ne s'ouvriront qu'après l'avoir bel et bien étranglé.

Ceci étant dit, ne perdons plus de temps en paroles, et agissons, ou plutôt agissez puisque vous vous chargez de réduire à néant les deux sentinelles attachées à la garde des haches et des scies.

Seulement, je crains bien que, pendant que vous aurez affaire à celle qui veille, l'autre, naturellement éveillée par le bruit, ne jette l'alarme et ne nous mette en grand danger d'être repris.

— Vous convenez donc enfin qu'il est de toute nécessité que vous me secondiez?

— Evidemment, j'en conviens; c'est, je crois, plus prudent. Libre à vous de vous défaire comme vous l'entendrez de votre pirate; de mon côté, je revendique aussi le droit de me garantir du mien, à ma façon.

Soit, mais agissons sans perdre de temps, car nous en avons déjà trop perdu en conciliabules. Il est bien convenu qu'en même temps que j'attaquerai ma sentinelle, vous étoufferez la vôtre.

— Non pas, je la bâillonnerai et la ficellerai, je l'espère du moins, à la confondre avec un paquet de tabac en carotte, de telle façon qu'elle pourra bien rester dans la même position, si elle n'est pas déficelée, jusqu'au moment où retentira la trompette du jugement dernier.

C'est convenu; marchons!

VII

Alors nos deux captifs armés en guerre, sortirent en rampant de derrière le massif de palétuviers où ils s'étaient cachés pour observer la position.

Ils ne sont plus qu'à quelques pas des deux sentinelles.

A ce moment, celle qui psalmodiait avec tant de quiétude se tait tout à coup.

Sans se lever, elle regarde autour d'elle, mais, n'apercevant rien de suspect, elle recommença sa chanson en sourdine.

Soudain, son attention est appelée par un cri plaintif qui semble venir du côté du rivage.

— Ah ! oui, bonjour, mon vieux *Manis*, soyons amis, mais de loin, fit le facétieux pirate. Tu ne voudrais pas sans doute dévorer un des serviteurs de notre sultan ; mais comme je ne suis pas bien sûr de tes bons sentiments, je te demanderai la permission de m'éloigner un peu plus de ta gourmande personne. Je trouve que tu es bien impatient. Par Allah ! attends le lever du soleil ; l'auteur de tes jours l'a dit, tu seras alors servi comme un sultan.

Ce disant, le pirate chanteur, facétieux et gouailleur, se dirigea, en pressant le pas, vers un rocher plus élevé et plus éloigné du rivage.

Mais au moment où il passait dans un bas-fond, où croissaient les plantes aquatiques, ses yeux, grands ouverts, s'arrêtèrent épouvantés sur ceux de Bill qui, de leur côté, se fixaient sur le pirate avec l'ardeur du tigre affamé, guettant une proie qu'il espère mastiquer.

A cette vue, si bien faite pour le terrifier, le Malais jeta un cri étouffé, auquel répondit la voix harmonieuse de *Manis* ; mais ce fut le seul que Bill lui laissa le temps d'articuler.

Détendant ses jarrets d'acier, il se jette sur lui, et avant qu'il ait eu le temps de se servir du mousquet qu'il portait sur l'épaule, le pirate terrassé tombait à terre.

Bill, la main fortement cramponnée à son cou, le maintint dans cette position assez longtemps pour, sinon l'étrangler, au moins l'étourdir.

Lorsque Bill crut le pirate assez maîtrisé, appuyant l'oreille sur sa poitrine, il constata qu'il vivait encore : c'était ce que demandait notre Irlandais endiablé.

Pour complaire à son ami, Bill ne voulait pas sacrifier cette seconde sentinelle, mais il voulait au moins la mettre dans l'impossibilité de leur nuire.

Pour arriver à ce but, il commença à le bâillonner avec son caleçon ; puis, coupant cinq branches fourchues de palétuvier, il lui comprima les membres dedans, et les enfonça fortement dans la vase. Ayant opéré de même pour son cou, il l'abandonna, ainsi crucifié, à son sort, heureux ou malheureux.

On apercevait à quelques pas de là, se détachant dans la pénombre de la nuit, le puissant torse du capitaine Mertens, qui faisait tache sur la nappe de la baie.

Sa large main était appuyée sur la bouche de la sentinelle, trop insouciant de son service et de sa sûreté personnelle, tandis qu'il lui comprimait le corps de son genou rudement posé sur sa poitrine.

Apercevant Bill qui, étant retourné près de son crucifié revenu à lui, semblait se complaire dans son agonie.

— Alerte ! Bill, alerte ! apportez-moi le caleçon de votre chanteur endurci ; j'en ai besoin pour empêcher mon dormeur de chanter aussi.

Alors s'emparant du caleçon demandé, il le porta au capitaine Mertens.

— Bien, merci, lui dit-il ; maintenant comme j'ai mon idée pour la taille du bâillon que je destine à monsieur, venez me remplacer à mon poste, pour la compression de sa bouche et de sa poitrine.

Bill, ne demandant pas mieux, saisit avec un empressement sauvage le pirate par

les cheveux, lui posa la main sur la bouche et s'assit à califourchon sur ses cuisses, pendant qu'il lui appuyait un pied sur chaque bras.

— Voici le meilleur moyen de réduire et de rendre sages les jambes et les bras d'un monsieur qui en abuse en entrechats ; voyez, capitaine.

— C'est vrai, je n'avais pas songé au moyen ; mais, pour l'avenir, croyez que je me souviendrai de la leçon.

La victime paraissant résignée à son sort, Bill, afin de laisser à ses nerfs fatigués la facilité de se détendre, serra un peu moins fort.

Mais mal lui en prit, car, d'un mouvement rapide comme l'éclair, dégageant son bras droit de dessous le pied de Bill, le pirate saisit le kriss encore teint du sang de la sentinelle du silo, arme que notre Irlandais avait à la hâte passée dans sa ceinture de corde, et chercha à l'en frapper.

Mais Bill, sans colère apparente, abandonnant sa chevelure, saisit le bras coupable. On entendit alors un bruit sec, et le membre fracturé tomba inerte au côté du pirate, ses doigts se détendirent et le kriss glissa sur la terre. Un soubresaut du pirate avait seul manifesté la douleur ressentie.

Bill, voyant que le capitaine Mertens ne s'était même pas aperçu de l'incident, se contenta de repasser stoïquement son poignard dans sa ceinture, puis, se penchant à l'oreille de son patient, il lui dit en malais :

— Tu as voulu me tuer, infâme mécréant, quand nous allions bêtement épargner ta vie de pirate : il est trop juste que je te rende coup pour coup : tu vas le voir, ce ne sera pas long. Quoique tu le mérites bien, je ne te ferai pas trop souffrir ; cependant, j'ai une grâce à te demander.

— Parle, chrétien, je t'écoute, fit le pauvre condamné, espérant encore dans la clémence de son vainqueur.

— C'est de dire aux diables de l'enfer, — où tu vas aller tout droit, — fit Bill, riant de l'air déconfit de sa victime, que les hommes d'Irlande ont de rudes poignets.

A peine ces paroles un peu sauvages avaient-elles été prononcées que Bill, saisissant le pirate par le cou, l'étrangla en quelques secondes.

Quand le capitaine Mertens arriva avec son baillon prêt à être employé, apercevant Bill, l'œil dilaté outre mesure, qui paraissait jouir de son œuvre, à genoux au côté du pirate dans un état d'inertie complète, il lui demanda du regard et de la voix ce que cela voulait dire.

— Cela veut dire, mon trop humain ami, qu'il n'y a pas besoin de baillon. Après tout, notre conscience n'a rien à se reprocher là dedans. Ce mécréant, ce pirate, a voulu me frapper de mon kriss, entendez-vous, capitaine ? Eh bien, je me suis senti tellement indigné de son ingratitude à l'endroit de notre clémence stupide, que je l'ai doucement étranglé, sans lui faire de mal, enfin sans bruit, et cela afin que vous ne tentiez pas de vous opposer à l'exécution de mon jugement sans appel.

— Que la volonté de Dieu soit faite ! puisqu'il est dit que c'est lui qui conduit toujours notre bras.

— Je suis bien certain que, du haut du ciel, il a approuvé ma conduite envers ce pirate mécréant.

— Je ne le crois pas; après tout, ainsi soit-il ! fit le capitaine Mertens en se signant,

Puis l'honnête Danois se dirigea tout pensif vers l'anfractuosité des rochers, où il choisit deux bonnes haches et une scie qu'il porta dans la proa, ainsi que les mousquets, les pistolets et les munitions de guerre des pirates.

VIII

Bill ne faisait jamais, paraît-il, les choses à demi : et quoi qu'on dise et pense, il était humain à sa façon. En voici une preuve :

Manis, avec ses instincts féroces et son œil délicat, avait bien compris qu'il se passait sur le bord de la baie des faits graves, dont son estomac complaisant était naturellement appelé à profiter. Aussi, depuis quelques minutes, le monstrueux amphibie parcourait-il les basses eaux du rivage, en faisant entendre sa voix, qu'il cherchait et même parvenait à rendre mélodieuse et agréable.

— Par Dieu ! capitaine, dit Bill, puisque votre belle charpente et vos grasses côtelettes échappent à *Manis*, il est juste que nous lui donnions une compensation : or, ne voulant pas vous d pla re, je me contenterai de lui offrir pour déjeuner, le corps mort de ce mécréant ; il aurait sans doute préféré mastiquer aussi son compagnon, celui que j'ai crucifié, là, dans le marais ; mais je suis bon prince, et ne lui servirai que l' trang .

Ce disant Bill prit dans ses bras le cadavre du pirate et le porta du côté d'où partaient toujours les cris plaintifs de *Manis*.

L'amphibie, aussi intelligent que porté pour son ventre, devinant la bonne intention de Bill, se dirigea alors du côté du rivage, où il s'était arrêté, et, la tête hors de l'eau, l'œil dilaté à l'endroit du mets en perspective, impatient, il attendait.

Tiens, l'ami, lui dit-il, régale-toi ; ce pirate sera sans doute moins tendre que tu n'aurais trouvé mon vieil ami ma llu et rebondi, ici présent ; mais, sinon comme toi, au moins comme moi, j'en suis bien certain, il préfère encore ceci à cela.

Ce disant, notre facétieux Irlandais, afin d'amortir le bruit de la chute du cadavre le lui lança à plat sur l'eau.

Manis, ouvrant alors son immense mâchoire, longue de plus d'un mètre, saisit le corps du pirate, fouetta le flot de sa puissante queue noueuse, et s'enfonça dans les profondeurs de la baie, pour faire son horrible déjeuner.

— Maintenant, dit notre jovial Irlandais, y sommes-nous ?

— Tout est prêt, mon amiral, fit le capitaine Mertens, avec son calme ordinaire. Les pagaies, le mât et la voile sont à bord. Je les ai trouvés dans l'excavation avec les haches ; et nous sommes gr s et armés à faire envie au corsaire noir lui-même.

— Alors embarquons en double, matelot ! et montrant l'exemple, Bill, sauta dans l'embarcation.

— Cinq minutes après, la fine proa, taillée en navette dans le tronc d'un immense sapan, sous l'impulsion d'une brise excellente soufflant du nord-ouest, volait sur les flots, dans la direction du kampong du petit Chinois Mu-al-Mu.

A l'œil nu, on apercevait distinctement les toits du kampong. Située sur une éminence de l'autre côté de la baie, cette agglomération de cases faisait tache sur le ciel malaisien qui, éclairé par la pleine lune, projetait alors plus de clarté que le soleil, par certain beaux jours de notre brumeuse Europe.

Le temps pressait nos fugitifs, car il fallait forcément arriver à l'habitation avant l'aube.

Après avoir attaché leur écoute à demeure, ils se mirent aux pagaies, et hâtèrent encore ainsi la marche de la proa, qui devint dès lors supérieure.

A un mille du rivage, afin de mieux cacher leur présence, nos deux fugitifs se dirigèrent vers l'est, laissant l'habitation au nord.

Une fois arrivés à terre, s'abritant sous l'immense ramure des géants des forêts, qui s'étendait loin sur les eaux de la baie, conduits par l'espérance, ils se mirent en route vers leur terre promise.

Quelques instants après, ils arrivaient enfin sur une espèce de quai formé avec des troncs d'arbres établis sur pilotis.

C'était l'embarcadère du nabab chinois, Mu-ai-Mu.

Bord à quai, était amarré un trincadour de vingt-mètres de long, assez bien proportionné ; sa proue effilée, ainsi que son arrière, portait de belles sculptures sur bois de teck.

Ce travail quoique indigène, ne manquait pas de mérite : somme toute, cette embarcation quoique déguisée sous des atours malais, eût le don de leur plaire, car pour nos aventuriers c'était la planche de salut.

Ses voiles, en coton tout neuf, étaient imprudemment serrées aux mâts, et ses agrès, tenus en bon état, s'épalaient intérieurement le long des lices de tribord et de bâbord.

Deux jolis pierriers de cuivre reluisaient fort agréablement aux yeux de nos futurs corsaires, sous les rayons argentés de la lune.

Ce bâtiment était amarré à une petite distance et au-dessous de l'habitation dudit Chinois.

Sans nul doute, elle était sa propriété, du moins ils durent le croire, puisque, pour plus de sûreté de possession, détachant sans bruit les amarres qui la retenaient au quai, sans aucune forme de procès ni de scrupule, ils la conduisirent au large et l'y mouillèrent.

Ai-je besoin d'ajouter que nos fugitifs, en agissant ainsi, se ménageaient, non pas précisément une poire pour la soif, mais une belle et bonne embarcation pour leur fuite et leurs besoins futurs.

Le capitaine Mertens, toujours foncièrement honnête, avait hésité à agir de la sorte avec la propriété d'autrui.

Bill lui ayant rappelé le rapt de leurs femmes et les suites funestes qui pouvaient en résulter, notre infortuné Danois était immédiatement entré dans les vues de son matelot, au sujet de cette action peu évangélique.

Le capitaine Mertens, également prudent par âge et par nature, voulut visiter la proa avant de faire leur pointe vers l'habitation.

Bien leur en prit, Bill et lui descendirent donc ensemble sous le pont.

A peine avaient-ils franchi les degrés du petit escalier qui y conduisait, que leur attention se trouva désagréablement appelée par des ronflements sonores qui partaient du fond de la pièce.

A cet indice sinon de danger, au moins de dérangement dans leurs projets, nos deux fugitifs se regardèrent ; puis, mus par la même pensée, l'un et l'autre, ils se mirent à chercher, sans bruit, l'auteur de cette disgracieuse mélodie.

Leurs recherches ne furent pas de longue durée, car, à la faveur de la lune, qui pénétrait dans l'entre-pont par le grand panneau, ils aperçurent le ronfleur étendu sur un coffre amarré au pied du grand mât.

— Voici un gardien assez peu vigilant, fit le capitaine Mertens à l'oreille de Bill.

— Après tout, c'est un Chinois, c'est tout dire. Comprenez-vous que ce gaillard-là ne se soit pas éveillé au bruit, relativement faible, il est vrai, que nous avons dû faire, en poussant de fond, pour amener son bâtiment au mouillage ?

— Je compte bien complimenter tantôt le petit Chinois sur le choix heureux de ses gardiens. Mais, en attendant ce moment désiré, il faut que nous mettions ce dormeur endurci dans l'impossibilité absolue de jeter l'alarme pendant le temps que durera notre expédition chez le seigneur Chinois.

— Il suffira de le bâillonner et de l'attacher solidement au pied du grand mât. L'opération ne présentera pas beaucoup de difficultés, car il n'est ni grand ni gros, et je me charge bien d'opérer seul, capitaine, d'autant plus que je connais maintenant votre répugnance pour ces sortes d'exécutions.

— Faites, mais, pour Dieu ! dépêchons-nous, et surtout n'étranglez pas ce malheureux Chinois, comme la sentinelle malaise que vous savez.

Bill répondit à cette réminiscence, désagréable à plus d'un chef pour sa conscience, par un haussement d'épaules très-significatif ; ce faisant, il se dirigea en silence vers le dormeur.

IX

Bill et le capitaine Mertens, selon l'habitude des Malais pauvres, marchaient nus-pieds, depuis le moment où le sultan Joussouf avait cru devoir enlever les chaussures de ses capifs pour en faire quelques piastres fortes d'Espagne. Aussi la peau de leurs pieds était-elle devenue si dure et si épaisse qu'au besoin elle eût défié une semelle en peau de rhinocéros.

Inutile d'affirmer, après cet exposé, que le ronfleur chinois ne fut pas éveillé par le bruit des chaussures de ses visiteurs nocturnes.

Le gardien peu vigilant, simplement couvert d'un court langouti — caleçon — dort voluptueusement étendu sur le dos. Un coffre en bois rouge, qui paraît d'une toute récente confection, lui sert de lit.

Il s'y est relégué afin d'éviter la morsure des termites, une des plaies des pays tropicaux.

La queue que tout bon chinois porte naturelle ou artificielle au sommet du sinci-



Il resta piqué dans la vase, tandis que ses jambes décrivent des signaux télégraphiques dans l'air.

put, semblable à un serpent noir cherchant à lui dévorer la cervelle, est roulée en torsades à côté de sa tête.

Bill souriant considère un instant sa victime et sa céleste queue, puis s'approchant doucement, d'un mouvement brusque il saisit cet appendice d'une main, pendant que de l'autre il empoigne vigoureusement les jambes de l'imprudent dormeur.

A cet attouchement fortuit, notre Chinois se lève sur son séant, laissant sa queue entre les mains de l'assaillant, qui, mis hors de lui par ce tour de queue extraordinaire, considère le gardien d'un air hagard. Ce dernier en fait autant puis, croyant avoir affaire au diable en personne, à plein poumons, il se met à jeter des cris de terreur ; tableau !

A ce spectacle désopilant, le capitaine Mertens, tout sérieux qu'il fut, éclata d'un fou rire.

Bill froissé, paraît-il ; de cette sortie, si peu dans les habitudes de notre Danois compassé, devient furieux, et, passant sa colère sur son patient, d'un mouvement brusque il le renverse sur le coffre.

Cependant, comme le susdit patient continue à hurler d'une façon assez inquiétante pour leur sécurité, Bill, un peu gavroche par nature, croit que le moyen le plus

sûr et le plus drôle surtout pour l'empêcher de brailler encore longtemps, est de s'asseoir dessus.

Dès lors, le pauvre gardien, ainsi mis sous presse, dut forcément se taire, Mais le capitaine Mertens ayant rappelé Bill à la réalité de leur but, ensemble, ils empoignent l'infortuné gardien, le bâillonnent, puis enfin, en vrais marins experts dans la partie, ils le *souquent* au pied du grand mât.

Au moment où nos aventuriers se disposaient à quitter l'entrepont, le facétieux Bill s'approcha du hurleur endurci, et lui dit à l'oreille en langue malaise :

— Chinois, mon ami, si tu es sage, tu auras des confitures; ou pour m'expliquer plus clairement, dans une heure ou deux, c'est-à-dire le temps de faire une visite à ton maître, je viendrai te rendre la liberté d'aller te faire bâillonner et ficeler ailleurs; si, au contraire tu fais le rodomont, à notre retour nous t'emmèneront avec nous comme esclave.

Le gardien, ficelé, regarda alors Bill avec autant de terreur que de curiosité, puis chercha à articuler quelques mots, sans doute des paroles d'attendrissement; mais Bill lui dit :

— C'est bien, c'est bien, l'ami, tu me remercieras plus tard : pour l'instant, je n'ai pas de temps à perdre : à tantôt donc ! Sois-en convaincu, tu me reverras... à moins pourtant que tu ne me revoies pas : ce sera que la chose te plaise ou te déplaise, à la volonté de Dieu.

Bill et le capitaine Mertens sautèrent ensuite dans leur légère embarcation; quelques instants après, ils débarquaient sur le rivage, à une petite distance du quai.

A cet endroit, un joli ruisseau descendait de la montagne en murmurant doucement; il se jetait dans les eaux de la baie.

Ce fut dans le lit de ce filet d'eau que nos aventuriers crurent devoir cacher le plus sûrement leur proa, pendant le temps qu'ils mettraient à faire leur visite intéressée au petit Chinois.

Nos fugitifs ne jugèrent pas nécessaire de s'embarrasser de leur lourds mousquets à silex et à canon de cuivre. Mais, d'un autre côté, reconnaissant qu'il ne serait pas prudent de les abandonner dans l'embarcation, il les accrochèrent aux branches d'un bananier touffu qui se penchait coquettement sur les bords du ruisseau.

L'épais feuillage de ce bel arbre devait protéger ces armes contre les regards indiscrets des gens qui auraient bien pu, pendant l'absence de nos aventuriers, venir visiter la proa et reconnaître qu'une embarcation remise à dix mètres du rivage n'était pas venue là par l'opération du flux, et encore moins par celle du Saint-Esprit.

La prudence leur faisait donc une loi de s'armer sans trop s'embarrasser. A cet effet le capitaine Mertens, s'étant fait une espèce de ceinture avec le *langouti* détaillé de la sentinelle étranglée au poste de la case-prison, y passa un pistolet préalablement chargé, ainsi que sa hache d'abordage.

Quant à son précautionneux compagnon, inutile de dire qu'il s'était armé de la même façon, en ajoutant tout fois à cet arsenal son poignard malais, joujou qu'il avait pris avec lui comme surcroît de précaution.

Quelques minutes après, nos deux aventuriers, sans bruit et dissimulant autant

que possible leur robuste torse derrière le fourré qui s'étendait à droite et à gauche du chemin conduisant à l'habitation, parlaient en guerre, non pas précisément à la conquête de la toison d'or, mais, chose plus douce encore, à celle de leurs épouses qu'ils espéraient bien trouver toujours vertueuses quoique un grand roi ait dit :

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie !

Lorsque nos aventuriers furent arrivés presque au sommet de la montagne, sur le versant de laquelle le Chinois Mu-al-Mu avait assis son kampong, ils se trouvèrent campés en face d'une forte palissade, formée de troncs d'arbres assez élevés pour leur donner, sinon le vertige, au moins à réfléchir.

On apercevait à l'intérieur du kampong, se dessinant sur le contre-fort de la montagne, les toits de planches des différentes cases qui le formaient.

Nos aventuriers en comptèrent un assez grand nombre, échelonnées sur deux rangs.

Quoique la nuit fût avancée, on entendait très-distinctement résonner les sons du kantampan, du chalumpan, des flûtes et du gong.

Aussitôt que ces instruments avaient fini leur partie, des voix aigres et nasillardes dont le timbre indiquait assez clairement que les exécutants appartenaient à la plus belle moitié du genre humain, faisaient la leur.

— Ils me paraissent bien en joie, chez le petit Chinois enrubanné, fit le capitaine Mertens, bas à l'oreille de son compagnon d'aventures.

— C'est peut-être de mauvais augure, répondit Bill en se grattant le front, car où il y a une aussi grande exhibition de joie, les maris doivent être oubliés.

— Je n'envisage pas le fait de la même manière, répondit le capitaine Mertens, car je suis à peu près sûr des bons sentiments de ma femme.

— Et moi donc ! après tout, rien ne nous dit que nos épouses font leur partie dans ce concert à faire concurrence à trois douzaines de chats exécutant un concerto sur les toits. Ce bon et spirituel La Fontaine a dit quelque part :

Vous chantiez ! j'en suis fort aise !

J'espère bien pouvoir dire avant peu à ces almées :

Eh bien ! dansez maintenant.

Je ne me contenterai pas de le leur conseiller, car, entrant dans le rôle d'un cavalier peu galant, je compte certainement leur faire danser un menuet de circonstance, sinon de caractère.

— Tout cela, mon cher Bill, est charmant de promesses, mais je vous crois encore trop honnête homme pour frapper des femmes. Surtout n'oubliez pas ce proverbe :

« Qui veut la fin, veut les moyens. »

« Or, pour faire danser honnêtement vos almées au son d'un instrument quelconque, de la flûte, par exemple, si vous en jouez, il faut que vous puissiez vous rendre près d'elles, et pour nous rendre près d'elles, il est absolument nécessaire que, sans

perdre de temps, nous puissions enjamber cette palissade, saut qui ne me paraît pas facile à exécuter.

— Un jeu d'enfant, capitaine, et vous allez voir, preuve en jambe, que je dis vrai. Êtes-vous capable de me porter sur vos épaules ?

— Oh ! oui, et deux comme vous, mon bon, fit le capitaine Mertens, avec cette bonhomie particulière aux forts.

— Bien, alors permettez.

Ce disant, Bill sauta avec une souplesse toute maritime sur les épaules du capitaine Mertens ; de là, il enjamba le haut de la palissade, et s'y mit à cheval comme sur une voile de perroquet.

— A présent, capitaine, sans vous commander, enfoncez en douceur votre hache dans ce tronc d'arbre, le plus baut que vous pourrez atteindre.

— C'est fait, dit le capitaine Mertens, en suivant le conseil.

— Tendez-moi maintenant une main, et soutenez-vous de l'autre à votre hache.

Par cette opération, nos deux aventuriers se trouvèrent bientôt à cheval, et nez à nez sur le faite de la palissade.

Dans cette position, Bill ne put étouffer un bruyant éclat de rire, exemple qui ne fut pas suivi par son calme compagnon. Un instant après, ils sautaient dans l'intérieur du kampong.

Pas une âme qui vive, pas un homme qui veille dans la place dont ils viennent de faire si facilement l'assaut. Évidemment, le Chinois Mu-al-Mu était loin de s'attendre à une visite aussi peu cérémonieuse.

Fi donc ! les maris de ses esclaves, selon lui, étaient bel et bien à l'île de Holo, en train de cultiver les cannes à sucre et les rizières de leurs nouveaux maîtres, pendant que lui, le riche et puissant nabab, il s'évertuait à réduire à néant les bons sentiments de leurs femmes.

Au centre du kampong, trône une case plus vaste et plus élevée que les autres. Une belle véranda, en bois sculpté et à jour, lui forme une gracieuse ceinture.

Ses habitants peuvent facilement s'y promener à l'abri du soleil et de la pluie, et, étendus sur des nattes peu moelleuses, y passer les nuits, souvent trop chaudes dans cette partie du monde.

C'était dans cette maîtresse case que se tenait la réunion vocale et instrumentale dont nous avons parlé plus haut.

Nos deux aventuriers résolurent dès lors de se présenter sans plus tarder, pensant avec raison que cette maison était celle du chef du kampong Mu-al-Mul.

Une espèce d'escalier droit donne accès à la véranda.

Un pistolet d'une main et la hache de l'autre, nos deux visiteurs le gravissent avec la fermeté de gens bien convaincus de leur droit et de leur valeur.

Une porte magnifiquement sculptée, mais fermée, leur barre le chemin. Bill cherche un moyen honnête de l'ouvrir sans esclandre, mais, n'en trouvant aucun, nos deux aventuriers se contentent pour l'instant de regarder à l'intérieur au travers d'une fleur de lotus sculptée dans le bois, cherchant à apercevoir leurs femmes.

Elles n'y sont pas, mais voici le tableau original qui frappe leurs yeux.

X

L'intérieur de la case est éclairé par cinq belles lanternes chinoises en soie rose, suspendues au plafond ; de plus, deux cierges-horloges sont placés à droite et à gauche de la scène. Au fond de la pièce s'étend une estrade, haute d'un pied environ, et couverte d'un beau tapis de Smyrne.

Le chinois Mu-al-Mu y pose en sultan. Il est entouré d'une douzaine d'almées, toutes jeunes, toutes jaunes. Ces lionnes, richement habillées de soie brochée d'or, sont, ainsi que Mu-al-Mu, assises à la mode turque sur ladite estrade. Une d'elles danse un pas de caractère indien.

Sur des vases d'or soutenus par de longs pieds en bronze, brûlent de précieux encens de l'Inde : une flamme bleuâtre, qui s'en élève par instants se mariant, avec les tons chauds de la peau des assistants, prête à leur physionomie des teintes étranges.

Toutes ces dames, excepté la danseuse, jouent d'un instrument indigène. Ce sont le chalumpan, le kantampam, le luth modifié, la flûte de roseau et le triangle.

Le Chinois Mu-al-Mu, plus que jamais enrubanné, se donnant l'importance d'un grand sultan qui aime les arts... et les belles, frappe le gong à coups redoublés, et semble encourager, du regard et de la voix, les membres féminins de son orchestre barbare, à faire merveille.

J'ai parlé, quelques lignes plus haut, de cierges-horloges ; or, je me crois obligé de donner quelques explications sur ce singulier luminaire chinois.

En Chine, on l'appelle : *bâton d'encens pour marquer les heures*.

On s'en sert dans les intérieurs aisés et dans les temples, pour éclairer, mesurer le temps, et donner des senteurs agréables aux assistants, ainsi qu'aux idoles.

Ce cierge porte des marques à distances égales, et le progrès de la combustion d'une mèche graduée donne la mesure des heures.

Ce cierge est composé de sciure de bois aromatique, de benjoin et d'autres résines odorantes : il est moulé dans de minces cylindres de deux à trois pieds de long.

Les Chinois ont encore une manière assez originale de mesurer le temps : à cet effet, ils emploient des poissons qu'ils élèvent, et qu'ils habituent à sauter hors de l'eau à des intervalles réguliers — disent-ils — dans le but de marquer les heures ! singulière horloge d'un peuple plus singulier encore !

Il ne faudrait pas croire cependant que les habitants du Céleste Empire ne possèdent ni montres ni horloges.

Les petits gommeux chinois ont copié nos vieilles modes. Leur accoutrement n'est pas complet, aujourd'hui, s'ils ne portent deux et même quatre montres, suspendues à leur ceinture.

Maintenant, revenons à la description du temple, harem et salle de spectacle de Mu-al-Mu, car la grande case où se tient la réunion artistique servait, paraît-il, au nabab chinois, pour tous ses besoins, religieux, amoureux et divertissants.

Au fond de la pièce, une image de Bouddha trône au-dessus de l'autel des ancêtres.

Cette image est modelée en bas-relief, et richement dorée. Bouddha est assis sur le lotus. A chacun de ses côtés sont deux flambeaux personnifiant l'*Existence* : ils ont pour piédestal la tortue, symbole de durée. Le petit Chinois s'était un peu laissé convertir au bouddhisme par des almées indiennes.

Aux quatre parois sont placés, dans des espèces de niches, des idoles et des génies protecteurs de la famille, richement dorés et émaillés.

Tout autour de la pièce, on remarque de longs coffres en bois précieux et dorés, servant au besoin de sièges.

Ces coffres sont les cercueils des père, mère, frères et sœurs du nabab Mu-al-Mu. Ils y ont été déposés, après avoir été soigneusement empaillés — lecteurs, lisez, si vous voulez, embaumés.

Des petites bougies roses et parfumées brûlent sur l'autel des ancêtres et sur tous ces cercueils. Celui de Mu-al-Mu, seul, n'est point orné de luminaire ; mais il en attend : cela dépendra sans doute de la clémence de Bill, et de la nature des faits et gestes du petit acquéreur de femmes. Somme toute de châtiment de peccadille à payer, sa dernière demeure est placée à gauche de celle de son père.

Que l'on nous dise, après cet exposé, que les Chinois, si drôlatiques par les mœurs et leurs personnes, ne sont pas de grands philosophes, peu imbus des doctrines mystiques !

Attaché au plafond et mû par des ressorts invisibles, se balance un pankà, éventail monstre. Il porte plus de cinq mètres d'envergure. Représentant les ailes du dragon fabuleux, il est constellé d'étoiles d'or et d'argent, qui lancent, à chaque mouvement d'oscillation, des gerbes de lumière, et des courants d'air bienfaisants, mis en parallèle avec la chaleur extra-tropicale qui règne par cette nuit, laquelle s'annonce comme devant être assez fertile en aventures.

Le concert donné par notre Chinois nabab — assurément peu harmonieux — cesse enfin.

Mu-al-Mu ordonne alors à une jeune esclave nègre qui se tient respectueusement en arrière, sur les genoux, de servir des rafraîchissements.

Immédiatement, l'enfant descend au rez-de-chaussée et apporte, sur un immense plateau de laque rouge de Chine, des confitures de goyaves, des gelées de fucus, du tao-fou, du tan-ka-chong, des tranches d'ananas et de melons d'eau, puis une frisque de vin de palmier, et deux bouteilles de vin de Madère.

Après s'être rafraîchis, les mélomanes incompris, sans pitié, recommencèrent leur concert.

Ce fut le moment choisi par nos deux aventuriers pour faire d'abord réflexions et réserves touchant la cave et l'office assez bien garnis du Mu-al-Mu, puis leur entrée en scène, car ils reconnurent enfin que le vieux sapajou abusait un peu trop de leur patience.

Bill frappe modestement à la porte, mais le vacarme produit par les chants et surtout par le gong, qui en marque la mesure par ses explosions métalliques, absorbe le bruit de ses coups.

Finissant par perdre complètement patience, Bill introduit le tranchant de sa hache

entre la porte et la carrée ; puis, faisant une pesée, il pousse avec le pied et la porte s'ouvre tout au grand et avec fracas.

Alors nos deux aventuriers entrent dans la pièce sus-décrite.

Après avoir salué avec majesté, ils se placent l'un à côté de l'autre, devant la sortie, et, en vrais sapeurs ayant du métier, laissant tomber lourdement le tranchant de leurs haches sur le plancher, ils menacent, sans mot dire, les habitants de la case, qui, à leur aspect barbare, tout en jetant des cris de paons ou de macaques enragés, cherchent à franchir la porte d'entrée.

A leur vue... Mu-al-Mu, qui a reconnu ses visiteurs indiscrets, saisi de terreur, jette des cris aigus. Par entraînement, les almées font chorus. Le diapason de leur voix de cantatrices monte jusqu'au *la*.

La jeune esclave nègre, qui a compris le regard cauteleux et significatif de son souverain maître, cherche à se faufiler entre les jambes de Bill, pour gagner la porte et aller chercher du secours.

Mais, sans s'émouvoir, le mari de Jenny la saisit par un bras et la jette doucement à quatre pas de lui ; la négrillone tombe prosternée aux pieds de Mu-al-Mu, trop troublé, il est vrai, pour s'occuper d'elle.

Alors Bill crie en malais, de sa voix de stentor, à faire trembler les carreaux de corne de la case :

— J'exige le silence le plus absolu, ayant à interroger le seigneur Mu-al-Mu sur ses faits et gestes à l'endroit de nos femmes, qu'il a eu l'imprudence d'acheter au forban Joussouf. Dans quel but ? par Mahomet, nous serions heureux de le savoir.

— Seigneurs occidentaux, répondit Mu-al-Mu, pendant qu'un tremblement nerveux secouait son petit corps jaune, j'ai acheté vos femmes, je ne puis le nier ; mais vous n'ignorez pas que les lois de ce pays m'en donnaient le droit. Je l'ai fait, croyez-le, dans un but charitable, celui de rendre la santé à l'épouse de cet honnête chef de proa, homme généreux qui ne dit rien, lui, et qui certainement a déjà reconnu notre générosité et nos bonnes intentions.

Dans tous les hémisphères sans exception, les filles d'Ève sont nées malignes ; aussi, à ce propos très-aventuré de Mu-al-Mu, ses almées, un peu revenues de leur terreur, se regardèrent en souriant imperceptiblement.

Ce sourire accusateur n'échappa pas à nos deux infortunés maris ; la colère brûlant leur cerveau, ils firent dès lors leurs réserves, quant à la vengeance qu'ils devaient exercer sur le nabab acquéreur.

— Continuez, seigneur Chinois, fit le capitaine Mertens ; surtout, soyez bref, car nous sommes pressés d'en finir.

— Quant à l'autre femelle, continua notre philanthrope Chinois, ayant appris qu'elle exerçait le métier périlleux d'homme de mer, je l'avais achetée pour qu'elle commandât ma grande proa de commerce.

CHAPITRE V

Nos aventuriers font le sac du kampong du Chinois acquéreur de leurs femmes. — Jugement et châtiment qui lui est infligé. — Bill et le capitaine Mertens s'emparent de sa proa et prennent la fuite. — Pluton, le chien du *Julius*. — Saut périlleux que Bill fait faire au gardien de la proa de Mu-al-Mu. — Ils sont attaqués par des pirates. Combat heureux. — Le renégat italien.

I

Voilà la vérité toute nue, seigneurs occidentaux, acheva le roquet chinois, qui semblait suer la peur.

— Nous saurons bientôt, je l'espère, répondit Bill, si elle est aussi décolletée que votre seigneurie le dit ; car je suppose que nos femmes sont dans le kampong.

— Non, seigneurs occidentaux. J'ai la douleur d'annoncer au chef de proa que sa femme est décédée. Du reste, il sait bien que la pauvre créature était perdue, lorsque je l'ai achetée.

A cette déclaration, l'infortuné capitaine Mertens, qui s'y attendait bien un peu, inclina la tête, et plusieurs grosses larmes tombèrent à ses pieds. Telle fut sa réponse un peu trop muette.

— Et qu'avez-vous fait, continua Bill, des restes mortels de la femme de mon matelot ?

— J'en ai fait ce qu'on fait d'une femme morte qui est étrangère à son sang ; je l'ai inhumée dans le cimetière commun ; si votre seigneurie désire déterrer et emporter son cadavre, je vais l'y faire conduire.

Mais nos aventuriers, reconnaissant d'abord qu'ils avaient des raisons majeures pour en finir, refusèrent cette offre gracieuse.

Le capitaine Mertens savait bien que le cimetière du kampong valait peut-être encore mieux que le premier trou creusé dans la savane ou dans la forêt vierge, lequel pourrait être si facilement profané par les bêtes féroces.

Alors, relevant la tête, le capitaine Mertens ajouta :

— Je confie les restes de ma pauvre Martha à l'humanité et au respect devant la mort des habitants du kampong, et j'ose espérer que leur honnêteté ne me fera pas défaut.

— Et ma femme, à moi, Tuan Mu-al-Mu, fit Bill, où est-elle donc ? Jenny était robuste et bien portante ; il ne faudrait pas chercher à me faire croire qu'elle aussi a succombé sous l'atteinte de la maladie.

— Non, seigneur, du moins lorsque je l'ai vendue au *datous*, — n'en pouvant rien faire, tant elle était mauvaise, — votre épouse était en bonne santé.

Mais Bill, ayant une fois de plus saisi le regard malin des almées, crut à une nouvelle ruse du petit Chinois, et résolut, dès lors, de bouleverser le kampong pour trouver Jenny.



Richard, qui connaissait un peu la langue du Cid, sortit la tête de derrière son rempart.

— Seigneur Chinois, il est inutile de ruser avec nous. Vous dites que vous avez vendu ma femme à un *datous* — fait que nous éclaircirons en temps et lieu — et cela parce qu'elle était mauvaise ; mais vous m'étonnez beaucoup, et vraiment je ne puis m'empêcher de croire que vous lui avez donné des raisons pour le devenir.

Ce disant, le mari de Jenny éclata d'un rire épais et sonore.

— J'en atteste les dieux ! si je m'approchais d'elle pour lui donner des avis dictés par la sagesse et l'expérience, elle m'administrerait force claques sur ma face vénérable.

Plus encore, son grand bonheur était d'arracher ma queue, qu'elle savait peu solide, elle la mettait dans sa poche, me faisant alors force cajoleries pour m'engager à l'aller chercher ; si, trop confiant dans son sourire malin, je venais près d'elle, le petit démon me fouettait la face avec mon appendice dérobé.

— Nous interrogerons notre femme, fit Bill avec froideur, à l'endroit de ce détournement fortuit ; j'ose alors espérer, seigneur Chinois, que la solution ne se fera pas longtemps attendre. Sur ce, sans votre permission, ce dont nous n'avons que faire, nous allons fouiller votre kampong, avec l'espoir très-fondé d'arriver à un heureux résultat.

— Le seigneur occidental ne veut donc pas croire à la sincérité des paroles de son serviteur, quand il lui affirme qu'il a vendu au *datous* la femme qu'il lui réclame ?

— Dans quelques instants, j'espère prouver à sa seigneurie chinoise qu'elle ment comme un arracheur de dents ; mais en attendant le résultat de notre inspection, elle daignera rester dans cette case avec ces dames, sans en bouger, car nous lui affirmons qu'à la première désobéissance ou tentative de fuite, sans miséricorde, nous casserons la tête d'un coup de pistolet au délinquant.

— Oh ! votre seigneurie ne commettra pas un acte aussi barbare !

— Si, par Dieu ! mais pour plus de précaution, dans l'intérêt de tous, nous allons, jusqu'à notre retour, vous enfermer sous clef.

Ce disant, Bill fit un salut un peu dégagé au nabab chinois, qui ne semblait pas complètement à son aise dans ses souliers de satin à semelles de feutre de trois pouces d'épaisseur.

II

Bill ferma la porte du mieux qu'il put, puis nos deux explorateurs se mirent dès lors à parcourir le kampong dans tous les sens, notre facétieux Irlandais criant en anglais, de toute la force de ses puissants poumons :

— *Jenny, your beloved husband is here; your dear Bill, who comes to your rescue : answer, if you hear his voice.* — Jenny, c'est votre amour d'époux, votre cher Bill, qui vient vous rendre la liberté ; répondez si vous entendez sa voix.

Dès les premiers cris que notre amour de mari prononça si tendrement, les portes des cases du kampong s'entre-bâillèrent, et à chacune d'elles un nez camard de Chinois fort ému parut, mais disparut aussitôt que nos deux aventuriers l'eurent menacé de leur pistolet.

Les Chinois — race couarde s'il en fut — n'osant s'opposer ouvertement à l'exploration dont leur kampong était le sujet de la part de deux barbares, lâchèrent leurs chiens contre eux. Bientôt, nos deux argonautes modernes se virent entourés par une meute complète aux crocs menaçants.

Mais comme nos marins argonautes, dans leurs pérégrinations maritimes, n'avaient jamais débarqué à Saint-Malo, et que, par cette raison, ils avaient des mollets à défendre, la hache à la main, ils firent deux ou trois charges à fond sur l'ennemi *canin*, et en quelques minutes, ils en assommèrent au moins une demi-douzaine.

Devant un tel massacre, les Chinois crurent prudent de rappeler leurs chiens. Aussi lâches que leurs maîtres, la queue basse, tous rentrèrent, sans se faire prier, à leur logis respectif.

Nos marins avaient déjà parcouru une fois le kampong sans résultat heureux. Enfin, au milieu des hurlements des chiens et des Chinois qui faisaient chorus avec

l'intention évidente de couvrir sa voix, Bill crut bien entendre une voix aiguë, mais chère, qui, en proie à la surexcitation nerveuse, criait :

— *To me ! my Bill !* — à moi ! mon Bill !

Pleins d'émotion, nos deux marins s'approchèrent de la case d'où partaient ces appels si tendrement exprimés.

Nul doute, c'était la voix de Jenny qu'ils distinguaient parfaitement au milieu du vacarme que ses cerbères faisaient dans la case, afin d'amortir la voix de leur prisonnière.

En trois bonds, Bill fut arrivé au pied de la case. Le capitaine Mertens, qui n'avait pas les mêmes raisons de vigueur dans les jarrets, en fit cinq ; mais il y arriva comme Bill, plein d'ardeur.

Toutefois, leur entrain diminua un peu, quand nos deux argonautes se virent campés au pied de la case, et constatèrent que l'escalier conduisant à la vérandah, et par contre à la porte de la case, avait, pour plus de sûreté, été enlevé.

Alors, nos deux hercules, se ruant sur l'escalier d'une case voisine, l'eurent vite arraché, apporté et posé à la place de celui qui manquait. Jenny, de l'intérieur, reconnaissant la présence de ses sauveurs, se mit alors à crier de nouveau et avec plus d'émotion que jamais.

— *To me ! to me ! my Bill !*

A ces paroles, je le répète, aussi douces que chères au cœur d'un mari qui aime sa femme fidèle, Bill, suivi du capitaine Mertens, avec une ardeur fébrile monta vaillamment à l'assaut.

Arrivés en face de la porte de la case, autant par la puissance de leurs larges épaules que par celle de leurs haches, en quelques minutes ils eurent mis bas l'obstacle qui, évidemment, d'après ses dimensions et son épaisseur, devait être une porte de prison.

Ils sont à peine entrés, que trois coups de feu éclatent, en même temps que cinq ou six Chinois, armés de mousquets, disparaissent, comme par enchantement, au milieu d'une trappe pratiquée dans le plancher. La trappe se referme ; une queue y reste prise, mais ce n'est point celle de Mu-al-Mu ; donc, Jenny l'avait encore dans sa poche !

Immédiatement, cette dernière, reconnaissant son cher sauveur, se précipite dans ses bras ; elle s'y affaisse sur elle-même, en criant :

— Ces malheureux Chinois, voyant bien qu'ils ne pouvaient pas me garder prisonnière, ont voulu m'assassiner avant de fuir ; mais désirant vous revoir avant de mourir, mon Bill, je me suis défendue, et le coup de poignard destiné à percer ce cœur, qui est tout à vous, a seulement glissé sur les côtes.

A cette déclaration terrifiante, Bill examine la blessure. Il reconnaît l'exactitude de l'assertion de Jenny.

Appuyant ses lèvres sur la plaie, de crainte que le poignard ne soit empoisonné, il aspire le sang, panse la blessure à la hâte ; puis, prenant son précieux fardeau dans ses bras musculeux, notre vaillant marin descend les degrés de l'escalier, suivi de près du capitaine Mertens qui, lui, pense à Martha.

Alors, les traits de Bill furent illuminés par le sauvage rictus du triomphe.

A peine avaient-ils fait vingt pas dans la direction de la case où nos aventuriers avaient laissé sous clef le nabab Mu-al-Mu et ses femmes, qu'une vingtaine de Chinois, escortés par autant de chiens, débouchent de derrière une case et, à l'improviste, fondent sur eux.

Enfermé au milieu des siens, le Chinois nabab les excite de la voix et du geste.

Évidemment, le vieux sapajou avait violé la consigne, et s'était enfui de la case avec ses almées; puis, après les avoir mises en lieu sûr, il avait osé chercher à couper la retraite à nos deux vaillants marins.

Mais ce fut peine perdue, car il avait compté sans l'énergie et la force herculéenne de nos deux titans.

Dès lors, la lutte commence, affreuse et acharnée. La vaillante Jenny, voyant toute la gravité de la position, fait taire ses souffrances, se dégage des bras de Bill, et lui dit :

— J'aime mieux mourir en cherchant à vous défendre, que de m'écouter lâchement dans vos bras.

Puis, saisissant le sabre abandonné d'un Chinois, qui vient d'être assommé par le capitaine Mertens, frappant d'estoc et de taille ou s'en servant comme d'une massue, Jenny combat vaillamment aux côtés de ses libérateurs.

Tous, ainsi que des preux, pulvérisent à l'envi leurs ennemis.

Au clair de la lune, leurs haches voltigeant dans l'air, lancent des éclairs dont chacun est un glas de mort. Partout sur leur passage sont étendus des Chinois qui, morts ou râlant, cherchent vainement à gagner les cases les plus voisines.

Au plus fort de l'action, le nabab Mu-al-Mu s'étant imprudemment avancé au premier rang pour s'emparer de Jenny, celle-ci, avec un poignet qui avait acquis de la vigueur dans l'état qu'elle professait, le saisit par un bras et l'entraîna au milieu d'eux.

Bill levait déjà sa formidable hache au-dessus de la tête du prisonnier, quand Jenny, se jetant au-devant de l'arme, le supplia de l'épargner.

Ce que femme veut, Dieu le veut, dit le proverbe; il ne dit pas que les maris soient aussi coulants.

Bill empoigna donc d'une main le nabab par la riche ceinture qu'il portait, se l'accrocha au bras, comme une bergère l'eût fait d'un veau nouveau-né aux champs, et continua gaillardement à écharper les siens avec une assurance et une précision de coups des plus distinguées.

III

Quand nos aventuriers arrivèrent à la case du concert, les quelques Chinois échappés au massacre leur avaient déjà abandonné le champ de bataille.

Tous les trois, dans l'action, avaient été plusieurs fois blessés, mais peu grièvement. Des hommes d'une semblable énergie ne s'écoulent guère; c'étaient des marins, cette noble race, vaillante, disciplinée et modeste, qui lutte avec l'ouragan comme avec l'ennemi, sans jamais ménager ni son sang, ni ses labeurs, ni ses privations.

Nos vainqueurs sont enfin arrivés au pied de la case-concert.

Au rez-de-chaussée, ils ont aperçu des sacs de riz et des provisions de toutes sortes. Or, trouvant de toute justice que le nabab chinois payât les frais de la guerre, ils se promirent bien de le mettre à contribution, car l'occasion était trop belle de faire des vivres sans bourse délier, pour qu'ils n'en profitassent pas largement.

Somme toute de représailles, se disaient nos fugitifs, Mu-al-Mu nous a enlevé, dans la personne de nos femmes, ce que nous avons de plus cher au monde ; après une action aussi noire, il est tout naturel et de bonne guerre que nous le condamnions, sinon à la peine du talion, du moins à nous fournir des vivres pour longtemps.

Ils s'installèrent donc dans la case-concert, et le capitaine Mertens, reconnaissant que la blessure de Jenny n'était pas grave, y pratiqua un second pansement ; puis, enfin, l'un et l'autre prirent leurs dispositions pour mettre en jugement le Chinois Mu-al-Mu et l'exécuter séance tenante.

L'interrogatoire préliminaire de l'accusé ne traîna pas en longueur ; on demanda à Jenny de faire connaître, dans leurs moindres détails, les faits et gestes du nabab.

Mais notre Irlandaise était trop heureuse de se voir enfin réunie à son cher Bill, pour ne pas pardonner au lubrique Chinois d'avoir voulu trop l'aimer.

Bill, sans s'inquiéter du degré de culpabilité, contre l'avis du capitaine Mertens, condamna séance tenante, notre amoureux à être pendu haut et court.

Or, comme Jenny protestait contre une punition qu'elle trouvait par trop sévère, mise en parallèle avec la faute commise, Bill lui ordonna d'aller se promener et prendre l'air sur la vérandah en attendant que l'exécution fût terminée. Jenny était, contre l'habitude des femmes civilisées, une épouse soumise : elle lui obéit.

— Maintenant, Chinois mon ami, fit Bill, en s'installant, en guise de tribunal, sur l'un des coffres-cercueils précités, comme nous avons un très-urgent besoin de vos vêtements, on vous prie instamment de les retirer.

— Et les mœurs ! illustres Occidentaux, vous n'y pensez pas ; de grâce, ajouta Mu-al-Mu, de plus en plus décontenancé, laissez-moi mes inexpressibles, et pardonnez à votre serviteur, car il n'a fait, vous le savez, aucun mal à vos femmes.

— Nous le savons, heureusement pour vous. Que serait-ce, grand Dieu ! si vous leur en aviez fait !

— Voyons, généreux Occidentaux, gémit Mu-al-Mu, en joignant ses petites mains de singe, vous ne voudriez pas que je me présentasse sans culotte à la porte du paradis des houris ?

— Pardon, je le désire, mon petit homme, fit Bill, en éclatant : vous ne serez que mieux accueilli, croyez-en ma parole. Après tout, comme nous n'avons pas de temps à perdre à la bagatelle de la porte du susdit paradis, puisque vous ne voulez pas vous déculotter, je vais être obligé de procéder moi-même à l'opération ; une fois, deux fois, le voulez-vous ?

— Non, mille fois non, je n'abandonnerai mes culottes qu'avec la vie !

Alors Bill, saisissant le petit nabab par un bras, s'installa sur l'estrade dont nous avons déjà parlé quelques lignes plus haut. Cette première opération terminée, il mit le nabab en travers sur ses genoux et sans s'inquiéter de ses cris de singe enragé, il lui retira un à un ses vêtements, sauf celui le plus intime, son candoura — chemise.

Enfin, en dépit des gémissements persistants de l'infortuné patient, Bill lui attacha fortement sa ceinture sous les ailerons, puis lui relia et noua solidement son candoura par-dessus la tête.

Pendant l'opération, le capitaine Mertens, pressentant déjà le genre de pendaison inventé par Bill, riait doucement de l'idée originale de son facétieux matelot.

Enfin, notre Irlandais pria le capitaine d'amener la lanterne chinoise suspendue au faite de la case, et de la décrocher. Ce dernier ayant fait ce qui lui était demandé, Bill, malgré les cris perçants que poussait le nabab, attacha solidement le haut de son candoura à la poulie, et le hissa, dans ce singulier, mais léger costume, jusqu'au faite de la case, aux lieu et place de la lanterne.

Le petit Chinois, complètement dérubané, faisait des merveilles d'entrechats, et surtout de langue ; mais, quant à ses bras, emprisonnés dans le tissu solide de son candoura, ils se tenaient forcément tranquilles.

— Maintenant, mon petit ami, fit notre exécuteur privé, une légère fustigation, et ce sera toute notre vengeance. En somme, vous voyez que je suis bon prince, hein ?

A cette menace de fouet, l'infortuné nabab — qui avait pu être amoureux — ne comprenant que trop qu'on allait le fustiger de main de maître, éleva encore le diapason de ses plaintes, si bien que Bill, les nerfs surexcités, se vit obligé de l'amener et, selon sa louable habitude, de le bâillonner au moyen d'une ceinture oubliée dans la case par une almée.

Enfin, s'étant armé d'un fouet en peau de rhinocéros — qui servait, paraît-il, au petit nabab despote pour châtier ses esclaves — Bill lui administra une fouaillée complète, qu'il reçut sans cris jeter, — cela lui eût été bien difficile, — mais en se démenant toujours comme un possédé du diable.

Avant de le quitter, selon sa conscience, Bill, toujours bon prince, fit à son patient le petit discours suivant :

— Chinois, mon ami, je le répète, afin que vous n'en puissiez douter, vous devez vous trouver fort heureux du mince châtiment que je viens de vous infliger ; car, entre nous, vous méritez bien mieux que cela.

Toutefois, que ce soit là un avertissement profitable ; ne vous avisez jamais, à l'avenir, de rechercher et d'acheter des femmes de marins occidentaux, et surtout de chercher à les faire assassiner, quand leurs maris se donnent tant de peine pour venir vous les réclamer.

Sur ce, je prie vos dieux tutélaires de vous tenir paternellement dans leur sainte garde, et surtout longtemps dans cette haute position, pas précisément sociale.

Mu-al-Mu voulut remercier, mais, paraît-il, son bâillon s'opposa complètement à ses bonnes intentions.

— Maintenant, aux vivres ! fit Bill.

Notre clairvoyant Irlandais, ayant aperçu des bœufs à bosses dans une case voisine, résolut de leur faire une visite intéressée ; mais au moment où il pénétrait dans l'étable, un jeune bœuf imprudent commit la légèreté de lui présenter ses cornes.

Cet acte tout naturel fut cependant sa condamnation suprême, car Bill, après lui avoir brisé la tête d'un coup de pistolet, le chargea sur ses larges épaules et vint le jeter dans l'office de Mu-al-Mu, parmi les provisions destinées à être emportées.

Cinq minutes après, nos aventuriers, chargés de munitions, faisaient leur retraite en bon ordre.

Arrivés en face de la porte du kampong établie dans la palissade, ils brisaient à coups de hache la barre et le cadenas qui la tenaient fermée, et prenaient ensuite la route du rivage.

Dans le trajet, nos fugitifs se voient tout à coup arrêtés par un animal quadrupède, qui, avec des aboiements et des sauts de joie très-significatifs, vient se jeter dans leurs jambes.

Le capitaine Mertens s'apprêtait déjà à repousser l'intrus avec le manche de sa hache, quand Jenny reconnut Pluton, le chien du *Julius*, dont le nabab chinois avait fait l'acquisition en même temps que celle de la jeune femme.

Alors Bill, posant son fardeau à terre, heureux de revoir cette vieille connaissance, la prit entre ses bras, et la combla de caresses qui lui furent rendues avec effusion.

Pluton traînait vaillamment à sa remorque une lanière en cuir de buffle, qu'évidemment il avait rongée pour rejoindre ses anciens maîtres.

Jenny déclara l'avoir aperçu plusieurs fois, pendant le temps de sa captivité. A différentes reprises, ajouta-t-elle, elle l'avait entendu flairer au seuil de sa prison ; puis, aussitôt que la captive l'appelait par son nom, ou lui adressait des paroles amicales, le pauvre Pluton aboyait d'une façon tellement expressive, que les Chinois étaient obligés de l'attacher de nouveau.

A chaque fois il rongea son attache, et revenait la nuit où sa fidélité l'appelait.

Pluton était un beau chien mouton de forte taille, à la robe blanche avec une étoile noire au milieu du front, intelligent comme l'est ordinairement cette espèce de la race canine.

Nos aventuriers se montrèrent naturellement enchantés du renfort qui leur arrivait si à propos, car ils étaient convaincus qu'il leur serait plus tard d'un grand secours. Ils ne se trompaient pas, l'avenir le démontrera.

Lorsque nos aventuriers arrivèrent sur le bord de la baie, la marée baissait.

Au milieu du silence de la nuit, on entendait la grande voix de l'Océan qui répétait avec mélancolie son hymne éternel.

La clarté de la lune miroitait sur les flots, et ses rayons semblaient être des poissons phosphorescents se jouant dans les ondes.

La brise embaumée, passant à travers les cimes des palétuviers et des palmiers, chantait avec une harmonie poétique.

Nos fugitifs éprouvèrent une nouvelle satisfaction, celle de trouver leur proa dans le ruisseau. Ils retrouvèrent aussi leurs mousquets accrochés dans l'arbre où ils les avaient cachés.

La grande proa, profilant son squelette noir dans la pénombre de la nuit, était toujours à son ancrage dans la baie. En l'apercevant, leur joie fut extrême, car elle était leur planche de salut.

L'embarcation fut lestement traînée à l'eau.

Avant de quitter le rivage, Bill plaça une compresse de feuilles de sassafras sur la blessure de Jenny, dans le but d'arrêter l'épanchement du sang. Quant aux siennes et

à celles du capitaine Mertens, elles attendirent qu'on songeât à les panser en un temps meilleur.

La prudence leur conseilla de faire deux voyages. La petite proa se trouvait relativement trop faible de dimensions pour les porter tous à la fois à bord du bâtiment, surtout avec les provisions qu'ils avaient enlevées au kampong.

Bill, Jenny et Pluton furent du premier voyage.

Ils transportèrent aussi avec eux le bœuf à bosses tué par notre Irlandais, un sac d'ubis — pommes de terre douces — et une certaine quantité de taro, une des nombreuses productions de ce pays si privilégié de la nature.

Après avoir déposé les provisions dans la cale du trincadour, Bill s'assura que le gardien était toujours bâillonné et solidement attaché au pied du grand mât.

En passant, il lui fit force compliments sur sa sagesse, et lui promit de venir bientôt le détacher et lui rendre la liberté.

Le gardien articula du nez une sorte de grognement, par lequel il crut sans doute exprimer éloquemment la satisfaction qu'il ressentait de leur retour, en même temps qu'il faisait un signe de tête, sans doute un respectueux salut.

A tout hasard, Bill remit à Jenny son pistolet chargé et, la laissant à bord sous la garde de Pluton, il retourna à terre chercher le capitaine Mertens.

Le reste des provisions étant embarqué, les deux aventuriers arrivèrent bientôt sans encombre à bord du trincadour.

Un tableau émouvant les y attendait : assise sur le pont, une calebasse remplie d'eau de mer à ses côtés, au moyen d'un lambeau de voile, notre énergique Irlandaise lavait le sang coagulé qui imprégnait ses vêtements autour de la blessure. Pluton, couché à ses côtés, léchait la plaie, en la regardant d'une façon qui traduisait son touchant attachement.

Le temps pressant nos fugitifs, ils remirent à un moment plus opportun le pansement de leurs horions, et descendirent dans l'entre-pont.

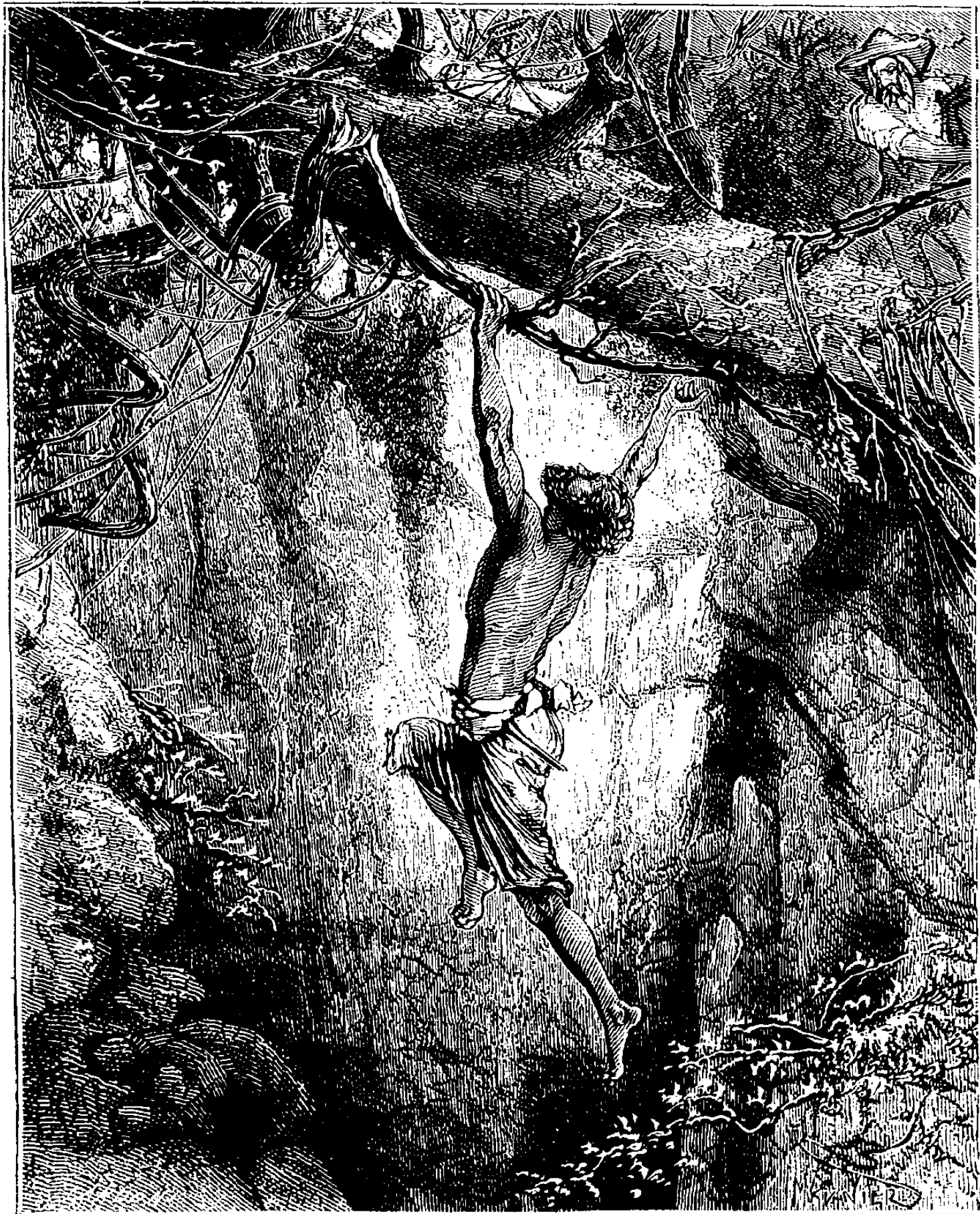
— Allons, du lesté ! fit Bill au gardien.

Ce disant, il coupa d'un trait les cordes qui l'attachaient au pied du mât, et lui arrachant son bâillon, il lui demanda s'il était assez bon nageur pour gagner la terre à la nage.

— Y songez-vous, généreux Occidental ? répondit le pauvre Chinois plus mort que vif, et Manis ! le crocodile familier du sultan Joussouf ! Il ne ferait qu'une bouchée de mon modeste individu, si pour son malheur, il se trouvait sur le passage de l'insatiable bête. De grâce, mettez-moi à terre, et tant que durera ma vie, je bénirai le souvenir de votre humanité.

— Oui, c'est cela, fit Bill, vous autres, Chinois de paravent, lorsque vous vous voyez pris au piège, vous faites des discours et des promesses à perte de vue, et quand vous avez obtenu merci, vous croyant hors de danger, vous êtes les premiers, non-seulement à oublier nos bienfaits, mais encore à rendre le mal pour le bien ; donc, mon petit Chinois, continua Bill en lui montrant le gouffre béant, apprête-toi à faire le saut périlleux, peut-être celui de l'éternité, peu m'importe !

A cette déclaration barbare, le malheureux gardien, se croyant déjà dans la mâchoire formidable de *Manis*, sinon plus loin, éclata en bruyants gémissements ;



La branche céda sous son poids.

mais devinant, à la physionomie mécontente de Jenny, qu'il aurait au moins en elle une protectrice, il se jeta à ses pieds et les lui embrassa, en la suppliant d'intervenir en sa faveur.

Un regard affectueux, plein de promesses, adressé à Bill, suffit pour dissiper l'orage.

— Allons, soit ! fit-il ; puisque tu as tant de raisons pour repousser les caresses de Manis, au moment où la profondeur d'eau nous permettra de passer à ranger terre, on t'y jettera, tu entends bien ?

Et comme le Chinois se confondait en remerciements et en bénédictions :

— Garde tes stupidités pour toi ; je n'aime pas, sache-le, les hommes à la langue fourchue, car je sais pertinemment que tu n'auras pas fait trois pas sur la rive que

tu nous maudiras, en nous traitant de barbares. Ainsi sont les Chinois, race lâche, fausse et ingrate, que je connais d'ancienne date.

Le protégé de Jenny ne répondit rien au compliment de Bill ; donc, il approuvait.

IV

L'ancre levée, on mit immédiatement à la voile.

Mais à peine le trincadour avait-il fait dix brasses de marche, qu'une grêle de balles sifflèrent parmi les manœuvres. L'agression partait d'un petit bois de cocotiers voisin.

— Voilà ces gredins de Chinois qui nous témoignent à leur manière leur reconnaissance, dit Bill ; je meurs d'envie de leur répondre avec nos deux pierriers.

— N'en faites rien, dit le capitaine Mertens, car leur détonation ne manquerait pas d'appeler l'attention du sultan Joussof sur nous. Nous serions bien certains de le voir arriver avec la proa de course nous couper la retraite. Contentons-nous de garantir notre corps, dans le cas où les Chinois continueraient leur feu.

— Soit, dit Bill, je crois que c'est plus prudent.

Le Chinois gardien se montra sans rancune et plein de bonne volonté pour aider aux manœuvres d'un bâtiment gréé à la façon malaise, qu'il connaissait mieux que ses nouveaux propriétaires.

Il avait une peur affreuse que les Occidentaux lui coupassent la tête comme représailles de l'attaque des siens ; mais il fut rassuré à cet égard.

Quelques instants après, nos aventuriers arrivaient à l'accord d'un haut rocher de porphyre qui surplombait majestueusement la baie.

Bill, ayant demandé au gardien chinois s'il connaissait la profondeur d'eau qui se trouvait à la baie, il lui fut répondu qu'il y avait au moins sept coudées : c'était plus qu'il n'en fallait à leur bâtiment, par rapport à son tirant d'eau.

Alors Bill, au moment où personne à bord n'était en mesure de l'empêcher de commettre cet acte quelque peu sauvage, saisissant le malheureux gardien par un bras et une jambe, le lança à l'eau. Quelques instants après, notre Chinois, excellent nageur, du reste, abordait sans accident au rivage.

Après avoir salué poliment :

— Seigneurs Occidentaux, cria-t-il en langue malaise, pendant que Bill se tenait les côtes à force de rire, j'ai fait trois pas, et je ne vous ai pas maudits ; loin de là, je tiens vos seigneuries pour des hommes humains, et non pour des barbares. Vous avez épargné ma vie, quand il vous était si facile de me jeter comme représailles en pâture à Manis. Hommes de l'Occident, je vous suis reconnaissant, je bénis votre mémoire et je vous salue.

Puis l'honnête gardien, saluant avec grâce, disparut dans les sinuosités des rochers.

— Eh bien, fit le capitaine Mertens, que dites-vous de la leçon ?

— Je dis, capitaine, que ce Chinois est un philosophe, un digne disciple de Con-

fucius ; de plus, je constate qu'il existe des hommes reconnaissants partout, voire même en Chine et en Malaisie.

Le trincadour, traînant à sa remorque la petite proa, faisait bonne route. Nos aventuriers, après avoir attentivement exploré l'horizon, se croyant hors de danger, lavèrent leurs blessures avec de l'eau de mer, puis les livrèrent à la langue du fidèle et intelligent Pluton, qui semblait parfaitement comprendre toute l'importance de son rôle de purificateur.

Ce fut alors seulement qu'ils ressentirent leurs souffrances.

Tant que le corps et le sang sont mis en mouvement, la douleur dort ; mais aussitôt que les nerfs se détendent, que le sang se refroidit, elle s'éveille.

Toujours est-il que ce fut le brave et fidèle Pluton qui remplit les fonctions de chirurgien dans cette circonstance, car nos matelots ne trouvèrent à bord aucune espèce de médicament qui pût les soulager.

Après ce premier pansement, Bill, toujours plein de gaieté, dit au capitaine et à Jenny :

— Ma femme et mon ami, vous ne vous sentez pas morts, n'est-ce pas ?

— Non pas, du moins pour le moment.

— Eh bien, tant mieux ! ni moi non plus !

Puis notre facétieux Irlandais se mit à parcourir à pas comptés le pont de la proa, en fumant sa pipe avec volupté.

La mer baissait. Le vent et le courant entraînaient rapidement nos aventuriers.

Un peu avant que l'aube parût, ils doubleraient la pointe de la baie où, quelques jours auparavant, le roi des pirates attendait sa grande proa de course, revenant du marché à esclaves de Holo.

Vers les huit heures du matin, ils étaient arrivés en pleine mer, à une distance telle que la côte ne s'apercevait plus que sous la forme d'un léger nuage horizontal.

Après avoir inspecté attentivement l'espace qu'ils venaient de franchir, le capitaine Mertens constata avec satisfaction que nul bâtiment chasseur n'était en vue.

Notre prudent Danois, s'étant aperçu que la brise augmentait, borda légèrement les grandes voiles du trincadour, passa à chacune d'elles une seconde écoute de fortune, puis vint s'asseoir près de Bill, que sa femme était venue rejoindre sur le pont.

— Nous voici donc enfin libres ! dit Jenny, en jetant un regard plein d'affection à son mari, et tout d'amitié à l'excellent capitaine Mertens ; mais, hélas ! qui sait l'avenir ! Ne nous sommes-nous pas arrachés des serres des pirates pour redevenir les esclaves, ou peut-être pire encore, les victimes de la mer ! car, où allons-nous ?

— Par Dieu, ma bonne, fit Bill, qui ne doutait de rien, nous allons en mer, où, je l'espère bien, nous rencontrerons bientôt un bâtiment sauveur qui nous recueillera à son bord.

— Ou une proa de course qui nous fera une fois de plus captifs, répondit, avec un hochement de tête significatif le prudent et positif Danois.

— Il serait temps, cependant, que cela finît, répondit Jenny, car voilà la deuxième

fois que Bill et moi nous nous sauvons des griffes de ces vilains oiseaux de proie, les pirates.

— C'est vrai, fit en riant de bon cœur notre jovial Irlandais. Cela n'empêche pas que je leur dois une belle chandelle, à ces bons Malais, car s'ils ne m'avaient pas recueilli lorsque je suis tombé à la mer du bord du *Julius*, je ne pense pas que je serais au milieu de vous aujourd'hui, mes bons amis.

— Votre avis est-il, mon cher Bill, que nous nous éloignons beaucoup des côtes de l'île de Basilan ?

— Pardon, excuse, cher capitaine, mais votre question me semble par trop naïve.

— Pourquoi cela, Bill ? où voyez-vous donc tant de naïveté ?

— Si vous désirez retomber entre les mains des pirates, je retire l'épithète, mais j'ajoute : Allez-y tout seul avec ma bénédiction.

— Je ne désire pas plus que vous retourner en esclavage, Bill, mais j'ajoute qu'il ne serait pas prudent, sans compas et avec un bâtiment aussi restreint en dimensions, de nous haler trop au large, car, vous le savez aussi bien que moi, nous sommes entrés dans la saison des bourrasques et de la mousson occidentale, qui n'est pas commode dans ces parages océaniens.

— Le bâtiment, répondit Bill, quoique d'une petite dimension, me semble solide. D'un autre côté, les Malais, se guidant sur la marche des astres, ne se servent ni de compas, ni d'octants¹, et encore moins de sextants. Cependant, ils font journellement des cent cinquante et deux cents lieues sur des proas plus petites que celle qui nous porte ; donc, selon mon avis, nous pouvons hardiment nous haler au large. Là, du moins, nous aurons plus de chance de pouvoir éviter les pirates et de rencontrer un bâtiment européen.

— Cela me paraît juste, fit Jenny. Le fidèle Pluton qui, assis sur son derrière, formait le cercle avec ses amis, crut devoir donner sa voix dans le conseil, par un petit aboiement significatif, voix qui fut accueillie de ses amis par de francs éclats de rire et de bonnes caresses à M. le chirurgien du bord. Le capitaine Mertens, ayant trois voix contre lui, dut se ranger du côté de la majorité.

V

Le vent, ce moteur capricieux qui, jusqu'alors, avait soufflé du sud-ouest, vira tout à coup à l'est, puis graduellement il diminua d'intensité presque jusqu'aux proportions d'un calme plat.

Il était alors environ dix heures du matin. Il fallait songer au déjeuner.

Ce fut seulement à ce moment que nos fugitifs songèrent à s'inquiéter s'il y avait de l'eau douce à bord. Il fallut dès lors passer l'inspection de la cale du trineadour.

A cet effet, le capitaine Mertens y descendit avec Pluton. Il la trouva encombrée de caisses et de barriques, peu faciles à manier pour un homme seul.

1. L'octant est un instrument ou secteur nautique, contenant quarante-cinq degrés ; distance de quarante-cinq degrés entre deux planètes. Le sextant en contient soixante.

L'intelligence de Pluton lui ayant été vantée, il voulut la mettre à l'épreuve une fois de plus et commanda dès lors à son compagnon d'aller chercher Bill.

Le quadrupède animal monta sur le pont, se dirigea vers l'arrière et, après avoir aboyé d'une certaine façon que Bill connaissait, il prit ce dernier par le bas de son vêtement, et le tira légèrement du côté du grand panneau qui conduisait à l'entre-pont.

Bill avait compris. Remettant la barre du gouvernail à Jenny, il suivit son guide dans la cale.

Le capitaine Mertens, afin de récompenser et d'encourager les louables dispositions du caniche si plein de bonne volonté, lui donna une *touchante caresse* consistant en trois ou quatre claques sur le derrière, récompense dont Pluton se montra toujours aussi reconnaissant que flatté.

Une fois Bill arrivé près du capitaine Mertens, comme l'indispensable caniche ne pouvait leur être d'aucune utilité dans le maniement des caisses et des barriques, au contraire :

— Pluton, mon ami, lui dit-il, allez près de votre chère maîtresse, afin de la défendre, au cas échéant, contre les pirates que vous savez, et surtout si, par le plus grand des hasards, vous aperceviez une voile à l'horizon, venez en toute hâte nous prévenir.

Pluton, comprenant toute l'opportunité de la mission délicate qui lui était confiée, décampa avec la dignité d'un secrétaire d'ambassade se rendant à son premier poste.

Le capitaine Mertens et Bill se mirent donc à l'œuvre, et, après avoir passé en revue la cale et l'entre-pont, nos aventuriers eurent lieu d'être très-satisfaits.

Ils avaient trouvé pour plus de trois mois de vivres à bord.

C'étaient d'abord du buffle boucané, une douzaine de sacs de riz et de maïs, une barrique de tripangs, — holothuries, — une quantité très-respectable de thé, de café, de sucre-cassonade et de raisins secs ; un tonneau d'eau potable, du bois provenant des débris d'un bâtiment qui paraissait avoir été incendié, une corne à feu et son sac-feu, des lignes de pêche, des harpons, sept excellents fusils de munition espagnols, un baril de graisse de buffle, un beau filet de pêche — portant encore la marque du fabricant de Manille, — des voiles de rechange, une barrique contenant de la poudre à canon et des gargousses de pierriers, une barrique de vin d'Espagne, etc., etc.

Rien ne manquait donc à la prise de nos corsaires improvisés. Inutile d'ajouter que toutes ou la plupart des provisions provenaient du pillage des navires de commerce.

Corsaires est bien l'expression applicable en pareil cas à nos aventuriers. Les Malais avaient pillé leur bâtiment, et, comme pour combler la mesure d'iniquités, ils les avaient faits esclaves. A leur tour, ceux-ci, pour conquérir leur liberté, s'emparaient du trincadour du nabab chinois, qui, lui, avec de l'argent, s'était approprié leurs femmes ; les représailles de la part des aventuriers semblaient donc de bonne guerre.

Bill, pour adoucir un peu son épithète de naïveté, lâchée quelques minutes aupara-

vant, par respect et déférence pour son supérieur en âge et en grade, voulut faire la cuisine.

A cet effet, il s'y installa pendant que le capitaine Mertens allait relever Jenny à la barre du gouvernail.

Celle-ci voulut, à son tour, entrer dans des fonctions plus en harmonie avec son sexe enchanteur; mais si Jenny était généreuse, Bill n'était pas moins entêté, et, de plus, fier de ses connaissances dans l'art culinaire.

Notre jovial Irlandais tenait à traiter magnifiquement ses amis, enfin à leur donner une agréable compensation aux côtelettes de requin et aux filets de crocodile, éternel et invariable menu de l'ordinaire du roi des pirates.

Le foyer du bord avait une physionomie des plus indigènes. C'était une énorme carapace de tortue de mer, dans laquelle, afin de combattre l'action du feu, on avait déposé de la terre argileuse.

Quant à la batterie de cuisine, aux fourchettes et cuillères chinoises, on devine qu'elles étaient impossibles. Mais, en fait de badigouins, un marin ne s'arrête jamais à la bagatelle de l'impossibilité, car pour lui il n'en existe pas.

Au bout d'une heure de travail environ, Bill, aidé de sa chère Jenny, était prêt à livrer son déjeuner à l'appréciation de ses invités.

Un horrible morceau de prélat, couvert de goudron et de souillures de toutes sortes, placé sous le bras en guise de serviette, notre Vatel suffisant se présentait devant le capitaine Mertens et M. Pluton, puis, leur faisant un salut respectueux, il ajoutait :

— Vos seigneuries sont servies; qu'elles s'apprêtent à me décorer du cordon bleu. Elles me diront avant peu si la cuisine de leur serviteur le plus humble est préférable à celle de la case de la clairière.

Pluton, à ces mots gracieux, sans ajouter, qu'heureusement pour lui, il n'avait jamais apprécié cette dernière, se dressa sur ses jambes de derrière; puis, avec une grâce de caniche bien éduqué, fut donner la patte à Bill.

A son tour, celui-ci, en homme de bonne compagnie... du gaillard d'avant, la mit sous son bras, et se dirigea à pas réglés, avec son invité, vers le couvert.

Bill, toujours inventif, avait dressé ledit couvert sur le grand coffre, où nos aventuriers avaient trouvé endormi, pendant la nuit précédente, le gardien peu vigilant de la proa du nabab Mu-al-Mu.

Pendant que notre facétieux Irlandais se livrait à ses excentricités, le capitaine Mertens, plus sérieux par nature et par âge, ayant encore au cœur le souvenir de la perte douloureuse qu'il avait faite dans la personne d'une femme qu'il affectionnait, attachait à demeure la barre du gouvernail, de façon à forcer leur navire à marcher dans le vent, sans changer d'amure.

Il n'y avait aucun danger à amarrer ainsi la barre pendant le déjeuner, car la brise était tombée aux proportions d'un vent tiède et parfumé des senteurs embaumées des forêts vierges.

Malgré leurs blessures — heureusement légères — nos aventuriers déjeunèrent bien, et célébrèrent encore mieux, avec le vin d'Espagne trouvé dans la cale, le premier jour de leur liberté reconquise.

Après le repas, Bill, frappant du poing sur le grand coffre qui leur avait servi de table à manger, s'écria avec son humour ordinaire.

— Ah ça ! il faudrait bien enfoncer enfin ce coffre, puisqu'il est dit que nous avons bêtement oublié d'en demander la clef au Chinois nabab ; peut-être contient-il le trésor de ce vieux cuistre !

— Cela ferait assez bien notre affaire, répondit le capitaine Mertens. Ces coquins ne m'ayant pas laissé un seul maravédis, m'ont complètement ruiné. Tout ce que je possédais était à mon bord, y compris ma pauvre Martha qu'ils ont tuée ; car, jusqu'alors, elle n'avait jamais manqué de santé. Oh ! les malheureux !

Quand donc les marines réunies de l'Europe viendront-elles détruire de fond en comble ce repaire de brigands que l'on appelle l'archipel malais ?

— Nous n'avons pas été plus heureux que vous, capitaine, répondit Jenny. Le fruit de notre travail nous a été aussi enlevé, nous qui nous faisons une si grande fête d'aller enfin vivre en travaillant à la mer, dans notre cher pays d'Irlande !

— Enfin, que la volonté de Dieu soit faite ! répondit le capitaine Mertens ; après tout, peut-être trouverons-nous bientôt un bâtiment sauveur qui nous rapatriera.

— Et un trésor dans ce coffre, qui nous enrichira, dit Bill, en assénant dessus une nouvelle édition de son formidable coup de poing.

Puis, donnant une autre direction à ses idées :

— Où diable les pirates ont-ils pu voler ce trincadour, continua notre jovial Irlandais ; il est facile de voir que ce bâtiment n'est pas de construction malaise.

— Sans doute ils l'auront capturé en mer, ou sur les côtes de l'île de Manille, répondit le capitaine Mertens. Je reconnais parfaitement les constructions navales des Philippines, quoiqu'ils aient cru devoir modifier la voilure et enjoliver la coque du navire de sculptures selon la mode malaise, et cela avec l'intention de tromper la vigilance des croiseurs espagnols.

— Enfin, ne parlons plus de tout cela, fit Jenny, et mettons-nous, autant que possible en mesure de profiter de notre liberté. Sur ce, je remonte sur le pont, afin d'explorer l'horizon.

— C'est vrai, Jenny est plus prudente que nous, répondit le capitaine Mertens ; je crois même qu'il serait désormais préférable de manger sur le pont, car ces parages sont pleins de dangers pour notre sécurité.

— Il ne faudrait pas effectivement nous laisser prendre au piège, comme certain capitaine dont je vous racontais l'histoire à la case-prison, il y a quelques jours, fit Bill.

— Je me souviens avec grand plaisir de ce brave marin français qui, seulement aidé de son second, un vaillant Breton, et de vous, Bill, assomma tout un équipage de pirates, et coula leur bâtiment.

— Nom de nom ! ce fut joliment chaud, mais tout chaud que cela fût, ajouta Bill, je me sens disposé à recommencer, et toi, Pluton ?

Le brave caniche poussa un grognement très-significatif qui voulait dire : Mettez-moi à l'œuvre et vous verrez si j'ai de bons crocs.

Lorsque nos aventuriers arrivèrent sur le pont, pas un souffle de vent ne

passait dans l'atmosphère. La mer, par suite de ce calme plat, pouvait avec avantage être comparée à un immense lac.

— Par Dieu ! il me vient une idée, fit Bill ; puisque nous voilà arrêtés dans notre route, je vais pêcher, afin de savoir si j'aime toujours le poisson frais, et si les lignes que nous avons à bord du trincadour sont bien installées. Autrefois, en Irlande, quand je pêchais pour faire vivre la famille — que Dieu garde — j'avais assez de chance ; je vais voir si l'inconstante m'a été fidèle.

Et Bill, ayant amorcé sa ligne avec des morceaux de viande de buffle, commença l'expérience.

Il n'y avait pas dix minutes qu'il l'avait filée à la mer, qu'une forte secousse se fit sentir. Immédiatement, un magnifique dauphin — *coryphæna hyppurus* — bondit en l'air, à trente mètres du navire, ayant l'hameçon rivé dans la gorge.

A cette vue, Bill, en pêcheur accompli, fila toute sa ligne très-solide ; puis, au bout de quelques instants, ne ressentant plus aucune secousse, il l'attira à bord.

L'hameçon, quoique d'une forte dimension, avait été arraché. Bill s'évertuait à en installer un autre, quand il aperçut le même et imprudent dauphin qui, semblant oublier le morceau indigeste qu'il avait dans l'estomac, nageait à fleur d'eau sous la poupe du navire.

— Ah ! gredin, fit-il, tu viens me narguer un peu trop près ! Aurais-tu la prétention de me demander que je te débarrasse de ton hameçon ?

Et Bill, vexé comme un pêcheur désemparé, courut chercher un harpon dans l'entrepont.

Après avoir bien disposé en torsades et amarré solidement le bout du filin, joint à l'engin de pêche, Bill lança son harpon avec tant de justesse, qu'il atteignit le dauphin à la naissance de la tête, où il s'enfonça de six pouces au moins.

L'imprudent dauphin, se sentant ainsi piqué au vif, bondit et s'enfonça dans les flots, emportant au fond du gouffre, avec une vivacité vertigineuse, la corde du harpon.

— Va, mon petit, va toujours, mais tu t'arrêteras bien un peu, disait Bill, en voyant se dérouler rapidement les torsades multiples de la corde de son harpon.

Effectivement, quand notre dauphin fut arrivé au bout de son rouleau, il donna quelques légères secousses, qui diminuèrent bien vite d'intensité ; puis, lorsque Bill crut, à la faiblesse de ces pulsations, que son dauphin était à bout de force, il le hala en douceur à la surface unie de la mer.

VI

Lorsqu'il fut arrivé à fleur d'eau, maître dauphin était bien haut percé. Ses nageoires remuaient lentement, selon Bill, pour la forme ou par habitude.

Le capitaine Mertens apporta bientôt à l'heureux pêcheur un solide filin avec nœud coulant.

Étant parvenus à le lui passer au-dessus des ailerons, ils le halèrent à bord, par le moyen d'une poulie frappée à une vergue.

Si nos deux solides marins avaient été complètement valides, un seul d'entre eux



Leur dégoût fut extrême en apercevant un énorme vampire.

l'eût enlevé à bord, à la force du poignet ; mais leurs blessures reçues dans la dernière nuit, au kampong du nabab chinois Mu-al-Mu, leur enlevaient une certaine partie de leur force.

Bill acheva le dauphin à coups de hache.

Le capitaine Mertens fit alors remarquer à ses compagnons d'aventures les transitions de couleurs qui s'opéraient sur la peau de ce beau poisson expirant.

Ils en mangèrent le soir, autant par régal que pour épargner leurs vivres ; mais il trouvèrent cette viande sèche et peu comestible.

Le jour même, le capitaine Mertens prit deux belles dorades. La chair de ce poisson est bien supérieure à celle du dauphin, quoiqu'un peu sèche aussi.

Le calme sur mer est une charmante chose, pour ceux qui ne sont pas pressés et sont sujets au mal de mer, mais dangereuse en diable pour des esclaves qui fuient leurs chaînes, par la raison toute naturelle que ce calme les retient forcément sur les côtes, et à portée des forbans malais qui, ainsi que des requins affamés, sillonnent les côtes, jour et nuit, à la recherche de nouvelles victimes.

Tel était la position de nos aventuriers ; reconnaissons qu'elle était critique.

La nuit suivante se passa fort heureusement sans incident. Fatigués des labeurs

et du manque absolu de sommeil de la dernière nuit, ils avaient pris une complète revanche.

Seul, le fidèle Pluton, reconnaissant le côté sérieux de la mission à lui confiée, avait veillé consciencieusement toute la nuit sur le pont.

Le lendemain matin, nos fugitifs se levèrent avant l'aurore. Un calme désespérant persistait toujours.

Leur premier travail fut de panser leurs blessures, au moyen des feuilles de sassafras qu'ils avaient eu la précaution de cueillir dans la forêt avant de s'embarquer.

Puis ensuite, le calme leur en donnant les loisirs, ils recommencèrent une nouvelle visite domiciliaire, dans l'entrepont et dans la cale du navire du nabab Mu-al-Mu.

D'abord, ce furent les vêtements des marins du nabab, car — Jenny le déclara — le précautionneux et rusé Chinois les déguisait, quand ils allaient en mer, sous le costume malais, afin de rester en paix avec ceux-ci : et sous le costume chinois, quand ils se trouvaient dans le voisinage d'un croiseur européen.

Toute la défroque leur tomba entre les mains. Bill en profita pour se déguiser lui-même en Malais. Jenny qui, en sa qualité de femme, valait bien, à l'occasion, un homme solide, quitta le costume chinois, défroque indigne d'elle, dont le nabab l'avait forcée de se vêtir, et endossa alors le costume complet des Malais aisés c'est-à-dire le pantalon et la veste flottants.

Du reste, à une petite distance, ainsi affublés, on eût pu parfaitement prendre nos aventuriers pour des indigènes, tant le ton de leur peau était devenu brun par le contact du soleil tropical.

Le capitaine Mertens, seul, refusa de se déguiser ainsi, alléguant que, pour le moment, il n'y avait pas péril en la demeure.

Après cette opération, nos aventuriers nettochèrent et mirent en état les armes espagnoles trouvées à bord, ainsi que celles qu'ils avaient enlevées aux sentinelles de la case-prison. Puis, ils les chargèrent avec soin, car ils avaient trop l'expérience des côtes malaises, pour croire qu'à un moment ou à l'autre ils ne seraient pas obligés — surtout si le calme persistait — d'en découdre avec les pirates.

Au lieu de laisser leurs voiles carguées le long des mâts, ils les amenèrent afin de mieux dissimuler la présence de leur bâtiment aux yeux perçants de l'ennemi.

Ce travail achevé, Bill et le capitaine Mertens se mirent en devoir d'ouvrir le fameux coffre dont nous avons déjà parlé plus haut.

L'opération ne semblait pas facile, car il fallait — n'ayant pas les clefs — briser les deux solides serrures chinoises qui le maintenaient fermé.

Au moyen d'un marteau et d'un fer à calfat — ustensile provenant encore sans doute du pillage de quelque bâtiment européen — le capitaine Mertens y parvint. Enfin le couvercle est levé.

Bill arrache un drap de coton qui cache le contenu du coffre et livre au regard effrayé du capitaine Mertens le cadavre de sa femme.

A cette vision terrifiante, il recule avec épouvante jusqu'aux parois du navire, les yeux démesurément ouverts ; puis, après s'être un peu remis de son émotion, de grosses larmes de sueur ruissellent le long de son front pâli par l'émotion.

— Le bon Dieu, dit-il, a exaucé mon vœu le plus cher, car c'était avec un chagrin

immense que je voyais la dépouille mortelle de ma pauvre Martha rester ensevelie dans cette terre maudite.

— Si nous avons la chance de trouver un bâtiment européen, la chose ira toute seule, capitaine, fit Bill ; mais dans le cas contraire et si par malheur nous sommes repris par les pirates, le corps de votre pauvre femme court bien risque d'être encore souillé par eux.

— Dans ce cas, avant de me rendre, je lui donnerai la sépulture des marins, c'est-à-dire qu'avec un boulet fixé aux pieds, je l'ensevelirai au fond de l'Océan ; ce sera un tombeau plus digne de ma pauvre Martha, qui, depuis le principe de notre union, m'avait toujours courageusement suivi dans mes voyages au long cours.

Puis, après lui avoir baisé le front et les mains, l'honnête Danois dit :

— Recouvrez, je vous prie, mon cher Bill, ces tristes dépouilles, qui peuvent encore attendre, car, si je ne me trompe, le corps de ma femme a été embaumé par Mu-al-Mu.

— Oui, mon pauvre ami, l'opération a été faite selon les habitudes chinoises, répondit Bill.

— Je ne puis en douter, c'est cet infâme Chinois qui, à force de mauvais traitements, a tué ma pauvre femme, fit le capitaine Mertens. Oh ? que je souhaite donc que la tempête nous reconduise à l'île de Basilan ! alors, rien, aucune considération ne m'arrêtera plus : dussé-je succomber à la peine, j'irai seul, s'il le faut, incendier le kampong de ce lâche Mu-al-Mu, et je fais le serment de le pendre, non plus, comme vous l'avez fait, par son candoura, mais par le cou, haut et court, au premier arbre de la forêt.

— Voilà ce qui s'appelle parler en homme, fit notre Irlandais. Or, croyez bien, capitaine, que vous nous trouverez toujours prêts à vous seconder dans votre vengeance, que je trouve parfaitement légitime !

— Merci ! mais, continua l'infortuné Danois, s'adressant à Jenny, quel a été le but de Mu-al-Mu en faisant déposer le corps de ma pauvre Martha dans ce coffre, à bord de la proa ? Moi, je m'y perds.

— Je crois qu'il espérait, en prouvant sa mort si prompte à Joussouf, se faire rembourser une partie de la somme employée à son achat, lequel fut fait, paraît-il, à cette condition expresse.

A la prière du capitaine Mertens, le coffre contenant les restes mortels de sa femme fut descendu dans la cale. Ils devaient y rester jusqu'au moment où il aurait la possibilité de leur rendre la sépulture due à une chrétienne.

VII

Le lendemain de cette découverte qui avait si profondément ému le capitaine Mertens, quand nos aventuriers faisaient leur repas de midi, leur attention fut tout à coup attirée par les aboiements de Pluton qui, selon son habitude, faisait bonne garde, pendant que ses maîtres, eux, veillaient au confort de leur estomac. Ce jour-là, la chaleur intense qui régnait les avaient contraints à manger dans l'entre-pont.

Sans perdre de temps, tous enjambèrent l'escalier qui conduisait sur le pont et

aperçurent, à un mille environ au sud est, une proa qui, vigoureusement payagée par un certain nombre de Malais, semblait se diriger à toute vitesse vers eux.

Le cas semblait critique; nos fugitifs le reconnurent, car, d'un commun accord, ils sautèrent sur leurs armes, déjà chargées de l'avant-veille, et constatèrent qu'elles étaient en bon état.

Puis, en attendant l'ennemi, ils tinrent promptement un petit conseil de guerre, dans le but d'arrêter d'avance les dispositions les plus convenables de défense, car il était hors de doute que les pirates venaient leur tirer autre chose que leurs chapeaux.

— Si nous sommes les moins nombreux, dit Bill, il faut au moins que nous soyons les plus adroits; je propose donc de les arrêter, sans préambule, par un coup de pierrier, et cela aussitôt qu'ils seront arrivés à une bonne portée, enfin à une distance qui nous permette d'envoyer notre biscaïen à la flottaison de leur proa, sans la manquer. Que chacun de nous, bien abrité derrière la lisse, muni de ses trois fusils chargés à portée de sa main, les canarde avec toute la précision possible et imaginable.

— Au juste, combien avons-nous de fusils? fit le capitaine Mertens. Je suis tenté de croire que la découverte du cadavre de ma pauvre Martha m'a fait perdre complètement la mémoire.

— Nous avons d'abord les trois fusils et les trois pistolets des sentinelles malaises que vous savez; plus les sept fusils de munition espagnols que nous avons trouvés à bord. A cela, il faut ajouter les deux pierriers de la proa.

— C'est convenu, fit le capitaine Mertens, si nous sommes les plus forts, désormais pas de quartier à ces forbans, car il y a nécessité absolue qu'il ne s'en échappe pas un seul pour signaler notre présence ici. Quant à des prisonniers, nous n'en avons que faire pour manger nos vivres.

— Évidemment, à l'abri du calme qui règne et qui nous retient en place, ils ne viennent vers nous qu'avec des intentions hostiles. Faisons donc de notre mieux, dit Bill, pour en venir à bout sans nous exposer à nous voir une fois de plus emmenés comme esclaves à Basilan. Sur ce, je commence, à leur exemple, à me frotter les bras et la poitrine avec de la graisse de buffle. Ce frotté donnera certainement plus d'élasticité à mes membres et à ma peau, sans compter que cela ne fera pas de mal à mes égratignures qui commencent déjà à se guérir.

L'exemple de Bill, reconnu excellent, fut immédiatement suivi par le capitaine Mertens.

Lorsque cette opération fut terminée, les pirates ne se trouvaient plus qu'à cent mètres d'eux. Ils étaient au nombre de six, non compris le pilote chef de la proa.

Alors Bill, qui, on le sait, en sa qualité d'ancien esclave des Malais, parlait leur langue aussi couramment que l'anglais, s'étant juché sur le gaillard d'avant et fait un porte-voix avec les deux mains, leur cria de toute la force de ses puissants poumons :

— Eh! là-bas, les oranges-outangs², que voulez-vous, et à quel diable de hasard devons-nous l'honneur de votre visite?

1. Chose assez curieuse, le mot orang, en malais, signifie homme.

A son tour, le maître de la proa monta sur l'avant de son embarcation, et répondit en ricanant qu'il venait faire une visite tout amicale à des frères malais.

— Nous ne recevons pas chez nous à titre d'amis et de frères des requins comme toi, répliqua Bill, et si tu ne t'arrêtes pas immédiatement, je fais feu de toutes mes pièces sur ton sabot.

— Alors, dépêche-toi de l'arrêter, répondit le forban, car, si tu le manques, avant bien peu de temps vous aurez tous fait connaissance avec nos kriss empoisonnés.

— C'est ce que nous verrons bien dans le chapitre suivant, fit Bill en s'emparant de la mèche allumée.

— Attention, capitaine, à bien viser à la flottaison ! cria notre Irlandais.

Le coup part, et le biscaïen va malheureusement frapper la proa ennemie, à plus d'un pied au-dessus de la flottaison. Le coup est manqué, et les pirates lancent dans l'espace un cri sauvage qui traduit toute la satisfaction que leur fait éprouver la maladresse du capitaine Mertens.

Alors Bill, proférant un épouvantable juron en langue anglaise, les yeux pleins d'éclairs, saute à la culasse du second pierrier, ajuste, et commande à Jenny d'appuyer la mèche sur la lumière.

De nouveau, le biscaïen atteint la proa ennemie, mais juste à la flottaison.

Cependant, comme l'impulsion des pagaies était vigoureusement donnée et que les pirates se trouvaient alors fort près d'eux, elle arrive sous la lisse du trincadour sans encombre.

Les Malais jettent sur le pont les grappins d'abordage et, le kriss aux dents, montent à l'abordage avec un courage de lions.

Mais le capitaine Mertens, rendu furieux par sa maladresse, une hache dans la main droite et un pistolet dans l'autre, se venge, en assommant le premier Malais qui a osé franchir la lisse.

Bill et Jenny, de leur côté, se battent aussi comme des hommes.

Deux Malais étant parvenus à atteindre à la nage l'autre bord du trincadour, sans avoir été aperçus, se saisissent des tire-veilles, et franchissent la lisse de tribord, où le fort du combat se livre.

Au moment où, courbés sur eux-mêmes, ils prennent leur élan pour attaquer nos marins par derrière, Pluton jette un aboiement plaintif et saute à la gorge du premier qui s'avance, le bras levé, pour frapper Jenny de son poignard. Cette femme courageuse, toute au combat, ainsi prévenue, fait bravement face à l'ennemi.

Bill, dont l'attention a été appelée aussi par son fidèle Pluton, bondit vers le premier pirate et lui fend littéralement la tête d'un coup de hache. Le second tombe sous un coup de pistolet que lui tire à bout portant notre brave *matelotte*.

VIII

Il ne reste plus vaillants que quatre pirates, qui parviennent enfin à sauter sur le pont du trincadour. De ce nombre est le chef de la proa ennemie.

De derrière le grand mât, où il s'est embusqué, il tire deux coups de pistolet sur le capitaine Mertens ; le second coup l'atteint légèrement au flanc gauche.

En voyant son sang couler, notre brave Danois, ivre de rage, encore surexcité par le souvenir des mauvais traitements subis par sa pauvre Martha, sans laisser le temps à son assaillant de recharger ses armes, le tourne et lui découpe la poitrine dans toute sa longueur, d'un terrible coup de hache. Le forban tombe pour ne plus se relever.

De son côté, Bill, apercevant les trois pirates survivants qui, démoralisés par la mort de leur chef, cherchent à franchir la lisse pour sauter à leur bord, en ajuste un d'un coup de mousquet ; atteint, il tombe mortellement blessé au fond de leur proa.

Ses deux compagnons, plus heureux que lui, détachant vivement les grappins d'abordage, parviennent à sauter dans l'embarcation retenue le long du bord, et poussent au large.

Apercevant les fuyards, le capitaine Mertens, ayant des raisons multiples pour tâcher de les arrêter dans leur voyage, les ajuste d'un coup de mousquet ; mais l'amorce brûle et le coup ne part pas.

Alors Bill, qui, de son côté, a aussi des raisons majeures pour qu'aucun des pirates ne s'échappe et n'aille à l'île de Basilan annoncer leur présence sur la côte, saute dans la petite pirogue du trincadour, et se jette vaillamment à la poursuite des pirates fuyards.

La chasse ne fut pas de longue durée. L'embarcation ennemie n'avait pas fait cinquante mètres de route que Bill l'atteignait et, avec l'agilité d'un marin ayant du métier dans les jambes, sautait à son bord.

Il cherche les deux pirates, rien.

— Ils se sont évidemment éclipsés, dit notre Irlandais dépité.

Il aperçoit enfin la porte du roufle qui s'entre-bâille doucement ; plus de doute : ils sont là, car le seuil est maculé de gouttes de sang.

Bill met le nez à l'ouverture ; aussitôt un coup de feu éclate. La balle, après avoir traversé la porte, l'atteint légèrement à la cuisse et lui enlève fortement l'épiderme.

Voulant voir l'ennemi en face, notre brave Irlandais, sans même s'occuper de sa blessure, heureusement légère, cherche à ouvrir la porte qui lui barre le chemin ; mais il s'aperçoit enfin qu'une chaîne de fer la retient en dedans.

Alors, s'arc-boutant des pieds contre la paroi du roufle, et se cramponnant à la porte, en un tour de main il arrache porte, gonds, chaîne, crampons, et notre hercule se trouve face à face avec deux pirates qui, repliés sur eux-mêmes et armés de leurs kriss, le fixent d'un œil ardent et féroce.

Bill, un pistolet non chargé dans la main, pénètre en rampant sous le roufle, ses yeux dans les yeux des deux forbans, il leur dit en malais :

— Au moindre mouvement de kriss, je vous casse la tête à l'un et à l'autre.

Puis, à un moment qu'il juge opportun, il saisit le Malais non blessé par un pied, et, sans lui donner le temps de jouer du kriss, il l'attire vivement au fond de l'embar-

cation, et, par un mouvement aussi rapide que vigoureux, il le jette alors à la mer, avec la conviction qu'un requin va bientôt faire justice du forban malais.

Tranquille de ce côté, Bill sachant bien qu'il ne sera pas attaqué sur ses derrières, pénètre de nouveau sous le roufle et, saisissant le pirate blessé par une jambe, il l'attire dans le fond de l'embarcation.

Là encore, le blessé se jette aux pieds de Bill, et lui dit en malais :

— Regarde-moi bien, matelot, et reconnais à mes traits que je suis chrétien comme toi. A ce titre sacré, je te demande grâce de la vie, si je dois la conserver, ce qui n'est pas bien sûr, car je me crois mortellement blessé.

— Un loyal ennemi blessé mérite merci, mais un renégat ne peut l'espérer ; à quelle nation appartiens-tu, misérable ?

— Je suis Maltais.

— Je m'en doutais, fit Bill avec mépris ; race ingrate, où l'on compte presque autant de brigands que d'hommes, et autant d'anges que de femmes. Tu es donc réellement un renégat ?

— J'ai bien été forcé d'apostasier, les Malais m'ont laissé le choix entre la mort et l'apostasie.

— Et tu as accepté ce moyen terme ?

— J'ai eu cette faiblesse, mais je m'en repens et voudrais redevenir chrétien.

En voyant Bill s'attendrir, le renégat devint pressant et suppliant.

— Il va sans dire que tu voudrais t'accrocher à nous pour te rapatrier ? C'est habile, j'en conviens ; mais il n'y a qu'une petite objection à faire : c'est que, lorsque toi et les tiens vous êtes montés à l'abordage de notre trincadour, tu m'as paru un des plus acharnés au combat.

— Il fallait bien que je me battisse ainsi, sous peine de me voir poignarder par mon patron, qui m'avait prévenu à l'avance.

— Enfin, tout cela a besoin d'être examiné à tête reposée. En attendant que nous jugions ton affaire, tu es mon prisonnier, et je te conduis à bord ; nous verrons ensuite. Maintenant, rentre sous le roufle ; jusqu'à nouvel ordre, je te défends d'en sortir,

Le malheureux renégat se traîna alors, comme il le put, dans l'endroit où Bill l'avait momentanément interné.

Au moment où celui-ci se dispose à remorquer sa prise, Jenny, le regard anxieux, lui montre du doigt un point suspect, et lui crie :

— Défiez-vous, Bill, le pirate que vous avez jeté à la mer s'est accroché à l'arrière de sa proa, son poignard dans les dents, il vous guette, défiez-vous, il va vous frapper à l'improviste.

A cet avertissement, afin d'examiner la position, Bill se pencha sur la lisse de la proa.

Au même moment, le Malais, attaché à l'embarcation d'une main, lui lança de l'autre un coup de poignard dont Bill sut se préserver par une retraite de corps qu'il fit vivement en arrière.

— Ah ! c'est ça, fit ironiquement notre Irlandais en langue malaise : attends un peu,

infâme pirate et mécréant, que j'aie rechargé mon pistolet, et tu me diras des nouvelles de la tendreté de mes balles.

— Dures ou tendres, elles ne m'effrayent guère, répond le Malais, en jetant sur lui son regard de basilic. Tu vas me tuer : ne vois-tu pas que c'est ce que je demande, car j'aime mieux tomber sous une balle que sous la dent des requins qui déchiquettent sans doute déjà mes frères ; mais frappe donc, chien de chrétien ! ne le vois-tu pas, le temps presse ?

Et le pirate, ne pouvant atteindre Bill, à cause de la distance qui l'en sépare, lui lance avec fureur son poignard à la volée, mais sans le toucher.

— Tiens, mon ami, voici ma réponse, sois satisfait, dit Bill en ajustant le téméraire et énergique pirate.

Le coup part. La cervelle du bandit jaillit en nombreuses bribes sanguinolentes sur la nappe azurée.

Le moribond anéanti lâche la proa : un instant ses bras battent fébrilement le flot, puis, son cadavre s'enfonce dans l'abîme.

La surface se teignit alors de son sang, qui se confondit bientôt avec la masse irisée : ce fut tout.

— Malheureuse nécessité ! fit Bill en passant avec tristesse l'arme homicide dans sa ceinture de corde.

Quelques minutes après, notre vaillant Irlandais, remorquant sa prise, accostait la grande proa.

Le renégat malais, paralysé par ses blessures, ne pouvant s'aider pour monter à bord, y fut embarqué par Bill, que félicitèrent de sa conduite, tout à la fois énergique et généreuse, sa femme et le capitaine Mertens.

— Adressons-nous plutôt des félicitations mutuelles, répondit notre Irlandais, de nous en être échappés à si bon compte, car nous avons combattu quatre contre sept.

— Je ne vois pas le quatrième, fit sérieusement le capitaine Mertens.

— Et cet héroïque Pluton, répliqua notre rude vainqueur, vous l'avez, il me semble, bien vite oublié, ainsi que le secours qu'il nous a porté dans un moment où la vie de ma chère Jenny était en péril.

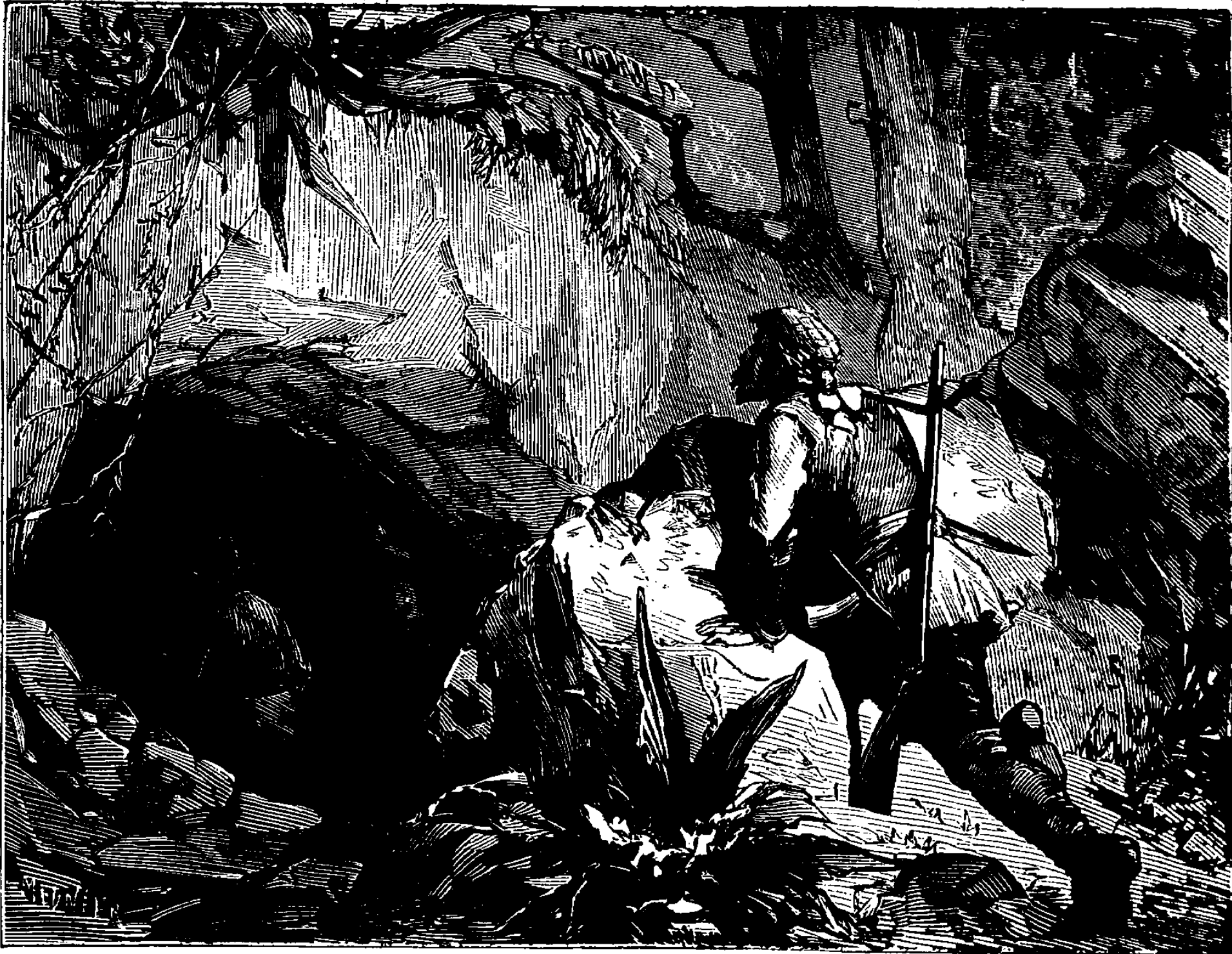
— C'est vrai, Pluton ; enfin tout le monde a fait bravement sa besogne, et je reconnais aussi que nous l'avons échappé belle. Certainement la protection de Dieu ne nous a pas manqué ; aussi est-il de notre devoir de lui en rendre grâces.

Bill et Jenny le reconnurent, et tous s'inclinèrent devant le Très-Haut, sans la volonté duquel rien ne se fait ici-bas !

Le malheureux renégat fut relégué dans un coin de l'entre-pont, et, quoiqu'il en fût peu digne, les soins ne lui manquèrent pas.

Toute grave que fût sa blessure, le coquin n'avait pas du tout l'air de vouloir mourir.

Jenny, avec un dévouement de vraie sœur de charité, aidée de Pluton, le pansa, avec le ferme espoir de lui conserver la vie, du moins pour quelque temps encore.



Il les vit s'enfoncer dans une excavation de la montagne.

CHAPITRE VI

Jenny raconte ses aventures pendant sa captivité. — Mu-al-Mu amoureux de la belle *Saranidia*. — Il se voit éconduit. — Mort de M^{me} Mertens. — Protection que trouve notre héroïne dans un Chinois chrétien. — Il facilite sa fuite du kampong. — Tempête. — La fugitive terrassée par un orang-outang. — Protection que lui prête un Malais.

I

Après avoir recueilli tout ce qui pouvait être nécessaire à bord de l'embarcation des forbans, nos aventuriers prirent leurs dispositions pour la saborder.

Mais avant de mettre ce projet à exécution, par un sentiment de respect humain qui leur faisait honneur, au lieu de les jeter à la mer, ils descendirent dans l'embarcation les cadavres des pirates qui avaient succombé dans le combat ; puis, après les

avoir solidement attachés, au moyen de cordes, au fond de l'embarcation, ils y pratiquèrent plusieurs trous à coups de hache.

Lestée avec des galets, la proa capturée s'emplit vite, puis elle s'enfonça au fond de l'abîme avec son funèbre chargement.

La nappe, tranquille avant l'immersion, se rida ; le flot produit tourna un instant en entonnoir, puis redevint calme comme auparavant. *Væ victis!*

— De cette façon, dit Bill, ils ne laisseront après eux nulle trace qui puisse nous faire soupçonner d'être les auteurs de leur mort.

— Ainsi soit-il ! fit le capitaine Mertens avec sa componction ordinaire.

La nuit suivante se serait passée relativement bonne pour nos aventuriers, si elle n'avait été troublée par les gémissements du renégat, qui, disait-il avec une hypocrisie transparente, pleurait la patrie absente.

Aussi, vers onze heures du soir, afin d'échapper à ce tourment, nos aventuriers avaient-ils été obligés de déménager leurs nattes et d'aller s'installer sur le pont pour y prendre un repos bien gagné.

Le capitaine Mertens, depuis la douloureuse découverte qu'il avait faite, celle de la dépouille mortelle de sa pauvre Martha, pensait beaucoup, mais en revanche il dormait peu ; aussi, bien avant que l'aube parût, il s'était mis à laver le pont du trincadour, afin de faire disparaître les souillures que le sang des pirates y avait laissées.

Quand Bill et sa femme s'éveillèrent, la besogne était terminée.

Après déjeuner, le temps était toujours au calme plat.

Le capitaine Mertens et Bill, ne sachant que faire, prièrent Jenny de leur raconter son existence, à partir du moment où les pirates s'étaient emparés du *Julius*, jusqu'à celui où ils l'avaient arrachée des serres du Chinois Mu-al-Mu.

II

Elle se recueillit un instant, et leur raconta les faits qui suivent :

— Je ne chercherai point, mon cher Bill, à rendre la douleur que je ressentis, quand je vis le *Julius* mis, par l'affreuse tempête qui sévissait, dans l'impossibilité absolue de vous secourir, forcé qu'il était de fuir devant le temps, et de vous abandonner ainsi à la fureur des flots.

Je me jetai aux pieds du capitaine, en le suppliant de mettre à la cape, espérant qu'une des nombreuses vagues qui nous entouraient pourrait vous amener à portée de la bouée de sauvetage qu'on vous avait jetée.

Rien n'y fit, le capitaine objecta que le *Julius*, déjà vieux, ne pourrait jamais soutenir la cape par un tel temps. Nous fuyions alors vent arrière, sous notre petit hunier au bas ris.

Mais après le coucher du soleil, le vent, sans diminuer d'intensité, tourna bout pour bout, et nous rejeta dans la direction de l'île de Basilan.

Dès lors une nouvelle crainte vint me torturer la pensée ; celle de retomber une fois de plus entre les mains des pirates, après avoir perdu mon cher Bill : j'eusse préféré finir ma triste existence dans les flots.

Un pressentiment de mauvais augure m'obséda pendant toute la nuit, qui se passa sans sommeil et toute à votre cher souvenir.

Le jour suivant, la force du vent diminua un peu, mais l'état de la mer ne nous permettait pas encore de chercher à faire bonne route en louvoyant.

Le capitaine du *Julius*, forcé par le temps et par les circonstances, fit mettre à la cape, afin de diminuer, autant que possible, la rapidité de notre dérive vers la côte.

Enfin, le lendemain, au moment où les tribordais changeaient de quart, le second eut l'heureuse idée de monter dans la hune pour explorer l'horizon.

A peine avait-il braqué sa lunette marine vers le sud-est, qu'il aperçut une grande proa de course qui, avec beaucoup de voiles dehors, relativement à la tempête qui sévissait, se dirigeait sur nous.

Le second du *Julius* ne se donna pas la peine de descendre par les haubans ; saisissant un étai, il se laissa affaler sur le pont et courut informer le capitaine, qui se trouvait alors sous la dunette, de la découverte qu'il venait de faire.

Ce dernier, plein d'anxiété, monta dans la hune à son tour, et constata malheureusement la véracité du fait.

Aussitôt descendu, il réunit l'équipage et lui posa carrément la question, à savoir s'ils étaient disposés à se défendre comme des hommes, ou à tendre les mains aux chaînes, comme des esclaves.

— Combien sont-ils ? capitaine, demanda le maître d'équipage.

— J'en ai compté vingt-deux.

— Nous sommes neuf à bord, ajouta le second, nous avons de bons fusils, défendons-nous en vrais marins norvégiens, Que diable, chacun de nous, je le pense, vaut bien deux moricauds de Malais !

— C'est vrai, fit le maître d'équipage ; nous avons d'autant plus de chance de rénssite, que l'état de la mer ne permettra pas l'abordage aux pirates, car leur proa, étant d'une construction légère, se briserait contre les flancs du *Julius*.

— J'abonde dans le même sens, répondis-je. Quant à leur courage, je sais pertinemment que les pirates ne sont pas aussi terribles qu'ils en ont l'air, car j'ai fait partie de l'équipage d'un bâtiment français qu'ils ont attaqué, et s'ils sont venus à bout de nous, c'est grâce à la supériorité de leur nombre.

Du reste, j'ai été leur esclave, et je sais ce que j'ai eu à souffrir, en fait de mauvais traitements, de leur part ; aussi j'avoue qu'après la perte irréparable que je viens de faire, j'aimerais mieux mourir d'un coup de feu, en les combattant, que de retourner une seconde fois en captivité.

— Bon et noble cœur, fit Bill, avec effusion.

— Pas meilleur qu'un autre, mon cher époux.

Mes déclarations entraînèrent les hommes de l'équipage, qui jusqu'alors hésitaient, à se prononcer pour la résistance à outrance.

— Si c'est ainsi, dirent-ils en jetant paletots et vareuses sur le pont, qu'on nous donne des armes et des munitions, et surtout de l'eau-de-vie. Mille sabords ! nous allons en découdre un peu avec ces vilains singes de Malais.

Le capitaine, très-satisfait de l'entrain de son équipage, fit distribuer à chaque

homme un quart d'eau-de-vie *poudrée*, un fusil et cinquante cartouches, leur recommandant surtout de bien viser, sans se presser.

Des haches d'abordage furent accrochées dans les haubans, pour que les marins du *Julius* pussent s'en servir si le besoin s'en présentait.

Vous n'ignorez pas, mon cher Bill, que je sais me servir d'un fusil. C'est vous qui avez été mon instructeur en vue des périls qui nous attendaient dans l'archipel malais.

Aussi le capitaine, à qui j'en donnai l'assurance, me fit délivrer une arme ainsi que des cartouches. Quant à l'eau-de-vie, je remerciai, objectant que je n'avais pas l'habitude d'en boire.

Vingt minutes plus tard, les pirates passaient sous notre vent à cent mètres environ, et, sans nous crier : gare ! nous envoyaient une volée de leurs pierriers.

Deux biscaïens nous atteignirent, l'un à la ligne de flottaison, l'autre à six pouces au-dessus.

Vu l'état de la mer, l'un était aussi dangereusement placé que l'autre. Évidemment le but des forbans était de nous amener à merci, en cherchant à couler le *Julius*.

Par la force du roulis, nous commençâmes dès lors à faire beaucoup d'eau.

Arrivée à une petite distance, la proa malaise vira de bord et, passant au vent à nous, nous envoya une nouvelle bordée de ses pierriers.

Notre joue de tribord reçut encore trois biscaïens ; le mat de hune fut brisé et, avec un craquement sinistre, s'affaissa sur le pont. De cette fois-ci, l'ennemi passant à portée de mousqueterie, nous fîmes feu de nos armes contre lui ; mais le résultat ne nous sembla pas brillant.

Il était parfaitement évident que les pirates, ne voyant pas la possibilité de tenter l'abordage, à cause de l'état de la mer qui, je le répète, eût brisé contre nous leur proa d'une construction relativement légère, cherchaient à couler notre bâtiment, sauf à repêcher après ceux d'entre nous qui auraient survécu au sinistre.

Le capitaine reconnut un peu tardivement que notre feu de mousqueterie s'adressait à des ennemis invisibles qui, pour éviter nos balles, se tenaient couchés à plat ventre sur le pont.

Le second, étant monté dans les enfléchures, constata que les pirates faisaient même le service des pierriers dans cette position.

A la demande de ce dernier, le capitaine ordonna de laisser les fusils de côté, et de se porter en masse aux pompes.

Il en était temps, car on mesura trois pieds d'eau dans la cale.

Jusqu'à ce moment, aucun homme de l'équipage n'avait encore été blessé. Évidemment, les pirates cherchaient à épargner notre vie, pour se conserver des esclaves.

Pendant que l'équipage s'évertuait à pomper, les pirates, eux, tournant toujours autour de nous, s'évertuaient à nous cribler de leurs projectiles : aussi, le capitaine du *Julius*, reconnaissant que l'équipage dépensait ses sueurs et ses forces en pure perte, ordonna de cesser de pomper, et de préparer la grande chaloupe à prendre la mer au moment où le *Julius* s'enfoncerait dans l'abîme.

Dès lors, chacun se mit en mesure de couper les tresses qui attachaient la cha-

loupe au pont. Ordre fut également donné de déposer dans la chaloupe des agrès, des vivres pour huit jours, ainsi que les fusils et les munitions de l'équipage.

Bientôt les flots envahirent le pont. Alors les pirates, reconnaissant l'inutilité de brûler plus longtemps de la poudre, cessèrent leur feu, et continuèrent à tourner autour de nous, comme l'eût fait un lâche requin autour d'une proie encore menaçante.

III

Cette proa taillée en navette, couverte de toile, malgré le mauvais temps qui régnait, passant plutôt dessous que sur les flots, ainsi que le poisson-volant poursuivi par une dorade, offrait un tableau saisissant, et vraiment, à part le vilain rôle que remplissaient ces féroces Malais, l'ensemble du tableau ne laissait pas que de présenter un côté très-pittoresque.

Enfin, notre pauvre bâtiment donna la bande sur tribord.

Tout-à-coup une forte explosion se fit entendre : c'était le pont qui sautait, par la pression de l'eau intérieure ; puis, peu à peu, le *Julius* s'enfonça dans l'abîme et produisit un tournant, heureusement atténué par l'état de la mer toujours fort grosse.

Par bonheur, ce tournant n'eut pas assez de force pour entraîner dans le gouffre notre chaloupe.

Ayant déployé la misaine, nous commençâmes à naviguer tant bien que mal par une mer complètement démontée.

La proa des pirates, de son côté, diminua sa voilure, afin de régler complètement sa marche sur la nôtre.

C'était de mauvais augure.

Enfin, ils sont à quelques brasses de nous.

Le maître de la proa, monté sur le rouffe, crie en malais qu'au premier coup de feu de notre part, il nous coulera sans miséricorde.

Notre capitaine pose la question aux voix ; six hommes se prononcent pour la reddition ; le capitaine, le second et moi, pour la résistance.

Nous dûmes nous incliner devant le vote de la majorité. Alors, le capitaine m'ayant prié de dire en malais au chef des forbans que nous étions prêts à nous rendre, force me fut bien d'obéir, malgré la répugnance que j'en ressentais.

— Apprêtez-vous, répondit le pirate, à être hissés à bord de notre proa.

Le sort en était jeté, nous n'avions qu'à nous incliner devant la force.

Immédiatement, un Malais ayant une amarre attachée autour de ses maigres reins, avec les allures d'un singe orang-outang, glissa sur une vergue qui nous surplombait y attacha un filin, et, au moment où son extrémité se trouvait arrêtée au-dessus de notre chaloupe, il se laissa prestement glisser à notre bord.

Mécontentement à part, nous admirâmes la légèreté et l'adresse de cet homme. Détachant alors le filin qui lui ceignait les reins, il s'avança vers le capitaine, et se mit en devoir de le lui attacher sous le bras. Mais le capitaine m'ayant prié de lui dire qu'il désirait être hissé à bord le dernier, il s'adressa aux matelots qui, ainsi que le

second, furent successivement et sans accident enlevés comme un ballot de marchandises, à bord de la proa de course.

Enfin, au moment où il venait à moi pour m'attacher la corde sous le bras, préférant la mort à l'esclavage, seule, sans vous, mon pauvre Bill, je me précipitai à la mer, entre les deux bâtiments, avec l'espoir d'y être écrasée. Mais le pirate, s'étant vivement attaché un filin autour des reins, s'élança à son tour dans le gouffre. Il parvint malheureusement à me saisir. Je fus dès lors hissée à bord de la chaloupe, autant par le secours des pirates que par les efforts du capitaine du *Julius* lui-même.

Maintenant que je vous ai retrouvé, mon cher Bill, je rends grâce à Dieu d'avoir été, presque miraculeusement, conservée à votre affection.

Quelques instants après, le capitaine et moi nous étions réunis à nos frères d'infortune, à bord de la proa malaise.

Quand tout ce que contenait la chaloupe, en fait d'armes, d'agès et de vivres, eut été embarqué à son bord, les pirates la sabordèrent et, en quelques instants, ainsi que le *Julius*, elle eut disparu dans les profondeurs de l'abîme sans fond.

Dès lors les pirates, paraissant fort satisfaits de leurs prises, acquises à si bon compte, tournèrent la proue de leur bâtiment vers l'île de Basilan, où il était de leur intérêt qu'ils arrivassent avant d'être rencontrés et visités par un croiseur européen.

Tout à coup, l'homme constamment en vigie dans la mâture cria : Une voile dans notre vent !

Immédiatement, le chef de la proa fût le rejoindre et reconnut la véracité de l'annonce qu'il avait faite ; mais, malgré la bonté de leur vue, les deux pirates ne purent juger à l'œil nu, — vu la distance qui séparait les deux bâtiments, — l'identité de la voile signalée.

Nos ravisseurs paraissaient fort inquiets de cette rencontre inopportune, d'autant plus que le bâtiment signalé semblait avoir sur eux l'avantage du vent.

Quant à nous, pauvres captifs, nous mettions tout notre espoir dans sa venue, surtout si c'était un bâtiment croiseur devant nous délivrer des serres des pirates.

Quelques instants après, la distance s'étant amoindrie, le chef des forbans reconnut malheureusement l'identité du bâtiment qui venait à nous. C'était une grande proa de l'île de Basilan.

A cette nouvelle, si les pirates ne m'avaient, par avance, attachée au pied d'un des mâts, je me serais certainement précipitée une fois de plus dans les flots.

Le sort en était jeté, il fallut se résigner avec courage.

Les pirates, vous le savez, considérant un esclave comme une valeur qui représente au moins de deux cents à trois cents roupies, les traitent ordinairement assez bien, sous le rapport matériel : aussi ne manquâmes-nous de rien à bord.

Malgré cela, chacun de nous, solidement garrotté des pieds et des mains, était gardé à vue, dans la crainte que mon exemple de tentative de suicide ne fût suivi.

Le temps était devenu moins mauvais, et naturellement la mer moins grosse. Trois quarts d'heure après avoir été aperçu, le bâtiment signalé était arrivé dans nos eaux.

Hélé par le chef de notre proa, il se mit à naviguer à côté de nous, et la conversation suivante s'engagea entre eux :

— Salut, frère, fit le chef de nos ravisseurs; appartiens-tu comme moi à l'île de Basilan?

— Oui, mais mon kampong se trouve situé vers le nord.

— Moi, je suis de la baie de Maloso. J'y rentre avec des prises que je viens de faire sur un bâtiment monté par des chrétiens,

— Combien d'esclaves leur as-tu pris?

— Huit mâles et une femelle.

— J'en ai aussi quelques-uns à mon bord, que je conduis dans le sud de l'île, à de riches agriculteurs qui m'en demandent depuis longtemps.

— En as-tu autant qu'il t'en faut?

— Non, et je serais assez disposé à faire affaire avec toi si tu désirais vendre tes huit mâles.

— Pourquoi pas la femelle? elle a un beau visage.

— Par la bonne raison qu'on ne me demande que des mâles et pas de femelles, même ayant des grâces physiques à revendre.

— Combien veux-tu me les payer.

— Je désirerais les voir avant de répondre.

— C'est juste, aborde ici, tu seras le bienvenu.

Par une manœuvre habile, les deux proas se rapprochèrent et continuèrent à marcher à la même allure pendant quelques instants.

Alors, le chef de la proa étrangère, se laissant affaler le long d'un grelin frappé à une vague, arriva ainsi à notre bord.

Lorsque les deux pirates s'abordèrent, ils se reconnurent pour s'être déjà rencontrés une fois à Poulo-Pinang.

— Ile de l'archipel Malais, appartenant à l'Angleterre, fit le capitaine Mertens, qui semblait connaître son archipel sur le bout du doigt. Autrement dit, l'île du Prince-de-Galles, continua-t-il, figurant au milieu d'un bouquet de fleurs exotiques la magnifique fleur du camélia odorant; un vrai Eden au printemps perpétuel, habité par des Parsis, des Chinois, des Hindous, des Français et des Anglais, etc.

IV

— Alors, continua Jenny, le pirate visiteur passa l'inspection de mes compagnons de captivité, et, après s'être livré à un examen sérieux sur leur personne, il proposa de les payer à raison de cent cinquante roupies par homme.

Notre propriétaire déclara qu'il ne pouvait les vendre moins de deux cents roupies. Enfin, après quelques pourparlers, il fut convenu qu'il abandonnait ses captifs à raison de cent soixante-quinze roupies l'un.

Le pirate acheteur s'en fut chercher la somme convenue, la versa à notre ravisseur, puis il embarqua à son bord mes malheureux compagnons de captivité, tandis que moi et Pluton nous restions avec les pirates qui nous avaient capturés.

Cette séparation me fut d'autant plus douloureuse que j'ignorais complètement où l'on me conduisait.

Le lendemain, dans l'après-midi, à cinq milles environ de la baie de Maloso, nous fûmes abordés par un bâtiment, genre trincadour espagnol, dont le propriétaire demanda au chef de la proa de course si, en fait de prise, il avait quelque chose de convenable à lui vendre.

Ce dernier répondit affirmativement, en me désignant du doigt.

Alors, le petit Chinois Mu-al-Mu, portant les yeux sur moi, lui objecta qu'il avait besoin d'une esclave femelle et non d'un mâle.

— Mais remarquez bien, seigneur Mu-al-Mu, lui répondit le pirate en faisant le facétieux, que ce mâle est une femelle.

— Vraiment ! fit le petit monstre, pendant que ses petits yeux lubriques s'éclairaient d'une lueur qu'il ne réussit qu'à rendre blafarde.

— Votre seigneurie peut s'assurer de l'exactitude de mon assertion, car cette chrétienne parle le malais.

Aussitôt le petit Chinois s'approcha de moi ; mais à peine m'avait-il adressé le premier mot que Pluton, alors couché à mes pieds, se mettant en arrêt, lui montra avec colère et indignation ses crocs blancs et acérés. A cette menace, le petit Chinois me montra ses talons.

Mais comme cette exhibition de crocs, de talons, et surtout les suites qui en étaient résultées ne faisaient pas l'affaire du chef de la proa, tenant à me métamorphoser en piastres, il commanda aux pirates de se saisir de Pluton, et de l'attacher solidement sur l'avant. Cet ordre fut exécuté de point en point, malgré le déplaisir que nous en éprouvions l'un et l'autre.

Alors le petit Chinois s'approcha de moi avec assurance, et, cherchant à se rendre mignon, me dit :

— Est-il vrai que tu sois une femelle, ainsi que l'affirme le chef de la proa ?

— Non, je suis un homme ; ne vois-tu pas que je porte les vêtements de mon sexe ?

Alors, regardant le chef des pirates :

— Qui faut-il donc croire ici ? dit le roquet chinois tout hérissé.

— Par Mahomet ! c'est moi ; le chef de la proa sur laquelle nous l'avons prise, m'a assuré que ce mâle est une femelle.

— C'est bien ! si tu en réponds, à cette condition expresse, je te l'achète, car elle me plaît.

Et se tournant vers moi :

— Si tu tiens au bien-être, ajouta-t-il, tu peux te réjouir de ce que je daigne te faire mon esclave : je suis homme, je suis humain, et tu n'auras jamais à te repentir d'être tombée entre mes mains.

— Peu m'importe, lui répondis-je, d'être esclave d'un Chinois ou d'un Malais ; il ne m'appartient pas de refuser de suivre ma destinée : il y a une seule chose que je demande.

— Et quel est ce vœu ? Parle, Saranidia, je suis prêt à t'accorder tout ce que tu demanderas de juste.

— Que l'on ne me sépare pas du seul ami qui m'est resté dans l'adversité, enfin, du chien que l'on vient de m'enlever.

DEPOT LEGAL
Bibliothèque
1879



Barter lui logea une balle au défaut de l'épaule.

— Je suis heureux de faire ce que tu désires : j'achèterai ton chien fidèle, et il te suivra à mon kampong.

Quelques instants après, nous étions effectivement embarqués à bord de la proa du Chinois humain.

Ce bâtiment, ai-je besoin de le dire, est celui qui nous porte actuellement.

Dès que j'y fus arrivée, Mu-al-Mu se montra envers moi d'une galanterie des plus obséquieuses.

Il me fit servir, comme à une reine, tout ce que ces contrées produisent de bon et de délicieux.

Or, comme je n'avais encore rien mangé depuis le moment où les flots vous avaient enlevé à mon affection, mon cher époux, me repentant, en vraie chrétienne, de m'être laissée un instant aller au découragement, je mangeai un peu de riz, quelques tranches

d'ananas, et je bus une tasse de thé ; puis, affaissée par la souffrance morale, je m'endormis d'un profond sommeil, ayant Pluton, mon gardien, à mes pieds.

Ce fut très-tard dans la nuit que nous arrivâmes au kampong de mon acquéreur. Il me quitta avec force souhaits de rêves heureux. Ce que je trouvais de plus heureux dans tout cela, fut son départ.

Le long d'une paroi de la case que l'on me désigna comme demeure, s'étalaient des nattes et des peaux de tigres longibandes.

Mes deux introducteurs me dirent que là était ma couche.

Après avoir allumé un cierge-horloge placé dans un coin, selon l'habitude chinoise, l'un et l'autre, comme leur maître, me souhaitèrent des songes heureux.

Enfin, chacun d'eux saisissant vivement Pluton par une oreille, ils l'entraînèrent, prétextant qu'il avait des puces qui gêneraient mon sommeil.

Le pauvre caniche protestait par des cris de douleur.

Je voulus m'opposer à cet enlèvement et me jeter en travers de la porte, mais avant que j'eusse pu mettre mon projet à exécution ils étaient déjà au bas de l'escalier avec mon fidèle gardien.

Cet enlèvement de Pluton me donna à réfléchir, aussi ce fut avec un soin très-minutieux que je plaçai la barre transversale qui soutenait la porte fermée au dedans ; je fis plus, je mis mes nattes en travers de la porte, de façon à intercepter autant que possible, aux gens malintentionnés, l'entrée de ma case.

V

Vers une heure du matin, je fus réveillée par un léger bruit. Anxieuse, je prêtai une oreille attentive. C'était la barre de la porte qui glissait tout doucement dans ses encastrements.

Je me précipitai vers mes vêtements pour les passer. Quels ne furent pas mon étonnement et mon effroi en reconnaissant qu'ils avaient disparu et avaient été remplacés par des vêtements d'almée !

Hors de moi, je me jetai sur la barre ; vains efforts, elle glissa comme si elle était mue par un ressort et une pression invisibles.

Je crus à de la magie ; j'eus peur, et, abandonnant l'espoir de la maintenir en place, semblable à une femme transie, je fus m'acculer dans l'angle le plus reculé de la case.

A peine y étais-je installée que la porte s'ouvrait et donnait passage à cet abominable petit Chinois, qui venait se jeter à mes pieds, me suppliant de lui pardonner son audace et surtout de ne pas le repousser.

Un instant, je fus indécise à savoir ce que j'en ferais, c'est-à-dire si je le recevrais avec des éclats de rire, ou avec colère.

Pensant qu'il valait mieux chercher à le rendre ridicule, je l'engageai à se relever, lui faisant observer que ce n'était point là une position digne d'un *tuan* — seigneur — devant son esclave.

— Oh ! non, jamais, âme de ma vie, dit-il en faisant des yeux blancs, jamais un seigneur ne s'abaissera en se mettant dans cette position devant une adorable *saranidia*

— chrétienne — comme toi. Car vois-tu, belle femelle, tout est admirable en toi : ces beaux yeux couleur d'un ciel sans nuage, ces lèvres de corail, cette taille divine, ce sourire aimable, cette voix flûtée sont faits pour incendier l'homme le plus glacé.

— Tuan, lui dis-je en riant, calmez votre exaltation ; bien certainement, si vous aviez mis des lunettes sur votre vilain petit nez camard, vous ne m'eussiez pas vue aussi belle ; mais changeons de conversation, et veuillez me dire si c'est par votre ordre que mes vêtements ont été enlevés et remplacés par ceux-ci ?

— J'ignore complètement la chose ; ce sont sans doute les bons génies qui ont pensé avec sagesse que tes charmes brilleraient mieux sous ces vêtements de ton sexe.

— Bien, je suis fixée.

— Et moi aussi, belle saranidia, fit avec malignité le vieux sapajou.

— Voyons, lui dis-je, commençant à m'impatisser, relevez-vous ; votre posture de sauvage adorant le soleil me fait honte pour vous, en songeant surtout à ce que vous avez l'insolence d'espérer de moi. Je suis votre esclave, c'est malheureusement un fait accompli ; mais je ne sache pas que vous m'ayez achetée pour m'occuper à autre chose qu'à cultiver vos champs.

— Je t'ai achetée, belle chrétienne, pour faire de toi mon almée favorite. Si tu y consens, je te couvrirai de brocart d'or, et tu seras la reine de mon kampong.

— Tuan, je préfère cultiver vos champs ; c'est mon dernier mot, inutile d'insister. Maintenant levez-vous, et regagnez votre case au plus vite, car j'ai besoin de me reposer.

— Non, je resterai dans cette position humble, jusqu'à ce qu'il te plaise de me dire que tu partages la flamme qui dévore mon pauvre cœur.

— Chinois, mon ami, lui dis-je, si vous ne vous relevez pas, je vais être forcée de vous relever moi-même. Et, impatientée par l'entêtement du drôle, je le pris par une jambe et un bras, et fus le poser sur la marche de l'escalier extérieur ; puis, je lui fermai la porte au nez.

Je remis la barre, et après avoir de nouveau placé ma natte en travers de la porte, je m'y étendis.

En réfléchissant un peu à ma situation d'esclave du petit Chinois Mu-al-Mu, je dus m'avouer que les périls qui menaçaient ma vertu n'étaient pas invincibles, et que, par contre, je pouvais reposer sans trop d'effroi.

Dix minutes après, exténuée de fatigue, je m'endormais d'un profond sommeil.

Dès l'aube, je fus réveillée par les sons du gong, appelant les Chinois du kampong à la prière du matin. Pendant qu'ils s'adressaient à leurs dieux, moi je demandais au Roi du ciel et de la terre la continuation de sa protection divine.

Puis, pleine de courage et faute de mieux, je me revêtis des riches vêtements d'almée qu'on avait substitués aux miens.

Vers les cinq heures du matin, on frappa à ma porte.

Après avoir demandé ce qu'on désirait de moi, il me fut répondu que le tuan Mu-al-Mu exigeait que je me rendisse au travail ordinaire des esclaves : puis, on m'engagea à débarrer ma porte.

J'obéis de grand cœur, car le travail des champs, loin de m'effrayer, me souriait

au contraire infiniment. Aussitôt ma porte débarrée, le commandeur des esclaves entra.

— Salut ! vertueuse chrétienne.

— Salut !

— Mon maître m'envoie vers toi pour te donner l'ordre de te rendre au travail des esclaves. Il a eu assez de générosité, malgré ta conduite cruelle envers lui, pour t'épargner en ta qualité de femelle. Au lieu d'aller travailler aux rizières, tu seras employée à l'exploitation du gambier. Voici des vêtements de travail, dont tu te vêtiras en remplacement de ceux que tu portes. Habille-toi, j'attendrai sur la verandah que tu sois prête.

Ce disant, l'honnête Chinois ferma la porte de la case, et s'éloigna.

Ce revirement dans la conduite de Mu-al-Mu me combla de joie, car je me croyais enfin débarrassée des obsessions de ce vilain petit être.

Jetant loin de moi, avec dégoût, le costume broché de soie et d'or que je n'avais revêtu que faute de moindre, je me vêtis de ceux que le commandeur des esclaves venait de m'apporter. C'étaient tout simplement de larges pantalons et une veste en coton indien, plus un chapeau en bambou aux larges ailes.

Étant complètement habillée, je passai sur la vérandah et appelai mon honnête Chinois, lui disant que j'étais prête à le suivre au travail. Immédiatement nous nous mîmes en route.

Au moment où je franchissais la porte du kampong, je fus reçue par les huées d'une foule de Chinois des deux sexes, qui m'y attendaient pour me voir.

Après vingt minutes de marche dans un sentier pratiqué au milieu de la végétation luxuriante qui nous enserrait étroitement, nous arrivions enfin sur la lisière de la forêt.

Devant nous, s'étendait une magnifique clairière conquise sur la forêt, comme le chemin parcouru pour y arriver. Elle pouvait avoir un mille de circonférence. De magnifiques essences l'entouraient de toute part.

J'aperçus alors les esclaves et les serviteurs du nabab Mu-al-Mu qui, simplement vêtus d'un *langouti* — caleçon — très-exigu, et d'un chapeau en feuilles de palmier, aussi large qu'un parasol, tout semblable au mien, travaillaient aux plantations de la canne à sucre, de l'ubis, du riz et du gambier.

Nous nous dirigeâmes vers un hangar recouvert de feuilles de bananier, qui, adossé à la lisière de la forêt, semblait être le principal centre de travail.

A la vue du commandeur, les Chinois et les esclaves qui y étaient réunis semblèrent retrouver une activité toute nouvelle.

C'est là qu'on me conduisait.

VI

— Voici, dit le commandeur au chef du chantier, une esclave chrétienne que tu emploieras à la fabrication du gambier. Le seigneur Mu-al-Mu te recommande d'avoir des égards pour elle ; elle sera occupée à retirer les feuilles des branches de l'arbrisseau.

— C'est bien, je me conformerai de point en point aux ordres du maître, fit un vieux Chinois, ridé comme une pomme cuite, lequel donnait les ordres dans le chantier.

Sur ce, le commandeur s'éloigna pour aller surveiller les travaux qui se faisaient au centre de la clairière.

— Quelle langue parlez-vous ? me demanda le vieux Chinois ridé.

— Le malais, l'anglais et l'espagnol.

Il s'inclina légèrement et avec déférence, puis il ajouta :

— Votre travail consistera donc à retirer les feuilles des arbustes que je vais vous désigner. Vous tâcherez de mettre dans votre besogne le plus de célérité possible.

— C'est bien, vieillard respectable, je me conformerai autant que possible à vos ordres, lui répondis-je.

Il me conduisit immédiatement au milieu d'un champ planté d'arbustes aux branches fines et déliées, dont je retirai dès lors les feuilles, que je transportai au hangar, dans des paniers, au moyen du balancier chinois.

Vous, mon époux affectionné, vous connaissez, je le sais, la fabrication du gambier ; mais le capitaine Mertens l'ignore peut-être ?

— En effet, répondit ce dernier, je l'ignore complètement, et je vous serais obligé, ma bonne Jenny, de m'en donner un aperçu.

— L'arbuste, qui produit le gambier, est appelé par les botanistes *nauclea gambir*. Cet arbrisseau ne dépasse pas deux mètres à deux mètres vingt-cinq de hauteur.

La substance que produisent ses feuilles s'appelle gambier ou *terra japonica*.

Je jetais le contenu de mes paniers dans de grands chaudrons de cuivre placés sur un feu doux, et lorsque les feuilles se trouvaient décolorées par l'ébullition, mon vieux Chinois ridé les retirait à l'aide d'une fourche et faisait bouillir le résidu jusqu'à ce qu'il eût atteint la consistance de la mélasse.

Alors, on coulait la matière extraite dans des cadres en bois, où elle se desséchait entièrement.

Vous savez que l'extrait du gambier se consomme avec le bétel. Les Malais mâchent ces deux substances avec un bonheur et une volupté que je ne partage pas, car j'en ai essayé, et j'ai cru alors avoir l'enfer et tous ses démons dans la bouche.

Vers onze heures du matin, un des Chinois du chantier fut désigné par le surveillant pour apprêter le repas du milieu du jour.

Nous étions cinq travailleurs. Ai-je besoin de vous dire que l'éternel riz à l'eau composa presque tout le menu ? C'est un mets qu'en Malaisie on mange invariablement à chaque repas ; on y ajoute parfois des bananes cuites sous les cendres.

Enfin, le travail m'ayant donné de l'appétit, je fis cependant honneur au sempiternel aliment.

Mes compagnons de travail se montrèrent fort honnêtes envers moi, surtout après que je leur eus raconté, pendant la sieste, le sujet de mes chagrins.

L'un d'eux me confia en particulier qu'il était chrétien comme moi, mais qu'il s'en cachait avec soin, dans la crainte d'être maltraité par Mu-al-Mu.

« Mettez votre confiance en Dieu, et espérez, » me dit-il.

Je crois que ce bon Chinois me porta bonheur, puisque me voici près de vous, mon cher Bill.

Vers sept heures du soir, le commandeur des esclaves, avec lesquels je ne pus communiquer ce jour-là, vint me chercher. Après s'être informé près du chef de chantier de mes aptitudes pour le genre de travail auquel on m'avait soumise, et en avoir reçu des renseignements satisfaisants, il me reconduisit au kampong.

Comme la veille, il m'installa dans ma case.

Je prenais le frais de la nuit sur la vérandah, quand je vis tout à coup le Chinois Mu-al-Mu monter les degrés de l'escalier.

Sans mot dire, il vint s'asseoir sur ma natte, à mes côtés. Puis, après force exhibition de soupirs tendres, de bouche en cœur et d'yeux blancs :

— Eh bien ! dit-il, étoile de mon firmament, tu as donc préféré le travail des champs à mon amour ?

— C'est bien visible, répondis-je, en le regardant avec ironie.

— Tu as tort, belle étoile, car, si tu l'avais voulu, tu eusses éclairé ma vie et fait notre bonheur.

— D'abord, les étoiles sont au ciel et point sur la terre ; ensuite, je suis chrétienne, tuant, et ne dois faire le bonheur que de mon mari. Si la volonté de Dieu m'en a privée pour toujours, jamais un autre homme n'aura mes faveurs ; basez vos espérances sur cette déclaration, expression formelle de la volonté d'une femme dont les sentiments ne varient jamais.

— Tu me désespères, belle *saranidia*, continua Mu-al-Mu qui, devenant de plus en plus sentimental, ajouta :

— Si je t'ai appelée étoile, c'était par comparaison de celles qui brillent au ciel, où dit-on, chacun de nous, infortunés mortels, en a une. Vois-tu celle-là qui est placée à quelque distance de la voie lactée et qui pâlit en cet instant ? Eh bien ! c'est la mienne.

— Oui, je la vois, lui répondis-je, le plus tristement possible ; c'est la Grande-Ourse.

Mu-al-Mu comprit. Après m'avoir fait un salut respectueux, il se retira. Je me trouvai enchantée de la justesse du trait acéré que je venais de lui décocher, car il m'en débarrassa, du moins pour ce soir-là.

La nuit suivante se passa heureusement sans incidents.

Comme la veille, le commandeur des esclaves vint, dès l'aube, m'engager à le suivre au chantier de fabrication.

Il me fut encore impossible de communiquer avec les autres esclaves que l'on semblait isoler de moi avec intention ; nous nous regardions à distance, et voilà tout.

Quel était le but de Mu-al-Mu en agissant ainsi ? Je ne l'ai jamais su, mais j'ai cru le deviner.

Le soir venu, je fus reconduite à ma case avec les mêmes égards que la veille.

Mu-al-Mu vint encore m'adorer. Il se jeta à mes pieds, me suppliant d'accéder à sa flamme. Je crus que je réussirais peut-être à le décourager, en lui faisant une nouvelle niche.

Le saisissant par la queue qui ornait son vénérable *sinciput*, je tirai doucement

dessus, pour le faire se lever ; mais le maudit appareil, postiche paraît-il, me resta dans la main.

Je me sentis effrayée de l'action osée et cruelle que je venais de commettre, et je m'apprêtais déjà à faire des excuses au tuan offensé, quand je le vis se mettre sur son séant et rire de bon cœur de mon effroi.

L'affreux sapajou voulut alors en profiter pour me donner une nouvelle preuve de son amour ; mais, le repoussant vivement, je lui fouettai la figure avec sa queue.

Comme il semblait vouloir regimber, je le pris, de même que l'avant-veille au soir, par un bras et une jambe, et le déposai au bas de l'escalier de ma case. Mais je gardai sa queue, que j'avais mise dans ma poche ; il est vrai qu'il ne me l'avait pas réclamée.

— C'est bien ainsi qu'il nous l'a raconté, quoiqu'en amplifiant un peu, fit Bill, qui riait de bon cœur de cette histoire de queue en fuite.

VII

— Le lendemain, Mu-al-Mu s'absenta du kampong. Il revint le soir même, amenant avec lui une nouvelle esclave.

C'était votre femme, capitaine Mertens.

Le chagrin de cette infortunée était immense. Elle me raconta son odyssée, la prise de votre bâtiment par les pirates, votre arrivée au chantier de la case-prison ; enfin, la façon brutale avec laquelle on vous avait séparés l'un de l'autre. Mais mon étonnement et ma joie furent à leur comble lorsqu'elle me dit que son mari, lié d'amitié avec un Irlandais nommé Bill, avait résolu de s'échapper avec lui des mains des Malais.

Pleine d'anxiété, je l'interrogeai, lui demandant qu'elle me donnât les plus minutieux détails sur ce cher Bill ; elle compléta ses informations en me disant qu'il était arrivé au chantier de la case-prison, en compagnie d'un matelot du bord du *Julius*, épaves de la tempête, que les pirates avaient recueillies en pleine mer, accrochées à une cage à poules.

Plus de doute, mon Bill était sauvé ; ma joie fut immense.

Dès lors, je vous attendis chaque jour, car je comptais sur votre adresse et votre énergie ; vous le voyez, je ne m'étais pas trompée.

Le lendemain matin, après avoir constaté le triste état de santé dans lequel se trouvait ma pauvre compagne d'adversité, je refusai de me rendre au chantier. Je voulais la garder, la défendre au besoin, car j'avais un vague pressentiment de ce qui devait lui arriver.

Effectivement, vers les huit heures du matin, deux Chinois, serviteurs de Mu-al-Mu, vinrent la chercher pour la conduire au harem du nabab. A cette annonce, la pauvre Martha, terrifiée, se réfugia près de moi, et, m'enlaçant de ses bras, elle refusa énergiquement de les suivre.

Alors, ces infâmes, s'étant approchés de nous, délièrent ses bras de mon corps ; mais, sans leur donner le temps de l'entraîner hors de la case, pleine d'indignation, armée d'une théchère en cuivre, je me jetai sur eux.

Effrayés sans doute de cette sortie un peu déplacée dans une femme, ils prirent la fuite, et furent se reléguer dans la case-harem.

Bientôt, le nabab Mu-al-Mu se présentait à notre case.

Il était escorté par une nuée de familiers qui, s'étant jetés sur moi, m'eurent bien vite maîtrisée et solidement attachée à l'un des poteaux qui soutenaient le faite de la case.

S'étant ensuite rués sur ma pauvre compagne, ils l'entraînèrent de force dans le harem.

Quelques instants après, j'entendis retentir des cris déchirants. C'étaient, ainsi qu'elle me l'apprit le soir même, les plaintes de l'infortunée, à laquelle le nabab Mu-al-Mu, secondé par ses familiers, faisait subir de mauvais traitements.

A peine le capitaine Mertens avait-il entendu ces déclarations que sa physionomie se contracta affreusement, ses lèvres pâlirent, ses yeux dardèrent de sanglantes lueurs, et les veines de son cou et de son front, gonflées par la fureur, semblaient vouloir éclater. Puis, deux grosses larmes coulèrent le long de ses joues pâlies.

— Continuez, Jenny, dit-il avec des sanglots dans la voix.

— Vers deux heures de l'après-midi, quatre Chinois rapportèrent la pauvre Martha à la case. Elle était complètement inanimée. Ils la déposèrent, sans plus s'inquiéter, sur sa natte de nuit; puis ils s'avancèrent vers moi en ricanant.

Mais la vue de ma pauvre compagne, et surtout l'état dans lequel ils l'avaient mise, me transportant de colère, je me jetai sur celui qui se trouvait le plus rapproché, et lui assénant sur la tête un fort coup de théière, je le renversai inanimé à mes pieds.

Je profitai de son état pour lui arracher son pistolet de la ceinture, et son compagnon, avec la couardise propre au caractère chinois, ne jugeant pas à propos d'attendre une seconde édition de l'infusion, avait bravement pris la fuite.

Saisissant alors par le bras le Chinois terrassé, je le fis glisser sur l'escalier, au pied duquel, inanimé, il s'affaissa.

Alors, je barricadai la porte avec la barre, que je maintins en y mettant toutes mes forces.

Effectivement, quelques instants après, les familiers du nabab essayaient d'ouvrir la porte.

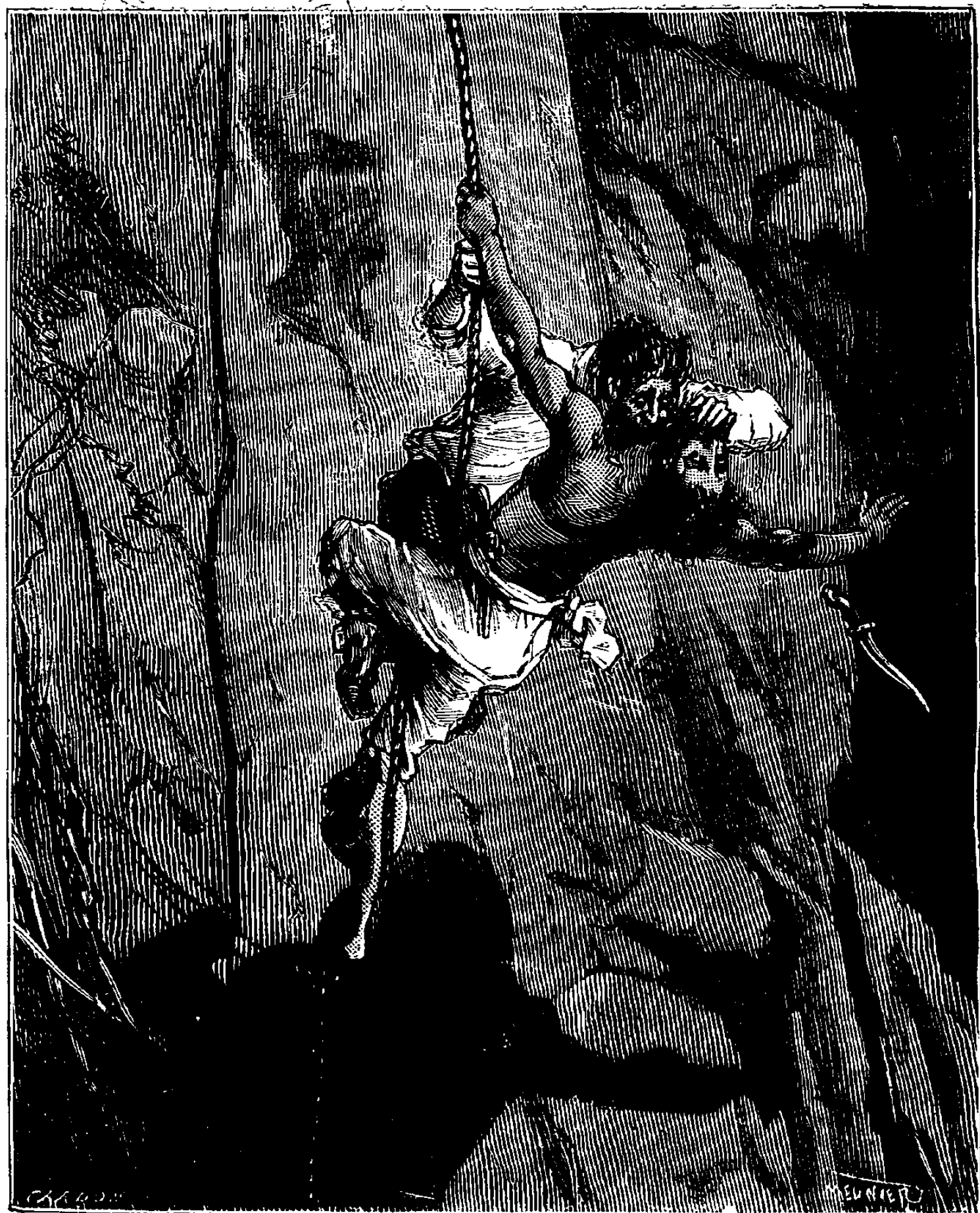
Mais ce fut en vain, car je venais de découvrir le secret grâce auquel Mu-al-Mu, malgré mes efforts, avait fait glisser la barre, lors de la première visite nocturne qu'il avait osé me faire.

Mais, malheureusement, j'avais compté sans une autre issue pratiquée dans le plancher, et qui, jusque-là, avait été tenue masquée par une natte.

Alors, terrifiée en la voyant s'ouvrir, je me campai dessus, appuyant de tout le poids de mon corps.

Quelques minutes se passèrent ainsi dans une attente pleine d'inquiétude, car je ne me croyais pas complètement à l'abri des complots malfaisants du nabab Mu-al-Mu.

Tout à coup, malgré mes efforts à m'y maintenir, la trappe, soulevée avec un mousquet, s'ouvre en grand.



Il lui broie cruellement la gorge avec les dents.

La mâchoire béante de Manis ne m'eût pas causé plus de frayeur.

Immédiatement, un flot de Chinois s'introduisirent dans la case par cette ouverture ; mais en voyant mon attitude menaçante, acculée que j'étais dans un coin de la case, mon pistolet chargé à la main, les assaillants se tiennent à distance.

— Laissons cette tigresse dans son coin, dit négligemment le plus âgé d'entre eux. D'abord, le tuan Mu-al-Mu n'y tient que médiocrement.

— Il dit avec raison, ajouta un autre, qu'elle ressemble à un homme, et qu'il ne serait pas étonné qu'elle en fût un déguisé en almée ; la meilleure preuve à l'appui de sa croyance, dit le nabab, c'est qu'on l'a trouvée à bord d'un bâtiment chrétien, remplissant les fonctions d'homme de mer.

Le nabab, ainsi que le renard de la fable, trouvait, paraît-il, les raisins trop verts.

Verts ou mûrs toujours est-il qu'il ne crut pas devoir essayer d'y goûter, et de me faire subir ses offenses, car les sbires s'éloignèrent, me laissant maîtresse du champ de bataille.

Aussitôt qu'ils furent sortis, mon premier soin fut de chercher tous les moyens en mon pouvoir pour condamner la trappe par laquelle ils s'étaient introduits dans notre case ; mais, n'ayant ni clous ni marteau à ma disposition, cela me fut complètement impossible. Il fallait dès lors me résigner à affronter le danger, je le fis avec courage.

Après avoir étendu nos nattes en travers de la porte, nous nous y couchâmes l'une et l'autre.

J'étais exténuée de fatigue physique et morale. Ma pensée errait vers tout ce que j'aimais, vers vous, mon cher Bill, que je n'espérais plus guère jamais revoir, et vers l'infortunée Martha, dont l'état d'affaissement m'alarmait beaucoup.

Malgré la chaleur suffocante qui régnait, je ne possédais pas une goutte d'eau pour étancher sa soif dévorante. Moi-même, très-altérée, j'en avais grand besoin.

Enfin, à force de crier que ma pauvre compagne d'infortune se mourait de soif, on m'apporta deux noix de coco remplies d'eau saumâtre, qu'elle but avec avidité.

Cette absorption d'eau, prise en trop grande quantité, loin de lui donner du bien-être, provoqua un hoquet qui persista jusqu'à son dernier moment. Par instant, elle ressentait des étouffements qui mettaient sa vie en danger.

Enfin, vers cinq heures du soir, elle m'embrassa avec effusion, et me dit qu'elle sentait bien qu'elle allait mourir.

Je l'engageai à élever son âme vers le Créateur ; alors, la pauvre mourante commença à prier avec une ferveur touchante.

J'étais agenouillée à ses côtés, tenant, pressée sur ma bouche, une de ses mains, que je couvrais de larmes. Après s'être recueillie un instant, elle murmura :

— Je le sens, ma bonne Jenny, je vais mourir. Merci, ô mon Dieu, puisque je me vois pour toujours séparée de mon Georges bien-aimé ; merci, ma bonne amie, de votre dévouement, Dieu vous bénira ; adieu, mon mari bien-aimé : que ma dernière parole vole vers vous à travers l'espace, puisque Dieu ne permet pas que vous puissiez la recueillir sur mes lèvres mourantes ; adieu à tous ceux que j'ai....

La pauvre Martha ne put achever son dernier mot d'amour. Sa tête retomba lourdement sur sa natte, elle n'était plus !

Quoique je connusse à peine la pauvre morte, je l'aimais déjà, à cause de la grâce et de la bonté peu ordinaires de son caractère ; aussi fus-je très-affectée de cette perte, qui, du reste, me privait d'une compagne d'infortunes.

Elle avait rendu le dernier soupir vers les sept heures du soir. Je voulus la garder encore toute la nuit près de moi, et ce ne fut que le lendemain matin, dès l'aube, que j'annonçai sa mort au commandeur des esclaves, lorsqu'il vint me chercher pour aller au travail.

Presque aussitôt, deux Chinois venaient enlever le corps de la morte. Ils le firent en silence, sans m'adresser un mot.

VIII

Quelques instants après l'enlèvement des restes mortels de Martha, le commandeur se présenta à la case, et me dit de le suivre à la clairière, où j'avais travaillé l'avant-veille.

J'obéis avec plaisir, car, je le répète, pour des raisons majeures, le séjour de la campagne m'était infiniment plus agréable que celui du kampong, surtout en souvenir des faits qui s'y étaient passés.

Une compensation à mes chagrins me fut offerte : mon travail n'ayant pas semblé convenable au commandeur, il prit sur lui de m'adjoindre comme instructeur le Chinois qui, l'avant-veille, s'était fait connaître à moi comme chrétien.

Le champ de gambier où nous travaillions se trouvait complètement isolé des autres groupes d'ouvriers. Nous pûmes donc converser tout à notre aise, sans crainte d'être écoutés.

Je lui parlai de vous, mon cher Bill, je lui dépeignis avec tant de cœur la peine que j'éprouvais d'être séparée de mon protecteur naturel, [qu'il sembla disposé à m'aider dans mes desseins d'évasion, car je projetais de vous rejoindre à la case-prison. Cet excellent Chinois me dit :

— Notre commune religion commande de s'aider et de s'aimer mutuellement : je le ferai pour plaire à Dieu, car je ne reconnais pas aux pirates malais le droit de violer la liberté, et surtout de vendre les gens de l'Occident qu'ils arrêtent au passage sur la mer. Je ne reconnais pas non plus le droit à Mu-al-Mu d'acheter des esclaves, à quelque religion qu'ils appartiennent, et à quelque pirate que ce soit.

Maintenant, continua l'honnête Chinois, vous sortir du kampong pendant la nuit n'est pas le plus difficile ; j'espère bien arriver à ce résultat sans me compromettre ; mais en admettant que nous réussissions dans notre projet, comment entendez-vous traverser la baie qui nous sépare de la case-prison ?

— Par terre, en la contournant.

— Il n'y faut point songer ; la forêt vierge est impénétrable ; jour et nuit les tigres longibandes et le serpent sawa — serpent d'eau ou python — y règnent en despotes.

— Il me faudrait alors une embarcation.

— Oui. Mais une fois arrivée au chantier des esclaves de Joussouf, en admettant que vous y arriviez saine et sauve, qui vous assure que le roi des pirates ne vous rendra pas à Mu-al-Mu ?

— Il fera ce qu'il lui conviendra de faire, mais ce que je veux à tout prix, c'est revoir mon mari. Je me jetterai aux pieds de Joussouf, je l'implorerai, et peut-être son cœur de pirate sera-t-il ému de ma douleur.

— Oui, il sera ému.., par son intérêt, et s'il ne vous rend pas au nabab chef de notre kampong, la raison qui prédominera ne sera pas votre douleur. Il vous gardera, et je crois en somme que vous pourrez ainsi échapper au tuan Mu-al-Mu.

— Donc, le plus difficile dans tout cela est de trouver une embarcation ?

— Oui et non ; la petite proa de la jonque de notre tuan n'est point amarrée au

rivage, car je l'ai encore vue ce matin bel et bien mouillée au large. Quant à s'en emparer en allant la chercher à la nage, il n'y faut point songer, à cause des requins et des crocodiles qui pullulent dans les eaux de la baie ; de plus, la grande proa est gardée la nuit.

— Mu-al-Mu est-il donc le seul propriétaire de proa dans les environs ?

— Non, certes, j'en connais plusieurs, pas très-loin de nous ; mais à cause de la présence ici des esclaves chrétiens, on garde ordinairement celles qui sont placées au bord du rivage, et il serait bien imprudent d'être surpris cherchant à s'en emparer.

— Est-ce complètement impossible ?

— Non, mais je ne saurais vous cacher que vous pouvez courir ainsi un grand danger.

— Le danger ne m'effraye pas, et j'aime mieux exposer mes jours en essayant de reconquérir ma liberté que de rester plus longtemps loin de celui qui est tout pour moi.

— Si c'est ainsi, fit le bon Chinois, il est de mon devoir de vous aider. Je vais d'abord vous expliquer où vous trouverez une proa ; ensuite nous conviendrons de ce que vous aurez à faire pour sortir du kampong cette nuit.

Quand vous serez au quai en bois qui s'élève au bout du chemin partant du kampong, vous prendrez à gauche, le long de la rive. Vous la longerez pendant un quart de mille environ. Cette partie du rivage est coupée par un marais peu profond que vous pourrez traverser sans trop de danger. Une fois ce marais franchi, vous arriverez à une petite rivière qu'il vous faudra passer à la nage si la mer est haute ; sinon, vous pourrez la franchir avec de l'eau jusqu'à la poitrine.

De l'autre côté de cette rivière, vous trouverez le rivage obstrué par un immense réseau de racines dénudées de palétuviers, dont les extrémités se baignent dans les eaux de la baie. Vous tâcherez de parcourir ce réseau, qui peut s'étendre à cinquante pas environ.

Là, vous rencontrerez un bayou, où vous trouverez sur le sable ou à flot, selon l'état de la marée, une proa malaise. Dans les fourches de l'arbre auquel vous la trouverez amarrée sont déposés les pagaies, le mât et la voile. Comme la case de son propriétaire est encore éloignée de plus d'un quart de mille du rivage, il vous sera facile de vous en emparer et de fuir avec elle. Mais explorez bien les alentours du bayou avant de vous emparer des agrès. Examinez attentivement aussi si le propriétaire de la proa ne serait pas couché dedans ou sur le rivage ; enfin, soyez prudente et adroite, de là dépend le succès de votre entreprise.

Maintenant il est nécessaire que je vous donne la position topographique du chantier de la case-prison. Il est situé juste au nord-est de la baie, et au bout d'une chaîne de rochers à pic, qui la longe à l'ouest, entre cette partie et l'embouchure de la baie. Du reste, une fraction de la forêt ayant été abattue, cela forme une clairière assez remarquable pour que vous puissiez vous en servir comme point de repère.

Maintenant, parlons de votre projet d'évasion du kampong.

Il existe une trappe dans le plancher de votre case ; savez-vous si elle a été verrouillée extérieurement ?

— Ce matin, elle ne l'était pas quand on est venu enlever le corps de ma pauvre compagne d'esclavage, car on l'a descendu par cette issue même. Un peu après le départ des deux Chinois, voulant m'en rendre compte, j'ai soulevé la trappe, elle n'était pas verrouillée.

— Enfin, espérons qu'elle ne le sera pas, dans tous les cas, moi j'espère pouvoir l'ouvrir. Un cadenas résiste peu à une barre de fer faisant levier, maniée par un bon bras.

C'est donc convenu ; au moment où la lune se cachera derrière le coffre-fort de la montagne à laquelle est adossé le kampong, tenez-vous prête, car je ne serai pas loin. Ne vous inquiétez pas de vivres ; je vous en porterai assez pour faire face à toute nécessité.

J'aurais voulu embrasser ce bon Chinois pour lui témoigner ma reconnaissance. Mais avec les Chinois, il faut être circonspect ; je m'abstins donc, tout en le remerciant cordialement.

Vers deux heures de l'après-midi, une pluie torrentielle nous força à cesser la cueillette des feuilles de gambier que, paraît-il, on ne peut travailler en temps de pluie.

Presque instantanément, un orage, comme ces régions tropicales en ont seules le secret, éclata avec un fracas épouvantable.

Les éclats du tonnerre, se répercutant dans les échos des forêts vierges qui nous entouraient de toute part, avaient quelque chose d'imposant et de grandiose.

La pluie continuant de tomber à flot, le commandeur frappa à coups redoublés un vieux gong installé dans la case, sur une espèce de trépied.

A cette annonce, parfaitement comprise des intéressés, tous les travailleurs, disséminés dans la plaine, se mirent à courir vers la case, qui se trouva bientôt complètement remplie.

A peine y étaient-ils réunis, que le gong éclata une seconde fois. Immédiatement, les conversations cessèrent, et le commandeur prévint d'une voix recueillie qu'on allait prier les divinités, afin de les supplier d'éloigner la foudre de la case qui les abritait et du kampong.

Alors, tous ces bons Chinois se prosternèrent, et, dans la position de sauvages adorant le soleil, chacun d'eux commença à haute voix ses idolâtres invocations.

Quant à moi, je me jetai à genoux et j'adressai une fervente prière au Très-Haut, le suppliant d'exaucer mon vœu le plus cher, celui d'être bientôt réunie à mon mari.

Les Chinois me regardèrent bien un peu du coin de l'œil, mais ce fut tout ; aucun ne trouva mauvais que j'invoquasse le Dieu de mes croyances, comme eux les leurs.

IX

Vers quatre heures, la pluie cessa ; mais non pas les détonations de la foudre. Tous les travailleurs furent renvoyés à leurs travaux. Ne pouvant être employée à la

cueillette des feuilles de gambier, on me conduisit dans un champ d'ubis — tubercules doux — et je fus occupée au sarclage.

J'eus le regret de me voir séparée de mon ami le Chinois ; mais au moment où je partais, il m'adressa un signe d'intelligence voulant dire : Comptez sur moi à l'heure dite.

A sept heures et demie, l'obscurité se faisant, nous reprîmes tous le chemin du kampong.

Dans cet hémisphère, vous le savez, il y a peu de crépuscule, la nuit succède presque brusquement au jour.

Notre marche se trouva éclairée par des lueurs singulières à plus d'un titre. Des myriades de mouches phosphorescentes parcouraient l'air et semblaient autant de flammèches qui envahissaient la forêt, naturellement, sans l'incendier.

En rentrant au kampong, la première figure que je rencontrai fut celle du fidèle Pluton.

Comme toujours, il traînait une lanière de cuir, rongée au milieu, ce qui indiquait que les dents du fidèle animal n'étaient pas étrangères au méfait.

Du plus loin qu'il m'aperçut, jetant des cris de joie, il vint en bondissant à ma rencontre. Je l'embrassai à diverses reprises, pendant que des larmes d'attendrissement tombaient sur sa bonne tête.

Cette scène déplut sans doute au commandeur, car il donna immédiatement l'ordre de rattacher Pluton avec assez de solidité pour qu'il ne pût plus s'échapper. Je le regrettai vivement, d'autant plus que, s'il m'avait été donné de l'avoir avec moi, lors de mon évasion, il est probable que, son flair aidant, j'eusse mieux réussi que je ne le fis.

A peine m'eut-on apporté mon repas du soir, composé de riz cuit à l'eau, couronné de ma cuillère sous la forme de deux aiguilles à tricoter en os, que le commandeur ferma la porte de ma case au verrou.

Un instant, je conservai l'espérance qu'il ne fermerait pas à clef la trappe ; mais, hélas ! je me trompais, et dès lors, mon espoir de fuite se trouva bien compromis,

Malgré le chagrin que j'en éprouvai, reconnaissant qu'à tout hasard j'avais besoin d'entretenir mes forces, je mangeai mon riz ; puis, résignée à mon triste sort, je m'endormis du sommeil du juste, avec la volonté bien arrêtée de me réveiller à minuit.

Effectivement, j'étais éveillée depuis vingt minutes environ, quand j'entendis, entre deux formidables coups de tonnerre, résonner au-dessous de moi un bruit sec et métallique.

Plus de doute, c'était mon sauveur qui, selon sa promesse, venait, en brisant le cadenas de la trappe, me rendre la liberté.

Le bruit avait éveillé la vigilance des chiens du kampong, qui se mirent à aboyer pendant quelques minutes.

A l'abri du vacarme qu'ils faisaient, mon ami le Chinois acheva son œuvre, et bientôt je le vis soulever la trappe et me faire signe d'approcher.

J'obéis sans me faire prier, et, quelques secondes après, guidée par un éclair qui

illumina le ciel et la terre, je passai à travers la trappe, et tombai dans les bras de mon libérateur.

Je n'eus qu'un tout petit reproche à lui adresser, c'est qu'il voulut m'y serrer avec un peu trop d'effusion.

Lui ayant rappelé qu'il agissait envers moi pour l'amour de notre divin Sauveur, il rentra en lui-même et me déposa respectueusement sur le sol.

Le ciel et la terre étaient noirs comme l'enfer.

Alors nous marchions avec mille précautions ; mais lorsqu'un éclair sillonnait la nue, nous restions cois, soit le long de la palissade qui entourait le kampong, soit le long des parois d'une case.

Enfin nous arrivons à l'extrémité sud du village, la partie la moins peuplée.

Une échelle est déjà placée contre la palissade.

Là, le bon Chinois me remet un petit paquet enveloppé dans des feuilles de bananier ; ce sont mes vivres ; puis il me demande à m'embrasser. Reconnaisante de ce qu'il a fait pour moi, j'adhère à sa demande ; mais en souvenir de sa pression un peu trop tendre, lorsque mon libérateur combustible m'avait reçue dans ses bras au bas de la trappe, je crus devoir le tenir à distance.

Mon léger paquet de vivres à la main, je franchis la palissade, accompagnée de ses vœux et de ses regrets de ne pouvoir m'appeler sa femme !

Guidée dans mon chemin par les détonations fulgurantes qui sillonnaient le ciel et la terre, je cherchais à m'orienter ; mais aussitôt tout rentrait autour de moi dans l'ombre la plus mystérieuse.

Alors, il fallait m'arrêter, dans la crainte de faire fausse route ou de me jeter dans quelque excavation.

Enfin, avec mille peines, tantôt éclairée par la lune, tantôt par les éclairs, j'arrive au marais que m'avait annoncé mon ami le Chinois.

Une branche d'arbre à la main, pour me soutenir et sonder le terrain, je le franchis sans trop de difficulté.

Presque à chaque pas que je faisais, des troupes d'oiseaux aquatiques, cachés dans les roseaux, se levaient dans l'air, en poussant des cris qui traduisaient à la fois et leur mécontentement et leur frayeur. Quant à moi, leurs battements d'ailes précipités et leurs cris indignés n'avaient ni le don de me plaire, ni celui de me tranquilliser.

Au bout du marais, je trouvai la petite rivière qui m'avait été annoncée. Bien heureusement la marée étant presque à son bas, je pus la passer avec de l'eau jusqu'aux genoux.

Le déplacement d'eau que je produisais au passage trahit, paraît-il, ma présence, car à peine étais-je arrivée sur l'autre rive que des cris de caïmans se firent entendre.

J'eus une peur affreuse, car je pensai naturellement à *Manis*, le mangeur d'hommes, dont la renommée avait pénétré jusqu'au kampong de Mu-al-Mu.

A cette annonce de danger, je hâtai le pas et m'engageai résolument dans le réseau de racines de palétuviers qui m'avait été signalé par mon ami le Chinois.

A chaque pas peu assuré que je faisais sur cette toile de racines, je risquais de disparaître dans l'eau vaseuse qui s'étendait dessous, par un des nombreux trous pratiqués dans ce singulier sentier, que l'on pouvait parfaitement comparer aux tentacules de

pieuvres monstrueuses, ou, mieux encore, à des milliers de serpents boas entrelacés en anneaux multiples.

Heureusement pour moi, les éclairs guidaient ma marche, car le tonnerre faisait toujours rage.

Lorsque, entre deux éclairs, l'obscurité se faisait je rampais sur les racines de palétuviers, à me confondre avec un caïman.

Enfin, j'arrive à l'échancrure annoncée. La proa est mouillée à trente mètres environ du rivage. Si je me décide à l'atteindre, il faudra me mettre à la nage... Et les caïmans ! et les requins !!

Après quelques secondes de réflexion, je résolus de m'exposer à tous ces dangers, pour aller vers vous, mon cher Bill.

A la lueur des éclairs, je découvris les agrès. Ainsi que le bon Chinois l'avait dit, ils se trouvaient remisés dans les fourches d'un jeune palétuvier qui bordait la rive.

Avant de commettre la mauvaise action de m'emparer d'un bien qui ne m'appartenait pas, j'en demandai pardon à Dieu ; puis j'implorai sa divine protection pour l'entreprise hasardeuse que j'allais tenter.

Ma prière touchait à sa fin, quand tout à coup un animal saute sur mes épaules. La force d'impulsion m'étend à terre, où mon assaillant cherche à me maintenir. Un éclair jaillit, et je me trouve en face d'un affreux orang-outang ; son haleine fétide et brûlante me suffoque.

Devinant les intentions de l'horrible monstre, je me défends avec l'énergie qui m'est propre dans certains moments critiques. Mais le quadrumane était grand et vigoureux.

Une fois, je parvins à me relever. Je courus vers la baie, afin de me jeter à la nage et, tout en me débarrassant du monstre, tâcher d'atteindre la proa.

Mais, comprenant sans doute mon but, mon assaillant bondit en avant, entre moi et le bord de la baie, et, m'enlaçant de ses grands bras, il me jeta de nouveau à terre.

Réunissant toutes mes forces, je résistai de mon mieux, mais la frayeur que j'éprouvais me paralysa quelque peu ; me sentant faiblir, je jetai des cris de détresse, bien excusables en pareil cas.

Tout à coup un homme, que dans l'obscurité je ne puis distinguer, se précipite vers nous, et assène de vigoureux coups de bâton sur le dos de mon assaillant.

A cette atteinte, le monstre se met sur son séant et se précipite avec rage sur ce nouveau personnage, qui le reçoit par de rudes coups de bâton. Ce faisant, il lui adresse en malais force propos injurieux, que la vilaine bête semble comprendre.

Enfin, comme mon sauveur est bâti solidement, il finit par avoir gain de cause, et par mettre le monstre en fuite.

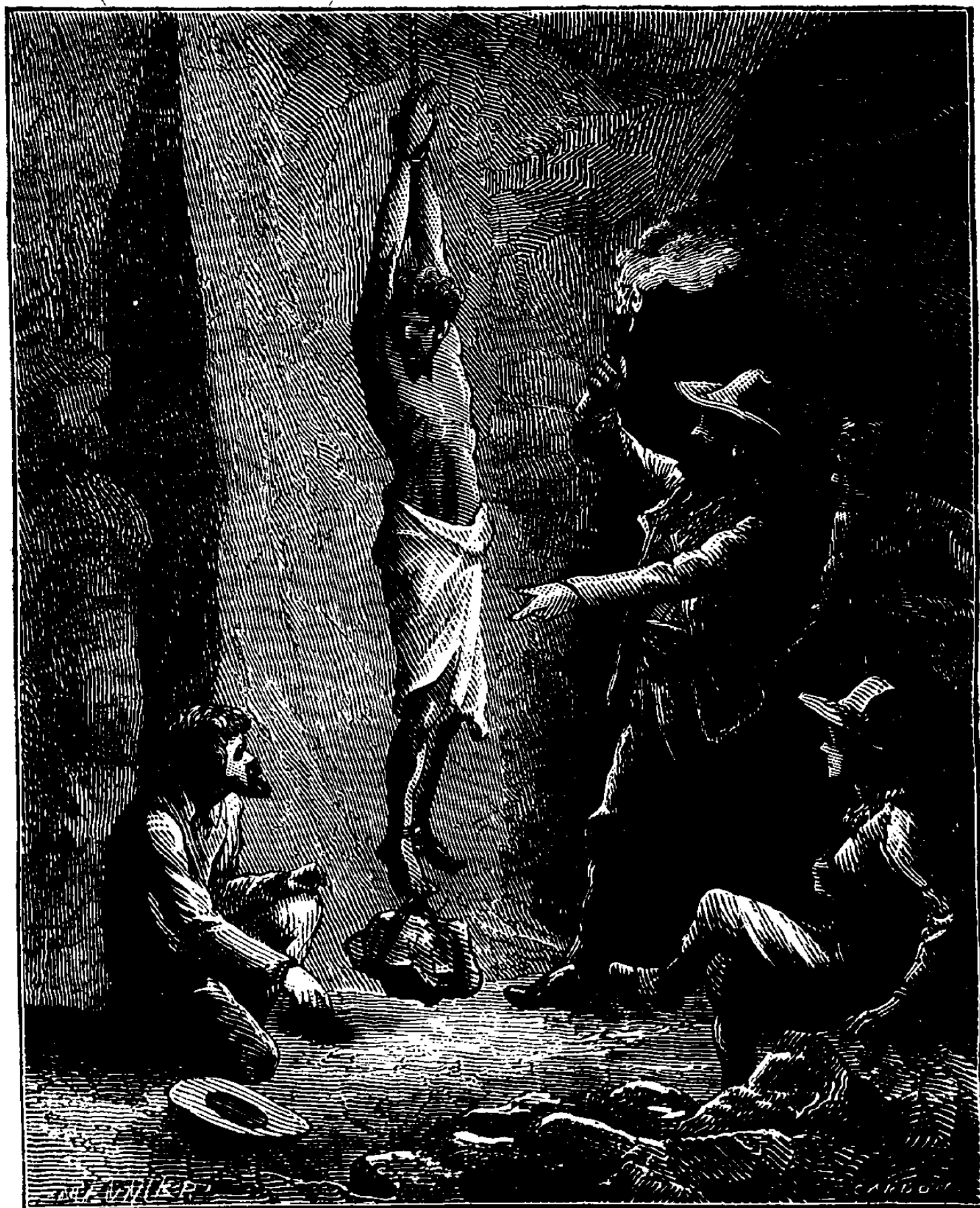
Pendant la lutte, je m'étais relevée. Inutile d'ajouter que je me trouvais dans un désordre complet.

Somme toute de mésaventure, je tombai presque de Charybde en Scylla.

Quand mon sauveur se fut un peu remis de son trouble, il m'interrogea avec colère, à savoir qui j'étais, ce que je faisais à une telle heure et par un tel temps dans la forêt.

Je ne crus pas utile de chercher à cacher mon identité ; découragée, je répondis :

— Je suis une femme chrétienne, dont la liberté a été confisquée au profit d'hommes sans justice et sans humanité, enfin vos compatriotes.



Enfin Bill, s'approchant encore du supplicié, lui dit :

J'avais été achetée au sultan Joussouf par le nabab chinois Mu-al-Mu. Mais ayant appris que mon mari était, lui aussi, esclave à la case de la clairière, je me suis échappée dans le but de le rejoindre ou de mourir à la tâche. Voilà la raison pour laquelle vous me trouvez ici, à cette heure, et par ce temps.

— C'est bien, femme chrétienne, tu vas me suivre à ma case. Tu y resteras sous ma protection, jusqu'à ce que Joussouf, notre sultan, ait prononcé sur ton sort.

— Je n'ai ni le droit ni le moyen de refuser de vous obéir, je m'incline donc devant votre volonté.

Immédiatement, nous nous mîmes en route.

CHAPITRE VII

Notre héroïne est emmenée au kampong par son défenseur. — Elle y est reçue avec sympathie. — Description du kampong et de la case de son nouveau maître. — Arrivée du Chinois Mu-al-Mu. — Il vient réclamer son esclave fugitive. — Jugement du sultan Joussouf. — Elle est rendue à Mu-al-Mu. — Le renégat Maltais tente de prendre la fuite. — Lutte entre lui et Bill. — Arrivée de nos aventuriers à Manille. — Ils sont incarcérés comme pirates. — Rendus à la liberté. — Exécution du renégat maltais.

I

Après avoir suivi pendant quelques minutes le bord de la baie dans tous ses inextricables dédales, nous arrivâmes en face d'une proa amarrée à un arbre du rivage.

Au pied de cet arbre se trouvait appuyée une toute jeune fille malaise. Elle se tenait enveloppée dans son pagne blanc lamé de bleu ciel. A la lueur d'un éclair, je constatai qu'elle était belle et gracieuse.

Kida eût été une enfant dans nos régions froides du Nord ; en Malaisie, c'était une femme, quoiqu'elle ne comptât à peine que douze printemps.

Elle avait un pur type de la beauté malaise.

Ses grands yeux lascifs, qu'elle ne parvenait à ouvrir qu'avec peine, donnaient à sa physionomie une grande expression de douceur. Ses sourcils, qui semblaient avoir été tracés au pinceau, encadraient harmonieusement l'orbite de ses beaux yeux. L'ovale de son visage était d'une pureté antique, mais ses dents, admirables de formes, étaient teintes en brun, et faisaient ombre dans le tableau. Ses lèvres rouge vermillon, souvent entr'ouvertes, prêtaient encore à sa physionomie un appoint de grâce naïve et de bonté.

Ses cheveux, d'un noir de jais, longs et épais, tordus négligemment sur le sommet de sa tête lui formaient une couronne plus enviable, selon moi, que celle d'une reine. Ses colliers et ses anneaux d'or l'eussent fait prendre, dans son attitude d'immobilité, et éclairée par la lumière des éclairs, pour une de ces statues que l'on adore dans les pagodes de l'extrême Orient.

Kida interrogea mon nouveau maître en langue malaise, lui demandant qui j'étais et où j'allais. Alors, il raconta brièvement ce que je lui avais dit moi-même, et je vis les beaux yeux de la jeune fille se diriger vers moi avec sympathie ; puis elle dit :

— Pour l'amour de votre fiancée, tuan, soyez humain envers cette chrétienne infortunée ; vous n'en aurez que plus de droits à la reconnaissance de votre chère Kida, et si vous vous sentiez encouragé par mes paroles, vous la reconduiriez vous même à la case de la clairière, à son mari qui, ainsi que moi, bénirait votre générosité.

— Je ne le puis, mon devoir m'ordonne de garder cette jeune chrétienne jusqu'à ce que le sultan ait prononcé sur son sort, mais crois-moi, Kida, fiancée de mon cœur, je ferai pour l'amour de toi tout ce qu'il sera possible sans manquer à mon devoir de bon musulman.

Puis, ayant pris la main que ma protectrice lui présentait, mon nouveau maître s'inclina, prononça quelques mots à voix basse, sans doute des protestations d'amour et de fidélité et me fit signe d'entrer dans la proa.

Immédiatement, la voile triangulaire se déploya, et la légère embarcation, penchée par la brise, cingla vers l'autre extrémité de la baie.

A la lueur des éclairs, j'aperçus pendant quelques instants la belle fiancée malaise. Elle adressa un dernier signe d'amour à son amant, puis ayant été rejointe par une femme âgée, qui s'était jusqu'alors tenue à l'écart, elles s'enfoncèrent dans la forêt, sans doute pour rejoindre leur kampong.

Définitivement, ma position se compliquait : où mon nouveau ravisseur me conduisait-il ? Qu'allais-je devenir ? Telles étaient les questions que, pleine d'angoisses, je m'adressais alors.

Des pensées rapides s'entrechoquaient tumultueusement dans mon cerveau troublé. Tout ce qui m'entourait me sembla fantastique.

D'un côté, la nuit impénétrable qui nous enveloppait de ses ombres mystérieuses ; puis un éclair fulgurant, venant tout à coup illuminer la nue, me montrait mon ravisseur, campé à l'arrière de la proa, luttant avec son énergie de pirate contre la tempête qui ballotait notre frêle embarcation, comme elle eût fait d'un flocon d'écume.

Sa physionomie, belle de sauvagerie, son ton de peau ocre rouge, ses dents noirs de jais, ses cheveux longs et rudes, malmenés par le vent de la tempête, tout cela, illuminé par les éclairs, produisait un tableau fantastique qui n'eût pas manqué de charmes pour un artiste genre Rembrandt, mais qui m'effrayait, moi.

Enfin, l'orage a cessé, l'aube va paraître.

Nous arrivons dans une échancrure de la baie. A droite et à gauche, se déploie une végétation luxuriante, que laissent entrevoir les premières lueurs de l'aurore.

Nous abordons à la base d'un rocher que mon nouveau maître franchit, avec la souplesse du jaguar. Je tâche de l'imiter ; mais je n'y parviens pas complètement. Il me tend la main et j'arrive au sommet.

Nous devons nous estimer fort heureux d'avoir trouvé ce rocher, car tout le rivage n'était formé que de vases molles, que recouvraient périodiquement les marées des syzygies.

Mon nouveau maître me déclara qu'il n'y avait pas d'autre débarcadère que celui-là de ce côté de la baie.

Les premiers habitants que nous rencontrâmes furent des singes. Nous en aperçûmes de l'espèce dite huppée.

Les îles de l'archipel malais, vous le savez, semblent être la terre classique de l'espèce simiane. Ces vilaines bêtes me font horreur, et pour cause !

Rarement on voit les singes à terre. Ils n'y descendent que lorsque la nourriture manque au sommet des forêts aquatiques, où la nature fait mûrir pour eux une multitude de fruits savoureux.

Alors, réunis en bandes nombreuses, ils commencent leurs excursions dans les jardins des habitations, qu'ils dévalisent sans miséricorde, si le colon a l'infirmité d'un sommeil trop lourd.

A terre, l'espèce simiane est mal douée, sous le rapport de la défense ; mais sur

les dômes des forêts vierges, elle déploie une agilité vraiment merveilleuse.

Enfin, nous arrivâmes au kampong de mon nouveau maître. Il était situé sur les bords d'une petite rivière qui se jetait dans la baie. Il se composait d'une vingtaine de cases établies sur pilotis, comme celles du kampong de Mu-al-Mu, mais son aspect était bien plus coquet et plus riant.

Lorsque nous arrivâmes, plusieurs jolies proas sillonnaient la rivière devant le village.

L'une d'elles, hélée par mon nouveau maître, vint au rivage et nous transporta sur l'autre rive, où se trouvait située sa case.

Mon arrivée causa presque une révolution dans le kampong, car la plupart des habitants n'avaient jamais vu d'Occidentaux. Malgré cela, je fus reçue avec bonté par la mère et les sœurs de mon nouveau seigneur et maître.

Je fus introduite d'abord dans une pièce où se trouvaient amoncelées des étoffes d'écorces tressées et du coton indien en pièce, de très-belles nattes, des paniers et aussi, chose ordinairement peu agréable à l'odorat, du poisson séché et fumé. Mais comme j'avais grand'faim, mon sens olfactif ne s'en trouva pas très-offensé.

Aux parois étaient suspendus des *parangs*, des colliers de verroterie, des colliers de dents humaines.

Dans un des coins de la pièce étaient encore amoncelés des joncs et un tas de riz.

Ce fut seulement à mon arrivée dans la case que je sus le nom de mon nouveau maître.

Il se nommait Holono ; c'était un des plus notables habitants du kampong.

Devinant que je devais avoir besoin de repos après une nuit aussi tourmentée, il me fit conduire par une de ses sœurs au compartiment des femmes.

La jeune Malaise m'y désigna des nattes, et après m'avoir donné des marques de sa sympathie, elle me quitta en me souhaitant, selon l'habitude de l'Orient, de doux rêves.

C'était une jeune fille âgée d'environ onze ans, ce qui, dans cette contrée aimée du soleil, est déjà, je le répète, un âge de femme. Elle était belle autant que bonne.

Son teint bistré et chaud avait des tons fort agréables pour des Occidentaux. Ses cheveux, noirs comme la robe du corbeau, étaient longs et épais. Tombant sur les brunes épaules de la jeune Malaise, ils lui formaient un manteau digne d'être envié par les jolies et les laides femmes de l'Occident, qui, faute de cheveux naturels, croient s'embellir en se parant de cheveux artificiels...

Ma jeune amie malaise était couverte d'un pagne. Négligemment jeté sur son torse aux pures formes, il laissait entrevoir toutes les splendeurs de son buste de bronze. Ses petits pieds nus étaient bien cambrés et propres ; ses traits avaient une régularité parfaite.

Une seule chose me sembla horrible : c'étaient ses dents, qui, fort belles de forme, étaient ainsi que celles de Kida, la fiancée de son frère, malheureusement noires comme du jais.

Malgré le tapage produit autour de la case par les indigènes curieux de voir la

saranidia de l'Occident, je dormis avec calme, et ce ne fut que vers midi que je me réveillai.

Ma jolie protectrice me servit un déjeuner consistant en petits gâteaux de riz multicolores, en bananes cuites sous les cendres et en un morceau de serpent boa.

En raison de mon jeûne prolongé, ayant un robuste appétit, je fis grand honneur à ce singulier repas. Puis, comme la case n'était pas assez spacieuse pour contenir les curieux du kampong, les trois sœurs de mon nouveau seigneur et maître m'engagèrent à aller avec elles visiter le village. Je manquai vingt fois d'être écrasée pendant la demi-heure que dura cette pénible épreuve.

Toutefois, je ne fus pas fâchée de l'avoir subie, car elle me procura l'occasion d'admirer le plus joli kampong que j'aie jamais visité.

Etabli sur les bords d'une rivière sinueuse et agreste qui s'enfonçait à travers la forêt, il avait un aspect tout à la fois confortable et riant.

Presque toutes les cases étaient établies sur des pilotis de quatre mètres de hauteur environ ; chacune d'elles avait son embarcation amarrée entre les pilotis. J'en remarquai aussi quelques-unes établies sur la terre ferme, à une petite distance du rivage ; mais ces habitations étaient également juchées sur pilotis.

C'était, me dit ma jeune amie malaise, une précaution qui avait pour but de faire face aux inondations ayant lieu ordinairement lors de la mousson orientale.

Je vis dans ce village beaucoup de bestiaux, tels que des buffles, des bœufs à bosse, des chèvres, des porcs et une immense quantité de poules, de poules d'inde, de dindons, d'outardes et de canards d'Inde.

Ces derniers, nageant par bande sur la rivière qui s'étendait devant les cases, donnaient encore plus d'animation au kampong.

Je vis des enfants de cinq ans à peine qui conduisaient, par le bout du nez, des buffles, lesquels, libres dans la Savane, eussent mis en déroute dix hommes déterminés.

Mais l'animal si bien dompté avait une lanière de cuir passée dans le cartilage du nez, préalablement percé à cet effet ; voilà le secret du calme relatif du terrible animal.

J'appris que mon nouveau maître était parti depuis le matin, pour la résidence de Joussof, le roi des pirates de l'île de Basilan, dans le but de lui demander des ordres à mon sujet.

J'appris également que, vu la partie d'où soufflait le vent, il devait être certainement de retour au kampong le soir même.

Pleine d'anxiété, j'attendis ce retour, d'où allait dépendre mon sort.

Afin d'éviter la foule de curieux qui nous obsédaient, les trois sœurs de mon seigneur et maître sautèrent dans une proa, m'engageant à faire comme elles. Ravie de la bonne idée, je me rendis à leur invitation immédiatement ; nous mîmes le cap sur la baie.

Mais à peine avions-nous franchi les dernières cases du kampong, que vingt proas faisaient comme nous.

Alors, l'une d'elle nous abordant, un Malais sauta à notre bord, en disant que sa

présence était nécessaire dans la proa, pour me surveiller et m'empêcher de fuir, si l'envie m'en prenait.

Mes trois protectrices protestèrent en faveur de mes loyales dispositions, mais leur plaidoyer n'ayant pas convaincu l'intrus, il persista à rester à notre bord, ajoutant que mon nouveau maître l'avait engagé à me garder à vue pendant son absence.

L'orage ayant cessé dans la matinée, le temps était redevenu resplendissant.

Mes protectrices me montrèrent de l'autre côté de la baie le kampong de Mu-al-Mu, que je distinguai assez bien à l'œil nu. Mais leur ayant raconté brièvement, ce que du reste elles savaient déjà, les raisons qui me portaient à désirer voir la case-prison, elles donnèrent une autre direction à leur proa, et, malgré l'opposition qu'y mit l'intrus en question, quelques instants après j'apercevais avec un bonheur indicible la falaise de rochers qui, comme point de repère, m'avait été indiquée par le Chinois chrétien, lequel avait aidé mon évvasion du kampong de Mu-al-Mu.

A cette vue, malgré l'énergie que vous me connaissez, mon cher Bill, des larmes sillonnèrent mon visage. Mes protectrices mirent tout en œuvre pour me consoler, en m'affirmant qu'elles feraient ce qui dépendrait d'elles pour que leur frère ne me rendît pas à Mu-al-Mu.

Ces trois jeunes Malaises étaient des types de grâce et de douceur orientales. Ma sympathie leur fut vite acquise, et j'avoue que si toutes mes affections n'avaient pas été tournées vers un autre but, j'eusse aimé à passer avec elles ma vie, dans cet Eden.

Un peu avant le coucher du soleil, nous étions de retour au kampong. En entrant dans la case, j'aperçus tout à coup le Chinois Mu-al-Mu.

A ma vue, il pâlit affreusement, puis, surexcité par la colère, mon adorateur voulut se rouler sur moi pour me frapper avec une canne à sucre qu'il tenait à la main. Mais l'une des protectrices, aidée de sa mère, s'étant jetée entre lui et moi, il en fut pour ses frais de brutalité.

— Pourquoi as-tu fui de mon kampong, méchante chrétienne ? me dit-il.

— Pardieu ! répondis-je, pour échapper à ta lubricité et à tes mauvais traitements ; c'était mon droit, comme tu as cru du tien de me priver de ma liberté en m'achetant comme une bête immonde au sultan Joussouf.

Puis, afin de couper court à tous les reproches qu'il m'adressa, je priai mes protectrices de me conduire dans la pièce réservée aux femmes, ce qu'elles firent, au grand désappointement de Mu-al-Mu.

Dans la soirée, mon nouveau maître arriva au kampong. Dès qu'il eut amarré sa proa au pilotis de la case, il s'entretint avec Mu-al-Mu, dont les paroles indignées et pleine d'aigreur arrivaient jusqu'à nous.

Un instant j'eus l'espoir que, le sultan m'ayant déclarée de bonne prise, j'allais rester la propriété de mon hôte, et que, par l'intermédiaire de mes protectrices, j'obtiendrais ma liberté ; mais mes espérances ne furent pas de longue durée.

Quelques minutes après, j'étais demandée dans la pièce où se tenait l'entretien de mes deux compétiteurs. Alors le frère de mes protectrices me dit :

— Femme chrétienne, à la prière de ma fiancée et de mes sœurs, j'aurais voulu

te garder dans ma case où, depuis la mort de mon père, je suis chef de famille, mais le sultan en a décidé autrement. Il a arrêté que Mu-al-Mu, en me versant la somme de cent roupies, serait libre de te reprendre et de te reconduire à son kampong. Encore une fois, j'en suis peiné, car ton départ laissera des regrets parmi tes amis. Toutefois, le sultan recommande au tuan Mu-al-Mu de te traiter avec humanité, car, s'il en était autrement, il se croirait en droit de lui reprendre la *saranidia*. Vous entendez bien ceci ? fit-il, en s'adressant au vieux sapajou.

Ce dernier répondit par un signe de tête affirmatif, puis il me lança un regard plein de promesses.

Cette œillade n'échappa pas à mes protectrices ; aussi, en me faisant leurs adieux, la plus jeune, qui m'avait prise de prime abord en grande affection, me remit le poignard malais que vous connaissez, en me recommandant d'en frapper sans miséricorde le tuan Mu-al-Mu, s'il se portait contre moi à des actes de méchanceté.

J'acceptai le petit cadeau avec reconnaissance, sans toutefois leur promettre de m'en servir, ainsi qu'elles me le recommandaient. Ces enfants des savanes parurent tout étonnées de mon humanité, mais elles finirent par avouer que je valais mieux qu'elles.

Toutefois, en me quittant, elles me firent promettre que si le nabab Mu-al-Mu me maltraitait, je le leur ferais savoir et qu'alors, réunies à toutes les jeunes filles malaises du kampong, elles iraient faire le sac du village du *tuan* chinois et me délivrer. Je le promis en versant des larmes de reconnaissance et de chagrin d'avoir à me séparer de mes amies d'un jour, mais dont le dévouement m'était si cher.

Cette promesse n'était point donnée à la légère, car vous connaissez l'aversion des Malais pour les Chinois, race aussi méprisée dans les régions de l'extrême Orient que les juifs l'étaient chez nous au moyen âge.

Mes hôtes ne voulurent pas donner l'hospitalité à Mu-al-Mu, ni à ses domestiques. Il fut donc obligé de camper en plein air, pendant la nuit, à côté de la case.

Dès l'aurore, il frappait à la porte à coups redoublés. Une fois introduit, il paya les cent roupies à mon hôte, et me fit signe de le suivre.

Mes jeunes amies malaises m'accompagnèrent jusqu'à l'embarcation de Mu-al-Mu, qui était amarrée au rivage, et après nous être donné des preuves mutuelles de grande amitié, j'embarquai, pendant que mes yeux remplis de larmes s'attachaient avec regret sur mes protectrices, qui de leur côté semblaient très-peinées de mon départ.

Elles restèrent longtemps sur le rivage, les yeux attachés sur notre embarcation, et ce ne fut que lorsque leur gracieuse silhouette ne m'apparaissait plus que sous une forme indécise, qu'elles regagnèrent le kampong...

Mu-al-Mu affectait une grande colère, chaque fois qu'il me regardait ; mais sa comédie m'impressionnait assez peu, car en réponse je tâchais de donner à ma physionomie un air de dédain des plus tranchés.

J'étais désolée d'avoir aussi mal réussi dans mon évasion, là était toute ma pensée ;

aussi étais-je bien résolue à tenter une nouvelle expérience si mon cerbère m'en laissait la latitude.

Poussée par un vent excellent, notre proa volait sur les flots de la baie. Hélas ! si j'avais possédé la baguette enchantée d'une fée, avec quel bonheur je l'eusse poussée dans une direction toute autre...

Nous arrivâmes au kampong vers onze heures du matin.

Je fus immédiatement réintégrée dans ma case et gardée à vue par un poste de deux hommes installé au rez-de-chaussée. Quand l'un dormait, l'autre veillait, et réciproquement.

On ne m'employa point à l'exploitation des champs, aussi je dus me résigner à ne plus voir mon ami le Chinois qui avait préparé mon évaison.

Les jours et les nuits se passaient très-péniblement, car je sentais que si ma captivité se prolongeait encore longtemps, je finirais par mourir de chagrin.

Mais non, l'heure de la liberté devait bientôt sonner ! Ce fut vous, mon cher Bill, qui la fîtes tinter de votre voix mâle et énergique.

Il ne me serait guère possible de dire ce qui se passa en moi dans ce moment suprême ; la parole est impuissante à traduire les trop grandes joies de l'âme.

Là s'arrête, mes bons amis, l'exposé fidèle de mes aventures depuis le moment où je quittai le *Julius*.

— Vraiment ma chère Jenny, fit le capitaine Mertens, vous avez passé par des dangers relativement bien plus grands que les nôtres, et rien que leur relation formerait la matière d'un véritable roman.

— Et dire, continua Bill, que lorsque je vous croyais sur la route d'Europe, vous étiez si près de moi, ce que j'ai appris, vous le savez, par le plus grand des hasards ! Mais je jure Dieu que Mu-al-Mu ne portera pas cela dans le paradis des houris, si jamais il y va.

II

Pendant cette conversation, le pauvre capitaine Mertens ne disait mot, il réfléchissait à son malheur et aux meilleurs moyens à mettre en œuvre pour exercer, au cas échéant, une éclatante vengeance contre celui qui, à force de mauvais traitements, avait au moins avancé la mort de sa femme.

— Allons donc interroger le renégat maltais, fit Bill ; peut-être pourra-t-il nous donner des renseignements plus exacts sur Mu-al-Mu.

Ils trouvèrent le misérable dans l'entrepont, couché sur sa natte, il fumait avec insouciance un cigarito qu'il devait à la trop grande bonté de Jenny. Ce fut Bill qui lui adressa la parole en malais.

— Pourrais-tu nous donner des renseignements sur un Chinois nommé Mu-al-Mu, qui habite la baie de Maloso ?

J'en ai entendu parler ; je sais que c'est un homme lubrique et riche, qui achète, quand il en trouve l'occasion, des captives européennes.

— A-t-il réellement la réputation de violenter ces pauvres créatures sans défense ? fit le capitaine Mertens.



Par la force de l'impulsion, Julius Carni tomba à plat ventre.

— Oui, plusieurs personnes m'ont affirmé le fait.

— Cela suffit, fit Bill en fronçant légèrement le sourcil ; plus tard, je l'espère, nous aurons un terrible compte à régler avec ce vieux sapajou. Et toi, quel est ton nom ?

— Je me nomme Basterot ; j'ai longtemps habité Rome, et c'est dans un voyage que je faisais dans l'Inde, que je fus fait prisonnier par les Malais ; mais si j'ai consenti à apostasier...

— Trêve de tes éclaircissements et de tes mensonges, fit Bill ; j'ai été esclave des Malais, et je sais que ces pirates ne forcent jamais les esclaves à changer de religion. Si donc tu as manqué à ta dignité d'homme à ce point, c'est que tu as cru les flatter ou te concilier leurs bonnes grâces.

— Je vous affirme que...

— N'affirme rien fit Bill avec mépris, car tu perdrais ton temps en cherchant à nous endoctriner. Pour nous, tu es un lâche, un infâme et un misérable, et aussitôt que tu seras rétabli, je t'affirme que tu ne saliras pas longtemps notre bord de ta présence.

— Et si, lors de ma guérison, nous nous trouvons en pleine mer ? fit le renégat avec inquiétude.

— Tu feras comme Jésus-Christ, tu marcheras sur l'eau si tu en as le pouvoir.

Ce disant, nos deux honnêtes marins lui tournèrent le dos, et regagnèrent le pont du bâtiment.

Le soir même, vers les neuf heures, une pluie torrentielle tomba. Inutile d'ajouter qu'elle fut reçue avec reconnaissance. Vers onze heures, elle cessa, mais un vent du sud-ouest, bonne brise, se mit à souffler.

Le capitaine Mertens, s'orientant approximativement sur les astres, mit le cap sur Poulo-Pinang, île de l'Archipel malais appartenant à l'Angleterre.

Le petit bâtiment de nos aventuriers, raide sous voile, se comportait admirablement, et annonçait des qualités comme fin voilier.

Du reste, le capitaine Mertens, en vrai connaisseur, avait déjà jugé de sa coupe fine par ses façons intérieures; aussi n'en fut-il point étonné. Nos aventuriers se montrèrent naturellement enchantés de cette découverte.

Après des alternatives de vent violent et de calmes plats, après dix jours de mer, nos aventuriers, un peu avant le coucher du soleil, apercevaient enfin la terre qui, sous la forme d'un nuage gris, courait à l'horizon.

Puis bientôt les montagnes se détachant sur les plaines, il ne fut plus douteux pour eux qu'ils étaient enfin arrivés au port de refuge.

Le capitaine Mertens proposa de mettre en panne jusqu'au lendemain; cette prudente proposition fut approuvée à bord.

Inutile d'affirmer que nos aventuriers se proposaient de passer une nuit délicieuse, car il se voyaient débarrassés du cauchemar incessant qui les poursuivait depuis si longtemps dans leur sommeil, la crainte de se réveiller prisonniers des pirates.

Néanmoins cette nuit délicieuse fut troublée par un nouvel incident digne d'être rapporté ici.

A la pointe du jour, pendant que tout le monde à bord reposait du sommeil du juste, Pluton, faisant toujours le service de nuit, se mit à aboyer d'une façon qui, on le sait, lui était particulière quand un danger menaçait ses amis.

Tout à coup, pleins d'angoisses, nos aventuriers, se croyant transportés par l'opération du Saint-Esprit sur la côte de Basilan et de nouveau en présence des pirates, saisissent leurs armes et sautent sur le pont.

Ils se frottent les yeux et explorent l'horizon: ils n'aperçoivent rien de suspect à leur sécurité. Mais Pluton, qui entendait faire son service en caniche intelligent et dévoué, court à l'arrière du bâtiment et continue à aboyer d'une façon lugubre. Les aventuriers le suivent et se penchent sur le couronnement.

Ils aperçoivent alors le renégat maltais qui, descendu dans la petite pirogue, cherche au moyen du kriss qu'il a dérobé à Bill pendant son sommeil, à couper l'amarre qui la retient fixée au trincadour. Son but évident est de prendre la fuite.

Le capitaine Mertens, ayant des raisons pour ne pas se laisser enlever la proa du bord, l'ajustait déjà de son pistolet, quand Bill, lui abattant le bras, lui dit:

— Capitaine, pardon! Mais ce serait une mort trop douce et trop honorable pour un tel misérable, foi d'Irlandais! Je me charge de le prendre vivant.

A ce moment suprême, le renégat est enfin parvenu à couper l'amarre de l'embarcation.

Apercevant Bill qui, précipitamment, s'affale à la mer le long de la même amarre, il l'ajuste d'un coup de pistolet, arme qu'il leur a également dérobée, mais le manque, puis, immédiatement, pousse au large.

Avant que le renégat ait eu le temps de se servir des rames, Bill qui, tout habillé, s'est jeté à la nage, saisit l'embarcation par l'arrière, et s'y cramponne avec sa vigueur ordinaire.

Il cherche alors à enjamber la lisse de la proa, mais vains sont ses efforts. A chaque fois, le renégat, qui semble peu s'inquiéter de sa blessure, du reste en voie de guérison, le repousse à l'eau.

Mais Bill, par un effort suprême, ayant réussi à saisir de sa main de fer le renégat par les cheveux, finit par le maîtriser et s'en servant, comme d'un point d'appui, parvient à se jucher à bord, malgré les efforts désespérés du pirate pour le précipiter à la mer.

Ainsi que le jour de sa capture, ce dernier, se voyant irrévocablement perdu, se jette aux pieds de Bill, et cherche à implorer son pardon ; mais, on le comprend, vaines sont ses prières. Bill se contente de lever les épaules avec mépris, restant inflexible comme la mort.

En un tour de main, le pirate fut garotté des pieds et des poings, puis, après l'avoir jeté au fond de l'embarcation comme une bête immonde, au moyen de ses rames, notre brave Irlandais regagna le bord.

A partir de ce moment, le renégat fut solidement attaché au pied du grand mât, au moyen d'une chaîne de fer, en attendant que les autorités de Poulo-Pinang prononçassent sur son sort.

— Eh bien ! suppôt de l'enfer, es-tu satisfait maintenant ? lui demanda Bill.

— Il le faut bien, répondit le renégat. Après tout, vous ne trouvez sans doute pas étonnant que j'aie mieux aimé vous quitter en proa qu'en marchant sur l'eau.

— Je suis trop juste pour y trouver à redire, fit Bill, en riant de la réponse.

III

Vers midi, nos aventuriers n'étaient plus qu'à quelques milles de la ville, qui se déployait au fond d'une rade n'ayant d'émule ni en beauté ni en étendue, si ce n'est celle de Rio-Janeiro.

— Que diable peut être ce pays ? fit le capitaine Mertens, s'adressant à ses compagnons ; assurément ce n'est pas Poulo-Pinang, que je connais pour y avoir plusieurs fois relâché. Rien de semblable ne s'y remarque. D'un autre côté, ça ne peut être Rio-Janeiro, car avec autant d'accalmies, nous n'avons pas eu le temps de parcourir en dix jours la distance qui sépare l'île de Basilan du Brésil.

Enfin, un pilote sort de la passe. Il arrive prestement vent large vers le bâtiment signalé par la vigie du port. Dans quelques instants, il sera dans les eaux du bâtiment qu'il vient piloter.

— Oh ! du trincadour ! hèle-t-il en espagnol.

— Oh ! répondit le capitaine Mertens qui, ainsi que Jenny, écorchait assez bien la belle langue du Cid.

— Avez-vous besoin de mon ministère comme pilote?

— Merci, répondit le capitaine Mertens, sachant par expérience que les pilotes ne pilotent pas pour rien et qui, d'un autre côté, se rappelait qu'il n'y avait pas un seul maravédis à bord pour le payer.

Nous avons le temps, continua notre Danois; or, comme vos écueils sont, je le vois, balisés, j'entrerai d'emblée mon bâtiment dans la rade.

— Vous êtes libres de vous briser sur l'îlot du Corrégidor, où la marée porte, fit le pilote, visiblement mécontent d'être sorti pour rien.

Puis, par un mouvement brusque, il mit la barre dessous et vira de bord pour regagner la rade.

Mais le capitaine Mertens, fort désireux de savoir où sa bonne étoile l'avait conduit, gouvernant sur le pilote espagnol, se mit par son travers et lui demanda quelle était cette ville qui se déployait si gracieusement au fond de la baie.

A cette question, l'Espagnol regarda avec plus d'attention l'équipage du trinca-dour, si singulièrement costumé, et dit :

— D'où venez-vous donc, vous autres? Sans doute de la lune ou de Holo, pays assurément peu sympathique chez nous. Depuis quand, continua le pilote, un capitaine de bâtiment arrive-t-il dans un pays, sans en savoir au moins le nom? Votre carte marine et vos instruments nautiques devraient au moins vous l'avoir dit, *compadre*.

— Pour qu'ils aient pu me le dire, il faudrait que j'en eusse; or, comme j'en manque complètement, vous ne serez pas étonné, je pense, que je sois venu ici à l'aventure.

— Vous avez donc été désemparé par un coup de mer? demanda le curieux pilote avec un semblant d'intérêt.

— Justement, répondit le capitaine Mertens, qui voulait couper court à cet interrogatoire, à plus d'un titre désagréable pour sa fierté.

— Maintenant, plairait-il à votre seigneurie de me dire le nom de cette ville?

Le pilote, visiblement satisfait de l'honneur qu'on lui faisait, en orgueilleux hidalgo qu'il n'était pas, mais en Espagnol qu'il était, se rengorgeant majestueusement dans sa vareuse de toile cirée, répondit :

— Senor capitaine, vous êtes en face de l'île de Manille.

Inutile de chercher à dépeindre l'étonnement qu'éprouvèrent nos aventuriers en apprenant une aussi heureuse nouvelle.

Après tout, qu'importait à nos aventuriers qu'Eole les eût plutôt poussés vers Manille que vers Poulo-Pinang? Ils n'en étaient pas moins sauvés et hors des griffes des pirates malais; là était le principal. Ils doublèrent heureusement la passe et entrèrent en rade.

Après avoir passé sans encombre l'îlot du Corrégidor, leurs yeux émerveillés se reposèrent avec satisfaction sur les splendides rivages qui ceignent une des plus belles rades du monde.

Entourée par une chaîne de petites montagnes vertes comme des bouquets d'orangers, dont l'aspect est riant et hospitalier, au point extrême de la baie, s'élève Manille, la capitale des Philippines.

Elle s'étend sur les bords du Pasig, principal fleuve de l'île.

Grâce au peu de tirant d'eau de leur trincadour, nos aventuriers purent, la marée étant presque à son bas, entrer dans le port.

Ils mouillèrent à quelques encâblures du pont de pierre qui relie la ville militaire, enceinte de murailles, avec l'aristocratique faubourg du Binoudo.

A peine avaient-ils serré leurs voiles, qu'ils furent entourés d'embarcations remplies de gens qui leur semblèrent hostiles.

— Dis donc, Gomez, criait un des canotiers à un voisin, viens donc voir les pirates de Holo, avant qu'ils soient garrottés, étranglés. Tu sais que ce sont eux qui ont massacré l'équipage d'Antonio Cameron; ils sont encore à bord de son trincadour : c'est avoir du front, hein?

— Comment, disait un autre, ont-ils été assez niais pour venir se faire pincer à Manille?

— Certainement, ces pirates ont eu là une bien pauvre idée; mais ils y auront été poussés par le mauvais temps.

— Ah! voilà l'officier de port qui vient les interroger.

— Dieu merci, dit un autre, leur affaire ne sera pas longue à juger.

Alors seulement, nos aventuriers s'aperçurent qu'ils n'avaient pas songé à quitter leurs vêtements malais, qui, évidemment, les faisaient prendre pour tels.

Tous se désespérèrent franchement de leur négligence, mais il était trop tard, car, sans aucun doute, ils avaient été dénoncés comme pirates, par le pilote qui était venu offrir ses services en dehors de la passe.

III

Très-peu de temps après que les curieux du port étaient venus leur donner l'éveil, nos aventuriers se voyaient abordés par une baleinière, portant à l'arrière le drapeau espagnol. Immédiatement, le capitaine monte à bord, escorté par une troupe de soldats de marine.

— Faites former le cercle autour de ces hommes, ordonna-t-il au sous-officier placé sous son commandement.

Immédiatement l'ordre fut exécuté. Puis, s'adressant à nos aventuriers :

— Quel est le capitaine en chef de votre trincadour?

— C'est moi, senor capitano, fit M. Mertens avec fermeté, mais sans forfanterie aucune.

— Quel est le nom du trincadour?

— Il n'en a pas, senor capitano, répondit encore M. Mertens.

— Secrétaire, écrivez, fit l'officier de port en adressant à son scribe un coup d'œil qui voulait dire : Voilà la meilleure preuve que le pilote ne nous a pas trompés.

— D'où venez-vous?

— De l'île de Basilan.

Même coup d'œil au secrétaire, mais encore plus accentué que le premier.

— Donnez-moi vos noms et prénoms.

Nos aventuriers déclinerent leurs noms et prénoms.

— Vous n'en avez pas d'autres?

— Non, capitano.

— A quelle nation appartenez-vous?

— Je suis Danois.

— Et vous?

— Je suis anglais.

— Et vous, femme?

— Anglaise, ou du moins Irlandaise, ce qui, pour vous, mais non pour moi, doit être la même chose.

— Pourquoi portez-vous le même nom que cet individu?

— Parce que je suis sa femme.

— Avez-vous des papiers prouvant ce que vous avancez?

— Non certes, fit Bill, car les pirates malais m'ont tout pris.

— Accompagnez-moi dans l'entrepont et dans la cale de votre bâtiment, afin que je le visite en détail.

— Senor, je suis à vos ordres, répondit le capitaine Mertens.

Et ils descendirent, suivis de Bill et de sa femme, ainsi que les hommes de garde dans l'entrepont.

Le capitaine de port, apercevant le renégat, toujours enchaîné par le cou au pied du mât, manifesta son étonnement, et demanda des explications touchant ce prisonnier aussi inhumainement traité.

C'est un renégat que nous avons fait prisonnier dans un combat que nous ont livré sur la côte les pirates de Basilan.

— Allons donc, capitano, fit l'officier de port, depuis quand les requins se mangent-ils entre eux?

— Dam, mon officier, répondit Bill avec son insouciance ordinaire, depuis qu'ils ont bon appétit.

— Insolent! je vais te faire mettre aux fers aussitôt arrivé à la prison de la ville.

— Que voulez-vous que je vous dise, senor capitano? Puisque vous persistez à nous prendre pour des pirates, je crois qu'il est bon de ne pas vous contrarier.

Puis, l'officier du port, s'adressant au renégat;

— Quel est ton nom?

— Basterot, pour servir Votre Excellence.

A ce compliment flatteur, un sourire de mauvais augure erra sur la physiologie de l'officier de port, qui ne semblait pas aimer les flatteries.

— A quelle nation appartiens-tu?

— Je suis naturalisé Maltais, Votre Excellence.

— Pourquoi te trouves-tu ainsi enchaîné par le cou comme un criminel, au pied du mât de ce trincadour?

— Je le commandais, Votre Excellence, quand ces pirates, qui se disent chrétiens, m'ont surpris par une nuit de calme, pendant notre sommeil. Après avoir jeté à la mer mes quatre hommes d'équipage, ils m'ont enchaîné où vous me voyez. Ils

m'ammenaient en esclavage à l'île de Basilan, quand la tempête les a si heureusement jetés entre vos mains bénies.

— Infâme imposteur, fit Bill, en se précipitant vers le renégat, le poing levé ; peux-tu mentir avec tant d'aplomb ?

— Garottez ce forcené, des pieds et des mains, et descendez-le dans la cale ; fit avec un flegme glacial le *capitano*, en s'adressant au sous-officier placé sous ses ordres.

En entendant ce verdict, Bill, ainsi qu'un lion blessé, s'accule à la paroi du navire et dit :

— Venez-y donc, vous autres, si vous l'osez ; vous m'aurez fait avaler plus de vingt balles avant d'y arriver.

Mais Jenny et le capitaine Mertens s'étant approchés, parlèrent bas à l'oreille de l'honnête Irlandais. Immédiatement devenu doux comme un agneau, il dit à l'officier :

— Senor, je me suis senti tellement indigné de l'imposture de ce misérable, que je me suis oublié au point de vouloir l'assommer. J'ai eu tort ; car il est sans défense ; aussi voilà mes bras, ils sont prêts à recevoir les chaînes.

— C'est bien : du moment où cet homme, reconnaissant sa faute, fait amende honorable, laissez-le en paix.

Puis, continuant l'interrogatoire du renégat :

— Tu disais donc que tu étais capitaine de ce trincadour ?

— Oui, Votre Excellence.

— Et où te l'étais-tu procuré ?

Ici le renégat balbutia, et finit par dire qu'il l'avait acheté en Espagne.

— Ce trincadour n'est point de construction espagnole, mais bien manillanaise, donc tu mens. Avez-vous écrit, secrétaire ?

— Oui, senor capitano, fit le scribe.

— Tu dis donc que tes cinq hommes ont été jetés à la mer par ces pirates ? Ceci est tellement contre leur habitude, que je serais porté à douter encore de tes assertions. Les pirates emmènent toujours les matelots en esclavage ; c'est bien plus avantageux pour eux que de les précipiter à la mer.

— J'affirme à Votre Excellence...

— Tu peux affirmer tout ce que tu voudras, mais sans espoir de me faire changer d'opinion à ce sujet. Secrétaire, avez-vous consigné ces réponses sur votre procès-verbal ?

— Oui, capitano.

Puis l'officier de port ayant demandé à visiter la cale, Bill alluma une lanterne chinoise et, précédant l'officier et ses assistants, il les conduisit dans cette partie du trincadour.

IV

Le premier objet qui frappa les yeux du capitano fut le coffre où Martha reposait dans l'éternité.

— Que contient ce coffre? fit négligemment l'officier du port.

— Ma femme, répondit le capitaine Mertens avec une émotion vraie, qui n'échappa à personne.

— Ouvrez-le, fit le senor capitano d'un ton où se remarquait une certaine altération attendrie.

Le capitaine Mertens obéit, et livra aux regards de tous les restes mortels de sa pauvre Martha.

— Maître, fit l'officier, s'adressant à son subalterne après avoir examiné plus minutieusement le cadavre, vous allez vous rendre à bord du bâtiment amiral, et vous ramènerez ici le médecin de service. Je vous autorise à lui dire que c'est pour visiter le corps d'une femme trouvée morte, et embaumée à bord de ce bâtiment. Depuis combien de temps est-elle décédée? fit-il, s'adressant au capitaine Mertens.

— Depuis dix huit à vingt jours.

— Vous direz au médecin qu'on la déclare décédée depuis dix-huit à vingt jours, continua l'officier.

Le maître partit, et était de retour quelques instants après, accompagné du médecin inspecteur. A la requête de l'officier de port, ce dernier constata que M^{me} Mertens était morte sans blessures apparentes et probablement d'une maladie interne. Le secrétaire coucha cette nouvelle déclaration sur le procès-verbal. L'instruction était terminée.

Après avoir laissé quelques hommes à la garde du trincadour, sur l'ordre du capitano nos aventuriers, ainsi que le renégat, furent embarqués et, une fois à terre, conduits, les bras attachés derrière le dos, à la prison de ville.

Pendant le trajet, la foule, toujours si avide de ces sortes de spectacles, se répandait en imprécations contre les abominables pirates malais qui avaient osé venir narguer la population jusque dans le port de Manille.

Somme toute d'imprécations à l'adresse de nos honnêtes aventuriers, ils arrivèrent à la prison de la ville, après avoir été hués et presque écrasés par ce bon populaire, toujours si disposé à prendre le coupable pour l'innocent, soit par imbécillité, soit par cruauté. Mais c'étaient des Espagnols de basse extraction, des métis, des tagals, enfin toutes les variétés indo-espagnoles réunies.

L'honnête figure de M. Mertens trahissait toutes les émotions douloureuses dont sa belle âme était remplie; quant à Bill, il se contentait de hausser les épaules avec dédain, en toisant ses bourreaux.

Avant d'être séparés par le geôlier, nos honnêtes aventuriers s'embrassèrent affectueusement, tout en se rassurant mutuellement sur le sort que leur réservait l'avenir. En embrassant Bill, Jenny sanglotait et ne pouvait s'arracher de ses bras.

— Soyons sans crainte, disait le capitaine Mertens; je vous l'affirme, mes amis, Dieu aidant, notre innocence triomphera de l'infamie du renégat.

Effectivement, à cette fin, M. Mertens demanda au corrégidor qui les avait amenés à la prison sous bonne escorte l'autorisation d'écrire à son consul à Manille, ce qui lui fut loyalement accordé.

Bill, également autorisé, en avait fait autant au consul anglais.

Contre leur gré, nos aventuriers furent alors séparés et mis au secret, dans un



El senor don Balthazar.

cachot assez tristement meublé. Une botte de paille, une cruche remplie d'eau saumâtre et un demi-pain de maïs en constituaient tout le confort.

Bill et le capitaine Mertens, ainsi que des hommes bien trempés et à la conscience tranquille et exempte de reproches, dormirent comme des lascars en faction. Quant à Jenny, qui trouvait par trop dur de venir naufrager au port, pleine d'anxiété, elle pleura toute la nuit; le geôlier en avait pris bonne note.

Le lendemain, les consuls anglais et danois, accompagnés d'un officier de l'amirauté et d'un juge au tribunal suprême, se présentèrent à la prison.

Tous se firent raconter séparément par nos aventuriers l'histoire de leur singulière odyssée, dans laquelle ils surent bien vite démêler la vérité. Aussi le surlendemain, sur un ordre de l'amirauté, dû à l'assistance de leurs consuls, furent-ils mis en liberté.

DEPOT LEGAL
BIBLIOTHEQUE
48
1879

Il n'en fut pas ainsi de Basterot le renégat : condamné à mort et exécuté par le supplice de la garrotte — étranglé, selon les lois espagnoles, — telle fut sa fin méritée.

Je ne m'étendrai pas sur cette exécution, mes chers passagers, me contentant de dire que la personne qui m'a raconté ces aventures affirma *de visu* que le misérable avait fait une bien laide grimace, lorsque le fatal collier de fer lui embrassa le cou dans une étreinte de mort.



DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER.

C'était quelques jours après que nos aventuriers avaient été mis en liberté par les autorités de Manille.

Peu fortunés, ils n'avaient pu se loger dans une *fonda* — auberge. — D'un autre côté, leur bâtiment étant confisqué par la marine espagnole, force leur fut de chercher un autre expédient économique, pour remédier à l'état de détresse de leur bourse.

Le trincadour, par ordre de l'autorité maritime, avait dû être conduit en rade, afin d'éviter les rassemblements des visiteurs qui venaient, malgré tout, du matin au soir, inspecter la proa, et maudire les pirates de Holo, leurs incommodes voisins.

Dans ces conditions difficiles, nos aventuriers n'avaient cru devoir pouvoir mieux faire que d'aller planter leur tente sur les bords de la baie, en face de leur cher bâtiment, sur lequel ils avaient cependant fondé tout leur espoir, tout leur avenir.

Mrs Jenny est assise devant la tente. Toute seule au logis, son regard triste et découragé se porte sur leur navire mouillé à cinq cents mètres de la côte. Elle semble attendre avec anxiété le dénouement d'une grave question. Pluton, le chien du bord, est couché à ses pieds. Par moment, l'œil de l'intelligent animal observe avec inquiétude les alentours du campement, pendant que ses oreilles se dressent légèrement, comme s'il désirait se rendre mieux compte de certains bruits suspects pour leur sécurité.

La mer, unie comme un lac, baisse doucement. Des flaques d'eau, çà et là, sont les seules traces qu'elle laisse derrière elle sur la grève. Les oiseaux aquatiques tourbillonnent bruyamment dans l'air. Par moment, ils s'abattent sur ces lagunes, pour y saisir quelque imprudent poisson qui y est resté prisonnier flux; puis, après s'en être emparés, ils s'envolent dans l'espace, pour y dévorer tranquillement leur proie, revenir encore de nouveau pêcher, et ainsi assouvir leur insatiable appétit.

Le jour touchait alors à sa fin. Le soleil, en s'inclinant vers le couchant, diaphane de ses reflets de nacre et d'opale la surface de l'océan, tandis qu'il imprégnait de ses vivifiantes effluves les vapeurs brûlantes dont le voile transparent flottait sur les contours boisés et rocheux de la côte.

Aussitôt que le disque de l'astre-roi eut disparu à l'horizon, un jet de teinte verdâtre, qu'on eût pu croire lancé par un prisme invisible, prit sa place et marqua jusqu'au zénith la voie qu'il avait parcourue dans l'espace.

Rien n'est comparable, en fait de tons lumineux, à ce magnifique effet de lumière, si ce n'est une nuée formée de poudre d'or et de pierres précieuses.

A Manille, l'intervalle qui s'écoule entre le coucher du soleil et l'arrivée de la nuit a plus de durée qu'on ne le dit et ne l'écrit généralement. Ce fait n'est point particulier aux régions orientales où se trouve placée cette belle colonie espagnole.

Sur cette terre du soleil, le crépuscule est encore un jour féérique.

Le soleil baisse, la marée monte. Le rivage se couvre peu à peu. Les oiseaux aquatiques, qui ont fait leur repas, se retirent un à un dans les antres des rochers qu'ils ont choisis pour abri pendant la nuit.

Une embarcation, venant de la baie, aborde le rivage. C'est un canot de la marine espagnole. Plusieurs personnes en débarquent. Ce sont : d'une part, nos deux vieilles connaissances, le capitaine Mertens et Bill. Au milieu d'eux se trouvent le *capitano* et son secrétaire, qui, les lecteurs de mon précédent chapitre s'en souviennent, ont fait l'instruction à bord du trincadour, le jour de leur arrivée; plus le *juez de pazi*—juge de paix—de Manille, chargé par le gouverneur de seconder le *capitano* dans son office de restitution.

Ils arrivent devant la tente où se trouve Jenny.

— Bonne nouvelle, senora, lui dit gaiement le *capitano*, après l'avoir saluée poliment; nous venons de remettre le bâtiment malais et son armement à votre disposition.

— Que Dieu soit loué! Ah! Son Excellence M. le gouverneur ne pouvait nous rendre justice à demi!

— Et qu'allez-vous faire maintenant! poursuivit froidement le *juez de pazi*.

— Nous serions bien embarrassés pour vous répondre affirmativement, senor juge, répondit le capitaine Mertens, à moins, cependant de vendre notre bâtiment et de regagner l'Europe avec le pécule que nous en retirerons.

— A votre place, poursuivit le *capitano*, je ferais tout autrement, et je crois que je réussirais.

— Votre conseil sera suivi avec déférence; parlez, *capitano* : que feriez-vous à notre place?

— Je ne vendrais pas mon bâtiment, d'abord par la raison majeure qu'il me fau-

draît le donner pour rien, et ensuite parce qu'il me serait possible d'en retirer un bien meilleur parti, soit en faisant la pêche, soit en faisant le petit cabotage, sur la côte de l'île et dans l'archipel. Vos aventures ont fait sensation dans la colonie, depuis que le *Boletín oficial* en a reproduit les principaux faits. Tout le monde ici vous porte intérêt, et, probablement, cette sympathie aidant, vous ne serez pas sans trouver de frêt, dans le cas où vous vous décideriez à entreprendre le commerce du petit cabotage. Ma conviction est que le succès vous attend, si vous le faites avec honnêteté, comme je n'en doute pas.

A Manille, continua le capitano, toutes les classes consomment énormément de poisson, soit frais, soit fumé ou séché. La paresse des Tagals pêcheurs aidant, cette partie capitale de notre consommation manque assez fréquemment sur le marché. Il faudrait d'abord vous livrer à la pêche de la senne, genre peu connu à Manille. Dans quelques mois, vous aurez gagné assez de piastres fortes pour acheter un petit frêt, et, ma foi, vous savez le proverbe : « Petit à petit, l'oiseau fait son nid. Avec de l'économie, de l'honnêteté et du travail, il est rare qu'on n'arrive pas au but, surtout dans une colonie dont, je le répète, les habitants intelligents et honnêtes vous seront toujours sympathiques.

La pêche, c'est encore facile, fit Bill ; mais le cabotage l'est moins, par le fait de la présence dans l'archipel de pirates malais. Songez, capitano, que nous ne sommes que trois à bord ; comment se défendre, en cas d'attaque, contre ces démons qui ne reculent, quand il s'agit du pillage d'un bâtiment, ni devant les châtimens les plus sévères, ni même devant la mitraille ?

— Lorsque vous aurez gagné un peu d'argent, soit en pêchant, soit en petits frets pour la baie, continua le *juez de paxi*, vous pourrez vous adjoindre des matelots ; avec de petits gages ou une part dans les bénéfices, vous trouverez à Manille ce qu'il vous faudra.

— Je me fais fort de vous mettre en rapport avec deux bons marins, fit le capitano ; je connais un Américain et un Suédois qui sont restés ici sans emplois, après un naufrage sur la côte ; ils feraient bien votre affaire ; hier encore je les ai rencontrés. L'un et l'autre se sont recommandés à moi, pour le cas où j'entendrais parler de quelque chose, en fait d'engagement à la mer. Vous pourriez même les prendre à la part pour la pêche, et vous auriez d'autant plus de chances de réussite, que les indigènes de Manille font, je le répète, d'une façon déplorable, le métier de pêcheurs.

L'insouciance d'un côté, le *dolce farniente* et l'inexpérience de l'autre, privent souvent de poissons de choix la partie aisée des habitants.

Lorsque les Tagals, qui exercent les professions manuelles chez nous, possèdent la quantité de riz, de fruits et de légumes nécessaires à leurs besoins, cela leur suffit. Tant qu'ils en ont, étendus sur l'herbe ou à l'ombre du premier mur venu, ils passent leur temps à psalmodier ou à fumer notre délicieux et incomparable tabac. Cela est si vrai, que nous avons vu le sucre-cassonnade se vendre chez nous au prix fabuleux d'un sou la livre, et les moissons de riz rester dans les rizières, sans qu'on puisse les récolter faute de bras.

Je suis donc convaincu que des hommes actifs qui se livreraient sérieusement à cette industrie, à Manille, feraient en peu de temps une petite fortune.

— Nous avons bien la senne de pêche trouvée à bord du trincadour du Chinois Mu-al-Mu, répondit le capitaine Mertens, mais elle est volumineuse, et nous ne sommes pas assez de trois hommes à bord pour la manœuvrer.

— Acceptez alors notre offre, fit le capitano; mes protégés habitent sur les bords du lac de Bay, à quelques lieues de Manille; vous pouvez vous y rendre dans votre petite pirogue, par la rivière et les canaux qui y prennent leur source; mais comme le lac est entouré d'une centaine de villages au moins, il vous serait bien difficile, sans guide, de vous y reconnaître et de trouver mes hommes. Je vous propose donc de vous faire conduire par le patron de ma yole : c'est un marin tagal natif du pays même, il connaît parfaitement la position du village qu'ils habitent.

— Nous acceptons avec reconnaissance, fit le capitaine Mertens.

Après avoir souhaité bonne chance aux aventuriers, les deux fonctionnaires les quittèrent.

— Somme toute, dit le capitano à son compagnon, je ne crois pas ces étrangers dangereux.

— Ils ne le sont pas du tout, répondit le *juez de pazi*. L'enquête, que j'ai dû faire d'après les ordres du président du tribunal suprême m'a parfaitement basé sur ce point.

— Je ne connais que les faits principaux dépendant de mon ressort comme commandant de port. J'ai bien entendu les versions répandues sur eux dans le public, mais je ne sais rien de plus touchant leur identité.

— En quelques mots, voici leur histoire, dit le *juez de pazi* :

Bill et Jenny sont Irlandais; l'un et l'autre habitaient le même village sur la côte. Bill, réduit à la misère par la perte de sa péniche de pêche pendant une tempête, s'engage comme matelot pour un voyage dans les colonies.

Jenny, sa fiancée, pêcheuse de profession, ne consulte que son dévouement et son attachement, et, sous les vêtements d'un novice, s'engage au même bord, où, dans sa position équivoque, elle se conduisit fort honnêtement, paraît-il.

Arrivés à Calcutta, ils débarquent, puis se font marier et, de nouveau, comme deux hommes, ils prennent un engagement à la mer. Le bâtiment est capturé par les pirates malais. Bill et Jenny, achetés comme esclaves, sont emmenés dans le fond des terres de l'île de Basilan, d'où ils parviennent à se sauver à bord d'un bâtiment hollandais.

Quelque temps après, à la suite d'un naufrage, ils sont repris par les écumeurs de mer. Préalablement séparés, ils sont conduits sur un autre point de l'île où ils avaient passé le temps de leur premier esclavage.

Parmi les esclaves de son chantier, Bill se lie d'amitié avec un capitaine danois, homme énergique et honnête, dont la femme est achetée par un nabab chinois habitant la même île de Basilan. Mrs. Mertens trouve alors dans le même kampong Mrs. Bill.

Le capitaine Mertens, pour sauver un jeune novice de la dent du caïman, favori de Joussof, rajah de l'île de Basilan, blesse l'amphibie d'un coup de hache. Il est condamné par le despote pirate à être jeté en pâture au monstre.

Enfermé dans un silos, Bill, après s'être échappé des mains des sentinelles malai-

ses, arrive au trou des supplices, et, après avoir poignardé la sentinelle qui le garde, il rend la liberté à son ami. Alors les deux fugitifs s'emparent d'une embarcation appartenant aux pirates, et parviennent au kampong du Chinois Mu-al-Mu, situé au fond de la baie.

A eux deux, aidés par Mrs. Jenny et par Pluton, qu'ils trouvent aussi dans le kampong, ils le mettent en chair à saucisse, ainsi que les habitants. Les Chinois, vous le savez *de visu*, capitano, ne sont pas la quintessence de la bravoure! Le capitaine Mertens apprend avec douleur la mort de sa femme, que Mu al-Mu dit enterrée dans la sépulture commune du kampong.

Le capitaine Mertens, désolé, se donne une compensation en s'adjugeant le trincadour du nabab, à bord duquel tous prennent la mer sans boussole, se dirigeant vers Manille, d'après les astres.

Un magnifique coffre orné d'arabesque d'or est là, déposé dans l'entrepont. Il est lourd, mais fermé hermétiquement; il doit certainement contenir la fortune du nabab chinois; on l'ouvre à grand renfort de pinces, et le capitaine Mertens se trouve en face de... sa femme embaumée. Tableau!

— Mille sabords! fit le capitaine, il faut que l'opération ait été peu réussie. Mon sens olfactif en sait des nouvelles. C'est moi qui ai fait ouvrir son cercueil lors de l'arrivée des aventuriers à Manille.

— Effectivement, vous devez vous en souvenir, car la découverte de ce cadavre à bord de leur trincadour, de construction espagnole, et de leurs vêtements malais vous portèrent à les suspecter comme devant être des pirates; mais fort heureusement la vérité se fit jour, car après avoir passé quelques heures dans le *carcere duro*, le gouverneur de Manille ordonnait de leur rendre la liberté et leur trincadour. Voilà, en quelques mots, leur histoire avant d'arriver à Manille.

Nos aventuriers firent dès lors leurs dispositions pour se mettre en route le lendemain matin, aussitôt l'arrivée du guide promis.

Il leur fallut forcément passer la nuit à terre, afin d'y attendre le guide que le capitano avait annoncé comme devant se présenter dès l'aube au campement.

A cet effet, après avoir pris leur modeste repas, ils s'installèrent sous leur tente où, le cœur heureux et plein d'espérance dans un avenir dont l'horizon semblait enfin s'éclaircir, ils passèrent une nuit excellente.

Le lendemain, dès l'aube, Pluton continuant toujours, à terre comme à la mer, son rôle de gardien vigilant et incorruptible, aboya avec conviction pendant quelques instants, puis bientôt avec fureur. Bill, s'étant levé, aperçut alors le marin du bâtiment amiral qui, à distance respectueuse, semblable à un dieu terme, se tenait fixe à sa place, cherchant à se couvrir des attaques furieuses de Pluton, au moyen d'un gourdin qu'il faisait vigoureusement voltiger dans l'air.

— Ici, Pluton, lui dit sévèrement Bill de sa voix de tempête; ne vois-tu pas que c'est un ami?

A cette seule parole, l'intelligent caniche devint doux comme un agneau, remua légèrement son tronçon de queue, et lécha sans rancune la main que lui tendait pacifiquement le visiteur matinal.

— Vous venez de la part du capitano? fit Bill.

— Oui, mais vous avez là un gardien qui reçoit singulièrement les visiteurs.

— Que voulez-vous? c'est son métier. Après tout, cela a bien son bon côté, dans un pays étranger, étant surtout campés, comme nous le sommes, sous la tente.

Ce disant, Bill présenta le nouveau venu à sa femme et au capitaine Mertens. Quelques minutes plus tard, le guide ayant pris sa part du modeste repas qui lui avait été cordialement offert, nos aventuriers embarquaient dans leur petite proa et, après avoir déployé leur voile, ils faisaient route pour l'embouchure du Bassig.

Ils passèrent devant le village de Pato, qui s'étend sur la rive gauche, sur une longueur de sept à huit milles. La population se compose d'éleveurs d'oies et de canards, lesquels sont nourris avec des moules pêchées dans la lagune voisine.

Ce village produit plusieurs millions de canards et d'oies par an.

A une certaine distance de la ville, le guide les engagea dans un canal bordé de bambous gigantesques, de palmiers et de bananiers. Cette artère conduit au lac de Bay.

La campagne était admirable; partout, aux yeux de nos explorateurs, se déployait cette végétation spontanée des tropiques, si admirable et si digne d'être admirée. Les cultures de riz, de cannes à sucre et de tabac émaillaient agréablement ces plaines arrosées par des canaux qu'alimente le fleuve, dont les anneaux tortueux sillonnent capricieusement la plaine.

Chacune des habitations et des modestes cases de Tagals qui couvrent cette plaine est entourée de cultures où dominant les grands bambous et des plantations de tabac.

A Manille, où l'esclavage est inconnu, les habitants ont au moins la liberté de cultiver cette plante, qui entre pour une si grande part dans les jouissances de la vie. Le tabac de Manille possède à juste titre la réputation d'être le meilleur de toute l'Asie. Là, tout le monde fume le cigare; hommes, femmes, enfants, tous s'en mêlent.

Par ci, par là, on rencontre bien quelques barbares de l'Occident qui fument vulgairement la pipe, mais ils font rarement tache au tableau.

Puisque nous sommes sur le chapitre des mœurs manillaises, ajoutons quelques mots sur cet admirable archipel, le plus beau joyau de la couronne d'Espagne.

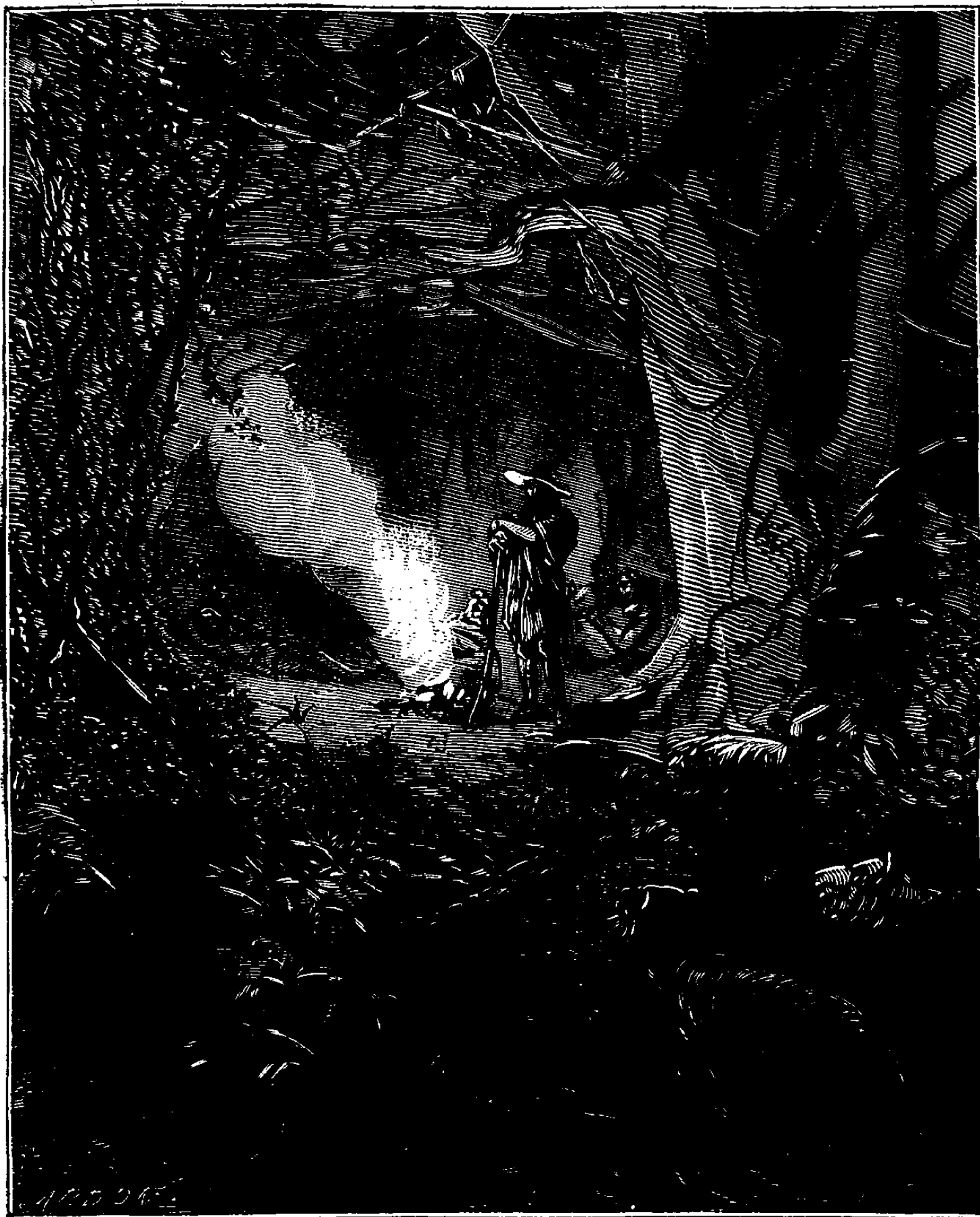
Au premier coup d'œil jeté sur l'archipel des Philippines, l'observateur est frappé de la ressemblance physique de ses habitants avec les Chinois; même coupe de figure, mêmes traits, mêmes mœurs, à peu de chose près, mêmes allures, même paresse et même ton de peau. Evidemment, les Philippines ont été peuplées dès le principe par des Chinois émigrants croisés avec les Tagals.

Un empereur de Chine, oubliant que son empire était le plus vaste du globe, défendait l'émigration, et à tout capitaine de jonque ou de tjorulskas, il était interdit, sous les peines les plus sévères, d'emporter des émigrants; mais l'homme est ainsi fait que toute tyrannie le porte à revendiquer ses droits, et la raison principale de l'émigration chinoise était la défense qui en était faite.

Aussi, tout autour d'elle, la Chine a vomi son trop-plein.

La nature a été généreuse à Manille. Tout ce qu'elle a produit est admirable; quant aux Espagnols, ils se sont montrés bien inférieurs à elle dans leurs constructions. La ville n'est ni riche ni élégante sous le rapport de l'architecture.

Ses murailles sont lourdes, ses immenses cloîtres de même, les nombreuses



Les bêtes féroces donnèrent une aubade aux violateurs de leur domicile.

églises de Manille n'ont point d'élégance architecturale. Son port est peu fréquenté.

Les marins et les pêcheurs se voient relégués dans un quartier infect où, ça et là, s'élèvent sans ordre leurs misérables cases construites en bambous. Dans le quartier fashionable, Ecolta, on remarque des maisons à un étage, mais elles sont bâties sur des rues aussi sales, aussi mal tenues que celles du port.

Manille est une ville de 100,000 habitants. Malgré ce chiffre relativement considérable, elle ne possède que deux petits hôtels pour tout potage à servir aux étrangers; aussi ces derniers y sont-ils écorchés de main de maître hôtelier; chacune des chambres sans confort, dénuée de mobilier élégant, se paye de cinq à dix piastres par jour¹.

1. La piastre espagnole vaut 5 fr. 30 cent

Il est vrai d'ajouter que la plupart des étrangers de passage à Manille font leurs meilleurs efforts pour garantir leur peau, en rentrant généralement le soir coucher à bord. Dans ces hôtels tropicaux, les moustiquaires sont mal installées. Aussi les malheureux patients sont-ils d'un autre côté saignés par les moustiques, ou les termites, petit insecte, une des sept plaies tropicales.

Afin d'obvier à toutes ces saignées, le gouverneur loge les amiraux et hauts fonctionnaires étrangers qui visitent sa colonie, dans une belle et vaste maison située dans le faubourg de Binondo. C'est un grand édifice, bien aéré, autour duquel est établie une spacieuse verandah où l'on jouit d'une fraîcheur toute relative.

La plaza de Gobierno, — place du Gouvernement — est le seul point remarquable de la cité manillanaise. Située dans la ville militaire murée, elle est très vaste. Des cloîtres, des casernes, des églises, des hôpitaux, la cathédrale, le tribunal, les palais du gouverneur et de l'archevêque lui forment une brillante ceinture.

Hors de la ville, on trouve de délicieuses retraites contre la chaleur des tropiques. Là, à l'ombre des géants des forêts tropicales, circulent les amateurs de fraîcheur. On y rencontre *los padres* — les pères — coiffés de leurs chapeaux en tuyaux de poêle, placés horizontalement; des pères de la Conception et de la Nativité, vêtus de frocs gris, blancs, bruns et jaunes; tout cela fume son cigare avec un laisser-aller charmant, tellement bien reçu par les usages qu'un prêtre, après avoir célébré le saint sacrifice, ne se fait nul scrupule d'allumer son cigare dans l'église même, soit à l'encensoir, soit à l'un des cierges de l'autel.

Parmi les promeneurs, on remarque les señoritas, métisses espagnoles, avec des fleurs dans les cheveux, le cigare à la bouche et l'éventail pailleté d'or à la main. Ce sont de charmantes créatures. Leur ovale est parfait, et le ton de leur peau, chaud. Leurs yeux veloutés, ainsi que leur éventail, lancent des éclairs. Elles ont le laisser-aller des créoles, mais plus d'ardeur dans le regard.

Par ci, par là, on rencontre des femmes Tagales pur sang ou mêlé, des Chinoises et des négresses. Cette agglomération de types forme un méli-mélo qui serait difficile à définir pour un ethnographe.

A travers cet enchevêtrement de races croisées, le gommeux manillanais se fait facilement remarquer par ses allures prétentieuses et suffisantes. Coiffé du chapeau à haute forme, il porte une chemise empesée, qui, couvrant son pantalon, descend jusqu'aux genoux. Ses oreilles — dignes d'être allongées jusqu'aux proportions de celles de Midas — sont ornées de boucles qui pendent agréablement le long de ses joues olivâtres. Il tient à la main une petite badine entourée de soie, dont il flagelle victorieusement la place de ses mollets. Ce grand vainqueur fait de sa badine un salut protecteur aux métisses promeneuses, vrais volcans humains, qui lui rendent son salut par l'expiration d'un jet de fumée de tabac.

Les forçats enchaînés deux à deux, parcourant en toute liberté les groupes, complètent l'originalité du tableau; ce sont eux qui, à Manille, sont chargés de la distribution d'eau aux habitants. La physionomie de ces grands coupables a toute la placidité de l'épicier falsifiant ses denrées coloniales au nez de ses clients.

Toute l'Océanie est sujette aux tremblements de terre; aussi à Manille les maisons n'ont-elles généralement qu'un rez-de-chaussée. Presque partout, chez le riche

comme chez le pauvre, les carreaux des croisées sont remplacés par les coquilles polies du *Placuna placenta*. Cette substitution produit un bon effet en atténuant la force de la lumière, toujours très-vive dans ces régions tropicales.

A Manille, à Cagayan, à Bisaya, à Cavite et à Malabon, on fabrique une très-grande quantité de cigares, dont la qualité ne peut nulle part souffrir de concurrence; dans les villes des Philippines réunies, on emploie près de 20,000 ouvriers des deux sexes à cette fabrication.

Ce n'est qu'en 1858 qu'il fut établi un service de bateaux à vapeur entre Manille et l'Europe. Avant cette époque, les habitants ne communiquaient avec l'Occident qu'au moyen de bâtiments voiliers; mais les communications entre les îles des Philippines et des Mariannes sont encore aujourd'hui des plus irrégulières.

Le gouverneur de Manille est obligé, afin de pouvoir visiter les différentes îles de son gouvernement, de fréter un bâtiment voilier, au moyen duquel il recueille les dépêches relatives à son administration et les marchandises d'Europe qui y ont été entreposées.

L'archipel formant les îles Manille ne possède qu'un seul et unique journal: le *Bolitin official*; ceci suffit pour donner la mesure de la culture intellectuelle des Manil-lanais. Après tout, peu leur importe la politique, ils préfèrent à cela un bon cigare et le *dolce farniente*; ils n'en sont que plus heureux...

L'administration du gouverneur de Manille est loin d'être progressive, et c'est à grand'peine qu'elle permet autant l'extension du commerce que celle de la pensée; loin de là, elle en surveille les vellétés possibles avec le plus grand soin.

Le lac de Bay, dont nous avons parlé quelques lignes plus haut, est une des choses les plus remarquables de l'île de Manille; ce vaste bassin de plus de 50 milles de diamètre, fort renommé par la quantité et la qualité du poisson qu'il contient, n'est même pas desservi avec Manille par un bateau à vapeur, chose qui serait cependant d'un immense bien-être pour les habitants des cent et quelques villages qui entourent cette admirable nappe d'eau.

Il est même question, depuis près d'un siècle, d'ouvrir un canal qui donnerait accès du lac de Bay à l'Océan, ce qui serait aussi d'un immense secours au commerce maritime; mais aux îles Philippines, le progrès effraye, et les habitants attendront encore longtemps cette utile innovation.

A Manille, comme du reste dans toutes les colonies espagnoles, les préjugés de race sont complètement inconnus; lorsque j'y passai, il y a quelques années, le chef de l'administration était un métis, et des Tagals intelligents siégeaient dans le conseil du gouvernement.

Les Tagals sont généralement petits et d'une faible corpulence. Leur figure est assez agréable, leur ton de peau est plus clair que celui des autres Malais de l'Océanie. Les cheveux de ces indigènes sont noirs et nullement laineux.

Certains savants prétendent que l'ethnographie, base de l'histoire, principalement de celle naturelle, n'est pas fondée sur des faits positifs; quoique cela, il y a beaucoup à faire aux îles Manille, sous le rapport de l'étude des races.

La plupart des Tagals habitant Manille parlent l'espagnol; mais, dans l'intérieur, le tagala et le bisaya sont usités; le centre de l'île est habité par des sauvages

Igolotes qui ont un idiome particulier. Ce sont les habitants des montagnes de Manille.

Le costume indigène est assez pittoresque. Les dames de haute distinction, seulement, s'habillent à la mode européenne. Les femmes de la bourgeoisie portent le costume espagnol, consistant en jupes fort courtes, en corsets avec basques et chemisettes, puis des souliers rehaussés de talons fort élevés.

Elles ont leurs cheveux relevés sur le sommet de la tête, ou encore tombant en nattes sur les épaules.

Les plus aisées portent au cou une chaîne d'or soutenant un médaillon qui renferme de saintes reliques... ou, le plus souvent, des cheveux de l'heureux aimé.

Selon l'état de l'atmosphère elles se couvrent d'un manteau de laine noire ou d'une pièce d'étoffe tissée en fils de bananier, que l'on appelle *tapis*.

Quant aux Indiens, eux, ils portent le plus souvent un pantalon léger et une chemise, le tout couronné d'un chapeau en feuilles de palmier.

Les Indiens fashionables sont en outre vêtus d'une veste noire, puis ornés de mouchoirs de grand prix fabriqués à Madras et brodés à Manille.

La passion dominante des Tagals de Manille est celle des combats de coqs; beaucoup d'entre eux portent sous le bras un de ces héros de l'espèce gallinacée. Aussitôt que deux parieurs se sont rencontrés, ils s'adressent un défi; s'il est accepté, ils fixent l'enjeu et déposent leur champion dans l'arène: alors commence un combat à outrance; le maître du vaincu est forcé d'exhiber l'enjeu perdu.

Du reste, ces *pelea de gallos*, — combats de coqs, — sont aussi les plaisirs favoris des habitants de l'Amérique du Sud. A Crucés, village situé sur le versant des Cordillères, j'ai assisté à des combats de coqs sur lesquels étaient exposées des sommes qui dépassaient souvent plus de deux à trois cents piastres.

Ainsi que dans toutes les colonies espagnoles, il règne aux îles Manille un esprit superstitieux et, par contre, beaucoup de fanatisme et d'abus religieux.

Par exemple: dans la semaine sainte, il n'est pas rare de voir des Indiens, espèce de fakirs tout aussi exaltés que ceux de l'Inde, qui, masqués, parcourent les rues, traînant des chaînes de fer, les reins et les jambes enveloppés de fagots d'épines, et recevant devant la porte des églises et des chapelles de vigoureux coups de discipline.

Il est vrai que l'archevêque de Manille défend ces pratiques aussi barbares que peu religieuses. Mais des confesseurs trop rigides les infligent quand même à leurs ouailles, en leur répétant que la vie n'est qu'un passage et que le châtiment ou la récompense viendra au bout.

De là, ces Indiens, déjà trop portés à la paresse par le fait de l'influence du climat, tombent dans un énervement très-voisin de l'abrutissement complet.

On compte beaucoup de Chinois chrétiens parmi la population.

Manille est une très-vieille colonie espagnole. Avant 1564, elle portait le nom d'îles Luçon.

Actuellement, revenons à nos aventuriers.

Ils aperçoivent de loin la *laguna Escantada* (Lac Enchanté), petite saline séparée

de la grande lagune de Bay par une crête montagneuse et étroite; cet Eden des îles Philippines mérite bien quelques mots de description,

C'est un bassin circulaire entouré d'une muraille de lave et, par conséquent, produit par l'affaissement d'un cratère. Les abords de la *laguna Escantada* sont défendus par des rochers très-escarpés, une végétation formée d'arbustes épineux fort serrés, et par un sol mouvant, domaine de caïmans peu commodes; somme toute d'enchantement, ce jardin des Hespérides est bien gardé.

On ne peut naviguer sur ce lac qu'au moyen de dromes formées de gros troncs d'arbres. Les caïmans ne se font nul scrupule de chavirer les embarcations légères qui osent s'y aventurer, et de dévorer leur trop imprudent équipage.

Ce lac renferme une curiosité : Ce sont des chiens volants, *pteropus rousselle*; souvent on les voit s'ébattre au-dessus des eaux du lac en jetant des cris singuliers, et cela, lorsqu'ils se voient poursuivis de trop près par les maîtres de céans, les caïmans; alors, ils s'envolent en grand nombre et s'abattent sur les arbres voisins, formant ainsi d'énormes grappes suspendues aux branches.

Le soleil tropical, déjà à son déclin, jette ses rayons diamantés sur les nappes tranquilles des deux lacs. Des centaines de pirogues et de *lorchas* de pêche s'entrecroisent dans tous les sens sur le grand lac de Bay. Une ceinture formée de cases et de massifs de verdure entoure gracieusement le grand lac, admirable nappe d'eau de 50 milles en diamètre.

Le guide qui est à la barre gouverne vers l'ouest, où il montre, au sud de celui de *Los Banos*, le village habité par les deux protégés du capitano espagnol.

Enfin, un peu avant le coucher du soleil, ils arrivent à leur destination.

La forme singulière de la proa malaise attira bien vite, sinon des admirateurs, au moins des curieux, car plus d'un d'entre eux, ancien marin, reconnut de suite cette embarcation de construction malaise; mais comme, fort heureusement pour eux, nos aventuriers avaient changé de costume, ils ne furent pas pris une fois de plus pour des pirates.

Après avoir amarré leur proa à une racine d'arbre, ils se dirigèrent vers le village recherché.

Un artiste à l'imagination la plus fertile, en fait de créations pittoresques, peindrait difficilement un site aussi gracieux; avec le modèle sous les yeux, il faudrait même un rare talent pour reproduire la variété, l'opposition, la richesse des teintes de ce lumineux paysage.

Toutes les cases sont élevées sous de beaux arbres à fruits dont la ramure, deux fois bienfaisante, y entretient une fraîcheur très appréciable dans ces climats de feu.

Un ruisseau limpide, qui va se jeter dans le lac, serpente au milieu des cases. Les bords en sont tapissés de lis blancs, jaunes, rouges, et de toutes les variétés de plantes aquatiques que fait naître ce délicieux climat.

Enfin, nos aventuriers arrivent à la case recherchée; les deux matelots naufragés y sont occupés à faire des paniers et des banates de pêche. Pour cette confection, ils se servent de lianes flexibles. Leur physionomie est franche et ouverte. Ce sont des hommes fortement bâtis; leur charpente osseuse indique des tempéraments déjà faits de longue date aux climats tropicaux.

La case qu'ils habitaient était assez vaste; c'était aussi un atelier. Un Tagal et une jeune femme tagale travaillaient également, dans cette case, à la confection des paniers; c'étaient le père et la fille, enfin, maîtres de céans.

Ce logement, tout indigène, n'avait pas le confort d'une habitation de nabab, mais cependant, à première vue, un homme aux goûts simples, amant de dame nature, pouvait encore espérer y vivre heureux.

Les parois de la case étaient formées avec de gros bambous placés horizontalement les uns sur les autres. On y remarquait beaucoup d'interstices, c'était une nouvelle espèce de ventilateurs fort confortables dans ces pays où les poumons et le corps ont tant besoin d'air.

La couverture de la case était tout simplement formée de grande feuilles de bananier; le long des parois étaient étendues les nattes sur lesquelles reposaient la nuit les maîtres du logis. Au milieu de la pièce, à deux cocotiers dont les rameaux ombrageaient le toit de la case, étaient suspendus les hamacs des deux marins.

Ils s'étaient ainsi juchés, d'abord par habitude d'enfants de la mer, ensuite dans le but de se garantir des termites gênants qui sont répandus dans les régions tropicales.

On remarque dans chaque encoignure des claies suspendues, sur lesquelles sont déposés quelques assiettes et poêlons en terre.

Quant à la garde-robe des marins, ce sont tout simplement des clous fichés dans les troncs des deux arbres ménagés dans la case qui en remplissent les fonctions.

Les Tagals, eux, n'ont pas besoin de garde-robe, par la raison qu'ils n'ont pas de vêtements à garder, les portant tout malproprement nuit et jour sur leur corps cuivré.

Un filet de pêche, confectionné avec la partie filamenteuse qui enveloppe la noix des cocos, est accroché à l'une des parois de la case. A côté, sont déposés des pagaies, des rames, le mât et la voile d'une embarcation.

Le fourneau de cuisine, représenté par un simple trou pratiqué en demi-lune dans la terre, est placé devant la cabane, à quelques pas du ruisseau qui contourne le village. Pour l'instant, le dit fourneau fonctionne; un morceau de poisson séché et à moitié pourri, entouré de piments et de pois sauvages, déposé dans un poêlon de terre, répand une odeur *sui generis* moins qu'agréable à un olfactif civilisé. Après tout, les Tagals n'y regardent pas de si près : pour eux, du poisson séché et presque pourri, c'est un mets de galar.

M. Mertens, s'annonçant de la part du capitano, informa alors les deux marins du but de son voyage au lac de Bay. L'un d'eux, après s'être fait rendre compte de leurs projets de pêche et de commerce maritime, accepta; quant au second, tout en affirmant que l'envie ne lui en manquait pas, il objecta qu'étant marié depuis deux mois à peine, il ne voyait pas la chose comme facile, d'autant plus que sa femme ne le laisserait jamais s'éloigner d'elle pour entreprendre des courses maritimes dans des régions infestées de pirates.

— Vous allez du reste vous en convaincre, ajouta-t-il, car je vais lui poser la question devant vous.

Ce disant, il appela la jeune femme tagale, qui, peut-être par discrétion, était allée dehors soigner la cuisine au fumet déshonnête.

A peine appelée, l'épouse du marin se présenta dans la case.

C'était une toute jeune femme; quoiqu'à peine âgée d'une douzaine d'années, l'enfant tagale était aussi fortement constituée qu'une jeune fille de vingt ans dans les climats de notre froide Europe. Grande et bien proportionnée, de pur type malais, elle était loin d'être laide, malgré les tons cuivrés de sa peau.

— Maria, lui dit son mari, voici des hommes qui viennent me proposer d'embarquer à bord de leur trincadour, pour faire la pêche et le commerce maritime à la part? veux-tu que j'accepte?

— Oui, à la condition que je te suive; mais peut-être les senores n'ont-ils pas besoin d'une femme sauvage comme moi!

— C'est selon, fit Bill : si vous êtes vaillante et déjà habituée au maniement d'un canot et à la pêche, nous pourrions bien vous prendre avec votre mari...

— Si ce n'est que cela, répondit ce dernier, soyez sans inquiétude, car Maria manie presque aussi bien que nous une pirogue et le filet de pêche; elle me l'a souvent prouvé lorsqu'elle nous accompagne à la pêche dans le lac; souvent même elle s'y rend seule.

— Une femme de plus à bord ne peut que nous être utile, poursuivit le capitaine Mertens, aussi sommes-nous tout disposés à engager votre femme avec vous; du reste, celle de mon matelot, ici présente, remplace bien un homme à bord, et je ne vois pas la raison qui pourrait empêcher votre jeune femme, qui me paraît forte et bien constituée, d'en faire autant, quand elle sera habituée à notre train-train ordinaire.

— Si c'est ainsi, fit l'homme marié, nous acceptons, car à notre métier on gagne à peine de quoi manger des bananes et du riz bouilli, et si le capitano vous a fait espérer que vous réussiriez en faisant la grande pêche, nous pourrions hardiment l'entreprendre.

— C'est un homme bien au fait de tout, dit l'autre marin, et il est incapable de laisser qui que ce soit s'engager dans de mauvaises affaires.

La journée étant déjà avancée, les aventuriers ne durent pas songer à retourner à la ville le jour même. On leur offrit l'hospitalité; mais, comme ayant beaucoup voyagé, ils avaient beaucoup retenu et étaient, par conséquent, gens de prévision, ils établirent la tente qu'ils avaient apportée avec eux, à quelques pas de la case, dans le but d'y passer la nuit. Ils acceptèrent seulement le repas un peu faisandé du soir, gracieuseté qui leur fut généreusement offerte par le beau-père tagal.

Pendant que les préparatifs du repas se faisaient, nos aventuriers s'en furent visiter le village et les bords du lac. A chaque pas, leur étonnement grandissait en face des beautés pittoresques de cet admirable pays.

Enfin ils rentrèrent au logis, et après un repas qui, certes, eût pu être plus délicat, ils s'étendirent sous leur tente, pendant que notre vieille connaissance, le fidèle Pluton, faisait bonne garde au dehors.

Si les bords du lac de Bay étaient pittoresques le jour, ils étaient, paraît-il, assez mal hantés la nuit. En effet, à peine étendus sur leurs nattes, les aventuriers

se sentirent dévorés par les moustiques, les pucees et les termites, trinité de vampires altérés de sang.

De guerre lasse, les malheureux furent obligés de décamper de leur tente, pour se reléguer dans la case du papa tagal; mais au bout de quelques instants, s'apercevant qu'ils y étaient encore plus maltraités par tous les petits lanciers susdits, guidés par leur hôte et sa jeune femme, ils prirent le sage parti d'aller flâner par les villages voisins.

Il était alors minuit. La brise de mer répandait dans l'atmosphère une délicieuse fraîcheur. Sous l'influence de ce vif courant d'air chargé d'effluves salines, le corps, énervé par les chaleur du jour, se ranimait.

Cette heure, pour les Tagals aisés, est le milieu de la journée, et bien réellement minuit pour les malheureux déshérités des jouissances de la vie; car les premiers, faisant la sieste durant la chaleur du jour, s'amuse pendant que règne la fraîcheur de la nuit.

Nos malheureux persécutés s'arrêtent à une case de belle apparence. Devant la façade s'étend une aire spacieuse, abritée par les géants des forêts,

Un groupe de danseurs des deux sexes y exécutent le fandango avec un entrain tout espagnol. Sur une large planche suspendue entre deux arbres, est établi l'orchestre, composé de quatre musiciens tagals,

Les uns jouent de la mandoline, les autres de la clarinette ou des castagnettes; mais tous, le cigare à la bouche, chantent du nez, ce qui produit un concert cacophonique complet, et des plus incroyables.

Enfin, les danseurs se reposent. Un domestique tagal, portant un plateau en paille de riz, couvert de panplemousses, de mangues et d'ananas, parcourt les groupes des invités, qui, à belles dents, mordent dans ces fruits, de la manière la moins cérémonieuse et la plus primitive.

J'ai dit à belles dents : l'expression n'a rien de hasardé, car cette beauté physique était la seule chez nos danseurs qui fût incontestable. Si les Tagals ne sont pas des modèles de beauté et de façons civilisées, ils sont au moins hospitaliers.

Aussitôt que nos aventuriers, en simples curieux, se furent présentés devant l'habitation, le maître de la maison, suivi de la *senora* tagale, son épouse, s'avança vers eux, les priant non-seulement de danser, mais encore de se rafraîchir.

Dans les pays primitifs, les cérémonies ne sont pas de mise, ainsi que dans notre Europe civilisée : aussi les aventuriers, qui n'avaient nulle raison pour offenser et leur gosier et leurs hôtes, acceptèrent un ananas et une rasade de boisson fermentée : ce nectar, essentiellement tropical, était fait avec du jus de canne à sucre et de citron, plantes utiles qui figurent au nombre des plus grandes productions de cet admirable pays.

Aux îles Manille, l'esclavage n'existe pas comme à Cuba; cette colonie n'a pas à ses portes la race envahissante des anglo-saxons.

L'auteur de ce livre n'a malheureusement passé que fort peu de temps à Manille; il le regrette à plusieurs titres, car, au cas échéant, il aurait pu y retrouver des parents.

Un de ses aïeux paternels avait émigré à Manille après l'exécution de Charles I^{er},



Malgré la rapidité de leur cours, ils ne purent qu'en retourner deux sur le dos.

roi d'Angleterre, et il lui eût été bien doux d'y retrouver un de ces chers débris épars de la tempête révolutionnaire. Il souhaite vivement que son récit, traversant les mers, leur porte un jour son vœu le plus cher.

Ce souhait exprimé, continuons notre narration.

Nos aventuriers parcoururent ainsi en curieux plusieurs villages tagals, et partout ils furent reçus avec la même bienveillance.

L'aube commençait déjà à paraître, lorsqu'ils rentrèrent à la case du beau-père tagal, qui seul en réjouissait les échos par des ronlements sonores.

Sans se réveiller, son gendre et sa fille, déjà faits aux combats à la lance et méprisant généreusement un combat inégal, s'étendirent sur leur natte. Quant à nos vieilles connaissances, après s'être empaquetés de leur mieux pour se préserver, ils furent se reposer sous leur tente.

Il était déjà près de cinq heures lorsque le matelot, qui n'avait pas couché dans la case de son camarade, accompagné du guide, se présenta devant la tente pour réveiller les dormeurs; mais l'un et l'autre comptaient sans la permission qu'ils avaient oublié de demander à Pluton.

Le fidèle gardien, carrément placé en travers de l'ouverture du palais de toile,

aboyait comme un forcené, menaçant de ses dents blanches et acérées les deux réveille-trop-tôt.

Inutile d'ajouter que tous les habitants de la tente furent vite debout et encore plus vite vêtus, par raison majeure que, dans ces régions primitives, je l'ai déjà dit, on se couche très-souvent avec ses vêtements.

Il fallait regagner le temps perdu, et se mettre en route sans en perdre encore plus.

La prudence faisait une loi à nos aventuriers de regagner la ville, car il eût été imprudent de laisser plus longtemps leur trincadour exposé à être dévalisé par les rôdeurs de nuit, secte trop communiste qui existe, sans nulle exception, dans les cinq parties du monde.

Les nouveaux engagés, ayant naturellement quelques préparatifs à faire avant de quitter leur village, promirent de rejoindre leur associé le lundi suivant. Or, comme on était à la fin de la semaine, nos aventuriers n'avaient que peu de temps à attendre.

Ils mirent à la voile vers les deux heures de l'après-midi; vivement poussés par une excellente brise du nord-est, ils firent bonne route pendant toute la durée de la traversée.

Ce ne fut cependant qu'à huit heures du soir qu'ils abordèrent leur trincadour. Grâce à la surveillance toute paternelle dont leur bâtiment était l'objet de la part des douaniers espagnols, ils le trouvèrent heureusement intact.

Le lendemain était un dimanche.

Bill et le capitaine Mertens employèrent le jour du repos à visiter les petites anses poissonneuses de la baie, champ de leur future exploration.

Après un mûr examen, ils purent constater que presque toutes avaient un fond de sable, la plupart sans roches, et dans de bonnes conditions pour la pêche à la senne. Bill et le capitaine Mertens eurent lieu de se trouver satisfaits et d'espérer pour l'avenir de leur entreprise.

Le lendemain, les nouveaux engagés arrivèrent au campement, vers les dix heures du matin. Il fallut dès lors songer à habiter le trincadour, car la tente allait se trouver trop petite pour loger six personnes, dont deux ménages. Nos aventuriers s'installèrent donc à bord. Du reste, les uns et les autres ne pouvaient qu'y gagner, en fait de sécurité et d'hygiène.

Au moyen d'une voile de rechange, on dressa à l'arrière une tente destinée à servir d'habitation à Bill et à sa femme, et de lieu de réunion pour toute la communauté, pendant la chaleur du jour.

La tente qui avait été installée à terre fut établie à l'avant. Ce fut l'habitation de nuit de Burter et de sa femme; quant à Finer, leur ami, il élut domicile dans l'entre-pont, ainsi que le capitaine Mertens. Tels étaient les noms des nouveaux engagés.

Le lendemain de leur arrivée à bord du trincadour, ces derniers, d'après le sage conseil du capitaine Mertens, se décidèrent à aller remercier le capitano et le *juez de paz* de l'affectueux intérêt qu'ils leur avaient témoigné; nos aventuriers eurent l'heureuse idée de vouloir les accompagner dans le même but.

Comme à tout seigneur tout honneur, la première visite fut naturellement pour le sénor *capitano*. Nos héros étaient marins.

Il habitait un charmant pavillon dans le faubourg de Binoïdo, le quartier le plus fashionable de Manille; ce délicieux nid était caché au milieu d'un bouquet de grands tamariniers.

Ils le trouvèrent dans son jardin, nonchalamment étendu sur un hamac indien suspendu à deux bananiers, dont la ramure en parasol lui formait un abri contre l'ardeur du soleil; notre heureux mortel se délectait voluptueusement avec un délicieux *chirutto*. Chacune des bouffées de fumée d'un bleu gris montait doucement vers le dôme de verdure et s'y confondait en courants multiples.

Une ravissante créature du type pur indien, assise près du hamac, tout en éventant son adoré avec un éventail en plume d'argus, lui imprimait un balancement doux et uniforme.

Le capitano a les yeux fermés et semble s'abandonner à une douce rêverie, à des sensations enivrantes, voisines de l'extase.

La jeune Indienne est à moitié drapée dans une longue pièce de mousseline. Elle aussi rêve : son âme s'entretient avec l'âme de celui qu'elle aime, tous deux semblent se confondre dans cette suave harmonie qui naît du recueillement et de la solitude. Tout en elle, traits et torse, produit le modèle le plus parfait de la beauté indienne.

Les artistes grecs ne firent jamais rien qui en approchât.

Ses cheveux d'un noir bleu, épais et très-longs, tombent autour de son admirable corps, jusque sur sa natte, où elle étale ses grâces et son indolence tout asiatique; ses yeux bleus, pleins de langueur, ombragés de longs cils, semblent s'ouvrir avec peine et combattre de même l'ardente lumière du jour.

Notre belle Indienne, loin d'être blanche et blonde comme sa première mère, est noire comme de l'ébène.

Après tout, quoi qu'en puissent dire et penser les anthropologistes, en examinant notre Vénus indienne, on ne pouvait nier que le Créateur eût tiré du même moule les beautés adorées des Grecs, et cette délicieuse créature dont la vue faisait rêver aux ineffables jouissances du paradis des houris.

Le cadre de ce tableau en était digne sous tous les rapports. Le jardin qui entourait le pavillon semblait être une forêt vierge en miniature. Tout autour du jardin, comme pour en indiquer la démarcation, régnait un fouillis inextricable de lianes enchevêtrées avec des plantes épineuses ou des arbres fruitiers. Tous ces représentants de la nature tropicale semblaient se disputer les caresses du grand fécondateur.

On remarquait, quoique cela, au centre du jardin, des plates-bandes où étalaient leurs luxuriantes corolles des fleurs indigènes et exotiques, parmi lesquelles dominaient la rose de Bengale et le jasmin d'Orient aux senteurs douces et balsamiques; chacune de ces plates-bandes était bordée d'ananas aux couleurs d'or.

Au salut que leur firent les visiteurs, la jeune Indienne, sans plus ouvrir les yeux, sans même qu'une fibre de sa figure trahît son existence, répondit par un imperceptible mouvement de tête, bien doux, bien indolent.

Se doutant bien, cependant, que la visite s'adressait au capitano, elle recouvrit

nonchalamment son admirable torse de son pagne, et prévint le maître souverain, en langue indienne, que des visiteurs se présentaient.

Le capitano, se mettant alors vivement sur son séant, sauta à terre ; puis, après avoir reçu les remerciements de ses obligés, saisissant une baguette recouverte au bout d'un tampon de cuir, il frappa un seul coup sur un gong accroché à l'un des palmiers qui faisaient partie du berceau.

A cet appel, deux domestiques se présentèrent respectueusement ; le plus âgé d'entre eux était un Indien ; son vêtement consistait en une tunique blanche et un pantalon bouffant. Il portait des anneaux de cuivre et d'argent aux doigts de ses pieds nus.

L'autre était Chinois et le domestique factotum de l'armée sus-décrite.

Ce jeune serviteur avait environ douze ans, et un visage couleur de pain d'épice. C'était un joli garçon, s'il est admis qu'un Chinois puisse l'être malgré ce teint aventuré. Sa tête nue était fraîchement rasée, et la queue qui couronnait son sinciput semblait luisante et bien tressée. Son vêtement principal se composait d'un cham très-blanc, et son pantalon, légèrement flottant, s'attachait au-dessous du genou, au moyen d'un coquet ruban rose. Sa physionomie était intelligente et douce.

L'un et l'autre attendirent dans une attitude respectueuse que le maître leur donnât des ordres. Enfin, lorsque ce dernier eut cessé de s'entretenir avec ses visiteurs, le domestique indien dit :

— Sa seigneurie a appelé ses serviteurs, les voici prêts à exécuter ses ordres.

— Servez des rafraîchissements et apportez des puros, cigares, fit le *capitano*.

— La senora, dit à son tour le petit domestique chinois, n'a-t-elle pas d'ordres particuliers à donner à Atao ?

La belle créature d'ébène se contenta, pour toute réponse, de sourire doucement, en faisant un signe négatif et amical à son gentil serviteur.

Ajoutons ici que, selon les usages fashionables de la bonne société anglaise, dans les Indes, Atao était plutôt le page de la noire souveraine que son domestique, c'était le Chinois mignon qui lui passait son pagne, qui la baignait, puis qui inondait son beau corps de senteurs enivrantes. C'était encore Atao qui faisait la toilette de sa souveraine, quand, le soir, pour appeler l'amour de son maître adoré, elle exécutait les danses lascives des ronquins de son pays, qui nattait ses cheveux et les assujettissait avec une épingle d'or ciselé, qui la couronnait de fleurs odorantes, qui entourait ses poignets et ses bras de bracelets de corail, qui ceignait ses hanches d'une ceinture d'almée ; c'était, enfin, l'attentionné serviteur qui, après les danses enivrantes, jetait sur ses épaules le sarron de fine laine.

Quelques instants après que les ordres du capitano avaient été donnés, le domestique indien se présentait, la tête couronnée d'un immense plateau en laque couvert de fruits indigènes et de bouteilles de vins d'Espagne, délicieuses choses auxquelles nos aventuriers firent gauchement honneur.

Au moment où ils prenaient congé de leur hôte, ce dernier leur donna une longue liste de riches maisons de Manille, où ils pourraient aller présenter leur poisson de choix. Il ajouta qu'il se proposait de les annoncer à l'avance.

Nos aventuriers quittèrent leur gracieux protecteur en exhibant des marques nullement équivoques de leur reconnaissance.

De chez le capitano, ils se disposèrent à se rendre à l'habitation du *juez de paz*. Elle était située sur la route de Manille à la Calzada, la promenade aristocratique de Manille.

Là, se donne rendez-vous la bonne société de la capitale des Philippines, qui s'y rend le soir en grande toilette et en voiture. Cette promenade est établie sur une plage sablonneuse, mais il est de bon ton de n'y mettre jamais pied à terre ; les promeneurs y arrivent par une large chaussée qui borde le Passig.

Là aucun arbre ne contrarie la venue de la brise de mer. Elle y répand sans entrave une fraîcheur chargée d'effluves salines, remède si impérieusement nécessaire au corps énervé par les chaleurs extra-tropicales qui règnent presque constamment dans ces régions trop aimées du soleil.

Les dames sont en robe de bal, leurs belles épaules et leurs bras brunis sont couverts de bijoux et de diamants. Les hommes, ainsi qu'à Paris, portent des habits à queue d'hirondelle et des gants beurre frais.

Les chevaux vont au pas ; on se salue, on cause, on passe de sa voiture dans celle du voisin, puis, vers minuit, toute cette société dorée regagne la ville, dont les rues sont encore remplies de vendeurs, d'acheteurs et de flâneurs.

Le faubourg San Nicolas, principalement, est le rendez-vous des commerçants de nuit. Le poisson, les fruits et les légumes y abondent. Les marchands tagals crient leur marchandise dans leur langue mystique. Le Chinois réfléchi parcourt les étals, achetant seulement après avoir vingt fois retourné et flairé la marchandise avec son sa camard.

Le Tagal, lui, insouciant par nature, achète sans flairer. Cette scène, éclairée par des torches répandant des odeurs de benjoin, est digne du pinceau de l'incomparable Rembrandt.

Ces quelques mots de description terminés, revenons à nos aventuriers.

Ce jour de visite il faisait 30° cent. de chaleur à l'ombre, aussi ce voyage de quelques milles sembla-t-il très-dur à nos marins, plus habitués à marcher sur mer que sur terre.

Sans s'inquiéter de l'effet qu'ils produiraient, ayant rencontré sur leur route un verger planté de bananiers, ils détachèrent quelques feuilles de ces arbres et s'en firent des parasols de circonstance.

Enfin, à force d'informations demandées, mal comprises et, par conséquent, mal données, ils arrivent à un petit village tagal, seulement composé d'une demi-douzaine de cases. Elle sont toutes habitées par des indigènes tenanciers du *senor juez de paz*.

Ces cases forment le carré ; devant chacune d'elles, on remarque un jardin à peine palissadé, mais presque couvert d'une végétation tropicale. On prend le repas à midi. Les habitants de ces cases sont réunis par groupes à l'ombre des bananiers, qui ne sont pas le moindre ornement de ces jardins des Hespérides.

Tous les consommateurs étaient accroupis autour d'un plat de riz simplement cuit à l'eau ; chacun d'eux y puisait, à la pointe de ses doigts d'ébène, une certaine quan-

tité de la graine féculente, qu'il pétrissait dans le creux de la main gauche ; puis, cette première opération terminée, il prenait dans un autre vase un morceau de poisson et enfournait le tout dans sa bouche.

Plusieurs de ces groupes avaient pour invités un ou deux singes, qui, par leurs allures peu cérémonieuses, semblaient faire partie intégrante de la famille. Tous ces quadrumanes, imitant fort bien les mouvements de leurs hôtes, se comportaient très-dignement et paraissaient jouir de l'estime générale.

Il est à remarquer que les habitants de Manille et de tout l'extrême Orient éprouvent une sincère affection pour les animaux, principalement pour la gent simiane. Est-ce par rapprochement de ressemblance ou par sentiment de consanguinité ? Je l'ignore.

Sous un bananier se roulent de jeunes filles tagales à peine âgées de neuf à dix ans. Pour tout vêtement, elles ont une petite camisole en indienne qui ne dépasse pas la ceinture.

Dans ce groupe figurent des jeunes garçons du même âge, qui, selon l'habitude du pays, sont complètement nus ; parmi eux, on remarque un orang-outang adulte.

Tout cela folâtre ensemble, comme s'ils étaient nés du même père et de la même mère ; constatons, cependant, que le jeune représentant de l'espèce simiane se comporte honnêtement. Son regard est candide et pur quoique les jeunes filles tagales, autant avec leurs jambes qu'avec les bras, cherchent à le lutiner.

Enfin, nos aventuriers s'étant approchés de l'un des groupes, Jenny demanda en espagnol le chemin conduisant à la demeure du *senor juez de paz*. De suite, un Tagal se leva avec empressement et leur proposa de les conduire à l'habitation de son maître. L'offre ayant été acceptée, on se mit en marche à travers un sentier qui n'avait rien des *caminos reales* d'Espagne.

Une demi-heure de marche leur suffit pour franchir la distance qui séparait le petit village tagal de l'habitation du souverain maître.

L'avenue par laquelle on y arrive est ombragée de cotonniers en arbres, de bananiers et de beaux cocotiers. Il n'y a pas de fossés à droite et à gauche de l'avenue, mais elle est bordée par de magnifiques plants d'ananas aux fruits plus ou moins mûrs, couronnés d'une aigrette d'un vert glauque.

L'habitation, de construction espagnole avec terrasse, trône au milieu d'une immense propriété plantée de cannes à sucre et de tabac. Tout autour de la maison, lui formant un ombrage bienfaisant, poussent librement les grands arbres des tropiques.

L'édifice est percé d'un certain nombre de fenêtres donnant sur une verandah, à jour, en bois de teck sculpté. Ces croisées sont garnies de stores en bambou, ce qui laisse l'air circuler en toute liberté dans cette délicieuse demeure.

Nos aventuriers débouchaient de l'avenue, lorsqu'un péon (domestique) se présenta à eux et leur demanda en langue espagnole ce qu'ils cherchaient.

Bill, avec sa carrure ordinaire de caractère, lui exposa le but de leur visite. Alors, le péon disparut un instant, puis revint bientôt prier les visiteurs d'entrer dans le vestibule et d'attendre que le *senor juez de paz* eût terminé son repas.

Enfin, après trois quarts d'heure d'attente, un domestique vint prévenir nos aventuriers que Sa Seigneurie était prête à les recevoir. Ils furent amenés à la porte d'un délicieux pavillon d'où sortaient les émanations de tous les parfums de l'Arabie, et celles plus enivrantes encore que répandent ceux de l'Inde et de la Chine.

Toutes ces senteurs formaient une atmosphère dont l'action jetait dans un état de somnolence presque irrésistible. La pièce octogone est vaste; elle est garnie, tout autour, de fauteuils et de canapés en rotins.

Le senior juge est entouré de sa famille, occupé à savourer son moka. J'ai l'honneur de vous présenter d'abord deux charmantes jeunes filles au pur type espagnol, l'une et l'autre sont couronnées de fleurs naturelles de jasmin asiatique. Assises sur des fauteuils créoles, elles se balancent avec une nonchalance qui indique l'énervement complet de tout leur être; devant elles sont placées des petites tables en jonc tressé, sur lesquelles sont déposés des cigares et une cafetière en vieux Chine.

L'une et l'autre fument leur chirutto, avec le laisser-aller d'un officier de spahis; de temps à autre, elles absorbent une gorgée de café glacé et recommencent leur mouvement perpétuel à faire concurrence au balancier de l'horloge de Notre-Dame de Paris.

Au fond de la pièce, sur un riche tapis, s'ébattaient des enfants plus jeunes, en compagnie de jolis singes, qui semblent être aussi de la famille, tant il y a d'abandon et de grâce dans leur conduite envers leurs petits camarades, singulier rapprochement qui, à Manille, est généralement admis dans toutes les classes de la société.

Le senior juge, lui, est occupé à faire une partie de *monte* avec un beau cavalier dont le regard semble errer plus souvent du côté des deux jeunes filles sus-décrites que sur son jeu; l'un et l'autre des joueurs absorbent de temps à autre un verre de *ginger-beer* à la glace.

Au sommet du plafond est fixé un immense éventail, dont les ailes figurent celles du papillon appelé manteau-royal dans nos contrées occidentales. Un jeune Tagal fait mouvoir, au moyen d'un balancier, pour le bien être de tous, ces deux ailes gigantesques qui répandent dans la pièce une fraîcheur relative.

Cet éventail, d'invention indienne et non japonaise, comme on le croit généralement, est fabriqué avec des feuilles et le pédoncule du palmier-raquette.

Enfin, le senior juge aperçoit notre brave capitaine Mertens qui, son chapeau de rotang à la main, attend sur le seuil qu'on lui fasse l'honneur de remarquer sa présence.

Le senior juge, d'un rapide coup d'œil, appréciant peu favorablement la qualité des visiteurs, et ne croyant pas cependant devoir les laisser plus longtemps se griller à la porte de son sanctuaire d'imitation patricienne, sortit du pavillon et les conduisit sous un hangar, où, suspendu à des bambous multiples, séchait du tabac.

Alors, les deux nouveaux engagés du lac de Bay remercièrent le senior juge d'avoir daigné penser à eux; Bill et le capitaine Mertens, déjà assez mal disposés en sa faveur, se contentèrent de joindre froidement leurs remerciements aux leurs, puis, ayant salué, ils se mirent en devoir de sortir de l'habitation inhospitalière.

Alors, le senior inhospitalier, reconnaissant qu'il n'avait pas affaire à des Tagals à l'épine dorsale flexible, devint un peu plus sociable et leur proposa de se rafraîchir

avant d'entreprendre à pied leur retour à la ville. Mais nos fiers aventuriers, avec cette dignité qui impose toujours le respect, remercièrent sans accepter.

Quelques minutes après, ils étaient sur la route de Manille, réfléchissant avec amertume à bien des choses, à l'orgueil et à la sottise humaine en particulier.

Quelques jours après, Bill apprit que le senor juge était le fils d'un cordonnier de Barcelone qui avait épousé à Manille un sac de doublons, dans la personne de la fille d'un riche corroyeur catalan faisant beaucoup de cuirs, autant par profession que par éducation.

Dicen que los Catalanes
Que las piedras sacan panes.

Il était tard lorsque nos aventuriers mirent le pied sur le tillac de leur trincadour. Inutile d'ajouter qu'en y arrivant ils éprouvèrent une grande satisfaction, car leur bâtiment était désormais leur *home*, leur présent, tout leur avenir.

Ils savaient bien qu'une des plus grandes joies de l'exilé de la mère-patrie est de se trouver au moins réuni à ce qu'il aime, à des amis dévoués et sympathiques.

Le surlendemain, une compensation leur fut cependant offerte.

Vers dix heures du matin, un individu, juché sur un rocher du rivage, les hélait à bord de leur trincadour.

Quelques minutes après, une embarcation montée par deux pêcheurs tagals, passant le long de leur bord, leur dit qu'un alguazil les appelait à terre pour leur faire une communication importante.

Immédiatement, Bill et le capitaine Mertens, fort intrigués de la visite de cet homme de la police, sautèrent dans la pirogue et se dirigèrent vers la terre.

C'était bien un alguazil, flanqué de sa baguette blanche et couvert de son manteau noir. Après tout, comme nos honnêtes aventuriers, depuis la pendaison du nabab Mu-al-Mu, à l'île de Basilan, n'avaient aucune peccadille sur la conscience, ils s'avancèrent résolument vers le policier.

Ce dernier, avec une politesse qui sentait la cupidité d'une lieue, leur remit une lettre émanant de la direction générale de la colonie, par laquelle le capitaine Mertens était prié de se présenter dans les vingt-quatre heures devant Sa Seigneurie M. le gouverneur des îles Philippines.

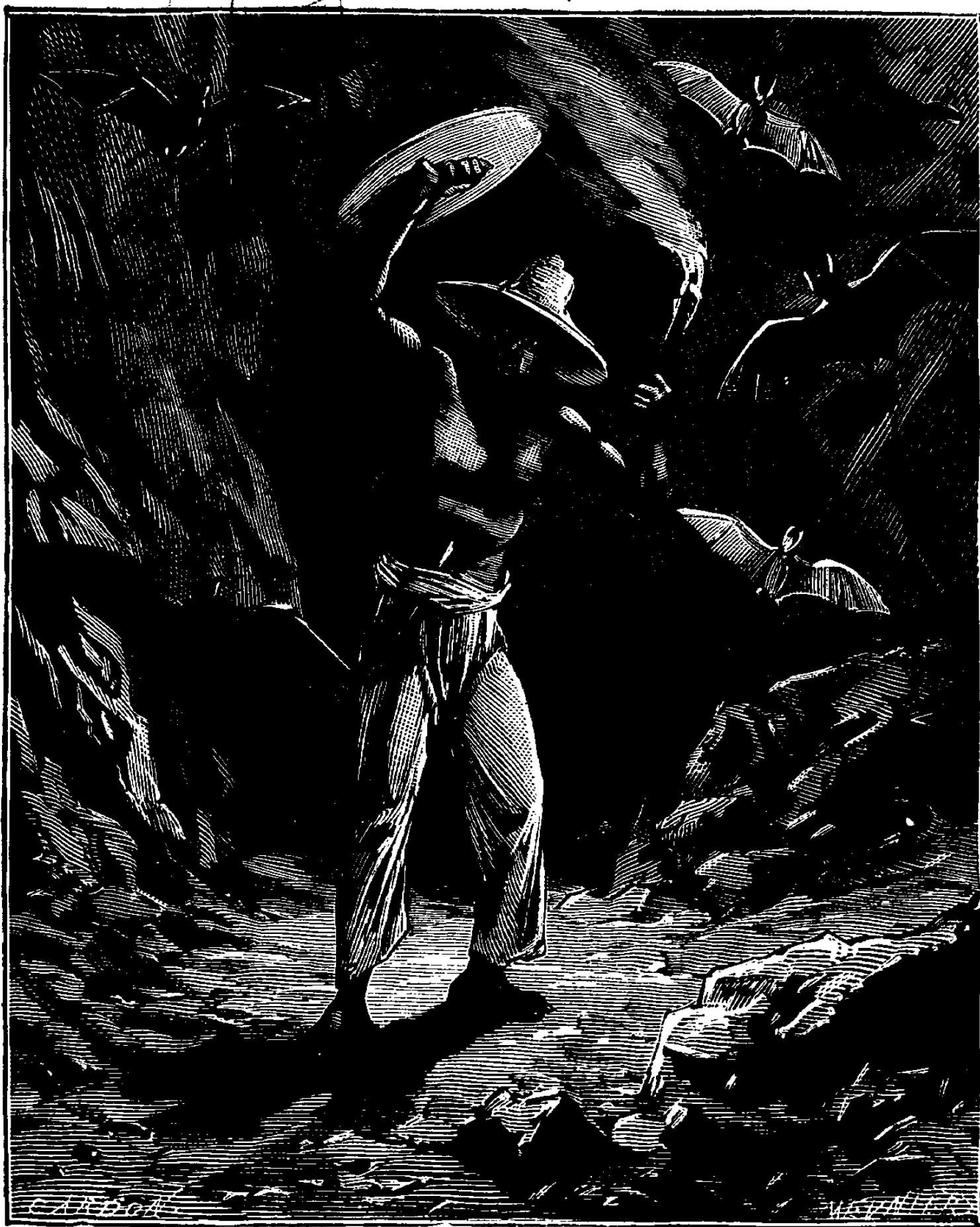
Après avoir exigé et obtenu un reçu de sa missive, tendu la main et n'avoir rien reçu, le policier remonta à cheval et piqua des deux vers la ville.

— Que diable peut-on me vouloir encore? fit le capitaine Mertens, visiblement inquiet.

— Peut-être le senor *juez de paz*, fit Bill en riant, veut-il nous forcer à accepter quelque chose de lui, ne fût-ce que la maigre pitance de la prison.

— Je ne puis croire qu'il ne soit offensé de notre refus de nous rafraîchir sous son toit inhospitalier.

— Ah! mon cher, il est des gens dont il faut tout attendre, il n'y a rien de despote comme les petits devenus grands. On dit beaucoup de bien du gouverneur de la colonie; au nombre des qualités qu'on lui accorde, est la justice. Or, comme nous n'avons rien à nous reprocher, je ne vois pas ce que nous pourrions craindre.



A peine Jupiter fut-il entré, qu'il fut assailli par une nuée de chauves-souris.

— Que Dieu nous garde, mon cher Bill!

Quelques minutes après, ils étaient de retour à bord, informant leurs compagnons d'aventures du contenu de la lettre qu'ils venaient de recevoir.

Jenny n'en témoigna aucune inquiétude; seuls, les nouveaux engagés s'alarmèrent. Après tout, ils en avaient peut-être le droit, ne connaissant pas leurs nouveaux compagnons, dont ils ignoraient complètement les antécédents bons ou mauvais.

Le capitaine Mertens et Bill cherchèrent à se faire le plus propres possible; puis, cette difficile besogne terminée, ils embarquèrent dans la pirogue qui, poussée par un vent de sud-est bon et frais, arrivait, peu de temps après, au pont de pierre qui relie la ville militaire au faubourg du Binoudo.

Là, les deux amis se séparèrent; Bill resta dans l'embarcation pour la garder, et

le capitaine Mertens se dirigea vers la ville militaire, où se trouvait situé l'hôtel du gouverneur général.

Sa lettre, servant de passe-port, lui ouvrit toutes les portes et, après avoir fait antichambre quelques minutes seulement, il fut introduit près de Sa Seigneurie.

Dès qu'il se présenta, ce haut fonctionnaire, avec une grâce charmante, s'avança de quelques pas et, lui montrant un siège en bois sculpté recouvert de cuir de Cordoue, l'invita à s'asseoir.

— Eh bien, capitaine, lui dit en anglais Sa Seigneurie, quand aurons-nous le plaisir de goûter les prémices de vos pêches, que je désire miraculeuses?

— Votre Excellence me comble, fit le brave loup de mer, que les paroles gracieuses du gouverneur avaient fortement ému; je désire ardemment que la chance me vienne en aide, afin de pouvoir envoyer à l'hôtel de Votre Excellence le poisson de choix que nous pourrons prendre.

— Je vous en remercie d'avance, fit le senor de bon aloi. J'ai appris, continua-t-il, toutes vos aventures, tous vos malheurs, et j'en ai été très-vivement ému; je vous ai fait appeler près de moi, d'abord pour faire votre connaissance, puis pour vous prier d'accepter, comme preuve de ma sympathie, un compas et les instruments nautiques indispensables à un capitaine de mer, objets que MM. les pirates malais, paraît-il, vous ont enlevés en s'emparant de votre bâtiment.

— Votre Excellence a été parfaitement informée. J'ai été ruiné par ces forbans; mais je suis confus de ses bontés. J'accepte avec reconnaissance ces instruments qui, venant d'une source aussi noble, auront pour moi un prix infini.

Son Excellence le gouverneur s'étant levé pressa la main du capitaine Mertens, puis donna l'ordre que les objets offerts fussent remis à ce dernier.

Tout en regagnant les bords du Pasig, où l'attendait Bill, le capitaine Mertens, se reportant à la réception du senor *juez de paz*, mise en parallèle avec celle du senor gouverneur, se disait que Bill avait bien raison en avançant que, à l'inverse des poissons, les petits hommes, quoi qu'ils fassent, ne deviennent jamais grands.

Le lendemain de cette visite au gouverneur général, d'après les ordres de la santé de Manille, nos aventuriers portèrent en terre sainte les restes mortels de la femme du capitaine Mertens, décédée à l'île de Basilan, en Malaisie, dans le kampong du Chinois Mu-al-Mu.

Ce fut encore le gouverneur général qui, dans cette circonstance, voulut prendre à sa charge tous les frais de cet enterrement.

Le lendemain de la cérémonie, dès l'aube, nos aventuriers appareillaient, afin de se mettre à la recherche d'une baie qui fût dans les conditions convenables pour commencer leur exploitation de pêche.

Au moment où ils doublaient l'îlot du Corréridor, une embarcation s'en détacha, se dirigeant à toute voile vers eux. Dès qu'elle fut arrivée par le travers du trincadour, le seul marin qui la montait demanda en langue espagnole si on voulait le recevoir à bord.

La physionomie franche et sympathique du visiteur inspira de la confiance aux aventuriers, et cette autorisation lui ayant été donnée, en quelques minutes il fut sous la coupée.

Après avoir jeté sa bosse à bord, il y monta. C'était un homme de 40 ans environ, fort et bien bâti. Il s'exprimait énergiquement, ses expressions annonçaient une bonne éducation.

La conversation suivante s'engagea entre le nouveau venu et Bill :

— J'ai entendu dire sur le port que vous vouliez vous livrer à la grande pêche ; or, comme voilà bientôt huit ans que je fais le métier de pêcheur à Manille, je me crois en mesure de pouvoir vous donner de bons conseils.

— Nous ne demandons pas mieux que d'en recevoir, dit le capitaine Mertens, car cette contrée nous est parfaitement inconnue ; parlez donc, matelot, nous écoutons.

— Le beau poisson ne se trouve guère dans la baie ; si vous voulez en prendre, il faut aller sur la côte : là, il existe des anses où vous pourrez vous établir à demeure, avec la facilité d'envoyer tous les trois ou quatre jours votre poisson de choix à Manille.

Le meilleur moyen pour le garder frais est de vous servir de réservoirs, tout en ayant la possibilité de sécher ou de fumer celui de qualité inférieure ; celui-là, vous pourrez le transporter à Manille deux fois par mois.

— Mais encore, interrompit Bill, faut-il avoir des réservoirs sous la main ?

— Ce n'est pas bien difficile à se procurer : avec quelques caisses intérieurement doublées de ciment, en ayant soin de renouveler l'eau de mer deux fois par jour, vous pouvez être certain d'apporter votre poisson tout vivant à Manille. Du reste, vous n'avez que ce moyen de le conserver, car, dans l'autre cas, la chaleur tropicale de ce maudit pays aidant, votre poisson arriverait complètement putréfié à Manille.

— Je vois que vous n'êtes pas d'ici, fit Bill en riant.

— Ma foi non, je suis presque des antipodes. J'ai eu la mauvaise idée, il y a huit ans, de prendre mon congé à Manille, étant maître de timonerie à bord du *Dia-dème*, vaisseau de guerre français ; je croyais que j'allais y faire fortune, mais je me suis singulièrement trompé. D'abord, j'ai commencé par donner des leçons de mathématiques aux jeunes gens qui se destinaient à la marine, puis je m'y suis marié ; mais, au bout de quatre mois, je perdais une femme que j'adorais. Le chagrin me prit, j'abandonnai le professorat pour aller m'isoler sur les flots, mon élément favori. Je me fis pêcheur et me trouvai moins malheureux.

Il me fallut, dès lors, rester seul sur la terre étrangère ; j'en souffre encore d'autant plus aujourd'hui, que je suis d'un pays où l'on n'aime guère à s'expatrier.

— De quel pays êtes-vous ? demanda Jenny avec intérêt.

— Je suis de l'ouest de la France, c'est-à-dire d'un petit pays de la Bretagne qu'on nomme le Port-Saint-Jean ; Dieu veuille que je puisse y retourner un jour !

— Il ne faut jamais désespérer de la Providence, répondit Jenny. Nous nous sommes trouvés dans des cas bien critiques, où il n'était guère possible d'espérer notre salut ; eh bien ! nous nous en sommes cependant échappés sains et saufs.

Le capitaine Mertens, après avoir consulté ses associés, s'avancant alors vers le matelot breton :

— Voyons, camarade, loin de la mère-patrie, les hommes de cœur doivent se resserrer ; voulez-vous être des nôtres ? Je vous fais cette proposition au nom de tous,

car il n'en est pas un ici à qui vous ne soyez sympathique. Vous serez notre associé au même titre que Burter et Féren, ici présents, qui, ainsi que vous et nous, sont de pauvres exilés. Nous travaillerons dur, et, ma foi, si la chance nous favorise, nous retournerons dans notre pays avec quelques piastres gagnées honnêtement.

— Ça me va, fit le franc Breton, en serrant cordialement la main de ses nouveaux compagnons de labeurs... et d'aventures.

— Bravo! fit Bill, plus on est d'hommes de cœur, plus on s'aime, mieux on se comprend.

— Merci, répondit le nouvel engagé avec une émotion qui gagna tous ses compagnons; nous tâcherons ainsi, non d'oublier notre cher pays, mais de passer le moins mal possible le temps qui nous en sépare encore.

— Allons, mon cher confrère, fit le capitaine Mertens, avez-vous des affaires à régler à Manille avant de prendre la mer avec nous?

— Absolument rien, j'habite seul la petite case ramée qui j'ai construite dans le quartier des pêcheurs, mes camarades y veilleront jusqu'à mon retour. J'ai bien dans mon embarcation ma pêche de cette nuit, mais au lieu de la porter au marché de Manille, nous en profiterons tous. Cette modeste case, avec mon embarcation, constitue toute ma fortune. Elle est solide à la mer; bonne marcheuse, elle profitera à la communauté pour transporter notre poisson à Manille.

— Soit! fit le capitaine Mertens, conduisez-nous d'abord sur le lieu de la pêche; nous y installerons nos séchoirs, nous y construirons une case, et ensuite vous irez à Manille faire établir les réservoirs dont vous nous avez parlé, puis vous nous les apporterez dans votre embarcation; pendant ce temps, nous nous occuperons de pêcher et de faire sécher notre poisson. Maintenant, considérant un chef de timonerie de la marine française comme l'égal d'un capitaine au long cours, permettez-moi, mon cher camarade, de vous traiter dès à présent comme mon égal.

— Merci, fit le franc Breton, en serrant cordialement la main de son commensal. Quant aux réservoirs, j'en fais mon affaire, vous pouvez compter sur moi, ajouta Richard. Tel était le nom du nouvel engagé.

Vers les onze heures du matin, pilotés par leur nouveau compagnon, qui semblait connaître la côte comme un vrai pêcheur tagal, sinon mieux, nos aventuriers arrivaient par le travers d'une anse qui, abritée à droite et à gauche par une chaîne de rochers, s'enfonçait à environ un mille dans les terres.

Les eaux de la petite baie, ainsi défendues de tous les côtés contre le vent, étaient d'un calme parfait, et le ressac se faisait à peine sentir sur le rivage.

Tout autour se déployait une plage tapissée d'un sable ferme et d'une végétation toute tropicale.

Une rivière navigable pour de fortes embarcations se jetait en sinuant dans cette baie en miniature.

Rien ne pouvait égaler le tableau pittoresque que formait l'ensemble du panorama.

Les environs n'étaient point habités, aucun bruit humain ne s'y faisait entendre. Seul, le murmure des flots, mêlé aux plaintes du vent, disait l'hymne du créateur.

La rivière, par elle-même, était une merveille. Ça et là, on apercevait dans ce

délicieux *retirado* de petites îlettes, vrais bouquets de fleurs, qui s'élevaient du sein des ondes comme autant de retraites enchantées de quelque divinité païenne.

Puis, des arbres à la luxuriantes ramure, qui se penchent avec coquetterie sur la nappe limpide comme pour s'y mirer, pendent des lianes constellées de fleurs multicolores. Des mimosas, des azaléas baignent leurs branches dans l'onde, tout en soutenant encore des plantes grimpantes aux guirlandes de fleurs pourpres, violacées, blanches, jaunes, qui, constamment agitées par la brise de mer, répandent dans l'atmosphère des senteurs embaumées.

Dans de petites anses, alors que les maîtres de céans, les grands arbres dispensateurs des rayons du soleil, le permettent, poussent des nymphéas, des nénuphars et toute la famille de plantes aquatiques, si luxuriantes dans ces contrées de feu.

De beaux oiseaux, génies des eaux, resplendissant de blancheur, mais taciturnes et peu jaseurs, choisissent pour abri ces bouquets de fleurs, où les guette d'un œil avide le caïman, roi de ces solitudes, lequel, à défaut de cette proie, surprend le saumon, alors qu'il se hasarde à venir déposer ses œufs dans les roseaux qui bordent la rive.

En face de toutes ces beautés réunies de la nature, nos aventuriers sentirent leur cœur se dilater. Désormais, ils avaient trouvé un *home* où ils pourraient avec quiétude asseoir leur vie, qui jusqu'à ce jour avait été si tourmentée.

Ils mouillèrent leur trincadour à l'accord d'un haut rocher qui formait la chaîne ouest de la baie, puis enfin, ils descendirent à terre avec leurs armes, leurs outils et leurs provisions.

A trois cents mètres de l'embouchure de la rivière, sur la rive gauche, s'élevait une masse imposante de rochers de porphyre; ce fut au pied de cette muraille naturelle qu'ils résolurent d'établir leur campement.

Un bouquet de bois tout voisin leur servirait à cet effet de matériaux de construction. A quelques pas de là, une source d'eau de roche coulait au pied de cette muraille et allait, en murmurant doucement, se jeter dans la rivière.

La grève formée d'un sable fin s'étendait devant eux; elle était assez vaste pour leur permettre d'y sécher tout leur poisson.

L'endroit était donc convenable à tous égards, tant par le côté moral que sous le rapport matériel.

Aussitôt cette reconnaissance faite, nos aventuriers tinrent conseil, afin de prendre en commun les meilleures dispositions d'installation.

Il fut décidé que Bill, Richard et Burter remonteraient immédiatement la rivière jusqu'à quelques milles, afin d'explorer les environs.

Ils emportèrent leurs armes, non dans la crainte des habitants, mais bien avec l'intention de tuer du gibier pour l'entretien de la communauté, et aussi pour se défendre, au cas échéant, contre les caïmans et les bêtes féroces.

Quant au capitaine Mertens, homme essentiellement prudent, il voulut rester au campement pour le surveiller, ainsi que leur trincadour. Fenen, Jenny et Maria, la femme de Burter, restèrent avec lui et furent occupées sous sa direction à monter les tentes et à préparer le souper.

Vers les sept heures du soir, nos explorateurs rentrèrent au campement, fatigués et

affamés. Ils avaient tué une espèce de loutre, trois sarcelles et quatre canards, gibier qui fut gardé pour le repas du lendemain. Ils apportaient en outre un filet et huit œufs de caïman.

Du plus loin que Jenny avait aperçu son époux, elle s'était portée à sa rencontre. Le voyant maculé de vase des pieds à la tête :

— Eh ! mon Dieu ! où vous êtes-vous ainsi arrangé, mon cher Bill ? lui dit-elle avec un étonnement très-légitime.

— C'est une histoire à raconter en temps et lieu, femme ; pour l'instant, on ne vous demande qu'une chose, à manger.

Le capitaine Mertens ayant de son côté interrogé Bill et ses compagnons sur leurs découvertes, Richard s'exprima dans les termes suivants, brefs mais significatifs :

— Mon commandant, nous mourons de faim, donnez-nous à manger ; après, seulement après, nous aurons la force d'articuler des mots, des phrases, un rapport enfin.

Le fameux coffre-cercueil du nabab Mu-al-Mu, trouvé par nos aventuriers à bord de son bâtiment, puis transformé en caisse à outils, leur servit aussi de table à manger.

Le repas ne fut pas long, et cela pour deux raisons : la première, c'est que des hommes affamés mastiquent peu, mais avalent beaucoup ; la seconde, c'est que le repas était modeste, et les plats peu variés.

Quand nos affamés furent repus, tous, le fin cigare régala aux lèvres, s'étendirent sur le gazon marin sur lequel ils avaient assis leur campement.

Il était alors sept heures. Le paysage avait entièrement changé d'aspect. Le soleil éteignait ses derniers rayons dans les profondeurs de l'Océan. Puis, bientôt, la lune se levait et semblait nager mollement dans un fluide bleu pointillé d'or. A la lueur peu définie de ses rayons, les grands rochers de porphyre qui entouraient le campement, détachés de leur base, figuraient les ruines éparses d'une forteresse démantelée.

Alors Richard, qui avait été nommé commandant d'expédition par ses camarades, à la demande du capitaine Mertens, avec une carrure de langage qui promettait pour l'avenir, raconta ce qui suit :

— Ce ne fut point sans peine que nous franchîmes les premières étapes de notre route. La végétation de la forêt d'un côté, les lianes et les plantes épineuses de l'autre, nous attaquaient sur tous nos flancs, et, par instant, ce n'était qu'au moyen de nos haches que nous pouvions nous ouvrir un chemin à travers ce dédale. Les fruits des tropiques ne manquent pas ; nous avons rencontré sur notre route beaucoup de bananiers et de cocotiers.

Enfin, après mille peines, nous arrivions dans une immense clairière ou savane, formée de marais et de fondrières, peu éloignée de la rivière. Avant de nous y engager, nous cueillîmes quelques fruits dans la forêt.

Tout en nous défatiguant, couchés sur l'herbe qui tapissait la lisière, nous eûmes l'imprudence d'en manger. Ces fruits, qui ressemblent à des prunes, n'en sont pas, mais ce que je puis affirmer, et Bill aussi, c'est que nous les trouvâmes passablement

aigres. A peine étaient-ils arrivés au terme de leur voyage, c'est-à-dire dans notre estomac, que nous fûmes pris de violentes tranchées, puis, ensuite, du plus impérieux appétit.

Pas un pauvre petit morceau de biscuit ou d'épi de maïs à se mettre sous la dent ! C'était à faire craindre le trépas pour cause de famine.

Nous étions tous les trois dans une position des plus embarrassantes, quand un volier de canards sauvages, passant avec un bruit formidable au-dessus de nos têtes, s'abattait dans les marais et dans la rivière, éloignée de nous de deux cents mètres environ.

L'occasion de manger du gibier était trop bonne pour la laisser échapper.

Burter et moi, saisissant nos fusils, nous nous fauilâmes comme un seul boa dans les hautes herbes, afin de nous en approcher le plus possible.

Bill, se sentant plus souffrant que nous, ne crut pas devoir nous suivre dans notre excursion contre les canards. A mon sens, il eût bien mieux fait d'avoir un peu moins mal au ventre et un peu plus d'énergie, car l'aventure désagréable qui lui advint ne lui fût sans doute pas arrivée.

Somme toute de colique, notre compagnon avait bien mérité son sort, car, malgré mes remontrances, à lui seul il avait dépassé toute mesure de gourmandise, en mangeant la charge d'un arbre de cinq mètres de haut et de dix de circonférence.

— Richard, mon ami, fit Bill d'un air aigre-doux qui ne rappelait qu'à demi le principe de son mal, je crois que vous vous riez de mes douleurs d'entrailles, heureusement passées : ce n'est pas généreux. Après tout, comme je suis de bonne composition, je n'ai pas le droit de me fâcher contre mon sauveur, puisque c'est vous qui m'avez tendu une perche secourable, quand j'étais en danger de rendre le dernier soupir dans la vase. Enfin, continuez à satisfaire la curiosité des camarades, et surtout celle de ma femme.

— Du moment où la permission m'est accordée, je continue.

Nos fusils étaient chargés à balle, à l'endroit des bêtes fauves. Il fallut les retirer, puis, après les avoir coupées en huit ou dix morceaux, nous dûmes recharger ; nous fîmes heureusement cette opération, cachés derrière un buisson, sans avoir été découverts par la gent aquatique.

Nous avançons encore de quelques pas, et ne sommes plus qu'à quatre-vingts mètres environ du gibier convoité. Enfin, nous nous décidons à l'attaque. Burter m'avoue qu'il ne sait pas tirer au vol ; nous convenons qu'il tirera posé ; quant à moi, disciple de saint Hubert, ayant toujours chassé au chien d'arrêt, il est décidé que je tirerai le vol, aussitôt qu'il aura fait lever le gibier.

Notre plan réussit à merveille ; Burter tua un canard et une sarcelle sur place ; moi, j'en abattis bien une douzaine, mais qui, pour la plupart, tombèrent malheureusement dans la rivière et dans la forêt qui s'étendait en face de nous.

Nous étions en train de recharger nos armes, quand Bill, emporté par son ardeur, se jette à la poursuite du gibier blessé. Mais, à peine a-t-il fait quelques pas dans le marais, qu'un caïman, caché sous un tas de branches abandonnées par

les eaux et effrayé de son apparition dans ses domaines fangeux, prend sa course vers la rivière.

A cette vue, nous prévenons Bill de ce dangereux voisinage. Il se retourne et aperçoit alors le monstrueux saurien.

Afin de mettre plus de célérité dans sa poursuite du gibier, notre imprudent avait abandonné son fusil et sa hache sur la lisière de la forêt ; aussi, en apercevant la caïman disposé à lui passer sur le corps pour gagner la rivière, il cherche à fuir de notre côté. Mais mal lui en prend, car, s'étant embarrassé les pieds dans une racine, il pique une tête dans la vase et y reste bel et bien fixé, pendant que ses jambes, décrivant des signaux télégraphiques dans l'air, appellent du secours.

A cette vue, oubliant le côté risible de la position, nous nous jetâmes en avant pour prêter notre assistance au malheureux Bill ; mais, sentant le sol mouvant céder sous nous, force nous fut de battre en retraite. Je courus à la lisière de la forêt, où je coupai une longue perche à crochet ainsi que quelques branches ; puis muni de cet appareil et aidé de Burter, je parvins à arracher Bill de son tombeau de vase.

Inutile de chercher à vous faire croire qu'après son exhumation des entrailles de la terre, Bill était joli garçon ; sa femme, malgré l'affection qu'elle semble éprouver pour lui — je le parierais — eût réfléchi avant de lui donner la douce accolade.

— La meilleure preuve à l'appui, c'est qu'elle ne l'a pas fait lors de mon arrivée, dit Bill, adressant un regard de reproche à Jenny, qui, en présence de ce masque fangeux et de son affection, ne trouvant rien à répondre, se contenta de rougir.

— Enfin, reprit Richard, laissons cette question embarrassante, et continuons notre rapport.

Bill, hors de danger, se mit bravement avec nous à la recherche du gibier.

En faisant un détour, nous pûmes arriver sur le bord de la rivière, et ce ne fut pas sans colère que Bill, en prenant un bain rendu très-nécessaire, s'aperçut qu'un certain nombre de canards tombés dans la rivière disparaissaient dans ses profondeurs, comme si une main invisible les eût attirés.

— Quel est ce mystère ? m'écriai-je, maîtrisé par l'étonnement.

Enfin, la raison d'être de ces plongeurs mystérieux s'expliqua bientôt.

Un de nos canards, qui n'avait été que légèrement blessé à l'aile, surexcité par la peur, se mit à nager avec toute la vitesse dont il se sentait capable ; puis, voyant sans doute le danger de plus en plus imminent, il chercha à s'envoler dans l'espace.

Mais, vains furent les efforts du pauvre palmipède, car à peine avait-il battu trois fois des ailes pour s'élever dans l'espace, qu'il retombait inerte dans la gueule de l'affreux crocodile, cause sans doute bien innocente du bain de Bill dans la vase, et surtout du refus que lui avait fait sa femme du tendre baiser d'arrivée.

Dès lors, plus de mystère ; nous savions à quoi nous en tenir sur la disparition insolite de notre gibier.

Bill, voulant nous prouver que sa fuite en face du saurien n'avait été qu'une affaire de nerfs, nous proposa le pari qu'il irait à la nage lui disputer la possession d'un canard qui, mort, dérivait avec le courant à trente mètres de la rive. Burter et



Richard, aidé de Carni et de l'intendant, eut bientôt dérangé le bloc.

moi nous n'eûmes garde d'accepter une telle gageure, voulant éviter à l'imprudent les suites possibles d'une folie aussi grande qu'inutile.

Mais Bill, tenant, paraît-il, essentiellement à nous convaincre qu'il était énergique — ce dont nous n'avons jamais douté — armé de son navaja, se lance tout à coup dans la rivière, et se met bruyamment à nager vers le canard convoité. En face d'une imprudence aussi achevée, nous ne savions quel parti prendre et quel conseil lui donner, ignorant si les sauriens avaient les mêmes habitudes que les requins, que, vous le savez, le bruit effraye.

Considérant enfin qu'aller au secours de Bill ne constituerait pas une imprudence, que cependant je blâmais en lui, mais bien une marque de dévouement envers un camarade en danger de mort, je coulai vivement un lingot de fer trempé dans ma carabine, que je jetai entre les mains de Burter, lui recommandant toutefois de tirer au besoin avec le plus de justesse possible sur les caïmans, mais non sur nous.

Cette recommandation faite, mon navaja entre les dents, je me jetai au secours de Bill.

Enfant de la mer, — du reste vous le verrez dans l'avenir — je sais nager et, sans orgueil, je crois pouvoir ajouter que je me sens aussi à l'aise dans l'eau que sur terre.

Bien nous en fut, ainsi que la suite de ma relation vous le prouvera.

Bill, entraîné par le courant, nageait toujours bruyamment vers le but. Il se trouvait alors à ma gauche, et à vingt mètres de moi, vers le centre de la rivière, quand j'aperçus, à très-peu de distance sur ma droite, des bouillonnements et un déplacement d'eau qui, au milieu de la nappe tranquille, ne pouvaient assurément être produits que par un caïman.

Plus de doute, c'est l'affreux monstre qui se dirige vers Bill, dont la présence lui a été révélée par le tapage qu'il produit en nageant.

Le danger que le brave Irlandais court est imminent. Il est marié, il faut le sauver au péril de ma vie. Telle fut la pensée rapide qui traversa mon cœur et mon cerveau.

— Bill, lui criai-je, le caïman vous poursuit entre deux eaux, rejoignez-moi avant qu'il vous attaque, le danger est grand : alerte, ou vous êtes perdu.

Ce qui se passa, dès lors, est bien difficile à raconter. Il faut même l'avoir vu de sang-froid, pour pouvoir s'en rendre exactement compte.

Reconnaissant que Bill, moins bon nageur que moi, était en grand danger d'être dévoré si je donnais le temps au caïman de le joindre, je me mis à nager avec vigueur vers lui, cherchant à attirer par un grand bruit son attention de mon côté.

J'eus le bonheur d'y réussir, car il ne s'était pas écoulé quatre secondes, que le saurien était en face de moi, à la surface de l'eau.

— Ah! mille bombes! mon vieux camarade, lui dis-je avec rage, tu vas donc en découdre avec un homme; joue serré, gredin, car je jure Dieu de ne pas t'épargner et de te prouver que si mon bras est solide, mon navaja, lui, est bien effilé.

En face l'un de l'autre, nous nous observons, comme pour saisir le bon moment de frapper, lui, de sa formidable mâchoire qu'il tient ouverte, et moi de mon coutelas à double tranchant.

Enfin, Bill a nagé de mon côté. Il n'est plus qu'à quatre brasses de nous. Le caïman, sans doute fatigué de mirer ses yeux dans mes yeux, se porte vers Bill, qui le reçoit par une ruade de coups de pieds tout en nageant sur le dos.

Encouragé par la retraite du saurien, je me jette moi-même à sa poursuite et, profitant du moment où toute son attention est portée sur Bill, je lui plonge rapidement mon navaja au défaut de l'épaule, seul endroit de son corps qui soit dépourvu d'écailles.

Sans trop me flatter, mes amis, je puis dire que, dans les grands moments, mon bras est solide; aussi la blessure que je lui fis était tellement profonde et large qu'une partie de ses intestins lui sortant du corps le contraignaient à nager sur le côté. Il paraissait bien touché, car ses mouvements étaient loin d'avoir la rapidité et la vigueur du début du combat.

Après tout, comme il ne méritait aucune merci, Bill et moi, ainsi que deux hommes altérés de carnage, tout en nous défiant de sa mâchoire dont il nous menaçait encore par ses mouvements fébriles, nous tournions autour de lui, en le lardant impitoyablement chaque fois qu'une bonne occasion se présentait.

A plusieurs reprises, il essaya de plonger dans les bas-fonds de la rivière, mais

chaque fois, le moribond était ramené à la surface par ses intestins gonflés d'air, qui avaient au moins le développement d'un demi-mètre cube.

Burter lui envoya fort adroitement deux lingots de fer trempé dans la tête, au moment où, dans son agonie, il la sortait de l'eau pour respirer.

Ce fut son coup de grâce. Nous l'eûmes bientôt amené à néant et au bord de la rivière où, par le secours de nos haches, il fut vite éventré.

Après lui avoir enlevé du corps le filet et les œufs que vous voyez, nous l'avons abandonné comme nourriture à ses amis et connaissances de l'endroit.

Somme toute de gibier, grâce à cet horrible monstre un peu gourmand, il nous avait été impossible de nous rendre maîtres des canards tombés à la rivière, et ceux que nous apportons ont été ramassés dans le marais.

Quant à la loutre que voici, c'est Burter qui l'a tuée dans un ruisseau qui se jette dans la rivière. Cette capture, n'ayant donné lieu à aucun incident drôlatique, ne mérite pas un rapport plus étendu.

Nous n'avons trouvé sur notre route aucun vestige qui nous annonçât la présence de l'homme dans la partie que nous avons explorée.

Burter affirme que, pendant le combat contre le saurien, il a remarqué, à un mille environ, un filet de fumée qui s'élevait derrière un monticule. Ce n'est pas étonnant, car il ne faut pas admettre que cette contrée soit inhabitée.

— Dans tous les cas, répondit le capitaine Mertens, elle ne le pourrait être que par des indigènes inoffensifs, incapables de nous chercher noise.

— Eh bien ! ma pauvre femme, fit Bill en riant, vous l'avez manquée belle de rester veuve sans enfants !

— Il est déplorable de m'y voir exposée par vos imprudences inutiles, mon bon Bill, fit Jenny avec un ton d'affectueux reproche. Sans le dévouement de notre nouveau compagnon, je crois que je courais bien le risque d'avoir à vous pleurer.

— Raillerie de Bill à part, poursuivit le capitaine Mertens, vous avez eu bien de la chance de vous en tirer à aussi bon compte, car si à terre le caïman est peu à craindre, dans son élément le plus naturel, l'eau, il n'en est pas ainsi.

— Il ne faut pas non plus exagérer le danger, répondit Richard : deux animaux raisonnables, solides et bons nageurs, tels que Bill et moi, peuvent bien, il me semble, faire ce que les Malais de Bornéo font souvent avec les caïmans, voire même les nègres de Guinée, qui, seulement armés d'un coutelas, attaquent et finissent par amener à merci le vorace requin.

Lorsque Richard eut terminé la relation de sa pointe en avant et de son beau combat contre le caïman, la nuit était déjà avancée.

La brise venant du large rafraîchissait l'atmosphère, et le flot d'azur et d'émeraude déferlait sur le sable fin de la grève, en murmurant des plaintes harmonieuses.

Il eût été très-agréable pour nos aventuriers de passer la nuit sur le gazon marin, mais il y avait deux alternatives à craindre pendant leur sommeil : les bêtes féroces — y compris les frères et amis du caïman décédé — puis, enfin, les moustiques, petits vampires peut-être tout aussi féroces dans leur genre que les monstrueux caïmans, qui faisaient déjà entendre leur voix plaintive à peu de distance du campement.

La question ayant été portée aux voix, tout le monde, — voire même l'indomptable Bill — se prononça pour la levée du camp.

Pour plus de sûreté, nos aventuriers emportèrent à bord ce qu'ils en avaient débarqué.

La nuit se serait passée sans alerte, si Pluton, de garde de nuit, ne s'était mis, vers une heure du matin, à aboyer comme un forcené.

Bill, qui tenait quand même à se réhabiliter aux yeux de ses nouveaux compagnons, armé de son mousquet, s'était alors précipité sur le pont du trincadour, et avait aperçu une pirogue montée par deux indigènes qui, mus par la peur, à toute voile et à force de pagaies, prenaient le large.

— *Largo! Largo! destapar los sessos*, leur cria-t-il avec colère; et comme ces indigènes, qui sans doute avaient été arrêtés dans leurs intentions coupables par le zèle de Pluton, ne tenaient pas à recevoir une balle dans la cervelle, ils pressèrent dès lors encore plus leur jeu de pagaie, pour s'éloigner du trincadour.

Évidemment, ces indigènes avaient tenté un coup que la vigilance de Pluton avait fait échouer. Il était désormais prudent que des hommes, assistés de ce bon animal, passassent par la suite la nuit à bord du trincadour, afin de garder les manœuvres, dont les Tagals se montrent très-amateurs.

Le lendemain matin, au jour, nos aventuriers constatèrent effectivement qu'un étai de plus de dix mètres de long avait été enlevé de sur le beaupré, sans nul doute par les maraudeurs signalés la nuit précédente.

Il était donc certain que la vigilance de Pluton avait été mise en défaut par d'adroits coquins.

Tout le monde se perdait en conjectures à l'endroit de ce vol; mais Richard, qui connaissait les Tagals par cœur, donna le nœud de l'énigme en insinuant que, sans bruit, les voleurs s'étaient laissé drosser par le vent sur le trincadour et, qu'arrivés sous le beaupré, ils s'y étaient accrochés et y avaient accompli leur larcin.

Désirant employer consciencieusement la journée, les aventuriers, dès lors bien réveillés, ne tentèrent plus de se rendormir.

A deux heures et demie, le premier repas du jour étant achevé, le mousquet en bandoulière, ils prirent leurs dispositions pour débarquer à terre tous les outils nécessaires aux travaux d'installation.

Le fidèle Pluton, à son grand regret, fut laissé à bord, avec recommandation expresse d'aboyer consciencieusement contre les maraudeurs, s'il s'en présentait à distance, et de leur sauter aux mollets s'ils osaient escalader le pont du bâtiment dont on lui confiait la garde et le commandement.

Pendant que Bill lui donnait cette consigne, Pluton, assis sur son derrière, écoutait avec une attention mêlée de respect, et quand son chef vénéré, adulé, eut ajouté : « Vous avez bien compris, monsieur Pluton ? » le caniche intelligent aboya deux fois et, l'oreille basse, monta sur la dunette, où il prit dès lors philosophiquement son poste d'observation.

— Bonne bête ! dit le capitaine, en lui faisant une caresse, plus on connaît les hommes, plus on t'aime !

Le fidèle animal — qui ne comprit peut-être pas la portée philosophique de ces paroles — paraissait si péniblement résigné, que Richard, se constituant son avocat, proposa un moyen terme : celui de rapprocher encore le trincadour de leur campement, afin qu'il pût mieux être surveillé de terre. La question fut alors débattue entre les aventuriers.

Le capitaine Mertens alléguait prudemment que les vents du large étaient à craindre, et qu'en cas de tempête le bâtiment pourrait être jeté à la côte ; mais Richard ayant objecté qu'il ne courait aucun risque en mouillant le trincadour dans une crique presque entourée de rochers, voisine de leur campement, et où, à marée basse, il y avait toujours une belle profondeur d'eau, sa proposition fut adoptée à la majorité des voix, y compris... celle de Pluton, qui en donna joyeusement lorsqu'il fut relevé de ses fonctions.

Une heure après, leur navire était à leur nouveau mouillage, et les aventuriers au lieu choisi pour asseoir leur case.

A cent mètres de là, commençait la forêt. Tous, pleins de résolution et de courage, ils s'y portèrent, et immédiatement les branches jugées les plus convenables furent désignées pour être abattues. Mais lorsque les aventuriers voulurent se mettre à l'œuvre, ils éprouvèrent une nouvelle difficulté, celle d'atteindre sans échelle certaines branches longues et droites, appartenant à des arbres au tronc lisse et d'une dimension tellement énorme, que c'est à peine si un Titan eût pu les embrasser.

Plusieurs moyens furent dès lors proposés. Un seul, trouvé par Richard, fut jugé le meilleur de tous. C'était une longue perche à crochet, qui, fixée à une maîtresse branche, permettait à nos aventuriers d'atteindre l'intérieur de l'arbre à la force du poignet et des jambes.

De cette façon, une grande quantité de perches furent abattues et traînées au lieu où la case devait être construite. Celles appelées à former les parois, entaillées en demi-lune à leur extrémité, furent placées horizontalement les unes sur les autres, et les interstices bouchés avec de la vase.

Quant au toit, ils le formèrent au moyen de planches grossièrement fendues à la hache.

La case fut séparée intérieurement en quatre compartiments. L'un était destiné à Bill et à sa femme ; l'autre, à Burter et à la sienne ; le troisième devait être occupé par le capitaine Mertens, Richard et Fenen ; et enfin le quatrième devait servir de dépôt pour les denrées ne pouvant être exposées aux intempéries si variées dans cette partie du monde.

Quant à la cuisine, selon l'usage établi dans ces contrées de feu, elle fut placée en plein air et au pied de la muraille qui surplombait le campement.

Deux jours après, le capitaine Mertens, en explorant les alentours du campement, découvrit une crique où, à marée basse, pullulaient les homards et les langoustes. En cinq heures de temps, nos aventuriers en remplirent la petite pirogue. Cette bonne aubaine détermina alors le voyage de Richard à Manille, pour aller les vendre. Il avait demandé et obtenu Bill pour compagnon de route.

Au bout de cinq jours, tous deux étaient de retour au campement.

Ils rapportaient deux grands réservoirs qui s'adaptaient parfaitement à leur embarcation. Avec le produit de la vente de ces crustacés, Richard avait acheté des provisions de ménage. C'était du pain, de la farine, du biscuit, du sel, du savon, du thé, du café, de la cassonade, de l'étoffe pour vêtements, etc...

Le lendemain de l'arrivée de Richard et de Bill, nos aventuriers prirent leurs dispositions pour pêcher à la senne.

Ainsi que l'avait fait espérer Richard, la baie était poissonneuse. Leurs premiers essais furent très-fructueux. Les poissons pêchés appartenaient presque tous à des espèces inconnues en Europe.

Les uns, arrondis en disque, étaient zébrés de jaune, de rouge et de noir. Leur nageoire dorsale portait, au sommet, une petite lance teintée d'or, gracieusement recourbée en arc. D'autres, encore diaprés des plus ravissantes teintes, avaient les formes les plus excentriques, particulièrement des becs de perroquets.

Tous ces beaux habitants des ondes accusaient des tons à rendre fou un peintre amoureux de son art, car les élytres d'or des coléoptères paraissaient ternes, mises en parallèle avec leur cuirasse écailleuse.

D'autre part, c'étaient des crustacés dont la dimension énorme est inconnue chez nous.

Ces étrangers à nos mers d'Europe étaient incontestablement très-beaux, mais, hélas ! comme le dit le proverbe, nos aventuriers apprirent bientôt que, ainsi que chez l'homme, l'habit ne fait pas le poisson. Ce n'était point notre sole délicieuse au vêtement gris et peu brillant, encore moins le bar ou le maquereau, dont la chair ferme et succulente est si justement appréciée des gourmets.

Ils firent plusieurs voyages à Manille, mais l'infériorité de la chair de ces brillants sujets d'un côté, et la chaleur excessive du climat de l'autre, ne leur procurèrent pas de grands bénéfices.

A part quelques variétés plus vitales que les autres, les homards et les langoustes, par exemple, qui résistaient en broyant leurs voisins dans leurs formidables antennes, ils ne purent transporter beaucoup de poisson à Manille.

Mais ces crustacés, peu recherchés par les pêcheurs indigènes, furent parfaitement accueillis par M. le gouverneur, et, comme le bon ton vient toujours d'en haut, tous les ménages aisés de la capitale des Philippines firent comme Son Excellence : ils en mangèrent.

Nos aventuriers, un peu découragés, ne s'occupèrent guère plus que de la pêche des crustacés. Pour obtenir de meilleurs résultats, ils durent, au bout d'un certain laps de temps, chercher fortune hors de leur baie, car les homards et les crevettes, reconnaissant qu'il se faisait beaucoup de vide parmi eux, serrèrent leurs rangs et quittèrent leurs pénates pour en chercher de plus sûrs ailleurs.

Il leur fallut donc se mettre à la poursuite des fuyards, et parcourir la côte à la recherche de criques poissonneuses.

Comme il n'eût pas été prudent de quitter le campement sans y laisser quelqu'un pour le garder, nos aventuriers s'étaient divisés en deux escouades. Quand les uns allaient à la pêche des crustacés, les autres restaient au campement avec les femmes.

Dans cette circonstance, ils s'étaient réunis selon leur sympathie réciproque.

Bill éprouvait une grande affection mêlée de respect pour Richard, surtout depuis le jour où ce dernier lui avait sauvé la vie, en exposant si bravement la sienne ; aussi avait-il, par droit d'ancienneté, choisi Richard pour matelot.

L'autre escouade se composait forcément du capitaine Mertens, de Burter et de Fenen.

Bill et Richard étaient allés pour la cinquième fois porter du poisson à Manille. Au retour, ils avaient éprouvé du mauvais temps et s'étaient vus contraints de lutter contre un très-fort vent debout et une mer démontée.

Enfin, après de grands dangers heureusement surmontés, ils étaient arrivés en retard de quarante-huit heures au campement.

Ils avaient naturellement trouvé leurs compagnons dans les plus grandes inquiétudes à leur sujet, principalement Jenny, que pleurait déjà par avance son mari, tout en affirmant que si le bon Dieu le ramenait au campement, ainsi qu'un chien fidèle elle le suivrait désormais, soit à la pêche, soit dans ses voyages à Manille.

Un peu de repos leur était nécessaire, et quoique ce fût leur tour de marcher, le capitaine Mertens et Fenen partirent le lendemain matin, dès l'aube. Quant à Burter, ayant éprouvé une atteinte de scorbut, réminiscence de la vie de marin, il était resté au campement pour se soigner.

Après avoir exploré les criques de la côte avec une minutieuse attention, nos pêcheurs arrivèrent par le travers d'une baie dans laquelle se jetait une petite rivière. Ils résolurent de la remonter le plus haut qu'il leur serait possible, afin d'explorer aussi le pays.

A droite et à gauche, se déployaient sous leurs yeux des forêts de lataniers, d'aracs, de bambousiers, de muscadiers, de tecks, de gigantesques mimosées, de fougères arborescentes ; mais le développement panoramique était très-restreint.

Une bonne brise de vent soufflait et les poussait vivement vers le haut de la rivière. A quelque distance de ses bords s'étendait, à droite et à gauche, la forêt vierge.

Tout était calme et silencieux autour d'eux. Par moment, les caïmans montraient leur rostre verdâtre à la surface de l'eau, et ne s'enfouaient dans les profondeurs que lorsque nos explorateurs les approchaient de trop près.

Leur embarcation avançait en proportion de la faiblesse ou de la rapidité du courant. Enfin, vers les quatre heures du soir, ils se trouvèrent en face d'une belle plaine cultivée.

On y remarquait des plantations de riz, de taros, de cocotiers, de bananiers et surtout de melons d'eau. Des ruisseaux venant d'une montagne voisine serpentaient à travers ces plantations et leur donnaient la vie.

Au milieu de bouquets de palmistes, ils aperçurent un certain nombre de cases. Quelques filets de fumée bleue montant en spirales vers le ciel, signalaient la présence d'indigènes. Des pirogues, creusées dans des troncs d'arbres, étaient amarrées du côté de la rive où s'élevait le village.

Nos explorateurs, ayant amarré leur embarcation à un palmier nibong qui pous-

sait sur le bord de l'eau, se mirent en devoir de l'aller visiter. Mais ils se trouvaient encore éloignés de deux cents mètres du village, lorsqu'ils aperçurent un vieillard tagal suivi de femmes et d'enfants qui, en toute hâte, se dirigeaient vers eux.

Leur fusil en bandoulière, la poire à poudre en sautoir, leur air étranger, la carrure de leur torse ne semblaient pas positivement séduire le bonhomme tagal et ses suivants.

— Qui êtes-vous, et que demandez-vous? leur dit-il dans sa langue, en étendant vers eux ses bras, comme pour leur barrer le passage.

Fenen, qui parlait assez bien leur langue mystique, répondit qu'ils étaient des habitants de l'Occident, établis à quelques milles de là pour y faire la pêche. Il ajouta que leurs intentions étaient honnêtes, et qu'ils avaient remonté cette rivière tout simplement pour explorer le pays.

— Alors, leur dit le vieillard, au nom de cette déclaration, soyez les bienvenus dans notre village, que vous pouvez visiter si le cœur vous en dit.

Or, comme le cœur en dit toujours de belles à des explorateurs qui voyagent pour voir et connaître, ces derniers suivirent le vieillard et les femmes.

Ainsi que les jeunes filles tagales qu'ils avaient vues aux environs de Manille, près de l'habitation du *senor juez de paz*, celles-ci parurent très-légèrement vêtues.

Il faut reconnaître que ces bons Tagals ont à cet égard de singuliers usages, car il me semble qu'au lieu d'avoir le haut du corps couvert, et le milieu complètement nu, ce devrait être le contraire.

Les sauvages de l'Océanie, eux, comprennent bien mieux ces lois de la décence que les Tagals, qui par le fait ne sont que des sauvages à demi civilisés.

Enfin, le capitaine Mertens et son compagnon entrent dans le village. Il est presque désert. Le vieillard hospitalier répond aux questions que lui adresse le capitaine Mertens que les hommes sont à la chasse et les femmes aux champs d'ubis et de taros.

Le village se compose d'une douzaine de cases construites en branches et en bambous, le tout joint et attaché avec des liens faits en fils de bananier. Leur toit est formé en feuilles de cocotier; la couche en est si serrée, que les pluies torrentielles des zones tropicales ne peuvent les pénétrer.

Le long des parois de la case, sur des claies tressées en lianes et élevées de deux pieds, sont placés les ustensiles de la famille. Par terre, ce sont des escabeaux, grossièrement taillés à la hache dans le tronc d'un arbre. À côté des nattes épaisses sont épars des vases en noix de coco, des cruches en terre. Au-dessus de la natte du chef de la case, ployée pendant le jour, est collée à la paroi une image de la madone; elle est entourée de rosaires et de scapulaires bénits par le padre de Manille.

Dans le bas de la case est placé le foyer. Il se compose d'une ardoise qui remplit à peu près le rôle de nos galettières de Bretagne. C'est sur cette ardoise que se fait toute la cuisine des habitants : on y cuit les bananes, la pâte de taros et de sicos.

Les Tagals sont hospitaliers, aussi les aventuriers furent-ils pressés d'accepter quelques fruits et des bananes. Ayant apporté des provisions avec eux, ils ne crurent pas devoir abuser de la générosité de ces insulaires.

Le soleil commençait à baisser; les aventuriers prirent leurs dispositions pour se



Carni, impatienté, ajusta l'héroïque défenseur.

remettre en route, car le capitaine Mertens, homme prudent par excellence, préférerait encore sa pirogue pour abri à une case de ce village tagal, dont il ne connaissait pas les habitants.

Le capitaine trop prudent commit une faute, dont il se repentait amèrement plus tard.

Après avoir remercié le vieillard de l'hospitalité qu'il leur avait offerte, ils prirent la route de la rivière. Enfin, ils débouchaient d'un bouquet d'arbres ménagé dans la savane, quand ils aperçurent un indigène qui, du bord de leur embarcation, sautait dans la rivière et la traversait à la nage.

A cette vue, se doutant de quelque mauvais tour, les aventuriers coururent vers leur pirogue et constatèrent que leurs provisions, contenues dans un sac, avaient disparu.

Plus de doute, ils ont été dévalisés, pendant leur visite au village, par un malfaiteur.

Le capitaine Mertens, ayant laissé Fenen à bord, retourna au village tagal pour porter plainte. Mais, ainsi qu'il devait s'y attendre, le vieillard lui répondit qu'il ignorait si le voleur appartenait à son village; que, dans tous les cas, il regrettait l'acte de piraterie dont ils avaient été victimes.

Le capitaine Mertens dut s'incliner devant une telle réponse, et c'était ce qu'il avait de plus sage à faire dans la circonstance.

Le chef du village ayant offert au plaignant quelques ubis, un peu de farine de maïs et des bananes, il accepta afin de faire face à la famine, si elle se présentait avant leur retour au campement.

Le vieillard hospitalier ne cacha pas au capitaine Mertens qu'il commettait une grave imprudence en se mettant en route aussi tard, et comme ce dernier le pria de s'expliquer sur le genre de danger signalé il répondit :

— La rivière est infestée de caïmans : moi qui vous parle, j'ai eu la douleur de voir dévorer un de mes enfants, sur le bord de cette rivière, en revenant de Manille par mer.

Cet horrible spectacle sera devant mes yeux tant que je vivrai.

La présence des caïmans n'est pas le seul danger. On a signalé dans les environs une bande de ladrones ou pirates malais, qui désolent la contrée par leurs déprédations et les crimes qu'ils commettent constamment.

Une fille du village a été enlevée, il y a peu de jours, par eux. On croit que ce sont les *Moros de Jolo* — les Maures de Jolo — qui infestent nos côtes trop peu surveillées.

Le capitaine Mertens ne pouvant se résoudre à reconnaître un danger aussi imminent, remercia de l'avis, mais n'en persista pas moins à tenter l'aventure. Son voyage d'aller s'était effectué dans de trop bonnes conditions pour qu'il se laissât arrêter par les ragots d'un vieillard tagal, peut-être pusillanime.

Nos deux imprudents explorateurs se mirent donc en route, tout en prenant la résolution de s'armer de prudence.

Quelques minutes après le coucher du soleil, la brise tomba complètement. Le capitaine Mertens et son compagnon durent se mettre aux rames. Lorsque la nuit fut venue, seulement alors, ils commencèrent à envisager toute l'horreur de leur position.

Des rives, couvertes d'une végétation impénétrable, partaient les hurlements de bêtes féroces, ainsi que ceux de caïmans, chants très-doux, mais qui, cependant, semblaient s'appeler et s'inviter à profiter de la curée inattendue qui leur arrivait.

A droite et à gauche de l'embarcation, on n'apercevait que leur rostre noueux ou leurs yeux brillants de convoitise.

Par moments, ils approchaient si près de la pirogue, que les aventuriers durent plusieurs fois les éloigner à coups de fusil et de gaffe. L'un d'entre eux, d'une dimension énorme, plus entreprenant que les autres, passant sous l'embarcation,

essaya à plusieurs reprises de la chavirer, afin de se repaître de la chair des victimes qu'il convoitait.

Fenen, saisissant le moment où l'affreux saurien sortait de l'eau, chercha à le frapper de sa hache; mais, en joueur consommé, il fit une retraite de corps habile : l'arme de notre explorateur frappa le vide, et, en somme, ce fut un coup de hache dans l'eau.

Enhardi par l'impunité, l'amphibie suivit d'abord l'embarcation à un mètre de distance; puis, profitant du moment où l'attention du capitaine Mertens était portée vers la direction de la pirogue, qui se jetait dans un rapide, il saisit l'arrière de l'embarcation avec une de ses pattes de devant; il la fit tellement enfoncer dans l'eau qu'elle fut un instant en danger de sombrer.

Le capitaine Mertens, voyant le péril, réunit toute la vigueur dont il se sentait capable, et asséna sur la tête du monstre un si formidable coup de hache, qu'un instant il crut qu'il serait obligé d'abandonner son arme; mais le caïman, ayant fait un effort suprême pour plonger, laissa la hache dans la main de notre hercule danois. La secousse produite avait été si prononcée que la pirogue avait embarqué près d'une barrique d'eau.

Enfin, vers une heure du matin au grand cadran des nuits, ils virent sur l'une des rives le rideau éternel de verdure se lever et, par un de ces changements à vue dont la nature tropicale a seule le secret, il se trouva immédiatement remplacé par une falaise de rochers à pic.

Cà et là, sortaient des anfractuosités des rochers des bouquets de verdure qui avaient pris racine dans le peu de terre que le temps et l'air y avaient apportée.

Continuer nuitamment leur route sur une rivière aussi mal hantée constituait une imprudence dont nos explorateurs ne pouvaient plus douter; aussi résolurent-ils, coûte que coûte, de chercher un refuge dans la falaise.

A cet effet, ils longèrent le rivage jusqu'au moment où, ayant trouvé un point accessible, ils y abordèrent.

Une corde en jone, ayant sans doute servi à amarrer une embarcation et attachée à une racine, pendait dans la rivière.

— Voici un heureux indice, capitaine, dit Fenen; peut-être trouverons-nous bon gîte dans les environs...

— Cela ne serait pas à dédaigner, mon brave Fenen, car je dois franchement avouer que les provisions des Tagals ne sont guère substantielles, et je serais tenté de croire que mon estomac s'est métamorphosé en une peau de bouc vide, depuis la perte de nos provisions.

Après avoir amarré leur pirogue à la susdite corde de jone, leurs mousquets en bandoulière et leur hache dans la ceinture, nos explorateurs se mirent en devoir de chercher dans la falaise une anfractuosité qui leur permit de s'étendre et de prendre un peu de repos pendant le reste de la nuit.

Se cramponnant de racine en aspérité, ils arrivèrent sur une plate-forme d'une trentaine de mètres de superficie, laquelle longeait une crevasse profonde où se faisaient entendre des clapotements peu rassurants.

— Que diable peut-il y avoir là dedans ? fit Fenen avec inquiétude : s'il faisait encore un pauvre petit brin de jour, nous pourrions le savoir.

— Moi, je me doute bien de ce qu'il peut y avoir dans ce trou de l'enfer, répondit le capitaine Mertens, et avant peu vous serez basé, mon cher Fenen. Ce disant, il arracha au contre-fort de la falaise un énorme bloc de pierre, et le lança dans l'abîme comme pour en mesurer la profondeur. Presque aussitôt, plusieurs cris plaintifs se firent entendre et un déménagement complet eut lieu.

Fenen ayant allumé une fascine d'alfa au moyen de son sac-feu et de sa corne, la jeta dans le gouffre et constata qu'il communiquait à la rivière, car aussitôt deux caïmans, effrayés par la lueur que produit la fascine, quittant leur refuge, se jetèrent dans la rivière par cette lacune. Cette éclairage *a giorno* permit à nos aventuriers de reconnaître la position.

A quelques pas d'eux, appuyés sur la plate-forme, deux arbres, passant au-dessus du précipice, allaient s'arc-bouter sur une étroite assise de rocher, au delà du gouffre. Évidemment, c'était un pont construit là pour donner accès dans une excavation placée sur l'autre contre-fort, en face du pont.

Ce passage, tout primitif qu'il fût, avait été établi avec intelligence. Les branches du milieu avaient été coupées au ras du tronc, mais on avait conservé celles de droite et de gauche, assurément pour servir de garde-fou, car, en cas de chute dans le précipice, on s'y fût trouvé en assez mauvaise compagnie.

Curiosité n'est point défaut chez un explorateur, loin de là, j'y verrais plutôt une qualité. Fenen, si qualité il y a, la possédait indubitablement ; aussi se mit-il dès lors en devoir d'aller visiter l'excavation qui se déployait en face du pont.

Le capitaine Mertens, lui, quoique marin prudent, étant doué de cette qualité, se mit en devoir d'accompagner son matelot. Pour plus de sûreté, ils ne s'engagèrent que l'un après l'autre sur le pont d'aventure, car, après tout, les arbres pouvaient être pourris par l'action continue de la pluie et du soleil, deux éléments qui viennent vite à bout de tout, sous les tropiques.

Fenen passa sans encombre ; le capitaine Mertens le suivit de même.

L'étonnement des aventuriers fut à son comble lorsqu'ils constatèrent que l'excavation où ils se trouvaient était une demeure.

Des nattes de jonc s'étendaient le long des parois. Des restes de feu se consumaient lentement au centre d'une espèce de foyer sans cheminée, entaillé dans le roc vif de la caverne... Tout autour, le sol était jonché d'os et d'arêtes de poissons.

Quelques vases de terre étaient empilés dans une échancrure de la paroi. La caverne formait l'angle tronqué. Au-dessous de la première face s'étendait la rivière, et au-dessous de l'autre, le précipice. Il n'y avait de plate-forme ni d'un côté ni de l'autre ; il eût donc été bien dangereux de faire le moindre faux pas dans cette singulière habitation.

Après une plus minutieuse exploration dans l'intérieur de la caverne, Fenen découvrit un chemin souterrain qui conduisait au milieu de la falaise. Avec beaucoup de peine et à force de ramper, il parvint à franchir un trou pratiqué au milieu de rochers de syénite qui jonchaient le sommet du plateau, et il se trouva enfin planté en plein air.

Le capitaine Mertens essaya, mais bien en vain, d'introduire son large torse à travers cette porte peu cochère. Tonnant très-fort contre l'architecte de l'habitation, il conclut en affirmant qu'en regard de la dimension de l'entrée, il n'y avait que des crétins ou des boas qui pussent habiter une telle tanière. Ce disant, notre épais Danois bourra sa pipe, sacca du feu, l'alluma, puis s'étendit philosophiquement sur le sol de la caverne.

Sur l'avis du capitaine Mertens, Fenén s'étant assuré que leur pirogue était toujours amarrée au bas de la falaise, l'un et l'autre s'endormirent bientôt d'un profond sommeil, exempt de remords, celui du juste, dit-on, à moins qu'il n'ait la goutte.

Il était environ deux heures du matin, quand les aventuriers furent réveillés par un bruit insolite. Des voix et des pas leur annoncèrent l'arrivée dans la caverne d'un certain nombre de personnes qui parlaient la langue malaise.

Aussitôt, le capitaine Mertens et Fenén sautent sur leurs mousquets. Malédiction ! ils ne les ont pas rechargés après le combat de la veille contre les caïmans.

Avec un empressement désormais inutile, ils se mettent en devoir de remédier à leur imprudence, mais avant qu'ils aient pu seulement y introduire la moitié de la charge de poudre, ils avaient devant eux une vingtaine de bandits qui, afin de couper court à une opération qui pouvait leur devenir préjudiciable, se ruèrent sur les deux aventuriers en cherchant vainement à les désarmer.

Le capitaine Mertens et Fenén étaient tous deux des hommes énergiques et solides ; aussi un combat acharné s'engagea-t-il immédiatement entre eux et les nouveaux venus.

Reconnaissant l'un et l'autre que des armes non chargées étaient bonnes tout au plus à servir de massues, ils commencèrent à produire au milieu de leurs assaillants des voltées rapides.

Chaque coup abattait un homme.

Dès le commencement du combat, l'arme du capitaine Mertens ayant rencontré les parois au lieu et place d'une tête de bandit, la crosse de son mousquet avait volé en éclats, et il ne lui resta bientôt plus que sa hache.

Fenén, de son côté, suivait l'exemple de son brave chef, en fêlant le plus de têtes possible. Malgré ce rude service, il sut cependant conserver quelques instants son fusil intact.

Les assaillants, reconnaissant qu'il faut à tout prix en finir avec des ennemis dont ils semblent avoir quelque intérêt à conserver la vie, jettent une corde, au bout de laquelle est attaché un bâton, entre les jambes du capitaine Mertens et finissent ainsi par le renverser à terre.

Aussitôt, les deux pirates les plus solides de la troupe sautent sur lui, et cherchent à le maîtriser. Saisissant dans sa large main le premier des deux assaillants par le cou, Mertens ne le lâcha que lorsqu'il l'eut étranglé.

Immédiatement, un autre bandit vient prendre la place de sa victime ; mais de son côté, Fenén se précipite bravement sur ce dernier. Deux autres pirates entrent en lice et se jettent sur les aventuriers.

Enlacés comme des serpents, les combattants ne forment bientôt plus

qu'une masse compacte qui, peu à peu, roule vers l'orifice, lequel donne sur la rivière.

La position du capitaine Mertens devient de plus en plus critique, car lui et ses deux assaillants ne sont plus qu'à quelques pouces du bord. Mais, d'un rapide coup d'œil, Fenen a mesuré le danger que court son chef. Se dégageant de l'étreinte du pirate qui l'a attaqué, d'un coup de crosse il assomme un de ses assaillants, et saisissant l'autre par le milieu du corps :

— Lâchez-le ! lâchez-le ! capitaine, crie-t-il.

Mertens abandonne son bandit à Fenen, qui, le saisissant par un bras, s'apprêtait déjà à le découdre à coup de hache.

— Pourquoi donc tant de façons ? hurla le capitaine Mertens, mis hors de lui par la colère ; puis, se relevant d'un bond, il saisit le bandit au bout de ses bras d'hercule et, avant que les autres assaillants aient pu s'opposer à cet acte suprême, il le lança dans le gouffre aux caïmans, comme il eût fait d'un enfant. Mais rencontrant au passage une des branches de l'arbré qui servait de pont, le bandit s'y cramponna avec l'énergie que donne aux plus petits l'instinct de la conservation. Ce fut en vain, la branche céda sous son corps, puis l'on entendit bientôt son corps tomber dans le gouffre et, presque en même temps, des cris plaintifs retentirent ; c'étaient les remerciements des monstres au donateur.

Quand nos deux aventuriers détournèrent les yeux de ce spectacle atroce, ils s'aperçurent avec une certaine satisfaction qu'ils étaient seuls dans la caverne. Les forbans avaient battu en retraite, emportant avec eux leurs morts et leurs blessés.

Fenen, moins meurtri que le capitaine Mertens, court à l'entrée de la caverne et trouve les bandits en train de rouler un bloc de rocher contre l'orifice, dans le but trop évident d'en condamner l'entrée.

Plein d'anxiété, il rejoint le capitaine Mertens pour l'informer du fait.

— Eh bien ! après ? répondit ce dernier, n'avons-nous pas la sortie du côté du pont ? C'est la principale, puisqu'elle conduit à notre pirogue toujours amarrée à la rive.

Ah ! mille sabords ! s'écrie avec regret le capitaine Mertens, si mon mousquet n'avait pas été brisé, je les aurais fusillés tous les uns après les autres, avant qu'ils aient mis même un grain de sable dans l'entrée de leur tanière ; et le vôtre, Fenen, dans quel état est-il ?

— Hélas ! capitaine, il est bien mal hypothéqué ! Voyez : on dirait que le canon a été moulé dans un eor de chasse ; mais votre pistolet, où est-il ? je ne le vois plus à votre ceinture.

Le capitaine Mertens, après avoir jeté un coup d'œil anxieux à la place où faisait ordinairement bonne garde ce vieil ami, s'aperçut qu'effectivement il avait quitté son poste.

— Ils me l'auront volé ! fit-il avec colère.

— Peut-être, reprit Fenen.

Ce disant, le brave matelot inspecta tous les recoins de la caverne et finit par l'apercevoir à moitié enseveli dans le sable qui couvrait le sol. Arrachant son pistolet des mains de Fenen, le capitaine Mertens courut vers le fond du souterrain. Quand

nos deux aventuriers y arrivèrent, l'entrée se trouvait complètement murée ; mais les bandits avaient décampé.

— La plaisanterie est mauvaise, dit Fenen avec sa gaie philosophie habituelle.

— J'ai bien peur que ce ne soit plus qu'une farce, mon cher Fenen, mais, après tout, les meilleures sont les plus courtes, et celle-là dure trop. Ah ! lâches moricauds, ajoutait sourdement le capitaine Mertens en regagnant la caverne, ils n'ont pas eu honte, nombreux comme ils l'étaient, de fuir devant deux hommes n'ayant que des armes à feu déchargées ; ils n'ont pas même osé tirer sur nous, eux qui avaient des fusils en bon état.

— Non, ils n'ont pas tiré, répondit Fenen : c'est ce qui me donne beaucoup à réfléchir.

— Quelle déduction tirez-vous donc de ce fait ? demanda le capitaine Mertens.

— Je voudrais me tromper, capitaine, dans ma croyance que ces mauricauds sont des pirates malais qui ne nous ont épargnés que pour nous faire esclaves.

— Par la mordieu, vous avez raison, matelot ; mais au moins, nous avons encore la chance de pouvoir nous sauver par le pont du précipice et rejoindre ainsi notre pirogue.

— Alerte donc, capitaine, et dépêchons-nous, car, si je ne me trompe, nous n'avons pas de temps à perdre.

Fenen ne s'était pas trompé dans son pressentiment. A peine était-il arrivé dans la partie de la caverne où avait eu lieu le combat, qu'ils aperçurent les pirates en train d'amarrer une corde aux arbres qui formaient le pont.

Cette corde, ils la reconnurent : c'était celle qui leur avait été volée quelques jours auparavant à bord du trincadour.

Les pirates sont à une distance de vingt pas de l'orifice de la caverne. En voyant les deux aventuriers qui se disposaient à se lancer sur le pont pour se frayer un chemin, réunissant tous leurs efforts, ils produisirent une rude secousse, et les deux arbres, ne se trouvant plus appuyés du côté de la caverne, tombèrent avec un fracas horrible au fond du précipice.

— Oh ! infâmes, fils de Satan, leur cria le capitaine Mertens, je voudrais que ce coup de pistolet vous exterminât tous !

Le coup de feu retentit, et un des Malais, voisin du chef, frappé au cœur, tomba pour ne plus se relever. Mais sans trop s'inquiéter de la fureur du capitaine Mertens, les forbans ramassèrent le corps de la victime tombée sur les bords du gouffre, et celui d'entre eux qui semblait être leur chef, se retournant, dit avec calme en langue malaise :

— Au revoir, hommes de l'Occident ; nous reviendrons vous chercher : peut-être alors serez-vous plus traitables. En attendant, qu'Allah vous vienne en aide !

Puis la troupe tout entière, ayant répété ironiquement le dernier souhait du bandit, descendit la falaise avec le calme qui est le fait du caractère malais et des sectaires de Mahomet !

— Eh bien ! dit Fenen en se retournant vers le capitaine Mertens, commencez-vous à comprendre maintenant ?

— Mille sabords ! je ne comprends que trop, mon pauvre Fenen. Ils vont nous laisser mourir de faim ici, les misérables !

— Ce n'est pas mon opinion, capitaine, car ce ne serait pas agir dans leur intérêt ; or, les pirates malais sont très-cupides, vous l'avez appris à vos dépens, je crois. Après tout, plutôt que d'endurer les horribles douleurs de la faim dans cette caverne sans issue, nous aurons à choisir entre deux manières d'en finir : soit un coup de pistolet, soit un saut périlleux dans le précipice aux caïmans. En somme, qu'est-ce que la mort ? Un breuvage amer qu'on peut sucrer au moyen de l'une de ces potions calmantes. Ensuite, la poussière retourne en poussière, on rend son corps à la terre et son âme au souffle de la brise !

— Un chrétien, matelot, fit le capitaine Mertens, ne doit dans aucun cas attenter à ses jours. Dieu nous a donné la vie, nous ne sommes pas libres de nous la retirer.

— Ah ! grâce, capitaine : si vous me faites de la morale, je vais aller me promener.

— Où, Fenen ?

— Peu m'importe, peut-être dans l'autre monde !

— Fenen, je vous supplie de ne pas m'exaspérer et d'écouter la voix de la raison ; je suis votre aîné et j'ai plus de sagesse que vous, vous me devez donc respect et obéissance.

— Je le reconnais, capitaine ; pardonnez-moi ma jovialité de caractère ; on ne se refait pas à sa guise, vous le savez, et la mort serait devant moi que je la narguerais encore. Je ne puis que m'incliner devant des paroles aussi sages que les vôtres, soit ! la Providence fera le reste.

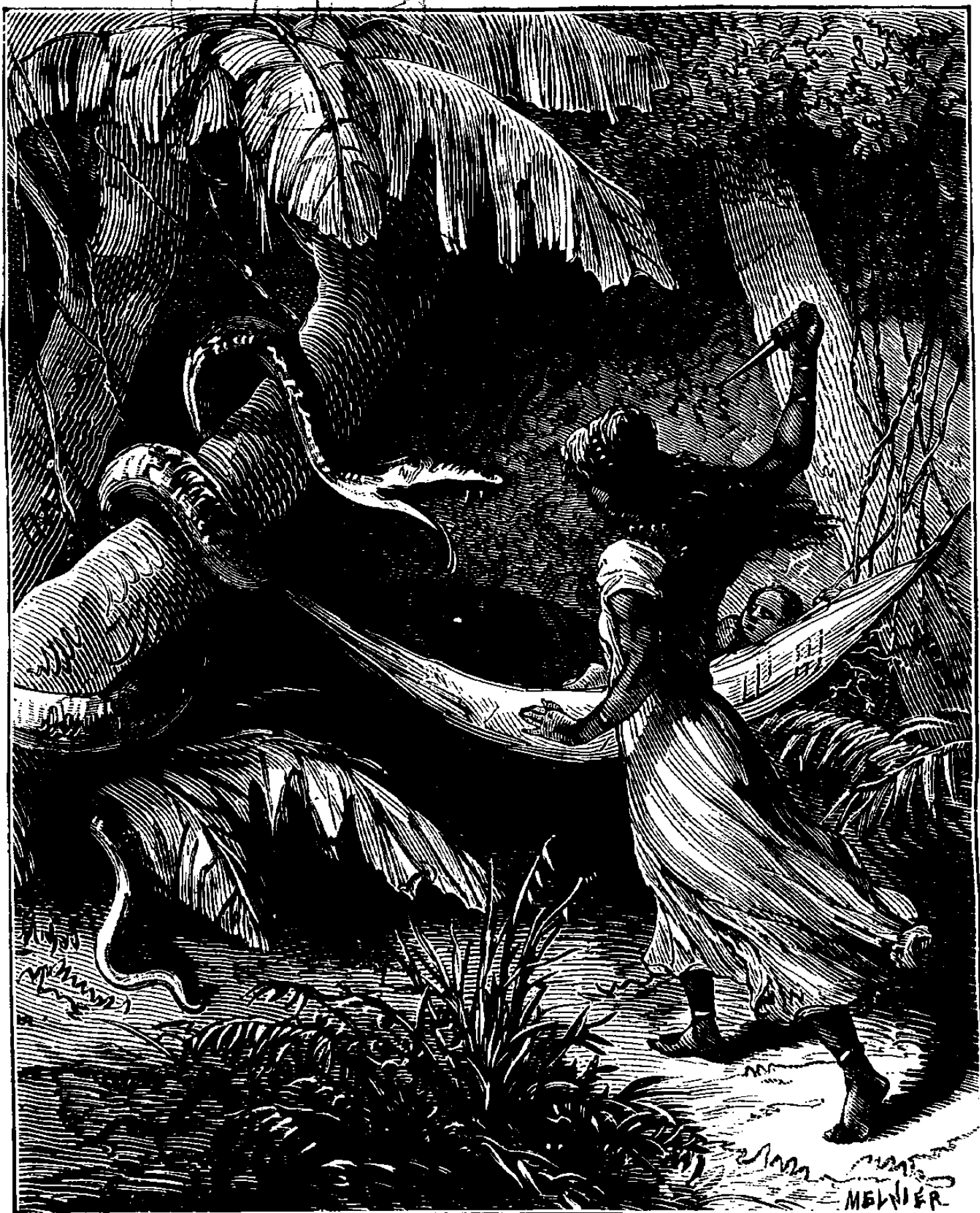
— Bien, mon ami, voilà une philosophie résignée qui fait honneur à vos sentiments chrétiens. Mais, selon vous, nous aurions affaire à des pirates malais qui auraient épargné notre existence pour l'utiliser ?

— Sans doute, capitaine ; je vais plus loin, en déclarant qu'avant d'avoir avalé notre gaffe, comme cela se dit au service, enfin, lorsque le manque de nourriture nous aura mis assez bas pour nous retirer nos forces, les pirates viendront nous enlever, pour nous conduire sur les marchés à esclaves de Holo.

— Je n'osais y croire, mais c'était bien aussi mon opinion. A parler franc, j'avais peur de me tromper. Voilà la raison qui m'a porté à vous demander votre avis, mon pauvre Fenen. J'avoue que je croyais en avoir assez, mais Dieu, paraît-il, en a jugé autrement : inclinons-nous donc devant ses décrets.

Tout à coup, l'attention de nos aventuriers fut attirée par un bruit insolite venant du côté de la rivière. S'étant portés à l'orifice de la caverne, ils aperçurent les pirates qui, après s'être emparés de leur pirogue, descendaient la rivière. Ils étaient cinq à bord, et se servaient des rames, presque avec autant d'aisance que des matelots européens.

— Damnation ! dit Fenen, nous voilà déshonorés à tout jamais ! Nous être laissé enlever notre embarcation, c'est mettre le comble à notre malheur, car, en admettant que nous parvenions jamais à nous échapper d'ici, nos camarades ne nous pardonneront pas l'imprudence d'avoir abandonné notre embarcation sur le rivage, sans garde.



Je me jetai sur le monstre, cherchant à l'atteindre aux yeux.

— C'est pénible, je l'avoue, répondit le capitaine Mertens ; mais il est probable que, le cas échéant, ils en eussent fait autant que nous, pour se préserver de la dent des caïmans.

Ils en étaient là de leur exhibition de repentir, lorsqu'ils aperçurent, à un demi-mille en aval, deux pirogues contenant le reste des pirates, lesquelles quittaient une crique de rochers et rejoignaient ceux qui naviguaient dans leur propre embarcation. Pendant quelques instants, les infortunés prisonniers suivirent d'un regard anxieux la petite flottille, qui se perdit enfin derrière un coude formé par le rivage.

— Ce n'est pas le tout que de jérémier, fit le capitaine Mertens, secouant la torpeur qui avait un instant maîtrisé son courage naturel : il faut chercher à sortir d'ici.

— Soit par la porte, soit par la croisée, ajouta Fenen.

— Non, répondit sans rire le capitaine Mertens, par l'entrée au fond du souterrain, ou enfin par le précipice aux caïmans, car si Dieu défend à l'homme de s'abandonner au désespoir et d'attenter à ses jours, il lui commande au contraire de tout mettre en œuvre pour conserver sa vie ; s'il meurt à la tâche, il n'a du moins rien à se reprocher.

— Si les ladrones, dit Fenen, nous avaient au moins laissé la corde qu'ils nous ont volée à bord et avec laquelle ils ont coupé le pont, peut-être eussions-nous pu, après l'avoir amarrée à un rocher, nous laisser affaler au pied de la falaise.

— Mais non, répondit le capitaine Mertens, ils savaient bien ce qu'ils faisaient en l'emportant, les indignes mécréants !

Alors, l'un et l'autre visitèrent avec un soin tout minutieux l'entrée du fond du souterrain, mais ils ne retirèrent de leurs recherches qu'une nouvelle désillusion. Les pirates avaient roulé contre l'entrée un bloc de rocher du poids de deux quintaux au moins.

Le capitaine Mertens examina si les parois de l'entrée ne seraient pas composées de terre ou de maçonnerie facile à enlever, mais il constata avec un légitime désespoir que l'entrée de la caverne, taillée par la nature dans le roc vif, n'était nullement le fait des hommes.

Or, comme nos aventuriers n'avaient à leur service ni masses, ni barres propres à un travail de sape, il fallut forcément renoncer à l'espérance d'agrandir cette entrée.

De là, ils se rendirent à l'orifice qui donnait sur la rivière et sur le précipice aux caïmans ; mais, après des recherches infructueuses, les malheureux prisonniers reconnurent qu'aucun espoir de reconquérir leur liberté ne leur était laissé.

Découragés, l'un et l'autre se donnèrent cependant une petite compensation en allumant leur pipe, qu'ils fumèrent silencieusement, les yeux tournés vers le bas de la rivière, comme s'ils espéraient que leur bonne étoile enverrait Bill et Richard à leur recherche.

Mille sabords ! disait le capitaine Mertens, si nous avions eu seulement le bon esprit et la prévoyance d'apporter à la caverne les provisions que nous avons bêtement laissées dans notre embarcation ! Mais non, au lieu de nos pauvres estomacs en détresse, ce sont ces mécréants qui vont en profiter en arrivant à leur bord, car je suppose qu'ils s'y rendent actuellement ; or, si le fait est exact, leur proa de course doit se trouver bien près de la côte, attendu que ce n'est pas avec des embarcations aussi légères qu'ils pourraient beaucoup s'avancer en mer.

— C'est aussi mon avis, capitaine, vous savez combien leurs proas de course sont fines marcheuses ; elles naviguent avec un très-faible tirant d'eau, ce qui leur permet d'approcher très-près des côtes, qui sont, paraît-il, assez mal gardées par les croiseurs espagnols, surtout comme celle-ci où nous n'avons pas encore vu paraître le plus petit bâtiment de l'État, depuis trois semaines que nous y sommes établis.

— C'est vraiment pitoyable, fit le brave capitaine Mertens, en baillant d'une oreille à l'autre.

— La fin du jour s'annonce, mon cher Fenen, continua-t-il ; si vous le voulez, nous allons tâcher de dormir : on prétend que le sommeil nourrit. J'avoue que j'ai

hâte d'en juger. Si notre souper n'est pas brillant, nous avons au moins la consolation de dormir sur les lits de nos bourreaux. De la paille de riz vaut ici de la plume ailleurs.

— Vu la dernière nuit que nous avons passée sans fermer l'œil, et la journée sans manger, je crois, capitaine, que nous n'aurons pas besoin d'être bercés.

La réponse que reçut Fenen fut un ronflement à faire concurrence au soufflet de forge, lorsque Saint-Eloi forgeait.

Tout aussi intéressé à la chose que son chef, notre Suédois s'étendit à ses côtés avec une satisfaction qui ne laissait rien à désirer.

Cependant cette nuit, qui s'annonçait si pleine de jouissances pour nos aventuriers affamés, fut troublée par un incident qui mérite bien d'être rapporté ici. Sombre et sans étoiles, elle était bien faite pour rendre lugubre la scène qui allait s'accomplir sous ses ombres.

Vers le milieu de la nuit, Fenen, couché sur le dos, se réveille à demi, ressentant à l'estomac une souffrance intolérable. Sans bien se rendre compte de ce qu'il faisait, il porta la main à sa poitrine. Horreur ! elle s'appuie sur un corps velu, qui le mord cruellement.

Fenen saisit l'animal de sa main de fer, et le colle contre la paroi rocheuse de la caverne. Mais, comme il n'est pas parvenu à le tuer, l'animal se traîne à terre en produisant un bruit extraordinaire et des sifflements capables d'effrayer des hommes moins bien trempés que nos aventuriers.

Le capitaine Mertens, réveillé par le bruit, en demande la raison. En quelques mots, Fenen lui explique la cause de sa fureur.

— Allumons vivement une poignée de paille de riz, afin de nous rendre compte de la nature de cet animal qui vient nous réveiller si inopportunément.

En un tour de main, le capitaine eut allumé sa bougie d'aventure, et leur dégoût fut extrême, en apercevant une énorme chauve-souris, aux ailes d'une envergure de près de 50 centimètres, qui se débattait contre la mort sur le sol de la caverne, en faisant des sauts et des culbutes désordonnés.

Fenen avait des raisons pour empêcher cet animal, tout immonde qu'il fût, de sortir de la caverne ; il se mit en travers de l'orifice et, lorsqu'elle se précipita pour le franchir, d'un vigoureux coup de pied il la repoussa rudement dans l'intérieur. Mais comme ce formidable horion semblait lui avoir rendu les sens plutôt que d'avoir hâté sa mort, voulant en finir avec elle, il saisit son reste de mousquet, puis écrasa la tête hideuse du vampire.

— Oh ! le vilain animal ! fit le capitaine Mertens en le retournant du pied ; jetons-le hors de la caverne, rien que sa vue est capable de me donner le cauchemar.

— Je n'éprouve pas les mêmes sensations, moi, et je déclare au contraire que c'est un don de la Providence, car je pose en fait qu'avant peu vous vous délecterez de ses chairs, qui vous semblent si répugnantes actuellement.

— J'ignore ce que la famine me réserve, Fenen ; après tout, cet affreux animal est peut-être appelé à nous sauver la vie. Vous pouvez avoir raison, et je serais presque disposé à vous faire amende honorable, en déclarant que vous avez été plus sage que moi ; or, comme je veux prendre ma revanche, voici ce que je vous propose :

faisons le quart à tour de rôle. Pendant que l'un de nous dormira, l'autre se mettra à l'affût des chauves-souris qui peuvent encore entrer dans cette caverne avant le lever du jour. C'est vous dire que je ne renonce pas plus que vous à m'en nourrir, en cas d'une famine que je ne prévois que trop.

— C'est convenu, capitaine ; or, comme j'ai déjà fait mon apprentissage dans ce singulier genre de chasse, je puis espérer de nouveaux succès : aussi je vous prie de me laisser commencer le quart jusqu'au jour. Ne vous inquiétez pas de mon isolement, ma pipe me tiendra compagnie, et les cris des bêtes féroces, que vous entendez comme moi, m'empêcheront de dormir.

— Accepté ! mon cher Fenen, fit le capitaine Mertens en s'étendant sur sa paille de riz. Cela ne fait rien, mais, soit dit sans faiblesse, je crois que demain vous me trouverez disposé à faire honneur à votre vampire, car je commence à sentir sérieusement la famine approcher.

Quand bien même Fenen eût été homme à s'endormir en faction, les hurlements des guépards, les ricanements aigus des singes et le cri plaintif des caïmans réveillant les échos d'alentour eussent bien suffi pour le rappeler à ses devoirs.

La forêt qui longeait l'autre rive ne se trouvait, par le fait, éloignée de la falaise que d'environ deux cent cinquante mètres. Cette petite distance, dans le silence de la nuit, permettait à notre homme de distinguer tous les bruits divers qui s'y produisaient.

D'un autre côté, les caïmans du précipice qui s'étendait béant à ses pieds, semblaient être en liesse. Fenen eut assez de courage pour descendre sur l'assise qui avait soutenu l'extrémité des arbres servant de pont. De là, il s'amusa à lancer dans le gouffre des fascines de paille de riz auxquelles il avait préalablement mis le feu.

Ce que notre Norvégien aperçut alors était capable de rendre fou de terreur un homme moins bien trempé que lui.

De monstrueux caïmans à double bande, au nombre de six, étaient réunis au-dessous de lui. Ils occupaient leurs loisirs à déchiqueter le cadavre du Malais que leur avait jeté en pâture le capitaine Mertens, pendant le combat précédent.

Aussitôt que la fascine enflammée fut tombée parmi les sauriens, leur premier mouvement fut de s'en éloigner ; mais l'un d'eux, plus belliqueux que ses congénères, s'étant rapproché de la flamme, au point de se rôtir, jeta un cri formidable, lequel n'avait rien de doux ni de musical ; puis, transporté de rage, il se jeta sur son voisin, qui le reçut par de vigoureux coups de mâchoire et de queue.

Fenen, enhardi par le succès et riant comme un bossu de la fureur des crocodiles, lança dès lors plusieurs brandons qui éclairèrent un combat général. Certes, cette représentation n'eût pas manqué d'amateurs, si elle avait pu être donnée au cirque des Champs-Élysées.

Enfin, les monstrueux sauriens, ayant tardivement reconnu que les uns et les autres n'en pouvaient mais de ces brûlures, prirent le parti de quitter cette place trop chaude et de se jeter dans les eaux de la rivière pour se rafraîchir.

Somme toute de famine, se disait en aparté Fenen en remontant dans la caverne, je me suis tellement amusé que, d'honneur, mon estomac s'en trouve plus à l'aise.

Bientôt le jour commença à poindre, et notre sentinelle dut renoncer à l'espoir de tuer d'autres chauves-souris.

Il est juste d'ajouter que, plus artiste que prévoyant, Fenen, s'étant cru en face d'une scène de l'Apocalypse, ne s'en était occupé que médiocrement.

Après tout, une voix secrète lui disait que, bien que la chasse n'eût pas donné selon ses souhaits, il ne serait pas condamné à l'horrible souffrance de mourir de faim. L'avenir nous dira si notre philosophe avait la seconde vue. Toujours est-il que l'expérience ayant démontré à Fenen que les souffrances de la faim sont quelquefois atténuées par le sommeil, il ne voulait à aucun prix réveiller son excellent chef; il fit mieux, en se couchant à ses côtés, afin de regagner en sommeil ce qu'il avait perdu à étudier les faits et gestes des caïmans.

Vers les dix heures du matin, le capitaine Mertens se réveilla.

— Fenen, mon ami, je meurs de faim, lui dit-il en lui frappant sur l'épaule.

— Monsieur Mertens, mon capitaine, fumez une pipe de notre délicieux tabac de Manille, qui, lui, bien heureusement ne manque pas.

— Hélas! Fenen, l'expérience m'a appris que la pipe, loin d'atténuer les souffrances de la faim, produit au contraire l'effet de l'absinthe sur mon estomac.

— Alors, voulez-vous que j'apprête le vampire qui, hélas! est l'unique menu de nos repas présents et futurs?

— Comment, vous n'en avez pas tué d'autres, cette nuit?

— Mais, non, il ne s'en est point présenté d'autres; or, pour cette raison majeure, je n'ai pu en tuer; mais je vous réitère ma première demande : Faut-il apprêter le vampire?

— Oui, Fenen, je crois que j'aurai le cœur d'en manger.

— A quelle sauce, capitaine?

— Fenen, mon ami, ne faites point le facétieux, croyez-moi : c'est hors de propos quand on a, comme nous, un pied dans la tombe.

— Et rien dans l'estomac depuis quarante-huit heures, capitaine : c'est mourir deux fois.

— Où diable avez-vous pris un caractère aussi insouciant, Fenen? où sont donc cette raideur compassée, ce calme inhérent au caractère norvégien?

— Monsieur Mertens, chaque pays fournit un type, mais chaque homme a son caractère. Je suis le fils d'une Française; eh bien, vous le savez, bon chien chasse de race: je vous le disais hier, je vous le répète aujourd'hui, moi je suis gai, je ne puis donc pas être triste. Je déclare une fois de plus que, dix minutes avant que je meure de faim, vous me verrez encore en vie et disposé à manger et à rire avec l'entrain d'un homme qui va à la noce.

— Si les choses en sont là, je ne chercherai pas à vous fausser le caractère.

— A quelle sauce mangerons-nous notre vampire?

— Au naturel.

Quelques minutes plus tard, par les bons soins de Fenen, le monstrueux mammi-fère nocturne était flambé, puis pendu par le bout de l'une de ses ailes membraneuses au-dessus d'un feu alimenté avec de la paille de riz, ayant servi de coucher aux pirates.

Toute répulsion, tout dégoût mis de côté, c'était un magnifique animal, pesant au moins deux livres. Il avait un seul défaut aux yeux de Fenen, celui d'être maigre ! il promettait par conséquent d'être coriace en diable ; mais notre Norvégien, nous l'avons déjà dit, était philosophe : aussi ajoutait-il en forme de péroration, tout en plaçant son singulier mets sur une pierre plate en guise d'assiette : Ventre affamé n'y regarde pas de si près.

Quelques instants après, Fenen informait son chef qu'il était servi.

L'excellent capitaine Mertens, faisant taire ses sentiments de dégoût, non sans sourciller, mangea la moitié du vampire. Fenen, tout aussi généreux qu'il semblait être facétieux, selon son honnête convive, se réserva les parties honteuses et assurément les moins délicates, telles que la tête, les jambes, le croupion et les ailes. Quant à l'autre moitié du hideux animal, il refusa obstinément d'y toucher.

Son but était de la laisser au capitaine Mertens pour son repas du lendemain.

La fin de la journée se passa sans de notables changements dans la position de nos deux malheureux explorateurs. Le soir arrivé, le capitaine Mertens commença la garde. Il devait la faire jusqu'à minuit.

Les chauves-souris, sans doute mieux avisées, ne vinrent pas se faire tuer.

Plus positif que Fenen, le capitaine Mertens ne crut pas devoir passer son temps à jeter des brandons aux caïmans du précipice. C'était déjà trop pour lui deles entendre hurler et folâtrer à ses pieds. Il se contenta de fumer et de songer au vilain côté de la position où ils se trouvaient.

Le lendemain, dans l'après-midi, nos aventuriers virent enfin briller une lueur d'espérance. Une pirogue, montée par quatre Tagals, descendait la rivière avec des précautions qui semblaient dictées par la prudence.

Il était facile de s'apercevoir qu'ils allaient en découverte, car deux d'entre eux, armés de mousquets, se tenaient à l'avant, en explorant minutieusement les environs, tandis que les deux autres pagaient l'embarcation.

Aussitôt qu'ils furent arrivés en face de la caverne, Fenen les héla dans leur langue, les priant de leur prêter secours et assistance.

Il eut beau leur crier que les pirates malais les avaient murés dans cette caverne, qu'ils mouraient de faim et qu'ils n'avaient mangé que la tête, le croupion et les ailes d'une chauve-souris depuis quatre jours : les défiants Tagals répondirent qu'ils n'étaient point dupes de ces mensonges, qu'ils les reconnaissaient eux-mêmes pour les pirates maudits qui avaient enlevé tout récemment une jeune fille de leur village, mais que leur rapt serait avant peu puni, et qu'ils pouvaient s'attendre à être garrottés jusqu'au dernier.

Puis, après leur avoir envoyé plusieurs coups de fusil, qui n'atteignirent que les roches de la falaise, ils remontèrent la rivière à toutes voiles et force de pagaies.

Le sort en était jeté : les aventuriers, abandonnés de Dieu et de leurs camarades, couraient bien le risque de mourir d'inanition dans cette caverne sans issue.

Effectivement, le cinquième jour, vers le soir, le capitaine Mertens, qui semblait beaucoup plus robuste que Fenen, s'affaissa sur lui-même, sans qu'il lu

fût possible de se remettre debout. Fenen résista encore jusqu'au lendemain midi.

Aux environs de dix heures du matin, ils entendirent la détonation d'un coup de feu retentir sur la rivière ; une balle vint même ricocher tout près d'eux.

Fenen, conservant encore une lueur d'espoir, se traîna comme il put sur le ventre, à l'entrée de la caverne donnant sur la rivière, et aperçut avec une immense satisfaction les pirates qui, au nombre d'une quinzaine répartis dans deux grandes proas, examinaient avec attention le résultat produit dans la caverne par l'annonce de leur présence. Les Malais, ayant dès lors constaté que les deux infidèles étaient assez réduits par la faim pour n'être plus autant à craindre que le jour de leur première visite, firent leur débarquement dans une crique voisine.

Quelques instants après, ils étaient arrivés à l'ouverture du fond du souterrain. Armés de leviers, ils se mirent dès lors à l'œuvre pour déranger le rocher qui la masquait.

— Enfin, les voilà ! capitaine, prenons patience, nous ne mourrons pas de faim : ce sera désormais l'affaire d'un instant.

— Fenen, moi qui ai été prisonnier des Malais, je puis en parler avec connaissance de cause : eh bien, je préférerais encore mourir ici plutôt que de retourner une seconde fois en esclavage, sachant surtout le sort misérable qui m'attend chez ces mécréants.

— Vous ne comptez donc plus sur la Providence, capitaine, ainsi que sur les éventualités qui peuvent se présenter avant que nous soyons arrivés en Malaisie ? Selon moi, le dernier mot de l'énigme n'est pas dit, et j'espère que nous échapperons encore des griffes de ces tigres à face humaine.

— Que Dieu vous exauce, mon cher Fenen. Mais il me semble entendre des pas dans le souterrain.

— Effectivement, les voilà qui approchent ; il faut nous entendre sur ce que nous allons faire, car nous pouvons être séparés l'un de l'autre.

— Une seule chose, mon ami ; nous laisser emmener sans résistance, feindre la résignation et l'abattement, ce qui nous sera facile, et saisir l'occasion de nous sauver si elle se présente. Serrons-nous la main avant qu'on nous la serre de façon à nous interdire cette dernière marque d'affection.

A peine ces dernières paroles étaient-elles échangées que les pirates paraissaient devant eux. Après les avoir considérés attentivement, le chef, se retournant vers les siens, leur dit en langage malais :

— Il faut que les chiens d'infidèles aient la vie chevillée dans le corps, pour avoir aussi bien résisté au manque de vivres. Par Mahomet ! je m'attendais à les voir plus bas que cela. Toutefois, soyez prudents, et n'oubliez pas le saut périlleux que ce buffle fit faire à Souto dans le précipice aux caïmans, lors de notre première visite à ces démons. Voyons, alerte ! garrottez-les des pieds et des mains.

A cet ordre, les plus solides de la bande des pirates se précipitèrent sur eux et leur eurent vite attaché pieds et poings.

— Maintenant, continua le chef des bandits, ce n'est pas le tout, il faut amener au-dessous de la caverne une proa, pour les descendre dedans au moyen des cordes

que nous avons apportées, car il serait téméraire d'essayer de leur faire gagner les embarcations par l'autre côté de la falaise, chemin praticable seulement pour nous et les bêtes féroces de la contrée.

— Mais si nous leur déliions bras et jambes ! fit un pirate : peut-être pourraient-ils passer comme nous ; au milieu de notre bande, il n'y a pas à craindre qu'ils ne fuient, ils sont trop faibles pour essayer.

— Leur état de faiblesse, répondit le chef, les rend aussi incapables de faire ce trajet sur leurs jambes que sur la tête ; donc, il n'y faut pas songer.

— Et si la corde vient à se rompre sous le poids de celui-là qui ressemble tant à un buffle, fit un autre en désignant le capitaine Mertens, nous en serons au moins pour une perte de cent piastres.

— J'ai fait essayer la corde à bord de la grande proa de course, avant le départ. Amarrée à une vergue, le pilote s'y est suspendu, et elle a bien résisté.

— Mais il faut reconnaître, répondit un autre bandit, que le buffle en question pèse bien le double du poids du pilote.

— Eh ! bien, tant pis, répondit le chef : si la corde casse, il le sentira bien ; à quoi bon tant de simagrées pour deux semblables brutes de chrétiens ? Allons, apportez toujours la corde, et que l'on commence par l'autre, qui me paraît moins lourd ; si elle résiste pour celui-ci, il est bien probable qu'elle résistera pour l'autre.

Si nos infortunés aventuriers avaient un seul instant douté du sort qui les attendait, cette conversation était assurément bien faite pour les fixer sur ce point scabreux.

Alors on commença à attacher le grelin autour des épaules de Fenén. Pendant cette opération, le capitaine Mertens, qui comprenait et parlait assez bien le malais, se livrait à des réflexions qui, certes, n'étaient pas gaies du tout.

Cependant une chose le consolait, c'était la pensée que, si la corde cassait, il tomberait sur la tête des Malais chargés de le recevoir dans la proa. Son poids aidant, il espérait bien en écraser trois ou quatre.

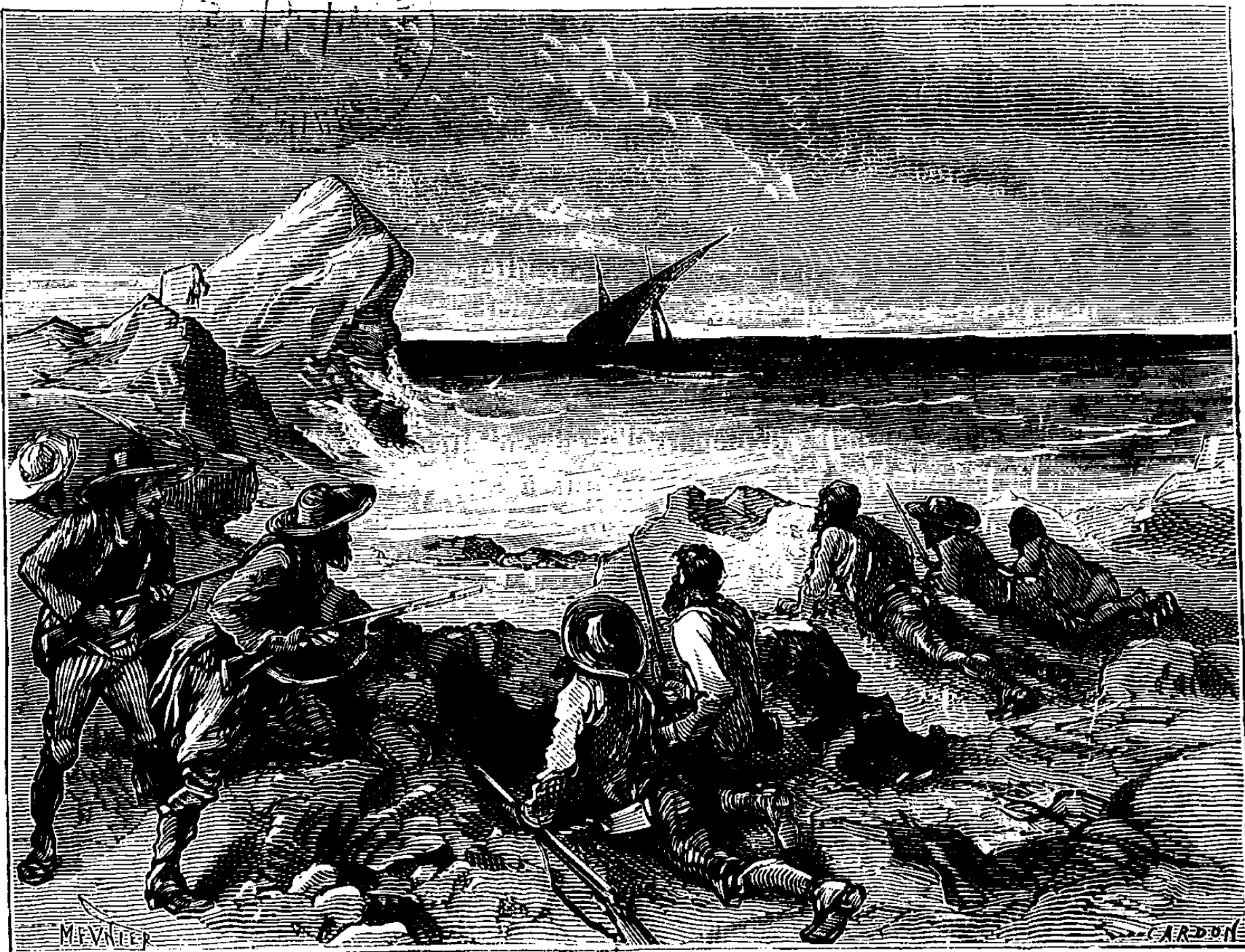
Enfin Fenén est sur le bord du gouffre : notre pauvre philosophe est très-pâle. Cette pâleur est plutôt le fait de l'appréhension du voyage aérien et dangereux qu'il va faire, que celui de la souffrance de la faim, qu'il ne ressent sans doute plus dans ce moment critique.

Au moment où, lancé dans le vide, la tête du jovial matelot se trouvait à la hauteur du sol de la caverne :

— Adieu, capitaine ! je descends dans la tombe, priez pour mon salut éternel, dit-il, en grimaçant un sourire qu'il chercha en vain à rendre semi-gai.

— Adieu ! mon pauvre camarade, répondit M. Mertens ; quoique votre sourire soit bien piteux et guère de bon aloi, ayez confiance en Dieu.

Immédiatement, Fenén commença sa descente au tombeau. De l'intérieur de la caverne, les pirates s'arc-boutant des pieds aux anfractuosités des rochers résistèrent assez bien pendant quelques instants ; mais un d'eux ayant cédé, par suite de cette diminution de résistance, il arriva un moment où le contact de la corde contre le roc fut tellement violent, que des étincelles de feu jaillirent dans l'espace. Heureusement,



Dans cette position nos aventuriers attendirent l'ennemi.

les bandits s'étant raidis, ils purent arrêter le mouvement de la descente, il n'y eut pas d'accident à déplorer. Fenen arriva donc dans sa pirogue sain et sauf.

Leur chef, témoin de l'incident, reconnaissant qu'ils n'étaient pas assez nombreux pour opérer la descente du buffle, plus lourd encore que Fenen, se pencha sur l'orifice de la caverne et héla les hommes de l'embarcation, ordonnant que deux d'entre eux vinssent les rejoindre, pour prêter leur concours à la descente du second prisonnier. Un quart d'heure après, ils y étaient arrivés.

Aussitôt commencèrent les préliminaires du voyage aérien du capitaine Mertens. Afin d'éviter le frottement de l'amarre sur l'arête de l'orifice, le chef y fit établir un des leviers qui avaient servi à débarrasser l'entrée du souterrain.

Après qu'il eut été solidement fixé dans les anfractuosités rocheuses de la caverne, la descente s'opéra heureusement, sans que le capitaine Mertens pût avoir la satisfaction d'écraser trois pirates en s'écrasant lui-même.

Bien que leur horizon se montrât nébuleux en diable, nos deux aventuriers, en se voyant réunis sains et saufs, échangèrent quelques paroles où la satisfaction se manifestait ouvertement.

Une demi-heure après, ayant contourné la falaise, les pirates ralliaient leurs embarcations et mettaient immédiatement à la voile pour le bas de la rivière.

Naturellement, la plus urgente nécessité qu'éprouvaient nos explorateurs était la faim, aussi leur premier mouvement fut-il de demander à manger. Le capitaine Mertens le fit par signe, car la prudence lui faisait une loi de cacher ses connaissances de la langue malaise. Immédiatement, on leur délia un bras, tandis que l'autre restait solidement attaché derrière le dos, puis on leur donna à chacun deux épis de maïs à grignoter.

Le mets était modeste, et le repas frugal en lui-même pour des affamés, mais il n'en fut pas moins le bienvenu. Après les avoir littéralement dévorés, ils en demandèrent d'autres; mais le chef des pirates, homme prudent s'il en fut quand il s'agissait de sauvegarder l'existence de ses esclaves, refusa, promettant une seconde pitance un peu plus tard.

A deux milles de leur point de départ, l'un des pirates ayant fait remarquer au chef un bouquet de bananiers et de mangliers qui, à une petite distance dans la forêt, ployaient sous leur fardeau de fruits, il ordonna d'atterrir et donna vingt minutes à chacun d'eux, laps de temps qu'ils devaient employer à faire leur provision.

Lui seul, ayant à la main le pistolet du capitaine Mertens, resta à bord avec le pilote de l'autre embarcation, pour garder les deux prisonniers.

La clairière où s'élevait ce bouquet d'arbres fruitiers avait une circonférence de cinq cents mètres environ; c'était un terrain conquis par le secours du feu sur la forêt.

Dans ces contrées tropicales, on opère ainsi pour disputer un champ à la puissance de la végétation qui envahit tout.

Quelques restes de cases abandonnées étalaient leurs ruines au centre de la clairière. Des plantes parasites les couvraient presque entièrement de leur ramure inextricable. A côté de chacune d'elles se déployait un jardin. Là croissaient, pleins de vigueur, les beaux arbres à fruits des tropiques; c'étaient des cocotiers, des bananiers, des muscadiers, des girofliers, des poivriers rouges, et tant d'autres essences qu'il serait trop long d'énumérer ici.

— Ces lâches Tagals, à peine dignes d'être nos esclaves, dit le chef, s'adressant au pilote, n'ont pas, paraît-il, encore osé venir relever les ruines de leur village.

— Je suis loin de trouver qu'ils tort, après la frottée que nous leur avons administrée il y a quelques années. Je pense que tu n'as eu garde de l'oublier toi-même, car c'est dans cette affaire qu'un de tes enfants fut fait prisonnier, malgré tous nos efforts, et périt par le supplice de la garrotte à Manille.

— Eh! non, je n'ai pas oublié un si grand chagrin; aussi, quand je reviens visiter cette contrée, ai-je toujours la rage au cœur et, si je le pouvais, j'aimerais à me baigner dans le sang de ces Tagals si bien faits pour supporter le joug des Espagnols. Enfin, ne parlons plus de choses aussi douloureuses. Je suis fâché même que tu m'aies rappelé un souvenir aussi triste.

Les vingt minutes accordées par le chef des pirates étant écoulées, il monta sur la cabane qui surmontait l'arrière de sa proa et fit entendre un son prolongé, au moyen d'une conque marine. Cinq minutes après, tous les pirates arrivaient à

bord, ployant sous une charge de fruits, parmi lesquels on remarquait de beaux ananas aux reflets d'or.

Un des pirates avait tué un serpent boa qui mesurait bien deux mètres cinquante. Il paraît que c'était un gibier fort estimé parmi ces bandits, car plus d'un proposa à l'heureux chasseur d'échanger une part de ces fruits contre un morceau de serpent, transaction à laquelle il consentit, à la satisfaction générale des amateurs de ce nouveau genre d'anguille à la tartare.

Le chef pirate ayant compté les hommes et constaté qu'il n'en manquait pas à l'appel, ordonna qu'on se mît en route. Le chasseur de serpents faisait partie de l'équipage de la proa, dans laquelle le capitaine Mertens et son compagnon d'aventures avaient été embarqués. Cette proa, étant plus grande et mieux grée que l'autre, était commandée par le chef des forbans en personne.

Ce dernier, interpellant le chasseur, lui demanda comment il était parvenu en si peu de temps à s'emparer du reptile dangereux.

Alors le pirate s'exprima en ces termes :

— Au moment où je me disposais à entrer dans une case en ruine, j'aperçus ce boa, lequel, enroulé au poteau qui avait soutenu le toit de la case, commença aussitôt à balancer la tête par mouvements uniformes, tout en me dardant de ses yeux de basilic.

Par moments, il ouvrait la gueule en faisant mouvoir ses crochets ; or, comme vous aviez défendu que, dans aucun cas, des coups de mousquet fussent tirés, ne pouvant sans danger l'attaquer à la hache, je m'éloignai promptement de quelques pas, sans perdre de vue le reptile, puis je fis une zagaie bien tranchante de la pointe, avec une perche qui avait servi à entourer le jardin de la case.

Ainsi armé, je reviens vers mon boa. Mais pendant que j'effilais ma javeline, sans bruit, il s'était déroulé de la solive et avait changé de position. A peine avais-je fait quelques pas dans le jardin, que je le vis blotti au milieu d'un fourré composé de palétuviers et de poivriers rouges.

Devinant sans doute mes mauvaises intentions à son endroit, dès qu'il me vit avancer vers lui, armé de ma javeline, relevant la tête, il commença à la balancer avec la même insistance qu'au début de l'action, tout en ouvrant sa large gueule et me menaçant de ses crochets.

Profitant de la position, je lui lançai mon épieu de toutes mes forces dans la gorge ; il y entra profondément et y resta fixé.

Presque aussitôt le monstre, se déroulant en anneaux tortueux, commença à faucher dans le fourré avec tant de vigueur, que les arbrisseaux, les branches et les feuilles volaient en lambeaux autour de nous.

Malgré cela, baigné dans son sang, il ne pouvait parvenir à se dégager de la javeline toujours fortement fixée dans sa gorge. Enfin, m'apercevant que ses mouvements avaient beaucoup perdu de leur vigueur, je saisis la javeline d'une main, puis, de l'autre, je lui assénai sur la tête un vigoureux coup de hache qui lui entama la cervelle. Ce coup heureux fut suivi de plusieurs autres, qui eurent pour effet de l'achever complètement, mais, dans une de ses convulsions, il eut encore assez de force pour me saisir une jambe. Je sentais à ses étreintes qu'il y mettait toute la

bonne volonté possible. En vain, je cherchai à me dégager de la main qui me restait libre. Je fus obligé de trancher, au moyen de mon poignard, un de ses anneaux. C'est ainsi que je pus venir à bout de lui.

— C'est bien, fit le chef des forbans, tu as été brave et adroit, c'est ainsi que je voudrais vous voir tous. Mais il faut être juste, et avouer que tu es un de mes plus anciens compagnons de périls, déjà fait à toute espèce de combats. Rude aujourd'hui, calme demain comme la mer, notre champ d'exploitation, c'est ainsi que doit être un Malais pirate.

Les embarcations des écumeurs, poussées par une brise ronde bien soutenue, eurent bien vite atteint l'embouchure de la rivière. Leur tirant d'eau, très-restreint, leur permit de suivre parallèlement la côte, sans être obligés de franchir la barre, réputée assez difficile par certains vents. Les deux proas malaises, habilement gouvernées, passaient entre les rochers et les écueils de la côte avec un bonheur insolent.

A l'arrière et à l'avant étaient placés des pilotes qui, armés d'une longue pagaie, gouvernaient avec une assurance digne de ces enfants de la mer, que rien n'émeut, rien n'effraie.

Une embarcation montée par des matelots européens y eût vingt fois sombré. Quand le pilote de l'avant, monté sur un banc plus élevé que la lisse, apercevait, soit un écueil de corail à fleur d'eau, soit un rocher masquant la route, il criait au pilote de l'arrière, selon la position de l'obstacle : Porte à droite ! ou : Porte à gauche !

Lui-même, avec sa pagaie, modifiait, au besoin, la route de l'embarcation, qui, bien voilée et poussée par une brise excellente, marchait alors avec une vitesse vertigineuse.

Les Malais ne se servent jamais de lest pour donner plus d'assise à leur embarcation. Ils y obviennent par le poids de leur corps, qu'ils savent habilement répartir, selon les besoins de la navigation et la force du coup de vent à combattre.

S'ils échouent dans leurs manœuvres et que leur proa chavire, ainsi que de vrais marsouins, on les voit bondir sur la lame avec assurance, relever leur embarcation et, cinq minutes après l'accident, elle continue sa route de plus belle.

Enfin, un peu après le coucher du soleil, les deux proas, après avoir navigué de conserve, doubleraient une passe parallèle à la côte qui séparait une longue chaîne de rochers, s'étendant de l'est à l'ouest. A peine avaient-ils doublé cette entrée, qu'un pirate, jusqu'alors caché en observation sur une éminence de rochers, les interpella, leur demandant si l'expédition avait été fructueuse. Alors, se tournant vers lui :

— Nous les tenons tous les deux, répondit le chef des pirates.

Puis, embouchant sa conque marine, il en tira un son prolongé. Quelques instants après, plusieurs Malais sortirent de la forêt et se présentèrent sur le rivage.

— Apprêtez-vous à conduire ces deux chrétiens à la hutte des esclaves ! fit-il.

Aussitôt que les embarcations eurent atterri, les forbans se jetèrent à l'eau et, avec moins de cérémonies que s'il se fût agi d'un ballot de vieilles voiles, enlevèrent nos deux prisonniers et les conduisirent à la hutte. Inutile d'ajouter que c'était un lieu de sûreté où, jour et nuit, les esclaves étaient gardés à vue par des sentinelles.

Au premier coup d'œil que nos aventuriers donnèrent dans leur nouvelle demeure, ils reconnurent bientôt qu'à moins d'un secours providentiel tout espoir de fuite leur était désormais ravi.

Cette hutte, large de cinq mètres sur les quatre faces, avait été construite avec des troncs d'arbres de forte dimension, profondément enfoncés en terre. Le toit était établi avec d'énormes poutres fixées aux troncs d'arbres formant les parois au moyen de boulons solidement rivés à leur extrémité.

Nos aventuriers trouvèrent dans la hutte-prison deux esclaves, une métisse paraissant âgée de trente ans, et une toute jeune fille tagale, parfaitement la même dont le vieillard, chef du village du haut de la rivière, leur avait parlé.

La première paraissait assez résignée à son sort, mais il n'en était pas ainsi de l'autre captive, qui leur dit être fiancée à un jeune homme de son village et désolée de cette séparation douloureuse.

A peine nos aventuriers avaient-ils reçu les confidences de la jeune fille désolée, qu'un des pirates, sans doute le cuisinier de la troupe, escorté par quatre hommes armés de kriss, leur apportait une gamelle en bois remplie de riz cuit à l'eau. Mais les cuillers brillaient par leur absence.

Comme en pareil cas, c'est-à-dire pour des affamés, cet outil n'est pas indispensable; mettant toute convenance de côté, Mertens et Fenen imitèrent leur convive la métisse, en formant des boulettes de riz dans le creux de leur main, et les absorbant ensuite avec un entrain merveilleux.

Quant à la jeune fille tagale, affaissée sous le poids de son chagrin, elle ne voulut pas toucher aux aliments.

Abandonnons un instant nos aventuriers à leur malheureux sort, pour donner un rapide coup d'œil sur le campement.

Il eût été difficile de trouver un lieu mieux approprié pour cacher des pirates et leurs méfaits.

La crique, moins une ouverture de huit mètres de largeur pratiquée par dame Nature, était complètement entourée d'une ceinture de rochers. La partie la plus basse s'élevait encore à douze mètres de hauteur au-dessus du niveau, à marée haute. Aussi, par les plus mauvais temps, les eaux de la crique étaient-elles calmes comme celles d'un lac.

Quant à la profondeur de la passe, à marée basse, le bâtiment des pirates pouvait la franchir sans que sa quille touchât au fond.

Complètement démâté, il était mouillé à l'accord de la plus haute chaîne de rochers. C'était une mesure de précaution, dans le but de mieux cacher leur présence aux croiseurs.

La coupe fine de ce bâtiment devait lui donner une marche supérieure à celle de la plupart des voiliers européens, surtout ceux du commerce.

Pour combler le bien-être de ces élus du diable, les bas-fonds de la crique contenaient des holothuries qui aidaient encore à leur nourriture.

Aussi bons plongeurs que bons marins, nos pirates faisaient cette pêche comme passe-temps, ou en guise de bains fortifiants.

A cet effet, une de leurs embarcations contenant six plongeurs était mouillée sur

la partie de la crique où la plus grande abondance d'holothuries avait été signalée par les plus habiles plongeurs.

Aussitôt la pirogue ancrée, chacun d'eux faisait sa toilette de pêche, consistant en une corde qui leur ceignait les reins. Dans cette ceinture, ils passent un couteau à double tranchant, arme destinée à combattre au besoin les requins, cette nouvelle espèce de pirates qui, paraît-il, n'avaient aucune sorte d'égards pour leurs congénaires.

Dès qu'ils étaient armés, tous ensemble, par mesure de prudence, ayant pour but de se prêter mutuellement secours en cas d'attaque, plongeaient dans l'empire de Neptune, avec une remarquable assurance.

A première vue, on s'apercevait que là ces enfants de la mer se trouvaient chez eux.

La couche d'eau étant relativement minime, les plongeurs restaient peu de temps dans leurs excursions sous-marines. Au bout d'une minute ou deux au plus, ils remontaient à la surface de l'eau, tenant serrés dans chaque main deux ou trois holothuries, qu'ils jetaient au fond de l'embarcation ; puis, après avoir humé une nouvelle provision d'air, ils plongeaient et replongeaient encore.

L'holothurie, appelé tripan par les Malais, est un mollusque mou, sans vertèbres, ayant un cœur et des vaisseaux ; il a environ six pouces de longueur sur trois de diamètre.

Il est de forme cylindrique, et, à l'intérieur, on ne distingue aucun organe. Ce mollusque s'attache au fond de la mer, mais, comme il est très-lent dans ses mouvements, un plongeur habitué dans ce genre de pêche le saisit et l'arrache avec assez de facilité.

La pêche terminée, on les éventrait au moyen d'un couteau, pour les débarrasser de leurs intestins et du sable qu'ils contenaient. Après cette opération, on les fumait sur des claies, puis on les empilait dans des barriques où, avec quelque soin, ils se gardaient assez bien pendant deux ou trois mois.

Les Chinois sont fort amateurs de ce mollusque. Quoique peu appétissant, il est très-estimé sur les marchés de l'Océanie, où l'on compte beaucoup de citoyens de l'empire du Milieu.

Actuellement, il nous faut abandonner le campement des pirates pour nous rendre à celui de nos vieilles connaissances Bill et Richard.

Quarante-huit heures après le départ de leurs compagnons, nos aventuriers, restés au campement, se montraient d'autant plus inquiets de l'absence du capitaine Mertens et de son matelot, que la tempête, seule, aurait pu motiver ainsi leur absence. Mais comme le temps avait été constamment beau, ils n'avaient pu l'attribuer qu'à un accident plus ou moins grave.

Dès lors, sans plus tarder, Bill, Richard et Burter se décidèrent à prendre la mer pour se jeter à la recherche de leurs compagnons.

D'abord, il avait été arrêté que les deux femmes resteraient au campement pour surveiller leur trincadour, et que les aventuriers, accompagnés de Pluton, sur le nez duquel on comptait beaucoup dans cette critique circonstance, partiraient dans l'embarcation de Richard.

Mais Jenny, avec laquelle il fallait compter à l'occasion, déclara qu'elle ne resterait pas au campement, exposée, sans défense, à être dévorée par les bêtes féroces ou peut-être bien, chose pire encore, à être enlevée par les pirates.

Elle appuya sa résolution de si bonnes raisons, touchant cette dernière alternative, que Maria, la femme de Burter, entra complètement dans ses vues.

Or, puisqu'il est si reçu que, ce que femme veut, Dieu le veut, nos aventuriers, s'inclinant devant le proverbe, résolurent de partir tous avec leur trincadour, à la recherche de leurs amis communs.

Bill et sa femme, qui professaient pour le capitaine Mertens une sincère et vieille affection, se montrèrent particulièrement inquiets de son absence prolongée ; aussi le troisième jour après le départ de leurs compagnons, après avoir embarqué leur matériel, ils appareillaient dès l'aube.

Leur but étant, avant tout, de visiter les points de la côte où le capitaine Mertens et Fenen auraient pu s'arrêter et laisser des traces de leur passage, il fut résolu que Burter, sa femme et Pluton longeraient la côte dans l'embarcation du trincadour, tandis que Richard, Bill et sa femme, afin d'éviter les écueils, se tiendraient un peu plus au large avec le trincadour et navigueraient de conserve avec la pirogue.

Le vent était excellent et le temps magnifique. Par moment, lorsqu'il se présentait sur leur route une crique susceptible d'avoir abrité leurs compagnons, ils héraient les échos de toute la force de leurs poumons, et Pluton lui-même, en chien intelligent, devinant parfaitement le but de ces cris, donnait de la voix avec plus de vigueur que jamais.

Enfin, ils arrivèrent à l'embouchure de la rivière que le capitaine Mertens et son compagnon avaient remontée, et, finalement, où ils avaient été faits prisonniers.

En longeant un rocher qui s'étendait sur la droite, ils aperçurent, empreints sur le sable, des pas qui, par leur belle venue, appelèrent leur attention et leurs souvenirs.

Burter débarqua sur le rivage, et, après avoir minutieusement examiné ces traces, il constata avec joie qu'elles étaient bien celles du géant recherché.

Les pas se prolongeaient le long de la falaise, jusqu'à un quart de mille environ, puis, coupés par un marais peu praticable, ils se rapprochaient du bord de la rivière, où ils disparaissaient complètement.

Évidemment, c'était là une preuve matérielle de la belle venue des pieds et du débarquement du capitaine Mertens sur cette plage, et le prolongement de leur trace jusqu'au marais seulement indiquait qu'après s'être embarqués, les deux aventuriers avaient dû remonter cette rivière.

Bill et Burter étaient convenus au départ que, dans le cas où ce dernier reconnaîtrait des vestiges de la présence de leurs compagnons, si l'embarcation se trouvait trop éloignée du trincadour pour que la voix pût être entendue, le drapeau danois serait hissé au bout de la vergue de la pirogue.

Le signal réussit parfaitement. Bill l'ayant aperçu, le trincadour fit immédiatement voile pour l'embouchure de la rivière, et, à son tour, Richard constata, dès qu'il eut

mis les pieds sur la grève, que des empreintes aussi luxuriantes ne pouvaient appartenir qu'au capitaine Mertens ou à un Titan.

Après avoir amarré la pirogue à l'arrière du bâtiment, nos aventuriers, pleins d'espérance, continuèrent leur route vers le haut de la rivière, assez profonde pour leur permettre de la remonter sans danger.

De temps à autre, Richard, en marin prudent et expérimenté, lançait la sonde, afin de bien juger de l'épaisseur de la couche d'eau qui les supportait. Quant à Bill, il passait sa colère sur les caïmans.

Lorsqu'il en apercevait un qui, avec sa monstrueuse gueule ouverte pour y saisir des mouches, se laissait dériver avec le courant, il lui envoyait une balle et ajoutait :

— Avale cela en guise de dessert, monstre qui peut-être as déjà avalé mon pauvre capitaine !

Enfin nos aventuriers passent à ranger la falaise où est située la fameuse caverne des pirates. Richard fait remarquer la corde de jones fixée à une racine d'arbre où, l'on s'en souvient, le capitaine Mertens et Fenen avaient amarré leur pirogue, avant de s'aventurer dans le chemin qui conduit au repaire.

Ils descendirent à terre et découvrirent de nouveau, sur le bord du rivage, les traces gigantesques du capitaine recherché et, de plus, l'empreinte sur la vase de l'étrave de deux embarcations, l'une plus grande que l'autre.

La première, ils le constatèrent, était une pirogue étrangère ; la seconde, celle du capitaine Mertens. La trace laissée sur la vase par cette dernière semblait remonter la rivière après s'être arrêtée à l'accord de la falaise.

Au comble de la joie, nos explorateurs la gravirent et se trouvèrent bientôt plantés sur les bords du précipice aux caïmans, et en face de l'ouverture de la caverne connue.

Le sol était encore piétiné et bouleversé sur la plate-forme qui avait supporté les deux arbres servant de pont.

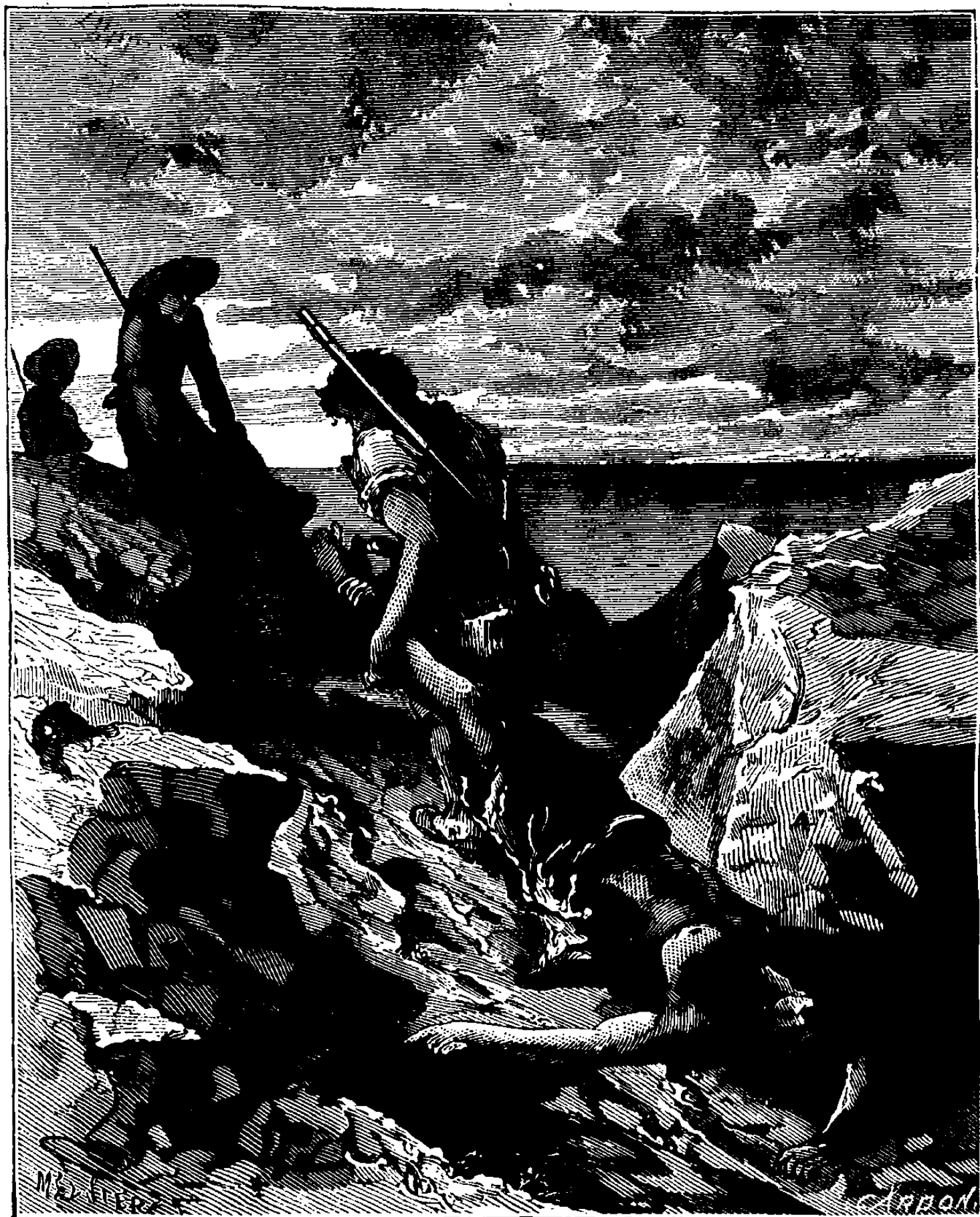
Poussant plus loin leurs recherches, nos explorateurs découvrirent des traces de sang répandues sur la terre. On s'en souvient, c'était celui du pirate tué par le capitaine Mertens, lorsque, aidé de ses compagnons, il jetait les arbres dans le précipice, pour couper la retraite aux prisonniers.

Plus de doute pour les explorateurs, un combat avait eu lieu là, et ce sang était peut-être celui de leurs camarades. Telles furent les douloureuses appréhensions qui, dès lors, assaillirent leur esprit.

— Il faut que je visite cette caverne, dit Richard avec résolution.

— Vous n'y songez pas, fit Bill. Non-seulement la coupure qui nous barre le passage se prolonge éternellement dans la montagne, mais encore elle est assez large pour que vous n'ayez nulle prétention, je suppose, de la franchir, soit à pieds joints, soit autrement ?

— Certes, non, je ne la franchirai pas ainsi ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que je la franchirai d'une autre façon. Il est un proverbe qui dit : Vouloir c'est pouvoir ; j'y ajoute, moi : Ce que Breton veut, Breton fait.



Alors nos croques-morts attelés aux jambes des pirates,

— Ce disant, notre entêté descendit la falaise, sauta à bord, et reparut bientôt muni d'un étai en bon filin.

Ayant fixé à l'un de ses bouts une poulie double et, adroit et expérimenté comme le sont les marins, après avoir formé un double nœud coulant au moyen de ses deux poulies, il descendit son filin dans le précipice, passa ce nœud autour de la cime de l'un des arbres, et les aventuriers s'étant tous mis à l'œuvre, le pont était rétabli au bout d'une heure à peine.

Le vacarme nécessité par l'établissement du pont avait, paraît-il, donné à réfléchir aux hôtes du précipice, car, à peine nos aventuriers avaient-ils commencé le halage de l'arbre, que deux affreux caïmans déguerpissaient pour se précipiter à la rivière par la coupure qui y donnait accès.

Richard n'avait pas cru nécessaire d'établir les deux arbres. Quand un marin ose

faire des entrechats sur une vergue de perroquet, à plus forte raison il lui est facile de marcher sur un tronc d'arbre, traversât-il un précipice hanté par le diable en personne.

Seulement, comme mesure de précaution, avant de s'y aventurer, Richard s'amarra le filin autour du corps, avec recommandation expresse à ses compagnons, en cas de faux pas, de ne pas l'abandonner en pâture aux hôtes de ce précipice.

Dix minutes après, Richard était dans la caverne, où, d'instinct, Pluton l'avait suivi. Quelques instants plus tard, Bill l'y rejoignait.

Aussitôt Pluton se mit à flairer le sol, et jeta aux échos des aboiements plaintifs. De leur côté, les deux aventuriers, déjà fixés par l'instinct du fidèle animal, purent se rendre à l'évidence et déclarer non-seulement que leurs compagnons avaient séjourné dans cette caverne, mais encore qu'un combat y avait été livré.

Ici, ils reconnurent des lambeaux de vêtements ayant appartenu à leurs compagnons ; là, c'étaient des morceaux de la crosse de l'arme de l'un d'eux ; plus loin, du sang coagulé qui maculait le sol et les parois de la caverne, ou encore des lambeaux de vêtements et de cheveux drus et noirs qui n'avaient pu appartenir qu'à des Malais.

Oh ! effarement de l'horrible ! comme dirait le Maître.

Dès lors, de bien tristes réflexions vinrent assaillir la pensée des aventuriers, car il devenait désormais trop évident que le capitaine Mertens et Fenen avaient soutenu un combat dans cette caverne.

Tout portait à croire que s'ils n'étaient pas rentrés au campement, c'est qu'ils avaient été vaincus, et, en cela, suivant les destins les plus faibles, ils avaient subi les lois des forts, ce qui voulait dire clairement pour eux que nos deux aventuriers avaient été une fois de plus emmenés en esclavage.

— Ah ! mille sabords du diable ! tempêtait Bill, et je ne suis pas à côté de mon pauvre capitaine pour l'aider une seconde fois à leur filer dans le manche ! Après tout, j'ai peut-être tort de parler ainsi, car je ne m'appartiens pas complètement ; quoique ayant femme et pas d'enfant, il est de mon devoir de rester près d'elle.

A ce moment, comme réponse, un cri plaintif sortit du fond du précipice aux caïmans. Tous les aventuriers, la figure reflétant des impressions diverses, prêtèrent l'oreille. Mais Bill a deviné l'auteur de cet appel traître et hypocrite, car retroussant les manches de sa vareuse avec colère et détermination :

— Nom d'une bombe ! dit-il, à défaut de Malais, il faut que je tue quelqu'un ici qui leur ressemble !

Et comme tout le monde ouvrait les yeux, le croyant devenu fou de chagrin à l'endroit de son capitaine, il arracha de la falaise un rocher pesant au moins cent kilos, s'approcha du précipice dans lequel il plongea un instant le regard, et tous le virent ainsi qu'Hercule, lever le rocher au-dessus de sa tête et le lancer dans le gouffre.

— Venez voir, dit-il à ses compagnons, si je sais atteindre mon but !

Tous approchèrent avec curiosité et précaution, et virent un crocodile long d'au moins quinze pieds, qui, la tête horriblement ouverte, dans l'agonie de la mort, tournait sur lui-même, pendant que d'autres sauriens l'entouraient, semblant très-étonnés de l'exhibition de cette valse effrénée.

— A mon tour, fit Richard en saisissant un rocher d'un poids de cent cinquante kilos au moins et, dans l'attitude d'un combattant qui attend le moment propice pour écraser son ennemi, il éleva le rocher au-dessus de sa tête, et resta dans cette position académique jusqu'à ce qu'un crocodile se présentât en belle.

Enfin, le moment opportun étant arrivé, il lance son rocher dans le gouffre avec tant de bonheur, qu'il en tue un roide et, du même coup, en blesse un autre mortellement.

— En voilà deux, dit-il en souriant avec modestie, qui ne mangeront plus personne.

Mais tout à coup, la physionomie de Richard se contractant :

— Horreur ! dit-il en reculant d'un pas du précipice, les yeux et les bras levés vers le ciel.

A ces mots, tous les aventuriers se penchèrent de nouveau sur la crête du gouffre et aperçurent un caïman qui, ayant en travers de sa monstrueuse mâchoire le cadavre d'un homme dont les chairs pendaient en lambeaux verdâtres, le déposa sur une assise de rochers à fleur d'eau, puis regagna la rivière, entraînant avec lui le cadavre de l'un des crocodiles morts, sa femelle sans doute.

— Mais, mordieu ! c'est le capitaine Mertens, fit Bill : je reconnais son nez busqué et proéminent.

Alors, Richard examinant avec plus d'attention répondit :

— Vous faites erreur, Bill, ce n'est là ni sa carrure d'épaules, ni la longueur de son corps.

Jenny et Burter abondèrent dans le sens de Richard. Le lecteur pourrait, au besoin, être appelé à trancher la question, si surtout, il a souvenance du combat livré dans la caverne, combat dans lequel le capitaine Mertens précipita si gaillardement un de ses assaillants dans le gouffre aux caïmans.

Après avoir donné son avis sans ostentation aucune, Richard ploya son étai en torsade, et se mit en devoir de regagner le trincadour.

Alors Burter et Bill, s'approchant de l'hercule breton, lui dirent avec franchise et cordialité :

— Nous vous reconnaissons désormais pour notre maître. Le capitaine Mertens, tout solidement bâti qu'il soit, n'est pas capable d'en faire plus, et si tous les Bretons sont comme vous, ce sont de fameux poulets.

— Plus que cela, mon cher Bill : ce sont des coqs, non pas gaulois, mais armoricains, répondit Richard.

Enfin nos aventuriers sont à bord de leur trincadour.

— Maintenant, dit Bill, que nous avons acquis la preuve que le capitaine Mertens et son compagnon sont bien entre les mains des Malais, si toutefois ils sont encore de ce monde, que faire et de quel côté diriger nos recherches ?

— Nous allons agir en frères, fit Burter, c'est-à-dire mettre la question aux voix ;

mais j'opte pour que la rivière soit remontée, par la raison que les traces laissées sur la vase par la pirogue de nos compagnons, indiquent clairement qu'en quittant ce point ils se sont dirigés vers le haut de la rivière.

— Ce n'est pas mon opinion, fit Richard, car la pirogue a pu tout simplement laisser cette trace sur la vase en faisant son évolution de départ. Rien ne prouve qu'en quittant ce rivage nos compagnons aient remonté la rivière; je vais plus loin, en déclarant qu'au contraire ils l'ont descendue.

— Mais, objecta Bill, c'est peut-être à leur retour de la rivière qu'ils ont atterri ici.

— Je ne le crois pas, répondit Richard, mais cependant puisque nous avons tant fait que de venir jusqu'ici, il est bon d'explorer le haut de ce cours d'eau. Le sujet ayant été assez développé, continua-t-il, je pense que nous pouvons actuellement poser la question, à savoir si nous devons descendre la rivière ou la remonter.

— Moi, dit Burter, j'opte pour qu'elle soit remontée, ne fut-ce que dans l'espoir d'obtenir quelques renseignements relatifs au sort fait à nos pauvres camarades.

— Il ne faut pas cependant admettre, répondit Jenny, que, s'ils ont été faits prisonniers par les pirates, ces derniers se soient exposés à remonter la rivière avec leur proie.

— C'est aussi mon avis, fit Richard, ils doivent plutôt être cachés dans quelque crique de la côte, où ils attendent au passage les pêcheurs tagals. Ce n'est que lorsqu'ils ont une certaine quantité de captifs en magasin, qu'ils quittent les côtes de Manille pour aller les vendre sur les marchés à esclaves de la Malaisie. Si nous sommes tous d'accord pour remonter la rivière, il faut, sans perdre de temps, mettre à la voile.

Tous les aventuriers, même les dames, s'étant prononcés dans ce sens, quelques minutes après on était en route.

— Mais, mon cher Richard, fit Bill, maintenant que nous voilà tranquilles, permettez-moi de vous adresser une question :

Est-il réel, ainsi qu'on le raconte, que ces bandits osent venir faire des esclaves jusque dans la baie de Manille ?

— Ils en enlèvent partout ; on affirme que, déguisés en tagals, ils viennent faire des achats d'armes jusque dans l'intérieur de la capitale de l'île.

On dirait qu'ayant fait un pacte avec le diable, ces bandits se jouent des autorités et des croiseurs espagnols. Il y a une dizaine d'années que le *Bolletín oficial*, journal de Manille, raconta longuement une descente que firent alors ces forbans dans une habitation des bords de la côte, de laquelle ils enlevèrent le maître et un de ses enfants, une petite fille de trois ans à peine.

La jeune femme du mari disparu mit tout en œuvre pour découvrir le lieu où les spoliateurs avaient établi leur poste d'observation. Elle s'adressa au gouverneur de Manille, qui lança les croiseurs à leurs trousses.

On finit par les découvrir cachés dans une crique entourée d'une ceinture de rochers, lieu parfaitement choisi comme repaire. Sept embarcations, montés par des

marins de l'Etat, pénétrèrent de nuit dans la crique, pendant qu'un cordon de troupes indiennes leur coupait la retraite du côté de la forêt. Mais ce fut peine perdue, car les sept embarcations étaient à peine avancées de cent mètres dans la crique, que les Malais doublerent la passe derrière elles et prenaient la haute mer avant que les croiseurs aient eu le temps d'envoyer à leur bâtiment une volée de mitraille. Un seul pirate, grièvement blessé, avait été fait prisonnier dans le campement.

— Eh ! par Dieu, répondit Bill, ce n'est pas ainsi que ces bons Espagnols, tardifs redresseurs de torts, auraient dû agir. Au lieu d'engager les sept embarcations dans la crique, il aurait fallu, aussitôt les six premières passées, embosser la septième en travers de la passe, afin de couper la retraite aux pirates.

— Et l'officier qui commandait l'expédition, fit Burter, quelle récompense reçut-il pour son habileté ? Sans doute la croix de Saint-Ferdinand ?

— Il ne reçut rien du tout, pas même sa révocation. C'était un tout jeune officier sans expérience. Le plus grand tort venait de celui qui lui avait confié le commandement, le chef de l'amirauté de Manille.

— Et l'on n'a jamais eu des nouvelles du senor et de sa fille ? demanda Bill.

— Des bruits contradictoires et assez singuliers circulent dans la haute société de Manille, au sujet de la disparition du senor.

— Et quelles sont ces rumeurs ? firent Bill et sa femme.

— On dit que le *Bolletín oficial* avait inventé une version, en avançant que le senor avait été pris par les pirates, et que c'était le senor lui-même, au contraire, qui à la suite de chagrins de famille, suscités par certaines légèretés de la senora, plutôt que de se brûler la cervelle, était allé, avec son enfant qu'il adorait, s'offrir comme esclave aux forbans.

Les personnes de qui je tiens ces renseignements m'ont affirmé avoir été chargée de l'interrogatoire du seul pirate dont les croiseurs s'étaient emparés. Ce dernier lui avait raconté toute la vérité, en appuyant sa déclaration par un serment qu'un musulman ne fait jamais en vain. En second lieu, cette déclaration s'était encore trouvée appuyée par celle d'un vieil Espagnol, ami du senor, à qui ce dernier s'était confié.

— Mais cette relation doit être fort intéressante, vous seriez vraiment bien aimable, mon cher Richard, dit Burter de nous la raconter.

— Pour vous écouter, moi, fit Bill, je ferai taire mon mousquet ; les caïmans de l'endroit, j'aime à le croire, ne feront qu'y gagner.

Jenny ayant joint ses prières à celles de ses compagnons, Richard se laissa attendrir et parla dans les termes suivants :

— Si je n'ai qu'une petite dose d'esprit, j'ai au moins une mémoire heureuse ; aussi suis-je en mesure de vous raconter cette histoire, presque dans les mêmes termes qu'elle m'a été racontée à moi-même.

Sur la côte est de Manille est située une fort belle propriété appartenant à une famille patricienne de la colonie. Elle est assise sur les bords d'une petite rivière qui se jette dans un fleuve de l'île. Son nom m'échappe actuellement. Une

distance de cinq à six milles séparait cette propriété de la côte, assez déserte dans cette partie.

Lorsque l'événement que je vais raconter arriva, les maîtres de céans étaient mariés depuis six ans. La villa patricienne abritait trois maîtres : le senor Ximenès X. sa jeune femme, puis le senor Pedro Ximenès venu, trois ans auparavant, se réfugier près de son frère, après avoir dissipé sa fortune patrimoniale en folles jouissances. Le senor Ximenès, âgé de quarante-cinq ans, était penseur et poète ; de plus, bon, charitable et fort aimé des indigènes clair-semés autour de son habitation, auxquels il faisait beaucoup de bien.

La senora, sa femme, était alors à peine âgée de vingt ans. Orpheline à un âge où le cœur et le caractère ont besoin d'être guidés, elle s'était vue abandonnée à ses instincts naturels. La senora trouva dans le frère de son mari un jeune homme blasé qui encouragea ces mauvais penchants.

Carmen était fort belle, et sa taille, digne d'être comparée à celle de la Diane chasseresse, élancée et flexible ; son œil noir, ardent ; sa bouche, dédaigneuse et fière.

Tout en elle indiquait la résolution, et elle était belle de cette beauté qui fascine un niais et encourage un débauché.

Pendant que son mari faisait des sonnets, la senora, elle, en compagnie de son beau-frère, le fusil en bandoulière, suivie de sa meute, courait les bois, à la recherche des bêtes fauves et des caïmans.

Enfin, il fallut qu'un événement d'une grande importance survint à l'habitation, pour dicter au senor Ximenès la détermination suprême d'abandonner ses pénates pour toujours.

Effectivement, au milieu de la nuit qui suivit la découverte de son déshonneur, se faufilant dans l'ombre, il pénétra dans la chambre de son enfant et, sans que la négresse aux soins de laquelle elle était confiée s'éveillât, la prenant dans ses bras, il l'emporta sur le bord de la rivière qui longeait l'extrémité du jardin.

— Pedro, dit-il avec des larmes dans la voix, tout est-il prêt pour le départ ?

— Oui, senor, répondit un vieux Tagal, alors occupé à gréer une pirogue amarrée à la grille du jardin.

— Alors, fuyons sans retard ces lieux, mon ami, dans la crainte que mon cœur ne faiblisse.

Presque instantanément la voile livarde de la petite pirogue se déploya, et le frêle esquif, emporté par la brise et le courant, descendit la rivière avec rapidité.

A un des derniers détours, avant que l'habitation se trouvât complètement masquée par un massif de la forêt, le senor Ximenès, ayant toujours sa jeune enfant couchée dans ses bras, se tourna vers la villa, et pendant que deux larmes sillonnaient ses joues :

— Adieu, chers pénates où j'aurais voulu vivre et mourir, dit-il. Aujourd'hui, je n'ai plus qu'un amour au cœur, celui que j'ai voué à cette enfant. Je vous l'enlève, Carmen, et vous ne la reverrez jamais. Si vous êtes meilleure mère que vous n'avez

été bonne épouse, vous la pleurerez. Là s'arrête toute la vengeance de mon cœur ulcéré. Adieu !

Puis, un coude de la rivière ayant masqué complètement la silhouette de la villa, triste et recueilli, l'infortuné senor baisa plusieurs fois le front de son enfant et, dès lors, son regard s'attacha avec accablement sur les massifs de la forêt, berceau de son enfance, dont les cimes semblables à des fantômes, s'estompaient sur le ciel gris-bleu de la nuit.

L'enfant que le senor Ximenès enlevait ainsi à l'épouse infidèle était une délicieuse petite fille de trois ans à peine. Elle se nommait Dolorès, c'était l'idéal de la beauté et de l'intelligence. Avec l'insouciance de son âge, la charmante petite fille dormait, pleine de quiétude, dans les bras de son père, sans se douter du rôle qu'elle était appelée à jouer dans un drame qui n'était encore qu'à son premier acte.

C'était plus que de l'amour qu'éprouvait le senor Ximenès pour sa fille, seul bien qui l'attachât encore à la vie. De son côté, l'enfant, avec cette intuition qui vient d'en haut, semblait adorer son père, comme si elle eût deviné que son amour devait lui servir de talisman, tout en l'aidant à vaincre l'entraînement qui le poussait au suicide.

— Es-tu bien sûr, Pedro, fit le senor Ximenès s'adressant à son compagnon, que nous les trouverons à leur campement ?

— Oui, senor, j'en ai acquis la certitude, Votre Seigneurie peut complètement se reposer sur mon affirmation, et si ce vent maniable dure, nous y serons arrivés ce soir, entre dix heures et minuit.

— C'est bien, mon vieil ami, fit le senor, en reprenant sa position triste et résignée.

Le Tagal auquel le senor Ximenès venait d'adresser ces questions était un vieillard de soixante ans environ. Mais la force physique dont il semblait doué, la vivacité de ses mouvements n'accusaient point cet âge, déjà avancé dans les colonies. Ses cheveux étaient blancs, mais sa figure semblait être encore jeune. Depuis l'âge de douze ans, le fidèle serviteur avait été attaché à la personne du senor Ximenès : aussi éprouvait-il pour son maître un de ces dévouements qui tiennent du culte et de l'adoration. De son côté, le maître considérait Pedro comme un ami, et non comme un inférieur.

Cependant, Dolorès s'éveilla le matin avec les oiseaux des bois. A peine les yeux ouverts, elle commença de gazouiller de ces petits riens si pleins d'harmonie dans la bouche divine des enfants.

— Mon petit père chéri, disait la chère petite agenouillée devant son père, pendant qu'elle lui tenait la figure dans ses petites mains, où me mènes-tu donc ?

— Vers Dieu, mon enfant bien aimée.

— Alors pourquoi n'as-tu pas emmené petite mère avec nous ?

— Pourquoi ! hélas ! fit le pauvre père en laissant tomber deux larmes brûlantes sur le front pur de Dolorès..... parce qu'elle a préféré rester sur cette terre de douleurs... qui, du reste, est sa place, ajouta-t-il *a parté*.

— Ah ! c'est cependant bien amusant d'aller ainsi en pirogue voir le bon

Dieu ! En arrivant chez lui, je vais lui mettre une couronne de ces fleurs sur la tête.

Puis, insouciant comme on l'est à cet âge, le petit chérubin, abritée sous une tente formée de feuilles de bananiers, s'était mise à faire un bouquet avec les fleurs que Pedro, avant le départ, avait cueillies sur la pelouse de la villa pour en former une couche à sa jeune maîtresse.

Enfin, après avoir suivi parallèlement la côte sur une longueur de trente-cinq milles environ, nos voyageurs arrivaient, vers les onze heures du soir, par le travers d'une muraille de rochers, espèce de promontoire qui s'avancait à près d'un demi mille en mer.

La brise, bien nourrie après être très-forte, soufflant de terre, leur avait permis d'accomplir leur traversée très-vivement et sans accident à déplorer.

— Nous voici arrivés, maître, fit Pedro ; si Votre Seigneurie le permet, je vais m'avancer seul pour nous faire reconnaître, car si les pirates n'étaient pas prévenus, je craindrais que, dans l'obscurité de la nuit, une balle égarée ne vînt vous frapper ou la senorita Dolorès.

— Va donc, mon bon Pedro, mais sois prudent pour toi-même. Tu feras prévenir de ma part le chef que le senor Ximenès vient le prier de le recevoir à son bord avec sa fille, comme esclaves.

— Et moi donc, mon maître, vous semblez m'oublier ? Avez-vous espéré que celui qui a vécu de votre pain, de votre vie et de votre affection, depuis cinquante longues années, va vous abandonner pour rentrer sous le toit que vous fuyez ? Oh ! non, jamais ; je suivrai votre destinée, telle que Dieu la fera.

— Je ne suis pas assez cruel, mon bon Pedro, pour contrarier tes sentiments d'affection, et t'ordonner d'aller vivre sous le toit que je fuis moi-même ; ce serait un martyre que je ne veux pas t'imposer ; reste donc avec nous, puisque tu le désires, et que notre destinée s'accomplisse telle que la Providence le voudra.

Pedro, la joie dans le cœur, baisa la main que le senor Ximenès lui tendait, puis partit pour exécuter son message près des pirates.

Un intervalle de quelques minutes s'était à peine écoulé depuis le moment du départ du dévoué serviteur, quand un coup de mousquet, suivi d'un cri de douleur, retentit tout à coup dans le silence de la nuit.

Hors de lui-même, le senor Ximenès, prend son enfant entre les bras, saute hors de l'embarcation, et se dirige, le cœur plein d'angoisses et de sinistres pressentiments, du côté où il a aperçu jaillir la lueur de la détonation.

Dès qu'il eut franchi la chaîne de rochers qui séparait son embarcation du campement des pirates, un spectacle affreux frappa son cœur et ses yeux.

Son fidèle serviteur est là, devant lui, étendu sur le rocher, la poitrine traversée d'une balle. Autour de lui, l'examinant attentivement, sont une douzaine de pirates armés de leurs mousquets.

S'avancant vers eux avec son enfant entre les bras :

— Ah ! leur dit-il en bisaya, vous avez tué le plus dévoué, le plus honnête des serviteurs, quand il venait pacifiquement vers vous nous offrir comme esclaves.

Puis, s'approchant de Pedro, il s'agenouilla à ses côtés, lui prit la tête qu'il appuya



Le félin trouvant sans doute ce nouvel adversaire, etc...

sur ses genoux et lui adressa des paroles si pleines de tendresse, qu'elles semblèrent émouvoir les écumeurs des mers.

— Mon bon Pedro, lui dit-il, reconnais ton vieil ami, peut-être y a-t-il encore quelque espoir de te sauver, de te conserver à notre affection ! Regarde comme ta petite Dolorès pleure en te voyant ainsi blessé ! Pauvre ami, toi qui, il y a un instant, ne voulais pas m'abandonner ! Les destins, hélas ! l'arrachent cruellement à notre tendresse !

— Tout est fini, je le sens, murmura faiblement le moribond, en serrant la main de son maître dans une étreinte à peine sensible ; Adieu ! je vais vous attendre là-haut, le refuge de ceux qui souffrent sur cette terre.

Puis sa tête retomba lourdement sur le rocher : le pauvre serviteur tagal n'était plus de ce monde.

Après avoir donné un instant cours à sa douleur, le bon maître dit aux bandits présents à cette scène émouvante :

— Veuillez, je vous prie, prévenir votre chef que le senior Ximenès X... désire l'entretenir pour une affaire personnelle.

Quelques minutes après, le chef des forbans se trouvait devant lui.

— Senior chef, lui dit-il, vous voyez devant vous un père malheureux et son enfant

qui viennent vous demander la faveur de les accepter comme esclaves, et de les emmener comme tels en Malaisie.

— Senor, je n'accepte pas les chrétiens qui viennent ainsi s'offrir, fit le forban, avec presque de l'attendrissement dans la voix.

— Senor chef, de grâce, acceptez la proposition d'un homme écrasé par la douleur, et évitez-lui d'avoir à déshonorer son nom, en se précipitant dans les flots avec son enfant.

— Quel chagrin est donc assez puissant pour porter des chrétiens à venir demander des chaînes à un musulman? senor, autant mon métier d'écumeur m'autorise à faire des captifs dans des combats d'abordage, autant ma loyauté s'oppose à ce que j'accepte un tel sacrifice de celui qui, accompagné de sa jeune enfant, vient ainsi, de sa propre volonté, demander l'esclavage.

Véritablement, la chose est si extraordinaire, que je n'ose encore y croire. Voilà vingt ans que je fais le métier de pirate et la guerre aux chrétiens, et jamais un tel fait ne s'est encore présenté. Voyons, senor, continua l'écumeur, votre proposition est-elle réellement sérieuse? Le chagrin d'aujourd'hui existera-t-il encore demain?

— Senor chef, ma détermination est irrévocablement prise de mourir dans les flots avec mon enfant, si vous repoussez ma requête!

— Allons, soit, senor, je vous reçois comme esclave, mais cependant j'y mets une condition.

— Laquelle?

— Moi, datous et proche parent du sultan de Holo, par Allah, je vous accepte, tout en vous garantissant le droit de revendiquer votre liberté, si un jour vous vous repentiez de l'avoir aliénée.

— Merci, senor chef. Maintenant, continua l'infortuné captif, j'ai encore une grâce à vous demander.

— Quelle est cette grâce?

— De faire enterrer honnêtement dans la forêt, et assez profondément pour qu'il soit à l'abri des bêtes féroces, le corps de mon ami d'enfance, de ce pauvre serviteur que vos hommes ont tué, quand il venait si pacifiquement vers eux et sans armes annoncer mon arrivée à votre campement.

— Votre souhait sera exaucé, je vais donner des ordres pour cette inhumation. Quant à sa mort, je la regrette comme vous, la sentinelle a exécuté trop à la lettre sa consigne, quoique nous soyons — vous devez le comprendre — constamment menacés d'être surpris par les croiseurs.

— Je vous remercie d'avance, senor chef; maintenant, où ordonnez-vous que je me retire?

— Vous serez parfaitement libre parmi nous, je me réserve seulement votre serment de chrétien de ne jamais nous trahir. Le jour où nous vous déplairons, vous pourrez reprendre votre pirogue et le chemin de votre habitation. Du reste, nous n'avons pas beaucoup de temps à passer dans ce campement, car avant peu de jours, je compte en changer, et peut-être même mettre à la voile pour l'île de Soulou. Quant à un lieu pour vous retirer, pour cette nuit, je vous offre l'hospitalité dans ma

cabine. Demain, je donnerai des ordres pour qu'un logement vous soit préparé à bord.

Effectivement, cinq jours après l'arrivée du senor Ximenès au campement des pirates, échappant aux troupes envoyées pour les combattre, ils mettaient à la voile pour Bornéo, avec une bonne cargaison de captifs pris un peu partout, sur la côte aussi bien qu'à bord des bâtiments de commerce qui avaient passé à portée de leurs grappins d'abordage.

— J'ai dit, fit Richard, en consultant le soleil et s'appêtant à relever Burter, dont le service de quart au gouvernail venait de finir.

Vers le soir nos explorateurs abordaient au-dessous d'un village tagal situé sur une colline qui dominait la rivière.

Après avoir laissé un homme de garde à bord, ils descendaient à terre et gravis-
saient le chemin qui conduisait au village.

Ils en étaient encore à une centaine de mètres, lorsqu'ils aperçurent le vieillard qui avait déjà reçu le capitaine Mertens et Fenen, à la tête d'une vingtaine d'indigènes des deux sexes, lequel descendait du coteau, venant à leur rencontre.

Les hommes s'étaient armés, ce qui porta les aventuriers à les croire moins paci-
fiques que ne les avait jugés Richard.

Dès qu'ils furent arrivés à quelques pas de lui, le vieillard leur dit en langue espa-
gnole :

— Halte là ! vous n'irez pas plus loin, avant que je sache qui vous êtes et le but de
votre visite à notre village.

Alors, s'avancant seul vers le groupe :

— Nous sommes des Européens honnêtes, répondit Richard, lancés à la recherche
de ceux de nos camarades qui, partis du campement depuis trois jours, n'y ont plus
reparu.

— Faites-nous le portrait de ces deux hommes, et je pourrai peut-être vous donner
des éclaircissements.

— Le plus âgé a quarante-cinq ans environ, grand et large, barbe longue et rousse,

— C'est bien, et l'autre ?

— Son camarade a trente ans, il est moins grand, moins large, il porte aussi sa
barbe blonde. Le premier, nommé Mertens, est capitaine de commerce ; le second se
nomme Fenen et est simple matelot.

— L'un et l'autre se sont effectivement présentés, il y a quelques jours à notre
village ; nous avons fait tout notre possible pour les empêcher de se mettre en route
nuitamment sur la rivière, fort mal hantée de toutes façons ; mais ayant eu l'impru-
dence de laisser leur pirogue sans être gardée, ils ont été dévalisés d'une grande partie
de leurs vivres, pendant la visite qu'ils nous faisaient. Ce fait provenant de leur im-
prudence les a beaucoup fâchés, et ils n'ont pas voulu accepter l'hospitalité dans notre
village.

Je le regrette d'autant plus vivement, que nos côtes sont infestées de pirates malais,
qui ne se gênent guère pour remonter la rivière, quelquefois même jusqu'à notre
village. Il y a peu de temps, une jeune fille s'étant attardée dans le marais, à la re-
cherche d'un de ses buffles, a disparu sans que nous ayons jamais eu de ses nouvelles.

Voici son fiancé, fit le vieillard, en désignant un Tagal de la troupe ; le pauvre garçon la pleure jour et nuit, car ils s'aimaient bien tendrement.

— Oui, je la pleure, fit le jeune Tagal en jetant aux aventuriers un regard dans lequel se reflétaient la haine et l'énergie, et je donnerais vingt ans de ma vie pour savoir où elle est.

— Eh ! par Dieu, l'ami, fit Bill avec son ton d'ironie ordinaire, vous me la baillez bonne, avec les vingt ans de votre vie pour retrouver votre belle ; sacrifiez seulement vingt jours à sa recherche, et vous réussirez mieux. Quand on désire tant trouver quelqu'un enlevé par les pirates, on parcourt toutes les criques de la côte, et lorsqu'on a trouvé, on cherche encore des hommes déterminés et capables de vous seconder dans votre vengeance et, le bon Dieu aidant, on arrive quelquefois à ses fins.

— Et si je parvenais à découvrir le nid des serpents venimeux, vous autres Occidentaux, qui paraissez si bien disposés à donner des conseils et si désireux de retrouver vos camarades, — qui sont, vraisemblablement, leurs prisonniers aussi — seriez-vous hommes à marcher au combat avec moi et les volontaires du village ?

— Pardieu ! oui, fit Richard, après avoir consulté du regard ses compagnons d'aventures ; mais, comme le dit avec raison le camarade, encore faut-il que nous sachions où aller, que nous connaissions la position de leur campement, s'ils sont à terre. Or, ce n'est pas un étranger au pays qui peut se charger de ces recherches.

— A vous autres Tagals, continua Bill, qui vous faufilez dans les bois comme des serpents, ces recherches vous sont infiniment plus faciles qu'à nous.

— Ces Occidentaux, fit le vieillard, s'adressant en langue tagale aux siens, me semblent être d'honnêtes gens ; je propose de leur offrir l'hospitalité dans le village. Avec leur secours, nous pourrions peut-être parvenir à expulser pour toujours les pirates du pays qui semble, tant ils y séjournent avec sécurité, être plutôt le leur que le nôtre.

Tous les Tagals ayant agréé la proposition du vieillard, ce dernier leur dit :

— Caballeros, soyez les bien venus dans notre village et dans nos cases.

Ces derniers, à qui la prudence faisait une loi de se tenir sur la réserve, remercièrent en disant qu'ils consentaient à le visiter, mais qu'ils passeraient la nuit à bord de leur trincadour, pour le garder en cas d'éventualités qui pourraient bien se présenter, dans un pays qu'ils avouaient eux-mêmes infestés de pirates. Cette réserve ne sembla pas déplaire aux Tagals, qui, au contraire, l'approuvèrent.

— Caballeros, ajouta le vieillard, arrivé au seuil de sa case, en se découvrant, la case, les maîtres et les serviteurs sont à vous.

Les aventuriers, ayant remercié, entrèrent.

Il était alors huit heures du soir. Tous les habitants qui, dans la journée, avaient été tenus éloignés du village, occupés soit dans la forêt, soit aux rizières, dans le but de voir les Occidentaux, se réunirent dans la case du vieillard.

Là, sur la prière de Richard, leur hôte demanda les noms des jeunes gens qui seraient disposés à chercher la trace des pirates.

Le fiancé de la jeune fille enlevée fut le premier à se faire inscrire. Il était métis et se nommait José Herbeda.

Deux autres Tagals, cousins de la jeune captive, se joignirent aussi à lui et firent

le serment, sur le christ appendu à la paroi de la case, qu'ils étaient prêts à exposer leur vie pour aider José Herbedá dans ses recherches. Ils ajoutèrent que, s'ils avaient la chance de découvrir le repaire recherché, ils s'inscriraient les premiers pour marcher à la vengeance, si douce au cœur d'un vrai espagnol.

Tous ces Tagals étaient des hommes solides, âgés de 25 à 30 ans. Tous avaient fait leur temps de service dans la milice coloniale. Leur exemple porta ses fruits, car immédiatement quatorze jeunes gens du village se firent inscrire dans le même but.

— C'est bien, mes enfants, dit le vieillard, votre conduite est digne de vrais Espagnols. Dieu vous bénira, pour votre dévouement à combattre les infidèles, ces forbans qui, depuis trop longtemps, désolent la contrée. Quant à vous, senores étrangers, poursuivit-il, engagez-vous aussi votre parole de combattre à notre tête les spoliateurs?

— Moi, je le jure, fit Richard, en se découvrant religieusement de son chapeau et étendant son bras d'hercule vers le christ. Burter, l'Américain, et Bill, l'Irlandais firent le même serment.

— Et des armes, et des munitions, en avez-vous? continua Richard.

— Nous possédons dans le village onze mousquets, dont quatre, il est vrai, n'ont pas de chiens; nous avons peu de poudre et encore moins de balles. Son Excellence le capitaine général, sachant combien nous sommes exposés aux incursions des pirates sur cette côte, nous a accordé le droit de port d'armes; mais, malgré mes sages avis, nos jeunes gens, avec une imprudence qui pourrait leur coûter cher, dépensent chaque jour leurs munitions à la chasse du menu gibier. Il y a quelques années, un village placé à l'embouchure de cette rivière fut complètement détruit par les forbans, qui tuèrent et emmenèrent une grande partie des habitants en esclavage. Nos jeunes hommes semblent avoir déjà oublié cette page sanglante de notre histoire. Dieu veuille nous préserver de leur insouciance et d'une incursion semblable.

— Mais, répondit Bill, n'avez-vous aucun moyen de vous procurer d'autres mousquets et des munitions? A Manille, par exemple, il me semble que vous en pourriez trouver autant qu'il vous en faudrait pour armer tous vos volontaires?

— Eh! oui, avec de la bonne volonté on y arriverait; mais il ne faut pas oublier que l'insouciance est le fond du caractère tagal et espagnol. Parce que les pirates n'ont pas encore tenté de remonter la rivière jusqu'à notre village; nous croyons qu'ils n'y viendront jamais; c'est une confiance exagérée que nous avons là, elle pourra bien nous coûter cher, un jour ou l'autre.

— Mais dans les environs, fit Richard, n'avez-vous donc aucun senor qui puisse vous aider à vous armer, et surtout se mettre à votre tête pour repousser les pirates une bonne fois et les châtier de façon à leur retirer toute envie de recommencer de si tôt leurs visites sur notre territoire?

— Les familles riches, en raison même de leur crainte des pirates, ne s'éloignent guère du centre de l'île, ou des environs des villes; nous avons bien, à cinq milles d'ici, vers la côte, une riche propriété, mais elle n'est habitée que par une femme seule, avec ses domestiques, ses tenanciers.

— Comment! une femme! répondit Richard, peut-elle ainsi s'exposer, sans protection, dans une propriété aussi rapprochée de la côte?

— Ses terres sont complètement entourées de hauts murs, et tous les nombreux

tagals chinois et nègres qu'elle emploie aux exploitations lui sont entièrement dévoués, Tous ont leurs cases disséminées sur le domaine, des molosses aussi bien dressés que féroces, les gardent, et je crois que les pirates y seraient assez mal reçus s'ils osaient s'y présenter, ce qu'ils n'ignorent pas, les rusés coquins.

— Mais, répondit Bill, ne pouvez-vous pas trouver là du secours, soit en armes, soit en hommes? Cette senora n'a-t-elle pas un mari, un frère ou des enfants qui, au besoin, pourraient se joindre à nous.

— Elle n'a plus ni mari, ni enfant; quoique jeune et belle encore, c'est une femme taciturne, froide, réservée, qui a été éprouvée par de grands malheurs. A la voir, par instant, on serait tenté de croire que c'est un corps sans âme, elle fait peine.

— Comment a-t-elle perdu son mari et son enfant? fit Richard, en songeant qu'il pourrait bien y avoir du rapprochement entre cette femme si affaissée et le senor Ximenès.

— C'est tout un mystère : les uns disent que son mari, en se promenant sur le bord de la mer avec sa jeune enfant, a été enlevé par les pirates; d'autres, au contraire, que c'est le senor lui-même qui, accablé par les chagrins domestiques, est allé s'offrir en esclavage et l'on ne sait qui croire.

— Eh bien! mes très-chers, fit Richard en s'adressant à ses compagnons, qui nous eût dit que ce matin, quand je vous racontais l'histoire de l'infortuné senor Ximenès, nous étions sur le théâtre où s'est déroulé ce drame de famille?

— Ce doit être la senora Ximenès qui habite la propriété en question, fit Bill; nous pourrions aller lui demander du secours au cas où les éclaireurs parviendraient à découvrir le repaire des pirates.

— C'est une idée, répondit Richard; du reste, nous avons du temps devant nous, avant qu'ils soient de retour au village.

— Et quand partent-ils, les éclaireurs? demanda Bill en s'adressant au chef.

— Ce soir même, senor.

— Que Dieu les conduise! fit Richard.

Puis, s'adressant de nouveau au vieillard :

— Senor chef, où se trouve située la propriété de la senora Ximenès?

— Avez-vous remarqué sur votre droite en remontant la rivière, un affluent qui s'y jette à environ trois milles d'ici?

— Parfaitement.

— Eh bien! cette rivière y conduit. La propriété est située à sa source, qui n'est éloignée que de trois à quatre milles de son embranchement.

— Croyez-vous qu'il y aurait assez de profondeur d'eau dans cet affluent pour nous permettre d'y remonter avec notre trincadour?

— Combien cale-t-il?

— Deux mètres vingt sur lest, enfin tel qu'il est en ce moment.

— Ledit affluent a quatre mètres de profondeur au moins, à marée basse; vous aurez de l'eau partout jusqu'à la propriété.

Richard ayant posé la question à savoir s'il serait bon et prudent de remonter jusqu'à l'habitation, tous les aventuriers se prononcèrent pour l'affirmative, et le voyage fut décidé pour le surlendemain.

Trois éclaireurs se mirent en route le soir même ; tous étaient armés d'un mousquet et d'une navaja. Chacun d'eux avait sur le dos un petit sac tissé en rotang, qui renfermait des provisions consistant en riz, bananes et en épis de maïs grillés.

Inutile de dire que le départ des explorateurs fut accompagné des souhaits les plus fervents de tous. Le chef du village pensait qu'ils seraient absents une semaine, ayant à explorer le rivage sur un parcours d'au moins cinquante milles, par des chemins à peines praticables pour des bêtes féroces ou des oranges-outangs.

Alors, les aventuriers furent invités par le chef du village à souper chez lui ; ils acceptèrent, pour ne point offenser leur hôte.

Ce fut un repas d'anachorètes, un maigre menu composé de bananes grillées sous la cendre, humectées avec une boisson fermentée faite avec de la canne à sucre et renfermée dans une immense calebasse de la contenance d'au moins cinq litres. On but à la ronde, dans le même vase, comme le faisaient les communians aux agapes de la primitive Église.

Après ce maigre souper, ils descendirent la colline, accompagnés du vieillard chef du village, et furent prudemment passer la nuit à bord de leur trincadour.

Avant de quitter leur hôte, ils lui avaient fait promettre de venir déjeuner à bord, avec sa famille, le lendemain matin.

La prudence faisait une loi à nos aventuriers de se tenir sur leurs gardes, pendant la nuit ; aussi fut-il arrêté que tous feraient le quart de deux heures, chacun à leur tour.

Les femmes furent exemptées de la corvée, quoiqu'elles se montrassent bien disposées à coopérer de tout leur pouvoir à la sûreté générale.

Il était près de onze heures du soir, quand ceux qui n'étaient pas de service s'étendirent sur leurs nattes. Ce fut Richard qui commença la faction.

Assis sur le banc de quart, le cigare aux lèvres, le mousquet entre les jambes, Pluton veillant à ses côtés, c'est ainsi que le brave garçon passa son temps de garde. Alors soufflait la brise de mer, si vivifiante dans ces contrées de feu.

Les plaintes du vent courant entre les cimes de la forêt voisine ; les sons étranges et mystérieux qui éclatent au milieu du silence de la nuit ; les rugissements lugubres des tigres longibandes et royaux, — venus de l'Inde à la nage dans l'archipel, — ceux du jaguar, le cri plaintif des caïmans, celui plus effrayant que terrible, des singes hurleurs, produisent un concert devant lequel l'instrumentation la plus habile doit s'incliner.

En écoutant une semblable mélodie on s'avoue humblement que l'âme universelle, seule, a le talent de produire une telle harmonie. Notre brave Breton pensait en ce moment aux siens ; si son corps était à Manille, son cœur était au pays.

Aux grands cœurs la patrie est chère.

A part le vacarme produit par les virtuoses précitées, la nuit se passa sans incidents dignes d'être relatés. Dès l'aube, Jenny et Maria étaient debout, en train de vaquer aux soins du premier repas.

Il s'agissait d'une grande affaire, rien moins que de recevoir à déjeuner chez eux le chef du village et sa famille, que nous allons bientôt présenter, car la voilà qui, fidèle

à ses engagements, descend la colline, se dirigeant vers l'endroit de la rivière où se trouve mouillé le trincadour.

Aussitôt qu'on les aperçut du bord, Richard, Bill et sa femme se dirigèrent au devant d'eux avec empressement. Quelques minutes après, ils s'embarquaient dans la pirogue qui les conduisait à bord.

Le chef du village est un espagnol grand et sec, sa tête brune est encadrée dans une chevelure d'un blanc douteux, son œil brun est vif et doux. Quant à sa femme, c'est une Tagale pur sang, qui a dû être belle à vingt ans, mais actuellement elle en a quarante et on remarque sur sa face ridée les ravages du temps ; car, sous les tropiques, si la jeune fille est mère à douze ans, elle est déjà vieille à quarante.

Trois enfants sont issus de leur mariage : un garçon qui fait son temps dans la milice coloniale, et deux jeunes filles.

L'aînée est peu favorisée sous le rapport des dons de la nature, nous n'en parlerons donc pas. Quant à la seconde, nommée Mariquita, elle n'a pas été oubliée. Son visage, d'un ovale pur, a de ces tons chauds qui ressortent si gracieusement sur une blancheur mate. Ses yeux sont noirs et brillants, son nez est aquilin, son front haut et intelligent. Elle est grande et élancée, sa taille est élégante.

Les deux sœurs portent une mantille d'indienne drapée avec un certain bon goût ; n'oublions pas que, ne pouvant être les coqs du village, elles sont les poules les plus huppées ; enfin, les filles de l'habitant le plus considéré, qui remplit des fonctions identiques à celles d'alcade.

Le déjeuner fut modeste ; malgré cela les hôtes déclarent qu'ils n'en avaient pas fait un aussi confortable depuis qu'ils avaient quitté Cavite, petite ville près de Manille, pour venir s'établir dans ce hameau.

Après déjeuner, nos aventuriers remontèrent au village avec leurs hôtes et le visitèrent en détail. Il n'avait que fort peu d'importance. Il était composé de quelques misérables cases recouvertes avec des feuilles de bananier, habitées pour la plupart par des Tagales métisses, c'est-à-dire des naturelles croisées avec des Espagnols.

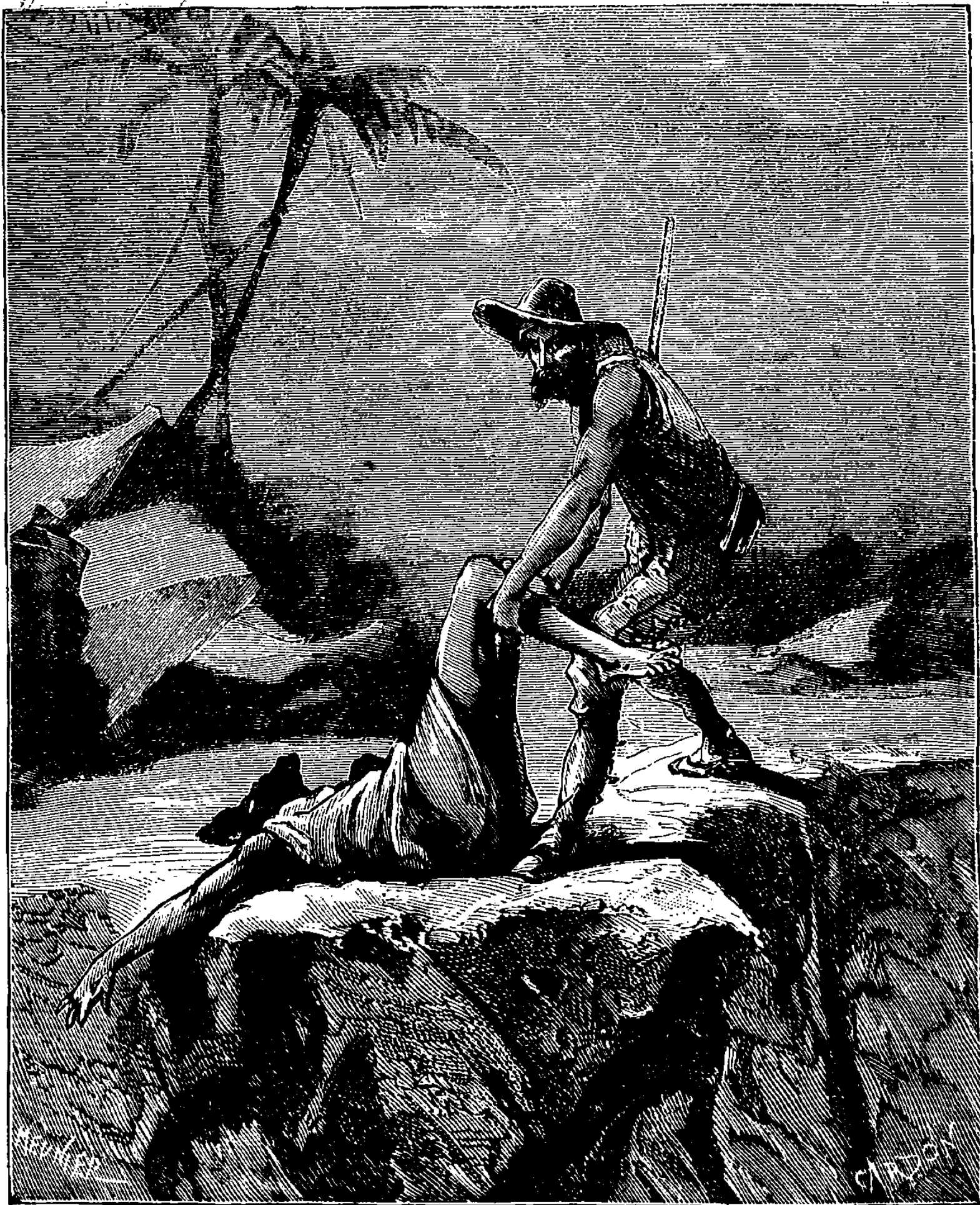
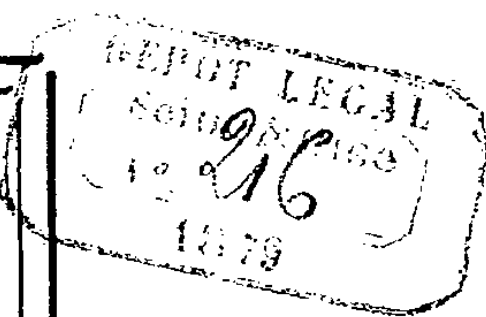
Les habitants, grâce à la bonne administration privée du chef du village, étaient relativement à leur aise. Chacun d'eux avait son champ et ses buffles qui, asservis au joug de l'homme, mangeaient à côté des cases, du riz avarié, dans d'immenses carapaces de tortues de mer qui leur tenaient lieu d'auges.

Parmi tout cela, grouillaient des enfants complètement nus, selon les mœurs primitives de l'île de Manille. Tous s'évertuaient à faire la petite guerre avec des citrons doux, qu'ils se lançaient en guise de projectiles.

Puis, mêlés à ces enfants, gambadent, crient, grimacent des singes amis du foyer. Là, cet intelligent animal remplace le chat qui, invariablement, orne chaque ménage européen. Toutes les cases sont abritées sous d'admirables essences, qui leur procurent un ombrage très-apprécié dans ces contrées par trop chaudes.

Chaque case possède un jardin, où légumes et fruits poussent merveilleusement. L'une des causes premières de cette luxuriance est un ruisseau qui, avant d'aller se perdre dans la rivière, les traverse en sinuant.

On se sent comme ébloui et dans le ravissement, en considérant les élans vigou-



Il jeta le hideux cadavre à la mer.

reux de cette puissante végétation. Cette innovation heureuse d'arrosage est due au bon vieillard, chef du hameau.

On respire dans ces jardins un air tiède et embaumé de tous les parfums produits par des myriades de fleurs qui naissent sans culture.

Au milieu de ce bouquet, voltigent des papillons grands comme des oiseaux, aux ailes de topaze, de rubis et d'émeraude. Tous les fruits des tropiques s'y récoltent. Mais il est juste d'ajouter que leur réputation est quelque peu usurpée, n'en déplaise aux voyageurs trop enthousiastes, si disposés à crier au miracle pour tout ce qui est étranger au sol qui les a vus naître, qui leur a donné la force et la vie.

Du reste, la cause de l'infériorité des fruits des tropiques est facile à expliquer.

Un pays sauvage ne peut produire que des fruits sauvages par la raison que l'homme n'a pu conquérir les biens perfectionnés de la terre qu'à force de travail.

Je désirerais bien savoir si la pomme qui fut le châtiment de nos premiers pères était aussi belle, aussi délicieuse que la reinette d'Angleterre de nos jours. Non sans doute.

Un travail assez continu n'a pu encore transformer les fruits des tropiques au point de les rendre aussi délicieux que les nôtres. On a beau prôner l'ananas, le roi des fruits tropicaux ; notre pêche parfumée le laisse loin derrière elle ; et le raisin travaillé laisse aussi très-loin derrière lui le raisin sauvage de Manille, qui ne prospère qu'en treille, lequel pourrait sans doute, avec un travail intelligent et continu, et arrosé par les sueurs de l'homme, devenir l'égal du nôtre.

Quand Dieu créa la terre, il donna à l'homme les éléments de toute chose, laissant à son intelligence le soin de les perfectionner. L'île de Manille — principalement les régions montueuses — est aussi la terre promise des naturalistes, mais peu de botanistes et aussi peu de zoologistes la visitent.

Comme la journée n'était qu'à son début et que le village tagal n'avait rien de bien intéressant à exhiber, en fait de curiosité, après l'avoir parcouru pendant une heure, Richard et Bill manifestèrent l'intention de faire une pointe de chasse en amont de la rivière.

Burter, avec son caractère yankee, ne crut pas prudent de les accompagner. Il resta au village, pour surveiller le trincadour, avec les deux femmes de la communauté.

Lorsque nos chasseurs annoncèrent leur projet au chef du village, ce dernier les avertit que, s'ils remontaient la rivière à huit milles de distance, il les engageait à gravir un escarpement de rochers qu'ils trouveraient sur leur gauche, c'est-à-dire sur la rive opposée à celle où était assis leur village.

Richard, intrigué, pria le vieillard de s'expliquer plus catégoriquement, à savoir s'ils seraient au moins récompensés de leurs peines.

— Je le crois, répondit-il, car vous y rencontrerez un type d'originalité outrée, dans la personne de don Balthasar Gusca, l'étalon de la montagne, comme on l'appelle dans la contrée. Montez jusqu'à son ermitage, et, s'il vous le permet — car il n'accorde cette faveur qu'à bon escient et à ceux en qui il a confiance, — vous ne vous repentirez pas de votre ascension.

Nos chasseurs promirent de faire cette visite.

Une demi-heure après, sous une avalanche de réticences, de reproches et de recommandations de Jenny, qui avait des raisons majeures pour s'inquiéter des suites de cette nouvelle pointe, ils partirent, promettant d'être de retour au plus tard le lendemain à midi.

Déployant leur voile livarde, les explorateurs se mirent en route à travers les méandres sinueux de la rivière.

Le haut de la rivière ne le cédait en rien au bas, en fait de beautés tropicales. Sur les bords des rives, on apercevait d'abord une double haie de roseaux entremêlés de tiges de riz et d'indigotiers. C'était partout une confusion harmonique indescriptible.

Derrière ces haies se déployait l'immense forêt primitive, impénétrable au jour comme aux rayons du soleil, formée de cent essences végétales, de lianes entrelacées en nœuds inextricables, de plantes grimpantes, de branches de toutes sortes et de toutes formes.

Partout, autour des explorateurs, s'élance de cette terre en gestation perpétuelle une végétation dévergondée, formée en réseaux serrés.

Les plus fortes essences, par le fait de leur vitalité, percent cette couche de branches et de feuillage, recherchant de l'air et les caresses du grand régénérateur.

Celles qui manquent de force meurent à la peine, ainsi que les populations amoncelées de nos civilisations modernes, au milieu de l'exubérante production qu'elles enfantent.

Des filets d'eau, après s'être frayé un chemin sous la feuillée à travers les détritux végétaux, viennent se jeter à la rivière avec un bruit monotone et régulier. Des grands bras des arbres, étendus sur la rivière, pendent en guirlandes des lianes couvertes de fleurs d'un rouge pourpre, jaune topaze ou d'une blancheur de neige, lesquelles, mollement balancées par le vent, secouent dans l'air leurs bouquets aux senteurs délicieuses.

Plus loin, sur les bords d'une anse, s'enfonçant de quelques mètres dans la forêt, on voit des bouquets de grands bambous épieux, haut de 12 à 15 mètres, qui percent de leurs cimes effilées ce dôme de verdure. Parfois encore, une clairière s'ouvre dans la forêt diversement teintée, selon la position du soleil. Alors, les yeux de nos explorateurs étaient éblouis par la diversité des nuances se dessinant en relief sur un fond vert foncé, selon le caprice du grand Peintre céleste.

Ce beau spectacle était rendu plus imposant encore par le silence de la nature seulement troublé par les cris discordants des aras au plumage étincelant, ceux si tendres des caïmans ou des singes qui, craintifs, filaient comme des ombres sur les bras des géants des forêts.

Partis à huit heures du matin, nos deux explorateurs arrivaient vers dix heures en face d'une masse de rochers qui surplombaient la rivière. Ayant aperçu à son sommet une espèce de machine en forme de dévidoir autour de laquelle était enroulée une corde, ils ne purent douter que ce ne fût là une des dépendances du domaine du senior Balthasar Gusco.

Ils atterrirent au pied de la falaise, et cherchèrent, mais en vain, une issue qui leur donnât accès sur cette masse de rochers. Il fallait cependant trouver un expédient quelconque. Ils se mirent dès lors à hêler de toute la force de leurs puissants poumons.

— Oh ! du senior ermite ! oh ! du senior Balthasar ! crièrent-ils.

Rien ne répondit à leur appel, si ce n'est les échos de la falaise, qui semblaient les répéter en ricanant.

— Si nous déchargions nos mousquets, dit Bill, peut-être leur voix aurait-elle plus de puissance que la nôtre.

— Mais c'est une très-bonne idée que vous avez là. Déchargeons nos armes.

Deux formidables détonations retentirent simultanément. L'idée de Bill avait porté

des fruits, car presque aussitôt les explorateurs aperçurent au sommet de la plate-forme deux hommes qui les mirent immédiatement en joue. Mais Richard et Bill, s'étant vivement jetés derrière une assise de rochers, en furent quittes pour la peur, car la poudre du senor Balthasar n'avait pas cru devoir parler. Alors Richard, qui connaissait un peu la langue du Cid, ayant sorti la tête de derrière son rempart, cria :

— Nous supplions Sa Seigneurie don Balthasar de nous écouter, afin qu'il nous soit donné de nous expliquer autrement qu'à coups de fusil.

— On vous écoute, fut-il répondu du haut de la plate-forme.

— Si nous avons déchargé nos armes, c'était tout simplement parce que nous étions à bout de voix pour appeler l'attention de don Balthasar, auquel, nous, honnêtes Européens, nous demandons l'hospitalité et présentons nos compliments...

— Un gentilhomme espagnol ne peut la refuser à des braves gens qui la lui demandent aussi courtoisement.

— Nous remercions bien des fois Votre Seigneurie.

— Une seule fois suffit. Alors vous affirmez sur l'honneur que vous n'êtes pas des pirates?

— Ah! si donc! Votre Seigneurie, fit Bill, nous l'affirmons bien certainement sur l'honneur; il ne s'agit que de nous voir, pour qu'une telle supposition tombe d'elle-même.

— C'est bien, on va vous descendre la corde du rouet, et vous serez hissés l'un après l'autre sur la plate-forme; nous y monterons même votre pirogue, si vous désirez la mettre à l'abri.

— Oh! merci, Votre Seigneurie, nous pensons qu'elle ne court aucun danger ici.

— Ce n'est pas certain : enfin, soit, montez toujours, nous verrons après ce que nous pourrons faire pour elle,

Immédiatement, ladite corde se dévida et fut bientôt arrivée au pied de la falaise. Richard, après lui avoir donné un coup d'œil de marin expert, l'ayant jugée assez solide pour pouvoir le supporter sans danger, ôta son chapeau en bambou et invita cérémonieusement son compagnon d'aventures à commencer l'ascension. Bill, sans se faire prier, ayant passé sa jambe sur la planchette servant d'assise, cria :

— Tout est paré, quand Votre Seigneurie le voudra!

Quelques minutes après, Bill arrivait sain et sauf sur la plate-forme

On opéra de même pour Richard, qui, à son tour, fut bientôt en présence du maître de céans. La première chose que firent les deux explorateurs, en se voyant réunis sur la terrasse par l'opération du truc de Sa Seigneurie, ce fut de la remercier de son obligeance ; et la seconde, de rire à la dérobée de la singularité de l'original qu'ils avaient devant eux.

Nous allons tâcher d'en faire le portrait.

C'était un homme de cinquante ans environ, de grande taille, mais d'une maigreur excessive. Le pantalon et le veston de nankin qui couvraient son torse semblaient avoir été posés sur un immense squelette. Ses tibias étaient habillés de bottes molles en cuir jaune, mode des anciens hidalgos. Il portait les cheveux coupés à la Titus, et

la barbe à la François I^{er}, tandis que ses moustaches poivre et sel, longues de huit pouces au moins, cirées, semblaient vouloir poignarder le ciel.

Dans une position complètement verticale, passant à côté de l'orbite, ses moustaches dépassaient le sommet du chef de trois pouces environ. Ces deux cornes lui donnaient un faux air de Satan en personne.

Pendant que Richard s'entretenait avec le senor, le personnage qui avait fait leur ascension, gaillard bâti en cariatide, avoua à Bill que son pauvre maître avait presque complètement perdu la tête. Dès lors, nos explorateurs se trouvèrent fixés sur le compte de leur hôte.

Mettant son mousquet sur l'épaule, notre maigre fou engagea avec courtoisie ses visiteurs à vouloir bien le suivre à son logis.

L'offre ayant été acceptée, il ouvrit la marche, le buste jeté en arrière, et produisant des gestes et des ronds de jambes des plus incroyables.

En face d'eux, s'étendait en pente douce une magnifique plaine conquise sur la forêt. On y remarquait des cultures de cannes à sucre, de taros et de tabac.

Au centre de la plaine, était assis un rancho composé d'une douzaine de cases, avec chacune leur jardin. Une petite rivière sinuant parmi eux.

Ça et là, dans la plaine, on apercevait des groupes de travailleurs adonnés à la culture ou au labour. A l'accord d'une assise de la montagne, trônait l'habitation de Sa Seigneurie. A droite et à gauche, on remarquait des plantations de caféiers à la fleur odorante.

Cachée qu'elle était au milieu d'un fouillis d'orangers, de citronniers, de bananiers, on eût pu, en se prêtant un peu à l'illusion, prendre cette charmante habitation pour un nid de héron perdu dans la feuillée.

Et comme Richard, arrêté en face du magnifique panorama qui se déployait sous les yeux, faisait des compliments au senor Balthasar sur sa propriété, ce dernier, se campant à la façon de Don Quichotte en belle humeur de conquête, dit en caressant de bas en haut sa menaçante moustache :

— Oui, seigneurs Occidentaux, don Balthasar est le seul roi de céans, mais il partage sa souveraineté avec ses reines, ajouta-t-il plus bas, d'un air suffisant, à l'oreille de Richard.

— Heureuse seigneurie, répondit notre Breton en faisant des yeux blancs.

— Oh ! oui, je me crois un heureux mortel quand je songe que c'est moi, moi seul qui, par la force de mon intelligence et de ma volonté, ai créé tout cela, sans compter ce que vous ne voyez pas, et qu'avant peu vous allez voir.

— Ne craignez-vous pas, senor, de faire des jaloux parmi vos voisins ?

— Des jaloux ? parmi qui ? parmi quoi ? Je n'ai pas de voisins, fit-il en fronçant ses sourcils, qui prirent immédiatement la forme de ses moustaches Fracassee.

Quelques minutes après, tous arrivaient au seuil de la grande case ; don Balthasar, faisant un salut plein de courtoisie à ses hôtes, les engagea à le franchir et à honorer son *home* de leur présence.

Ils furent introduits dans une grande pièce percée d'ouvertures sans vitres. Elles étaient remplacées par des stores chinois en bambous. Cet appartement était entouré de sièges créoles. Au centre, se trouvait une immense table à manger en acajou brut.

Appuyée à l'une des parois, on voyait une armoire du même bois, qui servait de buffet. Nos aventuriers comprirent avec satisfaction qu'ils avaient été introduits dans la salle à manger. Le senor Balthasar, ayant porté à ses lèvres le bout de sa canne, en tira un son aigu. Quelques minutes après, une soubrette métisse, jeune et jolie, se présentait.

— Prévenez ces dames qu'elles se mettent sous les armes, dit notre Fracasse, et qu'au premier coup de sifflet, elles veuillent bien se présenter au salon.

La jeune soubrette fit un profond salut, lança un sourire malin aux hôtes de son senor et maître, puis se retira.

— Il est bon, seigneurs Occidentaux, dit l'hôte à ses hôtes d'un ton confidentiel, que je vous mette au courant de ce que vous allez voir, afin que vous ne formiez pas sur mon compte des jugements téméraires, à l'endroit de la bigamie ou de l'immoralité. Je suis d'origine mauresque, et j'ai conservé, envers et contre tout, la religion de mes pères ; c'est vous dire que je suis musulman et polygame de droit.

J'ai huit femmes, jeunes et jolies, qui m'ont donné et me donnent chaque jour des myriades d'enfants appelés à coloniser mon immense concession. Je suis un patriarche dans mon genre, portant au moins dignement mon honorable maigreur.

— Mais c'est une très-digne mission que Votre Seigneurie s'est imposée là, fit Richard d'un air cafard.

— Je le crois et n'y dérogerai pas ; ceci étant dit, apprêtez-vous à juger de mes épouses.

Ce disant, don Balthasar siffla de nouveau dans la pomme de sa canne.

Une porte s'ouvrit, et la première reine parut. Tableau : grande et maigre Espagnole de quarante-cinq ans, cheveux très-rares et attachés sur le sommet de la tête ; son chignon a le volume d'une noisette. Un œil complètement fermé, mise à l'européenne comme on se mettait en l'année 1790. Elle est entourée d'un nombre respectable d'enfants de tous les sexes, de tous les âges et de toutes les formes.

Elle fait une révérence de 1790 aux hôtes de son seigneur, et prend l'un des sièges disposées autour de la pièce. Don Balthasar siffle une seconde fois.

Apparaît une autre reine, tout l'inverse de la première. Elle est ronde comme un tubercule. Ses yeux obliques disent assez son origine.

C'est une Chinoise de trente ans environ. Elle porte le costume des classes riches chinoises. Ses conséquences féminines sont au nombre de sept. Les deux derniers sont jumeaux, elle les porte chacun sous un bras, comme un parapluie.

Je n'en finirais pas, avec les femmes du senor Balthasar, si je voulais dépeindre ses huit reines ; je me contenterai de dire qu'elles apparurent toutes les unes après les autres, comme des comètes, et que nos aventuriers les trouvèrent plus laides les unes que les autres. Aussitôt qu'elles furent réunies sur leurs sièges, elles commencèrent à allaiter leurs enfants.

Après tout, elles avaient peut-être une qualité qui les rendait belles aux yeux du maître : elles n'étaient, paraît-il, nullement stériles. Le nombre total des enfants présents du sénor Balthasar était de quarante-sept ! trente-deux des deux sexes, déjà nubiles ou mariés, étaient disséminés dans la propriété, à l'exploitation de laquelle ils étaient occupés.

Au bout de quelques instants, Sa Seigneurie donna un petit coup de canne sur la table; aussitôt, toutes les macaques, parfaitement stylées, se levèrent, et après avoir salué de maintes façons, regagnèrent processionnellement le dortoir commun.

Aussitôt leur départ, la sémillante soubrette métisse déjà connue apparut, apportant des cigares, du café et du tafia.

— Voici encore de mes productions, dit le senor producteur, je tiens à ce que vous en goûtiez et me donniez votre appréciation.

Nos aventuriers ne se firent pas prier, et, naturellement, félicitèrent Sa Seigneurie sur la qualité de ses productions.

— Savez-vous, senor, fit Richard, que vous êtes un bienheureux mortel!

— Pardieu oui, il y a beaux jours que je le sais.

— Et les myriades d'enfants que vous ont donnés vos huit délicieuses femmes, que comptez-vous en faire? Quel sort leur est-il réservé?

— Celui d'hériter des biens de leur père. Ma propriété est immense comme étendue; divisée en cent parties égales, chacune de ces fractions sera assez importante pour faire le bien-être de son propriétaire.

— C'est une idée philanthropique qui vous honore, répondit Richard, car ainsi l'existence plus ou moins aisée de vos enfants se trouvera assurée. J'ai connu des faisanderos qui n'agissaient pas aussi généreusement que vous, et qui, loin de faire des héritiers des enfants qu'ils obtenaient de leurs négresses, en faisaient des esclaves, qu'ils employaient comme tels dans leurs plantations, sans plus s'occuper du sang qui coulait dans leurs veines. Toutefois, je sais d'autre part qu'il existe des hommes généreux comme vous.

J'en ai rencontré, lors de mes voyages dans l'Amérique du Sud; mais sans contredit celui d'entre eux qui a plus de rapports avec Votre Seigneurie, est un Anglais que trouva un jour, dans ses courses à travers le Brésil, le docteur du vaisseau de guerre à bord duquel je servais moi-même en qualité de chef de timonerie. Je lui ai entendu maintes fois raconter cette entrevue, et toujours je l'ai trouvée plus drôle.

— Je serais très-heureux de faire la connaissance de mon sosie.

— Ce n'est guère possible; il faut que nous regagnions le mouillage de notre trincadour ce soir même, je me vois donc forcé de m'abstenir de vous le présenter.

— Mais cela ne fait point mon affaire, car j'avais espéré vous retenir à coucher dans mon rancho. Un jour de plus ou de moins, pour vous, c'est peu de chose. Où donc avez-vous laissé votre bâtiment?

— A un village qui se trouve sur la rive gauche de cette rivière, à environ huit milles d'ici; nous en ignorons le nom.

— Ah! je sais où vous voulez dire; mais ce n'est pas un village, c'est à peine un hameau, qui, en raison de son peu d'importance, n'est même pas nommé.

— Enfin, nommé ou pas, toujours est-il, poursuivit Bill, que nous y avons notre légitime et notre navire, sous la sauvegarde d'un camarade et des habitants, qui nous ont paru de bons chrétiens, eux.

— Je n'en ai jamais douté, fit le senor Balthasar, en regardant notre brave Irlandais d'une façon peu amicale.

Mais comme Richard, moins casseur que son compagnon, avait des raisons pour

rester en paix avec son hôte, il coupa court à l'orage, en ajoutant qu'à ses yeux toutes les religions étaient respectables, du moment où elles avaient pour but d'améliorer l'homme et ses mœurs.

— Et d'avoir un harem de jeunes et de jolies femmes, fit Bill d'un air convaincu de ce qu'il disait.

— Et de beaux petits enfants, ajouta le senor.

— Ah! pour cela, cette qualité n'est pas contestable, répondit Richard, ce sont des chérubins — amour-propre de l'auteur mis de côté.

Don Balthasar parut très-flatté du compliment, et le reçut sans arrière-pensée; aussi insista-t-il dès lors pour que nos aventuriers acceptassent l'hospitalité chez lui, jusqu'au lendemain.

A cette nouvelle avance, songeant que l'hospitalité du senor serait tout aussi complète, sinon plus, que celle qu'ils recevraient au village d'escale, considérant d'un autre côté qu'ils avaient du temps loisible à dépenser avant le retour des éclaireurs chez eux, ils acceptèrent l'hospitalité du senor Balthasar, qui se montra dès lors très-satisfait.

— Vous comprenez, messieurs les Occidentaux, fit-il, qu'en ma qualité d'homme civilisé perdu dans ce désert, vivant au milieu de gens à demi sauvages, lorsque j'ai la bonne aubaine de recevoir des gens comme vous, j'ai le désir de les retenir le plus longtemps possible près de moi.

— Votre Seigneurie nous comble, fit Richard en s'inclinant courtoisement. Alors, soit, puisque vous le désirez tant, nous resterons jusqu'à demain à votre habitation. Mais croyez-vous réellement, ajouta-t-il, que notre pirogue coure le moindre danger à son mouillage de l'accord de la falaise?

— Vous le savez, un proverbe de votre beau pays de France dit que la prudence est mère de la sûreté; or, d'après moi, je crois qu'il serait bon de la remiser dans l'anfractuosité de la falaise, où je remise la mienne; car vous n'ignorez pas que notre côte, très-mal surveillée, est infestée de pirates, qui pillent effrontément tout ce qui leur tombe sous la main. Il y a trois ans, un de mes serviteurs me fut enlevé à moins d'un mille d'ici, où je l'avais envoyé porter à un voisin du plant de caféier.

— Mais comment se fait-il, senor, demanda Bill, que les pirates musulmans n'aient pas plus d'égards pour un coreligionnaire?

— D'abord, il est probable qu'ils ignorent que je suis musulman, et ils le sauraient que je crois fermement qu'ils n'auraient pas plus d'égards pour mes serviteurs que pour ceux d'un chrétien; tout leur est bon, à messieurs les Malais.

— Hélas! nous en savons des nouvelles, fit Richard d'un ton peiné.

— Expliquez-vous! fit don Balthasar, vous ont-ils aussi joué quelque mauvais tour?

— Ils nous ont enlevé — du moins nous le croyons — deux de nos camarades, qui s'étaient éloignés de quelques milles du campement pour se livrer à la pêche; voilà près de huit jours qu'ils nous manquent, et nous sommes très-inquiets sur leur sort.

— Et vous ne faites aucune recherche pour les retrouver?

— Mais si, répondit Richard — ne croyant pas prudent de trop se livrer à un



Feneu voyant le danger que court le plongeur, ajusta sa carabine.

musulman qui, après tout, pouvait bien être affilié aux pirates ; — si vous nous voyez chez vous, senor, c'est dans ce but.

— Vous n'avez pas, je suppose, l'espoir de les retrouver sur mon habitation ?

— Non ; quand je dis chez vous, je me trompe ; je devrais dire dans ces parages.

— Soyez sans crainte, mes chers hôtes ; don Balthasar peut être musulman comme l'étaient ses aïeux, mais il est, avant tout, homme d'honneur, et ne pactise ni de près, ni de loin, avec des forbans sans foi ni loi.

— Nous vous croyons, fit Bill, en tendant sa large main au senor, qui la pressa, puis fit de même de celle de Richard.

— Si vous le voulez, continua don Balthasar, nous allons nous rendre au mouillage de votre pirogue, et nous la remiserons dans le magasin où se trouve la mienne. Je pense que nous n'aurons pas besoin d'aide : nos six bras réunis seront suffisants pour ce travail.

— Oh ! assurément, répondit Richard.

— Maintenant, mes chers hôtes, je vous demande cinq minutes pour siffler mes chiens, puis je serai complètement à vos ordres ; mais, si vous y consentez, nous allons faire le tour des écoliers en tournant la montagne ; nous aurons ainsi quelque chance de tuer un peu de gibier qui nous servira à étayer notre repas du soir.

— Nous sommes tout disposés à faire cette pointe de chasse, répondirent-ils.

Quelques instants après, les deux aventuriers et leur hôte étaient arrivés sur la forière d'une rizière. Le riz y était magnifique. Le senor déclara que le rendement de ses terres égalait celui des meilleurs de l'Inde, récoltant de trente à trente-cinq pour un, et que chaque année il obtenait plusieurs récoltes sur le même terrain.

Les chiens de don Balthasar furent immédiatement lancés dans cette rizière. En moins d'une demi-heure, nos trois disciples de saint Hubert eurent tué huit perdrix, trois poules d'Inde, quatre ioras, trois édèles et une demi-douzaine de canards sauvages.

Richard, en sa qualité de véritable chasseur, était émerveillé et se croyait tout à coup tombé dans la terre promise des chasseurs. S'il ne les eût déjà connues, il eût pu se faire des illusions en examinant les perdrix de Manille, car huppées et nuancées de différentes couleurs, elles sont loin de ressembler à celles de l'Occident.

Le soir, au souper, il put une fois de plus juger qu'elles différaient des perdrix d'Europe, autant par le goût que par la couleur du plumage. Somme toute, elles leur étaient bien inférieures sous le rapport de la délicatesse et de la saveur de la chair.

Le senor ayant appelé un des travailleurs disséminés dans un champ de cannes à sucre voisin, lui ordonna de creuser une fosse et d'y déposer le gibier tué.

Le but de don Balthasar était, on le devine, de le conserver frais jusqu'à leur retour ; car, dans ces contrées tropicales, deux heures suffiraient, sans cette précaution, pour putréfier un corps quelconque privé de vie.

Une demi-heure plus tard, après avoir suivi pendant quelques instants, mais non sans peine, le rivage le long de la falaise, nos aventuriers arrivaient au mouillage de leur pirogue.

Au moyen du va-et-vient qu'ils avaient établi, elle fut vite amenée à la rive, puis portée en face de l'anfractuosité servant de remise à la pirogue de leur hôte.

Immédiatement, don Balthasar conduisit ses hôtes derrière un coude de la falaise. Là, ils remarquèrent une caverne fermée par une solide porte s'élevant seulement à quatre mètres de hauteur.

Tirant alors de son carnier une forte clef, il ouvrit la porte, qui leur donna accès dans une magnifique grotte, où l'on respirait une fraîcheur bienfaisante. Ça et là des gouttes d'eau perlaient de la voûte, tombant avec un bruit monotone sur le sable et sur les excréments de chauves-souris qui tapissaient le sol.

Renversée, la quille en l'air, appuyée sur deux troncs d'arbres, reposait la péniche de don Balthasar. C'était une belle embarcation en bois de teck, de vingt-cinq pieds de quille et de construction espagnole. Ses appareils, tels que mâts, vergues, rames et grappins, étaient aménagés le long des parois de la grotte.

Quant aux voiles, don Balthasar les gardait à l'habitation, afin de les tenir au sec et de les préserver de l'humidité de la grotte, qui les eût bientôt pourries, si elles y avaient été déposées.

La pirogue fut portée sur un épaulement de rochers, par don Balthazar et les deux aventuriers. Alors Richard, se plaçant dessous, l'appuya sur son large dos et la transporta dans la grotte avec une aisance si parfaite, que Bill ne put s'empêcher de dire au

senor qu'il reconnaissait Richard pour son maître, se sentant incapable de faire un tel tour de force.

Quand Richard se fut débarrassé de son fardeau, il reçut avec une modestie parfaite les compliments que lui furent adressés. Après avoir fermé la porte de la grotte, le senor et ses hôtes, qu'il semblait avoir plus que jamais en grande estime, prirent le chemin de l'habitation.

Du placite qui s'étendait devant l'habitation, on apercevait à un demi-mille, assis sur les bords de la rivière qui sillonnait la plaine, le petit village dont nous avons déjà parlé quelques lignes plus haut. En deça, c'est-à-dire entre l'habitation du maître et le village habité par ses enfants mariés, on remarque la fabrique de sucre de l'habitation. Elle est placée sur les bords d'un gros ruisseau, qui se jette dans la rivière.

Le souper ne devant être servi qu'au moment de la fraîcheur, c'est-à-dire deux ou trois heures plus tard, Richard qui, ainsi que les hommes intelligents, aimait à se rendre compte de tout se qui lui semblait étranger, demanda au senor hôte la permission de la visiter. Ce dernier, avec une bonne grâce qui, après tout, lui était naturelle, accueillit sa demande.

Richard connaissait la raffinerie de MM. Étienne et Say à Nantes; aussi ne se montra-t-il pas très-enthousiasmé, en face de la simplicité naïve des moyens employés à Manille, où les colons ne semblent même pas se douter des progrès qu'a faits en Europe l'industrie sucrière.

Le moulin du senor Balthasar était mû par une roue hydraulique qui faisait mouvoir elle-même deux cylindres en bois, entre lesquels étaient introduites des cannes. Ce piètre mécanisme lui parut complètement insuffisant pour extraire de la canne tout le vesou qu'elle renferme.

Le matériel se composait d'un appareil distillatoire et de six chaudières en fonte très-épaisses. Elles avaient été établies à la suite l'une de l'autre.

La ventilation du fourneau, mal combinée, ne permettait pas de régler convenablement le degré de calorique nécessaire à une bonne fabrication.

De son côté, l'appareil distillatoire destiné à extraire le tafia provenant de la fermentation de la mélasse, lui sembla incomplet. Inutile d'ajouter qu'avec de tels moyens une très-grande partie de la substance cristallisable était perdue; mais qu'importe! le senor se montrait très-satisfait.

Il disait, avec vérité, que la richesse de son terrain obviait à tout cela, et qu'au lieu de faire soixante-quinze pour cent de bénéfices, il se contentait d'en réaliser cinquante, ce qui lui semblait déjà très-joli.

Une heure après le retour de l'usine à sucre, le senor et ses hôtes se mettaient à table pour prendre le repas du soir. Sa seigneurie ne crut pas devoir faire l'honneur de sa table aux dames du harem; il prétendait qu'elles étaient bien mieux à leur place dans la pièce réservée pour être embellie de leurs charmes. Richard et Bill se trouvèrent complètement de cet avis.

Le souper se composait du gibier tué dans la rizière, de volailles grasses et bien nourries dans les rizières, d'un pilaw de riz et de manioc, de choux palmistes au goût

d'artichaut, de haricots noirs appelés feijoês, puis d'une excécrable décoction que le senor hôte avait l'effronterie d'appeler café.

Mais nos aventuriers s'en consolèrent en vrais philosophes, sachant, de source certaine, que ce n'est point au pays de sa naissance que de vrais amateurs doivent aller prendre ladite infusion.

Afin de faire disparaître le souvenir qu'avait laissé à leur palais le goût atroce du café récolté par le senor Balthasar, il fit servir au pavillon de verdure des cigares *puros* et régalias, ainsi que du tafia, auquel Richard trouva un goût exécrable d'empyreume ; et Bill, dont le palais était faussé par le détestable gin anglais, un goût d'ambroisie. Après tout, chacun le sien, c'est trop juste.

Le pavillon de verdure où l'on avait pris le repas était assis à une centaine de mètres de la grande case, sur le haut du coteau. Ce pavillon était construit en lianes, où dominaient celles du poivrier bétel. On respirait à pleins poumons, dans cet Eden terrestre, un air frais et embaumé.

Eh bien ! mon cher hôte, fit don Balthasar, s'adressant à Richard, et l'histoire de cette mignonne rencontre que fit le médecin de votre bord, ne voulez-vous pas me la raconter ?

— Si Votre Seigneurie y tient beaucoup, je me montrerais bien ingrat de lui refuser cette satisfaction, fit Richard avec courtoisie.

— Mais je la demande à cor et à cris. Je suis très-friand de ces relations, d'autant plus que je crois deviner un sosie dans le héros de votre histoire.

— A parler franc, mon cher hôte, je dois dire qu'il y a un peu d'analogie entre vous deux, et, pour cette raison, je serais assez disposé à m'abstenir.

— Allons donc, j'ai bon caractère, et je ne m'offense jamais sans motifs sérieux ; ceci étant dit, je vous écoute, parlez :

Allons, puisque vous y tenez tant, je m'exécute.

Le docteur X..., un savant de premier ordre, parcourait les forêts de l'Amérique du Sud, à la recherche de sujets d'histoire naturelle, à chaque escale que notre frégate faisait dans un port.

Or, voici l'aventure qui lui arriva au Brésil, dans une de ces courses à travers les forêts vierges, aventure qu'il racontait volontiers sur le banc de quart. Figurez-vous que c'est lui qui raconte :

Un jour, très-fatigué d'avoir couru après maintes variétés de coléoptères, je m'assis sur les bords d'un ruisseau ; au même instant, j'entendais une voix qui, évidemment, s'adressait à moi, car j'étais seul au milieu de cet espace immense ; je ne compte pas comme quelqu'un un nègre qui m'accompagnait. On m'interpellait en anglais. Ne sachant pas les premiers mots de cette langue, je me contentai de répondre sans me déranger, sans tourner les yeux du côté d'où me venaient ces paroles :

« — Que désirez-vous, monsieur ? je ne comprends pas l'anglais.

« — Oh ! ces Français sont drôles ! reprit la même voix avec le plus parfait accent britannique ; ils croient que chacun connaît leur langue ; ils ne parlent que le français !

« — Vous avez raison, répliquai-je en me levant pour découvrir l'interlocuteur que

le hasard m'envoyait ; les Français ont la sottise de croire que leur langue est la langue universelle ; mais ils sont bien punis de leur outrecuidance, lorsqu'ils mettent le nez hors de leur pays. »

Mon interlocuteur était planté sur le sommet du rocher, comme un chasseur de chamois au bord d'un précipice, ferme et droit sur ses jambes ; il portait des guêtres de cuir, une veste ronde et une casquette ; un énorme couteau de chasse, passé à la ceinture, pendait à son côté ; son visage rose et frais était encadré dans une belle barbe rouge ; il était grand et fort, et toute sa personne avait quelque chose de franc et d'ouvert qui prévenait en sa faveur. Après avoir jeté sur moi un regard explorateur, le fils d'Albion me dit :

— Je suis M. Braone ; voulez-vous venir vous reposer chez moi ? J'aime beaucoup les Français.

Je déclinai mon nom, et, me servant de la formule qu'il avait employée en me parlant, j'ajoutai :

— J'irai volontiers me reposer chez vous : j'aime beaucoup les Anglais.

Je crus, en faveur de la manière bizarre dont s'effectuait notre connaissance, pouvoir me permettre la légère exagération que renferme cette dernière assertion.

Je grimpai sur le domaine de M. Braone par une entaille circulaire faite dans le granit ; ce moderne Prométhée me reçut en me tendant la main ; on reconnaissait à son teint vermeil qu'il était retenu sur ce roc par des chaînes fort légères, et qu'aucune espèce de vautour ne lui rongerait le cœur. Un fou ou un sage était seul capable de vivre dans cet isolement ; je me demandai dans laquelle des deux catégories il fallait classer ma nouvelle connaissance.

M. Braone m'introduisit dans un petit salon proprement meublé ; c'était une pièce longue et étroite, percée de trois fenêtres munies de stores, et garnie de chaises et d'un divan. Il m'installa devant une table sur laquelle étaient disposées des bouteilles contenant du porto, du sherry, du brandy, du rhum et un gros livre relié.

Lorsque je fus assis, M. Braone me pria de l'excuser et de l'attendre un moment, et disparut ; un quart d'heure après, il entra, conduisant sous son bras une jeune négresse.

Cette fille, qui pouvait bien avoir dix-huit ans, était vêtue d'une robe blanche à grande pèlerine, telle qu'en portent seules dans le monde les dames anglaises ; elle était coiffée d'un chapeau bleu confectionné dans le même goût que sa robe, et chaussée de gros souliers en cuir noir lacés sur le coup de pieds ; ses mains étaient couvertes de gants de fil, et elle paraissait fort mal à l'aise dans ce travestissement.

La pauvre créature avait l'air ahuri, la physionomie hébétée des nègres de la Côte ; elle portait trois fortes entailles cicatrisées au-dessus de la racine du nez.

Les nègres nouvellement introduits dans les colonies européennes sont presque tous marqués de quelque signe résultant d'une blessure qu'on leur a faite pendant leur jeunesse, pour aider à constater plus tard leur identité, tandis que les nègres créoles ne pratiquent plus cette coutume barbare.

M. Braone se plaça en face de moi avec sa compagne, toujours appuyée sur son bras ; ils s'inclinèrent simultanément, et l'Anglais me dit en désignant la jeune négresse :

— C'était M^{me} Braone !

Je rendis, aussi sérieusement que je le pus, mon salut à ce couple bizarre, mais j'avoue que je ne trouvai aucune parole à lui adresser.

Le gentleman, après s'être incliné une seconde fois, tourna sur ses talons et s'éloigna, emmenant avec lui cette singulière M^{me} Braone.

Je n'étais pas encore revenu de l'étonnement que m'avait causé cette présentation, lorsque M. Braone reparut, donnant le bras à une autre négresse.

Celle-ci, plus jeune que la première, portait certainement les vêtements que sa compagne venait de déposer, et comme elle était beaucoup moins grande, elle semblait traîner après elle une robe à queue.

M. Braone, fidèle aux usages de son pays pour tout ce qui tient au mode adopté pour les présentations, s'inclina une seconde fois devant moi en me disant :

— C'était une autre M^{me} Braone.

A cette déclaration inouïe, je ne pus contenir un immense éclat de rire. Ma bruyante hilarité ne blessa pas mon hôte, il se contenta de lever les yeux au ciel, en s'écriant :

— Oh ! ces Français, ils s'étonnent de tout !

— Non pas précisément de tout, mon cher M. Braone, mais de ce qui leur paraît impossible avant de l'avoir vu ! Je vous en prie, ajoutai-je sans pouvoir maîtriser mon hilarité, quel est donc le prêtre qui a béni votre double mariage ? on pourrait recourir à lui dans l'occasion.

— C'est moi le prêtre, reprit l'Anglais ; je me suis marié tout seul.

— Mon cher monsieur Braone, vous serez pendu comme un chien et damné comme un juif, au jeu que vous jouez ! La polygamie est un cas pendable et damnable.

— Oh ! oh ! fit le gentleman, en France et en Angleterre je serais pendu, oui ; au Brésil, non. Je ne serai pas davantage damné ; ici je vis comme Abraham et comme Jacob... Il faut bien que je peuple ce désert.

— Mais vous êtes chrétien, je suppose ?

— A Londres, à Paris, oui ; ici, je suis un patriarche. Je connais la Bible mieux que vous, *my dear*. C'est le seul livre que je lis depuis six ans, dit-il, en me montrant le gros volume que j'avais remarqué sur la table, et c'est là que je puise ma seule règle de conduite. La Bible n'est pas, comme on le croit, l'histoire d'un peuple ; c'est la loi écrite avec des exemples des hommes en civilisation, en barbarie et en patriarcat... Oh ! non, je ne serai pas damné...

— Mon cher monsieur Braone, j'admire votre interprétation de la Bible ; elle est nouvelle ! Et vous comprenez parfaitement vos devoirs de patriarche.

— Oh ! oui, je les comprends. Attendez.

Là-dessus, il décrocha une cravache pendue derrière la porte. La poignée de cet instrument de correction se terminait par un sifflet dont il tira des sons aigus.

Aussitôt, je vis accourir dans le salon, cinq ou six marmots, couleur marron, lesquels se rangèrent silencieusement l'un à côté de l'autre, dans la position d'un soldat sous les armes. L'Anglais les considéra un moment avec satisfaction ; il me dit ensuite :

— C'étaient les petits Braone ! Quand j'aurai encore trois petits hommes comme ça, je leur laisserai tout ce que j'ai ici : cette maison, ces montagnes, ces terres ; ils seront plus riches que s'ils étaient des fils d'esclaves, et moi j'irai m'occuper à peupler Sidney... Oh ! si tout le monde faisait comme moi, toutes les colonies seraient bientôt comme des fourmilières !...

J'étais en admiration devant M. Braone ; je n'avais pas cru, jusque-là, qu'on pût être aussi complètement fou avec les apparences de la raison. Après un moment de silence, je lui dis :

— Savez-vous bien que, si je racontais en France votre manière de vivre et les circonstances dans lesquelles s'est faite notre connaissance, on ne me croirait pas ?

— Oh ! certainement non, reprit vivement le gentleman ; *les Français trouvent la vérité trop extraordinaire pour y croire*¹. Après votre retour, racontez-leur simplement ce que vous avez vu, ils vous accuseront d'avoir fait des romans. Oh ! oui.

Cette idée de M. Braone me frappa par sa justesse ; je résolus de raconter très-exactement ce que je venais de voir, n'étant pas fâché d'être taxé d'exagération, à force d'exactitude.

Lorsque je voulus le quitter, M. Braone tenta de me retenir pour passer la soirée avec lui ; je ne pus me rendre à son désir.

M. Braone, en me reconduisant, me fit traverser sa cuisine, où nous trouvâmes une vieille négresse occupée à embrocher une couple de singes qui n'avaient pas moins de deux pieds de long.

— Si vous voulez rester, me dit M. Braone en me montrant l'instrument gastronomique, voilà notre dîner !

Je considérai M. Braone avec horreur. En ce moment, il me fit l'effet d'un ogre ! Les embrochés ressemblaient, à s'y méprendre, à la marmaille de tantôt ; je songeai à Saturne dévorant ses enfants. Mais la figure impassible de l'Anglais me rassura, et, pensant qu'on pouvait manger du singe sans être pour cela taxé d'anthropophagie, je serrai cordialement la main qu'il me tendit.

Je rentrai le dernier à notre maison de la Serra ; mes compagnons me demandèrent compte de ma journée ; je leur racontai ma visite à M. Braone, ils n'en crurent pas un mot. Comme nous partîmes le lendemain, ils n'eurent aucun moyen de vérifier ma véracité ; ils sont restés sous leur première impression... Ainsi a commencé à se vérifier la prophétie de M. Braone. Je crois, aujourd'hui, que le patriarche de la Serra est un sage.

Pendant le cours de la relation de Richard, don Balthasar avait plus d'une fois laissé éclater son hilarité ; mais lorsqu'il l'eût achevée, ce fut un *tolle* général, encore augmenté des rires éclatants de Bill. Sa Seigneurie s'étant montrée fort satisfaite de l'histoire et de l'originalité de son sosie, remercia le narrateur avec une effusion qui ne trahissait aucune arrière-pensée.

1. L'auteur de ce livre su apprécier cette vérité !...

— Vous m'avez énormément divertì avec l'histoire de cet Anglais, continua le senior hôte, mais avouez au moins que s'il y a un peu d'analogie entre nous, ma position morale et matérielle est bien supérieure à la sienne.

— Je vous l'accorde, car si réellement vous êtes musulman, vous ne pouvez être accusé de polygamie. Maintenant, quant au côté matériel, il faut reconnaître que vous faites les choses en grand, car votre exploitation est un petit monde, tandis que celle de M. Braone a tout simplement l'importance de l'établissement d'une nombreuse famille.

— Allons, je suis heureux que vous me rendiez justice, fit don Balthazar; maintenant, comme je crois qu'il se fait tard, si vous êtes disposés à prendre du repos, je vais vous désigner le logement réservé aux hôtes, chez moi.

Nos aventuriers ayant acquiescé à cette proposition, Sa Seigneurie les conduisit à une case située vers le milieu de la montagne.

C'était un assez vaste rez-de-chaussée divisé en huit compartiments. Chacun de ces compartiments était séparé des autres par une natte en jone, suspendue à des bambous appuyés à leurs extrémités sur des fourches formant les parois de la case. Sur le sol était déposée une natte épaisse, également confectionnée en jone. Cette natte constituait un lit tropical.

Nos aventuriers ne s'en montrèrent point émus, car ils savaient que c'était l'usage généralement reçu dans les colonies espagnoles.

— Sur ce, mes chers hôtes, fit Sa Seigneurie, je vous souhaite une bonne nuit et des rêves heureux. Voici un paquet de cigares, usez-en tant que le cœur vous en dira; seulement, je vous recommande de ne pas mettre le feu à la case. Je vais vous envoyer une cruche d'eau, du tafia et des limons, pour le cas où vous seriez altérés cette nuit.

Don Balthazar, ayant serré les mains de ses hôtes, s'éloigna en fredonnant un couplet des plus régence.

Un quart d'heure s'était à peine écoulé, que deux jeunes filles métisses se présentaient dans la case, l'une portant à la main un alcaraza plein d'eau, et l'autre un panier tressé en lianes fines sur la tête. Il était rempli de limons, d'oranges vertes, de goyaves et d'ananas.

— Voici, dirent-elles, des rafraîchissements qui feront plaisir aux senores quand, cette nuit, le feu de notre climat brûlera leur sang.

A ces mots, nos aventuriers examinèrent les deux jeunes filles à la lueur de la lampe nocturne suspendue au faite : l'une et l'autre leur parurent jeunes et belles pour des métisses. On remarquait sans peine qu'elles provenaient d'un croisement de race espagnole et tagale.

Elles avaient des fleurs rouges dans les cheveux, des yeux lascifs et veloutés, encore surmontés de sourcils bien arqués. Leur bouche, ornée de trente-deux perles d'une blancheur de nacre, était rouge et sensuelle; leur gorge, d'une irréprochable pureté de formes, était légèrement voilée.

Cette visite intriguait beaucoup nos aventuriers; aussi Richard, voulant savoir le fin mot de l'énigme, interrogea les jeunes filles métisses afin d'éclairer ses doutes.

— Depuis combien de temps êtes-vous dans cette habitation?



La jeune fille encadrée au milieu des plantes aquatiques.

- Nous sommes nées chez le senor Balthasar.
- Mais, si je ne me trompe, vous êtes métisses, l'une et l'autre?
- Oui, Votre Seigneurie, nous sommes nées du baiser d'un Espagnol à une femme tagale.
- Votre père existe-t-il encore?
- Oui, Votre Seigneurie, don Balthasar est notre père.
- Je m'en doutais, fit Richard s'adressant à Bill.

Le soleil était levé depuis longtemps, que nos aventuriers, très-fatigués, ne l'étaient pas encore : aussi Sa Seigneurie don Balthasar crut-il devoir venir s'enquérir des causes de ce *dolce farniente*, si peu en harmonie avec l'activité reconnue des deux aventuriers. Interrogés, ils déclarèrent que les chaleurs tropicales étaient les seules coupables.

Après avoir pris un très-léger repas, après avoir chaleureusement remercié leur hôte de l'hospitalité très-complète qu'il leur avait offerte, Bill et Richard se mettaient en route pour rejoindre le village tagal, où étaient restés les leurs.

Ils y arrivaient avant midi; c'était un peu tard, aussi le voyage à l'habitation de la senora Ximenès dut-il être remis au lendemain. Dès leur retour au village tagal, Richard et Bill furent interrogés par leur hôte sur les impressions de voyage recueillies à l'habitation de l'étalon de la montagne.

— Le senor nous a semblé un charmant homme; sur notre bonne mine et sans nous connaître, il nous a offert une hospitalité des plus cordiales et des plus complètes, fit Bill en riant.

— Et son harem, qu'en dites-vous?

— Les beautés qui le composent, quoiqu'il leur trouve beaucoup d'agréments, selon moi, ne sont pas des plus séduisantes; après tout, le but de notre sultan n'est pas de faire de la *flirtation*, mais de coloniser; or, je trouve son dévouement, sinon sublime, du moins très-méritoire, car il ne travaille pas pour lui, mais bien pour sa progéniture, pour la colonie et le gouvernement espagnol.

— Ne vous a-t-il pas dit qu'il était musulman?

— Si, certainement, mais il a ajouté que, sa religion étant celle de ses pères, par respect pour leur mémoire, il n'avait pas cru devoir abjurer.

— Le bruit court, dans la contrée, qu'il s'est vu, par le fait même de sa fidélité à la religion de ses pères, pourchassé d'Espagne à la Hayane, et de la Hayane à Manille, où la société lui faisait une guerre acharnée, en raison même de ses croyances.

Il a habité trois mois la ville de Manille, et un beau jour, nous l'avons vu arriver dans cette contrée, suivi de son harem. Ici, peu de personnes l'estiment; la société des riches *rancheros* ne le voit pas; aussi a-t-il dû se montrer très-satisfait de votre visite, car ces bonnes aubaines ne lui tombent pas souvent. Somme toute, c'est un bon original. Les gens méchants de la contrée — et vous savez qu'il y en a partout — prétendent que le senor Gusco, en raison de ses croyances religieuses, est un affilié des pirates; mais je n'en crois rien, car, avant tout, c'est un honorable gentilhomme, incapable d'une telle action.

Nos aventuriers passèrent la nuit à bord de leur trincadour. Dès l'aube, ils commencèrent leurs apprêts de départ. Le chef du village leur ayant proposé de les accompagner pour les piloter et les présenter à la senora Ximenès, ils avaient naturellement accepté avec reconnaissance. Il s'était fait escorter par un de ses neveux.

Les préparatifs de départ et les adieux étant terminés, les aventuriers levèrent l'ancre et descendirent la rivière, mus par une brise légère de nord-est qui, jointe au courant naturel de la marée baissante, les eut vite transportés à hauteur de l'affluent à la source duquel était située l'habitation de la senora Ximenès.

Ils s'y engageaient vent arrière vers les neuf heures du matin.

Cette rivière était sinueuse et bordée de forêts de haute futaie. Aussi la brise légère, se trouvant masquée par les coudes qu'elle formait dans son parcours, refusait constamment. Alors nos aventuriers étaient obligés de pousser leur trincadour à la gaffe, travail assurément peu agréable par la chaleur tropicale qui régnait alors.

Somme toute de sueurs répandues, comme ils étaient sept à bord et que le courant

était très-faible, ils arrivèrent vers les deux heures de l'après-midi en vue de l'habitation de la senora Ximenès.

Sur la rive gauche, s'étendait, sur un parcours de deux cents mètres environ, une épaisse et haute muraille se prolongeant à perte de vue dans les terres. Au centre de la partie qui longeait la rivière, on remarquait une ouverture solidement grillée donnant accès de la rivière dans un bassin d'une circonférence de mille à douze cents mètres environ, au bord duquel s'élevait l'habitation.

Deux charmantes embarcations étaient amarrées au bas d'un perron en porphyre, de vingt marches, donnant accès dans l'intérieur de cette forteresse de plaisance.

L'habitation se composait d'un seul, mais vaste corps de logis. Elle était bâtie à l'italienne, avec terrasse, et n'avait qu'un rez-de-chaussée. A l'île de Manille, où les tremblements de terre sont très-fréquents, les habitations n'ont, le plus souvent, qu'un étage, et ces constructions sont encore fort peu communes.

De magnifiques plantes exotiques et indigènes, placées dans d'énormes vases en faïence, s'échelonnaient sur les marches de ce perron. Chaque porte et chaque croisée était défendue extérieurement par d'épais volets en bois de gaïac, essence fort dure, et intérieurement, par des grilles de fer forgées avec cet art commun aux Espagnols.

C'était visible, la senora ne voulait pas aller retrouver son mari. A un quart de mille de l'habitation, masquant la rivière, se déployait une montagne rocheuse, du sommet de laquelle une imposante cataracte se jetait dans un bassin circulaire. Ce bassin naturel s'étendait sur une surface d'environ quinze cents mètres, au pied de la montagne.

Par moment, on voyait un arbre énorme qui tombait avec fracas dans le bassin, ce qui produisait un effet aussi curieux qu'imposant. On apercevait une couche d'eau transparente, couleur d'émeraude, d'où jaillissaient des flots de rubis, de topazes et de diamants dans lesquels le soleil tropical reflétait ses feux. L'air, déplacé par cette énorme colonne, produit un vent continuel qui s'engouffre en mugissant dans le fond de la vallée, répandant sur les cimes de la forêt une ondée au milieu de laquelle scintillent des centaines d'arcs-en-ciel.

Cette masse d'eau, après avoir arrosé copieusement les cimes des arbres, se répand à terre en y formant des myriades de petits ruisseaux qui arrosent le sol en allant à la rivière.

Le trincadour de nos aventuriers était encore éloigné de plus de deux cents mètres de l'habitation, qu'une foule de gens de toutes couleurs et de toutes espèces s'échelonnaient sur le perron dont nous avons parlé. Tous étaient formidablement armés de mousquets, de vieilles lances, de tromblons et de pistolets sans chiens.

Parmi cette gent cosmopolite et curieuse à bien des points de vue, on remarquait des chiens, des singes rouges — dits hurleurs, — des orangs-outangs, ou d'une espèce plus infime dans ses formes. Tous, grands singes et petits singes, semblaient fort surexcités à l'endroit de cette visite insolite.

Posant une main sur le bras d'un vieux nègre, un énorme orang-outang lui montra de l'autre le bâtiment, pendant que son vilain museau grimaçait, et que des sons rauques sortaient de sa poitrine large et velue.

Alors, le confident consulté faisait de la tête un signe affirmatif, et répondait dans sa langue mystique à ce langage de singe :

— Oui, ce sont des pirates; — affirmation assurément aussi hasardée que peu bienveillante pour nos vieilles et honnêtes connaissances.

Au milieu de tous ces singes humains et autres, on remarquait une femme fort belle et jeune encore, qui, appuyée avec calme sur un fusil à deux coups, semblait examiner, au moyen d'une jumelle et avec un soin tout particulier, ses nouveaux visiteurs.

— Qui donc a donné l'alarme et a pris ces gens pour des pirates? fit-elle, s'adressant aux gens qui l'entouraient.

— C'est Vicente, je crois, répondit une gracieuse jeune fille au type pur espagnol, placée à gauche de la senora.

— Vicente, approche, fit cette dernière avec un calme où perçait cependant une nuance de mécontentement.

Vicente, nègre âgé de vingt-cinq ans environ, grand et bien découplé, approcha alors de sa belle souveraine, qui lui dit froidement en langue tagale :

— Est-ce la peur ou le désir de te rendre intéressant qui t'avengle?

— Ce n'est ni l'un ni l'autre, maîtresse, je me suis trompé, voilà tout mon crime

— Pour ta peine, tu vas prendre la petite pirogue et aller à bord; tu demanderas au vieux Pedro Barate, le chef du village de la grande rivière, des explications sur sa présence à bord de ce trincadour, et dans quel but ces gens se présentent à ma propriété. Voici la clef de la chaîne, que tu ouvriras à ces étrangers, si j'en fais donner l'ordre.

Vicente s'inclina profondément devant sa belle souveraine, prit la clef, sauta dans la pirogue, puis se dirigea vers la grille, qu'il franchit après avoir enlevé la chaîne qui la maintenait fermée. Quelques minutes après, le noir ambassadeur montait à bord du trincadour.

— Salut à vous, Pedro Barate, dit-il, je suis envoyé ici par la senora maîtresse, dans le but de savoir pour quelle raison ce bâtiment étranger au pays se présente à son habitation.

— Tu répondras à la senora Ximenès que je lui amène ces honnêtes étrangers qui, ayant eu tout récemment deux des leurs faits prisonniers par les pirates, viennent lui demander du secours en hommes et en armes.

— Ajoute, fit Bill, que deux d'entre nous ont été esclaves des Malais, et que nous serions bien heureux s'il nous était donné de lui être utiles.

A ces mots, le nègre ambassadeur, regardant Bill avec étonnement et terreur, ouvrit la bouche et ne dit rien.

C'était une façon éloquente de traduire sa pensée, sans doute terrifiante, car, hors de lui, il enjamba la lisse du trincadour, sauta dans sa pirogue, s'éloigna avec une ardeur fébrile du bâtiment maudit, se signa et se mit aux pagaies, qu'il mania dès lors avec une vigueur qui traduisait toute la terreur qui l'empoignait.

En le voyant arriver avec tant de vitesse, la senora crut à une sinistre nouvelle.

— Eh bien ! de quoi s'agit-il donc ? d'où vient cette crainte dont tu me parais saisi, Vicente?

— Maîtresse, ce sont des pirates ; non, je me trompe, ce ne sont pas des pirates, mais des gens qui ont été chez eux.

— La terreur te rend-elle fou ?

— Maîtresse, pardon, excuse, je crois que oui.

— Antonio, fit la senora, s'adressant à un Tagal qui riait sous cape des terreurs du pauvre nègre, rends-toi à bord de ce trincadour : Tu prieras Pedro Barate de venir me renseigner plus exactement. Tu le ramèneras dans la pirogue.

Antonio partit, et, un quart d'heure après, il était de retour, ayant rempli la mission de confiance dont l'avait chargé sa maîtresse.

Aussitôt que Pedro Barate eut mis le pied sur le perron, saluant profondément :

— *Mi ama querida* Ximenès me fait demander, dit-il avec politesse, mais sans obséquiosité ; je suis heureux d'avoir mis les pieds sur le seuil de sa demeure, heureux aussi de la voir en bonne santé.

— Merci, mon bon et honnête Pedro, je n'ai pas besoin de te répéter ce que je t'ai déjà dit : que je voudrais que tu franchisses plus souvent la porte de ma triste demeure ; mais la discrétion, qui est une de tes vertus, t'éloigne de moi : je le regrette, car tu sais mon affection et mon estime pour toi et les tiens.

— Merci, senora, vous me rendez fier et heureux.

— Mais quel est donc ce trincadour qui, si inopinément, vient jeter l'ancre devant mon habitation, et à bord duquel il me semble que tu étais il y a un instant ?

— Senora, ainsi que je l'ai dit à votre premier envoyé, ce bâtiment est monté par d'honnêtes Occidentaux qui, après avoir assis leur campement à huit ou dix milles d'ici, dans le but d'y faire la pêche, ont eu deux de leurs compagnons enlevés par les pirates.

Dans ce moment, ils sont à leur recherche, et ils venaient à votre habitation pour vous demander du secours en armes et en hommes ; dans le cas où les éclaireurs trouveraient leur retraite, ils auraient chance de pouvoir aller, les armes à la main, leur réclamer leurs compagnons.

— Tu connais, mon bon Pedro, la valeur de mes serviteurs ; tu as eu, il y a un instant, la mesure du courage de l'un d'eux. Or, c'est te dire que je ne puis malheureusement rien. J'ai bien quelques mousquets à leur service, voilà tout ce que je puis faire. On prétend dans la contrée que *los Moros de Yolo* relâchent parfois dans l'anse des *Ladrones*, de si triste mémoire, fit la senora Ximenès, pendant que deux larmes sillonnaient son beau visage.

— Depuis ce triste événement, qui a tant affligé votre existence, senora, ils y ont été vus trois fois, et il se pourrait qu'ils y fussent encore en ce moment, car, vous le savez, notre marine coloniale ne les inquiète guère, si peu même, que les pauvres riverains sont abandonnés à leurs propres forces. Mais j'espère bien être basé à ce sujet, car un garçon du village, nommé José Herbedá, dont la fiancée a été enlevée aussi par eux, il y a bientôt deux semaines, accompagné de deux cousins de sa future, est parti à la découverte, et si Dieu leur donne l'assistance qu'ils sont en droit d'espérer, avant peu nous saurons au juste le lieu où ils ont établi leur repaire.

— Qu'est-ce que m'a donc dit Vicente ? que ces hommes avaient été prisonniers des pirates, et qu'ils ont eu le bonheur de s'arracher de leurs griffes ?

— Oui, senora, c'est l'exacte vérité ; trois d'entre eux, dont une femme, ont eu cette chance ; mais, malheureusement, le plus recommandable d'entre eux, un capitaine de commerce, fait partie du nombre des captifs.

— Peux-tu répondre de l'honnêteté de ces gens-là ?

— Oh ! bien certainement, senora, à mon âge, on a assez d'expérience des hommes et des choses : aussi suis-je bien convaincu qu'ils sont honnêtes, et je me pose de grand cœur leur garant.

— Si c'est ainsi, mon bon Pedro, tu peux retourner à bord, et dire à ces Occidentaux que je suis prête à leur donner l'hospitalité, au besoin même à leur confier quelques mousquets.

— Raphaëlo Radilo, fit-elle, s'adressant à un vieillard voûté, qui semblait être le portier-consigne de la forteresse de plaisance, tu vas faire ouvrir la grille à deux battants, de façon que le bâtiment de mes hôtes puisse entrer dans le bassin. Là, il sera, au cas échéant, plus en sûreté qu'à l'ancre sur la rivière ; puis tu vas faire préparer la case n° 8 pour recevoir dignement les hôtes que Dieu m'envoie peut-être pour me donner des nouvelles de l'infortuné senor Ximenès et de ma fille bien-aimée, dont le souvenirs désolés minent ma vie. *Desgraciada soy*, ajouta la senora en se signant dévotement.

Le vieux serviteur, peu loquace de son naturel, s'inclina et fut exécuter les ordres qu'il venait de recevoir.

Richard ayant constaté au moyen de sa gaffe qu'il y avait assez d'eau pour flotter le bâtiment, quelques instants après il faisait son entrée dans le bassin, au milieu duquel il jetait l'ancre, à la grande stupéfaction du nègre Vicente et de bien d'autres ilotes de sa trempe.

Aussitôt que tout eut été mis en ordre à bord, nos aventuriers descendirent dans la pirogue, qui les eut vite transportés à terre et déposés sur les marches du perron de l'habitation.

— Soyez les bienvenus chez moi, messieurs, leur dit la senora Ximenès. J'ai appris que trois d'entre vous avaient été esclaves chez les pirates malais ; vos infortunes me portent instinctivement vers vous, et, croyez-le, je ferai tout ce qu'il me sera possible pour vous aider à arracher vos deux compagnons des fers. J'ai donné l'ordre qu'on vous préparât une case. Elle est divisée en deux ; de cette façon, les deux ménages seront séparés. Quant à celui d'entre vous qui n'est pas marié, je vais m'occuper de lui faire préparer un gîte.

Richard qui, certes, en était digne à tous égards, répondit en langue espagnole pour ses compagnons :

— Je vous remercie, senora, de vos bonnes et généreuses dispositions à notre égard ; croyez-le, vous ne les aurez point prodiguées à des ingrats, et nous serons tous bien heureux si un jour il nous est donné de pouvoir vous témoigner notre reconnaissance.

A ces paroles débitées avec une certaine aisance de bonne compagnie, la senora

Ximenès jeta les yeux sur l'orateur, et le jeu de sa physionomie dit assez que l'examen avait été tout en sa faveur.

— J'en accepte l'augure ; est-ce vous, senor, poursuivit-elle, qui avez été prisonnier des Malais ?

— Non, senora, deux sont présents ici. Il désigna alors Bill et sa femme.

— Comment, cette jeune femme aussi ? Veuillez approcher, fit-elle avec intérêt.

Alors, Jenny s'avança, fit une jolie révérence à l'irlandaise et dit :

— Ainsi que l'a déclaré notre compagnon, j'ai été, comme mon mari, prisonnière des Malais.

— Vous avez dû bien souffrir chez ces mécréants sans foi ni loi ?

— Ah ! oui, votre honneur, si vous saviez par quelles étamines nous avons passé, vos beaux yeux répandraient sans doute des larmes ; du reste, l'histoire abrégée de notre captivité a été relatée par le *Boletín oficial* de Manille, il y a environ deux semaines.

— Mais je l'ai lue, cette odyssée, lors de mon dernier voyage à la ville. Comment, c'est vous qui en êtes les héros, mes amis ?

— Oui, senora, nous-mêmes.

— Eh bien ! je le repète, mes amis, qui êtes si dignes d'intérêt, soyez les bienvenus chez la senora Ximenès. Et le troisième, continua-t-elle, est un capitaine du commerce maritime, qui, paraît-il, a été tout récemment repris par ces forbans ?

— Oui, senora, et nous sommes à sa recherche, aussi bien qu'à celle de son matelot, car nous avons eu la douleur de nous voir enlever deux de nos compagnons, au lieu d'un.

— Hélas ! moi aussi je pleure chaque jour la perte de deux êtres chers qui, ainsi que les vôtres, m'ont été enlevés par ces mécréants ! Mais à quoi bon raviver encore une blessure que le temps rend de plus en plus douloureuse ? Il faut savoir se résigner devant les décrets immuables de la Providence, et je dis comme Job : Dieu m'avait tout donné, Dieu m'a tout repris, que sa sainte volonté s'accomplisse !

Pendant votre séjour dans mon habitation, vous me parlerez encore de Bornéo. Je serai bien aise de le connaître à fond, ce pays sur lequel se concentrent toutes mes pensées les plus chères.

Puis la senora ayant donné l'ordre à Rafaëlo Radilo de conduire les deux ménages à la case qui leur était destinée, et Richard dans une chambre de la maison, tous, après l'avoir remerciée, saluèrent leur hôtesse et s'éloignèrent.

La case où furent conduits les deux ménages était bien simple dans sa construction tropicale. Abritée sous des massifs de lataniers, quelques bambous fendus en deux ou en quatre faisaient tous les frais de la maçonnerie. Le toit était construit en feuilles de palmier et de bananier longues de dix à douze pieds.

Les parois de la case étaient formées de nattes en paille de riz. Aux baliveaux de la case, on voyait suspendus quatre hamacs en fils de cocotier. Des écorces souples et serrées comme un tissu couvraient le sol. Dans un coin de la case était empilée la bat-

terie de cuisine en terre rouge destinée aux voyageurs ; mais nos aventuriers philosophes savaient qu'une bouillie de riz ou de manioc cuite dans de la terre est tout aussi bonne, sinon meilleure, que si elle avait été cuite dans une casserole d'argent. Au désert comme au désert...

Sur une petite table de construction indigène, trônait un énorme paquet de feuilles de l'incomparable tabac de Manille, si digne de sa réputation universelle ; puis, à côté, une petite lampe entourée d'un globe appelé à défendre la lumière contre la brise et les insectes ailés qui abondent dans les régions tropicales.

C'était tout ce qui constituait le mobilier de la case des hôtes. Mais, sous les tropiques, on pense que ce qui n'est pas utile est, par le fait, incommode. Là, on vit pour soi-même et non pour les yeux de ses voisins. Heureux pays, où le progrès n'a pas encore apporté ses superfluités vaniteuses !

Quant à Richard, traité en célibataire privilégié, il fut conduit dans une chambre du rez-de-chaussée. Le voisinage du bassin qui s'étendait devant l'habitation y répandait une fraîcheur d'autant plus bienfaisante dans ces régions de feu.

La tapisserie de la chambre de Richard, d'une simplicité antique, consistait en un lait de chaux étendu sur les murs. Un hamac pendait à la muraille et des nattes en jone couvraient une partie de la chambre. Une table grossière était placée dans un angle. Elle supportait du tabac, une jarre contenant de l'eau fraîche et une bouteille de tafia.

Avant de quitter Richard, le serviteur qui l'avait introduit lui dit que la senora maîtresse lui avait donné l'ordre de lui servir ses repas dans sa chambre ; mais Richard, bon camarade avant tout, remercia, objectant qu'il préférait manger avec ses compagnons à leur case.

Lorsque Richard eut pris possession de son logis, il sortit et alla rejoindre les autres aventuriers. Il les trouva en train de préparer leur repas du soir, car le jour était alors arrivé à son déclin.

La senora Ximenès faisait bien les choses. Elle avait envoyé à ses hôtes une manne pleine de provisions. Outre un quartier de porc, elle contenait encore des huîtres larges comme des assiettes, mollusque que l'on mange, à Manille, cuit dans sa coquille ; des choux palmistes, ayant goût d'artichaut ; de la farine et du manioc, des fruits tropicaux multiples, puis du tafia. Somme toute de victuaille, nos aventuriers firent un véritable repas de nababs.

Sous les tropiques, la fraîcheur du soir est fort appréciée ; aussi nos aventuriers, fumant le tabac délicieux de Manille, restèrent-ils assez avant dans la soirée étendus sur la pelouse qui se déployait devant leur case.

Un peu avant minuit, Richard quitta ses compagnons pour gagner sa chambre à coucher.

Pour y arriver, il devait forcément passer devant les portes des différentes pièces du logis, telles que le salon, la salle à manger et les chambres à coucher.

Au moment où il tournait l'angle du corridor dans lequel se trouvait son cabinet, une porte s'ouvrit tout à coup et un flot de lumière envahit dès lors le corridor.

Richard jeta instinctivement les yeux dans cet appartement et aperçut la senora



Nous nous dirigeâmes vers le bord de la baie...

Ximenès qui, dans une toilette de nuit des plus coquettes, trônait sur un divan, tandis que ses femmes de chambre, noires comme la nuit, donnaient à leur belle maîtresse leurs soins empressés.

La senora, ainsi éclairée par deux candélabres placés à droite et à gauche d'une glace de Venise, apparaissait comme la madone sur son autel. Ses beaux yeux, fendus à la mauresque et demi fermés, étaient lascifs sous leurs longs sourcils noirs ; ses épaules nues et sa gorge luxuriante, voilées par une simple gaze, étaient cependant bien faites pour jeter le trouble dans une âme sensible et neuve comme celle de Richard.

L'une des servantes versait sur la belle tête de la senora des eaux de senteur, tandis que l'autre, lui partageant les cheveux, en formait des nattes épaisses et longues, dans lesquelles elle mêlait le jasmin d'Orient.

La senora tournait le dos à la porte. Malgré sa position, elle aperçut parfaitement Richard, car elle lui adressa au passage un bonsoir accompagné d'un sourire gracieux et plein de bienveillance que la glace de Venise, en interprète fidèle, rendit avec une précision parfaite.

Richard, ayant toujours au cœur le souvenir de sa pauvre Mercedes, n'était point un Lovelace, tant s'en faut ; aussi, devant ce souhait et ce sourire enchanteur, se contenta-t-il de s'incliner en ôtant son panama ; ce fut tout.

A peine Richard était-il étendu dans son hamac, qu'il entendit la porte de la chambre à coucher de la senora se refermer ; mais il ne fut pas assez fat pour supposer que la belle senora elle-même l'avait fait ouvrir à son intention.

Bientôt Richard, tout en songeant à Mercedes, au pays armoricain et peut-être aussi un peu à la belle maîtresse de céans, succomba peu à peu à cette somnolence qui est déjà le repos et qui pourtant n'est pas encore l'oubli, mais heure douce où le souvenir s'efface, comme à la fin du jour les ombres s'effacent dans la nuit, moment plein de poésie où l'âme, emportée de ce monde terrestre, flotte dans les songes caressants.

Sans contredit, l'une des plus délicieuses habitudes, sous l'Équateur, est celle de se lever de bonne heure. Aussi Richard était-il déjà à courir après les tourterelles-coup de poignard dans les champs de cannes à sucre avant que le soleil eût fait son apparition sur la terre.

La tourterelle dont il est question, je crois déjà l'avoir dit, est ainsi appelée à Manille à cause d'une tache rouge qu'elle porte sous la gorge.

A sept heures du matin, notre chasseur était de retour près de ses compagnons, pour partager avec eux le premier repas du jour.

Le père Pedro, l'alcade, était déjà arrivé à la case des aventuriers pour prendre congé de ses amis. Il déjeuna avec eux, puis les quitta pour regagner son village.

Aussitôt que leurs apprêts furent terminés, tous, conduits par Richard, se dirigèrent vers le centre de la propriété, afin de la visiter en détail avant que les grandes chaleurs du milieu du jour les contraignissent de rentrer à l'habitation.

Sur le versant d'un vallon agreste, une vingtaine de journaliers tagals, nègres et chinois, étaient occupés en grande partie à cultiver et à sarcler des plants de caïers, de cannes à sucre, de tabac, et à soigner les arbrisseaux du ver à soie.

Cette dernière industrie est très-développée à Manille, où il se fait dix récoltes par an, tandis qu'à quelques degrés plus loin, en Chine, on n'en fait que deux dans les meilleures années.

La belle *fazendeira* était déjà présente sur le lieu de l'exploitation lorsque les aventuriers y arrivèrent. Elle fumait son cigare regalia avec la volupté et le laisser-aller d'un officier de spahis, pendant qu'un domestique tagal l'abritait avec un immense parasol qui, certes, avait un développement plus raisonnable que n'ont ceux de nos lionnes ou gommeuses parisiennes.

Elle se montra fort gracieuse envers ses amis, les aventuriers, et leur fit servir, dès leur arrivée, du tafia, des cigares ainsi que des oranges vertes et des mangoustes, fruits délicieux des Tropiques, brun foncé en dehors et rouge éclatant en dedans.

Elle voulut elle-même présenter sa propriété à ses nouveaux amis, aussi ne leur

fit-elle grâce ni des champs de tabac ou de cafiers, ni de ceux de cannes à sucre, ni des rizières, ni des vers à soie, ni des taros, etc.

Les plans de cafiers, avec leurs baies rouges brillant comme des rubis, frappaient principalement les visiteurs.

Il était curieux de voir les marques d'affection que tous les noirs tenanciers des deux sexes prodiguaient à leur belle maîtresse sur son passage. Du plus loin qu'ils l'apercevaient, ils quittaient leur travail et venaient appliquer leur noir museau sur les mains douces et blanches de la belle senora, hommage qu'elle recevait avec une indifférence et un calme parfaits, si parfaits qu'elle n'avait même pas l'air de se douter ou de s'apercevoir que ces marques de vénération s'adressassent à ses pieds ou à ses mains.

Au bout d'une heure de marche, la belle souveraine, saturée de tendresse, se sentant fatiguée, monta dans son palanquin, qui la suivait toujours à distance, et continua à faire ainsi à ses visiteurs les honneurs de sa propriété.

Elle était suivie de deux beaux chiens anglais, poil ras, qui chassaient avec science et entraîn autour d'elle, dans les rizières. Plusieurs fois, avec infiniment d'adresse, elle tua, sans quitter son siège, des perdrix et des tourterelles coup-de-poignard, qui se levaient à portée de fusil. Les perdrix de cette partie du monde ont le plumage bigarré et elles portent au sommet de la tête une très-jolie petite huppe ; mais elles sont bien inférieures à celles d'Europe sous le rapport de la délicatesse des chairs.

Le sixième jour de leur arrivée à l'habitation de la senora Ximenès, vers les dix heures du matin, un signal, consistant en une colonne de fumée, apparut au sommet de la montagne de la cataracte.

Dans ce moment, la senora Ximenès, qui s'était rendue à bord du trincadour pour le visiter, ainsi que le coffre ayant contenu les restes mortels de M^{me} Mertens, fut prévenue par le vieux Rafaëlo, qui l'accompagnait, qu'un signal se faisait sur la montagne.

— Par Notre-Dame del Pilar, je crois qu'il y a du nouveau, fit-elle en dirigeant sa lorgnette sur le point signalé.

— Qu'y a-t-il donc, senora ? demandèrent Richard et Bill en s'approchant.

— Je ne puis encore le préciser ; mais ce que je puis constater, c'est qu'un danger nous menace, car la vedette placée sur le point culminant a pour consigne de ne faire le signal qu'en cas de danger imminent. Votre arrivée à l'habitation m'était signalée par la même vedette plus d'une heure avant que vous y fussiez arrivés. Inutile de vous dire que c'est une nécessité dictée par la prudence qui m'a portée à établir une vedette sur cette hauteur, d'où l'on domine tout le pays. Car, songez que mon habitation n'est pas très-éloignée de la côte, laquelle se trouve infestée de pirates qui, je le sais, rôdent dans les environs, guettant jour et nuit le moment de nous surprendre. Le jour, nous ne les craignons guère ; la nuit, malgré nos molosses, qui sont mis en liberté chaque soir, nous sommes moins rassurés.

— Si c'était une visite des pirates, senora, fit Bill, ne serait-il pas urgent que vous fissiez prévenir vos tenanciers, afin qu'ils prissent les armes ?

— Nous, dit Richard, vous le savez, madame, nous sommes prêts à vous faire un rempart de notre corps.

— Je le crois, répondit la belle senora en rougissant de satisfaction, et je vous remercie de tout mon cœur. Quant à la question de M. Bill, je donnerai des ordres, mais après avoir été bien éclairée sur la nature du danger.

Ce disant, la senora tira un son aigu d'un sifflet d'or appendu à sa ceinture par une chaîne du même métal. Immédiatement, tous les serviteurs accoururent et, s'échelonnant sur les gradins du perron, ils retirèrent leur chapeau. La senora souveraine dit alors en langue tagale :

— Que celui qui se sent assez de vigueur dans les jarrets pour aller au poste de vedette et revenir en vingt minutes, dans le but de savoir ce dont il s'agit, parte immédiatement. S'il arrive dans les délais fixés, une bouteille de tafia sera sa récompense.

Aussitôt un jeune nègre taillé en asperge, leva en l'air son chapeau de paille de riz et cria :

— Moi, maîtresse, j'accepte.

Puis, le jeune nègre asperge, armé d'un cutillo, étant monté sur la muraille au moyen d'une échelle placée là *ad hoc*, plongea dans la rivière avec l'élégance d'un vrai marsouin, la traversa à la nage sans accident ni mauvaise rencontre, gagna le pied de la cataracte le long du rivage, s'engagea dans la montagne et se perdit bientôt dans ses aspérités boisées et rocheuses.

Vingt-huit minutes après, le jeune nègre arrivait, toujours à la nage, à bord du trincadour, pour prévenir sa belle souveraine que la visite annoncée consistait en une petite pirogue montée par deux Tagals.

— Tu sais, Francesco, que tu es en retard de huit minutes, et que tu n'as pas gagné ta récompense, fit sévèrement l'impérieuse senora.

— Je n'ai cependant pas perdu de temps, maîtresse, répondit le jeune nègre en montrant dans toute sa nue blancheur un râtelier qu'eût envié plus d'une jolie femme de ma connaissance.

— Tant pis pour toi ; il ne fallait pas accepter une mission que tu étais incapable de remplir.

— A cela ne tiens, senora : Francesco a couru pour sa maîtresse, et non pour sa bouteille de tafia.

A cette parole si naïvement bonne et si pleine de désintéressement, les aventuriers regardèrent la belle senora d'une façon tellement significative que, se ravisant :

— Va dire à Rafaelo qu'il te donne une bouteille de tafia, mais ne te grise pas, car je serais obligée de te punir sévèrement.

Francesco promit, et, sans rancune, vint appuyer ses lèvres d'un rouge douteux sur la main blanche et aristocratique de la jolie senora ; puis, d'un bond, il sauta par-dessus bord, et, en quelques brassées, il était arrivé au perron de l'habitation et à l'office, pour réclamer à Rafaelo, le sommelier, la récompense promise.

Dix minutes après, une pirogue, montée par José Herbeda, le fiancé de la jeune fille tagale enlevée par les pirates, et par un jeune homme, celui qui avait accompagné le chef du village à l'habitation de la senora Ximenès, arrivait à la grille du bassin, et les visiteurs demandaient à être introduits pour faire une communication aux aventuriers.

Sur l'ordre de la senora, la grille fut ouverte, et la pirogue, pénétrant dans le bassin par cette issue, vint s'amarrer sous la coupée du trincadour, à bord duquel furent bientôt arrivés les deux émissaires annoncés.

José Herbedá, apercevant la maîtresse de céans assise sur le banc de quart, galamment couvert par Richard du drapeau national de l'Espagne, se présenta d'abord à elle, et après lui avoir baisé les mains, selon l'usage des colonies :

— Senora, lui dit-il, que Dieu vous garde, ainsi que ceux qui vous sont chers ; moi, j'ai perdu mon âme, elle m'a été enlevée par les pirates mécréants, aussi me voyez-vous bien malheureux.

— Quel est ton nom ?

— José Herbedá, pour vous servir.

— Eh bien, José Herbedá, tu as perdu ta fiancée, tu es à plaindre certainement, surtout si tu l'aimais et si tu étais aimé ; mais moi, sois-en convaincu, je suis encore plus à plaindre que toi.

Ce disant, la belle senora, dont les larmes mouillaient les paupières, descendit sous la dunette, afin de les laisser couler en silence et sans témoins.

— Hé bien ! demandèrent Richard et Bill, s'adressant à José Herbedá, quel bon vent vous amène vers nous ? Avez-vous donc déjà trouvé les traces recherchées ?

— Oui, nous les avons trouvées, ou du moins nous sommes certains d'avoir mis la main sur deux faux frères tagals, d'origine malaise, qui savent sans nul doute où se tiennent les bandits.

— S'ils savent où se trouve leur campement, c'est un point énorme, fit Richard ; mais, d'abord, êtes-vous certains de retrouver ces deux Tagals faux frères, et, si vous les retrouviez, de les forcer à vous divulguer leur secret ? car nous sommes si loin de la ville de Manille, qu'il ne faut guère compter sur la justice pour arriver à vos fins.

— Quant à les retrouver, j'en suis sûr, vu que je connais leur village et leur case ; les contraindre à nous livrer les leurs, c'est plus difficile, mais pas impossible à des hommes comme vous, encore assistés par les volontaires les plus solides et les plus braves de notre village.

— Ce garçon a raison, fit Bill avec sa faconde ordinaire, et, mille tonnerres du diable, je me fais fort, moi, de chercher un moyen de les forcer à parler, et si vous voulez, après avoir tiré au sort le nom de ceux d'entre nous qui devront partir, je prendrai la place de l'un de ceux que le sort aura désignés, et je fais mon affaire de trouver le moyen de les contraindre à s'expliquer.

— Mon cher Bill, fit Jenny, vous avez le tort de toujours trop vous avancer ; qui vous oblige donc d'aller encore affronter ces dangers pour le compte des autres ? Je ne puis certainement vous empêcher de donner cours à vos folies, mais je vous affirme une chose, c'est que si vous partez, moi aussi je vous suivrai. Le devoir d'une femme, vous le savez, est de partager les dangers de son mari.

— Soit, fit Bill, venez, ma chère Jenny, je ne me sens pas le courage de contrarier vos bons sentiments ; après tout, plus on est de fous, plus on rit. Or, puisque vous voulez rire, je n'ai pas le droit de vous contraindre à pleurer.

Puis, Burter s'adressant à José Herbedá :

— A combien de milles d'ici est situé le village des deux Tagals que vous soupçonnez d'avoir des intelligences avec les pirates malais?

— A trente-cinq milles environ.

— Et vos deux camarades, fit Richard, ceux qui sont partis avec vous du village pour se mettre à la recherche des pirates, où sont-ils?

— Ils sont restés dans le village tagal où habitent les deux frères en question, ils les surveillent tout en les fréquentant.

— C'est très-habile ce que vous avez fait là, dit Bill, car, par leur intermédiaire, nous pourrions peut-être les attirer dans un guet-apens, d'où ils ne sortiraient pas avant de nous avoir édifiés sur ce que nous voulons savoir.

— Eh! que diable voulez-vous leur faire subir? demanda Richard; l'épreuve de la sainte inquisition?

— Peut-être bien, répondit Bill sans se déridier; pourquoi pas? tous les moyens sont bons pour arriver à ses fins, avec des gredins de cette espèce. Tant pis pour eux, il me faut mon capitaine Mertens ou... leur mort, je ne sors pas de là, moi!

— Eh bien! mon cher Bill, poursuivit Richard, j'aime mieux vous voir aller là-bas que d'y aller moi-même. Je l'avoue, ces sortes d'exécutions ne me vont guère; seulement, quand il faudra attaquer de face les pirates, je vous jure que vous me trouverez toujours prêt à jouer du mousquet et du sabre d'abordage.

— Voyons, il faut en finir, fit Bill, car je pense que José Herbedá veut repartir aujourd'hui même.

— Certainement, il n'y a pas de temps à perdre.

— Allons, tirons au sort, dit Richard. Nous sommes trois hommes ici, il suffit de trois billettes graduées dans leur longueur, placées dans la main; les deux plus longues partiront.

C'est convenu, répondirent Bill et Burter.

Les trois billettes furent donc placées entre les larges doigts de Richard. Bill et Burter tirèrent les deux plus longues. Le sort en était jeté. Les deux hommes mariés devaient partir.

Maria, la femme de Burter, voulut, ainsi que Jenny, suivre son mari, déguisée en jeune Tagale; mais les aventuriers reconnaissant que c'était déjà assez d'une femme, Maria dut s'incliner devant ce veto.

Quant à Jenny, elle endossa les vêtements tagals que lui avait fait préparer la senora Ximenès; ainsi habillée, elle ressemblait à un joli garçon andalous, de 18 à 19 ans, type pur de notre vaillante Irlandaise.

Au bout d'une heure, les vivres de campagne étant prêts, les armes apprêtées, les adieux achevés, notre trio aventureux embarquait avec les deux Tagals, accompagné des vœux et des bénédictions de tous.

La senora Ximenès avait ajouté à cela quelque chose de plus concluant : une bourse bien garnie de doublons d'or et un excellent revolver.

Or, comme ce qui se passa à l'habitation pendant les quelques jours que dura la campagne de nos explorateurs n'a rien qui soit bien important en fait d'aventures,

nous allons suivre nos pisteurs dans leur excursion, qui, selon nous, ne manquera pas d'incidents émouvants dignes d'être racontés.

Forcément, ils furent obligés de retourner au village du haut de la rivière afin d'y laisser la pirogue, leur voyage devant se faire à pied.

Là, José Herbedà fit des vivres.

Son compagnon, qui s'était offert pour l'accompagner, fut accepté avec reconnaissance par Bill et Burter.

On coucha au village; mais le lendemain, bien avant l'aube, nos aventuriers se mettaient en route par des chemins très-peu *reales*.

Vers les huit heures du matin, ayant trouvé sur le chemin qu'ils parcouraient un feu qui finissait de se consumer, ils s'établirent là et y firent cuire leur déjeuner, car Bill et Burter n'étaient pas hommes à se contenter d'un épi de maïs par repas.

On mangea la moitié du jambon de buffle fumé. On fit du café, on but un bon coup de tafia, on fuma son fin régalia accompagné de maint autre, et l'on reprit gaie-ment sa route dans la direction du village recherché.

Le soir, la petite troupe s'arrêta au bord d'une source formant un ruisseau d'eau claire et limpide qui sinuait au milieu d'un site pittoresque. La nuit était claire; les étoiles brillaient au firmament; alors le calme régnait autour du campement.

Tout fut pour le mieux jusqu'à minuit seulement, mais en ce moment, éclatèrent dans le silence de la nuit les cris des bêtes féroces chassant le daim ou le cerf pour assouvir leur faim exigeante.

Nos aventuriers n'étaient pas au début de leur vie au désert; aussi avaient-ils pris par avance toutes les précautions dictées par la prudence en pareil cas.

Un immense feu avait été allumé, dans le but de se garantir tant de la visite des bêtes fauves que de l'aiguillon de ces petits vampires, un peu trop répandus dans l'Océanie, que l'on appelle des maringouins.

A une heure du matin, Bill était de faction; déjà plus d'une fois il avait dû éloigner à coups de tison enflammé les fauves qui étaient venus rôder autour du campement, attirés par la viande fraîche et les côtelettes personnelles des aventuriers.

Plus d'une fois aussi, il eut la malencontreuse idée d'envoyer un coup de mousquet à ces visiteurs importuns, mais la prudence faisait un devoir à notre bouillant Irlandais de s'abstenir de démonstrations bruyantes.

Vers les trois heures du matin, on apprêta le déjeuner, et, à quatre heures, on levait le camp. Le vent ayant varié, le temps tourna à l'orage. Depuis plus de deux mois, il n'était pas tombé une goutte d'eau. Vers les six heures du matin, le ciel devint noir comme de l'encre et, presque aussitôt, une multitude d'éclairs illuminèrent le ciel, qui sembla tout disposé à s'écrouler sous d'épouvantables coups de tonnerre.

Le vent, qui depuis deux heures soufflait sud-est, vira d'un bond au nord-ouest, puis, dix minutes après, de nouveau au sud-est. Quelques minutes plus tard l'ouragan éclatait avec rage. La pluie tomba dès lors en cataracte.

Toute la plaine que nos aventuriers traversaient fut bientôt métamorphosée en un lac heureusement peu profond. Bien que la couche d'eau fût peu épaisse, ils ne purent

continuer leur voyage, et durent se retrancher sur un petit mamelon qui dominait de quelques mètres cette plaine envahie par les eaux.

Inutile d'ajouter que tous nos explorateurs furent bientôt trempés jusqu'aux os ; mais quoique le soleil ne se montrât que par intervalles, ils ne ressentirent pas le froid.

Une appréhension bien plus pénible leur torturait le cœur, c'était que la pluie qui tombait toujours n'augmentât désastreusement.

Bill — on l'a déjà vu à l'œuvre — était un garçon énergique, qui ne s'endormait pas dans les grandes occasions. En face de l'envahissement continu dont il était menacé, il commença, à l'aide de ses compagnons, à établir une hutte qui, au besoin, pourrait les garantir de ce déluge, et aussi leur permettre de se reléguer sur le faite, si les eaux venaient à couvrir le monticule où ils s'étaient mis à l'abri.

José Herbeda, en sa qualité de natif, ne leur cachait pas que ces régions tropicales, quelquefois privées de pluie pendant la moitié de l'année, étaient souvent inondées quinze jours consécutifs.

Fort heureusement, le mamelon en question se trouvait couvert de bois qui, sans être de haute futaie, avaient un certain développement.

Au moyen de leur hache, nos aventuriers eurent bientôt élevé un abri où ils purent enfin se réfugier contre la tempête. A force de travail, ils parvinrent à allumer un feu réconfortant qui, à la longue, sécha leurs vêtements et leurs provisions.

Une chose dont certes ils ne manquèrent pas, ce fut le gibier. On eût dit que leur mamelon, transformé en arche, contenait toutes les variétés quadrupèdes des îles Luçon, et c'est une justice à rendre à ces bonnes bêtes, qu'elles étaient moins entreprenantes pendant cet ouragan, qu'elles ne l'avaient paru durant le cours de la nuit précédente.

Un fait est reconnu en vénerie : c'est que, la veille d'une tempête, les animaux carnassiers et autres semblent plus sauvages que jamais ; mais une fois l'orage passé, on les voit abattus et peureux.

Bill et Burter tuèrent une énorme quantité de gibier ; mais la plus belle pièce, sans contredit, fut un tigre longibande, espèce féline assez rare à Manille, auquel ils donnèrent la chasse plus de vingt minutes durant, dans l'épais fourré du mamelon, sans qu'il voulût se mettre à la nage pour prendre le large.

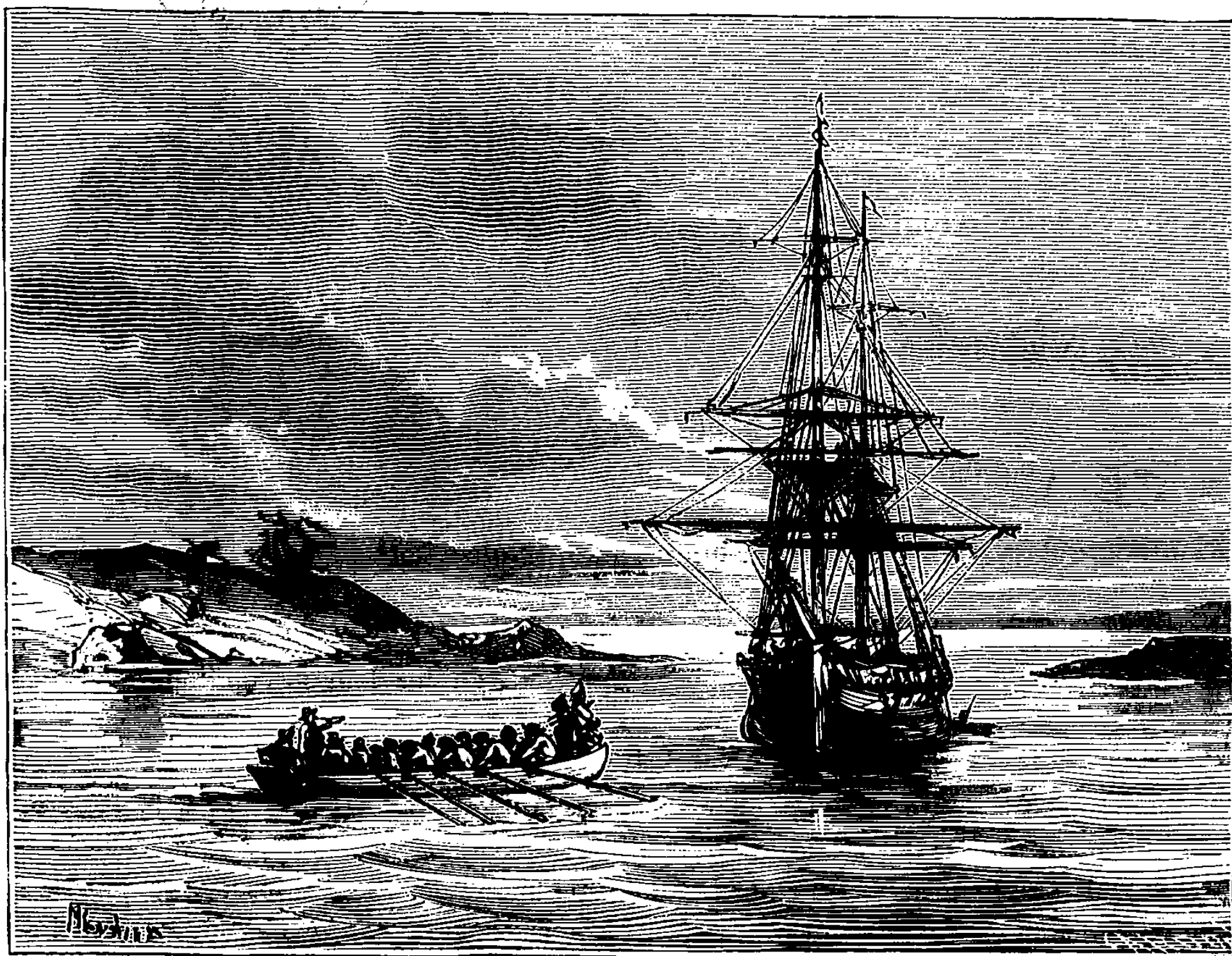
Enfin, de guerre lasse, d'un bond, il sauta le long du tronc d'un jeune palaglar et chercha, mais en vain, à se cacher dans les branches touffues. Aussi fut-ce sans peine que Burter lui envoya une balle au défaut de l'épaule, ce qui le tua raide.

Mais la brave bête, quoique son cœur et ses flancs ne battissent plus, n'en resta pas moins cramponnée à une branche du palaglar.

Bill fut obligé de se jucher dans l'arbre pour aller l'en détacher.

Aussitôt descendu, pendant que son sang était encore chaud, Burter le saigna et le dépouilla de sa peau. Du sang, il fit le soir même, avec ses compagnons d'aventures, un plat excellent, et de la peau, un veston sans couture qui avait une coupe des plus originales.

Bill voulait à toute force lui couper la queue, mais Burter n'y voulut jamais consentir, déclarant qu'il préférerait la garder, dût-il, au besoin, la mettre sous son bras, à l'exemple des belles incroyables de Bullier.



Une heure après, leur chaloupe, mue par vingt bras, abordait la *Louisiane*.

Le soir, à leur souper, les aventuriers mangèrent la chair rouge de leur tigre. Ils la trouvèrent tendre et d'un goût assez agréable. L'intérieur de leur hutte ressemblait à un étal de boucher. Les quatre parois étaient tapissées de viandes de toutes sortes, qu'ils essayaient ainsi de boucaner.

La pluie tombait toujours avec acharnement, et nos aventuriers commençaient à rire bleu, car lors même qu'ils se fussent décidés à tenter de sortir de leur prison, la hauteur des eaux les en eût bien vite empêchés.

Vers les cinq heures du soir, ils constatèrent qu'il ne restait plus qu'une hauteur de 85 centimètres du mamelon qui ne fût pas envahie par les eaux. José Herbede, ainsi que son compagnon, déclara que, la pluie devant tomber avec la même intensité huit jours durant au moins, il était urgent de prendre une détermination dans le but de se mettre à l'abri de l'inondation.

Devant ce pronostic effrayant, nos aventuriers se réunirent en conseil, et il fut arrêté que le seul moyen à employer pour parer au danger était de construire immédiatement un radeau capable de les porter à la terre ferme, éloignée de leur île d'environ un mille.

Vers les neuf heures du soir, le radeau était terminé. On l'amarra à un arbre, au moyen de lianes flexibles et solides, en attendant que le flot montant le soulevât. On se

mit aussi à confectionner cinq perches qui devaient servir à pousser le radeau jusqu'à la terre ferme.

Ce travail terminé, nos aventuriers amassèrent la plus grande quantité possible de bois, à l'effet de se réchauffer pendant la nuit froide et humide qui s'avavançait, de cuire leurs aliments pour le repas du soir, puis enfin de produire un signal de détresse qui pût être vu de la terre ferme.

Cependant, vers le soir, la pluie diminua d'intensité ; mais le répit fut de courte durée, car, une demi-heure après, elle redoublait et tombait en cataracte, tellement bien que l'eau, tamisant au travers du toit en branchages — aramadas — de leur hutte, inonda bientôt les locataires.

Burter fut le seul qui se trouvât préservé, grâce à son veston sans coutures.

A minuit, le tonnerre recommença à faire rage. On eût dit un immense feu d'artillerie de géants. Une demi-heure après, le radeau flottait. Nos aventuriers résolurent enfin de quitter leur refuge, qui ne pouvait plus leur donner abri contre cette inondation.

Alors, ils mirent le feu à leurs provisions de bois. L'incendie, gagnant le fourré, produisit assez vite un magnifique phare appelé à guider leur navigation dans les ténèbres.

Tout fut vivement embarqué à bord, les provisions de bouche comme celles de guerre, et, à une heure du matin, leur voyage, fantastiquement éclairé par la foudre, commençait.

Le vent soufflait avec rage, et les flots malmenés faisaient danser aux pauvres aventuriers une polka effrénée, mais toute de circonstance. Cependant, comme les troncs d'arbres avaient été solidement joints ensemble, au moyen de lianes flexibles, le radeau résista énergiquement.

Certes, c'était une scène moins émouvante que celle du radeau de la *Méduse* ! elle avait un côté moins dramatique peut-être, mais assurément plus fantastique.

Leur flot flambait toujours. Si la clarté du ciel n'aidait pas beaucoup nos aventuriers à se guider sur cette mer de feu et sans horizon, les flammes de ce fanal d'un genre nouveau servaient du moins à les empêcher de retourner sur leurs pas.

Enfin, après avoir vogué ainsi à l'aventure pendant une partie de la nuit, au gré de la tempête, ils aperçurent un nouveau feu qui semblait vaciller sous la pression de la brise.

— Que peut être cette lumière ? dit Burter.

— Il me serait bien difficile d'en préciser la nature, répondit Bill.

— Mais elle semble vaciller, poursuivit Jenny.

— Oui, certainement, dit José Herbeda.

— Après tout, c'est peut-être ici comme sur les côtes d'Irlande, il y a un siècle, poursuivit Bill en riant.

— Que faisait-on sur les côtes d'Irlande ? demanda Burter.

— Eh, par Dieu ! ce que faisaient alors un peu partout les habitants peu civilisés des côtes, c'est-à-dire que lorsqu'ils voyaient un bâtiment en perdition, afin de l'amener plus vite encore au rivage et de profiter des épaves de la tempête, ils attachaient un falot aux cornes d'une vache qui, galopant sur les falaises, faisait croire

aux malheureux en danger qu'ils étaient en vue, soit d'un phare tournant, soit d'un secours quelconque.

— Et qu'arrivait-il alors ? fit Juanito, le compagnon de José Herbedá.

— Cela se devine assez, répondit Bill : le bâtiment se jetait à la côte, où, réduit en épaves, il était recueilli par les avides habitants.

— *Malédito !* firent les deux métis en se signant religieusement.

Pendant cette conversation, le feu s'était rapproché du radeau de nos aventuriers. Enfin, il leur fut donné d'en préciser la nature : c'était une torche formée de bois résineux de damar, nouveau phare amarré au mât d'un radeau monté par quatre hommes, qui s'approchait d'eux assez vivement, poussé par le vent violent qui régnait. A mi-mât, fantastiquement éclairée par la torche-phare, on apercevait une peau de buffle non tannée qui servait de voile. La vergue, attachée transversalement aux deux jambes de devant, était amarrée au mât, tandis qu'aux deux jambes de derrière on avait adapté deux écoutes servant à manœuvrer cette voile de fortune.

Il fallait véritablement une voile de cette nature pour résister à la tempête.

Les vagues étaient si grosses qu'elles déferlaient à bord du radeau, presque comme en pleine mer.

Quand le radeau à la torche fut arrivé à une portée de voix, Bill, prenant son mousquet à la main, cria en espagnol :

— Oh ! du radeau !

— Oh ! répondit immédiatement une voix au timbre bien développé.

— Qui êtes-vous, ajouta Butler, et que voulez-vous ?

— Je suis ce que vous voudrez ; un sauveur, si vous le désirez, répondit l'homme à la voix bien timbrée : acceptez-vous ou repoussez-vous le secours que je vous apporte ?

— Mais d'abord, qui êtes-vous ? fit Bill avec fermeté.

— Je suis le señor Emilio. Du haut de la terrasse de mon hacienda, j'ai vu vos feux de l'îlot, et je suis venu pour me rendre compte de cet incendie de ma propriété, car, sachez-le bien, cet îlot et la mer qui l'entoure m'appartiennent.

— Voilà qui s'appelle parler en vrai gentilhomme, fit Bill, c'est à-dire sans crainte ni forfanterie ; aussi nous voyez-vous tout peiné de ce qui arrive, señor Emilio : car si nous avons mis le feu à votre forêt, c'était évidemment pour demander du secours, ou du moins pour annoncer aux habitants *de la côte* qu'il y avait des hommes en danger de perdition sur cette mer d'aventure.

— Vous avez bien fait, puisque la Providence m'a amené vers vous.

Pendant cette conversation, les deux radeaux s'étaient abordés ; mais, afin d'éviter le danger de les voir se disloquer l'un contre l'autre par la force des vagues, les hommes des deux bords les tenaient à distance, au moyen de leurs perches à crochets.

— Voyons, dit don Emilio, voulez-vous embarquer sur mon radeau ?

— Je crois, fit Bill, qu'il est préférable que vous nous donniez la remorque, afin d'éviter un transbordement rendu difficile par un aussi mauvais temps.

— Accepté, fit le señor Emilio : voici notre bosse, amarrez-vous solidement et

nous allons nous mettre immédiatement en route pour mon hacienda, où vous pourrez attendre en paix que le mauvais temps soit passé.

— Entendu ! répondirent les aventuriers.

Le vent soufflait tempête dans la direction désirée, la brise était égale et continue, c'est-à-dire sans rafale. Il enflait la voile de peau à faire tendre ses écoute comme les cordes d'un arc. Aussi les deux radeaux marchaient-ils bon train.

Deux heures après la rencontre, les premières lueurs de l'aube parurent à l'Orient, et permirent à nos aventuriers de jeter un coup d'œil sur le beau panorama qui se déployait sous leurs yeux.

Ils étaient enfin arrivés au terme de leur voyage maritime, c'est-à-dire à l'habitation du senor Emilio, qui se montrait sous un jour agréable, à un demi-mille environ.

Assise sur le contre-fort d'une montagne qui trônait majestueusement au-dessus de l'inondation, on la voyait entourée d'une azotéa qui se faisait remarquer par les splendeurs de végétation qu'elle étalait au loin.

Enfin, les navigateurs abordèrent au pied d'une falaise qui surplombait la nappe liquide. Un peu plus haut dans la montagne, on apercevait un groupe de personnages des deux sexes qui la descendaient et semblaient se diriger vers le débarcadère.

Quelques minutes plus tard, la femme du senor hôte, entourée de sa famille, après avoir parcouru un petit sentier taillé en limaçon dans le roc de la falaise, sautant à bord du radeau, venait embrasser son mari et lui dire le bonheur qu'elle éprouvait à le voir revenu sain et sauf de son excursion périlleuse.

La gracieuse femme ayant jeté les yeux avec étonnement sur les aventuriers, son mari crut devoir lui raconter en quelques mots l'histoire de l'emprisonnement et de la semi-submersion de ses hôtes sur l'îlot incendié.

Elle les félicita alors courtoisement d'en avoir été quittes à si bon compte, et comme Bill lui faisait ses excuses au sujet de l'incendie qu'ils avaient été forcés d'allumer, cette charmante femme répondit avec bonté :

— Il valait bien mieux cela que de vous exposer à périr sans secours ; le bois, fort heureusement, ne manque guère dans ce pays, et je crois même pouvoir dire que nous en avons un peu trop.

Puis, s'adressant à son mari :

— Vous êtes parti cette nuit si précipitamment, mon cher Emilio, que vous avez oublié d'emporter ce cordial et ce panier de provisions. Je pense qu'avant de se mettre en route pour l'habitation, nos hôtes en prendront bien leur part, car le temps est réellement froid.

— Télémaque, fit le senor en s'adressant à un nègre qui portait sur sa tête ledit panier, exhibe les provisions et offre-nous sans retard ce que tu as de meilleur.

Cela nous donnera des forces pour franchir le versant de la montagne.

Immédiatement, le nègre interpellé présenta une noix de coco à moitié remplie de tafia à son maître, puis successivement aux aventuriers, qui acceptèrent et la vidèrent sans façon.

Maintenant qu'il est jour et qu'il nous est donné de pouvoir analyser les traits du *senor Emilio*, nous allons enfin le présenter à nos lecteurs :

C'est un homme de cinquante ans environ. Ses membres et son corps ont encore les développements d'une force capable de résister à toutes les fatigues. Sa figure est large, son front haut et intelligent. Les cheveux sont grisonnants. Seules, les moustaches sont restées noires. Tout l'ensemble de sa personne inspire le respect.

Quant à la *senora Mercedes*, sa femme, elle portait environ trente ans. Elle avait une de ces physionomies heureuses, sur lesquelles on lit à première vue : amour, dévouement et charité. Elle ne vivait que pour son mari et ses deux adorables enfants.

Je ne ferai pas le portrait de l'aîné ; je me contenterai de dire que c'était un beau garçon de dix-huit ans, annonçant déjà qu'il serait en tous points digne de son père.

Quant à sa jeune sœur, la *senorita Camélia*, ses charmes naissants étaient plutôt dignes d'être peints par un habile artiste, qui dépeints à la pointe d'une mauvaise plume. Elle avait seize ans, et les traits les plus purs. En la regardant, il semblait qu'on eût devant les yeux une de ces vierges byzantines qui décorent les nefs de Notre-Dame de Paris.

Ses magnifiques cheveux noirs couronnaient un front virginal ; des sourcils arqués à la mauresque se dessinaient gracieusement au-dessus de blanches paupières, frangées de longs cils noirs et veloutés qui ombrageaient des yeux bleus d'une douceur angélique.

Sa bouche bien taillée et ses lèvres étaient roses ; ses dents, admirablement rangées, avaient une blancheur immaculée.

Laissant le soin de disjoindre les radeaux à ses domestiques, le *senor Emilio*, suivi de sa gracieuse famille et des aventuriers, se mit en chemin pour son *hacienda*.

L'habitation du *senor Emilio*, peu éloignée de la côte, comme celle de la *senora Ximenès*, semblait être une forteresse de plaisance. C'était d'abord une grande maison carrée avec un seul rez-de-chaussée et terrasse, plantée au milieu de quatre murs blanchis à la chaux et crénelés.

La monotonie de ces longs et hauts murs blancs était rompue par de petites tourelles à toits pointus, triangulaires ou ronds, recouvertes de grandes faïences vernissées, qui reflétaient déjà les rayons du soleil levant.

Tout autour de l'habitation, se déployait l'admirable végétation des tropiques. C'étaient principalement des cocotiers, des palmiers, des bananiers, des *bella ombras*.

Au milieu de ce fouillis indescriptible, des réseaux de lianes s'entrelaçaient en grimpant sur des arbres à fleurs géantes.

De magnifiques oiseaux au plumage éclatant sautaient, caquetaient à qui mieux au milieu de ce désordre de végétation.

Dès l'arrivée du maître, une énorme porte, roulant sur une espèce de chemin de fer, s'ouvrit avec fracas. Aussitôt que nos aventuriers furent entrés dans la cour

de l'hacienda, un oiseau énorme, au plumage noir, avec le cou tacheté de jaune, se présenta à eux, et leur souhaita la bienvenue par certains bruits sonores qui ne paraient ni de la tête, ni du gosier... Cet oiseau singulier et mélomane se nommait *Trompetero*.

A cet étrange témoignage d'étonnement ou de bienvenue, Bill ne put s'empêcher d'éclater de rire et ces dames de rougir beaucoup.

La cour de l'hacienda, fort proprement tenue, était pavée de briques vernies. Aux quatre angles, on remarquait une fontaine entourée de beaux orangers couverts de fruits et de fleurs.

Une vérandah immense, espèce de galerie, entourait les murs de l'habitation.

En hiver, elle était close comme une serre, afin d'y entretenir une température douce.

L'été, ces châssis étaient remplacés par des stores chinois, fabriqués avec des fils de palmiers.

Cette vérandah, appuyée aux murs de l'habitation, était soutenue par des colonnes torsées en bois dur des îles. Elle était tapissée de plantes couvertes de fleurs contenues dans de beaux vases en faïence.

De ce paradis terrestre, les yeux parcouraient un immense horizon. À l'ouest, on remarque un beau lac enserré au milieu d'un immense réseau de forêts vierges. Au sud, sur le versant de la même montagne où s'élève l'hacienda, un cours d'eau roule en cascades sur des rochers autour desquels tournoient des myriades de vautours et de condors. Ce cours d'eau ne coule pas en ligne droite, il multiplie ses détours, comme s'il avait à cœur de retarder le moment où il va quitter ce délicieux Eden.

A une petite distance des murs de clôture de l'hacienda, on remarque le village des serviteurs employés à l'exploitation de la ferme du señor Emilio. Il est habité par des Indiens, des Chinois, des nègres et quelques métis.

Enfin, nos vieilles connaissances sont introduites dans l'intérieur.

Elles parcourent, à la suite de leur hôte, un certain nombre de pièces formant tout le rez-de-chaussée, que l'on désigne dans les colonies espagnoles sous le nom de *cuarto de recámara de sala*.

Toutes ces pièces étaient propres, sans grand luxe. On y respirait un air d'une fraîcheur bienfaisante, ce qui dans ces colonies de feu est une des choses les plus nécessaires au confort de la vie.

Selon l'habitude espagnole aux colonies, les meubles étaient en acajou massif, solides et simples.

Le señor hôte conduisit les aventuriers au fond d'un long corridor et les installa : Bill, Jenny et Burter dans une grande chambre munie de nattes et de hamacs.

Quand à José Herbedá et à son compagnon, don Emilio crut se rendre agréable aux aventuriers en les logeant dans un cabinet voisin, car sans cela il les eût envoyés au village loger avec les *guassos* (vachers) de la ferme.

En prenant congé d'eux, le señor Emilio leur dit que bientôt ils entendraient retentir la cloche du déjeuner, et qu'alors il leur enverrait un serviteur pour les guider vers la salle à manger.

A peine nos aventuriers finissaient-ils leurs ablutions, que le son désiré se faisait entendre.

Il était alors dix heures du matin. Quelques minutes après, un domestique chinois venait prévenir Bill et ses compagnons qu'ils pouvaient le suivre à la salle des repas, où ils étaient invités à remplir consciencieusement leur devoir de convives.

Enfin ils arrivent à la suite de leur guide dans une vaste salle simplement peinte d'une couleur sombre. Le parquet est dallé en porphyre. Aux deux extrémités sont placés deux meubles grossièrement menuisés, qui ressemblent bien plus à des armoires qu'à des buffets. Tout autour sont rangées des chaises à jour faites en osier et en lianes.

Lors de leur arrivée, la famille du *senor Emilio* était réunie autour d'une croisée. Le maître de céans et sa femme, s'avancant gracieusement vers Bill et ses compagnons, leur dirent qu'ils étaient les bienvenus à leur table et les invitèrent à s'asseoir.

Aussitôt, la *senora Emilio* s'étant levée, récita le *Benedicite* ; or, comme des aventuriers dans l'acceptation honnête du mot peuvent être de bons chrétiens, Bill et ses compagnons se levèrent respectueusement et demandèrent à Dieu de bénir la nourriture qu'ils allaient prendre, ainsi que l'entreprise qu'ils cherchaient à mener à bonne fin.

Ensuite, la maîtresse du logis servit la *chouroca*, soupe de buffle à la farine de maïs ; puis après, du charquican, viande de veau séchée au soleil, hachée en chair à pâté, puis assaisonnée avec une purée d'oignons. Après quoi, vinrent la *casuela*, ragoût de volaille apprêté également aux oignons, et enfin deux plats de *pucheros*, haricots. Puis, se présentèrent un beau rôti de sanglier et du gibier, où figurait avec avantage la tourterelle-coup-de-poignard.

La cuisino manillanaise, du reste, comme celle de toutes les colonies espagnoles, ne serait pas complète, si elle n'était pas assaisonnée de l'indispensable *aagé*, piment infernal qui arrache impitoyablement la peau du palais, allume l'incendie dans l'estomac et, par contre, dans le cœur de l'étranger.

Loin de se plaindre de la force de l'*aagé*, la *senora Emilio* et sa fille déclaraient être tellement habituées à ce piment, qu'elles ne lui trouvaient pas plus de feu qu'à un morceau de pastèque zendia apprêté au miel, friandise servie sur la table comme dessert.

La fin du déjeuner fut couronnée par une infecte infusion, nouvelle production du *senor Emilio*. Cette infusion, est-il besoin de le dire ? était du café indigène, qui, je le repète, est loin d'avoir les qualités du moka au pays de sa naissance.

Seulement, à la fin du repas, le *senor Emilio*, en hôte discret et bien élevé, demanda à Bill à quelle nation ils appartenaient, et quel était leur but en parcourant ainsi la contrée en troupe armée jusqu'aux dents.

— Moi, je suis Irlandais ; mon camarade est Américain ; quant à nos compagnons, ils sont vos compatriotes.

— Très-bien, fit le senor Emilio, mais votre autre compagnon qui est placé à votre gauche ?

— C'est un jeune Irlandais de mes proches parents qui, ainsi que nous, s'est voué à la recherche de nos deux camarades, lesquels, vraisemblablement, ont été enlevés, il y a quelques jours, par des pirates malais.

— Votre parent me semble bien jeune, fit le senor hôte en souriant à sa femme, pour se lancer dans un pays comme celui-ci et dans de si périlleuses aventures.

Évidemment, le senor Emilio et la senora n'avaient pas été dupes du mensonge de Bill, et reconnaissaient parfaitement, dans le parent de celui-ci, une jeune femme déguisée. Aussi Bill, ne voulant pas persister dans sa déclaration, dit à son hôte, en anglais, langue que ce dernier parlait un peu, afin de n'être pas compris par les serveurs présents, que son jeune parent était sa femme, laquelle n'avait pas voulu l'abandonner au milieu des périls qui pouvaient l'attendre dans le cours de son voyage de recherches.

— Mais il me semble que ce n'est pas dans l'intérieur des terres que vous trouverez la trace de vos compagnons, et encore moins celle de leurs ravisseurs.

— Pardon, senor, répondit Bill en anglais. Quand nous avons été surpris par la tempête de cette nuit, nous nous dirigeons vers un village où habitent deux Tagals d'origine malaise qui, paraît-il, connaissent le lieu où se trouve le campement des pirates ; c'est notre compagnon ici présent, José Herbedá, qui, les ayant découverts, est venu nous en informer à l'habitation de la senora Ximenès, où nous recevions alors l'hospitalité.

— Qui sait, Dieu aidant, fit le senor Emilio en riant, peut-être trouverez-vous aussi son mari dans leur campement ?

— La chose n'est pas probable, senor : si le pauvre mari est encore en vie, c'est plutôt à l'île de Holo ou Soulou qu'on le trouverait.

— C'est une bien lamentable histoire que la sienne, dit la senora Emilio en se signant dévotement.

— Comment la senora a-t-elle pu se décider à vous recevoir dans son habitation, elle si sauvage et si taciturne ? poursuivit don Emilio.

— Nous sommes allés lui demander du renfort en armes et en hommes, et lorsqu'elle a appris que nous avions été nous-mêmes esclaves des pirates malais, elle s'est montrée très-gracieuse envers nous. Du reste, elle nous avoua qu'elle avait déjà lu une partie de nos aventures dans le *Boletín oficial* de Manille.

— Cette relation, que je ne connais pas, doit être bien intéressante, fit le senor Emilio, et je vous serais bien reconnaissant si vous vouliez, en quelques mots, me mettre au courant.

— Mais avec grand plaisir, senor hôte.

Alors Bill raconta très-succinctement leurs aventures. Lorsqu'il eut terminé :

— Vous avez eu du bonheur, dit le senor Emilio, de pouvoir ainsi reconquérir votre liberté, car il est bien rare que nous voyions revenir au pays ceux de nos compatriotes qui ont été pris par ces forbans.

— Parce que vos Tagals, répondit Bill en anglais, sont des hommes dénués de force physique et morale ; après tout, peut-être sont-ils convaincus qu'étant esclaves



Oh ! de l'embarcation, qui êtes-vous et que nous voulez-vous ?

du labour à Manille, ils ne peuvent être plus malheureux, esclaves des Malais. Au reste, c'est une loterie, on tombe bien ou l'on tombe mal. Il existe chez les Malais de riches agriculteurs qui traitent leurs esclaves avec bonté, tellement bien que j'en ai connu plus d'un qui préféreraient rester dans leur position d'esclaves que de rentrer dans leur patrie.

— Sans doute, fit don Emilio, cela dépend de la classe de la société à laquelle appartient l'esclave. Tel individu, habitué au confort de la vie aisée, se fera bien difficilement à celle de l'esclave ; mais il n'en sera pas de même pour le pauvre hère, pour le pauvre ilote qui doit chaque jour demander à la terre la subsistance du lendemain. Quels traitements reçûtes-vous des Malais, vos nouveaux maîtres ?

— Moi, je fus acheté par un riche agriculteur de la plaine, qui me traita d'autant mieux que je lui rendais des services, la force de ma constitution aidant. J'étais employé

à la culture du taro, du riz et du maïs. Mon maître avait une fort jolie fille, qu'il me proposa pour femme, offre gracieuse que je dus décliner, lui objectant que j'étais marié dans mon pays, où les lois chrétiennes défendent la polygamie.

Comme je caressais l'espoir de me sauver de ses mains, il était de bonne politique de lui cacher que ma femme était elle-même esclave dans un kampong voisin ; il était encore de bonne politique de lui laisser ignorer qu'en nous quittant, il avait été convenu que, lorsqu'elle verrait un bâtiment d'une nation civilisée venir se mettre à l'abri à l'embouchure de la rivière où nous avions été pris, elle devrait allumer un grand feu sur la montagne où elle gardait les buffles, signal qui aurait alors pour but de me prévenir qu'elle m'attendait la nuit suivante.

Or, au bout d'une année, ce signal si impatiemment attendu fut fait et, malgré la chasse rigoureuse que nous donna son maître, nous parvînmes à nous mettre à l'abri à bord d'un bâtiment hollandais, qui, malgré les attaques des Malais, parvint à lever l'ancre et à nous emmener avec lui, mais, hélas ! pour nous voir de nouveau repris en mer quelque temps après, par des pirates.

— Et vos compagnons d'esclavage, parvinrent-ils à se sauver des mains des Malais ?

— Je l'ignore entièrement, mais ce n'est pas probable ; je n'ai jamais eu de nouvelles que d'un seul. Il fut employé comme pêcheur d'huîtres perlières et de tripans. C'est un métier dangereux, qui ne vaut pas celui d'agriculteur, car là, constamment, l'esclave plongeur, misérablement armé le plus souvent d'un bambou effilé, se voit en face de la mort, par le seul fait du voisinage des raies électriques et des requins qui, après à la curée, pullulent dans les eaux des pêcheries.

— Ah ! il est horrible, fit la senora Emilio, qu'une existence semblable soit faite à des chrétiens, et je ne puis comprendre que l'Espagne laisse exister à sa porte un ramassis de semblables forbans, qui lui enlèvent presque chaque jour des citoyens.

— Ah ! ma chère amie, fit don Emilio, vous parlez de la politique fort à votre aise. Vous ne savez pas ce qu'il faudrait que l'Espagne dépensât d'argent et de sang, pour dénichier ces nids de pirates. Ignorez-vous donc que leurs repaires sont couverts de forêts inexpugnables, au centre desquelles ils se cacheraient aussitôt que le débarquement de nos troupes aurait lieu, et il serait bien inutile d'aller les y poursuivre. Le seul moyen d'en finir avec ces suppôts du diable, serait de raser leurs îles, ce qui n'est pas facile, pour ne pas dire que c'est impossible.

— Je ne suis pas entièrement de votre avis, senor, fit Butler, car je crois qu'il y aurait un moyen facile de détruire de fond en comble les forêts vierges qui leur donnent asile.

— Et quel moyen emploieriez-vous ?

— Par un vent du midi soufflant la tempête, — celui de la mousson orientale — je ferais agglomérer par les troupes de débarquement, sur une vaste étendue de la lisière de la forêt, sept à huit cents mètres, par exemple, — une grande quantité de bois sec, auquel je mêlerais des fascines imprégnées de matières inflammables ; une allumette et la force de la tempête feraient le reste. Si l'île n'était pas rasée du premier coup, je recommencerais deux, trois, quatre fois s'il le fallait, en suivant toujours le vent dans sa course, et j'affirme que je finirais bien par arriver à mes fins.

— Et chaque année ce serait à recommencer, répondit don Emilio, car la végétation va vite dans cet hémisphère.

— Vous n'auriez, dans tous les cas, fit Bill, que des bois de quelques mètres de hauteur et encore sans forte consistance, qu'il serait toujours facile d'anéantir chaque année.

— Les Malais, croyez-le, ajouta Burter, finiraient bien par déguerpir de l'île ainsi flambée.

— Enfin, peut-être pourrait-on réussir ainsi, répondit don Emilio; mais ce n'est point l'Espagne, avec son incurie et sa politique insouciance, qui essayerait de ce moyen; peut-être l'Angleterre ou la France, et encore!...

Le déjeuner étant terminé, la conversation en resta là. Tous les convives se dispersèrent alors. Don Emilio et sa famille rentrèrent dans leurs appartements pour faire la sieste.

Quant aux aventuriers, ils s'en furent visiter le village, habité par les ouvriers et domestiques de leur hôte, et ne rentrèrent que pour partager le repas du soir.

Le jour même de leur arrivée à l'habitation du senor Emilio, le soleil reparut au ciel. Le beau temps ayant persisté, le lendemain, dès l'aube, ils se mettaient en route pour le village cherché, et, vers les trois heures du soir, ils arrivaient au point désigné par Herbeda.

Vu de la plaine, assis sur le versant d'une haute montagne rocheuse, son aspect était gracieux. Une rivière coulait au pied de la montagne. Quelques instants après, les aventuriers arrivaient sur le bord opposé à celui du village. Une embarcation, complètement indigène dans sa structure, se trouvait amarrée à une racine de palétuvier; mais l'aménagement intérieur disait que le maître ne devait pas être loin; aussi les aventuriers se gardèrent-ils bien, malgré les insinuations contraires de José Herbeda et de son compagnon, de se servir de cette pirogue pour traverser la rivière.

— Son propriétaire, assurément, ne doit pas être éloigné, fit Jenny, peut-être même que, dans l'instant, il nous observe, caché dans le fourré.

— Cherchons-le, fit Bill, et pour quelques réaux il nous transportera de l'autre côté. Cela vaut mieux que de nous mettre en hostilité avec les habitants, dès notre arrivée.

Une clairière de plus de trois milles de circonférence s'étendait devant les aventuriers.

Quelques travailleurs se faisaient remarquer çà et là.

Il fut convenu que José Herbeda se rendrait près d'eux avec son compagnon, dans le but de connaître le propriétaire de la pirogue.

Pendant leur absence, Bill et ses compagnons firent leurs ablutions sur le bord de la rivière afin de faire disparaître la poussière qui, jointe à la sueur, imprégnait d'une couche épaisse les parties découvertes de leur corps.

Cette mesure de propreté était à peine prise que José Herbeda et son ami vinrent les rejoindre. Ils étaient accompagnés d'un jeune Tagal, envoyé par son père pour passer les étrangers de l'autre côté de la rivière. L'opération se fit sans encombres, pour la modique somme de cinq réaux.

Après avoir franchi les premiers échelons de la montagne, ils arrivèrent au vil-

lage. Les habitants qu'ils rencontrèrent d'abord étaient occupés, dans une aire, à battre du riz. Ils les prièrent de leur désigner l'habitation de l'alcade.

Dans leur trajet, ils avaient été rejoints par les deux compagnons de José Herbedá qui les avait laissés au village lors de son départ. Ils proposèrent aux arrivants d'aller loger dans leur case, qui fut jugée trop restreinte.

Bientôt, ils arrivèrent en face d'une case qui ne différait en rien des autres, si ce n'est qu'elle était plus vaste dans ses proportions.

Il serait oiseux de décrire ici ces habitations et leurs habitants, du reste, entièrement semblables à ceux de l'île de Manille, dont nous avons déjà parlé antérieurement.

Sur le seuil de la case se tenait une jeune femme indigène.

— N'est-ce pas ici la demeure de l'alcade, demanda Bill en langue tagala.

— Oui, votre seigneurie, répondit-elle.

— Alors, veuillez le prévenir que le senor Bill de la Trémontadez demande à l'entretenir de faits graves dépendant de son ressort.

La jeune femme tagale pénétra dans l'intérieur, et sortit bientôt accompagnée d'un vieillard indigène qui, avec une politesse toute espagnole, engagea immédiatement ses visiteurs à honorer son toit de leur présence. Nos aventuriers furent introduits dans un compartiment réservé dont les cloisons étaient formées de lianes entrelacées.

C'était, paraît-il, le cabinet de travail de l'alcade. Deux bancs grossiers s'étendaient devant les parois, une table boiteuse s'appuyait à une autre. Devant elle, était placé un autre banc; en face de la table boiteuse était appendu un crucifix : c'était le tribunal de l'alcade.

Il s'y installa et demanda en tagala à ses visiteurs qu'ils fissent connaître le but de leur visite.

José Herbedá, qui avait le mot, déclara ne pouvoir s'expliquer qu'après avoir reçu l'assurance qu'il ne serait entendu que de lui, l'alcade.

Alors le fonctionnaire public répondit qu'il se trouvait seul dans sa case, tous les siens étant aux champs en train de couper le riz.

Aussitôt Bill, le senor si huppé et par trop facétieux, tirant de sa poche la lettre de recommandation du senor Emilio, la lui présenta. Il en prit connaissance et demanda où et comment on avait pu surprendre les conversations de ses deux administrés. José Herbedá, s'étant levé, déclara être celui qui avait entendu, et s'expliqua en ces termes :

— Il y a quelques jours, je m'apprêtais à prendre un bain dans la rivière qui coule au bas de votre village, quand j'entendis, à quelques pas de moi, des paroles qui me donnèrent l'envie d'en savoir plus long.

Cette conversation était tenue par deux Tagals de votre village qui se cachaient dans un bouquet de bois.

Ils parlaient à mi-voix, mais étant parvenu à les approcher de très-près sans avoir été découvert, voici la conversation que j'entendis :

— Quand le chef t'a-t-il dit de revenir?

— Dans les premiers jours de la semaine prochaine, mais il m'a recommandé de lui donner alors sans faute les renseignements que tu sais.

- Quand devait-il mettre à la voile pour Holo?
- Il n'a pas fixé l'époque de son départ; après tout, comme il ne vient que d'arriver, il est encore loin d'avoir son chargement de captifs.
- Combien en avait-il alors?
- Cinq, je crois; deux Occidentaux, un Tagal et deux femmes tagales.
- Je dois ajouter, *senor alcade*, continua José Herbedá, qu'au comble de la joie, je me retirerai comme j'étais venu, et le jour même, après avoir laissé mes camarades ici, je partais pour annoncer cette bonne nouvelle aux *senors Occidentaux* ici présents.
- Mais dans quel but? répondit l'*alcade*.
- Pour qu'ils vinssent avec moi, ici, contraindre ces deux bandits à les conduire au campement des pirates, où ces honnêtes Occidentaux ont deux de leurs camarades prisonniers, et moi ma fiancée; comprenez-vous maintenant, *senor alcade*?
- C'est facile à comprendre, mais ce que je comprends moins, c'est la manière dont vous vous y prendrez pour les forcer à vous conduire au campement des pirates.
- Il y a des arrangements à prendre, fit Bill en ricanant à sa façon. Si nous ne pouvons y parvenir à force d'argent, nous y arriverons sans doute d'une autre façon.
- Légale, fit l'*alcade* en hochant la tête; car, ne l'oubliez pas, ils sont avant tout des *hijos del país*, des enfants du pays.
- Légale ou pas légale, fit Burter, *hijos* ou pas *hijos*. L'un des prisonniers est un capitaine de commerce très-estimé par le gouverneur, entendez-vous bien, *senor alcade*, et, ma foi, je crois qu'il en cuira aux autorités qui n'auront pas fait leur devoir en cette circonstance.
- Burter avait frappé juste, car l'*alcade*, changeant immédiatement de ton, répondit :
 - Je n'ai pas ici de force publique à vous adjoindre, ni *alguazils* ni autres, mais s'il est vrai que Son Excellence protège les captifs, je vous donne carte blanche à l'égard de ces deux misérables, qui ne sont malheureusement pas les seuls de mon village qui soient affiliés aux pirates. C'est dur à dire, mais c'est une grande vérité. Néanmoins, soyez habiles et prudents, et, si vous devez les contraindre par la violence à divulguer leur secret, que ce soit hors du village, car je suis certain qu'ils trouveraient du secours dans les habitants, lesquels prendraient sans doute parti pour eux contre vous, Occidentaux étrangers à leur race.
 - Et quelle raison donner à notre voyage? fit Bill.
 - Si l'on vous la demande, vous répondrez que vous êtes envoyés par les autorités supérieures pour explorer les mines que contiennent nos montagnes. Il faut être, je le répète, prudents et habiles si vous voulez réussir, car les deux hommes que vous avez en face de vous sont adroits, courageux et solides. Ce sont deux anciens marins, qui ont fait leur temps de service dans la marine coloniale, et plusieurs voyages à Bornéo, comme marins du commerce. Il y a déjà longtemps que je suspectais leurs relations avec les pirates qui infestent nos côtes; mais, malheureusement, je n'avais pas de preuves. Si j'en avais eu, j'aurais prévenu Son Excellence le gouverneur. J'attendrai pour agir qu'ils vous aient divulgué leur secret.
 - Je crois que c'est ce que vous avez de mieux à faire, dit Bill.

— Mais où allez-vous loger, continua l'alcade, de plus en plus gracieux ; car, sachez-le, vous ne trouverez chez nous aucune espèce de *fonda* (auberge).

— Le cas n'est pas embarrassant, répondit Bill.

— Non, si vous vous sentiez capables d'élever une case, poursuivit l'alcade ; je pourrais, le cas échéant, vous désigner un coin du village où vous l'élèveriez.

— Oh ! ce n'est pas bien difficile à construire, fit Burter : une seule chose nous manquerait, ce sont des haches.

— Je vous en prêterai, répondit l'alcade.

— Ainsi que quelques pots de terre pour faire notre cuisine, ajouta Jenny.

— Avec plaisir ; quant aux provisions, nous n'avons pas de marché où l'on puisse en acheter, notre village est trop peu important ; mais vous trouverez chez certains habitants les denrées nécessaires à votre subsistance, surtout de la volaille, qui, fort heureusement, ne manque pas chez nous ; moi, je me fais fort de vous en fournir tant que vous en désirerez, à des prix très-modérés.

— Soit, répondit Bill, autant et mieux même acheter avec vous qu'avec d'autres.

Quelques minutes après, escortés par une notable partie des habitants, l'alcade et ses hôtes arrivaient sur un terrain vague, où, leur dit-il, ils pouvaient élever leur case. Mais nos voyageurs étaient trop fatigués pour se mettre de suite à la besogne.

La première chose qu'ils firent fut de plumer deux maigres poules que l'alcade leur envoya, et de les apprêter. Ils établirent leur cuisine au pied d'une assise de rochers, qui surplombait leur campement de vingt-cinq à trente mètres.

Pendant que nos voyageurs se reposaient, les habitants, avec une complaisance charmante, furent leur couper des branches au moyen desquelles, tout en flânant, ils leur eurent bien vite élevé une case assez vaste pour les contenir tous.

Un des deux Tagals suspectés d'avoir des relations avec les pirates, prêta même son concours dans cette circonstance ; mais, à son regard cauteleux, il était facile de voir qu'en cela il espérait obtenir un autre résultat que celui d'être agréable aux étrangers.

Comme il n'avait aucune raison pour se croire observé, il en prenait tout à son aise, mais nos aventuriers, de leur côté, ne le perdaient pas de vue.

C'était effectivement, ainsi que l'alcade l'avait dépeint, un homme de trente-cinq ans, solidement bâti, n'ayant rien de bien sympathique dans sa physionomie, qui indiquait visiblement son origine malaise.

Le soir, lorsque nos aventuriers fumaient leur cigare devant leur case, les deux affiliés vinrent causer avec eux, cherchant à connaître le but de leur voyage dans leurs montagnes. Mais les aventuriers, suivant à la lettre les conseils de l'alcade, répondirent qu'ils venaient pour étudier les vieux gisements argentifères de la montagne, ayant obtenu une concession de mines du gouvernement espagnol.

A cette déclaration, les deux misérables se regardèrent sans mot dire, mais le jeu de leur physionomie parla pour eux, et les aventuriers, qui en avaient été frappés, se tinrent pour avertis.

— Avez-vous arrêté un guide, demanda l'un d'eux, pour vous conduire dans les profondeurs de la montagne ? Car, sans cette précaution, vous courez bien risque de vous y perdre. Elle est presque complètement creuse, et les précipices n'y man-

quent pas ; il faut l'avoir parcourue, comme nous l'avons fait, mon camarade et moi, pour la connaître ; si vous voulez, nous vous servirons de guides.

— Mais pourquoi pas ? répondit Bill, en réfléchissant que cette proposition servait à point leurs projets.

— Quelle somme exigez-vous par jour, poursuivit Burter, pour récompenser votre peine ?

— En vous demandant un demi-douro pour chacun de nous, nous ne croyons pas être trop exigeants.

— Allons, soit, fit Bill, nous vous accordons par jour et par homme un demi-douro.

— Quel jour et à quelle heure commençons-nous ?

Après avoir consulté ses compagnons d'aventures, Burter leur dit que ce serait pour le lendemain matin, dès l'aurore.

Alors les traîtres, après avoir souhaité la bonne nuit aux aventuriers, s'éloignèrent dans la direction du haut du village.

Bill, fin limier, eut la présence d'esprit de lancer sur leurs pas José Herbedá. Celui-ci, à l'abri des ombres de la nuit et des sinuosités du terrain, les suivit à cinquante pas de distance. Ce ne fut pas sans étonnement qu'il les vit s'enfoncer dans une excavation granitique de la montagne, où ils disparurent complètement à ses yeux.

Ce voyage nocturne dans la montagne paraissant assez singulier à José Herbedá, il accourut au campement informer ses compagnons d'aventures de sa découverte.

Tous le blâmèrent de ne pas les avoir suivis plus loin, car, au cas échéant, il eût pu compléter ses informations sur leurs faits et gestes.

Comme il n'était encore que neuf heures du soir, Bill manifesta l'intention d'aller porter sa lettre de recommandation au curé du village. C'était prudent, en effet, de se faire des appuis, avant de commencer une campagne qui s'annonçait déjà comme devant être fertile en événements tragiques.

Bill et Burter furent chargés de faire la démarche. Quelques minutes après, ils étaient arrivés au presbytère, qui se présentait sous la modeste forme d'une case tropicale, dans le genre de celle de l'alcade.

Le *senor cura* était un indigène de trente-cinq à quarante ans, aux manières simples et à la physionomie honnête. Il lut la lettre du *senor Emilio* à la lueur d'une modeste veilleuse, brûlant sous l'image de la Madone, puis il demanda à ses recommandés ce qu'il pouvait faire pour leur être agréable.

Alors, Bill lui raconta en détail le but de leur voyage, la visite à l'alcade et il termina en réclamant son bienveillant concours, au cas échéant. Mais, lorsqu'ils lui eurent dit que les guides qu'ils avaient choisis étaient précisément les deux affiliés aux pirates, le desservant leur recommanda de se tenir doublement sur leurs gardes. Il ajouta même que leurs allées et venues nocturnes dans les profondeurs de la montagne cachaient des allures suspectes qu'il connaissait, mais qu'il ne pouvait divulguer, ayant été prévenu par un tiers, sous le sceau de la confession.

— Mon frère, dit une femme tagale qui semblait remplir au presbytère les fonc-

tions multiples de domestique, de conseillère, de matrone et de sacristine, vous avez tort d'en dire autant, car rien que vos insinuations à ces étrangers sont déjà une faute devant Dieu.

— Eh ! mais, je n'ai rien dit, répondit le bon prêtre, qui soit en contradiction avec mon devoir.

Par le fait, comme nos aventuriers en savaient assez sur ce sujet intéressant, ils remercièrent le desservant et prirent congé de lui et de sa sœur maîtresse.

Dès leur arrivée, ils prévinrent les compagnons de José Herbedá que, le lendemain, ils auraient à se présenter à leur campement avant l'aube. Ces derniers se retirèrent après avoir promis d'être exacts.

Nos prudents aventuriers ne s'endormirent pas dans les délices de Capoue, quoiqu'ils en ressentissent un impérieux besoin. On tira au sort celui d'entre eux qui commencerait la faction. Ce fut José Herbedá que le sort désigna.

Il se trouva en sentinelle de onze heures à une heure, puis, successivement nos aventuriers le relevèrent. Afin de ne pas témoigner de défiance envers les habitants, le garde de nuit se tint assis à l'intérieur de la case, ouvrant l'œil et les oreilles au moindre bruit du dehors. Mais aucun incident marquant ne vint troubler le repos de nos aventuriers.

Dès l'aube tout le monde fut debout. Quelques minutes après les compagnons de José Herbedá se présentèrent au campement. Les guides n'avaient pas encore paru. Immédiatement, Bill entraîna son monde au milieu d'une aire éloignée des cases, et là, après s'être assuré que nulle oreille ne pouvait surprendre ses paroles, il dit à ses compagnons :

— Burter, José Herbedá, Juanito, Jenny et moi, nous allons nous engager dans la montagne, guidés par les deux scélérats que vous connaissez tous.

Dieu, sans nul doute, sert nos projets. Il est probable que les deux affiliés aux pirates ont des intentions hostiles, soit contre notre vie, soit contre notre bourse ou nos armes, pour être venus ainsi s'offrir.

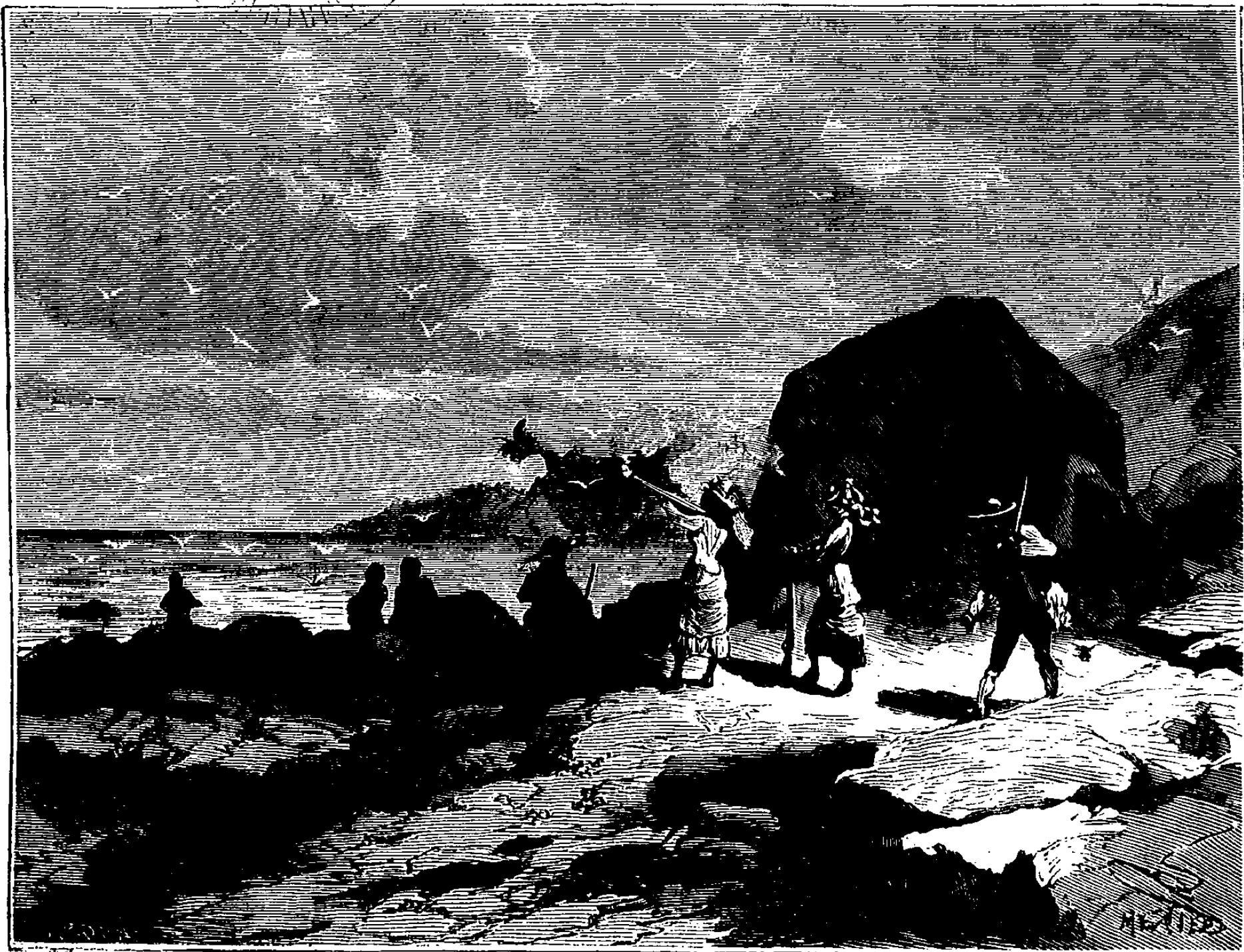
— Evidemment, ils ont de mauvaises intentions, fit Jenny.

— Le desservant de la paroisse, vous ne l'avez pas oublié, nous a laissé entrevoir hier soir certaines éventualités qui nous conseillent la prudence, ajouta Bill. Ce sera donc à vous autres Tagals de surveiller activement le dehors, pendant que nous serons avec eux dans les entrailles de la montagne. Si ce soir, après le coucher du soleil, vous ne nous voyez pas revenir au campement, vous devrez, munis d'un guide, vous mettre immédiatement à notre recherche. Afin d'annoncer votre présence, vous déchargerez de temps à autre vos mousquets et, si nous entendons vos détonations, nous y répondrons de la même manière. Il sera même bon qu'un de vous soit laissé en observation, tandis que l'autre se mettra à notre recherche, et ira demander à l'alcade ce guide, qui devra être un homme sur lequel on aura le droit de compter.

— Nous suivrons à la lettre vos instructions, fit Henrique, le plus âgé des deux Tagals.

— Sur ce, ajouta Bill, séparons-nous avant l'arrivée des guides, c'est prudent.

Enfin, vers les cinq heures du matin, ces derniers se présentèrent au campement des aventuriers, munis de torches résineuses. Après avoir pris quelques provisions



Chaque coup de feu faisait une victime.

de bouche dans leurs sacs, tous, guides et guidés, se mettaient en route pour la montagne.

Une heure après leur départ du village, nos explorateurs se trouvaient plantés en face d'une ouverture pratiquée dans une façade de rochers d'une hauteur imposante.

— Nous voici arrivés, fit l'un des guides, Vos Seigneuries n'ont-elles rien à faire avant de pénétrer dans le tunnel ?

— Que veux-tu que nous ayons à faire ? notre testament ? répondit Bill en le regardant bien dans le blanc des yeux.

— Que sais-je moi ? testament ou prière à la Madone : la vie d'un homme, au milieu des précipices, est suspendue à un fil.

— Nous sommes en règle, tâche d'être de même, et ouvre l'œil.

— Alors, je puis allumer la torche destinée à éclairer la marche de Vos Seigneuries ?

— Sans doute, et sans perdre de temps.

Quelques minutes après, le guide, selon l'habitude des Indiens, avait allumé sa torche par le seul secours de deux morceaux de bois tendre, vivement frottés l'un contre l'autre.

— Maintenant, fit Bill s'adressant aux guides en ricanant à sa façon diabolique, vous allez marcher tous deux de front dans le boyau. Vous signalerez avec soin toute espèce d'obstacles; toi, José Herbedá, et ton compagnon Juanito, vous marcherez à cinq pas derrière les éclaireurs, en ayant grand soin d'examiner le terrain par lequel ils nous feront passer. Quant à nous, nous vous suivrons à cinq pas; cet ordre de marche a-t-il bien été compris de tous?

Une réponse affirmative ayant été faite, la petite troupe se mit en marche dans l'ordre prescrit.

Le tunnel n'était ni haut, ni large, mais en revanche, il se déployait sur une belle longueur : cent vingt mètres environ.

Cette distance parcourue, nos aventuriers se trouvèrent plantés dans une immense caverne habitée par des centaines de chauves-souris de la grande espèce. Le sol était presque complètement formé de leurs excréments; aussi l'air, vicié par ces dépôts, s'en ressentait-il beaucoup, au dire de l'olfactif de tous.

Aussitôt qu'ils eurent aperçu la lumière des torches, les vampires commencèrent à voler autour d'eux en jetant dans l'espace des cris aigus qui, vu l'aspect du lieu, pouvaient passer pour lugubres. A chaque coup d'ailes effleurant les torches, une pluie de feu jaillissait en gerbes lumineuses. Plus d'un chapeau de paille s'en trouva atteint.

Vers le centre de l'excavation, les guides, qui marchaient de front et à un mètre de distance l'un de l'autre, s'écartèrent tout à coup, mais sans mot dire. Immédiatement, José Herbedá et son compagnon, qui les suivaient, étendirent les bras et crièrent d'une voix retentissante :

— *Guarda, caballeros, guarda!*

A cette annonce de danger, Bill demanda ce dont il s'agissait.

— Un trou très-profond est en face de nous, les guides ne nous ont pas prévenus; un pas de plus, Juanito et moi nous y disparaissions pour toujours.

Bill, d'un ton de menace, cria alors aux guides d'arrêter.

Ils obéirent et tournèrent vers eux leurs faces jaunes, auxquelles ils cherchaient à donner un air étonné. Eclairées qu'elles étaient par la lueur des torches, on y lisait à livre ouvert toutes les mauvaises passions.

Alors Bill, son revolver à la main, marcha sur eux.

— Vous voyez ce petit joujou, leur dit-il, eh bien! par le saint nom de notre Sauveur, je jure qu'à la première tentative de ce genre, je vous loge à chacun une balle dans la poitrine.

— Mais, señor, sur notre honneur, nous n'avions pas aperçu cette excavation.

— Sur votre honneur absent, vous mentez, tas de gredins! et la meilleure preuve que vous l'aviez aperçue, c'est que vous vous êtes écartés l'un de l'autre pour l'éviter; sur ce, remettez-vous en route.

Aussitôt cet ordre donné, dominant les cris aigus des vampires, la voix plaintive du crocodile se fit entendre.

— Avez-vous entendu? fit José Herbedá, s'adressant aux aventuriers; ce cri, señor, ne présage rien de bon, soyez sur vos gardes.

— Sois sans crainte, nous y sommes.

— Ce n'est pas la peur qui me porte à vous faire cette remarque, mais vraiment, ce cri de caïman, ici, dans cette caverne, est bien fait pour paraître étrange.

— Sois sans crainte, te dis-je, répondit Bill; ce soupir est celui de l'âme d'un crocodile pétrifié ou en vie qui, enfermé dans les entrailles de la pierre depuis le déluge, demande : Cordon, s'il vous plaît ! Tu ris, sauvage, mais cela s'est vu ¹.

Les guides reprirent alors leur marche d'éclaireurs, tout en maugréant à voix basse des paroles de menace.

En quittant cette excavation, nos explorateurs entrèrent dans un autre tunnel un peu plus large que le premier, par lequel ils s'étaient introduits dans la montagne.

Au bout de vingt minutes de marche accidentée et difficile, ils arrivèrent à l'extrémité du passage. Une vallée encaissée au milieu de falaises ou de hautes murailles de roches se déployait sous les yeux, mais le sol se trouvait placé en contre-bas, à cent pieds au-dessous d'eux.

Une corde confectionnée en lianes, amarrée autour d'une assise de rochers, pendait le long de la muraille à pic. C'était, affirmèrent les guides, le seul chemin qui pourrait leur donner accès dans le ravin au fond duquel, d'après eux, se trouvaient les riches gisements en question.

Bill, qui avait son plan, semblait donner tête baissée dans les fourberies des guides, qui, eux aussi, avaient le leur.

— Alors, il faut que nous descendions dans le ravin au moyen de cette corde de lianes ? fit Burter.

— Oui, Votre Seigneurie, il n'y a pas d'autre passage. Du reste, vous pouvez vous assurer de sa solidité, et votre souplesse de marins faisant le reste, vous arriverez tous sains et saufs au pied de la muraille.

— Allons soit ! fit Bill : si tu ne connais pas d'autre moyen, il faut bien que nous nous arrêtions à celui-là ; mais afin d'essayer la solidité de l'escalier, vous voudrez bien passer les premiers. Donc, à vous l'honneur, aimables éclaireurs.

— Qu'à cela ne tienne, répondirent-ils d'un air décontenancé. Chaque jour nous prenons la même route, et nous savons que la corde est solide.

— Ah ! tant mieux pour vous, dit Bill.

— Mais sans doute qu'elle est solide ! poursuivit l'imposteur ; nous devons le savoir, puisque nous travaillons pour notre compte à cette mine, et certainement, si la richesse du filon exploité continue, avant deux ans, nous serons l'un et l'autre riches comme des nababs.

— Je vous le souhaite, fit Bill en ricanant à sa façon, seulement veuillez nous montrer le chemin de la fortune, ajouta-t-il en mettant son revolver à la main d'une façon non équivoque.

Après avoir fait un signe de croix, les guides, qui avaient compris, s'accrochèrent

1. Il y a quelques années, un ouvrier tailleur de pierres travaillait dans une carrière de Constantine. Après avoir fendu un bloc de rochers, à sa grande stupéfaction, se trouva en face d'un individu vivant, de la famille des lézards, long d'un mètre environ qui, vraisemblablement, y faisait élection de domicile depuis l'époque fort reculée où la vase s'était métamorphosée en pierre.

Ce lézard, d'une structure étrange, aux formes apocalypsiennes, ne survécut que quelques instants à sa délivrance. Un rapport fut adressé à l'Académie des sciences sur ce singulier cas d'histoire naturelle.

à la corde, descendirent à la force du poignet, et furent bientôt arrivés dans le ravin.

— Elle me paraît solide, fit Burter; mais pourquoi ne pas leur avoir posé la question dans la caverne des chauves-souris? Nous y eussions été parfaitement cachés et à notre aise.

— On dirait vraiment que tu perds la mémoire. As-tu donc oublié ce cri de ralliement qui a retenti pendant que nous nous y arrêtions? Il était au contraire prudent d'en sortir au plus vite. Nous leur adresserons nos sollicitations dans le ravin. Nous tâcherons de trouver un endroit désert, afin d'être complètement seuls avec eux.

— Soit, fit Burter, mais votre femme, Bill, est-elle bien capable de descendre cent pieds à la force du poignet, le long de cette corde?

— Autant que vous, *my dear*.

— Peut-être mieux même, fit Burter en riant; je le sais, ce que femme veut, Dieu et leur mari le veulent.

— Qui commence? demanda José Herbeda.

— Vous et Juanito, répondit Bill.

Immédiatement, les deux Tagals se lancèrent dans le vide et, quoiqu'ils le fissent un peu moins habilement que les deux espions, ils arrivèrent pourtant sans encombre à l'extrémité de cet escalier de fortune.

Dès lors, Burter commença à descendre; Jenny le suivit, et enfin Bill, formant l'arrière-garde, s'accrocha au câble le dernier.

A peine avait-il franchi quelques pieds qu'un Tagal à la taille herculéenne se précipita à l'orifice du tunnel, en grimaçant un affreux sourire de triomphe. Il se pencha un instant sur le bord de l'abîme, jeta aux échos son cri de caïman, puis retirant une navaja de sa ceinture, il se mit à hacher fébrilement la corde de lianes qui soutenait les trois aventuriers dans l'espace.

Aux secousses produites, Bill jette les yeux au-dessus de lui et reconnaît en cet homme l'un des Tagals qui s'étaient présentés à eux, la veille au soir. Sans prévenir les aventuriers, le bandit s'était fait remplacer par l'un des deux guides, afin de pouvoir accomplir son forfait.

Alors se passa une scène que la plume est impuissante à rendre. A la vue du danger, Bill saisit son revolver et ajuste l'assaillant; du premier coup, il le manque; du second, il l'atteint au flanc; mais, avec une énergie sans pareille, le pirate, reconnaissant qu'il ne pourra désormais venir à bout d'achever son œuvre de destruction sous le feu du revolver de son ennemi, saisit sa navaja entre les dents et, avec une vigueur inouïe, s'enlace à la corde, arrive d'un trait face à face avec Bill, et lui porte un coup de navaja dans la gorge.

Le sang jaillit, et la fureur de notre Irlandais redouble. Voyant une des lianes formant le câble qui, tranchée par le bandit, se décroche, Bill crie à ses compagnons suspendus dans le vide au-dessous de lui :

— Leste! lesté! affale en double, ou nous sommes tous perdus!

A ce cri de détresse, ses compagnons se laissent rapidement glisser le long de la corde et arrivent sains et saufs dans le ravin.

— Ah! maintenant, mon vieux camarade, dit Bill, nous allons en découdre ensemble.

— Je suis venu pour cela, répond le bandit en cherchant à frapper Bill au cœur ; mais ce dernier, ayant saisi le bras armé du pirate, le lui serre avec tant de force qu'il le maintient ainsi en respect.

— Vil assassin, dit-il, tu as voulu me couper la gorge, tu subiras la peine du talion ; je ne puis me servir de ma navaja, mais par la croix de saint Patrick, tu seras servi à souhait.

Sur ce, Bill, se tenant enlacé au câble par les pieds et les jambes, saisit le pirate par les cheveux, lui renverse la tête en arrière et, ainsi qu'un tigre altéré de sang, lui broie cruellement la gorge avec les dents.

Cependant, à cette atteinte suprême, les mains du Tagal ne se détendirent point ; au contraire, elles semblèrent se cramponner au câble avec plus de force que jamais.

Mais Bill, qui avait de bonnes raisons pour alléger le câble, appuya son large pied sur la poitrine du bandit et, par un suprême effort de jarret, le précipita dans le vide.

Pendant cette dernière et épouvantable lutte, on avait seulement entendu bruire la respiration oppressée de notre Irlandais, et les râlements de sa victime en train de passer de vie à trépas.

Quelques minutes après l'accomplissement de cette scène sauvage, Bill, les yeux et la bouche injectés de sang, arrivait au pied de la muraille, pour recevoir une ovation de ses camarades et les plaintes de Jenny.

On examina la blessure qu'il avait reçue à la gorge, elle n'avait rien de dangereux. La chair avait été à peine entamée. Un morceau d'amadou ayant été placé sur la plaie, l'hémorrhagie cessa.

Quant à la douleur, Bill ne la ressentait pas ; les joies du triomphe l'emportaient sur elle.

Les guides n'avaient pas été les derniers à féliciter le vainqueur sur son courage et sur la force physique qu'il avait déployée dans cette critique circonstance.

Bill reçut ces compliments en véritable diplomate. Du reste, nous saurons bientôt quelle était sa pensée à l'égard des flatteurs.

— Avant de continuer notre excursion, fit José Herbedá, il serait bon de vous assurer si ce scélérat vit encore, et, sinon, de l'enterrer, afin d'éviter à son triste cadavre les souillures des bêtes féroces.

— C'est juste, répondit Bill, examinons-le.

Alors les deux guides, s'étant penchés sur le cadavre, dirent en cherchant à larmoyer : *Virgen purissima, se ha muerto el pobre !* Vierge pure, il est mort, le pauvre !

L'examen ne fut pas long ; effectivement, son cœur ne battait plus et son pouls était complètement inerte. La première de ses blessures, produite par le coup de revolver, n'avait aucune gravité, mais celle de la gorge semblait avoir déterminé la mort du pêcheur. Les deux carotides — ces deux artères qui portent le sang au cerveau — étaient coupées.

— Que voulez-vous que j'y fasse, dit Bill avec un semblant de regret, je ne suis pas allé le chercher, moi ! il a voulu me couper la gorge avec son couteau ; n'ayant pas sous la main de quoi lui rendre la pareille, je me suis servi de mes dents. Où est le mal ?

— Personne ne vous adresse de reproches ici, fit José Herbedá. Ce bandit a voulu vous donner la mort, il l'a, au contraire, trouvée : vous voilà quittes. Nous sommes tous témoins que c'est simplement un duel à outrance qui a eu lieu entre vous deux.

— Duel de sauvages, fit Jenny en s'essuyant les yeux du revers de la main.

— Peut-être bien, répondit Bill.

— Nous en rendrons compte à l'alcade et, au besoin, au président du tribunal suprême, ajouta José Herbedá. Le señor Bill n'a fait que défendre sa vie et la nôtre menacées ; sans lui, nos cadavres seraient, à l'heure qu'il est, étendus là, sans vie.

— La prudence commande peut-être de ne pas l'enterrer avant d'avoir fait notre déposition à l'alcade, fit Burter.

— C'est juste, nous attendrons ; il sera toujours temps, répondirent les aventuriers.

— Maintenant, ordonna Bill, en route, et dans l'ordre précédent !

Immédiatement, les guides, qui semblaient peu rassurés, ouvrirent la marche. A leur suite, les aventuriers traversèrent le ravin. Au bout de vingt minutes environ d'une marche accidentée, les guides déclarèrent que les filons en question existaient dans les entrailles d'une montagne qui leur faisait face.

— Où se trouve l'ouverture ? demanda Bill.

— Au sommet.

— Alors, il nous faut la gravir ?

— Oui, señor, répondirent les guides.

— Conduisez-nous à l'entrée.

Après avoir parcouru le versant de la montagne, à travers des chemins qui semblaient avoir été tracés par les bêtes féroces, les aventuriers arrivèrent au fond d'un profond ravin s'enfonçant en entonnoir dans les flancs de ladite montagne. Cette excavation avait toute la physionomie d'un ancien cratère. C'était l'entrée par laquelle ils devaient s'introduire dans les entrailles de la pierre.

Ce fut avec les plus grandes précautions qu'ils durent s'y engager, sautant d'une saillie de rochers sur une autre, ou se cramponnant soit à une racine, soit à une liane.

Seule, Jenny pour plus de sûreté, se fit amarrer avec une corde allant correspondre à la ceinture de Bill. Notre brave Irlandaise disait gaiement qu'elle voulait bien s'exposer à faire un faux pas dans ce dédale de rochers, mais point à quitter son cher époux en s'ensevelissant pour toujours dans un précipice sans fond.

Au bout d'une heure employée à cette périlleuse descente, nos aventuriers arrivaient en face d'un nouveau tunnel qui, évidemment, avait été établi par la main des hommes. Les guides ayant déclaré que la mine au riche filon se trouvait au fond de ce tunnel, il leur fut enjoint d'allumer leurs torches et de se mettre de nouveau en route.

Après une marche rendue difficile par l'aspérité du terrain, ils étaient au bout du boyau donnant accès dans une immense grotte sans issue. Là, d'affreux vampires, mis en émoi par cette visite insolite dans leur domicile, volaient effarés, dans tous les sens, en jetant dans l'espace des cris aigus et multiples.

— C'est ici, firent les guides, vous pouvez examiner la quantité de quartz qui

forme les parois de cette caverne, et, si vous êtes véritablement des mineurs, vous saurez rendre justice à sa qualité.

L'or n'est qu'une chimère,

sachons nous en servir, chanta Bill, *mezza voce*.

Cependant Burter, pour la forme, après s'être fait éclairer par les guides, ayant brisé quelques morceaux de quartz, les approcha de la lumière des torches.

Bill dit alors avec emphase :

— Magnifique ! vraiment magnifique ! Mais comme la question des qualités du quartz n'est ici que très secondaire, nous allons nous occuper céans d'une chose à coup sûr plus importante.

Puis, s'adressant à ses compagnons, il ajouta en anglais :

— *Keep on your guard in order to prevent the flight of these two rascals if they should attempt to escape.*

« Tenez-vous sur vos gardes, afin de vous opposer à la fuite de ces deux scélérats s'ils tentaient de s'esquiver. »

Quant à toi, Herbeda, continua-t-il en espagnol, tu vas te placer à l'entrée du tunnel, afin de leur en intercepter l'entrée s'ils essayaient de prendre congé de nous avant de nous avoir remis leur carte P. P. C.

— Je désirerais savoir, dit-il, aux deux affiliés des pirates, quel était le but du brigand que j'ai dû tuer, il y a une heure, quand il venait essayer de couper une corde à laquelle trois de nous étaient suspendus à 100 pieds de terre. Répondez.

— Je ne le connais pas, senor, fit le plus âgé des guides.

— Tu mens effrontément, car il est venu hier soir à notre campement avec toi ; je l'ai parfaitement reconnu, et mes compagnons aussi.

— Senor, je vous affirme que vous faites erreur.

— Non je ne fais pas erreur, nous l'avons tous reconnu ; il est donc un fait avéré : c'est que vous étiez de complicité avec ce misérable pour nous assassiner et profiter de nos dépouilles. Mais, vous le savez, le diable rit en voyant deux voleurs se voler, ajouta Bill en ricanant.

— Par Notre-Dame del Pilar, qui nous écoute, je vous affirme, senor...

— Trêve d'affirmation, interrompit Bill, nous sommes fixés. Maintenant à un autre interrogatoire : vous connaissez, paraît-il, et vous êtes même en fort bons termes avec eux, une bande de pirates malais qui ont établi leur campement à quelque distance de l'embouchure de votre rivière, du moins celle qui passe au bas du village que vous habitez.

Bill leur tendait ainsi un piège, car il ignorait complètement où était situé leur repaire.

— Senor, répondit le même guide, par notre divin Sauveur, nous ignorons ce dont vous voulez parler.

— Alors, je vais tâcher de te remémorer. Samedi dernier, sur les bords de la rivière, étant caché dans le fourré, vous avez avoué votre complicité.

— Senor, comme le bon Dieu nous écoute, c'est faux, nous le nions.

— José Herbeda, viens dire à ces deux misérables qu'ils mentent et qu'ils invoquent indignement le nom de Dieu.

— Toi, fit José Herbeda en désignant de la main celui des deux guides qui avait repoussé l'accusation, toi et celui qui a si justement payé ses crimes de sa vie il y a une heure, vous avez dit que vous aviez tout récemment visité le campement des pirates ; vous avez ajouté qu'ils avaient cinq captifs, dont deux Occidentaux et trois enfants du pays.

— Continues-tu encore à le nier ?

— Je le nie.

— Eh bien, avant qu'une demi-heure soit écoulée, tu l'avoueras, fit Bill avec son ricanement diabolique.

— José Herbeda, continua-t-il apprête la corde que tu as dans ton sac.

— La voilà senor.

— Juanito, va l'attacher solidement à une assise de rochers.

Juanito ayant exécuté cet ordre, descendit attendant en silence qu'on lui en donnât d'autres.

— Maintenant, ajouta Bill, empoignez-moi celui de ces deux misérables qui a prétendu qu'il avait des relations avec les pirates, et suspendez le à cette corde par les poignets.

Immédiatement le coupable fut saisi, soulevé et attaché à la corde par les deux poignets. Le bandit commença à comprendre le vilain côté de sa position et se mit dès lors à vociférer, demandant depuis quand l'inquisition était rétablie en Espagne.

— Depuis que c'est ma volonté, fit Bill en prenant un faux air de grand inquisiteur. Sache-le, bandit, ajouta-t-il, le comte de Roan a dit, et non Bismark, comme on le lui attribue : *gewalt geht vor recht*. Moi, je ne suis pas Prussien, Dieu m'en garde, mais je reconnais qu'avec des chenapans comme toi, la force peut sans inconvénient primer le droit.

— Je ne puis avouer ce que je ne sais pas.

— C'est bien, dit Bill, attachez-lui une pierre de cinquante livres à chaque pied. Nous verrons bien à la fin s'il est en caoutchouc.

Aussitôt Burter et Herbeda exécutèrent l'ordre donné. Le malheureux bandit supporta la douleur avec stoïcisme et courage pendant quelques instants, se contentant de dire qu'on le martyrisait bien en vain, car le chef ne lui ferait pas avouer une chose qu'il ignorait complètement.

De son côté, Jenny s'apitoyait sur le sort d'un malheureux qui, disait-elle, pouvait être innocent.

La mise en scène et les décors avaient un caractère vraiment pittoresque. D'un côté, cette caverne où tournoyaient, en produisant un bruit sinistre, des centaines de vampires ; le corps du supplicié, son horrible face grimaçante : le tout éclairé par la lueur sanglante des torches, était digne du pinceau de l'immortel Rembrandt.

Enfin Bill, s'approchant encore du supplicié, lui dit :

— Tu perds ton temps et tes forces bien inutilement, bandit, car j'affirme que tu vas me contraindre à t'ajouter encore cinquante livres à chaque jambe, et, par la mor-



Tiens, Calypso, cria le monstre, en le jetant par dessus bord au requin.

dieu ! tu peux croire que j'irai ainsi en augmentant, jusqu'à ce que ton corps lâche bras et jambes.

— Faites donc de suite, senior, afin de me tuer sans perdre de temps.

— Un peu plus tôt ou un peu plus tard, répondit Bill en riant, cela ne peut guère t'importer.

— Cela m'importe au contraire beaucoup, je souffre comme un damné.

— Avoues-tu connaître les pirates et le lieu de leur campement ?

— Encore une fois, je ne puis avouer ce que j'ignore complètement.

— Burter, fit Bill, il n'allonge pas assez ; cent livres de plus, mon garçon !

L'ordre exécuté, le supplicié commença à se plaindre affreusement, puis les gémissements succédèrent aux plaintes.

— Avoues-tu ? demanda de nouveau Bill en s'approchant de sa victime.

— Oui, je l'avoue, je préfère la garrotte à votre supplice ; au moins ça sera plus vite fait.

— Tu vois bien, amour d'homme, continua Bill, que je prédisais juste quand je disais qu'avant une demi-heure tu avouerais tout ! En parlant comme tu viens de le faire, tu prouves du sens commun et de la raison, car effectivement la garrotte fait moins souffrir.

— Encore faut-il l'avoir méritée, articula avec peine le malheureux.

— Peut-être, après tout, n'auras-tu que des *presidios* à vie ; cela, à mon sens, vaut encore mieux que de te laisser arracher bras et jambes. Retirez-lui ses bottes fortes et dépendez-le. Remplacez-le par son compagnon, ordonna le grand inquisiteur d'aventure.

— C'est inutile, hurla plein de frayeur ce dernier, je suis disposé à vous avouer tout ce que je sais des pirates.

— C'est bien, suspendez l'exécution ; il nous sera toujours temps d'y recourir, s'il nous y force. Maintenant, donnez un demi-coco de tafia à l'allongé, afin de lui rendre ses forces et la mémoire.

Ce dernier se montra touché du procédé en avalant le contenu d'un seul trait. Le fait est que c'en était un beau et généreux, de la part du grand inquisiteur.

— Maintenant, explique-toi, et surtout brièvement, ordonna Bill.

— J'avoue que je connais les pirates.

— Où leur campement se trouve-t-il placé ?

— Sur le bord de la mer.

— De quel côté ?

— Entre l'embouchure de la rivière qui coule au pied de cette montagne et la ville de Bavan, située sur la côte.

— C'est bien, mais ne changent-ils pas quelquefois de campement ?

— Ils en ont plusieurs.

— Tu ne les connais pas ?

— Si, señor : afin de dérouter les croiseurs, ils passent assez souvent deux ou trois jours à l'île Verte, et autant à celle de Mindoro ; mais leur principal campement est sur cette côte.

— Sont-ils bien gardés pendant la nuit ?

— Oh ! señor, il serait bien inutile de chercher à les surprendre.

— Ceci nous regarde, continua Bill en fronçant les sourcils. Combien avaient-ils de captifs, quand tu les as visités pour la dernière fois ?

— Ils en avaient cinq : deux Occidentaux et trois enfants du pays.

— C'est bien, fit Bill ; maintenant, au tour de l'autre. Confirmez-tu tout ce que vient de dire ton digne camarade ?

— Oui, señor.

— Comment as-tu consenti à remplacer comme guide le bandit qui, il y a peu d'instant, a payé de sa vie sa tentative d'assassinat ?

— Le camarade ici présent est venu hier soir à ma case me demander si je serais disposé à remplacer un guide de ses amis qui ne pouvait s'acquitter de la promesse qu'il vous avait faite de vous accompagner dans la montagne. J'ai accepté avec répu-

gnance, car j'avais peur d'une trahison de la part de Julio Carni et de son digne camarade, que vous avez puni comme il le méritait.

— Tu n'es donc pas leur ami ?

— Non, senor, je ne suis ni un pirate, ni un Malais, moi.

— Comment ! ces deux misérables sont donc des pirates malais ?

— Assurément, senor.

— Ce lâche vous trompe, hurla Julio Carni ; défiez-vous de ses paroles mensongères, il est plus pirate que moi.

— Tu mens ; toi, tu es un pirate, un musulman maudit ; l'alcade et le padre diront qui je suis et qui tu es.

— Continue sans crainte de nous édifier sur ce bandit ; si tu dis vrai, tu seras récompensé, et lui puni.

— Ce bandit, comme vous l'appellez, ainsi que son compagnon, celui qui a essayé de vous précipiter dans le ravin, fait partie de l'équipage du bâtiment des pirates, ils me l'ont avoué.

— Surveillez attentivement cet intéressant sujet. Les liens qui lui attachent bras et jambes sont-ils solides ?

— Il n'y a rien à craindre, fit Burter, il ne les brisera pas.

— Mais que faisaient-ils dans le pays ? demanda Bill.

— Ils préparaient la capture des captifs par les pirates.

— Fais-tu le serment devant Dieu que tu as dit la vérité ? demanda Bill, car je dois supposer que toi tu es Espagnol et chrétien.

— Non, senor, je suis Tagal, mais bon chrétien, et je jure par la mort de notre Sauveur que je dis la vérité.

— Cela suffit. Apprêtez de nouveau la corde de question, ordonna Bill.

A ces mots, qui semblèrent produire une très-désagréable impression sur la physiologie du pirate :

— Il est inutile, senor, de me martyriser plus que vous l'avez déjà fait, dit-il, je suis disposé à répondre à toutes les questions que vous me ferez.

— Allons, c'est bien, je vois que tu veux te faire ermite ; à tout péché miséricorde, dit le proverbe, mais moi je ne pardonne pas, fit Bill, en exhibant une fois de plus son sourire méphistophélique. Voyons, résumons-nous. Tu avoues donc faire partie intégrante de la bande de pirates qui désolent cette côte ?

— Senor, je ne comprends pas ce mot, intégrante : veuillez me l'expliquer, afin que je puisse vous répondre clairement.

— Le mot intégrante signifie : qui contribue à l'intégralité d'un tout, sans être partie essentielle. Par exemple, ton nez camard, ta bouche haineuse, tes yeux bridés, tes oreilles à la Midas, font partie de ta tête ; or, toi, dans ta bande de pirates, tu peux remplir le rôle de ton nez dans ta tête, et c'est vérité, puisqu'ils l'ont détaché dans ce pays pour leur flairer des captifs ; comprends-tu, maintenant ?

— Hélas ! senor, je ne comprends que trop ! mais je ne suis pas aussi laid que cela !

— Alors, homme charmant, tu avoues que tu faisais partie intégrante de ladite bande de pirates ?

— Oui, senor, pour mon malheur.

- De quel pays es-tu?
- De l'île Verte, mais né de père et mère malais.
- Combien de temps es-tu resté parmi les pirates?
- Cinq ans, bientôt.
- As-tu été à l'île de Holo?
- Oui, señor.
- La connais-tu assez pour nous donner des détails sur les captifs de qualité qui y sont internés?
- Je les connais tous.
- Alors tu dois connaître le señor Ximenès et sa fille, qui ont été enlevés, il y a une dizaine d'années, sur cette côte, par tes dignes frères?
- Oui, señor, je les connais.
- Quelle est leur position?
- Très-bien, relativement. Ils habitent un *kampong* situé au sud-est de l'île, dont leur maître, *datous* du gouvernement de Holo, est le tomonggong (chef).
- Continue, fit Bill.
- Il y a environ trois ans, lorsque nous quittâmes l'île, il était question du mariage de la jeune fille du señor Ximenès avec le fils d'un *datous*, chef de *proa* ; j'ignore s'il a eu lieu.
- Jouissent-ils, ainsi qu'on le dit, de toute leur liberté?
- Ils sont complètement libres et considérés dans l'île comme nobles, mais ils paraissent malheureux moralement.
- Vous avez tous entendu la déclaration de ce bandit? dit Bill, s'adressant à ses compagnons d'aventures,
- Nous avons tous entendu.
- Alors il est inutile de rédiger un procès-verbal ; grâce à vos témoignages, il est bien assuré de son union avec dame garotte.
- J'ai mérité mon sort et je saurai mourir en vrai pirate malais, fit le bandit avec exaltation.
- On ne te demande pas ton avis sur la façon dont tu rendras ton âme damnée au diable, fit Bill, et je t'engage à ne le donner que lorsqu'on te le demandera... José Herbeda, poursuivit notre Irlandais, fais bonne garde avec Juanito près de ce gaillard-là, pendant que nous allons tenir conseil sur son sort.
- Si señor, répondit ce dernier, en lui remettant sa torche et s'armant de son mousquet.
- C'est bien inutile, dit le pirate en haussant les épaules ; tu me fais bien de l'honneur en me croyant capable de briser mes liens.
- On n'a jamais pu savoir, répondit José Herbeda en se signant comme s'il se fût trouvé devant le diable.
- Alors, Bill et ses compagnons se retirèrent dans un coin de la caverne, et Bill leur posa les questions suivantes :
- Je crois qu'il serait plus de notre intérêt de nous attacher ce pirate que de le dénoncer au tribunal suprême. S'il le veut, il peut nous conduire directement au campement des siens.

— Sans doute, répondit Burter, mais le voudra-t-il? Il m'a semblé bien exalté; ces Malais mécréants sont des sauvages qui, au grand besoin, avalent leur gaffe avec un entrain des plus fanatiques.

— Il est vrai, dit Bill, qu'ils font des serments, mais ils n'y tiennent jamais, quand ils leur ont été arrachés de force par les chrétiens.

— Que nous importe, après tout, la valeur de son serment? fit Burter

— On lui dira très-carrément, ajouta Bill, qu'au cas échéant, c'est-à-dire à la plus petite velléité de trahison ou de fuite, une balle de revolver en fera justice; alors, il comprendra peut-être mieux ses intérêts, quand il connaîtra nos intentions à son égard. Et vous, ma femme, poursuivit Bill, qu'avez-vous à dire en faveur de votre protégé?

— D'abord, je n'ai protégé ce malheureux que lorsque je le croyais innocent; mais maintenant que je suis convaincue du contraire, tout en le plaignant, je dois dire qu'il a mérité un châiment, sinon la mort.

— Vous êtes indulgente, ma chère : est-ce que sa physionomie d'Adonis aurait déjà fait à ce point impression sur votre cœur?

— Peut-être, répondit Jenny avec froideur.

— Enfin, nous allons lui proposer ce moyen terme : nous verrons ce qu'il répondra, continua Bill en riant jaune des velléités trop accusées de sa femme.

— C'est ce que nous avons de plus sage à faire, dit Burter.

Puis les aventuriers se rapprochèrent du centre de la caverne où était gardé à vue le pirate.

— Nous allons te faire une proposition, dit Bill : libre à toi d'accepter ou de refuser.

— Dans ma position critique, je ne puis balancer à l'accepter, quelle qu'elle soit.

— Que préfères-tu? être remis entre les mains des autorités de Manille, — s'entend la mort par la garotte, — ou vivre à notre service, mais avec ton serment par Allah de ne jamais chercher à fuir ou à nous trahir?

— Par Allah! je préfère vous servir, et je fais le serment de m'en acquitter honnêtement.

— Je ne dois pas te cacher, cependant, que tu seras attentivement surveillé, et qu'à la plus petite velléité de trahison, par la croix de Saint-Patrick, une balle de revolver ira te chatouiller la cervelle.

— Je m'en doute bien, aussi mon intention est-elle de ne jamais me mettre dans un tel cas.

— Et tu agiras sagement, fit José Herbedá, quoique tu aies fait, il y a un instant, les serments les plus mensongers par le Christ. Tu te crois très-roué, l'ami, mais nous t'avons prouvé que nous sommes plus forts que toi. Du reste, comme j'ai le plus grand intérêt à ce que tu retrouves ma fiancée, je veux me dévouer corps et âme à ta personne, et, afin de te conserver parmi nous, je m'attacherai à toi jour et nuit comme le boa à sa victime. Une chaîne solide nous attachera étroitement, jusqu'au moment où tu m'auras rendu mon âme. Après nous nous quitterons pour toujours, moi t'engageant de grand cœur à aller te faire garrotter ailleurs.

— Ah! vous n'avez rien à craindre, quant à mes vellétés de fuite. Vous voulez bien m'épargner le dernier supplice que, certainement, j'ai mérité, à la condition que je vous serve; soit, j'y consens : n'y a-t-il pas force majeure? Allah me pardonnera, sinon les miens. L'homme a été créé avec des besoins; il faut manger partout; or, manger à votre râtelier ou à celui des pirates malais, c'est toujours l'existence assurée pour moi. Si je suis tué dans l'engagement inévitable que vous êtes appelés à avoir avec les miens, tant mieux! je n'aurai plus besoin de rien. Cette mort, que je coudoie à chaque heure du jour, depuis bientôt cinq ans, ne m'effraye pas; mais il n'en est pas de même de celle par la garrotte, que je trouve déshonorante et indigne d'un pirate malais.

— Il y a du bon dans la logique de ce bandit, fit Bill s'adressant en anglais à ses compagnons d'aventures; il pourrait bien nous être utile dans l'avenir, au cas où sa philosophie serait sincère.

— Combien gagnes-tu en moyenne par année, avec ton métier de pirate?

— Bien peu de chose.

— Mais enfin, approximativement?

— Après les droits payés pour un esclave vendu au sultan de Hola, au *datous*, chef des finances, à notre chef à bord et à ses chefs subalternes, il reste à peine à chaque homme un doublon par année, comme part de prise; vous le voyez, ce n'est pas gros; cependant, il y a des années meilleures que les autres.

— Pourquoi y restes-tu?

— Je vous le répète, pour vivre.

— Qu'allait-il faire dans cette galère? fit dogmatiquement Bill. D'après tes paroles, poursuivit ce dernier, tu ne parais pas très-fanatique de ton métier; mais, comme tu le dis, il faut vivre partout. Quant à ton camarade ici présent, sois sincère, tu ne peux qu'y gagner : a-t-il dit la vérité en ce qui vous touche tous deux?

— Oui, senor, il l'a dite; ce n'est pas un pirate, mais il n'ignorait pas que j'en suis un, car je le lui avais avoué; il ne mérite donc pas de châtement.

— S'il ne mérite pas de châtement, il n'en est pas moins coupable de ne l'avoir pas dénoncé à l'alcade.

— Je ne le nie pas, senor.

— Te demander de faire le serment qu'il n'est pas un des tiens me semble inutile, car évidemment tu nous a donné le droit de douter de ta sincérité, il y a un instant, lorsque tu subissais la question.

— Grande est votre erreur, senor : j'ai, il est vrai, pour vous émouvoir, vainement invoqué le nom de votre Christ, dans lequel, moi, je ne crois pas, mais il n'en serait pas ainsi d'un serment fait par Allah.

— Alors, jure par lui et par le grand prophète que ce Tagal ne fait pas partie de ta bande.

— Par Allah! je le jure, dit le pirate.

— La séance est levée. Maintenant, poursuivit Bill, s'adressant en anglais à ses compagnons d'aventures, nous savons ce que nous voulions savoir, nous avons enfin trouvé le moyen de faire une visite intéressante aux pirates : il faut que nous nous entendions sur la question légale à l'égard de ce gaillard.

— Lequel, demanda Burter, le mort ou le vivant?

— D'abord du vivant. Si nous racontons en détail à l'alcade ses aveux, qui nous dit qu'il ne le retiendra pas prisonnier, jusqu'au moment où il aura reçu des ordres du gouverneur? Dans ce dernier cas, il sera garotté, et avec lui s'évanouiront nos espérances de retrouver par lui nos compagnons.

— La question est difficile à résoudre, fit Burter.

— Celle du vivant, ajouta Bill, se complique encore de celle du mort, car qui nous affirme que nous ne serons pas inquiétés de ce côté, sinon par le gouverneur, du moins par le tribunal suprême de Manille?

— Tout cela me semble bien embarrassant, fit Jenny.

— Ce n'est pas mon opinion, fit José Herbedá. Voici, sauf votre avis, comment je vous conseille d'agir. Enterrez le pirate mort; puis que le senor Bill aille trouver seul l'alcade, qu'il lui dise tout simplement qu'il n'a pas réussi dans ses espérances, sans plus lui parler du pirate mort que du pirate vivant. Pendant le temps de sa visite, nous enterrerons ce dernier; puis, d'ici, évitant le village, afin de cacher notre prisonnier aux yeux des habitants, nous nous mettrons en route sans éveiller les soupçons. Quant à l'autre guide, vous êtes maîtres de son secret; car, au cas échéant, il le sait bien, vous pouvez le dénoncer comme étant entré en relations avec un pirate qui lui avait avoué son identité; avec trois ou quatre piastres, vous vous en ferez un homme discret, qui restera muet jusqu'au moment où les circonstances le forceraient à parler. Alors, il dira la vérité, qui coïncidera avec les dépositions de tous. Les bons rapports dans lesquels vous êtes avec Son Excellence le gouverneur feront le reste, au cas échéant.

— Il y a du bon dans ton conseil, José Herbedá : vraiment tu es né diplomate.

— Diplomate non; amoureux, oui. L'amour, vous le savez, senor, rend quelquefois ingénieux, répondit José Herbedá en souriant.

— Ah! oui, je le sais, fit Bill en riant.

— Le conseil de Joseph Herbedá est bon, et c'est véritablement ce que nous avons de mieux à faire, ajouta Burter, car, en tout cas, nous sommes forts de notre conscience.

— Oui, sinon de la légalité, au moins de la générosité de nos intentions, fit Bill; car j'ignore jusqu'à quel point nous étions autorisés à faire subir la question à ce pirate. S'il avait été innocent, je ne sais ce qu'il en fût résulté, dans le cas où il eût porté plainte à l'alcade.

— Vous ne devez pas vous dissimuler, fit Jenny, que vous êtes coupables, presque autant que lui, *And a guilty conscience needs no accuser*.

— Oh! oh! ça devient grave, femme! Malgré cela, voici ce que nous allons faire, continua Bill. Vous allez, pendant mon absence, vous mettre à l'œuvre pour enterrer le cadavre de mon pirate. Moi, je me rends chez l'alcade et chez le *padre*. Aussitôt débarrassé, je vous rejoindrai ici. Quant à toi, Burter, je te confie la mission de consolider la corde entamée par le bandit que j'ai dû envoyer en couper dans l'autre monde.

— Si, par le plus grand des hasards, je n'étais pas de retour ici à la fin du jour, c'est qu'il me serait arrivé malheur, c'est-à-dire que l'alcade, mal informé des causes

de mon duel à outrance avec le pirate, m'aurait retenu prisonnier. Alors, portez-vous vous-mêmes en masse sur la case du magistrat, racontez-lui les faits tels que vous les avez vus, et s'il refuse encore de me rendre la liberté, informez-vous adroitement du lieu où je serai détenu, jetez-vous à l'improviste sur l'obstacle, et délivrez-moi du diable, ainsi soit-il. Songez bien que ces recommandations ne vous sont faites que pour le cas où un événement que je ne prévois pas aurait lieu.

— Bill, fit Jenny avec énergie, je vous accompagne !

— Non, ma chère femme, cela ne se peut pas, car, au cas échéant, votre incarcération non-seulement nous enlève un combattant, mais en admettant, ce qui est bien probable, qu'on nous enferme séparément, nos camarades auraient une double besogne à faire pour vous trouver et vous rendre la liberté. Or, songez qu'ils auraient alors chacun vingt Tagals sur le dos.

— C'est bien, fit Jenny, les raisons que vous alléguiez sont trop justes pour que je veuille chercher à les combattre ; allez, que Dieu et votre prudence vous conduisent !

— Embrassons-nous et que tout cela finisse, fit Bill, comme toujours goguenardant et embrassant sa femme qui, les larmes aux yeux..... lui tourna les talons. Bill, sans plus s'inquiéter de la mauvaise humeur de Jenny, fit de même, et s'engagea dans le tunnel qui conduisait à l'orifice de la montagne.

— Señor Bill, cria alors José Herbedá, n'oubliez pas votre promesse de m'apporter une chaîne.

— Soyez sans inquiétude, j'y songe : s'il y en a une dans le village, vous l'aurez.

Quelques minutes après, leurs apprêts étant terminés les aventuriers, suivant l'exemple de leur chef de file, s'enfoncèrent à leur tour dans le même souterrain.

Ils n'avaient pas fait vingt pas, qu'ils durent forcément modérer leur marche, car l'infortuné pirate, allongé outre mesure, ne pouvait les suivre qu'avec des difficultés infinies.

Burter, voyant surgir ce nouvel embarras, cria, tempêta, mais ce fut bien inutilement. Le malheureux affirma que, quand bien même il s'agirait de sauver sa vie par la fuite, il se résignerait à attendre la mort, sinon d'un pied très-ferme, au moins avec résignation.

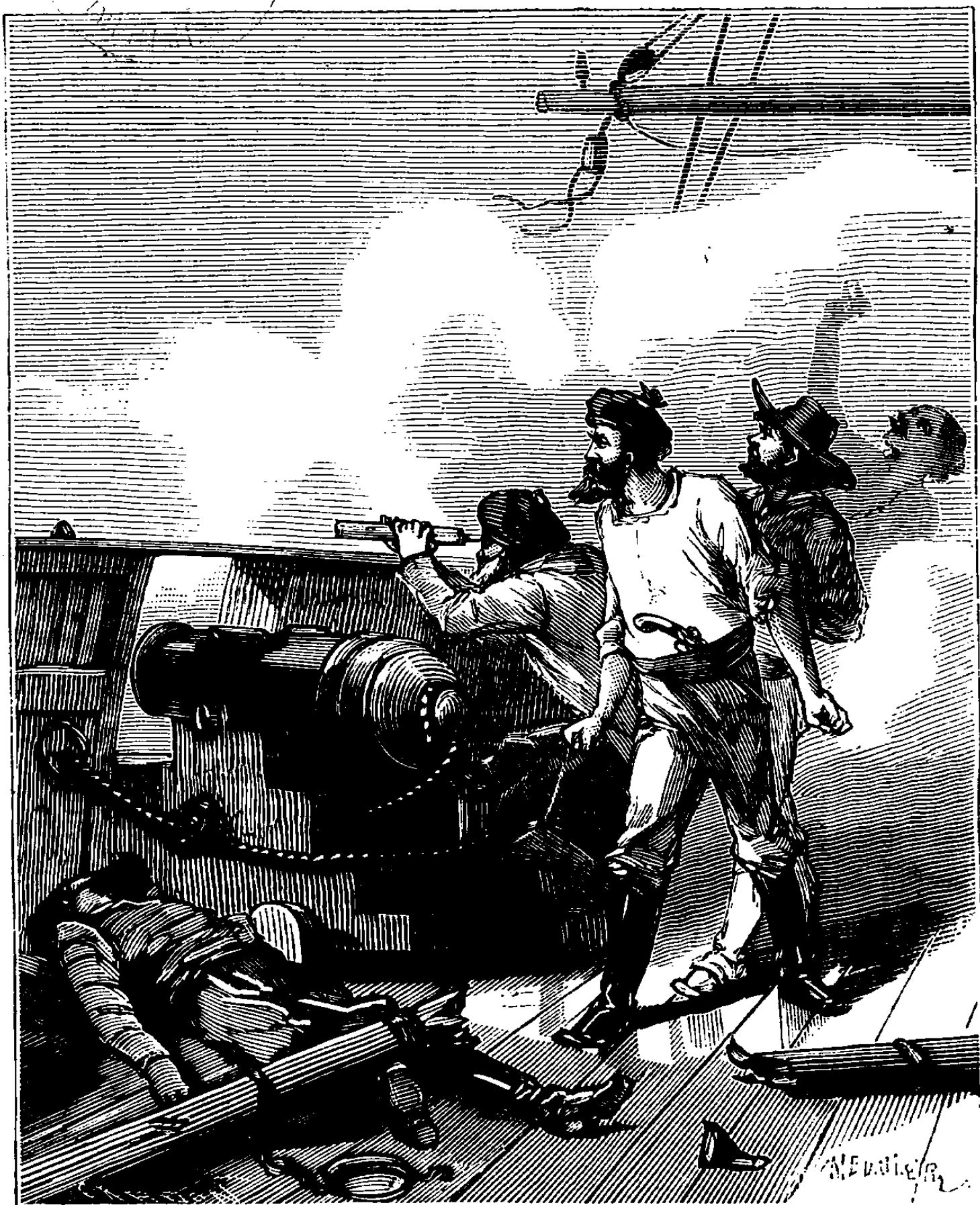
Alors, José Herbedá et Burter, l'ayant saisi avec colère par dessous les bras, l'aiderent à marcher. C'est ainsi qu'ils arrivèrent à l'orifice de la montagne.

Là, les difficultés ne firent que croître et embellir, car le pirate déclara qu'il lui était matériellement impossible de franchir sur ses jambes un passage aussi difficile.

— Franchis-le sur la tête, pirate maudit ! s'écria José Herbedá, qui ne semblait pas professer une grande sympathie pour les ravisseurs de sa fiancée.

Il survint alors à Jenny une excellente idée, celle d'amarrer sous les bras le pirate, avec le filin qui avait servi à son supplice, et de l'enlever par ce secours jusqu'à l'orifice. L'expédient trouvé praticable fut effectivement employé avec un succès parfait.

Nos aventuriers, après avoir traversé le ravin dans toute sa largeur, arrivèrent enfin au lieu où le pirate mort avait été déposé en attendant la visite de l'alcade.



Oh ! oh ! il y a du nouveau, s'écrie le capitaine Mertens.

Une difficulté à laquelle on n'avait pas songé d'abord se présenta alors. On manquait des instruments indispensables pour creuser une fosse assez profonde pour qu'on pût y ensevelir un corps d'une aussi belle venue.

— Il n'y a qu'un moyen à employer, dit José Herbedá.

— Lequel ? demanda Burter.

— C'est de l'envoyer au fond du précipice que nous venons de côtoyer, de l'autre côté du ravin.

— Et si, plus tard, objecta Jenny, l'autorité désire exhumer ce cadavre pour examiner et rechercher les causes véritables de sa mort, cela lui sera peu facile.

— Ah ! bien oui, fit José Herbedá : à Manille, la justice ne se donne pas tant de mal pour retrouver les causes de la mort d'un honnête homme, et à plus forte raison de celle d'un bandit.

— Du reste, dit Julio Carni, le pirate vivant, avec un semblant de franchise, n'avez-vous pas été tous témoins des causes qui ont amené sa mort?

— Sans doute, aussi bien que nous t'avons tous entendu avouer que tu étais son complice, répondit Burter.

— Que voulez-vous? à chacun son métier; moi, je suis né sauvage et pirate, je ne puis avoir les vertus champêtres et les qualités d'un homme civilisé comme vous; mais il est une vertu que les pirates malais possèdent peut-être plus que les Occidentaux.

— Laquelle? fit Burter en toisant le pirate avec mépris.

— Par le grand prophète, je le crois : c'est la reconnaissance; vous m'avez épargné la vie, je ne l'oublierai pas.

— Nous le verrons bien, répondit Burter avec un hochement de tête qui semblait indiquer son incrédulité.

Enfin, les aventuriers s'étant arrêtés au mode d'inhumation proposé par José Herbedá, saisirent le bandit par les jambes et par les pieds, puis le transportèrent de l'autre côté du ravin. Là, sans aucune forme de procès et sans aucune cérémonie, malgré les objections de Jenny, il fut précipité dans le gouffre béant.

« Les morts vont vite, » dit la légende.

Pendant quelques secondes, on entendit le bruit sourd que produisit son corps en bondissant d'une arête de rochers sur l'autre et enfin dans les profondeurs du gouffre : ce fut tout : *Væ victis ! vae malis !*

Ce travail terminé, Burter, se souvenant des recommandations de Bill, se mit à réparer la corde-escalier qui donnait accès du tunnel dans le ravin où avait eu lieu le combat contre le bandit que les aventuriers venaient d'inhumer, selon les règles des pompes funèbres usitées au désert.

Lorsque le soir fut venu, par le secours du câble de lianes réparé, Bill rejoignit ses compagnons d'aventures.

Grande fut la joie de ces derniers, immense fut celle de Jenny en revoyant son mari arriver sain et sauf parmi eux. Il était suivi des deux Tagals restés le matin en observation à l'entrée du tunnel; selon le désir de José Herbedá, il rapportait avec lui une chaîne de fer solide.

Tout s'était passé à merveille, grâce à l'incurie de l'alcade, qui ne s'était guère inquiété des suites probables pouvant résulter de caractères trempés comme ceux de nos aventuriers.

Bill s'était borné à déclarer à l'alcade qu'il retournait, à l'instant même, à l'habitation du senor Emilio, lui rendre compte de son peu de réussite dans ses recherches.

Bill avait trouvé l'honnête alcade durement étendu sur sa natte, et assoupi dans un demi-sommeil toujours si doux à un Tagal amateur du *doice farniente*. Aussi le magistrat avait-il approuvé le rapport de Bill par force ronflements. Inutile d'ajouter que le rapporteur s'en était trouvé fort aise, et lui avait, en se retirant, souhaité la bonne sieste.

De chez l'alcade, Bill s'était rendu chez le *padre*. Il était absent. A tout hasard, Bill avait demandé à la sœur du curé si elle n'aurait pas un bout de chaîne à lui vendre pour attacher son chien resté à bord du bâtiment.

La bonne ménagère avait répondu affirmativement et était allée chercher une chaîne munie d'un cadenas qui, dit-elle, avait servi à un chien dévoré par un caïman, un jour qu'il se baignait à la rivière.

Les apprêts de départ étant terminés d'avance, on se mit en devoir de lever le camp. Il eût été bien inutile aux aventuriers de tenter de sortir du ravin comme ils y étaient entrés, car l'état de dislocation dans lequel le malheureux questionné avait été mis lui interdisait toute possibilité de franchir ce passage au moyen du câble de lianes.

Mais comme, par le fait, ce pirate connaissait par cœur les abords du ravin, il indiqua vite un passage aboutissant à la rivière qui coulait au pied de la montagne.

À différentes reprises, les aventuriers le trouvèrent obstrué par des rochers d'un difficile accès. En face de ces difficultés, ils durent tous prêter leur concours et leurs épaules au transport du patient. Le malheureux était trop mal hypothéqué pour pouvoir les franchir sur ses jambes immodérément allongées.

Tous le firent de bon cœur, car ce pirate était désormais l'affaire de la société, c'était enfin leur seule espérance. Somme toute, comme la troupe se composait de six hommes vigoureux, la tâche ne se trouva pas au-dessus de leurs forces, bien loin de là.

Enfin, ils arrivèrent, sans avoir eu d'accidents à déplorer, sur le bord de la rivière. Mais un contre-temps vint désagréablement se mettre en travers de leur sentier :

À leur gauche, du côté du chemin qu'ils devaient suivre, s'étendait la falaise formée de rochers à pic, et, à leur droite, la rivière. À trois cents mètres environ, tenant toute la largeur du sentier, on apercevait trois ou quatre Tagals, tandis que le même nombre était réparti dans trois pirogues amarrées au rivage.

Passer avec leur prisonnier au milieu de ce groupe, c'était évidemment tout gâter ; prendre une autre route, d'après l'avis même des guides, c'était impossible, à cause de la configuration des montagnes, infranchissables presque partout.

Quant à traverser la rivière dans l'endroit où ils se trouvaient, aucun moyen ne leur en était donné, à cause du manque absolu d'embarcation. Chercher à en louer une avec les Tagals qu'ils apercevaient en aval de la rivière, sans qu'ils prêtassent eux-mêmes leur concours au passage, il n'y fallait pas non plus songer.

La position était embarrassante, non-seulement parce que la nuit arrivait grand train, mais encore parce que ces Tagals semblaient établis là pour une bonne partie de la nuit, où ils attendaient les travailleurs de la plaine pour les passer d'une rive sur l'autre.

En face de toutes ces difficultés réunies, les aventuriers, reconnaissant que c'était assez méditer sur des probabilités, afin de cacher leur présence aux passeurs, entrèrent dans le repli de la montagne par lequel ils étaient arrivés sur le bord de la rivière. Puis, ils tinrent conseil sur le parti qu'ils avaient à prendre.

— Retournons par la route du tunnel, fit Burter.

— Te charges-tu de remonter l'escalier de corde avec le pirate sur tes épaules ? demanda Bill en ricanant.

— Et toi, répondit Burter, t'en sens-tu capable ?

— Si la chose avait été humainement possible, je l'eusse tentée ; mais il n'y faut pas songer, tu le sais bien.

— On pourrait peut-être, dit José Herbeda, l'amarrer au bout de cette corde et le hisser ensuite dans le tunnel, ainsi que nous l'avons fait à l'orifice de la montagne.

— Dans ce cas, dit Bill, il nous faudrait passer par le village, et alors le danger deviendrait plus grand que jamais.

— Escamotons-le, fit Burter en riant.

— Par quelle opération ? demanda Bill.

— En l'entourant de branches, et le ficelant à le confondre avec un fagot. Ainsi déguisé, nous l'embrocherons avec une longue perche, et nous le porterons sur nos épaules. Enfin nous dirons aux Tagals que c'est une carotte monstre de tabac que nous emportons comme spécimen au gouverneur.

— Parfait, parfait, s'ils l'avalent, firent les aventuriers.

— Cela te va-t-il ? dit Bill, s'adressant au pirate.

— Si vous m'embrochez, répondit ce dernier avec indifférence, vous me retirerez ainsi tout moyen de faire ma route vers le campement des Malais qui, ne l'oubliez pas, retiennent vos camarades prisonniers et peuvent partir pour Holo, d'un jour à l'autre. Pour mon compte, j'aimerais mieux vous y conduire que de passer par une aussi dure épreuve.

— Tu as raison, réjouis toi ; tu ne seras pas empalé de cette fois-ci ; mais sache bien que s'il t'arrivait, soit par une parole, soit par un signe quelconque, de traduire la métamorphose en fagot, pendant que nous allons nous trouver au milieu des Tagals, ton châtiment ne se ferait pas attendre.

— Mon intention n'est pas de vous trahir, seigneurs Occidentaux, et ce n'est point la peur de tomber sous vos balles qui me dictera ma conduite.

— En ce cas, tu te montreras sage, car, au cas échéant, ce ne seraient point nos balles qui agiraient, mais tu serais précipité à la rivière, comme pâture aux caïmans, et cela afin de retirer toute preuve aux Tagals, qui ne manqueraient pas de nous accuser de violence envers toi.

— Vous pouvez confectionner mon nouveau vêtement, et je vous affirme que vous n'aurez pas à vous plaindre de moi, pourvu cependant que vous me laissiez assez d'espace pour respirer.

— Ne crains rien ; en fait d'air, tu pourras en prendre à pleins poumons.

Alors, le guide déclaré honnête par Julio Carni, ayant manifesté le désir de retourner au village par le tunnel, les aventuriers exigèrent de lui le serment solennel sur la croix d'un chapelet que lui présenta Jenny, de ne jamais divulguer un mot de la scène qui s'était déroulée dans la caverne.

Il le promit.

Avant de se séparer des aventuriers, s'approchant de Bill, il lui dit mystérieusement à l'oreille :

— Tenez-vous sur vos gardes pendant la route, señor, car Julio Carni n'est pas seul des siens dans le pays.

Après avoir été généreusement remercié de l'avis, il disparut avec une légèreté

d'allures qui disait assez combien il était heureux d'avoir échappé au danger de la question... difficile dans laquelle il s'était si imprudemment engagé.

— Alerte ! alerte ! camarades, cria Bill, mettons-nous en devoir de confectionner à ce gaillard-là un *sarape* digne de son torse et de ses beautés physiques ; mais ouvrons l'œil au besoin pendant la route.

— Quel danger nous menace donc ? fit Burter.

— Il paraît que ce bandit n'est pas seul dans le pays, je viens de l'apprendre ; que nos armes soient toujours chargées ! et surtout, ne nous écartons jamais les uns des autres.

— A bon entendeur, salut, répondirent les aventuriers.

En quelques minutes, un fagot de branches flexibles fut coupé. On entourra le pirate de cette ramure. On joignit à ce pardessus d'un nouveau genre une pierre pesant environ douze kilos, puis on ficela le tout avec des lianes flexibles.

Lorsque le fagot fut confectionné, il fut suspendu aux épaules de deux aventuriers, et l'on se mit joyeusement en route.

Julio Carni était évidemment un sacripan, mais au moins un sacripan intelligent ; il avait compris de suite que la pierre de douze kilos, déposée dans son vêtement, était appelée, au cas échéant, à l'envoyer plus prestement dans l'empire des caïmans et dans leur ventre ; aussi se comporta-t-il avec une prudence qui faisait autant honneur à sa sagacité qu'à ses sentiments de conservation.

Les aventuriers arrivèrent bientôt à l'endroit où étaient campés les passeurs tagals.

— Eh bien, señores, fit avec faconde un vieillard, qui semblait jouir parmi eux d'une certaine importance, êtes-vous satisfaits de la qualité du minerai de nos montagnes ?

— Très-satisfaits, répondit laconiquement Bill, qui avait des raisons majeures pour ne pas prolonger l'entretien.

— Voyons, fit le vieillard, s'il est aussi beau que celui que j'ai extrait moi-même au temps florissant de nos mines.

— Ce disant, il s'avança et chercha à introduire la main dans le paletot du pirate.

Julio Carni se souvenant de la promesse de Bill, ne perdit pas la carte devant le danger, et comme la main indiscrete du vieillard s'était juste fourvoyée du côté de sa bouche, il l'ouvrit, puis la referma en serrant avec force le doigt qui s'y était si imprudemment égaré.

La douleur que ressentit le vieillard indiscret lui arracha un cri plaintif ; puis, d'un ton de colère concentrée, demanda aux aventuriers ce que contenait ce fagot.

— Pardieu, répondit Bill, du minerai ; de plus, un serpent, une variété rare que, à cause de sa beauté, nous désirons offrir à Son Excellence M. le gouverneur général.

A cette dernière parole, le pauvre vieillard se radoucît comme par enchantement, et fit force excuses de son indiscrétion ; puis il ordonna à un jeune Tagal de se mettre vivement à la recherche d'une plante réputée comme un antidote souverain contre la morsure des serpents. Ensuite, il descendit au bord de la rivière, afin de laver le sang qui coulait de sa blessure.

Le jeune Tagal arriva bientôt, et se mit sans répit à écraser les feuilles entre deux pierres, appliqua le remède sur la blessure, et enveloppa le tout d'une feuille de tabac qu'il maintint avec une paille de riz.

— *Virgen santa*, disait le jeune Tagal en faisant son pansement, il faut effectivement que ce serpent soit d'une espèce rare, si l'on en peut juger par la forme de ses dents ; pour moi, je n'ai encore jamais vu de semblables crochets.

L'opération terminée, José Herbedá, qui riait sous cape de la terreur des Tagals et des réflexions très-logiques du chirurgien improvisé à l'endroit de cette morsure de serpent d'une nouvelle espèce, demanda aux Tagals s'ils étaient prêts à les passer sur l'autre rive. La réponse fut naturellement affirmative ; aussi, quelques minutes après, nos aventuriers y étaient-ils arrivés.

Quand ils voulurent payer les passeurs, ces derniers affirmèrent qu'ils n'accepteraient jamais un maravédis, puisqu'il s'agissait du service de Son Excellence le gouverneur général. Mais comme avant toute chose, Bill était bon prince quand il avait le gousset garni, il jeta dans leur pirogue quatre *medios*, paiement dont ces Tagals se montrèrent très-satisfaits.

Nos aventuriers, tout en se félicitant de la réussite heureuse de leur carotte si bien ficelée, se mirent en route. Le soleil disparut bientôt derrière la chaîne de montagnes. Mais, loin de se plaindre de cette disparition, ils s'en montrèrent satisfaits, car, le soleil disparaissant, l'ombre arrivait, et avec elle la fraîcheur et l'effacement de leurs personnes.

Vers sept heures du soir, la brise de mer se leva ; or, comme José Herbedá affirmait qu'il avait reconnu ses points de repère, il fut décidé qu'ils profiteraient de la fraîcheur pour continuer un voyage rendu encore plus pénible en raison du surcroît de charge imposé à leurs épaules par l'état de Julio Carni, qui jurait, en souffrant beaucoup, qu'il ne pourrait pas faire un mille à l'heure.

Force fut donc aux aventuriers de prêter bravement leur secours au transport de ce cher colis. Chacun d'eux se relayant, leur voyage continua, sinon avec la vivacité d'une locomotive, au moins un peu plus prestement qu'avec celle attribuée à la tortue.

Ce ne fut que vers dix heures, qu'exténués de fatigue, nos voyageurs songèrent enfin à s'arrêter. Julio Carni était un pirate de belle venue ; à coup sûr, il pesait plus gros qu'il ne valait.

Devant eux, à un demi-mille environ, se dressait le contrefort d'une montagne dont la cime se perdait dans la pénombre de la nuit. Le pied de cette montagne fut choisi pour campement.

Ils venaient de s'engager dans un marais peu profond, qui semblait y aboutir, quand ils se trouvèrent tout à coup arrêtés par une rivière profonde qui coulait entre le premier contrefort de la montagne et leur marais.

A cette découverte, Bill, ne doutant plus que José Herbedá les eût involontairement égarés, se montra assez contrarié, car il était de leur intérêt à tous, en face des conseils de prudence que leur avait donné le guide resté au village, de ne pas perdre de temps dans leur voyage de retour.

Mais le guide ne se tint pas pour battu; il soutint qu'il ne s'était pas égaré et qu'il le prouverait au besoin.

Dès lors, il fut décidé que l'on camperait sur le bord de cette rivière, et que le lendemain matin on aviserait aux moyens de sortir de ce mauvais pas.

Le terrain du marais que nos aventuriers avaient dû franchir pour arriver au bord de la rivière était, cela se comprend, peu propre à un campement de nuit; mais après avoir en vain cherché aux alentours un emplacement plus sûr, ils durent faire contre mauvaise fortune bon cœur, c'est-à-dire prendre leurs dispositions pour y passer quand même la nuit le moins mal possible.

A cet effet, tous, excepté José Herbeda, resté à la garde de Julio Carni, se mirent à couper des roseaux, dont ils formèrent des fascines qu'ils étendirent sur le sol détrempé.

Quant à leur repas du soir, nos aventuriers le firent froid, la chaleur de l'atmosphère leur permettant de se passer de nourriture chaude.

Le transport de leur prisonnier par des chemins peu praticables les avait énormément fatigués; aussi à peine avaient-ils achevé leur modeste repas, que tous, excepté la sentinelle de garde, s'étendirent sur leur lit improvisé.

Le sort avait désigné pour la commencer un des Tagals, cousin de la fiancée de José Herbeda.

Quant à ce dernier, fidèle à la promesse faite au pirate, auquel on avait naturellement ôté son paletot de circonstance, il s'attacha à lui au moyen de la chaîne de l'Azor de M. le curé, bien décidé à se cramponner à sa proie si, pendant son sommeil, il parvenait à rompre ses liens et à prendre la clef de la savane.

Nos aventuriers passèrent une nuit affreuse dans ce campement infesté de maringoins. D'un autre côté, les hôtes de la rivière voisine, alléchés par le fumet des chairs fraîches qu'ils sentaient, semblaient être en liesse. Leurs cris plaintifs, joints aux bourdonnements incessants des petits vampires précités, leur laissèrent à peine le temps de fermer l'œil. Bien leur en prit, car les aventuriers purent ainsi échapper à un grand danger.

Vers les deux heures du matin, Burter, étant de faction, fumait consciencieusement sa pipe et s'évertuait à chasser les maringoins, au moyen de la fumée de son tabac.

Tout à coup il entendit le bruit des roseaux qui se courbent sous une pression quelconque.

Dans ce moment, l'heure des fantômes, la lune, se dégageant de derrière un nuage, jette ses rayons sur le marais. Burter aperçoit alors, tout autour de lui, les roseaux qui semblent s'incliner sous une pression tout autre que celle de l'aquilon.

Sous l'empire d'appréhensions mauvaises, son mousquet au poing, il rampe vers l'endroit le plus rapproché où il a remarqué cet indice de mauvais augure. Tout à coup, il se trouva campé en face d'un monstrueux caïman à double bande. Les rayons de la lune tombent d'aplomb sur son rostre, encore imbibé de l'eau de la rivière.

Cet amphibie en scène et en carton, vu au théâtre du Châtelet, assurément eût fort réjoui ses spectateurs. Mais en chair et en os, dans un marais de l'île de Manille, la nuit, le point de vue semblait moins anodin à Burter.

A cette découverte, notre vigilante sentinelle jette le cri formidable : Aux armes ! aux armes ! nous sommes perdus.

Immédiatement une forte détonation éclate dans le silence de la nuit ; c'est Burter qui vient de décharger son mousquet dans la gueule ouverte du visiteur importun.

A ce cri de détresse, à cette détonation, tous les aventuriers se lèvent comme un seul aventurier, et aperçoivent leur campement entouré par une troupe de caïmans qui, après la curée, s'avancent résolument vers eux, dans le but évident de les cerner afin d'en faire ripaille.

Alors commence un combat à outrance, légendaire, dans lequel tous se battent comme des lions, tirant, selon les ordres de Bill, au défaut de l'épaule ou dans la gueule des monstres, aussitôt qu'ils l'ouvrent, soit pour saisir une victime, soit pour appeler du secours ou des convives au banquet.

Julio Carni ne fut pas le dernier au combat : armé d'un énorme épieu à la pointe effilée, quoique enchaîné à José Herbedá, il combattait en vrai pirate, au milieu de ses bourreaux.

José Herbedá, le suivant dans ses mouvements avec tout l'ensemble désirable, faisait comme lui. Cependant, le fiancé de la captive, par un faux mouvement donné à la chaîne qui l'attachait au pirate, lui fit manquer son coup, et l'épieu, au lieu de s'enfoncer dans la gueule d'un caïman, frappa à côté, dans la vase.

Par la force de l'impulsion, Julio Carni tomba à plat-ventre, près du but manqué. Immédiatement, l'amphibie posa son énorme patte armée de griffes sur le dos de l'osé assaillant, cherchant ainsi à le retenir en son pouvoir pendant qu'il répondrait aux attaques de José Herbedá, au moyen de sa formidable mâchoire.

Mais Bill avait aperçu le danger, et comme il tenait au moins autant à la vie de son pirate que le fiancé de la captive y tenait lui-même, saisissant ce dernier par les deux jambes, il donna une puissante secousse et parvint ainsi à retirer des griffes du monstre le pirate dont il avait tant besoin.

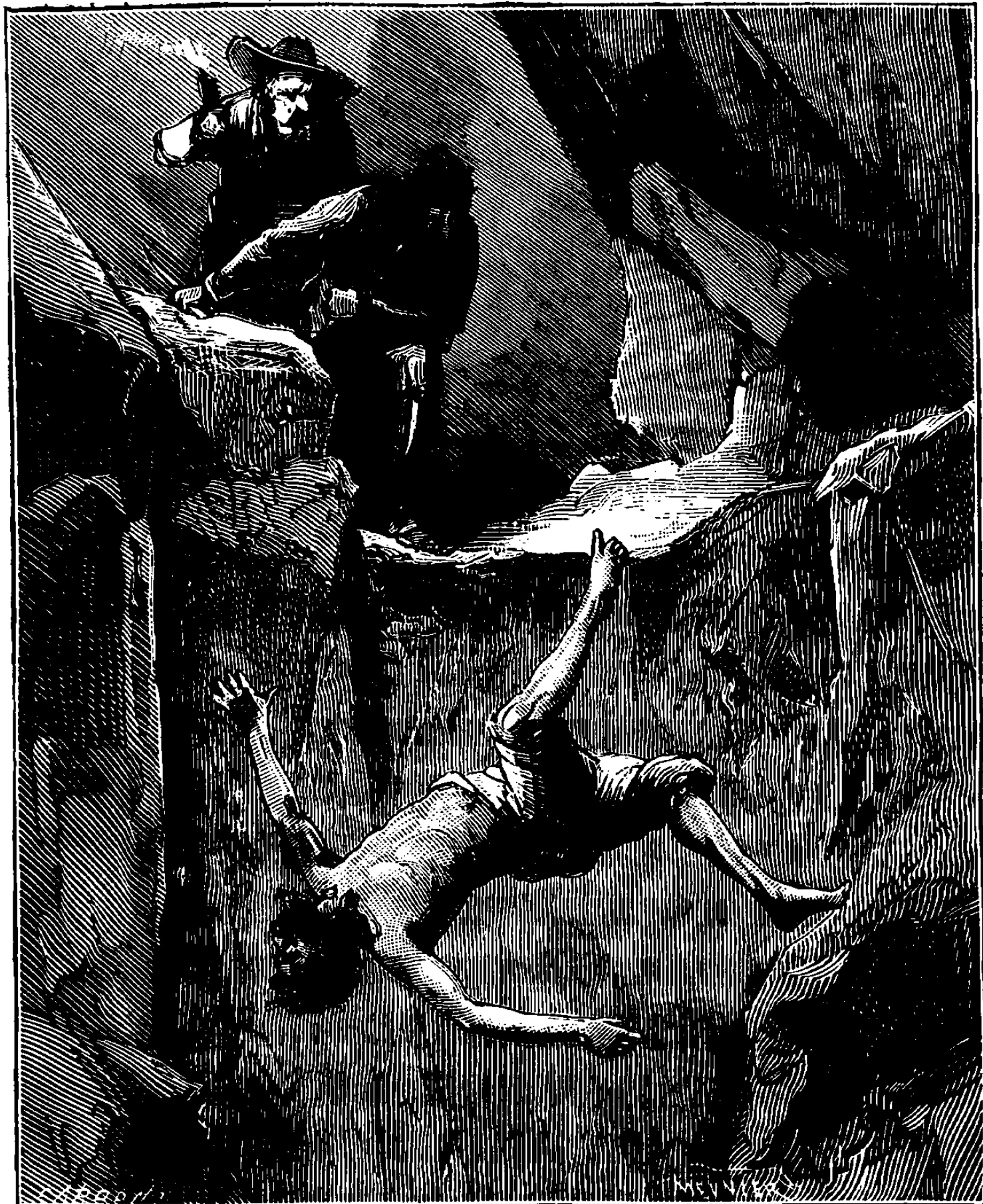
Il ne faudrait pas croire que ce dernier, emporté par la reconnaissance, se précipita au cou de son sauveur pour le remercier du secours qu'il lui avait prêté dans ce moment critique : non, il se contenta de lui dire que c'était écrit, c'est-à-dire qu'il devait encore le sauver des griffes du caïman après lui avoir épargné les embrassements lugubres de dame garrotte.

A force d'adresse et de courage, nos aventuriers s'étaient retirés presque sains et saufs de la position critique où leur imprudence les avait placés. Seul, Julio Carni avait été atteint par les griffes du crocodile ; mais comme, après tout, le pirate avait la peau presque aussi dure que celle d'un rhinocéros, il n'en avait pas beaucoup souffert.

Enfin, les amphibiens, mitraillés de main de maître, avaient battu en retraite, avec plus d'une dragée logée dans leurs affreuses mâchoires.

Inutile d'ajouter qu'après le combat, le sommeil avait fait comme les assaillants, c'est-à-dire qu'il avait battu en retraite ; mais comme il eût été imprudent de quitter le campement avant le jour, par rapport au mauvais voisinage découvert, nos aventuriers durent attendre sur le champ de bataille, témoin de leur vaillance.

Ce ne fut qu'à trois heures du matin que parut l'aube ; or, comme nos aventuriers



Je le poussai rudement dans le précipice.

savaient qu'avec les premières lueurs du jour les caïmans et les bêtes féroces repues rentraient, les premiers dans leur élément, les secondes dans les forêts impénétrables, ils se crurent assez en sûreté pour se mettre dès lors à la recherche d'un campement moins exposé et plus sec.

A l'est, ils apercevaient un bois qui longeait le bord de la rivière. Ils se trouvaient à près d'un mille de leur maudit campement. Ils prirent dès lors leurs meilleures dispositions pour l'abandonner et gagner ce bois en perspective. Mais comme Bill n'ignorait pas que, dans la partie des marais qu'ils avaient à traverser pour atteindre ce point, ils trouveraient du gibier, il engagea ses compagnons à charger leurs armes, les unes à balle, les autres à plomb.

Nos explorateurs n'avaient pas fait deux cents mètres dans les marais, qu'ils reconnurent toute la sagesse du conseil donné par le chef d'expédition.

Nos chasseurs manquaient de chiens, car, on s'en souvient, l'intelligent Pluton avait été prudemment laissé à l'habitation de la senora Ximenès ; mais les Tagals, qui sont des hommes à demi sauvages, pouvaient, au besoin, en servir.

A cet effet, deux d'entre eux, reconnus comme les plus habiles dans ce genre de chasse, furent lancés en avant pour explorer le marais.

Vraiment ces *pointers* bipèdes avaient de grandes aptitudes pour ce genre de fonctions.

On les voyait ramper dans la vase, nager dans des cloaques plus ou moins bourbeux, se faufiler dans les roseaux avec l'habileté de vrais épagneuls anglais.

Lorsqu'ils avaient aperçu une trace, on les voyait, à l'instar desdits épagneuls frétilant de la queue, agiter derrière eux leurs mains, indiquant ainsi que le gibier était à droite ou à gauche.

Tout à coup celui des deux pisteurs qui s'était le plus avancé imita, à s'y méprendre, le cri de la femelle du sanglier, pendant que, de la main, il appelait à lui les chasseurs.

A ce cri, à ce signe, Bill, affriandé, s'approcha, le mousquet au poing, et le pisteur lui montra au milieu d'un beau buisson de roseaux un magnifique sanglier qui s'évertuait à répondre à ses fallacieux grognements.

Il n'était éloigné d'eux que de quinze à seize pas ; aussi ce fut sans peine que Bill, le visant au défaut de l'épaule, l'abattit roide mort.

Comme il était couvert de vase, personne ne manifesta le désir de se coller sur l'épaule cette belle, mais immonde pièce de gibier.

Après avoir bouché, au moyen de vase et de coton sauvage, le trou produit par la balle, afin d'intercepter le coulage de son sang, on lui attacha les quatre pieds ensemble. On y passa ensuite l'épieu dont s'était servi Julio Carni pour combattre le caïman, puis ce dernier et José Herbedá suspendirent ce morceau confortable à leurs épaules.

A peine les aventuriers s'étaient-ils remis en route dans ce marais, qu'une compagnie de canards sauvages fut de nouveau signalée par les deux pisteurs.

Un petit étang, d'environ cinq cents mètres de circonférence, en était littéralement couvert. Parmi eux, ils distinguèrent de belles oies blanches, au bec jaune, avec protubérance, des sarcelles et des canards-dindes.

On voyait, à travers les buissons de roseaux, toute cette gent aquatique en liesse, prendre ses ébats avec un entrain bruyant, capable de faire tressaillir d'aise un vrai disciple de feu M. de Saint-Hubert.

Comme, après tout, il était plus prudent et plus fructueux de les tirer au vol que posés sur cet étang, où il eût été difficile, sinon dangereux, d'aller les chercher à la nage, les habiles de la troupe furent disposés par Bill pour l'attaque au vol.

Les aventuriers, au complet, plus José Herbedá, se tinrent sur leurs gardes, tandis que les pisteurs, tournant l'étang, forçaient le gibier aquatique à se rabattre du côté des chasseurs.

Enfin les rabatteurs se montrent ; le signal est donné. A un tonnerre de sifflements d'ailes succèdent des *coin coin* multiples, des *can can* répétés. Puis enfin cinq détonations

éclatent, l'air se couvre de plumes, pendant qu'une grande quantité de canards, plus ou moins avariés, voltigent et culbutent dans l'espace. Les uns foudroyés, les autres seulement blessés, vont s'abattre dans la rivière ou loin dans le marais.

Somme toute de gibier, nos aventuriers en ramassent près d'une soixantaine qui ne vont pas servir seulement à délecter leurs estomac, mais aussi à surcharger leurs épaules, s'ils se décident à les emporter ; c'est ce que l'avenir nous dira bientôt.

Enfin, nos heureux chasseurs arrivent sur la lisière de la forêt qui, jusqu'alors, a été leur objectif.

La première chose qu'ils font est de mettre en sûreté leur gibier puis d'aller se précipiter dans l'eau.

Ils en avaient un besoin plus qu'urgent, car bien certainement, tant ils étaient maculés de boue, on eût pu, en se prêtant un peu à l'illusion, les prendre pour une espèce d'hommes d'un ton de peau des plus rares dans l'échelle des races.

Le bain si nécessaire fut pris avec beaucoup de décence. Cette dernière vertu motivait bien un peu la chose. Mais la grande nécessité du moment était de pouvoir laver les vêtements, sans être obligé de s'en séparer. Si nos baigneurs s'en étaient dévêtus, ils se fussent trouvés bien embarrassés, c'est-à-dire forcés de faire leur lessive dans le costume d'Adam et Eve au paradis terrestre. Or, une femme étant parmi eux, ce n'eût pas été convenable.

Au désert, les voyageurs n'ont ordinairement pas grand surcroît de rechange ; aussi sont-ils souvent obligés de blanchir leurs vêtements, comme vont le faire bientôt nos aventuriers. Cependant, le coup d'œil ne manquait pas d'avoir un côté original.

Ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, ils s'étaient placés sur une ligne parallèle au rivage. Jenny formait la tête de colonne ; Bill, son mari, était derrière elle.

Armé d'un bouchon de feuilles de roseaux, notre Irlandais bouchonnait consciencieusement son épouse. Burter venait ensuite lessivant Bill. Puis suivait José Herbede, lessivant Burter ; après José Herbede, venait son inséparable, le pirate Julio Carni, qui le frottait lui-même avec déférence, et ainsi de suite jusqu'au dernier.

Quand la lessive générale fut terminée, dans le but de sécher leurs vêtements, les aventuriers se mirent à construire un radeau en fascines de branches et de roseaux secs, car le manque de haches et de scies leur interdisait l'espoir d'en construire un avec des troncs d'arbres. Ce radeau avait pour mission de les passer à l'autre bord.

Après tout, comme leur voyage ne devait pas être de long cours, ce genre de bateau était tout ce qu'il leur fallait.

Pendant l'opération, Jenny s'était mise à plumer et à rôtir, par les simples procédés reçus au désert, les pièces de gibier jugées les plus maflues et les plus tendres.

A cet effet, elle alluma un brasier à rôtir un bœuf, embrocha une vingtaine de

jeunes et tendres palmipèdes avec des baguettes de fusil en fer, qu'elle place ensuite devant le brasier, sur des branches fourchues.

L'opération se fit avec une précision et une habileté qui portaient à penser que Jenny n'était pas à son coup d'essai.

Le sanglier était bien une magnifique pièce aussi, mais il pesait si lourd et la chaleur était si grande que les aventuriers, malgré ses mérites reconnus, durent se résigner à boucaner seulement les deux gigots de derrière et le filet. Julio Carni fut l'opérateur dans cette circonstance.

La secousse que Bill avait imprimée au pirate, en le retirant des griffes du caïman, semblait lui avoir complètement rendu la liberté de ses mouvements, car le matin, lors de la levée du camp, il s'était montré le plus ingambe parmi les ingambes.

Vers les dix heures du matin, après avoir logé force victuailles dans leur estomac, afin de garder un peu plus de place dans leurs sacs, nos aventuriers commencèrent à charger le radeau de leurs munitions de bouche et de guerre; puis, au moyen de longues perches, remplissant l'office de rames, ils entreprirent leur voyage de traversée.

La rivière ayant à peine une centaine de mètres de largeur, le voyage se fût effectué sans accident, si Bill avait été plus léger ou moins bouillant de caractère.

Nous avons déjà dit plus haut que nos navigateurs sur rivière se servaient de perches en guise de rames.

Bill, afin de rendre la besogne plus facile à Jenny, avait eu l'idée de lui installer une toletière sur laquelle elle arc-boutait sa branche. Or, comme Jenny était une vaillante femme, elle se mit à ramer avec tant d'entrain que sa branche cassa et que, par le fait de l'impulsion, la vaillante rameuse s'en fut piquer une tête en pleine rivière.

A cette vue, Bill placé à l'arrière, tenant la perche de queue, bondit à l'avant pour se porter au secours de sa femme; mais soit le fait de son poids, soit que l'endroit où il avait posé le pied n'eût pas été solidement lié, une des lianes qui attachaient les fascines aux branches transversales céda, les fascines s'écartèrent, et Bill disparut à son tour dans l'abîme, sous le radeau.

A peine Jenny était elle tombée à l'eau, qu'un des métis, alors le plus rapproché d'elle, lui avait jeté sa perche, à laquelle notre imprudente s'était cramponnée. Cinq minutes après, elle était halée à bord. Mais quel ne fut pas son effroi, en constatant l'absence de Bill sur le radeau!

Hors d'elle-même, elle interrogea ses compagnons, qui ne purent lui cacher l'horrible vérité.

— Mais du secours, au nom de Dieu, portez-lui du secours! criait-elle avec prière.

Ce disant, Jenny se précipita elle-même dans la rivière, pour se jeter à la recherche de celui qu'elle voulait sauver au péril de sa vie.

Mais à peine Jenny avait-elle fait quelques brasses, qu'elle aperçut Bill qui, à dix pas du radeau, lui cria d'un ton impératif d'y rentrer. Presque au même instant, on vit avec horreur paraître, dans l'espace qui les séparait, le rostre verdâtre d'un énorme caïman à double bande, qui semblait se diriger vers Jenny.

— Détachez ma chaîne, donnez-moi un poignard, fit avec un accent d'indicible énergie Julio le pirate, et par Allah ! je jure de me venger et de les sauver.

— Oui, cria Bill, détachez-le.

Burter, convaincu de ses intentions généreuses, le délivra de sa chaîne, et lui remit sa navaja.

A peine armé, le pirate se précipita dans la rivière et se trouva bientôt en face de l'horrible amphibie.

Dès les premières brasses, les aventuriers purent constater que Julio Carni était un habile nageur.

Aussitôt que Bill avait vu le monstre se jeter à la poursuite de Jenny, lui-même s'était élancé à la sienne, en produisant, afin de l'attirer de son côté, autant de bruit que cela lui était permis.

Alors le caïman, devinant à ce vacarme un antagoniste plus digne de sa mâchoire, sinon de son palais, s'était retourné vers Bill, qui, alors sur le dos, le reçut par des ruades que n'eût pas désavouées Pégase lui-même, si bien que Julio le pirate, saisissant sa belle, avait eu le temps de se faufiler à côté du caïman et de lui enfoncer au défaut de l'épaule sa navaja jusqu'à la garde.

A cette atteinte suprême, le monstre s'était retourné vers ce nouvel assaillant, qui l'avait reçu par un coup de maître au défaut de la gorge.

Dans cet intervalle, Bill, âpre à la vengeance, avait demandé un couteau.

José Herbedá s'était jeté à la rivière, et en avait apporté deux : un pour lui, et l'autre pour notre Irlandais.

Alors, ce ne fut plus un combat loyal d'homme seul à caïman seul, mais bien une mêlée effroyable de forcenés acharnés contre un pauvre amphibie qui n'avait qu'un tort, celui d'être né avec un amour ou du moins un goût prononcé pour la viande fraîche, principalement celle des blancs. Pauvre caïman ! savait-il seulement que tous les goûts sont dans la nature ? Moi, j'en doute, et vous, lecteur ?

Toujours est-il qu'il subit le sort des vaincus, et qu'au bout de vingt minutes de combat, il fuyait le champ de bataille qui lui avait été si fatal, perdant son sang et ses intestins par maintes larges blessures.

Les combattants rentrèrent tous à bord du radeau sains et saufs. Le premier mouvement de Bill fut de tancer sa femme sur ses imprudences ; le second, de présenter sa main à son sauveur le pirate et de lui dire que, jusqu'à preuve du contraire, il le tenait pour un bandit reconnaissant, énergique et bon nageur.

— L'avenir, répondit le pirate, te prouvera qu'un musulman peut savoir tenir à la foi jurée.

— Il est superflu de le dire si souvent, fit José Herbedá avec dépit ; il est certain que nous en jugerons tôt ou tard.

Quelques minutes après, ils abordaient au rivage. On débarqua les munitions de toute espèce qui encombraient le radeau, puis on le poussa dans le courant.

Après avoir réparti fraternellement les provisions sur chacune de leurs échines, nos aventuriers reprirent leur route.

Ils remontèrent pendant environ deux milles le cours de la rivière. Là, la montagne était séparée par un ravin assez déboisé, qui se dirigeait vers le nord-est. Tous les

Tagals déclarèrent qu'il fallait prendre ce ravin, lequel abrégait la route d'environ huit milles.

José Herbeda ajouta que c'était cette considération qui l'avait porté à changer son itinéraire. Les aventuriers acceptèrent cette explication, sachant bien que leur guide n'avait aucune raison pour les égarer.

Le soir même, vers neuf heures, ils s'arrêtèrent sur les bords d'un joli lac, où était assis un hameau composé de huit à dix cases seulement.

Tous les habitants, revenus des champs, se livraient alors à la pêche les uns dans leurs canots, les autres sur les bords du lac.

Plusieurs d'entre eux faisaient la pêche au flambeau, ou mieux, à la torche. Cette lumière, fixée à l'avant de la pirogue, attirait le poisson dans l'eau où se reflétaient les rayons lumineux. Aussitôt qu'ils étaient assez rapprochés de la surface, les pêcheurs les harponnaient au moyen d'un trident retenu à l'embarcation par une lanière de cuir de buffle.

Les aventuriers remarquèrent dans les mains des pêcheurs de beaux poissons qui avaient été pris ainsi.

José Herbeda eut l'excellente idée de troquer des canards contre plusieurs de ces beaux poissons. Chacun d'eux ne pesait pas moins de trois à quatre livres.

Rôtis par le simple et naturel procédé, ils ne servirent pas peu au confort du repas des aventuriers.

Les excellents Tagals pêcheurs leur offrirent l'hospitalité dans leurs cases, mais nos explorateurs eurent assez de sagesse pour refuser, sachant bien que, dans les contrées tropicales, un campement en plein air vaut dix logements en case, par le fait des habitants parasites, tels que les puces, les termites et la vermine de toute espèce qui, céans, commande en maîtres.

La nuit était magnifique, le ciel constellé d'étoiles. Le petit lac en reflétait la clarté, ainsi que celle des torches des embarcations de pêche. Des émanations embaumées parfumaient l'air frais de la nuit. Les abords du lac étaient couverts de fleurs dont la fraîcheur se ressentait de l'humidité du sol.

Comme les Tagals tiennent assez volontiers conversation toute une nuit, quittes à faire la sieste pendant la journée suivante, ils vinrent assiéger le campement des aventuriers. Le grand cadran de la lune indiquait une heure du matin, qu'ils restaient encore bavardant parmi eux.

A ce moment, nos aventuriers ayant répondu à leurs questions multiples par des ronflements d'abord sonores, puis furibonds, les naïfs indiscrets avaient pris le parti de s'adresser à Burter, qui était de faction ; mais ce dernier leur ayant donné la preuve qu'une bonne sentinelle ne parle jamais en faction, à moins que ce ne soit pour reconnaître une ronde ou recevoir un mot d'ordre, convaincus de l'inutilité de leur insistance, ils s'étaient retirés dans leurs cases.

L'aube n'avait pas encore paru, que nos aventuriers faisaient déjà leurs apprêts de levée de camp. D'après le dire de plusieurs habitants du village, ils devaient, à moins de contre-temps, arriver au leur le jour même, vers trois heures.

Tous éprouvaient une joie complète à cette bonne nouvelle, car nul d'entre eux

n'avait oublié la confiance que le guide honnête leur avait faite au moment de les quitter.

Effectivement, si l'enlèvement du pirate Julio Carni par les siens avait eu lieu, toutes leurs espérances de découvrir le campement des pirates s'envolaient à tire-d'ailes.

José Herbedá, ayant appris que l'habitation du señor Emilio n'était éloignée du lac que de cinq milles environ, en fit part aux aventuriers. Alors Bill crut poli de lui faire au moins connaître les résultats obtenus par les aveux de Julio Carni.

Ayant trouvé un habitant du hameau disposé à lui porter une lettre, Bill se mit en devoir de l'écrire. Mais ce fut en vain que l'on chercha une feuille de papier dans le village.

Las de recherches, il dut lui écrire sur une feuille de tabac. Cette lettre, toute de circonstance, obtint cependant un bon résultat, ainsi que la suite de cette relation le prouvera.

Aussitôt la missive terminée, les aventuriers se mirent en route. La prudence leur faisait une loi d'ouvrir l'œil sur leur route. Aussi marcha-t-on dans toutes les règles de la stratégie.

Un des Tagals de l'escorte, reconnu parmi ses compatriotes comme un fin limier, ayant une excellente vue, marchait en avant, le mousquet sur l'épaule, explorant tous les abords du sentier que les aventuriers suivaient.

Puis venait le gros de la colonne, composé du commandant en chef de l'expédition, le facétieux Bill, de sa tendre moitié, M^{me} Jenny, de José Herbedá et de son pirate auquel, on s'en souvient, il s'était attaché quand même par des liens indissolubles, enfin de Burter, le Yankee. L'arrière-garde se composait des deux Tagals, cousins de la captive des Malais.

A midi, les aventuriers s'arrêtèrent sur les bords d'un beau ruisseau au fond de sable. Ils s'y plongèrent voluptueusement le corps tout habillés. En sortant de ce bain — seulement permis sous les tropiques où les vêtements se trouvent séchés en moins de cinq minutes — ils s'étendirent à l'ombre, pendant quelques instants, puis reprirent leur marche à travers la forêt vierge.

Nous n'en raconterons pas les splendeurs, cela deviendrait de la pure rengaine. Nous ne parlerons pas non plus des singes de maintes espèces qui, à leur approche, filaient comme une ombre sur les grands bras des géants des forêts ; des serpents boas qui, peu disposés à leur disputer le passage, filaient dans les halliers, à leur vue ; des bêtes féroces qui, cachées dans leur retraite impénétrable, se gardaient de se faire voir, sachant bien, avec leur intellect animal, qu'une arme à feu est beaucoup plus dangereuse le jour que la nuit, ou, mieux encore, réléchissant que le jour ils pouvaient reposer, et, la nuit, chasser pour subvenir aux exigences de leur estomac si complaisant.

Enfin, à trois heures quarante-cinq du soir, pleins de gaieté d'en avoir été quittes à si bon compte, nos explorateurs se présentaient sur le bord de la rivière qui faisait face à leur village.

Personne n'étant en vue, ils crurent que leur arrivée triomphale ne pouvait être plus dignement annoncée que par la voix de la poudre.

Effectivement, Bill et Burter déchargèrent leurs mousquets dont les échos de la forêt vierge répétèrent les détonations martiales. Quelques secondes après, le vieillard chef du village, entouré de tous les habitants, se montrait au sommet du mamelon.

Aussitôt qu'ils eurent reconnu les nouveaux arrivants, des cris d'allégresse retentirent dans l'espace; puis ils descendirent en courant le sentier du ravin qui conduisait à la rivière, et sautèrent gaiement dans les embarcations.

Cinq minutes après, les embrassements s'échangèrent avec effusion sur toute la ligne. Mais lorsque les parents et amis eurent appris qu'ils ramenaient avec eux un pirate qui ne refusait pas de faire connaître le lieu du campement des siens, ce fut de la frénésie.

Plusieurs pirogues ayant été mises à la disposition des arrivants, leur passage sur l'autre bord de la rivière s'effectua sans encombre.

Quelques minutes après tous étaient réunis sains et saufs dans leurs cases. Inutile de dire que nos aventuriers reçurent une ovation complète de tous les habitants.

La question de temps était de nature trop sérieuse, pour que Bill se crût permis d'en dépenser inutilement; aussi prit-il toutes ses dispositions, afin de pouvoir partir immédiatement pour l'habitation de la senora Ximenès.

La plus urgente affaire à traiter avant le départ était naturellement celle du nombre d'hommes bien armés, solides et énergiques, que le chef du village s'engageait à envoyer le lendemain même à l'habitation de la senora Ximenès.

Mais une difficulté vint se mettre en travers des projets de nos aventuriers. Il leur fallait une embarcation solide à la mer et capable de contenir les huit hommes, munis de vivres et de munitions, que le chef promettait. Or, aucun habitant du village n'en possédait une de cette importance.

C'est alors qu'il vint à Burter l'heureuse idée d'aller demander au senor don Balhasar qu'il prêtât la sienne, au lieu et place du concours personnel que le vieux drôle ne prêterait probablement pas.

Il fut donc décidé que Bill allait lui écrire dans ce but, et que Burter, escorté des deux Tagals, irait lui porter cette lettre à son habitation.

Avant le départ, il fut enjoint à Burter de venir rejoindre ses compagnons d'aventures à l'habitation de la senora Ximenès, aussitôt la solution, c'est-à-dire, à moins de contre-temps graves, pendant la nuit même.

En passant au village du haut de la rivière, il prendrait les hommes décidés à prêter leur aide à l'attaque des pirates; puis, sans perdre de temps, il gagnerait le lieu de rendez-vous général.

Après s'être bien entendus avec l'alcade et Burter, sur toutes ces questions délicates, Bill et ses compagnons quittaient le village du haut de la rivière au nombre de quatre : notre Irlandais et sa femme, d'une part, puis José Herbedá et son inséparable de l'autre. Le chef du village avait fort obligeamment mis à leur disposition une pirogue, pour effectuer leur voyage par eau.

José Herbedá eût bien désiré passer vingt-quatre heures dans sa case, mais comme nos aventuriers n'avaient pas voulu abandonner le pirate Julio Carni à sa garde, il s'était résigné à les suivre, afin de ne pas le perdre un seul instant de l'œil.



Nous sortions du chenal quand...

Nous ne nous étendrons point sur les incidents, de médiocre intérêt du reste, qui signalèrent le voyage de nos aventuriers, du village à l'habitation de la senora Ximenès.

Ils étaient encore éloignés de plus de cent mètres, qu'ils s'entendirent héler par la sentinelle, qui, l'arme au poing, se promenait sur la muraille du bassin longeant le bord de la rivière.

— *Largo, largo!* criait-elle en se démenant comme une possédée de son devoir à un très haut degré.

Or, comme José Herbedá, tout en riant aux éclats des efforts que faisait la sentinelle pour se rendre intéressante, disait-il, ne répondait ni ne poussait au large, un coup de feu retentit et une balle passa en sifflant à un mètre au-dessus de la tête des aventuriers.

En face de cette menace, José Herbedá crut devoir changer de ton et sortir de son mutisme.

S'adressant alors à la sentinelle vigilante, il cria en langue tagale :

— Ah! ça, imbécile, vas-tu épuiser ainsi toutes tes munitions contre des amis de la maîtresse?

— Je ne vous connais pas; pour moi, la nuit, les amis sont des pirates.

— C'est possible, riposta Bill, mais je te préviens que, si tu recommences à tirer sur nous, un feu de peloton te répondra. En attendant, préviens la senora que nous sommes les Occidentaux partis en exploration, il y a à peine huit jours, et que nous rentrons avec du gibier de potence comme toi, et de bonnes nouvelles de son mari et de sa fille.

— Ah ! bien, répondit la sentinelle ; mais il est inutile que je me dérange, car la voilà qui arrive avec tout son monde.

Effectivement, la senora Ximenès, prévenue par la détonation de la sentinelle, se présenta presque aussitôt sur le sommet de la muraille du bassin.

— Qui va là ? cria alors Richard de sa voix énergique et sonore.

— Eh ! pardieu, qui cela peut-il être, si ce n'est nous ? fit Bill.

Quelques instants après, nos aventuriers entraient dans le bassin de l'habitation, puis atterrissaient au grand escalier donnant accès dans la verandah — mot espagnol qui signifie un espace recouvert, s'étendant devant un bâtiment principal, que nous désignerions en France sous le nom de marquise.

L'entrevue fut cordiale. Pluton était le plus expansif entre tous. Il ne se contenait pas de joie, en retrouvant ses deux meilleurs et plus anciens amis. Plusieurs fois il sauta à la figure de Bill, qui manqua de laisser son nez entre les dents du caniche véhément, lequel trouvait sans doute Bill trop froid envers lui. Jenny avait beau le caresser, le fidèle Pluton n'avait pour objectif que le nez de son bien-aimé maître.

La femme de Burter, fort inquiète de l'absence de son mari, en demanda la cause, mais se tranquillisa lorsqu'elle l'eût apprise.

La senora Ximenès ne fut point insensible à la prise du pirate Julio Carni, elle voulut l'interroger elle-même.

Après l'interrogatoire, la senora se montra taciturne. Son regard errait dans le vague comme lorsqu'une pensée absorbe toutes les facultés de l'esprit. S'adressant à Bill :

— Senor, dit-elle, il se fait tard ; je regrette d'avoir à vous quitter. Je vais rentrer dans mon appartement. J'ai besoin de réfléchir sagement sur une détermination qui vient d'envahir mon cœur et mon cerveau. Je vous en ferai part à tous demain. La nuit, dit-on, porte conseil.

— Pardon, senora, fit Bill, mais probablement nous partirons en expédition contre les pirates après-demain, dès l'aube ; il serait donc bon que vous nous autorisassiez à commencer nos apprêts, et que vous fissiez prévenir les hommes que vous comptez nous adjoindre.

— Tout cela est prévu d'avance, senor. Après-demain, dès l'aube, nous partirons tous pour cette expédition à l'île Verte, car, sachez-le, les nouvelles que j'ai reçues de mon enfant bien-aimée dictent aujourd'hui ma conduite.

— Brava ! brava ! crièrent les Espagnols et les métis présents.

— Hourra ! hourra ! firent les aventuriers en levant au-dessus de leur tête leurs chapeaux de paille de riz et de palmier.

Dès lors, fort satisfaits de la tournure que prenaient les choses, ils se dirigèrent gaiement vers leur case où, d'après les ordres de la senora, des vivres tout apprêtés les attendaient pour leur repas du soir.

La nuit se passa calme et réparatrice pour les braves aventuriers qui, exténués, rentraient d'expédition. Or, comme Richard désirait fort connaître tous les incidents d'un voyage dont le sort l'avait exclu, dès la pointe du jour il se présentait au campement de ses compagnons.

La première chose, digne d'attention, qui frappa ses yeux fut José Herbedá et son pirate qui, couchés devant la case, dormaient étroitement enlacés. Le tableau eût sans doute paru touchant à tout autre qu'à un marin qui n'eût pas été dans le secret de cet *attachement*.

Un instant après, Richard, mis au courant de la nature des sentiments de José Herbedá pour son inséparable, se trouva complètement fixé.

Le premier travail des aventuriers fut de nettoyer leurs armes, ainsi que celles que la senora leur avait fait préparer pendant leur absence.

La plupart étaient de vieux mousquets espagnols à silex, datant peut-être de la conquête de Manille. Tous avaient grand besoin d'être mis en état. Mais comme ce qui manquait le plus à ces armes c'étaient de l'huile et des pierres neuves, Bill et Richard les eurent bien vite mises en état.

Vers les neuf heures du matin, la vigie établie sur la montagne de la cataracte fit un signal. La senora envoya son aide de camp Richard reconnaître les arrivants. C'était Burter avec les Tagals volontaires du village du haut de la rivière, au nombre de douze.

Richard constata également la présence du senor Emilio et de son fils. Tous étaient réunis à bord de l'embarcation de don Balthasar. Le vieil original avait poussé l'obligeance au point de se faire suivre par son intendant, ce grand gaillard qui, l'on s'en souvient, avait aidé son maître à hisser Bill et Richard au haut de son aire, lors de la visite que ces derniers lui avaient faite.

L'intendant était alors à la barre du gouvernail. Il portait en bandoulière un solide fusil à deux coups, et dans la ceinture un revolver de campagne, de Thurber, armurier à New-York, plus une excellente navaja, qui devait être une arme terrible emmanchée au bout de son bras musculeux.

Définitivement, don Balthasar tenait à prouver qu'il n'avait, de loin ou de près, aucune accointance avec les pirates. Quant à don Emilio et à son fils, ils étaient également bien armés. Inutile d'ajouter que ces deux bons gentilshommes venaient prêter leur concours à l'attaque des pirates.

Ils apportaient avec eux quatre mousquets et un petit baril de dix litres contenant des cartouches anglaises.

La senora Ximenès fit à ses visiteurs une réception digne de leur dévouement. Après déjeuner, elle réunit ses hôtes dans le fumoir, et leur dit :

— Les nouvelles que j'ai recueillies par l'intermédiaire du pirate Carni, tout en m'assurant de l'existence d'êtres qui me sont chers, me donnent le courage d'affronter les plus grands périls pour les arracher à l'esclavage, indigne de leur naissance, qu'ils subissent chez les pirates. Demain donc, nous commencerons nos travaux, en nous mettant en quête de leur repaire.

Vous manquez d'hommes, senores ? Eh bien, vous aurez une femme en plus ; elle saura au besoin prouver à tous que la mère à qui l'on arrache son enfant devient

alors une lionne altérée de vengeance. Soyez sans crainte, senores, je ne vous embarrasserai pas. Plusieurs fois, dans ma vie, j'ai su attaquer sans trembler les fauves et les caïmans ; plus d'une de ces bêtes féroces est tombée sous mon coup de carabine. J'espère que tous les hommes qui doivent marcher aux pirates avec nous sont capables d'en faire autant. Comme femme, j'ai peut-être tort de vous parler ainsi de moi, senores, mais vous me jugerez après le combat.

— Senora, répondit don Emilio, il est bon que vous n'ignoriez pas que vous allez entreprendre là une œuvre de Titan.

— Senor, je sacrifierai tout ce que je possède, s'il le faut, pour arriver à mes fins. Si je ne trouve pas à Manille d'hommes assez énergiques pour me seconder, j'irai les chercher en Espagne, en Europe même ; mais je le veux, cela sera !

— Rien n'est impossible à des marins experts et énergiques, senora, répondit Richard. Les Malais sont des hommes comme nous, mais pas plus que nous. Quand on songe à ce qu'ont accompli chez eux le capitaine Mertens et Bill, il est permis d'espérer beaucoup d'une cinquantaine d'hommes décidés, bien guidés et bien commandés. Or, nous aurons pour chef — car moi je m'inscris d'avance pour cette campagne, — sinon le capitaine Mertens, qui connaît le pays, au moins Bill, qui l'a parcouru aussi à son corps défendant. Quant au guide amené hier par mes compagnons, j'espère, d'après ce que j'ai appris sur lui, qu'il pourra nous servir fidèlement, si ce n'est par la reconnaissance, au moins par l'appât du gain : deux ou trois cents piastres feront sur sa conscience des miracles de dévouement.

— Je partage complètement l'avis de Richard, fit Bill : avec son concours et le nôtre, la réussite n'est point impossible, et je serais, au contraire, porté à penser que cette expédition, sagement conduite, a beaucoup de chances d'amener de bons résultats.

— Cela vous coûtera gros, senora, objecta don Emilio d'un air convaincu, vous n'en serez pas quitte à moins de cinquante mille piastres, et encore !

— Ma fortune, répondit la senora, est évaluée à deux cent mille : vous voyez, senor, qu'au besoin, je pourrais encore pousser ma dépense à un chiffre plus élevé. Du reste, à tout prix il me faut ma fille, et s'il est nécessaire d'armer une flottille entière pour arriver à sa délivrance, je ne reculerai pas devant une nécessité que m'impose le cri de mon cœur, plus encore que mon devoir.

— Mille sabords ! cela promet du plaisir ! fit Bill en se frottant les mains à s'en arracher l'épiderme. La vengeance est aussi le nectar des marins ; nous allons donc nous en donner à cœur joie.

— Antonio, dit la belle senora, tu vas réunir dans le bois de cocotiers les volontaires qui consentent à nous suivre ; je désire les voir avec leurs armes.

Antonio s'inclina, puis fut se multiplier dans l'habitation, appelant au son de la conque marine le ban et l'arrière-ban des vengeurs.

Une heure après, tous étaient arrivés au lieu du rendez-vous.

Le village du haut de la rivière en avait fourni douze, plus José Herbeda et l'intendant de don Balthazar. Ces quatorze volontaires joints aux dix recrutés dans l'habitation de la senora Ximenès, aux aventuriers eux-mêmes, au senor Emilio, son

fil et leur domestique, formaient un total de trente combattants mâles — non compris le pirate Carni — et de trois représentants du sexe enchanteur : la senora Ximenès, Mmes Bill et Burter.

Ces deux dernières n'avaient jamais voulu consentir à rester à l'habitation pendant que leurs valeureux époux combattaient les pirates.

Quant à la belle senorita que nous avons vue aux côtés de sa tante, lors de la première arrivée des aventuriers à l'habitation, elle avait dû, bien contre son gré, s'incliner devant le veto de la senora, qui lui ordonnait de rester à surveiller l'habitation pendant son absence.

Tous les valeureux volontaires, ayant l'intendant en tête, furent donc placés sur un rang par les soins du senor Emilio. Le senor avait pour aides de camp Richard et Bill.

Ces derniers passèrent une première inspection des armes et des physionomies.

Presque tous avaient servi dans la milice ou dans la marine coloniale. Inutile d'ajouter qu'aucun des Indiens ou Chinois occupés sur l'habitation ne s'était senti assez de courage pour aller se mesurer avec les pirates à la réputation si mauvaise.

Somme toute, don Emilio, qui semblait expert dans la question, affirmait que c'était tout ce qu'il fallait pour écraser les écumeurs, lesquels, d'après Julio Carni, n'étaient qu'au nombre de vingt-six. L'avenir prouvera que Julio Carni s'était trompé, pour ne pas dire qu'il avait trompé les aventuriers.

Enfin, le *Deus ex machina*, prévenu que tout était en règle pour recevoir sa visite, se rendit au bois de cocotiers. Là, notre vaillante amazone passa fort sérieusement l'inspection de sa compagnie.

A l'issue de la revue, elle leur tint ce petit discours en peu de points, mais qui produisit un très bon effet sur les futurs héros :

— Vous êtes tous, je le vois, des Espagnols, c'est-à-dire des hommes assez énergiques pour vouloir se mesurer avec les féroces ennemis de notre colonie et de l'humanité entière. A partir du moment où commencera l'expédition, chacun de vous touchera une piastre par jour. A celui qui, par suite d'une blessure ou de la perte d'un membre, se trouvera dans l'impossibilité de travailler, je m'engage à faire une pension viagère de trente piastres par année, jusqu'à sa mort. Si un père de famille succombe dans le combat, sa veuve et ses enfants toucheront cette pension ; les enfants jusqu'à leur majorité. Ceci étant déclaré, certifié et arrêté par moi, je dois aussi conseiller à ceux qui ne se sentiront pas assez de courage pour se mesurer avec les pirates, de quitter immédiatement les rangs et de retourner dans leur village.

A ce speech, tous les volontaires levèrent avec enthousiasme leurs mousquets au-dessus de leur tête, et acclamèrent bruyamment la généreuse senora, déclarant qu'ils étaient tous prêts à exposer leur existence pour son service et l'honneur espagnol...

A l'issue de cette mémorable revue, Richard et Bill se rendirent à bord du trincadour, pour recevoir les vivres et les munitions de guerre qui devaient être emportées. Ils inspectèrent minutieusement les caronades, les pierriers, enfin les grappins d'abordage et les filets de lice.

Les voiles furent enverguées et les ferrures du gouvernail visitées. Quand tout fut

reconnu en bon ordre à bord, nos marins visitèrent en détail la péniche envoyée par don Balthasar.

Nous l'avons déjà dépeinte, il suffit donc de dire qu'elle était assez grande pour porter quinze à dix-huit volontaires au moins.

Son gréement était en bon ordre, les voiles solides et bien établies.

Richard y monta, à tout risque, à l'avant, deux vieux pierriers que la senora avait établis sur la terrasse de son habitation, lorsqu'elle était venue s'y installer, comme mesure de précaution, en cas de visite des forbans malais.

Lorsque la fraîcheur du soir se fit sentir, la senora Ximenès, dans le but de se populariser aux yeux de ceux qui s'étaient engagés sous sa bannière, fit dresser une immense table dans le bois de cocotiers où s'était passée la revue. Son désir était d'y réunir les volontaires dans un banquet fraternel. La noble senora ne dédaigna pas de présider cette réunion.

Elle avait à sa gauche le senor don Emilio et son fils à sa droite. Bill, sa femme, Richard, Burter et l'intendant étaient placés en face d'elle. Tous les métis volontaires suivaient à droite et à gauche, par rang d'âge et de qualité.

Pour don Emilio et son fils, ce repas n'avait rien que de très ordinaire; mais pour les métis et les aventuriers, c'était un repas de gala. On y vida maintes bouteilles de porto, de xérès, d'alicante et de malaga; mais, quoique ayant le vin à discrétion personne ne se grisa, par respect pour la noble maîtresse de céans.

A dix heures du soir tous les convives, sans exception, prenaient un repos nécessaire aux fatigues du lendemain. Bien avant l'aube, Richard, Bill et Burter vaquaient aux préparatifs du départ.

A trois heures du matin, tous les combattants étaient embarqués, les ancres furent levées et la petite flottille se mit en route.

Eole se montrant propice, les augures ne furent pas consultés.

Richard avait constaté avec une certaine satisfaction que le vent, d'un calme parfait la veille au soir, avait commencé à souffler sud-est bon frais, vers deux heures du matin. Cette direction du vent permettait aux aventuriers de faire la route, de l'habitation au repaire des pirates, vent arrière et grand large.

Le senor don Emilio, son fils et les aventuriers étaient à bord du trincadour. Les hommes avaient été répartis par moitié à son bord, et l'autre moitié dans la péniche du senor Balthasar qui, ainsi que la pirogue du haut de la rivière, recevait la remorque du trincadour.

Vers les dix heures du matin, José Herbedá se présenta devant la senora et lui dit que Julio Carni demandait à lui parler. A tout hasard, elle glissa dans sa poche un petit revolver à manche d'ivoire, richement incrusté, et suivit José Herbedá dans la cale où, par son ordre, Julio Carni avait été enfermé avec son inséparable.

A la lueur d'une lampe portée par ce dernier, la senora aperçut alors le pirate qui, garrotté des pieds et des mains, gisait au pied du grand mât, où il était solidement attaché.

— Tu m'as fait appeler, pirate, me voilà : que veux-tu?

— Je veux, chrétienne, que tu mettes fin aux tourments inutiles que tu me fais endurer dans ce lieu sombre; enfant du soleil, pourquoi me prives-tu de ses rayons?

Crains-tu donc que, solidement enchaîné au pied du grand mât, sur le pont, Allah ait la puissance de me rendre la liberté? Voyons, chrétienne, réponds; crois-tu que c'est par des cruautés inutiles que tu arriveras à changer ma haine en dévouement? Je l'ai dit, je le répète : les aventuriers occidentaux m'ont fait grâce de la vie; à partir de ce moment, mon dévouement leur a été acquis. Pourquoi veux-tu me forcer à oublier mon serment, en soufflant la haine dans mon cœur? Sache-le, chrétienne, ce n'est point par des tortures que tu me porteras à mettre dans tes bras l'enfant sortie de ton sein. Femme, dont la beauté fait rêver aux houris du paradis promis aux élus, sois indulgente, sois humaine, et, par Allah, tu n'auras pas à t'en repentir!

A ces paroles flatteuses, la belle senora répondit d'une voix qu'elle chercha à rendre douce :

— Pirate, ce n'est point la cruauté qui a dicté ma conduite, mais seulement la crainte de voir s'évanouir par ta fuite ma plus douce espérance : celle de retrouver, grâce à toi, ainsi que tu le dis, l'enfant unique sortie de mon sein. Eh bien! je suis vaincue par ton raisonnement, et à partir de cet instant, tu seras complètement libre au milieu de nous. Si tu nous trahis, le Dieu des chrétiens, le tien aussi te punira.

Antonio, ordonna-t-elle, détache cet homme, et que désormais il vague librement parmi nous.

— Ah! senora, pour le coup, jamais je ne ferai une telle chose; quand bien même vous ordonneriez que je prisse sa place, je résisterais encore; mais c'est le diable en personne, ne le savez-vous pas?

— Je t'ordonne d'aller prévenir les senores Richard et Bill qu'ils aient à me rejoindre ici.

— Senora, je ne le puis pas non plus, voyez comme mes membres flageolent sous le poids de mon corps. Non, je ne le puis, je vous en demande humblement pardon.

— Alors, je vais les prévenir moi-même.

Arrivée sur le pont, la senora raconta aux aventuriers la conversation qu'elle venait d'avoir avec le pirate, et manifesta le désir de lui rendre la liberté parmi eux.

— Senora, répondit Bill, notre opinion à l'égard de Julio Carni n'a pas varié : il nous a déjà prouvé du dévouement, dans un moment critique où il eût bien pu s'abstenir de nous en témoigner. Croyez-le bien, avec de la bonté, vous obtiendrez plus de sa nature sauvage qu'à force de rudesse et de défiance; du reste, nous le surveillerons, il est de notre intérêt de le faire.

Allez donc lui rendre la liberté, et que Dieu nous préserve de sa trahison, au cas où il serait disposé à abuser de notre clémence!

Quelques minutes après, le pirate venait s'asseoir en liberté au pied du mât de beaupré, d'où ses yeux de vautour semblèrent explorer l'horizon avec une attention soutenue.

La petite flottille quittait alors l'embouchure de la rivière et entraînait en mer. A ce point de leur voyage, les aventuriers, après avoir reçu du pirate les indications de route, crurent devoir prendre une nouvelle disposition de marche stratégique.

Ce fut Richard qui en fit la motion. Le trincadour commandé par Bill suivrait parallèlement la côte, à deux mille de distance.

Il aurait pour second Burter. Les femmes de ces derniers, Pluton et une vingtaine

de métis feraient partie du personnel du bâtiment. Le grand état-major et le reste des volontaires, l'intendant de don Balthasar, ainsi que le pirate et Herbedá, seraient embarqués à bord de la grande péniche, qui suivrait la côte à portée de mousquet, afin de pouvoir y déposer la senora en cas de force majeure. La pirogue du village du haut de la rivière serait adjointe au trincadour.

Cette proposition ayant été trouvée sage par la senora Ximenès et don Emilio, la répartition des volontaires fut immédiatement faite telle que Richard l'avait proposée.

Une nouvelle motion fut faite par le senor don Emilio. Vu son côté sérieux elle fut approuvée à l'unanimité des voix. Voici ce qu'il proposait :

Au moindre indice de danger, les deux bâtiments, tout en marchant de conserve afin de se prévenir mutuellement, arboreraient leurs drapeaux à la corne de brigantine. Si l'un ou l'autre des bâtiments avait un besoin urgent de secours, un coup de pierrier ou de canonade l'appellerait. Cette sage convention arrêtée, les adieux échangés, les deux bâtiments s'éloignèrent, l'un pour franchir la barre en dehors de laquelle il devait naviguer, et l'autre pour naviguer à une distance prudente de la côte.

Or, cette côte que devait suivre la péniche étant semée de rochers de corail et autres, la navigation offrait les plus grands périls ; Richard, qui en avait le commandement, ordonna à ses hommes d'équipage de se mettre aux rames.

Dès lors, la gracieuse embarcation se réglant sur la marche du trincadour, commença à glisser sur les flots, quelque peu tourmentés par les courants de la terre.

Il était dix heures du matin. Le ciel, pur et sans nuages, promettait une journée d'équateur.

La petite flottille, poussée par un vent excellent et des rames bien menées, naviguait dans les meilleures conditions, ayant soin de régler sa marche sur les indications données par le pirate par rapport à la distance qui les séparait du repaire des siens.

Vers une heure de l'après-midi, quand tout l'état-major, abrité sous une tente installée à l'arrière, s'abandonnait à ses pensées ou au *dolce far niente*, Richard se leva tout à coup sur son séant. Son œil inquiet se porta à sa lunette et, de là, sur le trincadour :

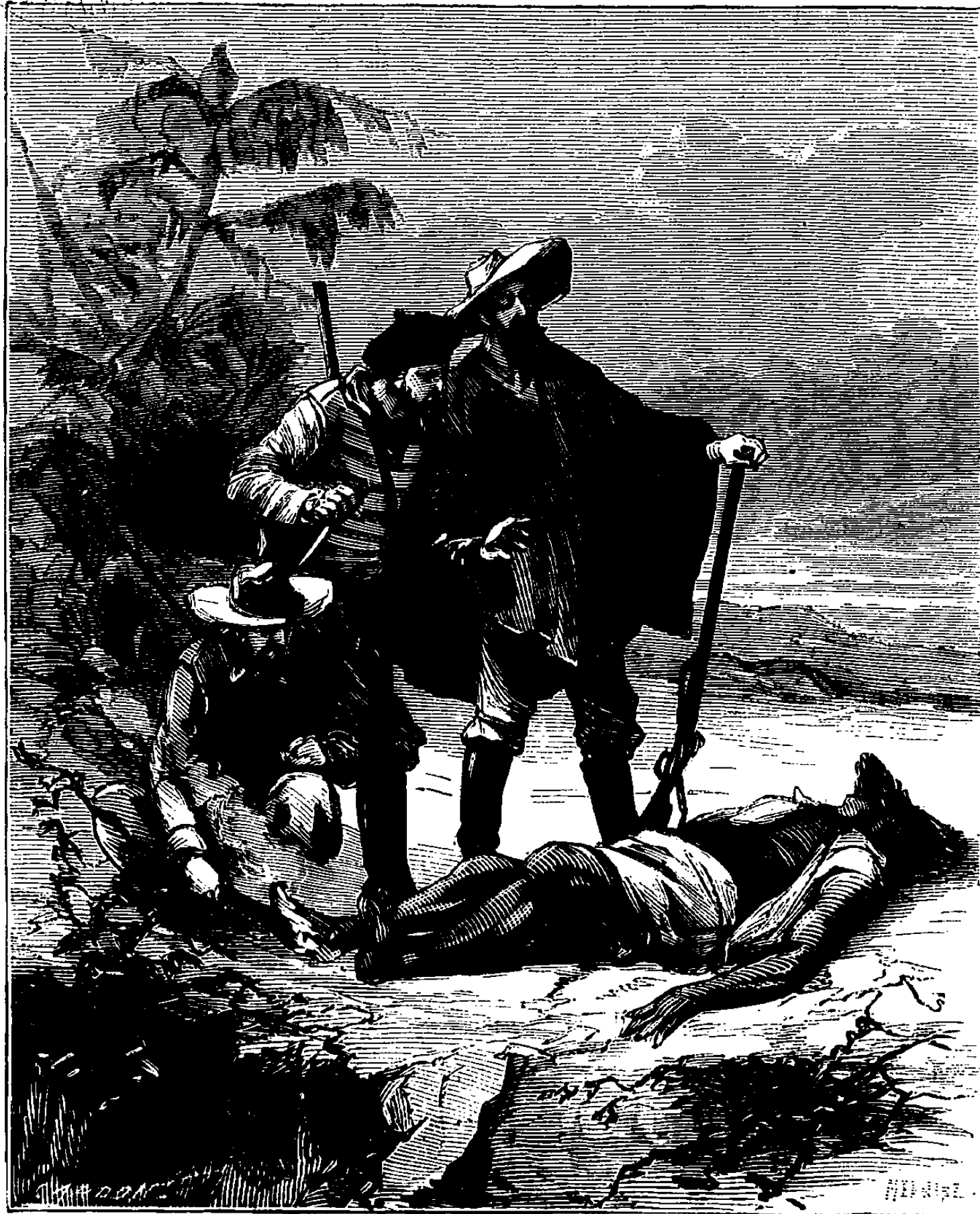
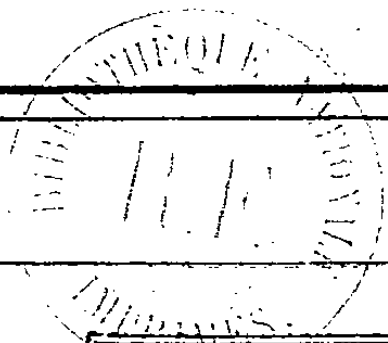
— Malédiction ! fit-il en jetant sa lunette en bandoulière... Le trincadour est attaqué par trois proas chargées de pirates.

Immédiatement, le coup de caronade de convention éclata ; le drapeau était arboré à la corne, et la fusillade crépitait dans l'espace. Plus de doute : Bill, attaqué, se défendait vaillamment.

— Larguez toutes les voiles ! commanda Richard en se mettant lui-même à la barre du gouvernail, et amarrez toutes les rames au vent ! Pliez la tente !

Sous cette double impulsion, la péniche volait sur les flots. L'inquiétude se lisait sur toutes les physionomies. Tout à coup, une épouvantable détonation se fait entendre ; le ciel obscurci se couvre de débris : c'est le trincadour qui vient de sauter.

Richard donne la barre à José Herbedá ; puis, après avoir exploré l'horizon, au moyen de sa lunette, il constate que les deux embarcations du trincadour, chargées



Il saisit un tison.

de volontaires, reçoivent la chasse des pirates et se dirigent vers eux à force de rames.

— Rentrez tout! commande-t-il aux rameurs. Deux hommes aux pierriers! et le reste aux armes! surtout, attention à bien viser! car nous sommes en danger.

Rien n'avait changé dans la physionomie de la senora Ximenès, si ce n'est que ses beaux yeux étincelaient alors, enfiévrés d'ardeur.

Quant au senor don Emilio, il visitait avec froideur les armes de son fils, en lui recommandant de se tenir toujours à ses côtés, pendant le combat d'abordage qui mitonnait.

— Senor Richard, fit la belle senora en le regardant fixement, veuillez reprendre votre lunette et nous rendre exactement compte de ce que vous verrez.

Richard obéit à la belle souveraine :

— Le combat continue à coups de mousquet, dit-il, les embarcations des combattants sont encore éloignées les unes des autres de cent mètres environ; mais les pirates, qui montent trois bonnes proas, semblent gagner sur les nôtres, qui fuient en se défendant. Je vois les débris de notre pauvre trincadour, épars sur les flots. Plusieurs supportent des pirates blessés ou mutilés, mais je n'y vois aucun des nôtres.

— C'est de bon augure, Dieu soit loué! fit la senora : espérons que nos hommes avaient quitté le bord avant l'explosion.

— Tout le fait supposer, répondit don Emilio.

— Veuillez continuer, Richard.

— Les pirates se rapprochent des nôtres, continua celui-ci; en double, arrimez les rames au vent, commanda-t-il; peut-être arriverons-nous ainsi assez tôt pour les soutenir. Oh! damnation! voilà Bill qui vient d'être blessé; je vois sa femme et celle de Burter qui, au moyen d'un fauber, imbibent sa blessure avec de l'eau de mer; j'aperçois le fidèle Pluton qui lui lèche sa plaie et le visage. Il semble avoir un bras atteint.

Malgré la douleur qu'il doit éprouver, le brave garçon, debout, fait face à l'ennemi. Un revolver à la main, il encourage les métis à combattre, mais il prêche dans le désert, car d'ici j'en vois qui, affolés de terreur, se cachent derrière les bordages du grand canot, pendant que Burter chercha à relever leur énergie à coups de botte.

— Vous entendez bien ceci, fit la senora Ximènes en s'adressant aux métis; vos frères se cachent, quoique je les paye pour se battre; ne les imitez pas, car, dans ce cas, je jure par Notre-Dame de Pilar de vous brûler la cervelle et de vous faire jeter aux requins, sans miséricorde.

Aucun des flotes à qui la vaillante senora s'adressait ne répondit, mais assurément, plus d'un d'entre eux était assez embarrassé, ne sachant à qui donner le choix, des balles de son revolver ou de celles des pirates.

— Voilà que nous arrivons à portée, senora, fit Richard; avec vos flotes, il ne faut pas songer à tenter l'abordage des proas ennemies, car, indubitablement, nous aurions le dessous. Quant à moi, il est de tout intérêt que je reste au gouvernail; si je pouvais m'en dispenser, je me placerais à la culasse d'un des pierriers qui, je le crois, seront bien mal servis par vos hommes.

— Moi et mon fils, nous nous y plaçons, fit le senor Emilio; espérons que nous saurons y rendre de meilleurs services.

— Accepté avec reconnaissance, répondit la senora.

— Rentrez les rames et apprêtez vos armes, commanda Richard.

A peine cet ordre était-il donné et exécuté, que la péniche, portant plein grand largue, courait sus aux pirates. Elle n'est qu'à cent vingt mètres environ de la proa ennemie la plus rapprochée.

— Commencez le feu! ordonna Richard.

A ce commandement, les coups de mousquet des métis retentirent, mais, hélas! Richard fut fixé sur leur qualité de tireurs et de combattants.

Un seul pirate de l'embarcation ennemie avait été tué dans la première décharge. En face de ce triste résultat, Richard se pencha à l'oreille de la senora :

— Un miracle seul peut nous sauver, lui dit-il.

— Alors, c'est à nous de suppléer ces flotes, Richard.

— Senor Emilio, ajouta-t-elle, nous n'avons plus d'espérance qu'en vous : tâchez donc de viser de façon que votre boulet aille frapper la flottaison des proas ennemies, afin de les couler bas.

— Je ferai de mon mieux, croyez-le, senora ; mais je crains fort de ne pouvoir m'en acquitter avec honneur, car je commence à comprendre les difficultés de viser juste, avec le mouvement des vagues qui dérange à chaque instant l'objet recherché.

Le coup partit et n'amena aucun résultat.

— Belle chrétienne, fit Julio Carni, le pirate, en se levant avec énergie, veux-tu confier cette pièce à ton esclave respectueux ? Par Allah ! je fais le serment de vous sauver tous, car il y a longtemps que je connais le service d'un pierrier à la mer, moi.

— Soit ! répondit-elle, prends le service du fils du senor Emilio, encore inexpert.

A peine cette permission avait-elle été donnée que, les pirates faisant un feu de mousqueterie sur la péniche, un des hommes, frappé à la tête, tombait mort et un autre avait un bras cassé par une balle.

La senora, avec un calme héroïque, après avoir minutieusement constaté que le métis frappé à la tête était bien mort, ordonna de jeter son cadavre à la mer, afin d'alléger d'autant la péniche. Ce fut l'intendant de don Balthasar qui exécuta l'ordre d'immersion.

A ce moment de l'action, une proa portant une douzaine de pirates ne se trouve plus qu'à vingt mètres du grand canot du trincadour. Dans cette embarcation sont réunis six métis, qui fuient à toutes rames.

De leur côté, les pirates payent de toute la force de leurs bras musculeux. On entend du bord de la péniche leur respiration haletante.

Les deux embarcations ne sont plus éloignées que de quelques mètres. Enfin, le chef de la proa saute sur la plate-forme de l'avant, fait tournoyer son grappin d'abordage au-dessus de sa tête de démon, et le lance avec une force surhumaine à bord du canot du trincadour.

Alors les flotes, ainsi harponnés, au lieu de se ruer sur l'engin pour le décrocher, abandonnant leurs armes dans le canot, se jettent à la mer, cherchant à rejoindre à la nage un rocher isolé au milieu des flots, encore éloigné de soixante mètres environ des pirates.

Ces derniers étant parvenus à attirer le canot le long de leur proa, font prestement passer à leur bord les armes et les munitions abandonnées, puis laissent dériver le canot au gré des flots.

A ce moment Julio Carni se lève de la culasse de son pierrier, et, se tournant du côté de la senora :

— En l'honneur de la belle chrétienne, dit-il.

Puis il ajuste la proa ennemie avec précision, et le petit boulet va la frapper juste à la flottaison.

Ce coup heureux mit le courage au cœur des métis, et le désarroi à bord des

pirates, qui, dès lors, cherchèrent à aveugler la voie d'eau que le boulet avait produite.

— A un autre ! à un autre ! dirent avec enthousiasme la senora et don Emilio.

Le pirate examine alors le champ de bataille d'un coup d'œil rapide. Apercevant les deux autres proas malaises en train d'attaquer la pirogue où se trouvaient Bill et ses compagnons, lesquels seuls répondaient au feu des pirates, il pointa sur celle qui était la plus rapprochée d'eux, et cela avec tant de justesse, que cette embarcation éprouva bientôt le même sort que la première.

Burter profita alors de ce moment de répit pour passer entre les deux proas malaises et vint rallier la grande péniche où, dès lors, Bill put être pansé convenablement par la senora, qui, dans cette circonstance, remplit très-consciencieusement son rôle de sœur de charité.

Puis Julio Carni, passant au pierrier abandonné par le senor Emilio, tira sur l'autre proa, réussit du premier coup à tuer deux pirates de son bord et, du second, lui enleva une partie de son avant.

La panique que ces coups heureux jetèrent parmi l'ennemi lui devint funeste, car les îlotes, reprenant courage, commencèrent dès lors à les tirer avec un certain succès.

De leur côté, la senora, don Emilio et l'intendant de don Balthasar, juchés sur la plate-forme de l'arrière, rivalisaient d'adresse au tir à la carabine.

— Tenez, senor, disait la vaillante amazone, regardez ce pirate qui, debout sur l'avant de la proa, semble donner des ordres à ses hommes, le voyez-vous bien ?

— Parfaitement.

Le coup de feu retentit.

— Le voyez-vous encore ? fit-elle.

— Non, je ne le vois plus, car il vient de tomber à la mer, évidemment frappé par votre lingot conique.

— A mon tour, senora, fit don Emilio, et essayons de vous prouver que nous tirons mieux un coup de carabine qu'un coup de pierrier. Regardez ce pirate qui vise un de vos héros de métis. Mais dépêchons, afin de lui ôter tout moyen d'en finir avant nous.

— Je le vois.

Deux secondes après, le pirate tombait étendu sans vie sur le bord de la proa.

— La balle l'a atteint à la tête, fit Richard en remettant sa lunette en bandoulière. Or, comme la distance qui séparait les pirates de la péniche était très convenable pour se tirer sans être obligés de plus se rapprocher, Richard fit serrer les voiles et, piqué au jeu, se plaça au second pierrier, puis dit à José Herbeda et au pirate Carni :

— A mon tour, et pour l'honneur de la marine française ! Regardez ce pirate, debout sur l'arrière de la proa, qui semble nous indiquer du doigt à ses compagnons comme point de mire.

— Nous le voyons.

Alors le coup du pierrier retentit.

— L'ai-je atteint? fit modestement Richard, dont la vue se trouvait gênée par la fumée de son pierrier.

— Où l'avez-vous visé? demanda Carni, le pirate.

— A la tête.

— Il n'en a plus, répondit Herbede, en remettant la lunette à l'habile tireur qui, après avoir reconnu lui-même l'exactitude du fait, fut vivement complimenté par la senora et le senor Emilio.

— Je regrette de n'avoir pas une épinglette d'honneur à vous offrir, senor Richard, dit notre belle amazone, mais voici un souvenir que je vous prie d'accepter en son lieu et place.

Retirant alors un beau brillant de son doigt, elle le plaça elle-même au petit doigt de notre habile pointeur.

Après ce coup de maître, s'approchant de la senora :

— Merci, *mi ama*, dit-il bien bas. Au point où en sont les choses, continua-t-il plus haut, il serait bon, je crois, senora, de prendre une détermination ; or, c'est visible, les pirates sont mal hypothéqués ; mais ils ne sont pas encore assez bas percés pour que nous espérions les écraser en les prenant à l'abordage. Je propose donc de rejoindre ceux de nos hommes qui se sont sauvés sur l'îlot après que leur embarcation a été harponnée, et cela de suite, de façon à exécuter notre mouvement avant que les Malais soient parvenus à aveugler leurs voies d'eau. Embusqués dans les rochers, tant avec nos pierriers qu'avec nos mousquets, il nous sera facile de les décimer et, mieux encore, de les repousser, s'ils tentaient une descente.

— L'avis me semble bon, répondit don Emilio, car il nous sera plus commode de nous y défendre qu'à bord de nos embar...

Don Emilio parlait encore, lorsqu'une balle bien dirigée, passant au-dessus de l'épaule droite de la senora Ximenès, lui enleva une boucle de ses cheveux et la précipita à la mer.

Après avoir adressé à son idole un regard auquel un expert en fait de langage des yeux ne se fût pas trompé, Richard se jeta tout habillé dans les flots, saisit le talisman et le mit sur sa poitrine. Lorsqu'il fut rentré à bord :

— Eh bien ! mon brave Richard, dit la belle amazone, vous ne me ramenez pas ces fuyards ?

— Non, senora, répondit-il avec un doux sourire, je n'ai pu les retrouver.

La femme aimée a souvent la seconde vue, aussi la senora se contenta-t-elle de remercier Richard par un de ces divins sourires pour lesquels un galant homme donne sa vie.

Les pirates, devinant le mouvement tournant de la péniche, cherchèrent à l'arrêter, et l'assaillirent dès lors de coups de mousquet ; mais voyant le peu d'effet qu'ils produisaient, l'autre proa, dont les réparations de radoub étaient terminées, s'avança résolument, dans le but évident de s'opposer au mouvement de la péniche.

Richard ordonna alors aux métis de se coucher derrière les plats-bords et de viser avec calme, sinon sur des têtes de pirates, au moins à la flottaison de leur proa. Il remit lui-même la barre du gouvernail à José Herbede, et se plaça de nouveau à la culasse de son pierrier.

A ce préambule, tout le monde ouvrit les yeux, car on s'attendait à un nouveau et dramatique dénouement. La senora prit la lunette et commanda :

— A couler bas, Richard, feu !

Madame la commandante constata avec la lunette que le biscaïen avait traversé les deux parois de la proa, juste à la flottaison. Puis ayant grand'peine à tenir son sérieux, elle passa la lunette à don Emilio, l'engageant à juger de l'effet produit parmi les forbans par ce coup heureux.

— Ah ! ah ! ah ! fit le senor en éclatant d'un fou rire, vraiment il n'y a que des pirates malais pour avoir de tels expédients à leur service. Avez-vous remarqué les yeux qu'ils se font, senora ? Ah ! ah ! c'est drôle ! leur regard glauque est loin d'être belliqueux en ce moment.

Richard, fort intrigué de ces rires à l'endroit de son coup de pierrier, voulut en juger *de visu*. Braquant la lunette sur le point recherché, il aperçut deux malais qui, assis sur leurs voies d'eau, en face l'un de l'autre, afin de l'aveugler, se faisaient, avec un sérieux inouï, des yeux en chiens de faïence.

A l'abri du désarroi causé à bord de la proa, la péniche et la pirogue portant Bill et ses compagnons purent atteindre l'ilot de refuge, où ils commencèrent dès lors à se fortifier. La grande péniche fut abritée dans une anse où le ressac ne se faisait que très faiblement sentir.

Quant à la pirogue, qui n'avait pas de pierriers montés à son bord, on la hala à terre, où elle fut mise à l'abri le long d'une muraille de rochers.

La senora pria Richard de compter leurs combattants valides.

Cinq avaient succombé, et trois étaient blessés assez grièvement pour être considérés dès lors comme invalides. Il était évident que les Malais, réunissant toutes leurs forces, ne laisseraient point passer une si belle occasion de faire une aussi bonne prise en fait d'esclaves.

Sans trêve ni répit, Richard et Burter, à la tête des hommes valides et de bonne volonté, commencèrent dès lors à construire un retranchement avec de grosses pierres superposées. On l'éleva à hauteur de ceinture, entourant l'ouverture d'une excavation naturelle qui existait à la base du rocher.

Ce fut dans cette poudrière naturelle que l'on déposa les munitions de bouche et de guerre, apportées dans la péniche pour l'expédition. Il fut constaté qu'il existait bien en magasin pour quatre jours de vivres, mais les munitions de guerre devaient forcément être économisées, car Richard reconnut avec un certain dépit que les métis en avaient très infructueusement abusé.

Cet ouvrage terminé, Richard fut changer le mouillage de la péniche. Il la plaça de façon à ce qu'elle fût complètement masquée par les rochers, et que les pierriers seuls eussent chacun leurs créneaux naturels pratiqués dans les anfractuosités rocheuses.

Cependant les pirates, à peu près radoubés, commencèrent à tirer, cachés derrière les plats-bords de leurs proas ; échelonnées sur trois points, elles s'avancèrent peu à peu vers le rocher de refuge.

De leur côté, les aventuriers et les meilleurs tireurs parmi les volontaires, cachés

dans les rochers ou derrière le petit épaulement, répondaient lentement, mais avec assez de précision.

Richard, en sa qualité de marin et de chasseur, faisait merveille avec la senora et don Emilio. Aussitôt qu'à portée une tête imprudente de pirate dépassait le plat-bord, elle était certaine d'être avariée par un lingot conique.

On avait, en raison de son adresse reconnue, placé Carni le pirate à bord de la péniche, pour pointer un pierrier. Naturellement, José Herbedá avait désiré lui servir de garde du corps.

Burter s'était placé au second pierrier. Soit que la position fût mauvaise, soit enfin que notre pirate ressentît des remords ou ne tînt pas à se faire reconnaître des siens, ses coups semblaient peu brillants à Burter et à Herbedá. Ce dernier lui en ayant fait la remarque, le pirate lui répondit :

— Par Allah ! tu m'accuses injustement : je fais ce que je puis.

— En te cachant de ton mieux aux tiens, répondit Burter ; mais c'est inutile, l'ami, ils savent que tu es parmi nous ; ils t'ont bien reconnu à bord de la péniche, car, interrogé par eux, j'ai répondu affirmativement.

— Tu me trompes, fit le pirate en regardant avec une énergie sauvage le Yankee ; si tu dis vrai, jure-le par le nom de ton Sauveur.

— Je le jure par le Christ ! fit Burter.

— C'est bien ! Désormais ma conduite est tracée, répondit le pirate ; tout l'un ou tout l'autre.

— C'est trop juste, poursuivit Herbedá ; mais sache-le bien, tu ne peux que gagner en te dévouant loyalement au service de la senora et au nôtre.

— Que faut-il faire pour vous prouver que mes intentions sont droites ?

— Pardieu ! te mettre en évidence, de façon à ce que les tiens ne puissent plus douter que tu es un transfuge.

— Choisissez le point où je dois me placer.

— Il n'est pas besoin de chercher bien loin, dit Herbedá. J'aperçois d'ici, à l'extrême pointe de l'îlot, un rocher élevé où nous serons parfaitement en évidence : plus qu'aveugles seront les tiens, s'ils ne te reconnaissent pas pour renégat, surtout après leur avoir envoyé quelques coups de mousquet.

— J'y consens, qu'Allah me pardonne !

— Tu es tout pardonné d'avance, crois-le bien. Est-ce qu'Allah n'est pas cousin germain du Dieu des chrétiens, si ce n'est pas le même Dieu en trois personnes ?

— Alors, partons, fit résolument le pirate.

— Je le veux bien, répondit Burter, mais il faut prévenir auparavant Richard et la senora, afin que de nouveaux servants soient envoyés nous remplacer aux pierriers.

— J'y cours, fit Herbedá.

Effectivement, ce dernier se faulant entre les rochers, afin d'éviter les balles des pirates, arriva au retranchement, et soumit la question à la senora, laquelle approuva la détermination du pirate.

Seulement, comme elle avait grand intérêt à la conservation de sa vie, elle voulut

que ce fût Richard, en qui elle avait grande confiance, qui accompagnât Julio Carni sur le point culminant choisi.

Burter et Herbeda, qui connaissaient la valeur de Richard, s'inclinèrent sans jalousie devant le dévolu de la belle souveraine.

Bref, Richard et Julio Carni prirent la route de l'extrême point, à travers les rochers, dont ils se couvraient avec prudence. Ils parvinrent à s'y jucher sans accident. Leurs grands et larges torsos, se détachant en sombre sur la plaine irisée, attirèrent bien vite sur eux l'attention des pirates.

Une de leurs pirogues passa alors à deux cents mètres environ du point culminant qu'ils occupaient. Cachés derrière les plats-bords, les Malais envoyèrent plusieurs coups de mousquet aux deux osés chrétiens qui venaient les affronter de si près.

Mais Richard possédait une vue d'aigle.

Aussitôt qu'il vit les pirates épauler, il s'abrita avec son homme derrière un angle de rochers, puis après, se plaçant bien en évidence, il cria en langue tagale aux pirates de sa voix de stentor :

— Senores ladrones, ceci vous représente Julio Carni, un ci-devant vôtre, mais qui ne l'est plus.

Puis s'adressant à son pirate :

— Julio Carni, saluez la compagnie !

Ce dernier fit un salut à la mode orientale.

— Non, pas ainsi, l'ami : faites un salut de mousquet.

Alors, le renégat visa et abattit le chef de la proa qui, afin de bien constater une vérité aussi terrifiante, s'était imprudemment mis sur son séant, en s'appuyant au mât.

A cette découverte, dont il n'était plus permis de douter, les pirates, leurs poings menaçants tournés vers lui, hurlèrent de rage et lancèrent des imprécations contre l'infidèle qui les trahissait ; puis, après s'être assurés que leur chef avait bien cessé de vivre, ils le jetèrent dans les flots.

Cet ensevelissement — tout naturel en pareil cas — terminé, l'embarcation et les pirates disparurent derrière une chaîne de rochers de corail.

— Julio Carni, dit Richard, tu t'es bien comporté, je suis content de toi. Désormais tu es des nôtres. Sers-nous fidèlement, et tu seras récompensé généreusement par la senora, qui est aussi juste que belle.

Le pirate, une fois de plus, affirma son dévouement à la belle chrétienne, qui le faisait, dit-il, rêver aux houris du paradis de Mahomet.

— Tu la trouves donc bien belle ? demanda Richard avec exaltation.

— Assez pour apostasier, assez pour abandonner ma part des félicités promises par le prophète.

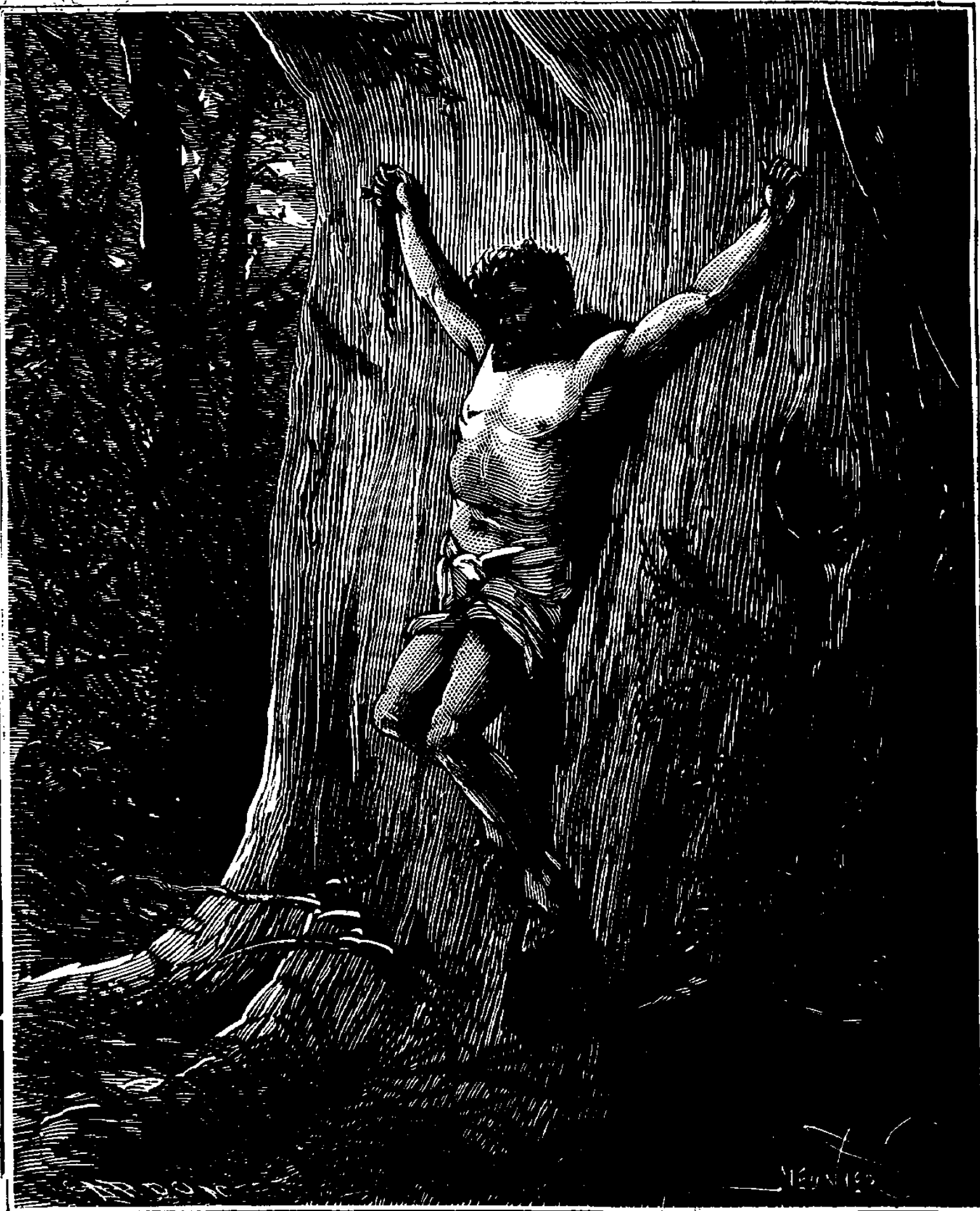
— Diable ; ça devient grave ! fit Richard, riant bleu des velléités du pirate.

— Peut-être bien, senor, répondit naïvement Julio Carni.

— Espères-tu donc l'épouser ?

— Ah ! si elle le voulait ! mais je ne l'espère pas, car ce n'est pas une femme, c'est...

Le pirate n'eut pas le temps d'achever son panégyrique tableau ; un grappin à



Éclairé par un rayon de lune, il grimaçait un sourire horrible à contempler.

trois branches, fixé au bout d'une corde solide en boyaux de requin, venait, en entourant son cou, de lui couper la parole.

Une violente secousse se produisit alors, et Carni tomba à la renverse sur l'assise des rochers.

Il culbutait déjà dans l'abîme, lorsque Richard, prompt comme l'éclair, se précipitant vers lui, saisit la corde dont il entourait son poignet, puis, se cramponnant du bras laissé libre à un bloc de rochers, il résista avec énergie aux furibondes secousses données par plusieurs pirates qui, campés au pied du rocher, cherchaient à les précipiter l'un et l'autre dans le gouffre.

— Ah! mille millions de sabords! criait avec colère Richard, je ne lâcherai pas notre Julio Carni, nous en avons trop besoin ; tas de mécréants, vous ne l'aurez qu'en m'arrachant un membre...

— Tu ne veux pas le lâcher, demonio ! hurla en langue espagnole un pirate qui, les pieds arc-boutés contre l'assise inférieure, joignait ses efforts à ceux des siens pour précipiter Carni et Richard dans le gouffre ; eh bien, attends ! une minute me suffira pour t'y forcer.

Puis, saisissant son criss entre ses dents, le Malais se mit à grimper le long de la corde, avec toute l'agilité dont sont capables ces féroces enfants de la nature.

Apercevant Julio Carni étranglé et déjà bleui par le sang monté au cerveau, un sourire de satisfaction et de triomphe passa sur la physionomie sauvage du Malais :

— Lâche et faux frère, dit-il ; Allah t'a puni comme tu le méritais !

Enfin, ce pirate met le pied sur l'assise de rochers où Richard résiste si courageusement. De la main gauche, il a déjà saisi le poignet de Richard, tandis que la droite, armée de son poignard, se lève menaçante sur la poitrine de son ennemi, cherchant le moment opportun pour lui fouiller le cœur. Le danger est imminent, Richard l'a compris.

Notre énergique Breton ne perd pas la carte. Détendant avec une force surhumaine son jarret nerveux replié sous lui, il frappe le pirate en pleine poitrine.

A cette atteinte suprême, un flot de sang noir sort de sa poitrine ; sa main crispée se détache du poignet de Richard, et il tombe dans le gouffre, en râlant un affreux blasphème.

Les flots avaient à peine recouvert le cadavre du pirate, qu'un nouvel assaillant, s'attachant des pieds et des mains à la corde de boyaux, se présenta devant Richard. Mais comme le forban a été témoin de la façon dont celui qu'il vient venger a été éconduit, plus prudent, il veut éviter l'atteinte du formidable pied de Richard, cherchant par des feintes à frapper son ennemi, sans danger à courir pour lui.

Pendant que le pirate prenait son temps et sa belle, Richard, pensant à la sienne, sentait ses forces diminuer : Quelques secondes encore, disait-il avec découragement, et il me faudra mourir sans la revoir.

Il cherche une fois de plus à repousser le pirate de son pied. Vains sont les efforts de notre Breton ; il frappe dans le vide et augmente encore la tension de la corde et de ses nerfs.

— Ah ! Carmen, femme aimée, soupira-t-il, je vais donc mourir sans te revoir ! O Notre-Dame de Bon-Secours, protectrice des marins bretons, venez à mon aide !

Richard, à bout de nerfs et d'espérance, sentait déjà son bras se détacher de la roche, quand deux coups de feu retentirent à deux secondes d'intervalle. Son assaillant, la tête traversée par une balle, s'affaisse et tombe en travers du cadavre de Julio Carni.

A partir de cet instant suprême, la tension de la corde est moindre. Quatre autres détonations éclatent, puis la tension devient presque nulle.

Presque au même instant, la belle senora Ximenès, suivie de don Emilio et de son fils, se présentait devant lui et lui tendait la main, qu'il baisa avec enivrement.

— Brave et généreux ami, lui dit la senora, Dieu soit loué, vous voilà sauvé.

— Oh ! merci, senora ! répondit-il avec un regard où se reflétait toute sa reconnaissance ; encore une seconde, et tout était fini pour moi.

Puis, Richard semblant se remémorer, se pencha sur le bord du gouffre. Ses yeux étaient hagards et le vent de mer malmenait sa brune chevelure.

— Oh ! vengeance ! damnation éternelle ! fit-il, en proie à la fureur ; merci, Notre-Dame de la Haine ¹ ! Il y en a encore trois de vivants.

Saisissant alors au bout de ses bras robustes le pirate qui gît à ses pieds, il le lance avec une force de titan dans la proa, qu'en vain les Malais cherchent à dégager d'entre les rochers et à éloigner de dessous l'assise où s'est développé le drame que nous venons de raconter.

Le pirate, en tombant parmi les siens, en a assommé un et blessé grièvement un autre ; mais il en reste encore un complètement valide. La senora et don Emilio sont occupés à faire reprendre les sens à Julio Carni ; leurs armes n'ont pas été rechargées, Richard ne peut donc s'en servir.

Notre brave Breton s'arme alors d'une pierre énorme, et, au moment où il la lève au-dessus de sa tête pour écraser le seul pirate survivant, il aperçoit un requin-marteau qui se dirige vers le Malais.

La tête hideuse et la sombre nageoire dorsale du monstre sortent de l'eau, qu'elle tranche comme la proue d'une fine embarcation. Aussitôt Richard appelle la senora et les senores Emilio qui, impassibles, s'apprêtent à assister à cette scène sauvage et dramatique.

A la vue du pirate armé d'une zagaie, le monstre semble hésiter à attaquer. Nageant avec la facilité de la dorade, le pirate se tient sur ses gardes, prêt à profiter de la moindre faute de son adversaire.

Le pirate n'ignorait pas que le requin-marteau, par le fait de la forme de sa gueule, ne peut saisir dans ses mâchoires un objet placé au-dessus de lui : aussi armé de sa zagaie, le Malais nageait-il à distance respectueuse de son terrible ennemi.

Enfin, le squalo, sans doute fatigué d'attendre plus longtemps ce mets destiné à assouvir sa voracité, fait un tour sur lui-même. Le ventre en l'air et la gueule ouverte, il se jette sur le pirate, qui, avec une présence d'esprit admirable, lui enfonce profondément son arme dans la gorge.

Alors le requin-marteau, reconnu un monstre aussi prudent que vorace, voyant la partie perdue, abandonne le champ de bataille à son vainqueur, peut-être bien pour aller se faire extirper chez son dentiste ce singulier cure-dents.

A ce moment, Julio Carni, qui, lui aussi, se souvenait, ayant complètement repris ses sens, écumant de rage, saisit son mousquet pour assouvir sa vengeance sur ce malheureux ; mais la senora Ximènes lui dit :

— Pirate, honneur et merci au courage malheureux ! je défends que l'on tire sur lui ; s'il aborde au rivage, sa vie sera sauvée parmi nous.

1. Une chapelle, dédiée à Notre-Dame de la Haine, existe toujours près de Tréguier, en Basse-Bretagne, et le peuple n'a pas cessé de croire à la puissance des prières qui y sont faites.

A ces paroles généreuses, tout le monde crut devoir s'incliner avec déférence.

Bien que le nom de requin fasse dresser les cheveux sur la tête de beaucoup de gens, je ne voudrais pas jurer que sa vue en fit pousser sur des têtes aussi désolées que celle de M. Siraudin. La férocité du requin et les cheveux sont, je le proclame un préjugé.

Ainsi que l'a écrit M. Edouard Auger, dans son voyage en Californie, l'auteur de ces lignes a eu un jour maille à partir avec l'un d'eux, dans la rade de Saint-Thomas, aux Antilles. Ledit auteur se défendit de son mieux, et maître requin en fut alors pour ses peines d'attaque.

Les pêcheurs de perles de l'Océanie, qui vivent autant dessous que dessus l'eau, simplement armés d'un épieu en bois de fer à deux tranchants, savent merveilleusement mettre le squalé à la raison. Pourquoi serions-nous en cela inférieurs à des sauvages mal armés ?

Si, dans les profondeurs de l'Océan, un requin menace un de ces pêcheurs océaniens, ils s'approchent de lui, comme pour exciter sa voracité naturelle, et aussitôt qu'il se jette sur eux pour les saisir, prompts comme l'éclair, ils lui enfoncent leur arme dans la gorge, blessure à laquelle il succombe presque toujours.

Le brave pirate, providentiellement protégé, arriva sain et sauf à bord d'une embarcation des siens, non sans avoir eu dans le trajet à soutenir les attaques des requins qui, repus des chairs des vaincus, se montrèrent heureusement tièdes à l'attaque, et peu après à la curée.

Depuis quelques minutes, la senora et les aventuriers, abrités derrière un repli de rochers, étaient occupés à examiner le grappin qui avait manqué d'être si fatal à Julio Carni et à Richard, quand, tout à coup, des cris sonores et multiples, mêlés à des détonations d'armes à feu plus précipitées, éclatent dans l'espace, du côté où a été établi le retranchement.

Malédiction ! les pirates, profitant de l'absence des chefs, ont fait leur descente à terre, après avoir réussi à tourner le retranchement, à l'abri d'une chaîne de rochers.

Burter et José Herbedá ayant forcément abandonné la péniche, combattent à la tête des métis. Bill, quoique ayant le bras en écharpe, armé du mousquet d'un vaincu qui vient de succomber, s'en sert comme d'une massue, assommant tous les assaillants qui osent s'approcher trop près de lui.

Jenny, une carabine entre les mains, combat vaillamment à ses côtés, vigilante à ajuster le pirate qui menace celui dont elle semble destinée à protéger l'existence.

A ce spectacle, la senora Ximenès et tous les aventuriers se portent rapidement vers le retranchement où a lieu le plus fort de la mêlée.

En ralliant la péniche, Richard remarque, jetée au plein de la mer, une rame, qui évidemment, a appartenu au grand canot mis en dérive par les pirates. Il s'en saisit, puis après avoir tendrement pressé la main de la belle senora, il lui dit avec émotion :

— Mourir ou vous sauver, Carmen ! Restez sous la sauvegarde des senores Emilio et de Carni qui pointera les pierriers avec le savoir et le dévouement dont il a déjà donné des preuves. Inutile de vous recommander, ainsi qu'aux senores, de faire, si vous le pouvez, une tête de pirate à tous coups, ce qui vous sera facile à la petite distance qui vous en sépare. Adieu donc, *mi ama*, et que Dieu vous protège !

— Pourquoi me quitter, Richard ? murmura-t-elle doucement, de façon à ce que lui seul entendît ce doux reproche ; votre présence est aussi nécessaire au service des pierriers qu'au plus fort de la mêlée ; Richard, murmura-t-elle plus bas encore, restez près de moi, au nom de ce que j'ai de plus cher, je vous en prie !

— Je ne le puis, Carmen, mon devoir m'appelle au combat, pour encourager les métis que je vois déjà faiblir ; je le sens, de ma présence parmi eux va dépendre le sort de la victoire.

— Allez donc, ajouta-t-elle doucement, et que Dieu vous garde !

Quelques minutes après, notre vaillant Breton, armé de son aviron, se jetait à corps perdu dans la mêlée. Transfiguré, ce n'était plus un homme. Les horions pleuvaient drus et mats. A chaque atteinte, une tête, un bras ou une jambe volait en morceaux.

A l'exemple de Richard, les volontaires reprenant courage se battirent vaillamment. Tous furent intelligemment secondés par les combattants de la péniche, dont les biscayens et les balles firent un grand carnage parmi les écumeurs des mers.

Enfin, après un combat acharné, qui ne dura pas moins de trois quarts d'heure, les pirates, réduits au nombre de quatorze, dont cinq grièvement blessés, battaient en retraite le long de la chaîne de rochers à l'accord de laquelle ils avaient laissé leurs proas.

Mais les téméraires enfants de la mer comptaient sans le flair de Richard, qui les avait prévenus.

Au moment où, battant en retraite, ils tournaient un angle de rochers pour sauter dans leurs embarcations, ils se voient cernés par une troupe de métis commandés par Burter.

Ce dernier, frappé d'un coup de poignard par un de ces forcenés, n'en combattit pas moins vaillamment. Garrottés des pieds et des mains, après avoir fait une résistance acharnée, les Malais furent conduits sous bonne escorte dans l'excavation de rochers attenante au retranchement, où ils furent gardés à vue.

Cinq métis avaient succombé dans le combat ; sept avaient reçu des blessures plus ou moins graves.

Les aventuriers, accompagnés de la senora et des senores Emilio, se dirigèrent alors vers les embarcations des vaincus, dans le but de les visiter et d'en enlever ce qu'ils y trouveraient de précieux.

La plus grande des deux proas avait un rouffle dont la porte se trouvait solidement verrouillée et fermée par une forte serrure. Des cris de liberté, proférés en langue danoise et tagale, sortant du compartiment, apportèrent l'espérance au cœur des aventuriers.

Au moyen d'une barre de fer que Richard trouva à bord, il eut vite brisé cette serrure, et José Herbedá, mû par un instinctif sentiment d'espérance, s'y étant intro-

duit le premier, se vit tout à coup en face de sa future, qui s'y trouvait enfermée avec le capitaine Mertens, Fenen, un Tagal et une femme métisse.

Tous étaient solidement garrottés. Evidemment, ils l'avaient été par les pirates, dans le but de les empêcher de reconquérir leur liberté, pendant qu'eux-mêmes se trouveraient en présence de leurs sauveurs.

Inutile de chercher à dépeindre la joie de Bill et de sa femme, en se trouvant enfin réunis à leur vieil ami. Burter et sa femme ne furent point non plus insensibles à la rencontre de Fenen.

Bref, comme la nuit s'annonçait déjà, les aventuriers ne crurent pas prudent de reprendre la mer avant le lendemain matin. Ils se mirent dès lors à établir leur campement de nuit sur la grève même où avait eu lieu le combat contre les Malais.

On fut chercher des vivres à la péniche, et tous, reconnaissant que la guerre donne de l'appétit, firent un repas bien gagné.

Après le repas, les aventuriers durent procéder à l'accomplissement d'un pénible devoir. Il s'agissait de l'inhumation des morts, car, vu leur état de décomposition déjà avancé, il ne fallait pas songer à les transporter à la terre ferme le lendemain.

Les aventuriers manquant de piques et d'instruments propres à creuser le terrain rocheux de l'îlot, on fut obligé de chercher un autre expédient.

José Herbede se mit en quête d'une tombe naturelle pour ses camarades.

Quelques instants après, il rentrait, déclarant qu'il avait trouvé dans le rocher une excavation qui semblait avoir été faite tout exprès pour contenir un aussi lugubre dépôt.

Une heure plus tard, la triste cérémonie était terminée.

Quelques larmes de regret des parents et amis furent le seul linceul funéraire qui recouvrit ces tristes dépouilles.

Quant aux cadavres des pirates, par un sentiment de respect humain qui honorait nos aventuriers, ils ne furent pas ensevelis dans le même tombeau ; pirates, mécréants et chrétiens, même après la mort, ne pouvaient être rapprochés.

On les transporta à l'extrémité sud de l'îlot, où se déployait un courant très-rapide. Ils y furent successivement précipités. Les pirates rentraient ainsi, après leur vie d'écumeurs, dans leur élément naturel.

Lorsque la cérémonie funèbre fut terminée, les métis, paresseux et indolents par nature, s'étendirent sur le sable de la grève ou sur les algues sèches jetées au plein de la marée, et s'endormirent, bercés par le bruit monotone du flot et de la brise de mer qui chantait doucement à leur cœur l'hymne de la victoire et celle des joies du foyer.

Quant aux membres de l'état-major, qui tous étaient plus actifs et moins insouciant, à la demande de Bill et du capitaine Mertens, ils s'en furent visiter le rocher, théâtre du drame émouvant dont Julio Carni et Richard avaient été les acteurs intimes.

Les étoiles et la lune brillaient au firmament. De ce point culminant, la brise de mer soufflait rafraîchissante.

Les aventuriers s'étendirent sur le gazon des grèves, et, après qu'ils eurent allumé chacun un délicieux régalias, la senora s'adressant à Bill :

— Mais enfin, senor capitaine, expliquez-nous comment vous vous êtes laissé ainsi surprendre par les pirates, à bord de votre trincadour.

— D'abord, senora, répondit notre Irlandais un peu piqué de la question, vous avez dû remarquer que leurs proas, afin de nous donner le change, étaient voilées en balancelles; ensuite, ils étaient tous eux-mêmes affublés du costume tagal. Ce n'est qu'à cent mètres d'eux, environ, que je découvris leur ruse; mais c'était trop tard, car ils fondaient déjà sur nous avec la rapidité de la zagaie lancée par un bras vigoureux.

Aussitôt qu'ils eurent commencé leur mouvement d'attaque, vos métis, affolés de terreur, sautèrent dans les embarcations et nous abandonnaient déjà, lorsque Burter, Jenny et moi, nous leur signifiâmes, du bout de nos mousquets, qu'ils eussent à nous attendre.

Considérant désormais notre malheureux trincadour comme perdu, après avoir consulté tacitement mes compagnons, je résolus de l'anéantir plutôt que de le voir capturé par les pirates.

Pendant que j'apprêtais et allumais la mèche correspondant au tonneau de poudre, Burter et Jenny, en travers de la coupée, tenaient toujours nos couards en joue, au bout de leurs carabines.

Lorsque j'eus terminé mes préparatifs de destruction, nous sautâmes dans les deux embarcations et, masquant notre présence par le travers du trincadour, il nous fut facile de prendre de l'avance sur les pirates et de nous en éloigner vivement avant qu'il sautât.

Les embarcations des pirates se suivaient malheureusement, car si elles avaient abordé ensemble le trincadour, pas un des forbans n'eût échappé au voyage aérien que ceux de la première proa qui aborda firent avec tant d'élégance. Quant au reste, senora, vous le connaissez, il est donc inutile que je vous en parle.

C'est une perte que vous avez faite là, dans votre trincadour, répondit la senora, mais je tâcherai de la réparer.

— Il est juste d'ajouter, senora, répondit Bill, qu'il ne nous coûtait pas bien cher; vous n'avez donc pas besoin de vous gêner.

— Cela ne me gênera en rien. Mais encore combien vous a-t-il coûté?

— Très peu de chose : la peine de le prendre.

— Et à qui donc? fit dona Carmen en riant du sans façon de notre Irlandais.

— A un petit monstre de nabab chinois qui avait eu l'audace d'acheter ma femme, Mais la belle ne fut pas pour lui, car après lui avoir repris mon bien, après avoir mis son kampong à sac, nous nous sommes offert son bâtiment, lequel nous servit à nous sauver des griffes des pirates malais, chez qui, vous le savez, le capitaine Mertens, ma femme et moi, nous étions retenus comme esclaves.

— Et vous, capitaine Mertens, ajouta dona Carmen, n'aurons-nous pas le plaisir de vous entendre raconter la relation de vos huit jours de captivité?

— Plus tard, senora; pour le moment, je ne me sens guère en verve; je vous prie de m'excuser, c'est à peine si je suis remis de mon étonnement d'être enfin rendu à la liberté.

Vers minuit, les aventuriers rentrèrent au campement. Ils passèrent le reste de la nuit dans un repos dont leur nature active avait grand besoin.

Vers les trois heures, le lendemain matin, tout le monde faisait ses dispositions de levée de camp. On embarqua les prisonniers malais dans la grande proa où avaient été trouvés le capitaine et ses compagnons.

Ce dernier en prit le commandement. Il avait avec lui Bill et sa femme, Fenen, Burter et sa femme, José Herbeda et son inséparable Julio Carni, puis la plus grande partie des volontaires métis.

Quant à la péniche, elle était commandée par Richard. La senora Ximenès, don Emilio, son fils et leur domestique, l'intendant de don Balthasar et quelques métis prirent passage à son bord.

Le vent étant excellent, le voyage se fit dans les meilleures conditions possibles. A trois heures de l'après-midi les deux embarcations faisaient leur entrée triomphale dans le bassin de l'habitation de la senora amazone, au son de l'artillerie de la péniche... ses deux modestes pierriers.

A cet appel, tous les habitants des campagnes voisines, tous les travailleurs attachés à l'exploitation des terres de l'habitation vinrent féliciter les triomphateurs des pirates.

Trois jours après, Richard, ayant avec lui le capitaine Mertens, Fenen et Burter, se rendait à la ville de Manille, pour y consigner, entre les mains des autorités, les pirates faits prisonniers dans le combat de l'îlot.

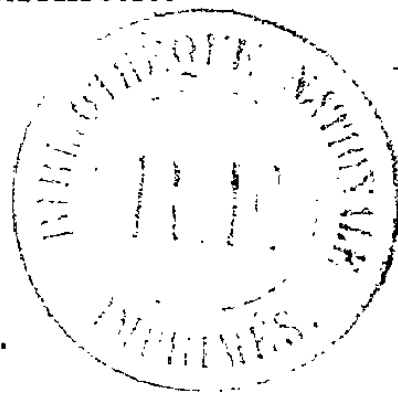
Le gouverneur complimenta chaleureusement les aventuriers pour l'habileté et le courage qu'ils avaient déployés dans cette circonstance.

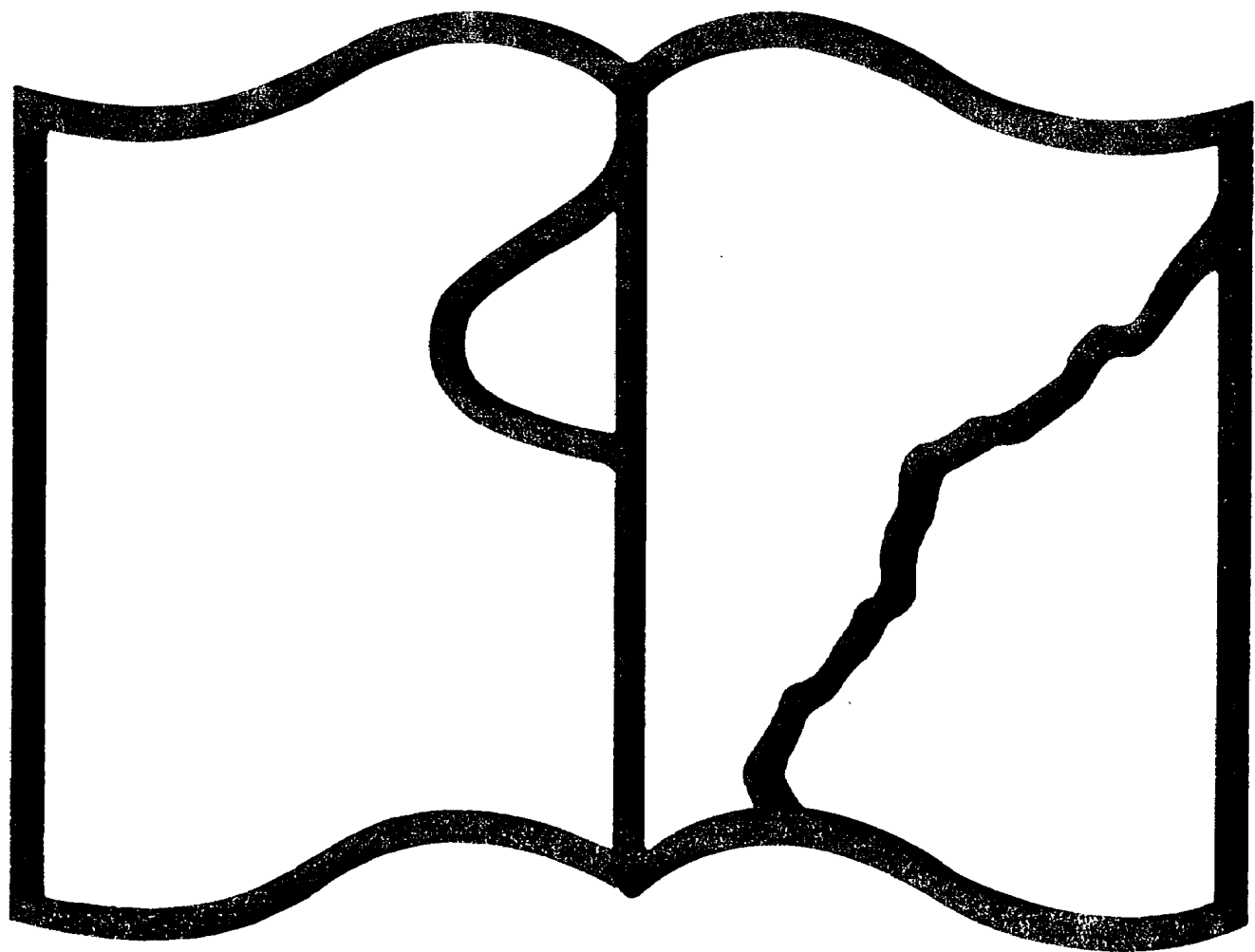
Le capitaine Mertens, après s'être chargé d'une lettre de félicitations de Son Excellence pour la senora Ximenès, reprenait la mer avec ses compagnons, pour retourner à l'habitation, où ils s'installèrent définitivement jusqu'au moment où tous devaient cingler vers la Malaisie, à la recherche de nouvelles aventures.

FIN.

La seconde partie de cette publication :
Sandam-lou l'Écumeur, paraîtra prochainement.

Imprimerie D. BARDIN, à Saint-Germain.





Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11